REVUE AFRICAINE

VOLUME 30 ANNÉE 1886

JOURNAL DES TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DB L'ALGÉRIE
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
A RNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE,
30, RUE DES BOULANGERS.

1886

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

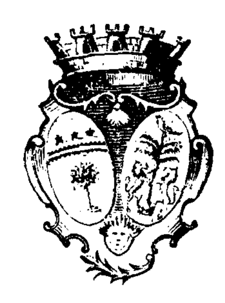
DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

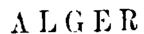
PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DES SOUSCRIPTIONS
DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DU CONSEIL GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT D'ALGER



TRENTIÈME ANNÉE



ALGER
ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-EDITEUR
IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

1886



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

COMPOSITION DU BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

POUR L'ANNÉE 1886



AFRICA ANTIQUA

LEXIQUE
DE
GÉOGRAPHIE COMPARÉE
DE
L'ANCIENNE AFRIQUE

A la mémoire de MORCELLI,
AUTEUR DE L'AFRICA CHRISTIANA

AVANT-PROPOS

Quelle a été la nature de l'installation des anciennes populations du Nord de l'Afrique, de ce que nous croyons devoir appeler définitivement la *Berbérie,* en tant qu'établissements fixes? Quel a été, dans le vaste périmètre qu'elle embrasse, le nombre des points successivement occupés par les Phéniciens et par les Carthaginois? Ce sont là deux questions auxquelles nous ne pourrons répondre qu'après en avoir complètement éclairci une troisième, celle de l'occupation romaine, qui beaucoup plus étendue et beaucoup plus profonde, vint se superposer aux deux autres et les absorber.

Nous serons probablement bien longs à faire sortir

l'occupation romaine des diverses régions sur lesquelles elle s'étendait, des limbes du passé. Et cependant c'est nous qui, aujourd'hui, l'avons en grande partie remplacée, nous sommes où elle fut, mais nous ne pouvons dire encore ce qu'elle fut. Il nous faudrait pour celà au moins la connaissance des localités de premier et de second ordre qui en composaient le réseau principal, il nous faudrait connaitre, en un mot, tous les lieux appelés à jouer un rôle plus ou moins important dans la vie du pays. Nous savons, à peu de choses près, où sont et ce qu'étaient les localités de premier ordre; j'en ai donné dernièrement l'énumération et les synonymies (1).

Mais nous ne saurions en faire autant des localités de second ordre, dont quelques-unes seulement ont échappé à l'oubli. Les documents romains qui eussent pu nous fournir les détails les plus complets sur la constitution matérielle de l'Empire, nous manquent. Les seules descriptions qui aient résisté à l'action du temps, les compositions géographiques de Pomponius Mela, de Pline, de Solin, de Martianus Capella, sont aussi insuffisantes par la forme que par le fonds.

Un concours d'événements extraordinaires nous a heureusement permis de retrouver ce qui semblait éternellement perdu pour l'histoire.

Le Christianisme, en se développant au milieu des peuples soumis à la domination romaine, ne cessa de croitre et de s'étendre malgré tous les efforts des Césars, et il vint même un jour s'asseoir triomphant au centre même de leur puissance. Il dut surtout à son unité cette grande force d'expansion et cette unité à l'institution des *Conciles* (concilia), ces assemblées célèbres appelées à résoudre toutes les questions de dogme et de discipline qui pouvaient agiter l'Église. Depuis leur origine jusqu'à nos jours il s'en est tenu plus de 700, dont 18 appelés *Conciles généraux*. Bien souvent les conciles ne se composèrent que d'un certain nombre de fonctionnaires ecclésiastiques, évêques surtout, chargés d'examiner quelques questions de détail applicables à des circonscriptions plus ou moins étendues; d'autres fois, ils représentaient des provinces entières et comptaient leurs membres par centaines. Et comme on recueillait avec soin le nom de tous les membres présents, ainsi que leurs titres, il est facile de voir que les actes des Conciles, récits authentiques de leurs faits et gestes, contiennent dans d'infinis détails, ce que nous a laissé ignorer l'administration romaine, ce que nous cherchons à cette heure, c'est-à-dire l'énumération complète de toutes les localités des différentes provinces soumises au pouvoir de Rome. L'Afrique y tient une place considérable, car dans leur sollicitude les chefs de l'Église y avaient multiplié les évêchés à un tel point que ce n'était plus que de grandes cures. Mais félicitons-nous en; car c'est à cette sollicitude que nous devons de pouvoir à l'heure qu'il est reconstituer l'Afrique romaine dans ce qu'elle a de réellement essentiel.

(1) Voir dans le volume XXIX de la *Revue*, page 210.

Malgré l'importance capitale des actes des Conciles, ce n'est que fort tard que l'on commença à les réunir et à les imprimer. Et j'éprouve un certain sentiment d'orgueil en constatant que dans cette occasion l'érudition française joua, comme on va le voir, le rôle le plus brillant. C'est à elle, en effet, qu'est presqu'entièrement dû, comme on va le voir, ce grand travail.

La première collection des Conciles dite *Édition royale*, parce qu'elle sortit des presses installées dans le palais du Louvre, parut en 1644 et formait 37 volumes in-4°. Vingt-sept ans après, en 1671-1672, les PP. Labbe et Cossart, en donnèrent une réimpression, plus ample et enrichie de notes, en 18 volumes in-folio. Et pendant que s'achevaient ces puissants travaux, Baluze, le savant bibliothécaire de Colbert, en fit une sorte de résumé qu'il publia en 1683, sous le titre de *Nouvelle collection des Conciles*, en un volume in-folio, Paris, 1683. Enfin, en

1715, on vit paraître la grande *Collection des Conciles*, dont l'assemblée générale du clergé de France avait chargé le Père Hardouin (12 volumes in-folio). Malheureusement, cette collection dite *Maxima*, qui embrasse les actes des Conciles tenus depuis l'an 34 de notre ère, jusqu'en 1714, n'a pu faire oublier complètement celle des PP. Labbe et Cossart, bien qu'elle désigne vingt conciles que ceux-ci n'avaient pu donner. Je n'ajouterai rien à cette bibliographie des Conciles parce que cela m'entraînerait trop loin, sans nécessité.

En dehors des actes des Conciles, il est quelques documents qui apportent leur contingent à nos recherches. Le plus important est l'*Histoire de la Persécution des Vandales*, écrite par Victor de Vite, un des évêques qui assistèrent au Concile de 484 et qui en fut victime ainsi que bien d'autres. Il nous a donné, à ce sujet, une liste précieuse des sièges épiscopaux de l'ancienne Afrique. Dom Ruinart, de Reims, la publia en 1689, et en fit, grâce à l'ampleur de son inépuisable savoir, une œuvre de premier ordre.

Dom Ruinart n'eut pas d'imitateurs; on eût dit qu'il avait épuisé la matière. Depuis plus de cent ans l'Afrique ancienne paraissait presque oubliée, lorsqu'au commencement de ce siècle, un savant antiquaire italien, Morcelli, en fit l'objet spécial de longues et profondes études. Entraîné par l'intérêt puissant que présentait l'histoire de l'Église d'Afrique, il s'y consacra entièrement et après plusieurs années de recherches publia son *Africa Christiana*, l'Afrique chrétienne, 3 vol. in-4°, Brescia, 1816-1818, dans lesquels se trouve rapporté, analysé, critiqué, tout ce qu'il a pu trouver de textes et de débris de textes sur tous les faits relatifs aux annales de l'Église dans le Nord de l'Afrique, œuvre considérable, sans prix, comme ont su tant en faire nos infatigables Bénédictins, et qu'on est surpris d'avoir vu échapper à leur attention, eux qui l'eussent si bien parachevée. L'*Africa Christiana* contient dans ses 400 pages, indépendamment de l'Introduction qui en compte 47, l'énumération, par ordre alphabétique, de tous les sièges épiscopaux de la Tripolitaine, de la Byzacene, de la Proconsulaire ou Afrique proprement dite, de la Numidie, des trois Mauritanies, Sitifenne, Césarienne et Tingitane, avec quelques notes plus ou moins sommaires sur leurs titulaires. C'est un véritable dictionnaire géographique et un peu historique, dont nous n'avons fait qu'extraire celui que nous offrons aujourd'hui au public algérien sous un titre modeste, celui de *Lexique;* il n'en mérite réellement pas d'autre, puisque son but est de donner seulement une partie des éléments de la géographie ancienne, les synonymies positives reconnues jusqu'à ce jour, les noms de ceux auxquels on les doit, quelques notes sur l'état des monuments antiques encore existants au milieu des ruines. Je me suis d'ailleurs proposé surtout de signaler à l'attention des chercheurs et des explorateurs tout ce qu'il y a à faire dans ce champ si vaste continuellement ouvert à leurs entreprises: les synonymies encore inconnues et à découvrir. Et, afin de leur éviter trop de recherches, j'ai marqué d'un grand point d'interrogation tous les sujets sur lesquels doivent porter plus particulièrement leurs investigations.

Ce lexique, qui embrassera toutes les contrées de l'extrême Nord africain, aura par cela même pour titre général les mots *Africa Antiqua;* il sera divisé en deux parties distinctes: l'*Algeria Antiqua*, l'ancienne Algérie, avec la Mauritanie Tingitane ou le Marok, et la *Tunisia Antiqua*, l'antique Tunisie avec la Tripolitaine telle que l'entendaient les Anciens, c'est-à-dire limitée aux parties centrales et occidentales de la Tripolitaine actuelle. C'est par l'*Algeria Antiqua* que nous commencerons cette publication.

Il est bien entendu, qu'en empruntant à Morcelli tout ce qui fait la base de notre travail, nous y avons ajouté tout ce qu'il a cru devoir laisser de côté dans les écrivains anciens, grecs et latins, tous les résultats définiti-

vement acquis depuis soixante ans par les sciences géographiques et historiques, en ne sortant pas toutefois des limites que nous nous sommes imposées. Mais, ce qu'il faut que je m'empresse d'ajouter, c'est que sans l'œuvre du savant italien je n'eusse peut-être jamais songé à l'entreprendre, vu l'impossibilité où nous sommes de réunir tous les ouvrages dans lesquels il a puisé les éléments de son livre. Le lecteur trouvera donc tout simple, je l'espère, ce que j'ai fait, en dédiant le lexique à sa mémoire.

Alger, le 5 novembre 1885.

O. MAC CARTHY.

ALGERIA ANTIQUA

—

Numidie, Maurétanie Sitifienne, Césarienne et Maurétanie Tingitane

---

A

Abigas. — Rivière de la Numidie, dont Procope fait la description dans le Livre 11e de sa *Guerre vandalique*, § 19. Elle sortait de l'Aurasius, l'*Aourès* de nos jours, passait non loin d'une ville déserte appelée *Bagaï*, au-dessous de laquelle elle jetait ses eaux fécondantes dans les mille canaux de la plaine. L'emplacement de Bagaï se voit encore au lieu nommé par les Arabes *K's'ar-Bar'r'aï* ou Château-fort de Bar'raï, lequel est à 12 kilomètres au nord-ouest de Krenchela, près de l'*Ouéd Bar'r'aï* ou *Ouéd*

El-Hamma, qui est ainsi l'*Abigas*. Ce nom ne saurait s'appliquer à l'Ouèd Chemorra, ainsi que l'avait pensé M. de Champlonis, parce que l'Oued Chemorra est à 50 kilomètres de là, dans l'Ouest, du côté de Bàtna. Le Dr Shaw s'était douté de ces deux synonymies de Bar'r'aï, avec *Bagaï* et de l'*Abigas* avec l'Ouèd Bar'r'aï (*Voyages*, ch. VIII).

Abora ou *Aborum*, est mise par Pline (Liv. V, 4), au nombre des vingt-six villes jouissant du droit romain, situées à l'intérieur de l'Afrique proprement dite, lorsqu'il la prend dans son sens le plus large. Mais l'indication est d'un autre côté tellement vague qu'on ne peut savoir si Abora appartenait à la Numidie, à la Zeugitanie ou à la Byzacène. Les noms au milieu desquels celui-ci est placé ne peuvent être d'aucun secours, parce que la plupart sont ceux des localités aussi complètement inconnues. — ?

Abutuca ou *Abutucum*. — D'après Pline (Liv. V, 4), une ville de l'Afrique proprement dite prise dans son sens le plus large et à laquelle s'applique intégralement tout ce que j'ai dit d'Abora. — ?

Abyla. — Le navigateur qui s'apprête à passer de la Méditerranée dans l'Atlantique par ce détroit célèbre séparant *deux* mondes a, sur la droite, les hautes roches de Gibraltar (429 mètres), tandis qu'à gauche il voit sortir des eaux le massif escarpé sur lequel s'élève Ceuta (194 mètres). Pour les anciens, Gibraltar s'appelait *Calpé*, Ceuta était *Abyla*. Et, afin d'immortaliser le nom d'Hercule, ils firent de celui-ci l'auteur du phénomène grandiose qui ouvrit une nouvelle route aux eaux de l'Océan en les jetant dans l'immense bassin que représente aujourd'hui la Méditerranée. Enfin, ils supposèrent que pour en consacrer le souvenir, le héros posa Calpé et Abyla comme deux énormes colonnes destinées à le rap-

peler aux âges futurs. C'est de là que le Détroit a reçu le nom fameux de *Détroit des Colonnes.* On appelait aussi *Abyla*, les montagnes situées vis-à-vis.

Acharita ou *Acharitanum Oppidum.* — D'après Pline (Liv. V, 4), une des 30 villes libres de l'Afrique proprement dite, prise dans son sens le plus large, mais c'est tout ce que nous en saurons jusqu'au jour où la pioche des travailleurs aura découvert le site de son emplacement.

La position du mot Acharita au voisinage de celui d'Abzirita, que nous savons d'une manière certaine avoir appartenu à la Proconsulaire, ne nous sert que médiocrement parce qu'elle résulte d'un simple arrangement alphabétique. Si cependant on tenait à l'utiliser, on ne pourrait guère en tirer qu'une conséquence, c'est que les deux localités appartenaient à la même circonscription administrative, ce qui ne serait peut-être pas exact. Laissons donc l'avenir trancher la question. — ?

Acra. — Ville de la Mauritanie Tingitane, comptoir fondé par les Carthaginois sur la côte de l'Atlantique, entre Mogador et Agadir. Acra, ainsi que les quatre autres comptoirs qui l'avoisinaient, avait dû s'affaiblir peu à peu, car au milieu du Ve siècle, en 448, avant notre ère, le Sénat de Carthage chargea l'amiral Hannon d'aller y jeter une nouvelle colonie. Il n'en est d'ailleurs nulle question dans les explorations modernes. — ?

Acufida. — Ville de la Mauritanie Sitifienne, dont le nom n'apparait chez aucun des anciens géographes et qu'Ortelius, d'ailleurs, a simplement extrait de la Notice des Provinces et Cités d'Afrique. — ?

Au Ve siècle, elle était le siège d'un évêché *(Acufidensis Episcopus)*, dont l'un des titulaires figure parmi ceux que le roi Hunéric rassembla à Carthage en 484.

L'emplacement d'Acufida n'a pas encore été retrouvé.

Ad. — Préposition latine qui gouverne l'accusatif et qui correspond exactement aux prépositions françaises *à, à la, aux*, et qu'emploie nombre de fois la Table Théodosienne. Mais dans tous ces cas nous croyons devoir renvoyer aux mots qui la suivent, *Ad Aquas, Ad Palmam, Ad Piscinam, Ad Templum, Ad Turres, Ad Prætorium*, etc., et auxquels nous avons laissé la forme grammaticale qu'emportait avec elle la préposition. Ainsi les mots que nous venons de citer devront être cherchés à *Aquas (Ad), Palmam (Ad), Piscinam (Ad)*, etc.

Ad Medera. — C'est le nom donné par la Table Théodorienne au mot *Ammœderæ*, qui est le mot vrai, par suite d'une consonnance qui a trompé l'auteur.

Adquesira. — Localité que la Notice place dans la Mauritanie Césarienne, sans nous donner et sans que nous ayons jusqu'à présent d'autres détails à son sujet. Nous savons seulement qu'au commencement du Ve siècle, elle était le siège d'un évêché, parce que Honoratus qui figurait à la conférence de Carthage, en 411, en prend le titre : *Adquesirensis episcopus.* Plus tard, un autre de ses titulaires, Félix, est le 66e parmi les évêques que le roi Hunéric rassembla à Carthage, en 484.

Le site d'Adquesira est encore inconnu. — ?

Adsinvada. — Oppidum inconnu des anciens géographes et dont on ne sait rien, si ce n'est que, suivant la Notice il appartenait à la Mauritanie Césarienne ; Morcelli pense que d'après son nom, ce devait être une place maritime, ce nom lui paraissant n'être que la contraction vulgaire des mots *Ad Sinus Vada*, sur le détroit des basfonds, mais il n'accepte pas la lecture *Adsinnada, Adsinnadensis*, donnée par Dom Ruinart et qui ne lui semble justifiée par rien. Dans tous les cas, son interprétation du mot Adsinvada, toute vraisemblable et toute acceptable qu'elle soit, a besoin d'être confirmée par la vue des lieux, qui sont encore inconnus.

Si on l'accepte, on pourra retrouver, sans trop d'hésitation, l'ancienne ville, mais il faudra pour cela une exploration très minutieuse de toutes les côtes algériennes, de l'embouchure de la Mlouïa à celle de l'Ampsaga (Oued El-Kebir, de Constantine), espace qui représente le rivage maritime de l'ancienne Mauritanie Césarienne; je l'ai essayé avec nos cartes hydrographiques, mais elles ne sont pas assez complètes et ne m'ont conduit qu'à des résultats douteux. Je laisse cette recherche à ceux qui pourront parcourir pédestrement les 900 kilomètres qu'il embrasse et tout voir point par point. — ?

Aithiopes. — Noms que les Grecs donnèrent aux premières populations nègres avec lesquelles ils se trouvèrent en contact, du côté de l'Égypte, et qui vient de deux mots de leur langue : *Aitô,* brûler, être noir, *Ops,* visage, les hommes au visage noir, brûlé (par le soleil). Les Latins obéissant au mécanisme alphabétique de leur langue firent d'*Aithiopes* le mot *Æthiopii,* d'où est dérivé le mot français *Éthiopiens,* auquel je renvoie.

Africa. — L'Afrique; mais ce n'est pas l'Afrique telle que nous la connaissons, ce vaste continent deux fois grand comme l'Europe, et dont le canal de Suez a fait une île immense. En mettant de côté, ainsi qu'ils le faisaient, l'Égypte et le bassin du Nil, les Anciens ne connaissaient guère, du reste, que ce qui s'étendait entre le 15e parallèle et les rives de la Méditerranée. Et encore n'avaient-ils d'idées positives que sur les contrées que cette mer baignait dans l'Est, sur ce que les Grecs avaient appelé la Libye, entre l'Égypte et la Petite Syrte (le golfe de Gabès), puis sur l'Afrique proprement dite *(la Tunisie),* la Numidie et la Mauritanie Césarienne *(l'Algérie),* et la Mauritanie Tingitane *(le Marok),* enfin une partie de la Libye intérieure, au Midi de ces trois dernières régions. Tout cela n'embrassait pas plus de 1,500 millions d'hectares, c'est-à-dire les 3/5es du continent tout entier.

Agilaam. — L'Anonyme de Ravenne ne cite des principales rivières de la Mauritanie Césarienne que celles qui arrosent ses parties centrales et occidentales depuis l'Asar ou Chelif jusqu'à la Malva ou Mlouia; il les énumère en marchant de l'Est à l'Ouest, ainsi que cela est très visible si on jette les yeux sur une carte; le document a été bien évidemment emprunté à un tracé de ce genre. Dans cette énumération, elles se présentent ainsi :

L'Asar;
L'Agilaam;
La Mina.

L'Agilaam, placé de cette manière, entre l'Asar ou Chelif supérieur et la Mina, laquelle a conservé son nom, ne peut être que l'*Ouêd Rouina,* ou *Ouêd Rihiou,* l'*Arhîou* du Dr Shaw, puisque l'Ouèd Rouina est la rivière la plus importante de celles qui coulent entre les deux autres, ainsi qu'on peut le voir sur la première carte venue du département d'Alger.

Agra. — « Où pouvait être *Agra,* observe Morcelli, c'est ce que les écrivains anciens ne nous disent pas. » Et alors il se demande si ce ne serait pas l'*Akrath* que Ptolemée place dans la Tingitane, près du promontoire Oleastrum, non loin de la rivière Taluda, la *Tamuda* de Pline. Assez de documents s'accordent d'ailleurs, ajoute-t-il, avec les actes du Concile, où il est mention d'Agra, pour nous apprendre que les évêques réunis à cette occasion venaient de l'Afrique, de la Numidie et de la Mauritanie qui embrassait d'ailleurs la Tingitane. Malgré le désir quelquefois immodéré qu'éprouve Morcelli à chercher des synonymies, nous sommes assez disposés à accepter celle-ci, qui nous semble fondée.

Nous ne connaissons qu'un seul titulaire de l'évêché d'Agra, comme de beaucoup d'autres évêchés, mais celui-ci offre un intérêt particulier; il apparaît au troisième concile de Saint-Cyprien, en 255, et par cette date

il se trouve être un des plus anciens évêques de l'Afrique Chrétienne. — ?

Ajura. — Ville de la Numidie dont le nom est aussi écrit *Azura,* dans les mêmes documents qui la citent au Ve siècle, cette forme paraissant être d'ailleurs la plus ancienne, puisque Pline (79 A. C.) met au nombre des Oppida de l'intérieur des terres un *Azuritanum Oppidum ;* il est vrai qu'il le place dans l'Afrique proprement dite, mais les limites de ces provinces ayant varié ceci s'explique facilement. Dans tous les cas, cette variation dans les attributions administratives a pour nous un certain prix, car n'ayant absolument rien, jusqu'ici, sur le site d'Azura, nous devons toujours croire qu'elle était en même temps voisine de la Numidie et de l'Afrique proprement dite.

Ajura ou Azura était, au commencement du Ve siècle, le chef-lieu d'un évêché, *Ajurensis* ou *Azurensis Episcopus,* dont l'un des titulaires, Victor, assista, en 411, à la conférence de Carthage. — ?

Akra Nesos, l'île Escarpée de Skytax, qu'il met à l'embouchure de la rivière sur laquelle s'élève la ville de Siga, est celle que nous appelons l'*île de Rachgoun,* située vis-à-vis de l'embouchure de la Tafna, sur laquelle se trouvait Siga.

Ala Miliaria. — L'*Ala,* chez les Romains, était un corps de cavalerie destiné surtout à couvrir les flancs de l'infanterie, de même que l'aile couvre les flancs de l'oiseau ; de là son nom. — Les Alae, les Ailes, avaient des surnoms caractéristiques qui servaient à les distinguer les unes des autres et à les désigner d'une manière précise, mais il semble qu'on n'ait usé du procédé qu'avec une certaine réserve, car le nombre des Alae mentionnées dans l'histoire ancienne, est peu considérable. En Algérie, je n'en ai rencontré que quelques-unes citées dans les inscriptions, une *Ala Explororatum Pomariensium,* à Tlemsen ; une *Ala Parthorum,* à Altaba (Hadjar Roum) ; une *Ala Thracum,* à Tirinadis (Berouâguia). Quant à l'Ala Miliaria, dont il est question dans deux inscriptions recueillies par Gruter (p. 354, 6 et 482, 7), elle appartenait à la Numidie, sans qu'il nous soit possible, jusqu'à présent, de dire où se trouvait son dépôt, car c'est bien de son dépôt dont il s'agit lorsque la Notice lui donne un évêché. On peut expliquer facilement ce fait qui, au premier abord, semble singulier. Le cantonnement des troupes a presque toujours eu un caractère transitoire ; néanmoins, dans quelques cas, sous l'empire de certaines circonstances, il a pris de la solidité ; les populations sont venues se grouper autour, y trouvant la sécurité ainsi que d'autres avantages et ont fini par y constituer des centres plus ou moins importants. Tel il en a été de l'*Ara Miliaria,* dont l'un des évêques a figuré parmi ceux qu'Hunéric condamna à l'exil en 484. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que la Notice des Dignités des Empires d'Orient et d'Occident qui cite plusieurs fois l'Ala Miliaria, met le nom au pluriel, *Alae Miliariae* ou *Miliarienses,* comme s'il y en avait plusieurs. Le temps nous expliquera peut-être un jour pourquoi, de même qu'il nous dira où se trouvait l'Ala qui fait l'objet de cet article. — ?

Albulae, Ad Albulas. — C'est le nom que porte dans l'Itinéraire d'Antonin, la seconde station de la route de Calama à Rusuccurus (Dellis), et dont la position est ainsi déterminée par le document romain :

Calama.		
Ad Rubras.	XXMP	ou 29 kilomètres.
Ad Albulas	XXX »	ou 44 »
Ad Dracones	XIIII »	ou 21 »

A l'époque où je pensais avoir retrouvé Calama dans Tlemsen, Ad Rubrae ou Ad Rubras dans les ruines de

Hadjar Roum, j'avais avancé qu'Albulae pourrait bien être représenté par Sidi A'li ben Youb, mais c'était en supposant que la distance donnée par l'Itinéraire était fautive, qu'elle était de 32 kilomètres et non de 44; or, comme rien ne m'a donné raison jusqu'ici, que les deux premiers termes de la question, Calama et Rubrae, paraissent nuls, il ne reste plus qu'à reprendre complètement l'étude de la voie de Calama à Rusuccurus (Dellis), ce que je ferai aussitôt que j'en aurai le loisir. Ceci nous donnera peut-être la synonymie d'Albulae, que nous n'avons pas, et au sujet de laquelle nous ne savons qu'une chose, c'est qu'elle était, au Ve siècle, le siège d'un évêché, dont le titulaire, appelé à Carthage, par le roi Hunéric, en 484, fut par lui envoyé en exil. Je n'ajouterai qu'une remarque à tout ceci. Les écrivains qui ont traité de la terminologie géographique de l'Itinéraire ont pensé que ces adjectifs *Albulae, Rubrae*, avaient pour complément le mot *Aquae*, les eaux, parce qu'on savait par le document romain qu'il en était ainsi de l'adjectif *Regiae*, puisqu'il nomme à cinq reprises différentes les *Aquae Regiae*. Mais la conclusion ne saurait être aussi absolue, car on comprend très bien que si un ensemble d'eaux puissantes mérite le nom d'*Eaux Royales*, il ne s'en suit pas que dans les deux autres cas on ait voulu désigner des *Eaux Blanches* et des *Eaux Rouges*, phénomènes partout assez rare d'ailleurs, tandis qu'en Afrique et en Algérie, particulièrement, les *terres blanches* et les *terres rouges* sont très communes; comme elles dominaient sans doute aux deux stations d'Albulae et de Rubrae de l'Itinéraire, c'est là surtout ce qui m'a engagé à accepter cette interprétation et à supposer que dans ces deux cas on avait dû sous-entendre *Terrae*. — ?

Alger. — Est l'*Icosium* des Romains, ainsi que le montre une inscription fixée à la base d'une de ses maisons, dans la rue Bàb Azzoun, au coin de la petite rue du Kaftan, mais surtout sa double distance sur Tipaza, par les

Casae Calventi (Fouka) d'un côté, à l'Ouest, et Rusgonium (au Cap Matifou), de l'autre côté, vers l'Est, distances ainsi notées par l'*Itinéraire d'Antonin*, route maritime de la Malva (la Mlouïa) à Carthage : 32 milles (47 kilomètres), et 15 milles (22 kilomètres).

Altaba ou *Altava*. — Il y avait deux localités de ce nom dans l'Afrique romaine : l'une, en Numidie, à 18 milles ou 26 kilomètres de Theveste *(Tebessa)* sur la route de Cirta *(Constantine)*; la seconde, à laquelle la liste des évêchés d'Afrique, au Ve siècle, donne un évêché, *Altabensis Episcopus*, qu'elle met dans la Mauritanie Césarienne, mais dont la situation ne nous a été révélée que très tard par deux inscriptions trouvées au milieu des ruines de Hadjar Roum *(La Moricière)*.

Trompé par la distance de Tlemsên (c'était alors pour moi Calama) sur Hadjar Roum, qui est la même que celle de Calama sur Rubrae (20 milles ou 29 kilomètres), par la direction que doit avoir cette route se dirigeant sur Rusuccurus ou Dellis et qu'elle a en effet (E. 1/4 N.-E.), j'avais, n'ayant trouvé aucune inscription qui me permît d'en établir la synonymie certaine, identifié Hadjar Roum avec Rubrae ou Ad Rubras. Mais les deux inscriptions publiées par M. Cherbonneau et par M. Willmans, en 1878, rendent cette synonymie douteuse, car il faut avouer, d'un autre côté, que les deux textes que je viens de citer ont fortement besoin d'être discutés. Provisoirement cherchons Rubrae ailleurs et laissons Altaba Mauritaniae ici, en ajoutant qu'en 484 le titulaire de son siège épiscopal assista à la grande réunion convoquée par le roi vandale Hunéric, à Carthage.

J'ai passé plusieurs mois, en 1849-50, sur l'emplacement d'Altaba de Mauritanie, dont la citadelle, avec son réduit, est encore parfaitement reconnaissable, mais je n'y ai reconnu les vestiges d'aucun monument un peu important. On trouvera les détails de cette exploration et de ses résultats dans le tome Ier de la *Revue africaine*, 1856-57.

Quant à l'*Altaba* de Numidie, ses ruines sont bien à 26 kilomètres de Tébessa, sur la route de Constantine. M. Renier (Inscriptions rom. de l'Algérie, 3,238) y avait relevé une inscription qu'il recueillit comme prise en un lieu appelé *Henchir Altabia*, sans s'apercevoir qu'il nous révélait la synonymie d'*Altaba*, et le *Corpus Inscriptionum,* t. VIII, 2, p. 245, a commis le même oubli. La dénomination moderne est restée, on le voit, bien près de l'ancienne, et, comme ce fait se répète fréquemment, nous engageons de nouveau les explorateurs à prêter à ces similitudes une sérieuse attention.

Amaura. — Les anciens écrivains se taisent complètement au sujet d'Amaura, que nous savons seulement avoir appartenu à la Mauritanie Sétifienne, par la Notice. Elle était le siège d'un évèché, *Amaurensis Episcopus,* dont le titulaire, Urbanus, assista, en 484, à la réunion que fit alors, à Carthage, le roi Hunéric.

Rien n'est encore venu jeter quelque lumière sur le site d'*Amaura.* — ?

Ambia. — Localité de la Mauritanie Césarienne, résidence d'un évêque qui, en 484, se rendit à Carthage où il était appelé avec d'autres par le roi Hunéric, qui les envoya en exil.

Je ne sais pourquoi Morcelli, cherchant le nominatif d'*Ambianensis Episcopus,* est allé proposer *Agbia*, qui était un lieu de la Proconsulaire, tout à fait différent, ainsi qu'il le remarque lui-même.

On ignore encore quel était le site d'Ambia, et je n'ai rien trouvé qui ait pu me mettre sur sa trace. — ?

Amigas. — Variante du nom de l'*Abigas*, rivière de Numidie et auquel nous renvoyons.

Ampelousia. — A 9 kilomètres droit dans l'Ouest de Tanger s'élève ce Cap, l'un des plus remarquables du monde, ainsi que l'a très bien dit M. Renou, dans son

ouvrage sur le Marok, page 294. En effet, c'est lui qui détermine, au Midi, sur l'Atlantique, l'entrée du Détroit de Gibraltar, en même temps qu'il constitue l'angle nord-ouest du Continent africain. Les navigateurs espagnols lui ont donné le nom de *Cap Spartel* ou de *Sparto*, à cause de l'halfa ou sparte qui le couvre en partie ; c'est de là que les Arabes ont fait leur mot *Achbertil* ou *Chbertil*, mais son véritable nom indigène est *Râs Achakkar ;* néanmoins, l'expression *Cap Spartel* est la seule employée par les Européens. Les Lybyens l'appelaient *Kôtès* ou le Promontoire des vignes, dénomination que les Grecs traduisirent par *Ampelousia*, qui a la même signification. C'est Pomponius Mela qui nous en informe au début de son Livre I, chap. V. (Voyez aussi Pline, Livre V, 1).

Ampora, que les gens de race punique, dit Morcelli, ont dû prononcer *Amphora* et *Anbura,* était une localité de Numidie, assez importante pour avoir été le siège d'un évèché, *Amporensis Episcopues.* Le premier dont il soit mention dans l'histoire est Donatus, qui assista à la conférence de 411 ; le second Cresconius, qui figure à la grande Convention de 484, à Carthage aussi. Où est Ampora? — ?

Ampsaga, en punique, la *Rivière Large*, est ce cours d'eau, l'un des plus importants de l'Algérie orientale qui sort de sources abondantes au voisinage de l'ancienne Sila, à 36 kilomètres au Midi de Constantine, prend jusque sous les murs de cette ville le nom d'*Oued Bou Merzoug,* la rivière du pays fertilisé, qu'il perd aussitôt pour recevoir celui beaucoup plus caractérisé d'*Oued Remel,* la rivière du sable, lequel disparait à son tour, devant le développement de son cours, qui lui a fait donner par les Arabes, jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée, l'épithète de *Grand, Oued El-Kebir,* la Grande Rivière, expression à peu près identi-

que à celle qu'employaient les Carthaginois, la Large Rivière, *Ampsaga*. D'après une inscription découverte par M. Cherbonneau, ce nom s'était tout à fait naturalisé, seulement on l'écrivait sans y mettre un P, *Amsaga*. — Longueur totale : 150 kilomètres.

Anatis. — Rivière de la Mauritanie Tingitane, dont l'embouchure dans l'Atlantique était, suivant l'exploration de Polybe, consultée par Pline (livre V, 1), à 205,000 pas ou 312 kilomètres de celle du Lixus, la rivière d'El Araïche. D'après cela l'Anatis correspond exactement à cette grande rivière, aux eaux lentes, remplies de plantes aquatiques, que les Arabes ont nommée, avec raison, *Oum er Rebia'* (la Mère des Herbes), et à l'entrée de laquelle s'élève Azemmour.

Ancorarius Mons. — Le mont Ancorarius ; nom que portait au IVe siècle de notre ère une portion des parties Nord du massif de l'Ouarensenis, ainsi que cela résulte du récit des campagnes du duc Théodose contre les partisans de Firmus. Sorti de Succabar pour aller ruiner de fond en comble la forte position que les Maures avaient prise à Gallonatis, il tomba ensuite sur les Maziques groupés au Castellum Tingitanum (Orléansville), après avoir passé le mont Ancorarius. Et comme j'ai de fortes raisons pour croire que Gallonatis se trouvait au milieu des montagnes, dans le Sud-Ouest et à une distance peu considérable de Teniet-el-Had, que pour se rendre de là à Orléansville il faut franchir la masse principale de l'Ouarensenis, on voit que celle-ci représente bien évidemment l'Ancorarius.

Angaucani, avec plusieurs variantes dont une semble assez admissible : *Iangaucani ;* tribu de la Mauritanie Tingitane, mentionnée par Ptolémée (Liv. IV, c. I) qui lui assigne une position telle qu'on peut croire qu'elle était à cheval sur les deux rives du cours moyen de l'Anatis

(Ouèd Oum er Rebia'), à l'est d'Azemmour et au nord-est des Autololes. En admettant avec M. Græberg et M. Vivien (le *Nord de l'Afrique,* p. 409) qu'ils fussent identiques aux *Azgangan* de Léon l'Africain, qui occupaient une partie de la province de Garet, à l'Ouest de la Mlouia inférieure, il faut reconnaître que depuis Ptolemée (125 de l'ère chrétienne) ils s'étaient notablement déplacés, mais le fait est tellement commun chez les populations du Nord de l'Afrique que cela ne saurait être une objection.

Angua ou *Ancua,* est placée par Holstenius dans la Byzacène, mais Morcelli préfère, avec Hardouin, la mettre dans la Numidie, non loin de *Musti* (Mest, autour de la Koubba de Sidi Abd er Rebou). Elle était, en 411, la résidence d'un évêque, *Anguiensis Episcopus,* qui figure à la Conférence de Carthage. Je ne sais qui a pu autoriser Morcelli à placer Angua non loin, *nec longè,* de Musti, mais jusqu'à présent je n'ai eu sous la main aucun document assez complet pour vérifier l'exactitude de ce qu'il avance et lui donner surtout plus de précision.
Avis aux chercheurs. — ?

Apanilyé. — Ville de la Mauritanie Tingitane dont le *Périple* de Skylax seul a parlé ; il la met sur une rivière, vis-à-vis des îles de Gadès *(Cadix)*, au delà de la colonne d'Hercule *(Gibraltar)* et du promontoire de Libye (vis-à-vis de *Ceuta*) en venant de l'Est. — La seule localité qui, sur la rive marokaine du Détroit et après examen des lieux, me paraisse remplir la double condition indiquée par l'écrivain grec, est celle que dans le pays on appelle le *Vieux Tanger*, Tandja el Kdîma, laquelle est à 4 kilomètres de Tanger dans l'Est-Sud-Est, sur une rivière, l'*Oualon* de Ptolemée, grossie en ce point même d'une autre plus petite. Et comme Skylax ne parle en aucune façon de Tanger, on peut en conclure tout naturellement qu'Apanilyé existait antérieurement, c'est-à-dire au

moins vers 340 avant notre ère. Tandja el Kdîma, que l'on nommait au temps du Bekrî *El Beïdha* (la Blanche) a été l'objet d'une attention toute particulière de la part de l'Écrivain arabe, à cause des antiquités que l'on y remarquait encore à cette époque, au XIe siècle. — Mon savant ami, M. Henri Mathieu, que j'ai consulté au sujet de la signification du mot Apanilyé, après avoir fait quelques recherches à ce sujet, m'a répondu que ce mot, inexplicable par les langues ibériennes ou berbères, se traduisait au contraire, sans erreur possible, par les langues ariennes, où les mots *apanal* ou *nahil* désignaient un lieu situé au confluent de deux rivières, ainsi que l'était la cité antique, dont les ruines portent le nom de Vieux Tanger.

Apisia, voyez *Apissana*.

Apissana. — Morcelli ne trouvant aucun renseignement au sujet de cette localité, pense que son nom a pu se cacher sous celui de la *Civitas Apisia*, dont il est mention deux fois dans une inscription de l'an 9 de l'ère chrétienne, rapportée par Gruter (p. 470, nº 1), et que l'on trouve aussi dans Orelli, nº 3,057. Mais il fait remarquer que l'inscription ajoute au nom d'Apisia le qualificatif *Majus*, le grand, ce qui ferait croire qu'il y en avait une autre de moindre importance, et comme nous ne connaissons rien de semblable au sujet d'Apissana, il faut laisser de côté l'hypothèse de Morcelli, en nous contentant d'inscrire Apissana au nombre des évêchés de Numidie, la seule chose que nous sachions positivement, l'un de ses titulaires ayant figuré, parmi les Donatistes, à la conférence de Carthage, tenue en 411. Seulement il restera toujours à expliquer pourquoi *Apisia majus*, à laquelle on donnait le titre de *Civitas*, ne figure au nombre des évêchés. Il est vrai, comme je l'ai fait remarquer, que nous n'en avons pas la liste complète. Dans tous les cas, je ferai remarquer que si l'emplacement d'*Apissana*

nous est inconnu, celui d'*Apisia majus* a pu être exactement déterminé comme on le verra à ce mot dans le Lexique de la *Tunisia Antiqua*.

Aquae, les Eaux, ville de la Mauritanie Césarienne, à laquelle Morcelli joint expressément ce qualificatif, afin de la distinguer de deux autres centres du même nom, situés dans la Byzacène et en Numidie.

Les Romains, qui ne prêtaient qu'une médiocre attention aux eaux purement minérales froides, avaient, au contraire, une estime toute particulière pour les eaux thermales, ainsi que le prouvent les grandes installations qu'ils y ont faites dans la plupart des cas, et les monuments qu'ils y ont élevés. Dans le langage ordinaire, on avait fini par ne plus les désigner que par le mot *Aquae*, les eaux, bien que la plupart d'entre elles eussent des surnoms. C'est quelque chose de semblable à l'habitude qu'ont les Arabes de les appeler simplement *Hammam*, ce mot impliquant, il est vrai, l'idée d'une grande chaleur, ce que l'expression latine laissait sous-entendre. Nous connaissons cependant deux de ces Aquae qui sont pour ainsi dire restées innommées, ce qui avait engagé Morcelli à les classer sous la dénomination d'*Aquae Mauritaniae Cæsariensis*, Eaux de la Mauritanie Césarienne, et *Aquae Numidiae*, Eaux de la Numidie.

Ce sont elles dont nous allons nous occuper.

On connaît dans l'étendue de la Mauritanie Césarienne huit sources ou groupes de sources thermales. Les plus renommées sont celles qui portent aujourd'hui le nom d'*Hammam Righa* (prononcez *Rir'a*), du nom d'une tribu guerrière qui occupait jadis le territoire de la Colonie des Aquae ou Aquae Mauritaniae Cæsariensis.

Mais au IVe siècle, en 337, à la mort de Constantin, elle avait perdu ce titre de *Colonie*, puisque la copie de l'Itinéraire d'Antonin que nous possédons et qui fut rédigée à cette époque, la nomme simplement *Aquae*. Et cela paraît d'autant plus vraisemblable qu'un siècle et demi

après, en 484, Victor de Vite, la citant au nombre des évêchés de la Césarienne, se sert seulement de l'expression *Civitas, Civitas Aquitaniæ*, la Cité où il y a des Eaux, de même qu'en Gaule cette grande province qui embrasse toute la région Sud-Ouest, s'était appelée l'*Aquitaine*. C'est cette expression un peu vague d'*Aquae* qui a engagé Morcelli à y ajouter *Mauritaniae Cæsariensis*, de la Mauritanie césarienne, pour les distinguer des autres Aquae.

Les Aquae de la Césarienne étaient le siège d'un évêché dont quatre titulaires figurent dans l'histoire de l'Église. Le premier assista au concile de Cabarsussis, en 393; le second à la Conférence de Carthage, en 411, les deux autres furent victimes des violences de Genséric et de Hunéric, en 455 et 484.

La synonymie des Aquae de la Césarienne était facile à établir puisque leur distance de Césarée, prise sur la route de Sufasar *(A'moura)*, soit 25 milles romains ou 37 kilomètres, est exactement la même que celle de Cherchel à Hammam Rir'a. C'est le D[r] Shaw, qui, avec sa sagacité ordinaire, a le premier fait le rapprochement (Voyages, t. 1, ch. IV). Seulement il les appelle *Hammam Merigah*, au lieu d'*Hammam Righa* (prononcez *Rir'a*). On ignore encore d'où peut venir cette différence d'orthographe qui paraît très fondée, car le consciencieux voyageur anglais avait vu les lieux et il connaissait fort bien les Righa.

Aquae Albae (les Eaux blanches). — C'est le nom qu'Holstenius, (in *Adnot. ad Patrum Rom.*, p. 90) donne à un Oppidum dont on ne trouve aucune trace dans les anciens écrivains, et qu'il place dans la Mauritanie Sétifienne. Morcelli rappelle à ce sujet les *Aquae*, situés au sud de Caesarée (Cherchel), c'est-à-dire Hammam Rir'a; mais Hammam Rir'a, qui se trouve dans la partie centrale de la Césarienne est fort loin de la Sétifienne, et rien autre chose ne justifie ce rapprochement. Il faudrait

reprendre le passage d'Holstenius et faire attention. Ce ville eut pour évêque un des ecclésiastiques que le Hunéric envoya en exil après le concile de 484. — ?

Aquae Albae. — Celles-ci appartiennent à la Numid mais sans qu'il ait été possible, jusqu'ici, d'en déterr ner le site. Morcelli, après les avoir confondues avec l *Aquae* auxquelles il a imposé, non sans raison, le si nom de *Numidiques* (voyez ci-dessus), ajoute qu'on pe les assimiler avec la station située à 24 milles (35 kil mètres) plus loin et qu'il nomme *Novas Aquilianas*. lui laisse tout le bénéfice du rapprochement, si on pe l'admettre, et je conseillerai aux explorateurs de ne pa trop s'y arrêter. Constatons en passant que les exen plaires de l'itinéraire d'Antonin qui mettent 24 mille entre les *Novae Aquilianae* et *Bulla Regia* sont dan l'erreur, et qu'il faut accepter le chiffre 33 milles (49 kilo mètres), donné par d'autres exemplaires, d'après Surita

Les Aquae Albae de la Numidie eurent deux évêque connus, l'un qui figura à l'Assemblée de Carthage, e 411, et le second qui assista au Concile tenu dans cett même ville, en 484, sous Hunérik. — ?

Aquae Mauritaniae Cæsariensis, voyez ci-dessus au mot *Aquae* seul.

Aquae Numidicae, ou simplement *Aquae*, *Ad Aquas*. — La seconde station d'après l'Itinéraire d'Antonin, sur la route d'Hippone à Carthage par Bulla Regia, à 25 milles (37 kilomètres) d'Onellaba qui était elle-même à 50 milles d'Hippone, les Aquae se trouvant seulement à 5 milles (7,405 mètres) de Simittu Colonia, *Chemtou*. Le même motif qui a engagé Morcelli à surnommer les Hammam Rir'a les *Eaux chaudes de la Mauritanie Césarienne*, lui a fait appeler celles-ci les *Eaux Numidiques*, Aquae Numidicae. Mais il n'a pas assez réfléchi à ce qu'il allait dire en les plaçant *non longè*, non loin d'Hippone, alors qu'elles en sont à 75 milles romains ou 111 kilomètres. Les

Eaux Numidiques étaient le chef-lieu d'un évêché dont le titulaire, en 411, assista à l'Assemblée de Carthage.

Aquae Sirenses, les Eaux thermales du Sira; nom que portait à l'époque romaine les sources thermales auxquelles les Arabes ont donné celui de *Hammam ben Henefia,* en même temps que la rivière sur les bords de laquelle elles se trouvent prenait celui de *Oued el Hammam,* la rivière des Bains-Chauds. Les sources sont à 25 kilomètres dans l'ouest-sud-ouest de Maskara. Leur température varie de 63 à 66 degrés; (*Revue africaine,* I, 475, et le *Guide de l'Algérie,* par Piesse, p. 265). — On appelle encore aujourd'hui *Plaine de Sira* celle que traversent les eaux de la rivière à leur sortie des montagnes, pour se rendre dans le Sig.

Aquae Tibilitanae (les Eaux Tibilitaines). — Première station de la route de Cirta à Hippone (Bône), à 54,000 pas (79,974 mètres), soit 80 kilomètres de Cirta (Itinéraire d'Antonin), à 15 milles (22,215 mètres) de la Villa Serviliana, qui était elle-même à 25 milles ou 37 kilomètres d'Hippone. Mais tout cela n'a pas autant de valeur pour nous que ce que je vais ajouter. Les *Aquae Tibilitanae* des Anciens sont les *Hammam Meskhoutine* (les Bains Enchantés), si célèbres chez les Arabes, qui durent leur ancien nom à la ville voisine de *Tibilis,* qui n'en est qu'à 7 kilomètres au Midi. Les ruines s'appellent aujourd'hui *Announa;* elles sont sur la route de Constantine à Guelma, et seulement à 16 kilomètres de cette ville, dans l'Ouest.

Aquartillae. — Localité de la Numidie, qui, d'après une inscription recueillie par Renier, p. 280, se trouvait à l'ouest de Constantine, sur le versant oriental du Chettaba.

Aquisira. — Évêché de la Mauritanie Césarienne, dont

rien jusqu'à présent n'a permis de déterminer la position. Morcelli, désireux d'obtenir une solution à cet égard, se demande si son nom ne se cache pas sous celui d'*Artisiga,* une station maritime de la côte nord-ouest de la Césarienne dont nous allons parler. C'est un procédé dont il use volontiers, mais qui ne conduit que rarement à un résultat certain; aussi laisserons-nous à l'avenir la découverte du site d'Aquisira. Nous connaissons deux titulaires de ce siège épiscopal, l'un qui assista à la Réunion de Carthage en 411, et le second au Concile de 484. — ?

Arae (les Autels). — Station de la grande voie, qui, d'après l'*Itinéraire d'Antonin,* conduisait, par Auzia, (Aumale) de Carthage à Césarée (Cherchel). Elle se trouvait à 30 milles (45 kilomètres) de Zabi et à 18 milles ou 26 kilomètres de Tatilti. En 1862, le colonel Payen a relevé près de là, au Blad Tarmount, deux inscriptions qui mettent cette station secondaire à 2 milles ou 3 kilomètres des Arae (*Ab Aras,* duo millia), ce qui les place à 34 kilomètres en ligne droite, à l'ouest-nord-ouest de Msila. Ces autels ne paraissent pas avoir laissé de débris très visibles, autant que j'ai pu le reconnaître, mais il faut encore chercher; car ils peuvent fort bien avoir disparu dans les puissants remblais de 15 à 18 siècles. Il serait très intéressant de savoir en l'honneur de quelle divinité ils furent dressés, par qui et à quelle époque.

Arenensis Episcopus. — « Que le siège de cet évêché, dit Morcelli, ait tiré son nom d'un lieu appelé *Arenae* (les sables) ou *Arae* (les autels), c'est ce que nous ignorons. » La dérivation d'*Arae* lui semble peu régulière; car il cherche à la justifier en observant que les Africains ajoutaient souvent une syllabe à certains mots en façon de redondance; ainsi ils disaient *Altiburitenses* pour *Altiburienses, Timitanenses* pour *Timidenses.* Quoiqu'il en dise, nous ne sommes guère portés à admettre

qu'*Arae* ait pu donner *Arenenses*, qui procède régulièrement d'*Arenae*, et nous avons pour nous ce fait que les *Arae* de la Byzacène et de la Proconsulaire ont donné *Arensis*. Il ajoute que, d'ailleurs, on ne trouve aucune trace d'un oppidum appelé *Arenae* dans les écrivains de l'Antiquité ; mais il oublie que nous sommes là devant un nom appartenant à la nomenclature très secondaire de l'ancienne Afrique, dont ils ne se sont jamais occupés. Ce qui l'avait surtout engagé à chercher Arenenses dans Arae, était le désir de placer son évêché aux *Arae*, sur la route de Zabi (Bechilga, près de Msila) à Auzia (Aumale) dont il a été question plus haut, ce qui n'est pas admissible. Le seul Arenensis Episcopus que nous connaissons, sans savoir où il siégeait, est un nommé Cresentianus qui interpellé à la conférence de Carthage, en 411, répondit : — « Me voici et avec moi l'Unité; tous les Arenenses sont donc catholiques. — ? »

Armua flumen. — Rivière de la Numidie que Pline (Liv. V, 1), dans son énumération des localités remarquables de la côte, cite après Hippo Regius *(Bône)*, et avant Tabraca *(Tabarka)*, et comme entre Bône et Tabarka, deux rivières arrivent à la mer, la Sebouse et l'Ouèd El-Kebir, il est incontestable que l'Armua répond à l'une ou à l'autre. Que ce soit à la première, cela parait peu discutable, puisque c'est la plus importante des deux, et qu'elle devait être la plus connue, puisque son embouchure est voisine de l'importante ville d'Hippo Regius, la *Royale Hippone*, la Bône *actuelle*. Au commencement du IIe siècle de notre ère, le mot *Armua* était déjà un peu oublié; car Ptolémée ne désigne ce cours d'eau que par son surnom *Rubricatus*, le Rougeâtre.

Arsenaria. — Voilà, enfin, un nom au sujet duquel nous aurons quelque chose à dire, et une localité dont nous pourrons déterminer exactement la position. Morcelli a dû être bien heureux de le rencontrer. Les citations extraites des écrivains anciens, que l'on peut en faire, constituent une véritable série. Pomponius Mela, le premier en date, sous l'empereur Claude, l'an 40 de notre ère, en dit : « En deçà de Caesarea (Cherchèl), car elle se trouve presque au milieu de la côte de Numidie, sont les Oppida de Cartenna (Ténès) et d'*Arsinnaria*, le fort de Quiza, etc. » Trente-cinq ou quarante ans après, Pline, la plaçant dans la province de Tingi, la nomme *Arsinnaria Latinorum*, l'Arsinnaria des Latins, parce que très probablement elle avait été dépeuplée et occupée ensuite par une colonie romaine. Mais il ajoute, à cela, un détail curieux; il la met à 3 milles, près de 4 kilomètres de la mer, et c'est en effet là que le capitaine Muller, en 1853, en a retrouvé les ruines, en un lieu que domine le marabout de Sidi Bou Râs, *Monseigneur à la grosse tête*. — Au commencement du siècle suivant, en 125, Ptolémée la cite au nombre des principales villes de la côte de la Mauritanie Césarienne, en lui donnant le titre de *Colonie (Arsenaria colonia)*. Enfin, un peu plus d'un siècle après (en 337), l'*Itinéraire d'Antonin* détermine ses distances, de *Quiza* (le Pont du Chélif), 40 milles ou 59 kilomètres, et de *Cartennae* (Ténès), 28 milles ou 41 kilomètres. Les MMS portent par erreur 18 milles ou 26 kilomètres 1/2. On a vu par les citations que nous venons de faire que l'orthographe du mot varie, mais nous avons adopté celles de Ptolémée et de l'*Itinéraire*, parce qu'elles s'accordent avec l'abréviation *Arsen*, employée dans une inscription recueillie par Gruter, page 382, n° 6.

Arsenaria était le siège d'un évêché dont on ne connait qu'un seul titulaire, qui signa le 95e parmi ceux de la Mauritanie Césarienne présents au Concile de Carthage, en 484.

Arsicaria. — D'où l'adjectif *Arsicaritanus*, que l'on trouve dans les plus anciens manuscrits de la Notice, ainsi que l'assure Dom Ruinart, ce qui m'empêche d'ad-

mettre que le type ait pu être *Arsica*, comme le croit Morcelli. De même qu'en maint endroit, le savant antiquaire s'étonne de ne découvrir aucun renseignement sur Arsicaria, si ce n'est dans la Notice qui la met en Numidie.

J'ai déjà répondu dans l'article précédent à une observation pareille et je n'y reviendrai pas. Mais d'un autre côté, l'auteur de l'*Africa Christiana* regarde ce mot Arsicaria comme si voisin de celui d'Arsenaria qu'il le considère comme le même appliqué à deux localités différentes, l'une en Numidie, l'autre en Mauritanie, ce que nous ne saurions admettre en aucune façon, alors que nous serions possédés de la même monomanie de vouloir déterminer la position des localités qui nous sont inconnues pour l'instant. Un des évêques d'Arsicaria, le seul dont le nom est arrivé jusqu'à nous, assista au Concile de Carthage, en 484. — ?

Arsinarium Promontorium. — Un des caps les plus caractéristiques des rivages de l'Afrique occidentale, au sud de la Mauritanie Tingitane. Sa synonymie a été l'objet d'hypothèses très variées, jusqu'au jour où M. d'Avezac a fait remarquer dans l'*Univers Pittoresque* (Afrique ancienne, p. 60), qu'elles pèchaient toutes par la base, en ce qu'elles avaient négligé pour sa détermination une condition essentielle, résultant des *Tables* mêmes de Ptolémée, savoir, de se trouver précisément par le travers des îles Fortunées que représentent de nos jours les îles Canaries. Le *cap Bojador* seul est justement ainsi placé : Voilà donc le véritable *cap Arsinarium* et tout à côté s'élève la Penha Grande ou le Grand Rocher des premiers explorateurs portugais, pour représenter le *Promontoire Ryssadion*, une autre saillie à laquelle le géographe d'Alexandrie semble donner la même importance et qu'il place de ce côté.

Artaghira. — Ville de la Libye intérieure dans la partie qui fait aujourd'hui partie du Marok (Sahara marocain) ; elle était, d'après la position qu'en donne Ptolémée, sur le cours inférieur du Guîr, mais aucune exploration n'est encore venue nous dire quel est son nom actuel. — ?

Artisiga, qui semble être une combinaison du mot *Siga* et d'un préfixe, également berbère, à déterminer, est le nom que l'*Itinéraire d'Antonin* donne à une des stations maritimes situées entre l'embouchure de la Mlouïa *(Malva flumen)* et celle de la Tafna, à Rachgoun, le port de Siga. Le routier romain place Artisiga à 18 milles rectifiés (26 kilomètres) d'*Ad Fratres* (Nemours), et à 16 milles (24 kilomètres) de Siga. Mais quand on étudie Ptolémée avec soin, ainsi que je l'ai fait dans mes *Recherches sur l'Occupation romaine dans la subdivision de Tlemsên*, on reconnaît bientôt qu'Artisiga est le même lieu que l'écrivain grec, deux cents ans auparavant, appelle *Gypsaria Limné* (le port Gypsaria), le même centre qui, cent cinquante ans après, figure parmi les évêchés de la Mauritanie Césarienne, *Gypsariensis episcopus*, alors qu'il n'est nullement question d'Artisiga. Ceci indique d'une manière très certaine que les deux expressions étaient corrélatives, et que quand les Indigènes disaient *Artisiga*, les Romains entendaient *Gypsaria*. Quant à la synonymie d'Artisiga ou Gypsaria, j'ai démontré, dans le travail mentionné plus haut, que Gypsaria correspondait à *Mersa Hanaye* ou *Honaï*, non-seulement comme position, mais à cause de cette particularité de dépôts de gypse, qu'on ne voit que là sur toute cette côte.

Honaï, qui fut pendant longtemps le port de Tlemsên, devint une ville arabe assez importante, et a fait disparaître à peu près tout ce qu'il restait des vestiges d'Artisiga.

Arzilla. — Ville maritime du Marok, sur la côte de

l'Océan Atlantique, et la première localité que l'on aperçoive, lorsque, sortant du détroit de Gibraltar, on se dirige vers le Midi. C'est l'ancienne *Zilis,* au sujet de laquelle Pline s'exprime ainsi, dans le second paragraphe de son Livre V : A 25.000 pas (37 kilom.) de Tingi *(Tanger),* sur la côte de l'Océan, est la colonie d'Auguste, *Julia Constantia Zilis,* qui fut soustraite à la domination des rois de Mauritanie et attribuée à la juridiction de la Bétique.

Asamas. — Nom donné par les Anciens et entre autres par Ptolémée, à cette grande rivière qui prît ensuite celui d'*Anatis,* auquel je renvoie. On remarquera seulement le rapport fortuit qu'il y a entre *Asamas* et *Azemmour* et *Azamor,* ville située à son embouchure.

Asassa. — C'est la forme que Pline (Liv. V, 1) donne au mot *Asamas.*

Asafi ou *Asfi.* — Petite ville maritime du Marok, sur l'Océan Atlantique, à moitié chemin entre le Cap Cantin et l'embouchure du Tensift, position qui la fait correspondre au port *Mysocaras* de Ptolémée, ainsi que l'a bien vu M. Vivien, *Afrique du Nord,* p. 364.

Assaba ou *Assava,* suivant que le B se prononce d'une manière plus ou moins accentuée; ville presque inconnue, que le P. Hardouin place en Numidie, attendu que l'on relève son nom parmi ceux des évêques de cette province qui apparaissent dans les actes de la Conférence de Carthage, en 411. Mais où était-elle ? C'est ce que l'avenir nous dira. — ?

Assafa. — L'*Itinéraire d'Antonin* mentionne, entre Sétif et Oliva, c'est-à dire en pleine Mauritanie Sitifienne, un municipe appelé *Ad Sava*, dont Morcelli identifie le nom avec celui-ci ; il était à 24 milles romains ou 35 kilomètres de Sétif, sur la route d'Igilgilis (Jijelli). On le

retrouve dans la *Table Peutingérinne.* C'était, au commencement du Ve siècle, le siège d'un évêché dont le seul titulaire connu figura au Concile de 411, avec tous ceux que le roi Hunérik y avait appelés. — ?

Asuoremiyta. — Il est impossible de croire qu'un tel nom ne soit pas le résultat d'une erreur, et cependant, ajoute Morcelli, on le trouve dans les plus anciens manuscrits, du moins c'est Dom Ruinart qui l'affirme. Acceptons-le donc comme étant celui d'une ville de la Sétifienne, siège d'un évêché, *Asuoremiytensis Episcopus*, à la fin du Ve siècle. Mais où était-elle ? Voilà ce que nous ignorons encore et ce que nous saurons sans doute un jour. Peut-être y a-t-il dans son nom quelque empreinte des langues berbères ou sémitiques, et peut-être même de celles que parlaient les plus anciennes populations du Nord de l'Afrique, les peuples noirs. Il est vrai qu'ici nous sommes devant des formes plus douces, ainsi que l'indiquent entre autres les mots *Mina, Malliana*, etc. — ?

Aucunasta. — Ville de la Mauritanie Césarienne d'après le texte de l'*Anonyme de Ravenne,* publié par le Dr Shaw, mais dans la nouvelle édition donnée par MM. Pinder et Parthey (1860), on lit *Auzimasta,* avec les variantes *Auzumasta*, *Auçunasta,* et ces Messieurs se demandent si ce ne serait pas *Auzia* (Aumale), l'*Auzea* de Tacite, l'*Azina* de Ptolémée ? Malgré la difficulté d'admettre un semblable rapprochement, je n'y fais pas obstacle, parce qu'avec l'indigeste compilation du Ravennate tout est possible. — ?

Augura. — Oppidum que la Notice place en Numidie, mais au sujet de laquelle les géographes anciens se taisaient complètement. Qui sait, dit Morcelli, si ce n'est pas l'*Audurus* dont Saint-Augustin a dit, dans sa Cité de Dieu, Liv. XXII, c. 8, 15 : *Audurus est le nom d'un fundus*

(domaine rural), *où il y a une église dédiée à Saint-Étienne*, et ce qu'il ajoute montre bien que cette localité était, en Numidie, du côté d'Hippone (Bône), et des territoires limites. Les différences de temps ont si souvent amené de profondes modifications dans les orthographes des noms de lieux que je suis très disposé à croire que l'*Audurus* de Saint-Augustin est l'*Augura* de la *Notice*, bien qu'ici nous n'ayons guère à invoquer les différences de temps puisque les documents appartiennent au même siècle : la *Cité de Dieu* est de 413-426, la *Notice* de 485. Peut-être la différence vient-elle d'une différence de prononciation, ou de la difficulté de rendre en latin certaines lettres des langues indigènes. Le hasard qui rendra au jour les restes d'Augura nous dira ce qu'il faut penser de ces diverses hypothèses.

Augura était, au Ve siècle, le siège d'un évêché dont deux titulaires sont connus : le premier, Montanus, assista à l'Assemblée de 411, où il a signé : *Episcopus Ecclesiae Catholicae Auguritanae;* le second, Leporius, fut envoyé en exil par le roi Hunérik, en 484. — ?

Aumale. — Est la ville moderne qui, depuis 1846, élève ses habitations sur l'emplacement même de celles de l'antique *Auzia.* Aumale, qui compte de 5 à 6,000 âmes, est à 125 kilomètres au sud-est d'Alger.

Ausuccurus. — D'où l'adjectif *Ausuccurensis*, par lequel la *Notice* signale un des évêchés de la Numidie, mais sans y joindre aucune donnée qui puisse servir à en déterminer la position, et depuis lors rien n'est venu nous permettre de le faire. Cherchons donc! L'évêque d'Ausuccurus était du nombre de ceux qui se rendirent à Carthage, en 484, sur la demande d'Hunéric et fut une des victimes de ses fureurs. — ?

Ausugabra. — Localité qui était au Ve siècle le siège d'un évêché; car son titulaire, nommé Cresconius, figura

parmi les évêques donatistes de la Conférence tenue en 411 à Carthage, mais il n'est pas dit à laquelle des provinces africaines il appartenait. Morcelli, se rappelant la ville de Succabar ou Zuggabar, située au-dessous de Miliana, dans la Césarienne, pense, d'après l'affinité des noms, qu'Ausugabra pourrait bien avoir appartenu à la même circonscription administrative. La raison n'est pas puissante, mais devant l'absence complète de toute donnée elle a une certaine valeur. En effet, on remarque sur plusieurs points de la carte d'Afrique des localités associées sous des noms qui ont plus d'un rapport entre eux; je citerai, par exemple, le groupe qui a pour centre Lambèse, autour duquel on voit Lamasba, Lambafudi, Lambiridi. Acceptons donc l'hypothèse de Morcelli jusqu'au jour où on aura retrouvé le site d'Ausugabra. — ?

Ausum. — Ville de la Mauritanie Sétifienne, à laquelle Ptolémée assigne une position qui la met sur la route de Saldae *(Bougie)* à Auzia *(Aumale)*, à la hauteur d'Akbou. Et, en effet, M. Sabatier, instituteur en ce lieu, dans un intéressant mémoire sur Akbou, y signale plusieurs emplacements de ruines antiques, dont l'un peut fort bien représenter Ausum. Il ne s'agit plus que de chercher. — ?

Autololes ou *Autolales* (Ptolémée). — Mais la première orthographe est la plus ordinaire; peuple de la Mauritanie Tingitane qui a successivement occupé différentes parties du versant atlantique et du versant méditerranéen de l'Atlas marokain. Du temps de Pline, l'an 75 de notre ère, c'était la plus puissante des tribus gétules; elle occupait le pays au sud de Sala, jusqu'aux Scelatites et aux Masates. M. Vivien (l'*Afrique du Nord,* p. 371), les identifie avec les Hilâla ou Aït Hilâla, qui demeurent encore dans les mêmes localités, et qu'Ibn Khaldoun mentionne comme une grande tribu Masmouda, du pays de Sous.

Auzia. — Une des plus anciennes villes du nord de

l'Afrique, si l'on s'en rapporte à Ménandre, cité par Joseph *(Antiquités judaïques,* livre VIII, chap. 7) qui assure qu'elle fut fondée par Ithobaal le Tyrien, fuyant en Libye devant l'invasion des Chananéens par les Israélites, aux premières années du XVI[e] siècle avant l'ère chrétienne. Il y a eu plusieurs orthographes du mot Auzia : Tacite *(Ann.,* liv. IV) écrit *Auzea,* l'*Itinéraire* d'Antonin, *Auza,* et Ptolémée, *Auzina,* mais ceci ne signifie rien, puisque dix inscriptions relevées sur les lieux mêmes et qui sont de la même époque, disent *Auzia;* entre autres, celle-ci :

AVZIO DEO GENIO ET CONSERVATORI COLONIAE

A Auzius, Dieu, Génie et Conservateur de la Colonie, le des kalendes de Janvier de l'an de la province CLXXXV, 185, ce qui répond à l'an 224 de notre ère. *Auzia* a fait place à la ville moderne d'*Aumale* (voy. ce mot).

Aveus, Aves ou *Savus.* — Rivière de la Mauritanie Césarienne dont Pomponius Mela indique la place d'une manière très exacte, de cette manière :..... *Deinde Icosium et Ruthisia urbes, et fluentes inter eas Aveus et Nabar, aliaque,* etc..... Ensuite les villes d'Icosium et de Ruthisia et coulant entre elles l'Aveus et le Nabar. — D'où il suit qu'Icosium étant *Alger,* et *Ruthisia* ou *Rusgonium,* la ville du Cap Matifou, l'Aveus est représenté par l'*Harrach* et le Nabar par l'*Oued El-Khremis* (la rivière du Fondouk).

Avina. — D'après Pline (Livre V, 4), une des trente villes libres *(Oppida libera)* de l'Afrique proprement dite prise dans sa plus grande étendue et à laquelle il faut appliquer tout ce que j'ai dit d'*Acharita.*

O. Mac Carthy.

(A suivre.)

LES MEDAGANAT

L'insurrection de Bou Choucha, en 1871, a eu un épilogue généralement peu connu.

Après la défaite et la capture du faux Chérif, au commencement de 1874, quelques Chaâmba révoltés, ses compagnons de la première heure, et ses derniers fidèles, formèrent une bande de pillards, qui, sous le nom de Medaganat, se sont rendus célèbres par des exploits légendaires.

Pendant dix ans ils ont coupé tout le Sahara, de l'oued Drâa au Nefzaoua, de l'Adrharh au Djebel Amour, pillant, razzant, tuant indistinctement amis ou ennemis, et se sont fait ensuite massacrer dans une expédition contre l'Iguidi.

Leur sanglante épopée forme un curieux chapitre de l'histoire saharienne et peut, à ce titre, mériter une étude spéciale.

I

Medagan et les premiers Medaganat. — Insurrection de Bou Choucha. — Capture du Chérif.

Vers 1860, un Targui des Kelkhela, Medagan, chassé du Ahaggar à la suite de quelque méfait et tombé dans une misère extrême, vint s'installer chez les Châamba d'Ouargla, les Habb-er-Rieh.

Medagan avait sept fils qui l'accompagnèrent. On leur prêta quelques chameaux, puis ils achetèrent à crédit des dattes, du blé et vécurent ainsi plusieurs mois de la vie de leurs hôtes, chassant dans l'Erg la gazelle et

l'antilope, campant au hasard. Mais bientôt, guéris des fatigues que de longues privations leur avaient imposées, ils ne purent résister à la tentation de reprendre leur ancienne existence plus aventureuse. Ils enlevèrent à l'improviste une vingtaine de chameaux au pâturage, et s'enfuirent dans les ravins du Tademaït, d'où ils allèrent razzer çà et là.

Enfin, en 1863, enhardis par plusieurs coups de main couronnés de succès, ils vinrent prendre aux portes d'El-Golea, trente chamelles des Cheheub, la principale famille des Oulad-Zid, importante fraction des Chàamba-Mouadhi. Ali ben Lecheheb, chef de ce groupe, et Mohamed ben Haoued, plus connu sous le nom de Bou Khecheba (1), un des kebar des Oulad-Feredj, des Chàamba d'Ouargla, qui se trouvaient campés près de là, se mirent à la poursuite des ravisseurs avec soixante mehara.

Medagan et ses fils furent rejoints près de la gorge (2) d'Agelman, à la limite du Tademaït et du Tidikelt. Ils se rendirent sans combat. Mais leur trahison ne leur coûta pas moins la vie. Deux ou trois furent tués à coups de

(1) Bou Khecheba, mort en 1864 à Ouargla, était un des plus vaillants fusils des Chàamba et jouissait d'une grande réputation dans tout le Sahara. Longtemps indépendant ou révolté, il avait fait sa soumission définitive. Il a laissé cinq fils qui promettent de marcher sur ses traces. Le surnom de Bou Khecheba lui vient de ce que dans une razzia contre les Ghorib du Nefzaoua, il arracha un pied, de ratem et s'en servant comme d'une massue, abattit son adversaire qui l'avait désarmé. Se jetant ensuite sur lui, il lui coupa le nez d'un coup de dents, puis l'égorgea. Après l'avoir dépouillé, et armé de son fusil, il réussit à tuer deux autres ennemis, mais dut cependant prendre la fuite. A son retour dans sa tribu, pour venger cette défaite, il s'engagea par un serment solennel à razzer deux fois par an au Nefzaoua. Les circonstances ne lui permirent pas de tenir complètement cette promesse, mais après avoir dirigé lui-même de nombreuses expéditions contre cette région, il a légué sa haine à ses fils, dont l'aîné, Amar, actuellement campé avec les dissidents de sa tribu, a déjà razzé plusieurs fois les Ghorib, tout dernièrement encore, en septembre 1884.

(2) Khanga : gorge, défilé.

fusil et un esclave nègre égorgea les autres. De toute la famille il ne resta qu'un enfant en bas-âge, qui avait été conduire à In-Salah quelques chameaux récemment razzés par ses frères.

Bien que la bonne foi ne soit pas à beaucoup près la qualité des Sahariens, des Châamba surtout, les coutumes du désert sont en général assez respectées, et Medagan les avait trop audacieusement violées pour que son souvenir ne fût pas durable.

Razzer un ennemi, enlever les chameaux d'une tribu hostile, ou avec laquelle on n'a point de relations d'amitié, sont des actions glorieuses, quels que soient les moyens employés pour réussir. Mais là s'arrête la tolérance. La trahison de leurs hôtes causa donc chez les Habb-er-Rieh une vive indignation.

Quelque temps après, une autre tribu d'Ouargla, celle des Mekhadema, campée sur l'oued Thouil, fut victime d'un coup de main dont les auteurs restèrent d'abord inconnus. La crédulité publique l'attribua à la famille de Medagan, aux Medaganat, sortis, disait-on, de leur tombe pour couper de nouveau le Sahara. En réalité deux familles des Mekhadema qui avaient eu des difficultés avec leur kébar s'étaient enfuies dans les parages d'El-Goléa un peu auparavant, et les quatre ou cinq Mehara qu'elles pouvaient réunir avaient été razzer la tribu. Ils périrent obscurément dans une autre rencontre. Mais le surnom de Medaganat ne leur en resta pas moins.

Cette qualification passa dès lors dans les usages, s'appliquant indistinctement à tous les coupeurs de route que la nature de leurs exploits mettait hors la loi. Plus tard, seulement, elle devint le nom patronymique de ceux des insurgés de 1871, qui, après la capture de Bou Choucha, continuèrent la tradition qu'il leur avait laissée. Quelques Chàamba, désignés ainsi dès 1867, formèrent le principal élément de cette bande, et, devenus ses chefs, ils revendiquèrent eux-mêmes comme un symbôle le titre de Medaganat.

La famine de 1867, moins effrayante à Ouargla que dans l'est et le nord de l'Algérie, sévit cependant cruellement sur les tribus de cette région. Les dattes de l'Aougueroût et du Touat, qui en temps ordinaire ne se vendent pas, valaient sur le marché des ksar de 100 à 150 francs la charge, dès l'automne.

Les nomades n'avaient même plus la ressource de la chasse, la sécheresse ayant détruit le gibier. Ceux qui avaient conservé leurs troupeaux se nourrirent, tant bien que mal, de la chair boucanée des bestiaux qu'ils abattaient. Les autres se trouvèrent réduits à prendre des lézards de sable, à déterrer quelques racines, ou à manger du dahnoun, plante saharienne, qui, sans être absolument comestible, renferme quelques sucs nutritifs.

Un certain nombre de Châamba, groupés ainsi près de Hassi-bou-Khenissa et vivant au jour le jour dans une profonde détresse, se décidèrent au commencement de l'hiver à partir pour El-Goléa. Ils comptaient s'y procurer plus facilement quelques ressources par le vol et le pillage, se sachant assurés de trouver dans cette région la plus complète impunité.

Le chef de ce petit groupe, Salem ben Chraïr, craignait d'ailleurs d'être inquiété pour un récent méfait. Pendant l'été, il était parti avec deux autres mehara, El-Akhedar ben Horrouba et Cheikh ben Krane, pour aller razzer au Nefzoua. Mais, près de la frontière, ils avaient surpris trois indigènes des Rebaâ du Souf, qui chassaient dans les dunes, et, après les avoir gardés prisonniers pendant deux jours, les avaient égorgés. Chargeant ensuite les cadavres dans des tellis, ils les avaient jetés dans l'Erg en revenant, et étaient rentrés chez eux avec les chameaux de ces malheureux.

Ce ne fut point la cause immédiate du départ de Salem ben Chraïr pour El-Goléa; un de ses compagnons, Cheikh ben Krane, resta en effet à Ouargla. Mais ses craintes eurent quelque part à sa décision, qui fut aussi motivée en partie par le meurtre d'un de ses frères, tué d'un coup

de bâton par un autre Châambi; Salem ben Chraïr avait deux frères, Messaoud et Mabrouk. C'est celui-ci qui périt ainsi dans une rixe avec Mohamed ben Telli, qu'il avait voulu empêcher de faire boire ses chameaux à un puits où lui-même abreuvait les siens.

Salem ben Chraïr emmena, avec son frère Messaoud ben Chraïr, neuf tentes des Châamba d'Ouargla et d'El-Goléa (1).

La Nezla de ces indigènes ne possédait plus que trois ou quatre chameaux, et les vivres pour la route lui faisaient absolument défaut, ainsi que les outres indispensables pour traverser la hamada (2) qui s'étend des berges de l'oued Mya aux abords d'El-Goléa. Mais dès qu'ils furent décidés à partir, ils achetèrent à crédit un certain nombre de chèvres à Rouissat, dont les troupeaux n'avaient pas trop souffert. Ils se firent prêter en même temps, par d'autres indigènes de leur propre tribu, quelques chameaux, sous prétexte de changer de campement, et, revenus à Bou-Khenissa, abattirent les chèvres dont la viande suffirait pour les nourrir jusqu'au but de leur voyage, et dont les peaux devaient fournir d'excellentes guerba (3) neuves, puis gagnèrent ensuite l'Oued Thouil à Zirara et, de là, les parcours des Mouadhi.

Le Rouisi auquel s'était adressé Salem ben Chraïr, pour se procurer des chèvres (4), n'avait consenti à lui en donner que contre la remise de deux chameaux appartenant à Messaoud ben Chraïr, afin d'avoir un gage sur sa créance. Mais son frère ayant l'intention de ne rien

---

(1) Ces tentes étaient celles de El-Akhedar ben Horrouba, El-Mire ben Sendid, Belgacem ben Ghoïdela et Hamoua ben Salem, tous de sa fraction, celle des Ouled-Belgacem; Boubeker ben Abd El-Hakem, des Oulad-Bou-Saïd, et son frère Mohamed; enfin, Mohamed ben El-Hadj et ses deux fils, des Khenabliche, fraction des Châamba Mouadhi, qui se trouvaient alors à Ouargla.

(2) Hamada : plateau pierreux.

(3) Guerba : outre servant à transporter l'eau.

(4) Mohamed ben Zaouïa.

rembourser, Messaoud resta en arrière afin de tâcher de les reprendre. N'y pouvant réussir, il en enleva huit autres dans les troupeaux du ksar, et se sauva aussitôt pour rejoindre ses compagnons.

Les propriétaires des animaux volés chargèrent de le poursuivre quelques Châamba, qui reprirent bientôt sept bêtes, qui n'avaient pu aller assez vite, et qu'il avait dû abandonner les unes après les autres. Quant à la dernière, Messaoud ben Chraïr, que ces indigènes trouvèrent à sa tente en arrivant à El-Goléa, pris d'une rage folle en voyant que cette proie allait encore lui échapper, l'égorgea. Les envoyés des gens de Rouissat ne pouvant rien lui prendre en échange puisqu'il ne possédait plus rien, restèrent à El-Goléa jusqu'à ce qu'on eût complètement mangé le chameau pour en avoir leur part, et revinrent à Ouargla avec les sept animaux qu'ils avaient retrouvés.

Salem ben Chraïr et ses compagnons reçurent l'hospitalité des Mouahdi pendant quelques jours, et commencèrent leurs courses sans plus tarder. Dans la première, où quatre Châamba Mouahdi, des Cheheub, et deux Berezga les accompagnèrent, ils enlevèrent une cinquantaine de chameaux. Le rezzou, fort de quatorze mehara, traversa sans encombre les campements des Châamba Guebala par H.-el-Medjira, H.-Lafaga, H.-Bennemel et l'Oued Sâada, d'où il vint à H.-el-Oussiya. On lui avait indiqué dans cette direction d'assez forts troupeaux des gens du Souf. Ils y enlevèrent, en effet, cinquante chameaux (1), puis battirent en retraite après avoir égorgé deux de ces animaux pour les manger. Un autre fut encore abattu à H.-Djemel, où le rezzou trouva deux chamelles (2). Cinq jours après, l'expédition était de retour à El-Goléa.

(1) Ces animaux appartenaient aux Messâaba des Troud et à Taïeb ben Omrane, des Châamba Oulad-Feredj-d'Eloued.

(2) Elles appartenaient : l'une à un Zoui d'In-Salah, qui se la fit plus tard payer, et l'autre à Kaddour ben Bou Aicha des Hable-er-Rieh.

Au partage, chaque mehari eut trois chameaux, non compris deux parts de reziza (1) données à Salem ben Chraïr et aux Cheheub, ainsi que la gheffara (2) des Ouled-Sidi-Cheikh, une part pour les Abid (3) de Sidi-Cheikh, et une part pour ceux de Sid-El-Hadj-bou-Hafs.

Trois mois après, Salem ben Chraïr repartit de nouveau avec trois compagnons (4). Ils suivirent la hamada qui s'étend entre la Chebka et l'oued En-Nesa, puis se dirigèrent vers El-Alia, petit ksar de l'oued Rhir, où les campements sont toujours nombreux. Les troupeaux étaient au paturage, tout près de l'oasis, sans berger. Au lever du jour les Châamba enlevèrent une cinquantaine de bêtes (5), puis s'enfuirent rapidement dans la direction de Zelfana. De là, par l'Oued Terir, H.-El-Hadadra et H.-Zirara, ils arrivèrent au bout de quelques jours à El-Goléa. Chacun des quatre mehara du rezzou eut onze chameaux pour sa part.

Un peu avant son retour, Maâtallah bou Defer (6), l'un des kebar des Châamba d'Ouargla, était venu chez les Mouahdi, et avait été au campement de Salem ben Chraïr et de ses compagnons. On lui offrit l'hospitalité; mais aucune des tentes n'avait de grains, de dattes, de beurre, ni même de lait et de sel. Boubeker ben Abd-El-Hakem,

(1) *Reziza* : part supplémentaire donnée aux chefs du rezzou.

(2) *Gheffara* : part réservée comme offrande religieuse aux Ouled-Sidi-Cheikh.

(3) *Abid*, nègres. Les offrandes des tribus de la région d'Ouargla sont abandonnées par les Ouled-Sidi-Cheikh aux descendants des esclaves des fondateurs de leur famille.

(4) Un fils de Mohammed ben El-Hadj Mohammed, Mohammed ben Abd El-Haken et El-Mire ben Sendib.

(5) Appartenant aux Ouled-Saïah, Ouled-Naïl, Ouled-el-Bouti et aux gens d'El-Abia.

(6) Maâtallah bou Defer a laissé un nom célèbre dans le Sahara. C'était le chef redouté des expéditions contre les Ahaggar, dont le chant de guerre : « Aba Mâh Maâtallah, Ahin Keihan, maudite soit ta mère, Maâtallah, le diable est dans ton corps, » a consacré ses exploits.

le maître de la moins pauvre, dut abattre pour son repas une chèvre qu'il avait achetée quelques jours auparavant, et on la lui servit rôtie telle quelle, sans graisse ni sel. Maâtallah dit alors, en plaisantant, à ses hôtes : « Vous vous êtes sauvés en volant ceux qui vous avaient fait du bien, vous pillez amis et ennemis, vous vivez comme des Touareg, vous êtes des Medaganat. » Dès lors le nom leur resta.

A la fin de l'été, au retour d'une dernière expédition faite avec des Mouahdi et des Berezga sur les Atatcha de Guerrara, auxquels ils enlevèrent quarante-cinq chameaux, ces pillards partirent pour In-Salah.

Un certain nombre de Châamba, insurgés non soumis ou coupeurs de routes, se trouvaient alors réunis au Tidikelt depuis assez longtemps, et les Medaganat eussent, sans doute, continué avec eux le cours de leurs aventures; mais les événements qui se déroulèrent en 1868 ne tardèrent pas à créer une situation nouvelle.

A la suite d'une grande razzia, exécutée au mois d'avril sur les Larbaâ, à l'oued En-Nesa, par les Ouled-Feredj du Souf, les Habb-er-Rich et les Mekhadema, sous la conduite de Bou Taïeb ben Amrane, chef de la première fraction, un certain nombre de tentes, n'osant pas revenir à Ouargla, restèrent pendant l'été près des puits du Sud. L'année suivante, après une harka contre les tribus voisines de R'hamadès, d'autres Châamba vinrent les rejoindre et les chefs de ce groupe se décidèrent, en septembre 1869, à quitter H.-Djemel, où ils venaient de passer les derniers mois, pour aller retrouver Bou Choucha, qui, récemment arrivé à In-Salah, cherchait à réunir autour de lui tous les mécontents de notre territoire.

Peu à peu, d'autres tentes firent successivement défection, et bientôt la moitié des Châamba d'Ouargla se trouvèrent groupés autour du faux Chérif (1).

(1) Tous les Ouled-Sid, les Ouléd-Feredj, les Doui, les Ouled-Belgassem, etc.

Dès le départ des premiers insurgés, les razzia avaient recommencé, et les Medaganat prirent une part active, à toutes, mais individuellement et sans former une bande isolée. Ils se réunirent cependant de nouveau, lorsque, après la prise d'El-Goléa et de Metlili, le Chérif, battu à l'oued Serseb par les goums des Larbâa, au mois de mai 1870, s'enfuit à In-Salah, et l'y suivirent avec les rares fidèles qui ne l'abandonnèrent pas alors. Enfin, en mars 1871, ils étaient au nombre des quarante mehara avec lesquels Bou Choucha fit la conquête d'Ouargla, grâce à l'inertie ou à la trahison d'Ali Bey.

On sait comment, maître de Tuggurt quelques semaines plus tard, après avoir pillé le ksar de Guemar au Souf, le Chérif tint hardiment et victorieusement la campagne jusqu'à la fin de l'année. L'arrivée du Général de Lacroix, mit seule un terme à ses exploits. Abandonné par les tribus d'Ouargla, qui, poursuivies et battues à H.-Tamezguida et à l'Aïne-Taïba par le Général, ne tardèrent pas à faire leur soumission, sauf quelques tentes des Châamba et des Mekhadema; presque égorgé par Mouley El-Arbi, un de ses anciens compagnons, il se réfugia à peu près seul au Gourara.

Les Ouled-Ali-ben-Lecheheb des Mouadhi, qui étaient restés dévoués à sa cause, le ramenèrent bientôt à El-Goléa. Mais l'expédition du général de Gallifet le força de s'enfuir chez les Khenafsa de l'Aougueraut. Les quelques indigènes de notre territoire qui n'avaient pas voulu rentrer dans leur tribu et campaient à In-Salah, se groupèrent autour de lui, ainsi qu'un petit nombre de Touareg et de nomades d'In-Salah (1), et il put bientôt

(1) Outre quelques Chaâmba, les Cheheub des Mourdki et un certain nombre de Habber-Rich, ces dissidents algériens comprenaient deux ou trois Mekhadema et des Laghouat-el-Ksel, qui étaient restés en insurrection avec les Ouled-Sidi-Cheikh. Parmi les nomades d'In-Salah, les Zoua et les Ouled-Ba-Hammou seuls firent cause commune avec eux. Il convient, enfin, de mentionner que quelques tentes des Ouled-Sidi-Cheikh se joignirent, dès lors, à Bou Choucha.

disposer de soixante à quatre-vingt mehara avec lesquels il alla razzer les tribus sahariennes du Djebel Amour et du cercle de Géryville.

Pendant la dernière de ces expéditions, en décembre 1873, Saïd ben Driss, frère de l'agha d'Ouargla, vint tomber sur sa nezla (1) à H.-En-Naga. Une dizaine de ses partisans (2) périrent dans cette affaire, et sa plus jeune femme, violée dans sa tente, fut emmenée à Ouargla.

En apprenant, à son retour de harka, ce que venait de se passer, Bou Choucha se rendit aussitôt à In-Salah avec tous ses compagnons. Il y retrouva une cinquantaine de Châamba dissidents : tout le premier groupe qui s'était le premier rallié à lui, lors de son arrivée au Tidikelt en 1869 (3), ainsi que quelques autres, qui avaient fait défection pour la plupart à H.-Djemel au mois de septembre de la même année (4), et étaient aussi d'anciens fidèles de sa cause. La mort des Cheheub à H.-En-Naga avait produit sur eux une vive impression, et il n'eut pas de peine à les associer à ses projets de vengeance, en recouvrant sur tous son ancien ascendant.

Après avoir pris avec tous ses partisans, qui comptaient ainsi près de 150 tentes, ses campements d'hiver à Deggant, le Chérif forma, en janvier 1874, un rezzou de cent mehara, avec lequel il tomba d'abord sur les Saïd-Oulad-Amor à H.-El-Melah, puis sur les Mekhadema et les Doui des Habber-Rieh à H.-Si Maâmar. Plusieurs de ceux-ci périrent dans la rencontre et la harka ramena 300 chameaux.

Saïd ben Driss s'était mis à sa poursuite et l'avait

(1) *Nezla* : campement.

(2) Des Cheheub pour la plupart.

(3) Les Medaganat, Bou-Ache, Brahina-ben-Doui, les Ouled-Ferdui, etc.

(4) Diab ben Lakhedar, Cheikh ben Bou Saïd, Abdelkader bel Ghaouti, etc.

atteint à H.-Bou-Keloua sur la route de l'Erg. Mais le goum des Saïd-Otteba qui l'accompagnait ne tenait pas à s'engager pour la défense des Châamba et des Mekhadema, par lesquels ils avaient été battus et razzés en 1871. Il donna mollement, et les insurgés purent revenir sans encombre, après avoir échangé de loin quelques coups de fusil avec les contingents lancés sur leurs traces.

C'était un échec sur lequel on ne voulut pas rester.

Le 4 mars, une expédition, forte de 37 chevaux et 260 mehara, quitta Ouargla sous les ordres de Saïd ben Driss pour aller combattre le chérif dans son refuge. Après un séjour à H.-El-Medjira où se termina la concentration des contingents des tribus, la petite colonne se dirigea sur Aïn-Taïba, puis de là gagna H.-El-Mesegoum en quatre jours. Trois jours après, elle arriva en vue des plateaux du Mouydir, et, le 4e, campa un peu au Nord du Maâder de Deggant.

Bou Choucha l'avait quitté à son retour pour reporter ses campements plus bas, au delà de la koudiya de Tiouindjiguin.

L'oued Akaraba, large thalweg issu de Deggant, forme dans cette région une vaste dépression à peine accentuée, désignée par les tribus arabes du pays sous le nom d'El-Botha. Elle est en partie ensablée et il y pousse une abondante végétation fourragère, autour de nombreux bouquets d'ethel et de gommiers.

Les tentes étaient dispersées çà et là, sans chouaf pour les garder; la petite colonne de Saïd ben Driss put donc arriver assez près, sans que l'éveil eût été donné : elle rencontra seulement une caravane, et, un peu plus loin, un targui qui fut fait prisonnier. La caravane, composée de Chaâmba dissidents, avait été razzée, et ceux-ci tués dans la lutte, sauf deux qui se rendirent.

Près d'Aïn-Adjeghane, El-Horma ben Abdallah, le caïd des Mekhadema, et Miloud ben Lakhedar, des Beni-Thour, qui marchaient en avant, découvrirent les tentes. Le goum et la plus grande partie des mehara s'arrê-

tèrent alors pendant que El-Horma amenait 80 de ceux-ci pour tourner l'ennemi pendant la nuit.

Mais Miloud et lui avaient été vus par un Chaambi (1) insurgé, qui prévint Bou Choucha.

Lorsqu'au matin Saïd ben Driss commença son mouvement, trois cavaliers cachés à peu de distance prirent la fuite : 12 chevaux des Saïd-Ottela s'élancèrent à leur poursuite, et, après une assez longue course, parvinrent enfin à les rejoindre et à les tuer, pendant que les contingents de Ouargla engagaient la lutte avec les gens de Bou Choucha, qui, de leur côté, s'étaient portés en avant.

L'oued El-Botha est encaissé à quelque distance par de hautes collines rocheuses sur sa rive gauche, et, à droite, au contraire complètement découvert.

Tous les efforts des insurgés se portèrent d'abord sur les contingents à mehara, qui avaient mis pied à terre et s'avançaient par les sables. Mais, pris en flanc par les cavaliers, puis à revers par la troupe d'El-Horma, ils se débandèrent bientôt, et, après avoir essayé d'emmener leurs troupeaux, qui tombèrent presque tous entre les mains de nos gens, finirent par se sauver.

Presqu'au début de la poursuite, Bou Choucha, démonté par Bàadj ben Kaddour, le caïd des Saïd-Atteba, fut fait prisonnier, et la lutte cessa aussitôt. Ses partisans avaient perdu près de cinquante hommes, et les autres disparurent rapidement dans les rochers des montagnes voisines ; quelques cavaliers tâchèrent de les rejoindre ; mais ils ne connaissaient pas les sentiers praticables, et les difficultés du terrain les forcèrent à revenir sur leurs pas.

Les tentes des insurgés furent alors pillées. La colonne de Saïd ben Driss n'avait emporté que pour quarante jours de vivres, et beaucoup de ses gens en manquaient déjà. On enleva donc toutes les provisions, peu abondantes d'ailleurs, qu'on pût trouver, et, en même temps,

(1) Mohamed ben Abdelhakem.

les tapis, les tellis, les flidj (1), tout ce qui valait la peine d'être emporté ; puis, après une journée de séjour, la harka reprit la route d'Ouargla, emmenant Bou Choucha et quelques prisonniers.

Les femmes et les enfants des insurgés qui s'étaient sauvés des tentes au moment du pillage, revinrent les premiers ; un peu plus tard, quelques hommes les rejoignirent. Rassemblant alors ce qu'ils purent retrouver, quelques guerbas et quelques tentes de peau à peu près hors de service, ils se rapprochèrent de la montagne, et s'installèrent auprès d'Aïn-Adjeghane.

Tous les fuyards rentrèrent pendant les trois ou quatre jours qui suivirent, et, les vivres manquant, les Chàamba, les Zoua, les Oulad-Sidi-Cheikh se décidèrent à partir pour In-Salah, pendant que les Touareg qui s'étaient joints à eux retournaient au Ahaggar.

Quelques jours après, les insurgés arrivèrent à Foggarat-el-Arab, oasis sans ksar, mais où se trouvent des plantations importantes appartenant en majeure partie aux Oulad-Boudjouda, des Oulad-el-Mokhetar, qui y ont deux maisons et quelques harratin (2). De Foggarat-el-Arab, les Zoua et les Oulad-ba-Hammou rentrèrent dans leurs tribus. Il ne resta plus, avec les Chàamba dissidents, que quelques Laghouàt-el-Ksel et quatre Oulad-Arbi des Oulad-Sidi-Cheikh, en tout une centaine de tentes.

(1) Tellis : sacs en laine et poil de chèvre ou de chameau ;
Flidj : bandes tissées de même dont sont formées les tentes dans le Nord.

(2) Harratin. — Les Harratin, qui forment la majeure partie de la population sédentaire du Touat sont les serfs des tribus arabes ou berbères, sédentaires ou nomades du pays. Berbères d'origine, ils sont fortement métissés de sang nègre. Tous les travaux de l'agriculture leur incombent, et, comme serfs, ils cultivent sans posséder, leurs maîtres leur donnant de quoi vivre.

II

1874

Réunion des Medaganat. — Razzia sur Ouargla et sur les Mouadhi. — Massacre de Joubert et Dourneau-Duperré.

Les Châamba se divisèrent presque immédiatement en trois groupes : les Oulad-Zid, Cheikh-ben-bou-Saïd, Abd-El-Kader-bel-Ghaouti, El-Madani, Diab-ben-Lakhedar, et quelques autres, dont les chameaux au pâturage près d'El-Beïodh, n'avaient pas été enlevés, allèrent les chercher et se rendirent de là chez les Ifoghas.

Les Cheheub d'El-Golea, au nombre de sept tentes, se trouvaient dans le même cas : leurs troupeaux envoyés vers l'Ouest, quelques jours avant l'arrivée de Saïd ben Driss, étaient intacts. Ils partirent pour Inglier, ksar habité par les Touareg sédentaires, à mi-chemin d'In-Salah à l'Aoulef, emmenant des Laghouat-El-Ksel (1) et quelques Châamba d'Ouargla, notamment les fils de Boudjemaa ben Cheikh, qui avait été fait prisonnier.

L'ancien groupe des Medaganat resta au contraire à Foggarat-El-Arab avec tous ceux des insurgés dont les chameaux avaient été razzés, et qui, n'ayant aucun moyen de transport, ni vivres, ni armes pour la plupart, se trouvèrent ainsi réunis à eux par une commune nécessité (2).

(1) Kaddour ben Sassi, ses trois frères et deux autres tentes.

(2) Les Medaganat n'avaient perdu personne à l'affaire d'El-Botha, ni pendant les différents combats de l'insurrection ; ils comprenaient encore comme au départ de H.-Bou-Khenissa, en 1867, Salem ben Chraïr, son fils Hamoua et son frère Messaoud ; Lakhedar ben Horrouba, El-Mire ben Sendid, Hamouadi ben Ghoïdela, tous des Oulad-

Tous les indigènes de ce groupe étaient des Sahariens déterminés, et une vie d'aventures ne pouvait guère les effrayer. Ils étaient d'ailleurs réduits à la plus extrême misère, et les mêmes haines les animaient tous. Ils résolurent donc d'un commun accord, les Châamba aussi bien que les Arabes des Oulad-Sidi-Cheikh, de former une seule bande sous les ordres de Salem ben Chraïr et Ahmed El-Ahouar, les plus influents d'entre eux, pour couper le Sahara ; le pillage devait leur fournir les moyens d'existence qui leur manquaient et donner satisfaction à leurs besoins de vengeance.

Salem ben Chraïr leur proposa de prendre le nom de Medaganat, que jusqu'alors lui seul et les siens portaient encore, et tous l'adoptèrent aussitôt, comme caractérisant la guerre qu'ils allaient entreprendre, guerre d'Outlan sans trêve ni merci.

La bande des Medaganat se trouva donc ainsi constituée vers le milieu d'avril 1874. Elle comprenait tous

Belgacem d'Ouargla ; Boubeker ben Abd-El-Hakem et ses deux fils des Khenabliche d'El-Golea.

Les autres réfugiés de Foggarat El-Arab étaient : cinq tentes des Khenabliche, Ahmed ben Miloud, plus connu sous le nom d'Ahmed El-Ahouar, Mabrouk et Belkheir ben Miloud, ses frères : Ali et Mohamed ben Telmoucha.

Une tente des Oulad-bou-Saïd : Mohamed ben Abd El-Hakem, frère de Boubeker.

Deux tentes des Oulad-Zid : Cheikh ben Saad et Hamouadi ben Diab.

Deux tentes des Oulad-Belgacem : Belgacem et Maâmar ben Kaddour ben Mekouchen.

Un troudi, Cheiba ben Mohamed ben Abdallah.

Enfin, une trentaine de tentes de Trafi, Laghouat-El-Ksel, Zoua des Oulad-Sidi-Cheikh, faisant partie avant de s'être joints à Bou Choucha du nombreux groupe de nomades de toute provenance qui forme l'entourage de Sidi-Kaddour, et est désigné dans le Sahara sous le nom de Arab-Sidi-Kaddour. C'étaient les Oulad-Chaham, Abd-El-Kader et Ed-Dine ben Maamar avec leur père Maamar ben Châaban, Djillali ben Bou-Sif, Djillali ben Bou-Chenafa, Rabah ben Bou-Deïr, Abd-El-Kader ben Naceur et son frère ; Sliman ben Abid Ez Zaouïa, etc.

ceux des compagnons de Bou Choucha que la razzia d'El-Botha avait laissés sans ressources, cinquante tentes environ, et resta, à peu de chose près, composée des mêmes éléments qu'à Foggarat-El-Arab jusqu'à la fin. Elle reçut quelques nouvelles recrues; quelques-uns de ses premiers membres, les Arabes des Oulad-Sidi-Cheikh surtout, la quittèrent les années suivantes, mais le plus grand nombre restèrent fidèles à leur premier serment.

Les Medaganat reçurent des Oulad-Boudjouda et des Harratin de Foggarat-El-Arab, les dattes nécessaires pour assurer leur subsistance pendant les premiers jours; puis, après avoir construit des gourbis pour leurs familles, avec des branches de tamaris, dont les nombreuses touffes poussent dans le rhâba (1), autour de l'oasis, ils se rendirent dans les ksour voisins pour y demander des secours.

Les Arabes des Oulad-Sidi-Cheikh se rendirent à la Zaouia-Kahela et à Sahela, où habitent les Zoua-Sid-El-Hadj-Mohamed, serviteurs religieux de leurs maîtres communs; les Châamba allèrent, les uns à Iguesten et H.-El-Hadjer, les autres à Ksar-El-Kebir, chez les Oulad-ba-Hammou et les Oulad-El-Mokhetar. Tous leur donnèrent une large hospitalité, et ils revinrent avec des dattes, des grains, des cotonnades, quelques mehara et des chèvres achetés à crédit. A Ksar-El-Kebir, El-Hadj Abd El-Kader ben Badjouda leur avait fait cadeau personnellement de dix charges de dattes, deux charges de blé et une charge de beurre, et les Oulad-El-Mokhetar de douze charges de dattes.

Partout ils avaient trouvé un accueil empressé. On savait ce dont ils étaient capables et on avait intérêt à les ménager; d'ailleurs le Tidikelt a toujours été le refuge

(1) Rhâba : forêt. On appelle ainsi à In-Salah les pâturages qui avoisinent les oasis dans un bas-fond sablonneux où la végétation est particulièrement vigoureuse.

des coupeurs de route de toute la partie du Sahara qui l'avoisine.

Sans attendre le retour de tous leurs compagnons, les premiers Medaganat qui réussirent à se procurer des mehara partirent au nombre de quatre seulement (1).

D'Iguesten, où ils s'étaient trouvés réunis, ils allèrent à Fogagrat-Ez-Zaoua, puis par l'Oued-Massin à H.-Messeguem. De là tournant au Nord-Est, ils gagnèrent El-Beiodh et le gassi de Mokhenza, qui les amena sur la ligne des puits de l'Igharghar.

Les tribus d'Ouargla craignaient quelques coups de main, et avaient porté leurs campements au nord de l'oasis. Seuls, les Chaâmba, toujours dispersés, soit isolement, soit par groupes de deux ou trois tentes au plus, avaient conservé leurs pâturages habituels.

En arrivant à H.-El-Metteki, à une forte journée de mehari du gassi de Mokhenza, le rezzou tomba sur les troupeaux d'El-Hadj El-Mire, des Deboud, avec lequel Mohamed ben Abd-el-Hakem, le chef de l'expédition, avait des liens de parenté. Mais il n'y avait pas d'autres bêtes en vue et le berger, parti à la recherche d'un animal perdu, ne pouvait donner l'éveil. Les Medaganat se décidèrent donc à profiter quand même de l'occasion. Ils rassemblèrent rapidement les 30 chameaux qui composaient le troupeau, et appartenaient, soit à El-Hadj El-Mire, soit à ses frères, puis s'enfuirent vers le Sud-Ouest au lieu de suivre la même route qu'à l'aller, préférant celle du Maâder. Gagnant donc H.-Bel-Hiran, ils allèrent à H.-Ghourd-Oulad-Yaïche et, de là, traversant l'extrémité de l'Erg qui s'arrête aux abords de l'oued Mya, s'engagèrent dans le Maâder, d'où, par H.-Aouleggui et l'oued Massin, ils arrivèrent sans encombre à In-Salah.

El-Hadj El-Mire n'apprit qu'au bout de deux jours le

(1) Mohamed ben Abd-El-Hakem, un neveu d'Ahmed El-Ahouar, un des fils de Mohamed ben El-Hadj et Mohamed ben Saïd Ali, des Zaoua.

coup de main dont il venait d'être victime. Il se mit cependant à la poursuite du rezzou avec Taïeb ben El-Hadj Kaddour, Kebir des Oulad-En-Nessire, que suivirent une dizaine de mehara, dont les tentes étaient dans le voisinage, et, grâce à la rapidité de leur marche, les Chaâmba arrivèrent à Ghourd-Oulad-Yaïche, dix heures seulement après que le départ des Medaganat. Mais ceux-ci avaient jeté dans le puits les restes d'un chameau qu'ils avaient abattu pour se procurer la viande nécessaire à la route, les vivres leur manquant.

El-Hadj El-Mire et ses compagnons n'avaient malheureusement pas rempli leurs outres d'avance. Ils comptaient se procurer à H.-Ghourd-Oulad-Yaïche la provision nécessaire pour les trois jours de marche sans eau qui les séparaient des puits du Maâder, et, n'ayant même pas bu depuis la veille, commençaient à souffrir de la soif.

A leur arrivée au puits, l'odeur fétide qui s'en exhalait leur permit de se rendre compte de la ruse des Medaganat. Les délou (1) ne ramenèrent qu'une eau corrompue, qu'il était impossible de boire. Force leur fut donc de se rabattre sur H.-Djemel, où ils arrivèrent le lendemain soir exténués, et de rentrer à leurs campements, la poursuite ne pouvant être continuée dans ces conditions.

El-Hadj El-Mire décida alors Noui ben Abd-el-Hakem, père de Mohamed ben Abd-el-Hakem, que des chasseurs revenant du Maâder lui avaient désigné comme chef du rezzou, à l'accompagner à In-Salah pour réclamer ses chameaux.

A leur arrivée à Ksar-el-Kébir, El-Hadj Abd-el-Kader ben Badjouda, chef de la Djemâa (2) et les Oulad-ba-Hammou s'interposèrent pour les lui faire rendre. S'exposer à se brouiller avec les Chaâmba était en effet assez

(1) Délou : sac en cuir qui sert à puiser l'eau.

(2) Djemâa : assemblée des notables.

grave, et les gens d'In-Salah jugèrent plus prudent de profiter de l'infériorité numérique des Medaganat pour exiger la restitution du butin.

Ceux-ci durent s'exécuter ; ils n'étaient pas encore en état de résister, et El-Hadj El-Mire recouvra ses chameaux, sauf trois qui avaient été mangés ou vendus, puis revint à Ouargla.

Mais en l'interrogeant sur ce qui se passait dans le pays, sur l'emplacement des campements, sur les détails qu'on demande toujours aux voyageurs dans le Sahara, les Medaganat avaient obtenu de lui de nombreux renseignements sur les troupeaux d'Ouargla. Aussi une nouvelle harka fut-elle organisée presque aussitôt pour utiliser ces données ; l'été commençait, et la saison devenait favorable. Bien que tous les Medaganat fussent disposés à partir, l'expédition ne put réunir, faute de moyens de transports, qu'une vingtaine de combattants, y compris trois nègres.

Elle ne disposait que de cinq mehara et de sept chameaux de bât, qui furent répartis à raison de un pour trois fusils (1).

La marche fut assez lente dans ces conditions, et la harka n'arriva à H.-Inifel que quinze jours après son départ de Foggarat-ez-Zoua en suivant la route de H.-El-Messeguem et H.-In-Sokki. Après un séjour à Inifel, elle reprit sa route par l'oued Mya, et mit encore huit jours pour atteindre H.-Djemel, n'allant guère plus vite que les caravanes.

Dès qu'arrive l'été, les Châamba, qui, pendant l'hiver, se dispersent dans les parages de l'oued Mya, vont dans les pâturages de l'Est jusqu'au moment où ils regagnent Ouargla pour la récolte des dattes. Les Beni-Thour et les

(1) Les cinq mehara appartenaient à Ahmed El-Ahouar, Salem ben Chraïr, El-Akhedar ben Horrouba, Mabrouck ben Miloud et un Zoui des Oulad-Sid-El-Hadj Mohamed, Mohamed ben El-Hadj Radjaâ, qui avait perdu tout ce qu'il possédait à El-Botha, et avait été d'ailleurs l'un des fidèles de Bou-Choucha.

Mekhadema, après être allés dans les vallées des oued issus de la Chebka de Metlili et du Mzab, reviennent aussi et passent par Hafert-Chaouch, H.-Bou-Khezana, Gour-el-Guendouze pour se rendre dans l'oasis. Leurs troupeaux sont alors envoyés, les uns à l'oued En-Nesa et l'oued Mzab, les autres aux puits du Sud les plus rapprochés, H.-El-Hadjer, H.-Bou-Khenissa, H.-Tarfaya. Seuls, les Fouaress de la dernière tribu restent presque toujours au Sud. Ils s'avancent jusqu'auprès d'El-Golea, pendant l'hiver, puis reviennent par l'oued Mya.

Au moment où El-Hadj El-Mire avait quitté Ouargla, il n'y avait plus dans le Sud que les 75 chameaux de Rabah ben Naïmi, kebir des Fouaress : les autres troupeaux de la fraction avaient, par exception, suivi le mouvement de la tribu, en raison des craintes que faisaient concevoir la présence des insurgés au Tidikelt.

Ces animaux étaient donc l'objectif au début des Medaganat. Mais, pendant le temps qui s'était écoulé depuis le départ d'El-Hadj El-Mire, les Mekhadema et les Beni-Thour avaient commencé leur mouvement vers Ouargla et au moment de l'arrivée du rezzou, de nombreux troupeaux se trouvaient groupés dans les environs de H.-Tarfaya et Hassi-bou-Khenissa.

Les projets des Medaganat, qu'ils n'avaient point cachés, étaient venus à la connaissance des Châamba d'El-Golea. Grâce à la lenteur de leur marche, un Madhoui en relations avec Rabah ben Naïmi, put le faire prévenir. Celui-ci reçut cet avis assez tard dans la soirée, mais, montant aussitôt à cheval, il galopa jusqu'à Settour, bas-fond sableux où il avait laissé ses chameaux tout près de Bou-Khenissa. Au lever du soleil, il les avait déjà rassemblés, et il partit pour Ouargla en les poussant vivement, ne laissant derrière lui qu'une vieille chamelle malade avec son berger, un nègre de quinze ans.

Quelques heures après, la harka, qui avait battu la veille sans résultat les environs de H.-El-Hadjer, arrivait à Bou-Khenissa. En voyant les traces fraîches des

chameaux et celles d'un cavalier marchant à vive allure, les Medaganat comprirent que leur prise leur échappait. Néanmoins, Salem ben Chraïr, Mohammed ben El-Hadj Radjaà et trois autres mehara partirent sur la piste. Ils rejoignirent bientôt le nègre de Rabah ben Naïmi, qui leur dit que son maître devait avoir déjà dépassé le Djebel Krima. Ils n'en continuèrent pas moins la poursuite jusqu'aux Gour-Kriem, à vingt kilomètres d'Ouargla. Puis se rendant compte qu'ils ne pourraient atteindre le troupeau qu'en vue de l'oasis, ils firent demi-tour pour aller retrouver au puits leurs compagnons qui les y attendaient.

Le nègre qu'ils avaient laissé derrière eux s'était sauvé; mais, en l'interrogeant, ils avaient appris que les moutons de Rabah ben Naïmi et de quelques Beni-Thour se trouvaient à *Zebbarat-el-Aoud*, un peu au Sud de Bou-Khenissa, ainsi que les chameaux des Mekhadema arrivés récemment.

Le rezzou se dirigea donc de ce côté, et arriva un peu avant le coucher du soleil au puits situé au bas des dunes de Zebbarat-el-Aoud.

Des traces toutes fraîches montraient que les moutons n'étaient pas loin. En effet, des chouaf envoyés sur le sommet de l'Erg virent de l'autre côté les feux des bergers.

Au point du jour, les Medaganat tombèrent sur eux. Il y avait là un esclave de Rabah ben Naïmi, qui gardait le troupeau de son maître, un Thouri, Ben Assoune, neveu de Cheikh Djédid ben Maâmar, l'un des caïds actuels d'Ouargla, et deux indigènes des Oulad-Sidi-Maâbed, engagés comme bergers par les Beni-Thour. Tous furent faits prisonniers, et, après s'être assurés qu'il n'y avait dans les environs personne qui pût les découvrir et donner l'alarme, les Medaganat égorgèrent une dizaine de moutons dont ils mangèrent une partie sur place. La viande des autres devait remplacer leurs provisions de route à peu près épuisées.

Ben Assoune, bien qu'âgé de quinze à dix-huit ans seulement, avait accompagné son oncle avec les contingents d'Ouargla, lors de l'affaire d'El-Botha. Il avait rapporté du pillage des tentes un haouli (1) et un long couteau (un Bou Saadi) qui appartenaient tous deux à Ahmed El-Ahouar.

Celui-ci, en voyant le couteau, le reconnut aussitôt, ainsi que le haouli. Ben Assoune prétendit d'abord les avoir achetés à Ouargla, puis dit ensuite que Cheikh Djedid les lui avait donnés à son retour. Enfin, pressé de questions, bousculé, frappé de plusieurs coups de bâton, il finit par reconnaître qu'il avait suivi l'expédition de Saïd ben Driss, mais comme chamelier, sans cesser de se défendre d'avoir pris part au pillage. Pris d'une rage folle, Ahmed El-Ahouar se jeta sur lui et, saisissant le couteau dont la gaîne était retenue par un solide cordon de cuir, il chercha à l'enlever violemment. Ces efforts rompirent le cordon, et, dans la secousse qui se produisit, le manche atteignit Ben Assoune à l'œil gauche qui fut arraché de l'orbite par la force du choc; le malheureux avait eu, en même temps, la paupière fendue. Il se sauva en poussant des cris épouvantables et vint se réfugier près de Radjàa, se couvrant de son burnous pour implorer sa protection. Ahmed El-Ahouar voulait quand même le tuer; mais quelques autres Medaganat s'interposèrent, et les choses en restèrent là jusqu'au soir.

Profitant d'un moment où ceux-ci s'étaient écartés, Ahmed El-Ahouar appela Messaoud ben Chraïr, plus connu sous le nom de El-Mehassen, et lui dit d'aller égorger le Thouri. Messaoud, prenant avec lui Mohammed ben Ali, son compagnon habituel, et un des nègres (2), emmena, sous un prétexte quelconque, Ben Assoune

(1) Haouli, couverture longue en laine, coton, ou soie, que les nomades se drapent autour du corps sous le burnous.

(2) Ce nègre était un esclave de Kaddour ben Mechoucher.

jusqu'au puits, de l'autre côté de la dune au Sud de laquelle s'était arrêtée la harka. En arrivant là, il le renversa d'un coup de bâton sur la nuque, puis le fit prendre par ses deux acolytes, chacun par un pied, la tête en bas, et, s'apercevant qu'il avait un pantalon, le lui enleva. Tirant alors son sabre targui, et le prenant à deux mains, il asséna à sa victime sur le périnée un premier coup, qui détacha ses parties sexuelles et lui fendit le ventre jusqu'au nombril. Quelques autres suffirent pour achever de couper en deux jusqu'à la tête le cadavre pantelant, qu'on jeta ensuite dans le puits avec trois ou quatre chèvres, des pierres, des broussailles et du sable, pour empêcher d'y boire.

Ben Assoune, à peine étourdi par le premier coup de bâton qu'il avait reçu, se mit à pousser des cris perçants qui attirèrent Radjàa et quelques autres. Mais quand ils arrivèrent Messaoud ben Chraïr avait déjà presque achevé sa besogne.

Les autres prisonniers avaient indiqué plusieurs troupeaux de chameaux à Hafert-ben-Zengour, près de H.-Tarfaya. A la tombée de la nuit, la harka partit dans cette direction, et arriva vers une heure du matin à Sif-el-Bahedi, où elle resta jusqu'au jour.

Pendant ce temps, les moutons, abandonnés à eux-mêmes à Zebbarat-el-Aoud, s'étaient dirigés instinctivement vers Ouargla, où les bergers les conduisaient de temps à autre. Le lendemain, vers midi, Rabah ben Naïmi, qui allait chercher les siens avec quelques cavaliers de sa famille, les trouva tout près de Rouissat.

D'El-Bahedi, le rezzou se remit en route au point du jour. Il rencontra, peu à près à Hafert ben Zengour, quatre indigènes des Beni-Khetifat qui venaient chercher du sefar avec 25 chameaux. Trois d'entre eux réussirent à se sauver, et un seul tomba entre les mains des Medaganat.

La capture de ces 25 chameaux permit à ceux-ci de se monter tous, et ils purent ainsi accélérer leur marche.

Les traces des troupeaux étaient fort nombreuses dans toutes les directions, et, sur les indications du Khelifi, que la menace d'un coup de fusil décida à parler après quelques hésitations, le rezzou se divisa. El-Akhedar ben Horrouba, Mohammed ben El-Hadj Radjâa et la moitié de la harka se dirigèrent vers le Nord. En arrivant à Dra-Allel, tout près du coude de l'Aïn-Beïda, oasis située à 7 kilomètres d'Ouargla, ils trouvèrent cinq troupeaux des Beni-Hassen et des Beni-Khelifat de la tribu des Mekhadema. Les bergers se sauvèrent, et El-Akhedar ben Horrouba les poursuivit avec Radjâa jusqu'en vue de Ghars-ed-Debbach, groupe de palmiers qui est situé entre le ksar de Rouissat et l'Aïn-Beïda. Ils revinrent alors en arrière, et rejoignirent à Kouif-el-Laham leurs compagnons, qui y avaient emmené tous les chameaux razzés à Dra-Allel.

L'autre fraction du rezzou, prenant plus à l'Est, était pendant ce temps arrivée aux Gour-Bakrat, à 14 kilomètres d'Ouargla. Un premier troupeau, appartenant aux Oulad-Arrima, des Beni-Thour, était tombé entre les mains des Medaganat, à El-Robeta; puis, poussant plus loin, Boubeker ben Abd-el-Hakem, Kaddour ben Sassi et Ahmed El-Ahouar en avaient enlevé deux autres, de la même fraction, au pied même des Bakrat.

L'alarme était déjà donnée, et les bergers qui cherchaient à gagner l'oasis se sauvèrent de loin en voyant le rezzou. Il n'y eut donc pas de nouveaux prisonniers.

La journée étant assez avancée quand toutes ces razzias furent terminées, le premier groupe n'atteignit que vers la fin de la nuit H.-Bou-Rouba, où avait été fixé le rendez-vous général. De leur côté, Ahmed El-Ahouar et ses compagnons n'y arrivèrent qu'au jour, après avoir marché sans s'arrêter et à toute allure.

Une fois réunis, les Medaganat remplirent précipitamment leurs outres, égorgèrent deux chameaux qu'ils jetèrent dans le puits, et repartirent. Le soir, assez tard, ils étaient à H.-El-Gara, où ils jetèrent encore un chameau, et, le lendemain, dans la nuit, à H.-Djemel. La même précaution prise, ils continuèrent leur route au petit jour.

Des prisonniers, deux s'étaient sauvés de H.-Bou-Rouba, le Khelifi et l'esclave de Rabah ben Naïmi. Quant aux Oulad-Sidi-Màabed, que protégeait leur qualité de marabouts, les Medaganat les mirent en liberté en partant de H.-Djemel.

On avait appris à Ouargla l'arrivée de la harka et ses razzias successives, en même temps par l'esclave, berger des chameaux de Rabah ben Naïmi, qui avait fait un long détour, par celui-ci quand il découvrit ses moutons près de Rouissat et, enfin, par les Beni-Khelifat d'Hafert-ben-Zengour.

Il n'y avait encore dans l'oasis qu'une partie des Mekhadema et quelques Beni-Thour. Mais le rezzou était peu nombreux. Réunissant donc tout son makzen aussitôt qu'il fut prévenu, les chevaux et les mehara des deux tribus, l'agha Ben Driss se mit à la poursuite des Medaganat sans emmener de convoi, pensant les rejoindre rapidement. Mais, à Bou-Rouba, il fut impossible de faire boire les chevaux à cause des chameaux jetés dans le puits, et il n'y eut pas moyen de dépasser H.-El-Gara; pour le même motif, le goum dut rentrer à Ouargla de ce point.

Seuls, les mehara continuèrent la route, pensant trouver H.-Djemel en bon état. Les Oulad-Sidi-Maabed, qu'ils rencontrèrent à quelques kilomètres avant d'y arriver, leur apprirent ce qui en était, et force leur fut de revenir aussi sur leurs pas; les guerba étaient absolument vides, et prolonger la poursuite dans ces conditions eût été une folie.

Le Chatelier.

(A suivre).

ESSAI

D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES

SUR LES

ORIGINES BERBÈRES

DEUXIÈME PARTIE

ETHNOLOGIE

AVERTISSEMENT

—

Dans cette seconde partie nous abordons de bien grosses questions ; nous n'avons la prétention ni de les résoudre, ni même d'en poser les termes précis ; notre rôle, beaucoup plus modeste, se borne à signaler à l'attention et aux recherches des érudits des aperçus nouveaux qui peuvent mettre sur la piste de découvertes intéressantes.

Nous avons respecté, quant au fond, les données du roi Hiemsal et de Salluste, sur le peuplement de la Berbèrie par des races Ariennes débordant de l'Espagne ; celles de Strabon, sur les origines Indiennes des Libyens ; celles d'Ibn Khaldoun et des auteurs musulmans, sur les migrations venues de la Palestine et de l'Arabie non sémite ; nous avons utilisé les renseignements d'Hérodote et d'autres auteurs ; mais nous avons *interprété* tous ces documents en les appuyant sur des faits linguistiques, qui ne sont que les corollaires logiques des principes exposés dans la première partie de ce travail.

Il se peut que nous ayons été parfois trop hardi dans nos conclusions, que bien des erreurs se soient glissées dans nos déductions ; mais, de ces recherches, tentées de bonne foi, il restera toujours quelques faits d'observation pouvant être utilisés, et quelques vérités qui finiront par s'affirmer.

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales sur les origines berbères. — Pluralité des races. — Dualisme des origines. — Traditions locales. — Peuplement par le Nord-Ouest, européen et méditerranéen. — Peuplement par le Sud-Ouest, asiatique et saharien. — Tableau synoptique des diverses migrations ayant concouru à la formation des premières races berbères.

Les données linguistiques fournies par l'étude d'un idiome ancien, rapprochées des autres renseignements recueillis dans les pays où il s'est conservé, donnent toujours des indications précieuses pour remonter fort loin dans le passé, et elles permettent parfois de reconstituer, dans de certaines limites, l'histoire primitive des peuples qui parlent cet idiome.

Certes, nous ne sommes pas encore en mesure de présenter, pour les origines berbères, un ensemble de solutions appuyées sur des bases assez solides pour constituer la vérité historique ; mais, déjà, nous entrevoyons nettement les grandes lignes du récit qui pourra être fait, un jour, en s'appuyant sur les nombreux jalons géographiques repérant les premières migrations ber-

bères à travers l'Asie et l'Europe, aussi bien que des confins de l'Oural aux plaines du Sahara.

C'est cet aperçu que nous allons essayer d'esquisser.

Malgré la diversité des opinions émises sur l'ethnologie de l'Afrique Septentrionale, presque tous les auteurs anciens ou modernes sont d'accord sur deux points : la pluralité des races berbères et leur groupement possible autour de deux souches principales, séparées dès la plus haute antiquité, mais ayant certainement une origine commune (1).

En effet, chez les Berbères, les mœurs, les coutumes, les traditions, le langage, l'histoire, tout, en un mot, se résume en un dualisme perpétuel dont l'expression la plus saisissante est ce double *soff* que l'on retrouve dans le plus petit hameau kabyle, comme dans les plus puissantes confédérations du Sahara Zénatien, et dont les dénominations géographiques n'ont aucun rapport avec les situations topographiques de ceux qui en font partie.

Ces soff ont ceci de remarquable, qu'au lieu d'emprunter leurs désignations à des personnalités, à des idées religieuses ou politiques, ou même à des signes de ralliement, ils les tirent presque partout des noms des quatre points cardinaux : *Cherguia* (Orientaux) contre *Gherbia* (Occidentaux) ; *Dahria* (Nordistes) contre *Gueblia* (Sudistes). Ces dénominations restent toujours les mêmes dans tous les grands partis quels que soient, d'ailleurs, au point de vue topographique, les positions respectives ou l'enchevêtrement des gens qui les composent. On rencontre aussi, dans les soff de moindre importance et d'origines moins anciennes, le terme de « gens de la plaine », *Tahtania*, opposé à celui de « gens de la montagne », *Fouqania*, sans que cela implique, pour l'un ou l'autre parti, l'habitation d'une

(1) Voir le résumé et l'analyse des diverses opinions émises sur ces origines, dans les ouvrages d'Ibn Khaldoun, du général Faidherbe, de Masqueray, Olivier, Tauxier, etc.

région plane ou montueuse. Pour trouver des partis ayant conservé ainsi, pendant des siècles, des appellations géographiques, sans le moindre rapport avec l'emplacement de ceux qui en font usage, il faut, dans l'histoire, remonter jusqu'aux temps des Goths.

Cette particularité, si caractéristique des soff berbères, et dont l'origine et la signification sont, aujourd'hui, inconnues des indigènes, s'explique très bien par un souvenir inconscient et affaibli des anciens chocs qui eurent lieu entre les diverses races venues de points opposés lors des premières grandes migrations qui peuplèrent le pays (1).

Salluste nous a donné, à cet égard, la substance des traditions berbères, et Ibn Khaldoun les a résumées en deux généalogies mystiques des fils de Berr, l'ancêtre commun de la race par ses deux enfants : Beranis et Madres qui, pour M. le colonel Carette, personnifient, le premier, le peuplement Nord, le second, le peuplement Sud.

M. Carette ne va pas au delà et il évite même de se prononcer sur la question du peuplement primitif de la Berbérie ; selon lui (2), « l'hypothèse la plus raisonnable » est celle qui suppose dans chaque pays l'existence » d'une race d'hommes antérieure à l'origine de toutes » les traditions.... et dont le type originel persiste à » travers les siècles et les révolutions, à quelques » nuances près. »

Ceci était écrit en 1851 ; aujourd'hui, grâce aux progrès de la linguistique, on peut, sans témérité, essayer de se reporter plus loin dans le passé et expliquer la raison d'être de quelques-unes de ces antiques et primitives traditions.

(1) Il y a aussi, mais exclusivement en ce qui concerne les Nomades ou les Hauts-Plateaux, une explication locale des désignations des soff. Voir notre travail sur les Premiers royaumes berbères dans la *Revue africaine*, 1885, pages 172 et 241.

(2) *Origines et migrations des principales tribus de l'Algérie*, p. 25.

Pour cela, il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'aux temps géologiques où n'existaient ni le détroit de Sicile ni celui de Gibraltar, où l'océan Saharien baignait le sud des pays de l'Atlas et de l'Atlantide, où le Nil n'avait pas encore formé son delta et se jetait dans la mer Rouge, et où, enfin, l'homme de l'époque quaternaire habitait les cavernes préhistoriques. La Berbérie, par sa constitution orographique, par sa faune, par son climat, par son histoire a toujours fait partie intégrante du Sud de l'Europe occidentale; dont elle n'est qu'une « île » séparée par d'étroits bras de mer.

L'Espagne et l'Italie ont donc dû, évidemment et à priori, contribuer pour beaucoup au peuplement premier de la Berbérie; nous le verrons tout à l'heure; mais il n'en est pas moins vrai que l'Afrique septentrionale tient à l'Asie par l'isthme de Suez et n'est séparée de l'Arabie que par le détroit de Bab-el-Mandeb, aussi facile à franchir que celui de Gibraltar. Il est donc plus que probable que le peuplement a dû se faire à la fois par l'Europe et par l'Asie, sans qu'il soit d'ailleurs possible à la linguistique d'établir bien nettement la priorité et surtout la prépondérance de l'un ou l'autre de ces peuplements.

Ces deux courants de migrations humaines venant, l'un du Nord, l'autre de l'Ouest, ont dû nécessairement se rencontrer, se heurter, se déplacer, se refouler, aussi bien sur le littoral que dans le Sahara; les races européennes toujours poussées par de nouveaux flots d'immigrants étaient forcées de s'étendre vers le Sud et l'Est, tandis que les races asiatiques, sous des influences identiques, cherchaient à s'étendre vers l'Ouest et aussi vers le Nord, car c'étaient des races touraniennes ou blanches que leur instinct poussait à fuir l'équateur et à retrouver les zones tempérées auxquelles elles étaient habituées.

De ces chocs des Nordistes occidentaux contre les Sudistes orientaux naquirent ces luttes gigantesques,

dont les légendes locales des tribus berbères, de la côte des Somalis à St-Louis du Sénégal, ont gardé de vagues et lointains souvenirs résumés dans les dénominations de ces deux grands soffs, Gherbi et Chergui, aujourd'hui éparpillés en des milliers de petits groupes s'agitant entre la Méditerranée et le dixième parallèle.

Ces mouvements, indiqués ici en quelques lignes, durèrent en réalité pendant des siècles, et se continuèrent encore longtemps après que des empires puissants tels que l'Égypte et l'Éthiopie eurent fermé aux immigrants d'Asie, et la route de l'ithsme de Suez et la fertile vallée du Nil. De sorte que, d'assez bonne heure, ce fut par la route d'Aden et de Berbera, que les migrations asiatiques purent pénétrer en Afrique, comme ce fut par les routes du lac Tchad, du Fezzan, de l'Igargar et de l'oued N'saoura qu'elles purent remonter vers le littoral méditerranéen.

Les diverses races qui, dans les deux groupes, formèrent les premières assises du peuplement berbère, peuvent être énumérées approximativement, de la façon suivante, en un tableau les résumant toutes d'une façon synoptique; mais n'indiquant d'ailleurs rien d'absolu ni dans l'ordre relatif, ni dans les dénominations adoptées, ni dans les routes suivies; chaque groupe principal représente, en effet, toute une longue série de migrations à peu près de même origine, s'enchevêtrant et se mêlant avec celle des groupes voisins.

Chacun de ces groupes sera ensuite examiné à part, et son existence sera appuyée de quelques explications forcément très sommaires, car pour justifier rigoureusement le classement que nous proposons, il faudrait tout un ensemble d'études géographiques, linguistiques, archéologiques, anthropologiques et historiques qui sont encore en partie à faire, et pour lesquelles il n'existe pas toujours des matériaux suffisants.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES ORIGINES BERBÈRES

PEUPLEMENT NORD OU MÉDITERRANÉEN

BERANES D'IBN KHALDOUN (soff Gherbi, soff Dahri, etc.).

1° IBÈRES-GHERABA OU IABBAREN (races à cheveux bruns et de petite taille). — *Ibères, Basques, Liguriens, Auses, Étrusques.*

2° GAEL OU KEL-LOUA (races blondes et de grande taille). — *Gaëls* et *Celtes* (Kel-Libua, Kel-Loua, Lybiens); *Scyto-saxon* (Chelouha et Icheloudcn); *Scyto-lettique* (Souhalia-Illiten).

PEUPLEMENT SUD OU ASIATIQUE ET SAHARIEN

MADRES D'IBN KHALDOUN (soff Chergui, soff Guebli, etc.).

1° IBÈRES-CHERAGA OU TOURANO DRAVINIENS (races à cheveux bruns). — *Peuples de Enn* (Anou, Iaones, Hellenes, etc.).

2° TOURANIENS-HAMAXEQUES OU Peuples FILS DE LEURS MÈRES, PEUPLES DU MÉRAOU (races blondes et de grande taille). — *Amazones, Kimmeriens, Summeriens, Melanchlènes, Amachek, Touareg, Adite, Zenata, Zenaga, Izenacen.*

3° TOURANO-CHALDÉENS, AKKADIENS OU COUSCHITES (races brunes). — *Akkadiens, Éthiopiens, Aït-Aouban ou Beni-Mzab* (Ghadamès, Marekouch).

4° TOURANO-ARIENS, fils de leurs pères (races blondes). — *Mèdes, Iraniens, Gètes, Numides, Gétules, etc.* (Mediouna, Imesmouden).

5° RACES INDIENNES. (Provenance distincte, un peu postérieure et composée d'éléments fort mélangés et appartenant plus ou moins directement aux groupes précédents). — Zenaga, Zenata et autres de provenance ultérieure.

CHAPITRE II

Peuplement Nord ou Méditerranéen. — Ibères Gheraba ou Iabbaren. Basques, Ligures, Auses, Étrusques.

Le nom des *Ibères* est, en berbère, | □ ◫ *Iabbaren*, qui signifie : soit les émigrés, ceux qui se séparent du groupe originel :

◫ = *aba* = *disjoncti, abire* = se séparer ;
□ = *ar* = *origo* = origine, groupe originel ;
| = *en* = affixe du pluriel.

Soit : ceux de la race originelle, ceux de la race lunaire, ceux voués au culte du dieu *Our :*

◫ = *aba* = *exire ab ;*
□ = *ar* = *origo* = *luna* (Our).

Ces Ibères, que l'on sait aujourd'hui avoir existé avant les Celtes et Gaëls, qui, jusque dans ces derniers temps, passaient pour les plus anciens peuples connus, ces Ibères, disons-nous, ont laissé, sur tous les points de l'Europe, de nombreuses traces de leur séjour; leur nom est même resté comme thème formatif de vocables exprimant l'ancienneté, et par suite la noblesse d'origine (1).

---

(1) Le mot latin *celeber*, célèbre, qui s'écrivait et se prononçait d'abord *keleber*, n'est-il pas :

|| ⋈ = *kel* = peuple, clan ;
□ ◫ = *ber* = (des) émigrés ;

De même, le mot *liber*, libre, n'est-il pas :

|| = *el* = peuple ;
□ ◫ = *ber* = émigré.

Hérodote nous apprend que, de son temps, on racontait chez les Scythes, la légende de l'hyperboréen Abaris qui, jadis, « avait porté une flèche tout autour de la terre sans manger (1). » Cette légende n'est-elle pas un vague écho des antiques migrations de cette race primitive, qui donna à la mythologie scandinave son dieu *Barr* ou *Bor*, l'ancètre de *Asses* ou divinités primordiales.

Les Ibères, venus des pentes du Caucase, jetèrent de nombreux rameaux en Grèce, en Italie, en Gaule et aussi dans cette Espagne à laquelle ils donnèrent leur nom. Ce fut de là qu'ils passèrent en Afrique, s'étendant vers le Sud et l'Est en suivant les vallées et en laissant au Maroc les masses foisonnantes et compactes dont les descendants directs portent aujourd'hui le nom de *Beraber* □▥□▥, qui n'est que le pluriel par réduplication du radical *ber, aber*, □▥, dont le sens en berbère est : « Émigrer en masse, foisonner, déborder. »

Dans le sud du Sahara, ils laissèrent une autre agglomération considérable, peut-être même fondèrent-ils un des plus anciens états du continent africain : car, dans le pays des Touareg on montre les tombeaux des *Iabbaren* comme les monuments de la plus ancienne des races autochthones, race puissante, aujourd'hui légendaire, mais dont le souvenir n'est pas complètement éteint (2).

Plus tard, les traditions africaines gravement recueillies et enregistrées par les écrivains musulmans, firent de *Berr*, □▥, l'ancètre commun de toutes les races berbères, et le chef de la branche nord garda même, dans son appellation, le nom patronymique divinisé, car *Beranes, Branes*, c'est :

---

(1) Herodote, *Melpomène*, XXXVI.

(2) Voir Duveyrier, *les Touaregs du Nord*.

□▥ = *aber* = *Berr* ;
ǀ = *eN* = *Enn (Deus)* ;
⊡ = *eS* = *de lui*.

« *Berr* est son dieu, » sens qui souligne pour ainsi dire la ressemblance, disons mieux, l'identité du *Berr* africain et du *Borr* skandinave.

Ces Ibères (ou Iabbaren), bien antérieurs aux Celtes, étaient, d'après ce qu'on sait aujourd'hui, des gens de taille moyenne, aux cheveux bruns, aux yeux noirs ; la langue berbère nous confirme ce signalement dû à l'anthropologie moderne, car l'ethnique *Ibère*, singulier *ber* ou *abar*, □▥, avec un suffixe grammatical devient, à la 22ᵉ forme, le nom-adjectif :

⋊□▥ = *berik*, = noir, foncé, brun, être noir, etc. ; être de la race des Ibères c'était donc être noir, nous dirions bruns.

Ce vocable *berik* est toujours usité, mais la forme du participe présent : *aberkan*, est plus fréquente.

Les populations ibériennes de l'Europe comprenaient un grand nombre de nations ; plusieurs d'entre elles contribuèrent au peuplement méditerranéen de l'Afrique septentrionale, et la preuve en est dans le caractère berbère de la plupart de leurs dénominations usuelles.

Ainsi, chez les *Basques*, les anciennes légendes nationales donnent au père de la race, échappé seul au déluge, le nom de *Aïtor*, mot dont la forme berbère s'accuse nettement :

□+≤ = *aït-our* ou *aït-tour*.

Le premier vocable s'explique par : tribu de la race originaire, tribu de la race lunaire — et enfin par : tribu de la race de la montagne, explication qui convient aussi au second vocable : *aït-tour*.

C'est, on le voit, une variété d'un des sens analytiques du mot *ibère*.

Chez les Basques, l'idée de *homme* était exprimée par le mot *ouasko, ouasaka,* ce qui revient au berbère :

⋊⊡⁚ = *oua-sak ;*
⁚ = *oua* = celui, ceux ;
⋊⊡ = *sak* = des demeures primitives.

Nous expliquerons, ultérieurement, plus en détail ce mot ⋊⊡ *sak* (1), qui forme le radical de plusieurs ethniques africains ; disons seulement ici, qu'il a aussi parfois en berbère, outre cette signification de demeure, celle de « nomade, rapide, léger. »

Une des vieilles tribus basques les mieux connues des Romains était celle des *Cantabri,* dont le nom fut même pendant longtemps étendu à toute la race ; ce vocable signifie, en basque moderne, « chanteur excellent », mais il a pu primitivement être le berbère □⊞+ǀ∙⁚ *Kantaber ;*

ǀ∙⁚ = *kan* = gouvernement, état, = ligue, confédération ;
□⊞+ = *taber* = celle des Berr ou Ibères (6ᵉ forme de □⊞), « État ou Confédération des Ibères, ligue ibérienne. »

Une autre grande tribu basque était celle des *Ligurès* ou *Liguriens,* dont le nom, dans l'idiome national, s'explique par *lli* = *peuple,* et *gor* = *montagne,* c'est-à-dire « peuple de la montagne. »

C'est exactement l'explication que nous fournit le mot écrit en berbère : □⋊ǁ = *ligor, ligour ;* ǁ = *ili,* être, exister = *el,* posséder, = ⁚ǁ *loua* = les possédant, les peuples ; □⋊ = *gor, gour* = montagne, monticule, « les peuples de la montagne, les possesseurs de la montagne. »

Au surplus □⋊ = *gor, gour, GR,* cest un vocable qui

(1) Voir *Revue africaine,* nº 172, juillet-août 1885, page 258 et suiv.

se retrouve dans toutes les langues indo-européennes avec le sens de : montagne, monticule, témoin géologique, etc. (γορ en grec, *giri* en ariaque, *gaïri* en zend, *gora* en slave), et il existe en berbère, outre les *gour* ou *garat,* témoins géologiques du Sahara, un grand nombre de lieux montueux portant cette dénomination plus ou moins altérée (entre autres les monts *Gouraya,* près Bougie et près Cherchell, etc.).

La province ligurienne d'*Alava* (*Libia, Licua* ou des *Levii),* en Espagne, a pu fournir ces migrations des *Lioua, Lebou* ou *Libiens,* établis en Berbérie dès les temps les plus reculés ; *Lebou* se décompose en :

ǁ = *al* = peuple ;
⊞ = *abou* = *aba* = partant, émigrant.

Ce nom, après avoir servi d'abord à désigner tous les peuples du nord de l'Afrique, s'est conservé, dans les ethniques modernes, de : *Allaoua* = Ahl-Loua, et de *Lioua,* oasis du zab chergui de Biskra. Il s'est conservé aussi dans le vocable berbère de l'Aurès : ⊞ǁ≷ = *aileb,* qui a usuellement le sens de « enfant. »

Les Ligures cisalpins nous conduisent jusqu'à l'*Étrurie* ou pays des Étrusques ; en berbère, *Étrurie,* devient *El-Rouri, Aït-Rour :*

+≷ = *Aït,* gens de la race de,
□□ = *Rour,* les fils, les hommes,
« les gens de la race des hommes. »

Et le mot *Étrusque* devient : *Aït-our-saki :*

+≷ = *Aït* = gens de la race de,
□ = *Our* = fils, hommes,
⋊⊡ = *Sak* = des demeures primitives = ou « agiles. »

Les Étrusques avaient la prétention de descendre de leur dieu national *Janus :* c'étaient des *ou-djana — ou-*

jana, fils du ciel, comme les *Oudjana* berbères : leur dénomination nationale était *Rasena*, mot dont le sens berbère est : « homme savant, »

□ = *R* = *our* = homme,
I⊡ = *Sen* = *sena* = savoir, savant,

dénomination qui est en harmonie parfaite avec ce que nous savons de ce peuple si remarquable par la haute culture intellectuelle où il était parvenu dès les âges les plus reculés.

Chez les Étrusques, sur la limite de l'Ombrie, nous trouvons, comme nom d'une des principales tribus, les *Taddertains*, mot dont la traduction berbère est « villageois, citadins, et plus rigoureusement montagnards, » et qui vient de : +□Λ+ *taddert*, ville, village, montagne, dénomination géographique d'un grand nombre de localités kabyles ou sahariennes.

D'après Schaw, ce nom, en caractères étrusques, s'écrit : ƎOƎ+V+ et se lit de droite à gauche : *touder* (1). On est frappé de la ressemblance de ces caractères avec les tifinar ; encore bien que la valeur des lettres ne soit pas identique, on voit qu'on en est présence d'alphabets de la même famille. Une étude comparée du berbère et de l'étrusque mettrait certainement en relief d'autres similitudes plus remarquables encore dans les mœurs, dans les formes et dessins des poteries, et aussi dans le langage, à en juger du moins par le latin qui est le seul idiome voisin de l'étrusque dont nous puissions parler. Mais là où il conviendrait surtout de faire des recherches de linguistique comparée, ce serait dans le celtibérien, encore si mal connu : les inscriptions et médailles désignées sous ce nom sont écrites en réalité absolument et exclusivement en caractères tifinar. Nous ignorons si la valeur des lettres est la même, mais la forme est iden-

(1) Il y aurait plutôt *TaDeTDeRD*, la lecture ou la transcription donnée par Schaw semble défectueuse.

tique : seulement en celtibérien on ne trouve, croyons-nous, ni les lettres complémentaires (1), ni les tiddebakin.

Les *Ombriens*, voisins des Étrusques et de même race, se nommaient eux-mêmes *Amra*, mot dont le sens était « vaillant » : vocable berbère que nous voyons fréquemment employé de nos jours, non pas seulement comme nom de tribus (*Amran*, *Amraoua*, *Amour*, etc.), mais même comme noms communs :

□:ᑐ *Aamour*, massif montagneux, d'où *Iamaouren*, montagnards (les Maures ou Mori) ;
I□ᑐ *Amaren*, et pluriel *Amaraouen* (même orthographe), ancêtre ;
I□ᑐ *Ammaren*, = les éperviers, les rapaces, les oiseaux de proie.

Ce dernier sens, plus encore que le premier, se rapproche de l'ombrien « vaillant. »

A côté des Étrusques et Ombriens nous rencontrons, dans la péninsule italique, la confédération des *Auses*, *Ausones* ou *Auronces*, dont firent partie les *Osques*, *Volsques*, *Eques*. Nous voyons, dans ces *Auses*, d'accord avec M. Olivier, les ancêtres des *Ausæ* et *Ausites*, qu'Hérodote signale sur le lac Triton, en pleine Berbérie, comme des peuples *nomades* et dont nous retrouvons aujourd'hui les descendants dans les *Ouassa*, du Bou-Taleb, de Sétif, et les *Oussen*, du Guergour, de Sétif ; les *Ouzza*, de l'Aurès ; les *Ouazzen* ou *Ouassen*, de Tlemcen ; les *Beni-Ouacin*, d'Ibn-Khaldoun, etc.

Tous ces noms berbères, anciens ou modernes, se résument dans le radical ⊡, *S*, avec des affixes grammaticaux ou la désinence du pluriel en I.

⊡ = *As* = *aller*, se mouvoir, être mobile ; le sens

(1) Signalons entre autres la monnaie du type de Marseille ; des Ligures libyci, ou Libeci des Bouches-du-Rhône (*Ora libyca*), dont la légende est en caractères celtibériens.

de ces vocables est donc *nomade :* et, en effet, nous venons de rappeler qu'Hérodote donnait les Ausites comme des populations nomades.

Les *Osques* et les *Volsques* nous ramènent au radical basque : *oua-saka* (ou *oua-ahl-sak*), dont un des sens est : *agile, rapide.*

Les *Eques* d'Italie nous donnent, sans altération, ⁘ = *ek* = aller.

On voit donc que les tribus constituantes de la confédération des Auses avaient, elles aussi, des noms exprimant la même idée que celui de la confédération elle-même.

En passant en revue les diverses dénominations premières des antiques tribus de l'Italie, on pourrait certainement multiplier les rapprochements de cette nature : nous nous sommes bornés ici à indiquer cette possibilité.

L. RINN.

(A suivre.)

BULLETIN

Nous recevons d'un de nos collaborateurs, M. le docteur Reboud, la lettre suivante ; elle contient des révélations qu'on lira sans doute avec intérêt :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La tête de Bou Zeïan qui fut, d'après M. Féraud, coupée et fichée au bout d'une baïonnette, à la fin du siège de Zaâtcha (1), a été conservée, comme celles de Bou Bar'la et du Chérif tué dans un combat livré sous les murs de Tébessa par le lieutenant Japy ; elle fait partie des collections anthropologiques du Museum de Paris. C'est moi qui les ai envoyées à ce riche établissement. Chacune d'elles est accompagnée d'une étiquette, longue bande de parchemin, portant le nom du Chérif décapité, la date de sa mort, le cachet du bureau politique de Constantine et la signature de M. de Neveu ou de M. Gresley.

Voici dans quelles circonstances elles me sont tombées entre les mains :

J'avais réuni une série de têtes de choix et d'une bonne conservation, provenant en grande partie du Coudiat-Ati. Cette collection augmentant chaque jour, ainsi que les bracelets, lampes lacrymatoires, etc., au milieu desquels elles avaient été trouvées, finit par devenir trop encombrante.

Je l'offris à M. de Quatrefages, qui s'empressa de l'ac-

(1) *Revue historique*, 1885, page 409.

cepter. Avant de clouer la caisse, j'eus l'idée de demander à M. René Vital s'il ne pourrait enrichir mon envoi de quelques crânes intéressants. Prenez, me dit-il, tout ce que mon frère a laissé; vous y trouverez des têtes de gueux célèbres, et vous ferez le bonheur de mes bonnes, qui n'osent monter au galetas, parce que l'une de ces têtes a conservé ses chairs fraîches, et que, malgré la poudre de charbon dans laquelle elle est depuis de nombreuses années, elle répand une odeur *sui generis*.

Au milieu de vingt têtes apportées de divers lieux de la province, je constatai la présence de celles de Bou Bar'la, Bou Zeïan et du Chérif de Tébessa. Elles avaient été données à M. le docteur Vital, médecin en chef de la division de Constantine, par ses amis, MM. de Neveu et Gresley, et laissées dans le local où l'on avait cru devoir les reléguer.

La tête du Chérif de Tébessa répandait, en effet, une légère odeur, et conservait des chairs relativement fraîches.

Voilà comment il m'est arrivé d'offrir les têtes de trois chérifs au Jardin des Plantes.

Grâce à M. Vital, je dus faire une douzième caisse.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, etc.

V. REBOUD.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.

Alger. — Typ. A. JOURDAN.

LES MEDAGANAT

(Suite. — Voir le N° 175)

Il fut alors question d'organiser une nouvelle expédition contre les Medaganat.

Mais les Chaâmba, qui n'avaient marché contre Bou Choucha qu'avec la plus grande répugnance, et parce que quelques-uns des leurs avaient été razzés par lui, étaient de cœur avec ces dissidents. Sans le concours de cette tribu, les autres nomades d'Ouargla ne pouvaient s'aventurer dans un pays qu'ils ne connaissaient pas. Ce projet n'eut donc point de suite.

La harka avait fait un butin considérable, environ 500 chameaux. Mais, si elle arriva sans être inquiétée à In-Salah, ce ne fut qu'après avoir laissé sur la route les trois quarts de ces animaux. Faire boire 500 chameaux à un puits ordinaire est une opération qui demande près d'une journée, si ce n'est plus. Les Medaganat étaient obligés de se sauver avec trop de précipitation pour pouvoir s'arrêter aussi longtemps. Il se décidèrent donc à ne faire séjour qu'à H.-Inifel, où le peu de profondeur de l'eau permet d'abreuver les animaux assez facilement, et où ils pouvaient espérer n'être pas poursuivis. Malheureusement, la plupart des chameaux razzés étaient arrivés depuis un jour ou deux seulement dans les parages d'Ouargla, et n'avaient pas encore bu depuis leur départ du campement. D'autre part, la marche forcée

qu'on leur fit faire les fatigua naturellement beaucoup; aussi commença-t-il d'en rester en arrière à moitié chemin d'H.-El-Gara à H.-Djemel et au delà de ce point; ce fut par bandes qu'ils se couchèrent, hors d'état de faire un pas de plus. A H.-Inifel leur nombre se trouvait ainsi diminué de plus de 350.

Quelques-uns seulement de ceux qui avaient été laissés en route parvinrent à se rapprocher d'Ouargla, et furent plus tard retrouvés par leurs propriétaires; les autres, plus de 300, périrent de soif, sauf une vingtaine encore vigoureux, mais cependant trop faibles pour suivre, et que les gens du rezzou égorgèrent.

A partir de Hassi-Inifel, les Medaganat marchèrent si lentement, que tout le monde les croyait exterminés, quand ils arrivèrent dans les campements des leurs, après plus de six semaines d'absence. Mais, grâce à cette précaution, ils purent sauver la plupart des animaux qui leur restaient, et n'en perdirent que vingt ou vingt-cinq, entre ce point d'eau et In-Salah.

Le succès de la razzia avait été assez important pour rendre quelques précautions nécessaires dans l'hypothèse probable d'une incursion des tribus d'Ouargla, incursion que cependant l'attitude des Chaâmba rendit impossible, ainsi qu'on l'a vu.

Mais les Medaganat ne pouvaient compter sur cette chance favorable; aussi partirent-ils pour l'Aoulef, dès que les chameaux ramenés par le rezzou se furent à peu près remis de leurs fatigues en passant quelques jours dans les gras pâturages de la Rhâba.

Ils trouvèrent réunis dans cette région tous les autres compagnons de Bou Choucha, qui, de leur côté, avaient fait diverses expéditions.

Immédiatement après l'affaire d'El-Botha, Cheikh ben Bou Saïd, Abdelkader ben Ghaouti, Diab ben El-Akhedar et quelques Chaâmba, dont les chameaux étaient restés au pâturage près d'El-Beïodh, avaient été les chercher, craignant qu'ils ne fussent razzés par la petite colonne

de Saïd ben Driss, ou par les éclaireurs qu'elle pouvait détacher de ce côté.

Ils se hâtèrent de les réunir et gagnèrent précipitamment Temassinin, puis l'Erg de la vallée des Ighargaren, où ils arrivèrent vers la fin de la première semaine d'avril.

Leur intention était de rester quelque temps dans cette région pour chasser, mais la rencontre qu'ils firent presque aussitôt des Touareg Imanghassaten, qui venaient de recevoir la nouvelle du départ de deux Français de R'hadamès pour Rhât, et se disposaient à aller les attendre sur la route, modifia leurs premiers projets.

Ces deux Français étaient Norbert Dourneau-Duperré et Eugène Joubert.

Le premier, créole de la Guadeloupe, ancien commis de la marine au Sénégal, et, en dernier lieu, directeur de l'école arabe-française de Frenda, dans la province d'Oran, avait conçu le projet de se rendre directement d'Algérie à Timbouctou, en traversant par la voie la plus directe le pays des Touareg.

Bien que la situation politique du Sahara fût aussi peu favorable que possible à la réalisation de cette tentative, et malgré les avertissements qu'il avait reçus de différents côtés, il avait persisté à partir, sans se dissimuler d'ailleurs les dangers qu'il allait courir, et que l'expédition contre Bou Choucha devait rendre particulièrement graves.

A Tuggurt, Joubert, établi dans cette oasis, où il tenait un débit de liqueurs et faisait un petit commerce de détail, se décida à l'accompagner. Ils emmenèrent avec eux deux indigènes du Souf, Ahmed ben Zerma, qui avait déjà suivi M. H. Duveyrier dans son voyage chez les Azdjer en 1860-61, et El-Nasseur ben Tahar.

Les renseignements recueillis à Tuggurt et au Souf ne lui permettant plus de se faire la moindre illusion sur les chances de succès que pouvait présenter la traversée du Ahaggar, Dourneau-Duperré se décida à partir pour

Rhadamès, espérant tout au moins gagner ensuite Rhât sans difficultés.

La première partie de ce voyage s'effectua en effet dans de bonnes conditions.

Mais peu après son arrivée à Rhadamès, un premier incident lui donna quelques ennuis. Des rivalités d'influence, comme il s'en produit toujours en pareil cas, s'élevèrent entre Ahmed ben Zerma et Nasseur ben Tahar, et, croyant, sur la dénonciation d'Ahmed, que Nasseur cherchait à trahir, il le fit jeter en prison par le caïmacan turc qui commandait la ville.

La longue instruction ouverte ultérieurement à ce sujet n'aboutit à aucun résultat, et, vraisemblablement, les torts de Nasseur ben Tahar étaient assez discutables.

En tout cas, Dourneau-Duperré avait eu raison de se débarrasser d'un serviteur sur lequel il ne pensait pas pouvoir compter. Malheureusement, il ne fit pas preuve de la même prudence dans une circonstance beaucoup plus grave. Il s'était adressé pour l'organisation de sa caravane à des Touareg Ifôghas, auxquels il loua quelques chameaux, ceux qu'avait déjà fournis Ahmed ben Zerma ne suffisant pas. Les Ifôghas devaient en outre servir de guides aux voyageurs qu'ils s'étaient engagés à conduire en toute sécurité jusqu'aux campements d'El-Hadj Ikhenoukhen (1).

Mais un certain nombre d'Imanghassaten, qui se trouvaient à Rhadamès, avaient fait de leur côté des offres de service à nos compatriotes. Ces offres ayant été déclinées, ils leur demandèrent impérieusement une somme de 5,000 fr. pour droit de passage sur le territoire de leur tribu.

(1) El-Hadj Ikhenoukhen, qui est mort à un âge très avancé, au mois de juillet dernier, était le chef politique de la confédération des Azdjer, ou du moins le personnage le plus influent de cette peuplade. Il avait fait à M. Duveyrier un accueil particulièrement favorable lors de son voyage de 1860-61 et Dourneau-Duperré avait naturellement pensé qu'il trouverait auprès de lui le même appui.

Dourneau-Duperré, croyant qu'El-Hadj Ikhenoukhen avait une autorité effective sur tous les Azdjer, pensant que les Ifôghas jouissaient d'une influence assez réelle pour faire respecter leurs promesses, et sachant d'ailleurs que les Imanghassaten, pas plus que les autres tribus Touareg, n'ont de territoire propre dans les limites des parcours communs à tout leur groupe, répondit à ses interlocuteurs, qu'en fait de droit de passage, il se bornerait à leur envoyer des balles s'il les trouvait sur sa route, et son attitude paraissant avoir produit sur eux l'impression qu'il en attendait, il crut n'avoir plus grand chose à redouter de ce côté.

Mais, en réalité, si El-Hadj Ikhenoukhen était en effet la personnalité la plus marquante des Azdjer, si quelques Ifôghas doivent à leur origine maraboutique une certaine autorité, il n'existe entre les différentes tribus des Touareg de l'Est, aussi bien qu'entre celles des autres confédérations, que des relations d'intérêt général, et l'indépendance de beaucoup d'entre elles vis-à-vis des autres est complète. C'est particulièrement le cas pour les Imanghassaten, qui sont presque toujours en luttes avec les Ifôghas et avec leur parti.

Aussi, bien que ce point n'ait pu être entièrement éclairci, semble-t-il probable que la réponse de Dourneau-Duperré à la demande qui lui avait été faite, demande exagérée, mais qu'il pouvait être utile de discuter, ait été en partie la cause des événements qui suivirent.

Les Imanghassaten envoyèrent, en effet, un mehari prévenir de l'arrivée de sa caravane ceux des campements de leur tribu qui se trouvaient près de la route qu'elle devait prendre, et, dans le Sahara, un semblable avertissement donné dans de telles circonstances équivaut à un arrêt de mort (1).

(1) Il semble probable qu'un indigène de Rhadamès, nommé El-Hadj Theni, l'agent politique des Senoussiya dans la région et le

L'arrivée des Châamba acheva de décider les Imanghassaten campés dans les Ighagharen à massacrer nos compatriotes. Les Européens qui s'aventurent chez elles inspirent toujours aux peuplades sahariennes une mystérieuse terreur, et les Touareg, au nombre d'une dizaine tout au plus, bien que se portant au devant des voyageurs, hésitaient à les attaquer.

Mais Cheikh ben Bou-Saïd, Abd El-Kader ben Ghaouti et Diab ben El-Akhedar n'eurent pas de peine à triompher de leurs dernières craintes. La victoire de Saïd ben Driss à El-Botha était pour eux un nouveau motif de haine contre les Chrétiens, et l'occasion qui s'offrait était trop inespérée pour qu'ils n'en profitassent pas avec empressement. Leur résolution avait donc été prise rapidement, et, dès que les Imanghassaten furent tombés d'accord avec eux, ils partirent tous ensemble.

Ainsi qu'ont l'habitude de le faire presque tous les gens de leur tribu en pareille circonstance, les Châamba s'habillèrent comme leurs compagnons, le voile targui et le costume du pays assurant un incognito à peu près complet à ceux qui le portent; la petite troupe, forte d'une quinzaine de mehara (1), se dirigea rapidement vers le puits d'Ohaut, pour gagner ensuite celui d'In-Azhar, sur la route directe de Rhât, que devait suivre la caravane de Dourneau-Duperré.

Par suite d'un retard dans ses derniers préparatifs, celui-ci n'avait pu quitter Rhadamès le 7 avril comme il en avait d'abord l'intention, et s'était mis en route le 12

chef du parti hostile à notre influence, a pris une certaine part aux agissements des Imanghassaten dans cette occurence.

(1) Les trois Châamba précités étaient accompagnés d'un nègre, El-Kheir, esclave de Cheikh ben Bou Saïd, et deux fils d'Abd-el-Kader ben Ghaouti, ou de Diab ben El-Akhedar, Messaoud et Ahmed, d'après un rapport du consul général de France à Tripoli. Ce rapport mentionnait également un nommé Diab ben Ferah, qui n'est autre que Diab ben Abd-el-Kader. Tous ces indigènes sont actuellement campés avec Si Kaddour ben Hamza, qui les compte parmi ses serviteurs les plus dévoués.

seulement, n'emmenant en fait d'indigènes du pays que les deux Ifôghas (1) engagés comme guides et chameliers.

Le 12 au soir, la caravane s'arrêtait à peu de distance de la ville; puis, faisant ensuite de plus longues étapes, nos compatriotes campèrent successivement à H.-In-Tafarasin, En-Naga, H.-Massin, oued Djaabet-ed-Dib, et, enfin, le 17, près des ravins d'Agharghar-Mellel, à une quarantaine de kilomètres d'In-Azhar.

C'est là que les Châamba et les Imanghassaten les rejoignirent.

Précédés par un des leurs, qui, sous un prétexte quelconque, avait été reconnaître le camp, ils se donnèrent en arrivant pour un meâd, chargé de souhaiter la bienvenue aux explorateurs.

A leur vue, Dourneau-Duperré s'était d'abord alarmé et mis sur la défensive avec ses compagnons; mais il se laissa bientôt gagner par les protestations des Touareg, et leur fit un accueil empressé.

Le plan primitif du rezzou était de massacrer immédiatement les Français, s'ils se laissaient surprendre. Leur attitude n'ayant pas permis de mettre tout de suite ses projets à exécution, il fut rapidement convenu qu'on attendrait la nuit pour les tuer pendant leur sommeil. Les deux Ifôghas qui servaient de guides à la caravane ne s'y trompèrent pas; mais, suivant les usages du désert, ils prirent sans hésiter leur parti de la situation, et les assurances qu'ils donnèrent à nos compatriotes, ne contribuèrent pas peu à entretenir la confiance de ceux-ci qui, à leur instigation, offrirent au prétendu mead une abondante diffa.

Le repas terminé, Dourneau-Duperré, Joubert et Ahmed ben Zerma se couchèrent près de leurs bagages, pendant que les Châamba, les Imanghassatem et les Ifôghas se dispersèrent çà et là près de leurs mehara et des chameaux.

(1) Nassamoun-ag-Adda et Ahmed-oua-N'Taniden.

Tous parurent bientôt s'endormir. Mais, au bout de quelques heures, à un signal convenu, ils se levèrent silencieusement et, rampant dans l'obscurité, leurs sabres à la main, ils se glissèrent jusqu'auprès des trois voyageurs qui, surpris par cette brusque agression, ne firent aucune résistance. Ils furent égorgés tous trois en quelques instants, et, après avoir atrocement mutilé leurs cadavres, sur lesquels ils s'acharnèrent avec une rage féroce, les assaillants se partagèrent leurs dépouilles.

Les Ifôghas n'avaient point pris part personnellement au massacre; mais ils n'en eurent pas moins une part du butin, en récompense de leur trahison, grâce à laquelle le crime avait pu s'accomplir aussi facilement.

Le jour venu, les Touareg et les Châamba se séparèrent. Ceux-ci se rendirent d'abord au Ahaggar, où ils restèrent jusqu'à l'été, et partirent ensuite pour l'Aoulef, au moment de la récolte des dattes.

Cheikh ben Bou-Saïd, qui avait rapporté entre autres choses le revolver et la tente de Dourneau-Duperré, se servait alors de celle-ci, et, à son arrivée dans le Tidikelt, il la dressa pendant longtemps à côté de celles de ses femmes, comme le font les Sahariens assez riches pour avoir une tente en toile.

Les Cheheub et quelques Laghouât-El-Ksel s'étaient, ainsi qu'on l'a vu, séparés des Medaganat après l'affaire d'El-Botha, pour aller camper à Ingher, où ils passèrent toute la fin du printemps, faisant paître leurs troupeaux dans le rhâba, et allant de temps à autre en caravane au Gourara.

Ils avaient promis leur concours à Salem ben Chraïr, pour aller razzer dans les parages d'Ouargla. Mais, apprenant que les Medaganat venaient de partir sans les attendre, au moment où ils se réunissaient eux-mêmes pour les rejoindre, ils se décidèrent à opérer dans l'oued Mguiden et se mirent en route au nombre de 20 ou 25 mehara (1).

(1) Le rezzou comprenait outre les Cheheub et ceux des Laghouât-

D'Ingher, le rezzou prit la route d'Aïn-Souf, puis le medjebed de l'oued Mguiden par Afflissaz, et laissant El-Aggaïa au nord, se rendit tout d'abord à H.-En-Naga.

Les traces des Méharza, alors occupés à la récolte des graines de drîne, étaient nombreuses aux alentours; cependant on les suivit pendant deux jours sans rencontrer personne. Un peu plus loin, à H.-Fathma, près du Tinerkouk, des chouaf partirent encore sur la piste toute fraîche de quatre piétons, pour tâcher de se procurer des renseignements sur les troupeaux. Mais, presque aussitôt, le gros du rezzou tomba tout à coup sur de nombreux chameaux qui venaient boire.

C'étaient ceux des Oulad-Sid-El-Hadj-Yayia et des Oulad-Feredj d'El-Golea, qui s'étaient installés pendant l'hiver à Tabelkoza.

Tous les mehara se précipitèrent aussitôt pour les razzer. Les Cheheub, qui croyaient tout d'abord avoir affaire à des Méharza, apprenant par les bergers ce qui en était réellement, essayèrent alors d'obliger les Touareg et les Châamba d'Ouargla à rendre les animaux déjà pris. Mais ceux-ci, qui étaient égaux en nombre, refusèrent de lâcher leur butin, et, n'osant pas engager une lutte d'autant plus périlleuse que leurs tentes étaient à Ingher, les Mouahdi durent se contenter d'empêcher que la razzia continuât.

Les Touareg, les Oulad-bou-Saïd et les Laghouat-el-Ksel, satisfaits de résultat obtenu, partirent tranquillement pour le Tidikelt, où ils arrivèrent sans encombre.

Quant aux Cheheub, une fois les autres chameaux réunis par les bergers, ils se remirent en campagne, ne voulant pas revenir les mains vides, et, à la nouvelle

El-Ksel qui les avaient suivis, El-Madani, son frère et son fils, Hamoua, Mohamed ben Djoudi et Hamoua ben Salem des Châamba d'El-Golea, Cheikh ben Boudjemâa et Seghir ben Ech-Cheikh des Oulad-bou-Saïd d'Ouargla, enfin une dizaine de Kel-Ahamellel d'Ingher, Oulad-bou-Tseggui et Oulad-Hamouima.

qu'un Mekhademi, resté en insurrection, Kaddour ben Mohamed, venait de quitter son campement d'été dans l'oued Mguiden pour rentrer à Tabelkoza, ils prirent le parti d'aller l'attendre sur la route. En effet, deux jours après, la caravane parut à quelque distance du rezzou qui s'était caché. El-Madani, l'un des Mouadhi, se glissant alors derrière des petites dunes qui masquaient la vue, s'en rapprocha peu à peu, et, une fois à bonne portée, tua d'un coup de fusil le Mekhademi, qui n'avait avec lui que ses femmes et des enfants en bas âge. Dès qu'il fut tombé, les Chàamba se précipitèrent sur ses chameaux et les emmenèrent sans autre lutte, tels qu'ils étaient chargés, ainsi qu'une jument et quelques ânes.

Huit jours après, ils rejoignirent l'autre groupe de la harka à Ingher, et prétendirent alors avoir leur part des quarante chameaux ramenés par les Touareg. Mais, sur ces entrefaites, arriva un mehari d'El-Hadj Abd El-Kader ben Badjouda, qui voulait faire restituer ces animaux à leurs propriétaires. N'osant pas résister ouvertement à ses injonctions, les Touareg et les Chàamba d'Ouargla qui les détenaient se sauvèrent à Reggan, la dernière oasis du Touat au Sud-Ouest. Quand ils en revinrent un mois plus tard, pensant n'avoir plus rien à craindre, tous les Medaganat étaient réunis dans l'Aoulef, et un meàd des Oulad-Zid et Oulad-El-Hadj-Yahia, envoyé pour réclamer les chameaux, se trouvait avec eux. Les Toureg essayèrent cependant encore de refuser de les rendre; mais, n'étant plus en nombre, force leur fût de s'exécuter.

L'automne était arrivé sur ces entrefaites, et, la récolte des dattes tirant à sa fin, les Medaganat allèrent en demander quelques charges à In-Salah. D'autre part, les gens de l'Aoulef leur en donnèrent un certain nombre et leur en vendirent à crédit autant qu'ils en avaient besoin pour l'hiver. Ainsi approvisionnés pour plusieurs mois, ils se décidèrent à aller au Ahaggar, n'osant pas se rapprocher d'Ouargla, dans la crainte que les tribus razzées pendant l'été ne cherchassent à se venger. Les

Chàamba leur avaient d'ailleurs fait dire qu'ils n'avaient pas l'intention de s'exposer à aucun ennui pour eux, leur conseillant par suite de se tenir à l'écart (1).

Leur mouvement venait à peine de commencer lorsqu'ils reçurent un message des Cheheub, qui organisaient une expédition dans la direction de Metlili. Cinq d'entre eux répondirent à cet appel, et allèrent rejoindre le rezzou, fort d'une vingtaine de mehara, dans les derniers jours d'octobre (2). Prenant la route d'Ouargla, la harka passa d'abord à Hassi-Inifel, puis, obliquant vers l'Ouest, se dirigea sur Hassi-El-Melah et atteignit au bout de douze jours le Medjebed-Ghourfan, que suivent les Chàamba et les Mekhadema pour aller au Mzab.

Elle trouva en y arrivant les traces d'une caravane, qui, d'après l'aspect de la piste, devait être tout près. En effet, au bout de quelques heures, elle la rejoignit à moitié chemin d'Haoudh-Mellala au puits de Mumerat. Cette caravane, qui revenait du Mzab avec un chargement de marchandises pour le compte de Mozabites, comprenait dix-huit chameaux conduits par trois Mekhadema, qui, en apercevant l'ennemi, se mirent sur la défensive. Mais la disproportion numérique était trop grande pour qu'ils

(1) Quelques nouveaux adhérents, notamment tous les Laghouat-El-Ksel, qui avaient d'abord suivi les Cheheub, se joignirent alors aux Medaganat. Par contre, Abd-El-Kader ben Ghaouti, Cheikh ben Bou Saïd, Diab, El-Madani et les Oulad-Zid d'El-Goléah, les quittèrent; ils se rendirent aussi au Ahaggar, mais directement, et pour s'installer au milieu des campement des Taïtok et des Kel-Rhela. Quelques autres Chàamba, Bou Khecheba et Bou Ache notamment retournèrent à In-Salah, enfin les Cheheub revinrent à Ingher.

De leur côté, les Zoua, qui avaient passé la première partie de l'année avec les Medaganat, Radjaà et quelques autres, rentrèrent à Foggarat-Ez-Zoua.

(2) Le rezzou commandé par Kaddour ben Ali ben Lecheb comprenait, outre les Cheheub et les Medaganat, des Zoua, parmi lesquels El-Hadj Ahmed El-Rahmeni et Ed-Dine ben Maamar, quelques Laghouat El-Ksel de la famille de Kaddour ben Sassi, qui les avait amenés, et deux Touareg.

pussent faire une longue résistance. A la première décharge, deux d'entre eux tombèrent, l'un mort, l'autre grièvement blessé (1) ; le troisième s'enfuit.

Le même jour, dans l'après-midi, le rezzou, qui s'était dirigé, après avoir réuni les chameaux razzés dans cet engagement, vers la route de Metlili, surprit une seconde caravane de onze chameaux, appartenant à trois Châamba d'Ouargla (2). L'un d'eux (3) était parent d'un Zoui, qui faisait partie de l'expédition (4).

Celui-ci le reconnaissant de loin, se détacha du groupe des assaillants et s'avança seul vers les Châamba, qui, confiants dans ses promesses, ne songèrent ni à se mettre sur la défensive ni à s'enfuir.

Ils laissèrent donc les Medaganat se rapprocher, mais à peine arrivés à proximité, ceux-ci se jetèrent sur eux et les désarmèrent.

Pour plus de sûreté, il fut décidé qu'on les garderait prisonniers quelque temps, et, le rezzou reprenant aussitôt la route du Sud, les emmena jusqu'à H.-Berkaoui où on les relâcha, en leur rendant deux chameaux.

D'H.-Berkaoui, la harka gagna H.-Inifel et se sépara : les Cheheub et quelques Zoua qui les avaient accompagnés, allèrent rejoindre à H.-Tioughi, dans le Maâder, leurs campements qui étaient venus s'y installer, pendant que les Medaganat prenaient la route du Ahaggar par H.-el-Messegguem.

Les Châamba razzés appartenaient à une famille maraboutique originaire de Metlili, les Oulad-Sidi-Hamirat, qui jouissent chez les Habb-er-Rieh d'Ouargla d'une certaine influence.

---

(1) Mohamed ben Ahmed ben Moussa, qui, trouvé le lendemain par une autre caravane, fut ramené à Ouargla, et parvint à se guérir de ses blessures.

(2) Djouani et Badiar, des Oulad-Bou-Saïd, et Hamira ben Mohamed, des Oulad-Sidi-Hamira.

(3) Hamira ben Mohamed.

(4) El-Hadj Ahmed el-Raheumi.

Ils réussirent donc assez aisément à obtenir qu'un meàd serait envoyé au nom de la tribu toute entière pour réclamer les chameaux qui leur avaient été pris.

Cette députation trouva les Cheheub à Tioughi, et, après une courte discussion, ceux-ci restituèrent les animaux qu'ils avaient gardés, sauf bien entendu ceux des Mekhadema. Il en fut de même des Zoua, dont deux seulement étaient déjà partis pour In-Salah. Quant aux Medaganat, il n'était pas possible de songer à les atteindre sur la route des Ahaggar; aussi conservèrent-ils toutes leurs prises.

III

1875

Les Medaganat au Ahaggar. — Razzia sur les Tebou. — Razzia sur l'Adrharh. — Razzia sur les Ifoghas.

En partant de l'Aoulef, les Medaganat avaient suivi la vallée de Jahret jusqu'à l'oued El-Melok, puis, s'engageant dans l'Arak, ils avaient été passer quelque temps dans le maàder de cet Oued. Là, une partie des Laghouat-el-Ksel quittèrent, pour rentrer à In-Salah, leurs compagnons, qui continuèrent seuls à s'avancer vers le Sud, et arrivèrent ainsi à l'oued Tirhedjert vers la fin du printemps.

Les plateaux du Mouydir, que traverse l'Arak, et que longe au Sud la grande vallée du Tirhedjert, sont, comme la plupart des massifs devoniens de ces régions, d'énormes escarpements tabulaires, qui enserrent d'étroits thalwegs s'élargissant çà et là en maâder, où les gommiers et les éthels forment de petits bouquets de

bois, au milieu d'amoncellements de sables couverts d'une végétation vigoureuse, hadh, drine et autres plantes fourragères, ou de chaâl, nom sous lequel sont désignés tous les petits arbrisseaux secs qui servent à faire du feu. Quelques sources laissent, çà et là, couler un maigre filet d'eau, et de nombreux puits s'y trouvent partout. Enfin, le gibier est toujours en abondance dans ces parages.

Laissant donc les troupeaux dans les vallées, les Medaganat passèrent leur temps à chasser la gazelle, le mouflon de montagne et l'antilope. Quelques-uns d'entre eux avaient acheté des tentes à In-Salah, mais le plus grand nombre en manquait encore. Les peaux de lerouï (1) et de begueur el ouach (2) leur fournirent le cuir nécessaire pour s'en faire. Quant à la viande, ils la faisaient boucaner au soleil, et allaient vendre à In-Salah l'excédant dont ils pouvaient disposer.

La région du haut Tirhedjert est beaucoup moins riche que le Mouydir, mais le besoin de déplacement, inné chez les nomades, ne décida pas moins les Medaganat à s'y rendre.

Là, ils trouvèrent les Kêl-Ahamallel et quelques Taïtok qui leur firent un accueil empressé.

Peu après leur arrivée, un mead des Azdjer, alors en paix avec le Ahaggar, y vint demander le concours de ses guerriers pour une expédition contre les Kherdan, fraction du Tebou, limitrophe du Fezzan, avec lesquels ils étaient en guerre, et qu'une partie des tribus de ce dernier pays, les Oulad-bou-Sif notamment, appuyaient. Les Ahaggar partirent aussitôt avec 300 mehara pour rejoindre le rezzou des Azder, qui en comprenait 200, et quelques Medaganat (3) les accompagnèrent.

(1) Lerouï : mouflon.

(2) Begueur el ouach : antilope.

(3) Boubekèr ben Abdelhakem, Mohammed ben Ali El-Kheir ben Mérigig, les Oulad-ben-Chaoud et un Zoui, ainsi que Diab ben Lakhedar qui se trouvait de ces côtés et Segher ben Cheikh, qui devait, plus tard, être l'instigateur du massacre du colonel Flatters.

Les contingents du Ahaggar suivirent d'abord le reg d'Amadghor, à la sortie duquel ils prirent la route de Rhât pour se réunir aux Azdjer, et la harka s'engagea dans la hamada déserte qui sépare le pays des Touareg de celui des Tebou, un peu au sud du Fezzan.

Le sixième jour après leur jonction, les Touareg arrivèrent au milieu des campements des Kerdan, et, après un léger combat, leur tuèrent sept hommes. Toute la tribu s'enfuit, laissant là ses chameaux, au nombre de plusieurs milliers. La harka se débanda aussitôt, et chacun partit précipitamment de son côté emmenant les animaux qu'il avait pris. Quelques-uns en avaient plus de cinquante. Mais les goum des Oulad-bou-Sif arrivèrent avant que le rezzou ne se fût engagé de nouveau dans la hamada, et les luttes isolées qui s'engagèrent furent défavorables aux premiers assaillants : les Ahaggar perdirent six hommes, les Azdjer trois et les Medaganat un, Mohamed ben Ali.

Néanmoins, la harka réussit à emmener la plus grande partie de son butin. Sans les pertes dues à la rapidité de la marche jusqu'à l'entrée de leur territoire, les Touareg auraient eu de six à huit bêtes chacun. Le plus grand nombre n'en eut que quatre, et quelques-uns seulement, parmi lesquels les Châamba, six.

Pendant qu'une grande partie des forces du Ahaggar était ainsi occupée du côté du Fezzan, les Medaganat qui n'avaient pas pris part à l'expédition en organisèrent une autre pour aller razzer l'Adrharh, sous la conduite de quelques Taïtok qui devait leur servir de guides.

Leurs campements se trouvaient à Inghebir, sur le Haut-Tirhedjert, au pied des derniers contreforts de Garat-ed-Djennoun, l'Oudan des Touareg.

La razzia, forte de 35 mehara, laissant à gauche le massif central du Ahaggar, déboucha par Tit-et-Selet, sur

son versant Ouest, puis traversant la gorge de Timissao, s'engagea dans le Tanezrouft de Tademekha.

Le Tanezrouft est un vaste désert pierreux, dont la teinte blanchâtre uniforme rend la nudité et la sécheresse plus terribles encore. Il s'étend au delà des plaines relativement fertiles qui longent les gradins inférieurs du Ahaggar, au pied d'un dernier bourrelet de collines rocheuses qui l'en sépare. Ce n'est aux abords de l'Adrharh que cesse cette barrière caractéristique qui limite partout les marches du Soudan.

L'Adrharh, large plateau peu élevé, est divisé en deux parties par une large vallée, dans laquelle se jettent de nombreux Oued, dont les thalwegs entaillent profondément les massifs latéraux. Sans être abondantes, les sources y sont assez nombreuses, et, partout, sur les sommets comme dans les plaines, la végétation reste vigoureuse toute l'année.

En hiver, les Aouelimmiden occupent ordinairement les plateaux supérieurs ou descendent dans les vallées, quand ils sont groupés en assez grand nombre pour n'avoir pas à craindre les incursions des Touareg Ahaggar, qui font chez eux des razzias continuelles. En été, au contraire, ils s'en vont plus au Sud, dans les pâturages plantureux qui s'étendent jusqu'au Niger.

Mais, cette année-là, ils avaient remporté sur leurs dangereux voisins un léger succès, à la suite duquel ils avaient obtenu la paix en rendant leurs prises. Quelques campements étaient donc restés au nord de l'Adhrarh, et c'est précisément cette circonstance qui avait décidé les Medaganat à tenter l'aventure de ce côté.

Onze jours après leur départ, ils arrivèrent au pied du plateau, et découvrirent bientôt un troupeau des Oulad-Silla, petite fraction des Aouelimmiden. Deux bergers et un nègre qui le gardaient leur apprirent que les campements se trouvaient assez loin pour qu'aucune poursuite ne fût à craindre, ce qui les décida à faire un court séjour avant de s'engager de nouveau dans le Tanezrouft.

Au moment où le rezzou partait, l'un des propriétaires arriva pour voir ses animaux. Il était à cheval, mais comme tous les Aouelimmiden, sans selle, et n'avait qu'un arc avec un mauvais pistolet, les armes à feu étant fort rares chez cette peuplade. Le khebir du rezzou (1) se jeta sur lui et l'abattit d'un coup de sabre, puis, après l'avoir dépouillé, fit reprendre aussitôt la marche un moment interrompue. Le soir, les deux bergers qui avaient été gardés prisonniers furent remis en liberté. Quant à l'esclave, il suivit la harka et on le chargea de conduire le cheval pris à son maître. Douze jours après, les Medaganat étaient de retour dans leurs campements avec une centaine de chameaux. Ils n'en eurent ainsi chacun que deux ou trois. Mais les chameaux des Oulad-Silla sont les meilleurs mehara de tout le Sahara, et cette prise avait, par suite, une valeur considérable. Une partie de ceux que gardèrent les Medaganat leur servirent plus tard à s'assurer les bonnes grâces et la protection des kebar des Chaâmba : le mehari du caïd actuel, ben Ahmed ben Cheikh, ceux des principaux personnages de la tribu, proviennent de cette razzia, et, quoique âgés, ce sont, de beaucoup, les plus beaux et les plus vigoureux d'Ouargla.

Quelque temps après le retour des Medaganat, au moment même où la harka du Tibesti revenait de son côté, un mead de quinze mehara des gens de l'Adhrarh arriva chez les Touareg pour demander la restitution des chameaux qui venaient de leur être enlevés. Ahitâgel, chef des Kel-Khela et le personnage le plus important de la peuplade, Bel Guerradji des Taïtok, Engadi des Kel-Ahamellel et quelques autres kebar l'accompagnèrent jusqu'au campement des Medaganat qui refusèrent d'abord de rien rendre. Mais n'étant pas en force, ils finirent par

(1) Doukha ould Hamidou, targui des Taïtok, dont le père avait été tué dans le combat livré à l'oued Serseb par Bou Choucha contre les Larbâa.

se décider à abandonner un chameau sur deux, menaçant d'en venir aux armes si on leur demandait d'avantage. Le mead dut s'en contenter. Toutefois, la demie satisfaction qu'il avait obtenue ne lui parut pas suffisante, et un marabout révéré des Ahl-Ech-Cheikh (1), qui l'accompagnait, invoqua en partant les malédictions du ciel contre les Touareg, qui, sans les abrndonner complètement à eux-mêmes, n'avaient pas fait preuve d'un grand empressement à défendre leurs intérêts.

L'année suivante, il ne plut pas au Ahaggar. C'était le commencement d'une des périodes de sécheresse si fréquentes dans le Sahara et elle s'est prolongée sans interruption jusqu'au printemps dernier. Les Touareg attribuèrent naturellement cette calamité à la malédiction qui pesait sur eux et, pour se venger, recommencèrent aussitôt leurs incursions contre l'Adrharh qu'ils n'ont cessé depuis de piller et saccager tous les étés.

L'intervention des Ahaggar en faveur des Oulad-Silla, bien qu'elle eût été assez modérée, avait indisposé les Medaganat, qui entrèrent dès lors en relations avec les Imanghassaten des Azdjer. Cette tribu nombreuse, très pillarde, est, comme les Iboguelan des Ahaggar, fort redoutée. Pauvre, et, par suite, belliqueuse, elle ne vit guère que de pillage, et est notamment en lutte constante avec les autres fractions de la confédération dont elle fait partie.

Mohamed-ag-Dadda, l'un de ses chefs, avait eu des difficultés quelque temps auparavant avec un indigène des Ifoghas, nommé Khelil, à la suite d'un vol de quelques chameaux enlevés à celui-ci, et qu'il avait été forcé

(1) On appelle Ahl-Ech-Cheikh, dans la région de Timbouctou, toutes les peuplades qui subissaient jusqu'à ces dernières années l'ascendant religieux des Bekkaya. Depuis la révolution sociale et politique qui les a chassés du pays, diverses influences se disputent leur succession au point de vue religieux ; dans l'Adhrarh, un marabout de ces districts, Baba Ahmed ould Bahdi, paraît l'avoir emporté sur ses compétiteurs.

de lui rendre. Il vint demander aux Medaganat de l'aider à se venger. Quatre d'entre eux (1) répondirent à son appel, et, avec une dizaine de ses parents, formèrent un rezzou de 15 mehara qui se réunit à Amguid. Delà, par Aïn-El-Hadjadje, l'expédition se dirigea vers Alezzi et l'Oued Tikhammalint sur la route de Rhat, où était campé Khelil. Les autres campements des Ifoghas étaient assez loin, et sa tente se trouvait seule. Deux Touareg et deux Medaganat s'en rapprochèrent sans bruit pendant la nuit et, quand, réveillé par ses chiens, il sortit pour voir ce qui se passait, tous quatre se jetèrent sur lui. Ils s'en rendirent facilement maîtres, et l'emmenèrent à Mohamed-ag-Dadda qui, après l'avoir fait attacher, le roua de coups de bâton. Quand il parut à peu près inanimé, on le laissa sur place, et, après avoir chargé sur ses chameaux, au nombre d'une trentaine, la tente avec tout ce quelle contenait, le rezzou battit en retraite. Les Ifoghas, prévenus trop tard pour poursuivre les ravisseurs, envoyèrent un mead au Ahaggar. Ils étaient en paix avec les tribus du pays. L'agression à laquelle avaient pris part les Medaganat leur fut donc vivement reprochée, sans que d'ailleurs on essaya de leur reprendre le butin qu'ils avaient fait. Ce second incident rendit cependant assez tendues les relations des Medaganat avec leurs hôtes. Néanmoins l'automne se termina sans événement particulier. C'était l'époque à laquelle les caravanes vont s'approvisionner de dattes au Tidikelt, dans l'Aoulef, à Akabli, à Sali, et les Touareg ainsi que les Châamba, avaient intérêt à éviter tout dissentiment assez grave pour provoquer les coups de main qui eussent été la conséquence inévitable d'une rupture.

Néanmoins, leurs relations ne s'améliorant pas, le manque d'eau finit par produire de nouvelles difficultés à l'entrée de l'hiver. Il n'avait pas plu depuis l'automne

(1) Messaoud ben Chraïer, El-Akhedar ben Horrouba, Mohamed ben Abd-el-Hakem et Belkheir ben Miloud.

précédent, et les puits de l'Oued Tirhedjert se trouvaient alors presque à sec. Les Medaganat, entourés de nombreux campements chassés du sud par la sécheresse, se décidérent à partir pour l'Oued Gharis, afin de gagner ensuite l'Arak du Mouydir. Mais les Kel-Ahamellel les y suivirent, et des discussions ne tardèrent pas à s'élever entre eux, de plus en plus vives. Un jour, enfin, on en vint aux mains : Messaoud ben Chraïr reçut un coup de sabre, et un de ses compagnons, Ali ben Telmoucha, attaché à un arbre, fut bâtonné par les Imghâd. Le lendemain même, les Medaganat décampèrent tous, craignant une attaque générale qu'ils n'auraient pu repousser, et, brusquant leur mouvement, ils allèrent s'installer dans la vallée inférieure de l'Arak. Les Kel-Ahamellel, satisfaits de les avoir chassés de l'oued Gharis, ne poussèrent pas plus loin, ce qui leur permit de passer dans cette région sans être davantage inquiétés la fin de l'hiver et le printemps de 1876.

Campés d'abord dans l'Arak, ils s'avancèrent peu à peu vers le Maâder de Deggarlt, et y séjournèrent assez longtemps, puis vinrent s'établir près de la Koudiya de Tiouindjiguin, là même où Saïd ben Driss les avait razzés en 1874.

Indépendamment des événements qui avaient ainsi marqué l'année 1875, il s'était produit pendant l'été un autre incident dont les conséquences devaient être tragiques.

Salem ben Chraïr, l'un des chefs des Medaganat, en allant vendre, dans le courant de juin, à In-Salah, quelques charges de viande boucanée, y rencontra un groupe de Touareg et de Zoua, qui se préparaient à aller razzer du côté d'Ouargla.

Il se décida aussitôt à les accompagner, ainsi que deux Châamba d'El-Goléa (1), et le rezzou fort de 13 mehara (2) quitta le Tidikelt le 1er juillet.

(1) Mohamed ben Cheikh ben Djoudi et Hamona ben Cheikh.

(2) Le rezzou comprenait outre Salem ben Chraïr, Mohamed ben Cheikh ben Djoudi et Hamona ben Cheikh : cinq Touareg des Kel-Khela, Nefleni Ould Zidir, Cheikh Mohamed et El-Meneir, ses fils, Mohamed Ould Sidi Ali et Idda-ag-Guemmam ; trois Oulad-Ba-Hammou : Bou Hafs ben Rabah, Kadi et Abd-el-Kader Ould Cheikh ; deux Zoua : Ahmed, et Cheikh ben Mohamed ben El-Hadj el-Rahamni.

Il arriva le seize à H.-bou-Rouba en passant par H.-Oulad-Messaoud, au sud de Foggarat-el-Zoua, par la gorge d'Aguelman, l'oued El-Ethel, H.-Insokki, Daïat-Safsaf et H.-Djemel.

Après deux jours de recherches inutiles, pendant lesquelles trois mehara poussèrent une pointe jusqu'à H.-el-Bakra, il fut décidé que, les environs d'Ouargla paraissant complètement déserts, l'expédition se rabattrait dans la direction de Metlili, et, le 19 au soir, elle arriva à H.-el-Hadjer. Là, deux des Oulad-Ba-Hammou, dont les mehara étaient trop fatigués pour suivre plus longtemps, reprirent le chemin d'In-Salah. Leurs compagnons continuèrent alors leur route, et, le 22 à 8 heures du matin, découvrirent de loin, à un kilomètre des puits de Noumerat, où ils voulaient aller boire, une nezla de quinze tentes.

La plupart des hommes de ces tentes, qui appartenaient toutes à la fraction des Oulad-Allouch des Châamba-Berezga, étaient alors à El-Ateuf. Deux seulement s'y trouvaient présents, et le kebir du douar, Cheikh ben Tahar avec trois autres, faisait boire les chameaux aux puits.

A la vue du rezzou, les deux hommes restés au campement, les femmes et les enfants se sauvèrent précipitamment pour aller rejoindre ceux-ci en leur portant des armes. Sans perdre un instant, Cheikh ben Tahar envoya deux de ses neveux âgés d'une quinzaine d'années, l'un à El-Ateuf, l'autre à Metlili, pour donner l'alarme ; puis, dès qu'ils furent partis sur de bons mehara qu'ils montèrent sans selles, il se porta au-devant de l'ennemi avec les cinq hommes dont il disposait. Pendant ce

temps-là, les Châamba qui avaient aperçu près du douar sept chameaux appartenant à des Mozabites, s'en étaient emparés, et les Touareg, mieux montés, avaient couru jusqu'aux tentes; mais ils n'y trouvèrent pas grand chose, et revinrent presque aussitôt, emportant seulement un tellis, une peau de bouc, et un burnous.

L'un d'eux cependant (1) qui avait devancé ses compagnons, voyant attachée au piquet, sa selle sur le dos, la jument de Cheikh ben Tahar, s'était empressé de la dérober; mais, en essayant de la mettre au galop pour aller couper le passage aux deux messagers envoyés au Mzab et à Metlili, il fit un faux mouvement et tomba, entraînant la selle, dans les étriers de laquelle il se trouva pris, sous le ventre de la bête. Il parvint à se dégager en coupant les sangles avec son sabre, mais non sans blesser assez grièvement la jument qui se trouvait dans un état de gestation avancé, et qu'il dut, par suite, abandonner.

LE CHATELIER.

(A suivre).

(1) Neffeni Ould Isdir.

LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 173 et 174.)

Mais n'anticipons pas sur les événements. Il nous reste, en effet, à rappeler ici le retentissement et les conséquences que les événements de Djedda eurent chez la plupart des tribus du sud de la province pendant une période de deux ou trois ans, c'est-à-dire de 1858 à 1860. Au milieu d'un calme profond, alors que les populations jouissaient enfin de tous les biens que donne la paix, des insurrections éclataient encore sur divers points. Le fanatisme seul déterminait ces levées de boucliers, qui auraient assurément pris une gravité redoutable sans la bonne organisation de nos troupes. Ceux qui ne connaissent la vie intime de l'Arabe et le fond de son caractère se font difficilement une idée de sa crédulité, de sa facilité avec laquelle ce peuple prête l'oreille aux chérifs qui cherchent à exciter son fanatisme. Ce fanatisme, loin d'être éteint, se rallume toujours avec une vigueur

extraordinaire au souffle du premier imposteur venu qui prêche la guerre sainte.

L'agriculture développée, la sécurité et la facilité des communications, l'écoulement des produits, la richesse publique augmentée, voilà de quels avantages nous les avions déjà dotés à cette époque. Ils le sentaient bien, mais toutes ces considérations s'effaçaient devant le sentiment de haine qui leur faisait encore éprouver l'idée que la terre sacrée de l'Islamisme était souillée par le pied du Chrétien.

L'Arabe du Sud vit au jour le jour. Aujourd'hui est tout pour lui, il ne pense jamais au lendemain. Le seul avenir qui le préoccupe est celui que le Prophète promet aux fidèles. Il doit, pour voler à la guerre sainte, quitter sans hésiter sa famille, sa tente, saisir son fusil, sauter en selle : mourir sera pour lui une récompense. Combien ne doit pas être redoutable un peuple d'un caractère aussi impressionable? Soldat et cavalier par nature, frémissant au bruit de la poudre, aussi prompt à prendre ses armes qu'à brider son cheval attaché devant sa tente, toujours prêt à partir, sans s'occuper d'autre chose que d'examiner sa poudrière et de faire jouer la batterie de son fusil. Où le conduit-on? Il n'en sait rien et ne s'en préoccupe pas. On lui a dit qu'il allait gagner le ciel en combattant l'infidèle.... Rien ne peut l'arrêter. — Joignez à cela que sa crédulité lui fait ajouter foi aux contes les plus absurdes; que son imagination est vivement frappée par des légendes et des prédications dont le merveilleux et le fantastique semblent à ses yeux être le cachet de leur origine divine. Que l'on se rende compte, enfin, de la rapidité avec laquelle se propagent les moindres nouvelles et l'on ne sera plus étonné du rôle important que les chérifs ont toujours joué chez les Arabes. Leurs têtes sont comme des grains de poudre qui s'enflamment spontanément.

Les deux énergumènes auteurs des nouvelles révoltes, dont nous allons successivement rappeler les épisodes, étaient Si Sadok-ben-El-Hadj et Si Mohammed-ben-bou-Khentach. Le premier était originaire des Oulad-Sidi-Mansour, marabout des Oulad-Youb. Il s'était toujours tenu dans la montagne de l'Ahmar-Khedou, près de Biskra, n'ayant jamais voulu vivre au contact

du Chrétien. Lors de l'insurrection de Khanga, il avait servi de lieutenant à Sidi Abd-el-Afid; puis, aux affaires de Zaâtcha, il s'était mis à la tête d'un contingent de sept cents fusils pour défendre les assiégés. Ces antécédents démontrent suffisamment le caractère fanatique du personnage dont l'ardeur guerrière aurait dû se refroidir par les échecs subis naguère. Il a été démontré que Si Sadok avait reçu la visite d'émissaires arrivant secrètement d'Orient, comme il en était arrivé également dans les montagnes de la Kabylie orientale dont la population se révolta au même moment, c'est-à-dire à un signal simultané parti d'un centre religieux quelconque, de la zaouia senoussienne probablement.

A dater de ce moment, Si Sadok entreprenait des tournées pastorales chez les khouans de l'ordre de Sidi Abd-er-Rahman dont il était le mokaddem dans cette région. Des réunions avaient lieu, et comme le meilleur moyen d'intéresser ses auditeurs et de faire abonder les aumônes est toujours de parler contre les Chrétiens, le massacre de Djedda fut présenté comme le signal d'un mouvement général en faveur de l'Islamisme. Les imaginations se montèrent au récit de bruits exagérés et même absurdes habilement répandus. Nous pumes bien, un instant, fermer les yeux, afin de ne point augmenter l'influence du marabout Si Sadok, tout en surveillant ses menées. L'exaltation, si rien ne l'avivait, pouvait tomber d'elle-même, et au lieu de susciter des complications en punissant immédiatement les agitateurs, il semblait alors possible d'attendre un moment plus convenable pour arriver à ce châtiment sans déplacement de forces.

Jusqu'au mois de novembre 1858, le mouvement séditieux n'avait pas fait encore de grands progrès. Si Sadok sembla même un instant effrayé du rôle qu'il allait jouer; mais un de ses fils, Si Brahim, connu pour son exaltation et son fanatisme agissait en son nom et parcourait incessamment les tribus. Triomphant de l'hésitation de son père, il lui faisait écrire des lettres pour appeler à la guerre sainte. Une de ces lettres, apportée dans les premiers jours de novembre à Sidi-Okba par un nommé Bou-Griba, devait être lue sur le marché. Lorsque les gens de cette

oasis essayèrent de s'y opposer pour ne point être compromis, Bou-Griba se réfugia dans la maison du mokaddem de l'endroit et appela à lui les fanatiques du village.

Avant que ces faits ne fussent connus à Biskra, quelques tentes des Lakhadar du Sud, dont le nombre augmenta bientôt jusqu'à cinquante, pénétrèrent dans nos jardins de l'oasis, s'y retranchèrent, y crénelèrent les murs et appelèrent à eux les partisans de Si Saddok. Ce fait devient le signal de la révolte.

Afin de prendre les mesures nécessaires pour comprimer l'insurrection, maintenir les tribus nomades et les oasis, le général Gastu, chef de la province, autorisa le général Desvaux, commandant à Batna, à se porter avec la cavalerie dont il disposait sur le théâtre des événements. Quelques escarmouches avaient eu lieu entre les goums du Kaïd-ben-Chennouf et les rebelles dont le nombre augmentait. Le marabout, renseigné par les émissaires qu'il entretenait dans toutes les directions, répandit alors fort habilement le bruit que des événements sérieux appelaient toutes nos forces chez les tribus en révolte de la Kabylie orientale, qu'il nous était impossible d'envoyer des renforts dans le Sud, et que le moment d'agir vigoureusement était arrivé. Ces nouvelles ébranlèrent bien vite les fractions qui hésitaient encore.

La colonne expéditionnaire de Kabylie avait heureusement terminé ses opérations et, dès le 19 décembre, après un repos bien nécessaire à des troupes qui, pendant près d'un mois, venaient de subir des pluies torrentielles dans cette contrée difficile, le général Gastu dirigeait sur Biskra trois bataillons et un escadron, ce qui allait porter à quatre bataillons et quatre escadrons les forces du général Desvaux devant Mechounech.

Le général Desvaux attaquait les rassemblements ennemis dans ses retranchements de la montagne et les dispersait en leur faisant éprouver de grandes pertes. Quant au marabout Si Sadok, poursuivi activement par nos goums sous la conduite du caïd Si El-Mihoub-ben-Chennouf, après avoir vainement cherché à gagner le Sud par la vallée de l'Oued-el-Arab, il dut se rendre le 19 janvier. Le 20, il était ramené, avec quatre-vingt-huit prisonniers de sa famille ou ses serviteurs, au camp du général

Desvaux, établi à El-Ksar. La prise de Si Sadok termina cette insurrection.

Celle provoquée par Bou-Khentach, en 1860, faillit être plus grave. C'est dans la fraction des Oulad-Sidi-Rahab, marabouts des Oulad-Derradj, qu'un homme fort obscur jusqu'alors se révéla tout à coup. Ces marabouts, appelés Oulad-Sidi-Rahab ou Braktia, différaient par leurs mœurs et leurs usages de ce que sont d'habitude les gens de cette caste : ils montaient à cheval et passaient autrefois pour les gens les plus belliqueux du Hodna. Ils avaient figuré dans toutes les guerres, leur valeur était passée en proverbe et depuis notre installation dans le Sud, chaque fois qu'un goum avait été attaché à nos expéditions, les cavaliers des Rahab s'étaient toujours faits remarquer par leur entrain et leur bravoure.

Il y a un peu plus d'un demi siècle un vieillard de cette tribu, nommé Si Mohammed-bou-Sidi-Barkat, se voyant à l'article de la mort fit placer sa tente en dehors du douar qu'il habitait, convoqua ses enfants et leur dit :

« Éloignez-vous et laissez-moi seul. Si cependant la nuit, » ajouta-t-il, un cliqueté d'armes, un bruit de chevaux venaient » à frapper vos oreilles, gardez-vous de vous déranger. Quand » le jour sera venu, réunissez-vous à ma tente, car j'ai à vous » faire une révélation importante. »

Le lendemain matin, ses fils s'étant rendus à son appel, il leur annonça qu'un jour viendrait où l'Algérie serait prise par les Français : « Oui, mes enfants, le pays que vous habitez sera » envahi par l'infidèle! Dieu le veut. Soumettez-vous à ses arrêts. » Mais le jour de la délivrance viendra. Avant qu'il n'arrive, il » s'élevera de tous côtés des hommes se disant chérifs envoyés » de Dieu. Il en viendra de l'Est, il en viendra de l'Ouest. » Gardez-vous de croire à leurs paroles, car ce seront tous des » imposteurs. Ils chercheront à vous entraîner dans l'abîme; ne » les écoutez pas! — Le vrai chérif viendra du Sous-el-Aksa » (Maroc). Sa mosquée, dont les murs sont déjà hors de terre, » se dégagera insensiblement du sable qui l'entoure. Quand elle

» sera toute entière au-dessus du sol, il en sortira un chérif. Ce
» sera le vrai ; ce sera celui qui délivrera la terre de nos
» ancêtres du joug du Chrétien ! Quant à moi, je vais vous
» quitter, mais je serai toujours au milieu de vous. Quand
» l'heure de la délivrance sonnera vous me verrez apparaître à
» côté du vrai chérif ; mon épaule touchera la sienne. Son armée
» sera précédée par celle d'un saint homme qui sortira de là
» fraction des Oulad-Sidi-Rahab. Cet homme sera son khalifa.
» Vous pourrez ajouter foi à ses paroles ! »

Après ce discours, Si Mohammed-ben-Sidi-Barkat donna à ses enfants le *signe* auquel ils pourraient reconnaître cet homme des Oulad-Sidi-Rahab qu'il leur annonçait, et il expira. Ce *signe* les descendants de Si Mohammed ne l'avaient jamais révélé. Les Oulad-Sidi-Rahab étaient une petite fraction de vingt-deux tentes. C'étaient des marabouts qui ne faisaient partie d'aucun ordre, d'aucune corporation religieuse, mais dont la réputation de sainteté s'étendait au loin.

En 1844, le général duc d'Aumale pénétrait avec sa colonne dans les montagnes des Oulad-Soultan. Un homme des Sidi-Rahab, nommé Si Ahmed-ben-Si-Yahia, s'annonça par des actes de folie. Cette nouvelle se répandit rapidement. Les Braktia en entendirent parler et se figurèrent que c'était l'envoyé prédit par leur aïeul. Ils montèrent à cheval et allèrent s'assurer du fait. Mais à peine eurent-ils examiné la figure de l'illuminé Si Ahmed qu'ils s'éloignèrent de sa tente en disant aux populations que cet homme était un imposteur. Si Ahmed était vieux et le véritable envoyé, paraît-il, devait être jeune, faible, maladif et n'ayant que des alternatives de santé. L'affaire, qui aurait pu devenir grave à ce moment, en resta là. On cessa de s'occuper de Si Ahmed et les visites que lui faisaient les fanatiques cessèrent d'elles-mêmes, son prestige naissant était tombé. Une parole des Braktia eût suffi alors pour enflammer les populations crédules, une parole de leur part suffit pour faire renaître le calme dans les esprits.

Vers le 10 mars 1860, le cheikh Bibi des Oulad-Amor allait à Batna et avertissait qu'un homme des Oulad-Sidi-Rahab, du nom

de Si Mohammed-ben-bou-Khentach, s'annonçait comme envoyé du chérif du Sous-el-Aksa. Le cheikh disait que le nombre des visiteurs était grand, qu'il augmentait tous les jours et ne dissimula pas son inquiétude. Enfin, Bibi ajouta que dans les réunions, qui se succédaient sans interruption le jour et la nuit, on parlait du Djahad, de la guerre sainte. Ces renseignements étaient bientôt confirmés de plusieurs côtés, et on apprenait qu'un nommé Si El-Arbi, bach adel des Oulad Sahnoun, et Si Ahmed-Bey, des Oulad-Mansour, hommes très remuants, s'étaient installés aux côtés de Bou-Khentach, qu'ils ne le quittaient pas et qu'ils étaient ses conseillers intimes.

Le colonel Pein, commandant la subdivision de Batna, fit immédiatement partir un officier des affaires arabes, afin de juger par lui-même la situation. Cet officier signalait bientôt qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour empêcher la révolte naissante de se développer. Le colonel Pein, officier actif et résolu, sentait combien il était important de paraître promptement devant ce foyer de rébellion. Il n'hésita pas, et trois heures après la réception de l'avis du lieutenant du bureau arabe, il était en route pour Barika. Il emmenait avec lui deux escadrons du 8e chasseurs de France, un escadron de spahis et deux pièces d'artillerie. La petite colonne arrivait à Barika le lendemain soir, ne s'étant arrêtée que quatre heures pendant la nuit. Le lendemain, un bataillon de huit cents hommes devait la suivre. (zouaves, infanterie légère d'Afrique et tirailleurs).

A Barika tout confirma au colonel Pein ce que lui avait signalé son officier des affaires arabes ; la situation devenait de plus en plus critique. Il est utile de parler ici de ce qui contribua le plus à persuader aux populations que Bou-Khentach était le véritable envoyé du vrai chérif du Sous-el-Aksa.

Un goum de quarante cavaliers des Braktia, en apprenant ce qui se passait chez les Oulad-Sidi-Rahab, était monté à cheval. Le gros de la troupe s'arrêta sur la limite des Oulad-Amor, et deux cavaliers seulement se dirigeaient secrètement vers la tente de Bou-Khentach où ils entraient. Après y avoir passé plusieurs heures, ils en ressortaient annonçant que Si Mohammed-ben-bou-Khentach était bien l'homme prédit par leurs ancêtres.

Tout le monde se rappela l'histoire du faux envoyé, Si Ahmed-ben-Yahia en 1844, et personne ne douta plus. Il est bon de remarquer que la maladie de Bou-Khentach datait précisément de seize ans, époque à laquelle avait disparu Ben-Yahia. Cette coincidence de dates ne prouvait-elle pas que quelques intrigants avaient depuis longtemps jeté les yeux sur ce jeune marabout et lui réservaient le rôle qu'ils faisaient jouer aujourd'hui? Quoiqu'il en soit, le chérif recevait de toutes parts de nombreuses visites; il était parvenu à attirer à lui les personnages les plus influents: les tolba, les cadis, ceux qui par leur instruction et leur caractère religieux en imposaient aux masses, avaient embrassé sa cause. La fraction tout entière des Oulad-Mansour s'était jointe à lui; la fraction des Oulad-Zemira, son cheikh en tête, après avoir résisté au premier entraînement, venaient de faire défection. Toute la montagne qui sépare la plaine de Sétif de celle du Hodna était impressionnée; la tente de Bou-Khentach ne désemplissait pas; gens de la plaine, gens de la montagne accouraient à lui, apportant de considérables offrandes. La tribu des Oulad-Nedja n'obéissait plus, son kaïd ne rendait compte de rien, son cadi avait envoyé ses deux fils à la Zemala du chérif: l'un y fut plus tard tué, l'autre blessé. Le cadi des Oulad-Sahnoun s'était également joint aux rebelles. Enfin, le personnage le plus menaçant du Hodna, Si Chérif, ancien cadi, homme qui par son âge, ses lumières et son caractère inspirait partout la confiance. Si Chérif qui avait si longtemps été en rapports amicaux avec nous, qu'on avait consulté tant de fois dans les affaires difficiles, Si Chérif venait d'embrasser lui-même la cause de la révolte. Comment de tels exemples n'auraient-ils pas porté les masses à s'engager dans la même voie?

On le voit, tout se préparait pour une levée de boucliers. Tous les visiteurs sortaient de la tente de Bou-Khentach impressionnés par son air de sainteté; il conservait toujours une attitude recueillie, il passait souvent la main sur son visage pâle et amaigri par la maladie, promenait lentement ses regards autour de lui et levait les yeux au ciel comme un homme inspiré. Il ne parlait presque jamais et ses seules paroles étaient celles-ci : « Que celui qui veut être à moi me suive; que celui qui ne veut

» pas être à moi reste chez lui. Le jour de la justice paraîtra » bientôt. » Les notabilités qui ont joué le principal rôle dans cette insurrection ne quittaient jamais Bou-Khentach, répondaient pour lui et développaient adroitement et avec verve tous les moyens que Dieu, disaient-ils, avait mis entre les mains du chérif Bou-Khentach pour anéantir les Chrétiens. Un souffle de de ce chérif, répétaient-ils, suffira pour les disperser; à son geste les soldats chrétiens s'enfuiront, la poudre de leurs fusils se changera en eau; s'ils avancent, la terre s'entr'ouvrira sous leurs pieds pour les engloutir; les buissons de *dis* et d'*alfa* lanceront des projectiles et porteront la mort dans leurs rangs; enfin, un goum armé de toutes pièces devait apparaître au moment où on y pensait le moins et donner le coup de grâce à l'infidèle! — Certainement chaque fois que les chérifs qui avaient précédé Bou-Khentach prêchaient la guerre sainte, ils employaient les mêmes moyens et leurs contes fantastiques ressemblaient beaucoup à ceux dont Bou-Khentach et ses acolytes berçaient les populations. Mais il faut avouer que leur apparition n'avait pas toujours été accompagnée de circonstances aussi extraordinaires. Il n'est donc pas étonnant que cette insurrection ait fait de si rapides progrès et que les esprits aient été si vivement agités. Il est permis de croire que Bou-Khentach n'était qu'un automate dont Si Ahmed-Bey et Si El-Arbi faisaient adroitement jouer les ressorts. Il est probable aussi que ces deux hommes avaient depuis longtemps réuni les matériaux d'une comédie dans laquelle le physique de leur jeune parent leur avait paru propre à remplir le rôle qu'ils lui réservaient. Une année à peu près avant l'apparition de Bou-Khentach, Si El-Arbi avait tenu un langage qui prouve qu'il se préparait de longue main à cette manifestation. Il avait dit, en parlant de Si Sadok, l'agitateur de l'Aurès : « Cet homme est un imposteur. L'an prochain on aura peut-être des nouvelles du vrai chérif! »

Tout prouva que cette insurrection avait été bien ourdie. Huit cents tentes environ étaient réunies dans la Zemala de Bou-Khentach. C'étaient celles des gens les plus hardis que la crédulité et la haine du Chrétien avaient tout à fait subjugués, et qui n'avaient été arrêtés par aucune considération. Un nombre égal

de gens moins hardis, se réservant une porte de sortie pour le cas où tout ne tournerait pas comme l'annonçait le chérif, étaient venus en armes prendre part au combat. Beaucoup d'entre eux pouvaient espérer que leurs noms ne seraient pas connus et que, dans le cas d'un revers, ils pourraient rentrer chez eux et faire croire qu'ils n'en étaient jamais sortis. Nous ne reparlerons pas des visites nombreuses que recevait le chérif de la part de gens craintifs qui, ne sachant comment allier le respect qu'ils portaient au saint homme avec la peur de se compromettre vis-à-vis de nous, se contentaient de venir lui baiser la main et lui apportaient en larges aumônes un secours qu'ils n'osaient lui donner avec leurs armes.

Tous les renseignements recueillis après le combat du 25 mars, que nous allons raconter, s'accordèrent à prouver que partout, dans la plaine comme dans la montagne, tout le monde se préoccupait de l'issue de la lutte. On avait vu des groupes en armes se poster sur les crêtes des collines pour saisir un indice de la défaite et s'élancer en avant. Si nos troupes avaient éprouvé un revers, de tous côtés des contingents seraient accourus comme des nuées de sauterelles se joindre aux combattants de la foi.

Voici maintenant la relation du combat acharné qui eut lieu le 25 entre nos troupes et les partisans de Bou-Khentach :

Le chérif avait deux Zemala, composées d'environ huit cents tentes, dressées l'une sur la rive droite de l'oued Drâ-el-Beïda et l'autre, la plus considérable, où il se trouvait lui-même sur la rive gauche. Pour communiquer entre les deux campements, il fallait traverser un ravin très escarpé et, par conséquent, d'un accès très difficile. Au Sud, cette Zemala avait une retraite d'un accès très facile par la plaine, et était dominée au Nord par une série de mamelons aux versants très boisés, très abruptes et aboutissant à une série de ravins inextricables.

Pendant que les troupes, sous les ordres du colonel Pein, s'avançaient du côté de Barika, le général Desvaux, commandant de la province, avait fait sortir de Sétif le général Nesmes-

Demarest avec une colonne légère (1). Partie de son camp de Chedjerat-Ouada, la colonne Demarest était à 7 heures du matin à portée des mamelons couvrant la première Zemala, et qui étaient déjà couronnés par les insurgés, le fusil au poing. Elle resta en position jusqu'à 7 heures et demie, heure à laquelle il avait été convenu avec le colonel Pein, venant de Barika, que l'attaque simultanée commencerait.

Le général Demarest débuta alors par pousser l'ennemi lentement devant lui en faisant tourner sa position par les deux escadrons de chasseurs, auxquels ce mouvement donnait accès dans la Zemala principale. Au moment où la première Zemala était enlevée, un escadron, soutenu par le bataillon de zouaves, commençait à charger à travers la Zemala principale; mais, en raison de la difficulté du terrain, on ne pouvait arriver que lentement. Le 8e chasseurs, qui faisait ses premières armes en Afrique, se piqua d'honneur et poussa tout devant lui jusqu'à la crête des mamelons nord; mais nos chasseurs payaient chèrement et vaillamment leur courage. Les insurgés, fanatisés au dernier point, se battaient avec un acharnement que l'on n'avait jamais vu. S'étant défilés en arrière de la crête, ils accueillaient l'escadron par un feu roulant à bout portant, qui tua deux officiers, treize sous-officiers ou chasseurs et dix-neuf chevaux. Un officier était blessé, ainsi que dix-huit sous-officiers et soldats. Dans son mouvement de retraite, cet escadron vint se jeter sur le bataillon de zouaves, serré de près par les insurgés qui avaient fait un mouvement offensif. Il fallait combattre corps à corps. Beaucoup de nos blessés l'étaient à coups de crosse, de yatagan et même de baïonnette. Craignant le résultat d'un engagement au milieu des tentes où étaient cachés des ennemis qui tiraient à bout portant, le général fit sonner la retraite. En même temps

(1) Composée de :

6 compagnies du 3e zouaves;
2 compagnies du 1er étranger;
2 escadrons du 8e chasseurs de France;
1 peloton du 3e spahis;
Une section d'artillerie.

l'artillerie couvrait la Zemala d'obus, de manière à empêcher les insurgés de la réoccuper. A ce moment on se battait depuis une heure et demie. La colonne Pein, retardée par une marche de nuit et les mille mécomptes sur les distances réelles à travers champs, commençait à déboucher. Le général Demarest en profitait pour réoccuper toutes les positions de la Zemala principale. Nos pertes totales étaient de trois officiers tués et quatre blessés; vingt-trois sous-fficiers et soldats tués et quarante blessés. L'ennemi avait été frappé d'une manière bien autrement sensible. Le camp était couvert de morts et on y prit cinq drapeaux. A peine nos troupes étaient-elles maîtresses des Zemala que des nuées de goums et de gens venus de la montagne, jusque-là spectateurs attentifs de la lutte avant de se prononcer pour les uns ou pour les autres, s'abattaient comme des essaims d'abeilles sur les Zemala : tentes, troupeaux, tout était pillé, enlevé et disparaissait en quelques heures.

Le choc avait été terrible et la mêlée affreuse. La ruine des Oulad-Amer et de tous ceux qui s'étaient laissé entraîner par le chérif était consommée. Dans la journée Bou-Khentach et son principal lieutenant, El-Mansouri, étaient livrés au général par les Oulad-Amer eux-mêmes. L'autre lieutenant avait été tué dans la mêlée.

Le souvenir de cet épisode est conservé également par les bardes du pays dans une sorte de complainte, dont voici le texte et la traduction.

La phrase rimée, assez jolie en arabe, se termine alternativement en ER et IA, que j'imiterai quand je le pourrai.

يا راعي الملجوم رض امهل ليّ
وعودك من الابعد جاء عرفه يفطر
تعلمنى ما صار في الحضنية
فيما بين الناصرة واولاد عمر

خبرجاني مع النجوع الحف ليّ
وحرمة الابطال عامت على البر
بتنة خنق أم حمام فعدت محكية
يا معتاه نهار في جرام عمر
ضاعوا لي سادات طلباء سنية
درية رحاب شريف من النبي الطاهر
هم راحوا وفي بوادي جات كية
وفرسان المحمول ستين بعدماية قادر
باعوا الحياة من دار الدنية
قصدوا للجنة للمقام الاخضر
لهم الطلبا الكل تعطيهم الجزية
واهل العلم كبير اغمق من البحر
اهل الخازن والكتب الكليا
وفي شيخ البخاري تسرد وتنظر
بيت البركة والسر والعناية
جميعة من كسروة عمرة ما يجبر
يا ركايز عرشي وستار الشرفية
ومن بعد ما صدوا الوطن راح وكبر
بيوت المجبور اهلهم غوثية
ونلقى السوق عليهم دايما عامر
يا من قليل ماله سندية

والذي يجي تعبان عيّان مسافر
جميع اليتيم والناس العمياء
والذي روح ضيف ياكل ولا تعذر
يمشون الطريق مع الشرعية
ويعرفون ربي الوحد القادر
انتم رجال طلبا ذروف غابوا عليّ
يعبدوا طول الليل ويباتوا مساهر
لابوهم ولجدهم مجرية
وللعلم الشريف الكل شوافر
يفرون المنزول لا تنفى لاية
وذلك المجمع نعرفه دايما طاهر
سيادي علماء خليفة الانبياء
درية ابو سيف علي وحيدر
خرجوا للجهاد اولادة الرحابية
وعقلوا رجليهم وراح رخص العمر
من نطحة الاشراف ناضت مسبية
وكسروها دودات من فوف الوعر
عاد يزغرت عنهم بنات المزيانية
وريش القرطاس مواسى نادر
ركبوا الاشراف اولاد الرحابية
وكالحناش في الارض يغبر

نرقد على الشوك صبري عليّ
لن يحن الله سيدنا العالى القادر
محمد درغام اسد البراكتية
واللبة سوداء تصاحبه وتكركر
يا من ضربه راح عمره شطاية
ويهرّس له الاعضاء وعمود الظهر
هذوك بنات رحاب ناضوا حضرية
زينهم لا مثله وزاد عليهم الستر
غرس نخل من بلاد الزابية
وفي وقت الخريف تطيب وتوبر
جاونا زوج محال من العساكرية
ومعهم الاعراش بزعت عن الاخر
بتنة خنق حمام قعدت محكية
ويا معتاه نهار في جرام عمر
وقت الصبحة جات وراء البجرية
كيف الويدان السبل ضرب العساكر
جاء سرسور كيف نار مقدية
زدموا ونطحوا صغار اولاد ام عمر
بدا يضرب كالثلج السباية
وغير حبروش طاح مزنة مغزر
تلاقوا الرجال احمر عراية

و ڢ النطحة تعطيه ڢ لوح الصدر
كيڢ ناض العياط ركبت مشلية
و رتيان البراسات سرجوا على ضمّر
اهل السيوڢ مهندة مغاربية
و اللبعت اثنين يجوا على لايسار
ڢ وسط المحزم طرز مسيلية
و نوار بوفرعون لا بسنخ نوار
على بيت اولاد عمر فديت الغناية
و خزنة البارود ما زال حاظر

TRADUCTION

O cavalier, je t'en prie, il faut près de moi t'arrêter;
De loin vient ton cheval, de ses flancs vois la sueur goutte à goutte [tomber.
Dans le Hodna, entre les Chrétiens et les Oulad-Amer
Apprend-moi vite ce qui vient de se passer.
La nouvelle par les gens de la tribu a été apportée,
La gloire de nos vaillants est partout à circuler,
Le combat de Kheneg-Oum-Hamam on est à raconter;
O quelle journée mémorable que celle de Djer-Oum-Amer!
Nous y avons perdu d'illustres tolba dans la Souna experts (1);
Issus de Rahab, chérif descendant du Prophète purifié,
Ils se sont éteints et mon cœur aussitôt une brûlure a piqué.
Cent soixante corps de braves cavaliers on a rapporté,

(1) Souna, loi traditionnelle tirée des préceptes du Prophète Mahomet.

Lesquels ont vendu la vie de ce bas monde pour l'éternité.
Ils sont allés au paradis, du séjour verdoyant les délices goûter.
Parmi eux des tolba que chacun s'empressait de rétribuer,
Hommes d'une science plus vaste et plus profonde que la mer.
Possédant bibliothèques et les livres en entier
Lesquels le Cheïkh-Boukhari savait lire et réciter (1).
C'était une famille bénie, dépositaire des secrets et protectrice [dévouée.
Quiconque lui portait atteinte, du mal qui le châtiait jamais ne [guérissait.
O piliers soutiens de ma tribu, ô gage protecteur de l'Orient envoyé,
Avec votre disparition mon pays est perdu et tombe dans l'impiété.
O familles puissantes dont les membres étaient des saints vénérés,
Chez lesquels l'abondance on ne cessait de trouver;
Où le pauvre en ce monde pouvait s'appuyer,
Où le voyageur fatigué, épuisé allait se reposer,
Où l'orphelin et l'aveugle savaient se retirer,
Où chaque hôte mangeait sans avoir à s'excuser.
Les Rahab suivaient la voie par la loi divine tracée.
Dieu l'unique, le puissant, ils connaissaient.
O vous tolba, de mes yeux maintenant vous vous êtes éclipsés!
Adorer et prier Dieu la nuit entière ils passaient;
Chez leurs pères et leurs ancêtres c'était l'usage consacré;
L'amour de la divinité était leur œuvre obligée,
Lisant le livre descendu du ciel (Koran) verset par verset.
Réunions vous savez empreintes de pureté.
O mes seigneurs, pleins de science du Prophète, lieutenants vous [étiez
D'Ali, l'homme au sabre, et de Heïder les héritiers.
Les enfants de Rahab pour la guerre sainte s'étaient levés!
Ils avaient lié leurs pieds pour ne pas reculer et leur vie sacrifier.
Du choc violent des chérifs s'est produit une calamité,
Du haut d'un terrain difficile les vers de terre les ont culbutés.
Les jeunes filles poussaient leurs cris pour les encourager.
On eût fait une meule rien que du papier des cartouches brûlées.
Les chérifs enfants de Rabab à cheval étaient montés,
Et comme des serpents par terre la poussière soulevait.

(1) Sidi Cheïkh-El-Boukhari, auteur du livre de législation islamique le plus respecté.

Couché sur des épines je serai et dans la plus vive anxiété
Jusqu'à ce que Dieu de notre seigneur et maître ait pitié.
Mohammed (Bou-Khentach) au terrible lion des Braktia je l'ai com-
[paré;
Ayant à ses côtés une lionne noire se roulant à ses pieds.
Malheur à celui qu'il saisit sa vie est brisée,
Il lui écrase les côtes et son épine dorsale est broyée.
Celles-ci sont les filles des Rahab comme des citadins élevées,
Leur beauté est sans pareille, joignez-y la chasteté.
Telles que de jeunes palmiers des Ziban elles sont élancées,
Lorsque à l'automne ils ploient sous les régimes dorés.
Deux colonnes de troupes sont venues nous attaquer;
Tous les contingents des tribus avec elles marchaient.
Le combat de Khenguet-el-Hamam partout on est à raconter,
Combien mémorable des Oulad-Amer a été la journée,
Dès le matin, à la suite de l'aube l'ennemi s'est avancé,
Ses soldats se sont mis à frapper, semblables à un torrent débordé,
Les chasseurs couraient rapides comme un feu allumé
Et les enfants des Oulad-Amer ils ont chargé et attaqué.
Frappant dru comme la neige par le vent poussée
Ou comme une grêle serrée par la tempête projetée.
A leur rencontre, presque nus nos guerriers se portaient
Et contre leur choc leurs poitrines présentaient.
Aux premiers cris poussés, les plus agiles à cheval sont montés
Et les possesseurs de juments, les plus maigres entraînées pour la
[course ont sellé.
Brandissant leurs sabres, bonnes lames du Maroc apportées,
Avec deux pistolets au côté gauche placés,
Dans une ceinture de cuir à Msila brodée
Que l'écarlate du coquelicot ne saurait éclipser.
Sur la famille des Oulad-Amer mon chant est terminé,
Mais ma poudrière est encore préparée.

L.-Charles **Féraud**.

(A suivre.)

ESSAI D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES SUR LES ORIGINES BERBÈRES

(Suite. — Voir le n° 175.)

CHAPITRE III

Peuplement Nord (suite). — Gaël, Celtes ou Kel-loua, Kel-liboua, Libyens.

Bien que le mot *achelouh* signifie *tente* dans les dialectes marocains, les Chelouha sont surtout des montagnards à peu près sédentaires, habitant des gourbis et des maisons, et les gens de la tente et de la plaine se nomment plus particulièrement *Beraber* : ce nom de Chelouha s'applique d'ailleurs d'une façon générale à la plupart des populations berbères du Maroc et à plusieurs tribus où les blonds et les roux sont assez nombreux. Toutes les traditions locales les représentent comme étant les plus anciens peuples aborigènes de l'Afrique septentrionale, et cependant leur nom n'apparait guère sous cette forme que vers le XVIe siècle de notre ère, quand l'historien Marmol signala, pour la première fois, les *Chilohes* ou *Xilohes*.

européens, nous nous bornerons à faire remarquer que le mot *Gaël* est le berbère || ·: ou || ⋈ qui est prononcé *kel, gel, agel,* et qui a pour sens rigoureux et usuels : « groupe, clan, collection, masse, » d'où les diverses acceptions locales et variables de peuple, peuplade, pays, champ, etc.

Nous trouvons ce vocable jusque dans des dénominations du nord de la Russie ; et le nom de l'épopée nationale finnoise *Kalewala,* se traduit, en berbère, par « chants du peuple. »

|| ·: = *kel* = *populi ;*
· || : = *ouala* = *verba, cantus.*

Arkhangel équivaut à « origine » du gouvernement des Gall, tête de la confédération des Gall :

□ = *ar* = *origo, caput ;*
| ·: = *kan* = *gubernaculi, societatis ;*
|| ⋈ = *gel* = *gallorum, populorum.*

Le champ de réunion où, près de Varsovie, les anciens Polonais s'assemblaient pour élever leurs rois, se nommait *Kollo,* etc., etc.

En Afrique, ce même mot *kel* précède les noms de la plupart des tribus touareg ; Barth prétend même qu'il sert surtout à désigner les tribus de serfs ou de *colons,* ce qui n'est pas rigoureusement exact ; mais en tout cas, le mot revient à chaque instant comme ethnique ou terme géographique, et cela, dans toute la Berbèrie : *Kolla, Colea, Collo, la Galite (Galata* des Romains et Γαλατ de Skylax). Les *Ghalia* d'Orléansville, les *Galia* de Miliana, les *Gellaï* de Blidah, les *N'gal* de l'oued Abdi (Aurès), sont des dénominations reproduisant le même radical sous des formes variées ; et nous les retrouvons aux extrémités sud-est du monde berbère, dans le pays d'*Aghile* qui s'étend sur la rive gauche du Niger en aval

de Gogo, comme encore chez les *Gallas* d'Abyssinie et même chez les *Singhalais* de la pointe de *Galles.*

Dans toute l'Afrique septentrionale, à côté de ces noms, nous rencontrons aussi de nombreux tombeaux mégalithiques : tombeaux dont certains ont pu être construits d'abord par la race des Ibériens, mais dont beaucoup aussi ont certainement été édifiés par des peuples de race gaëlique ou celtique. Car les tombeaux des Iabbaren, chez les Touareg, ne sont pas exactement les mêmes que ceux du Sahara ou du Tell algérien ; ceux-ci présentent aussi des variétés telles qu'il faut nécessairement y voir les œuvres des peuples divers qui se sont succédé soit sur les mêmes points, soit dans des régions voisines.

Ces vestiges des temps passés abondent dans tous les pays berbères. Plusieurs sont admirablement conservés : nous en reparlerons ; disons seulement dès à présent qu'ils ne diffèrent pas de ceux observés en Europe et dans tous les pays d'origine celtique et que, lorsque l'on interroge les indigènes sur la provenance des tombeaux mégalithiques ou dolmens africains, ils vous répondent que ce sont les tombeaux des *Ghoul* (ailleurs ce sont ceux des *Beni-Sfao,* adorateurs du feu) (1).

Ce ne sont pas là les seuls rapprochements qui puissent être présentés : la géographie, la linguistique et l'histoire, nous relèvent une foule de radicaux primitifs ou dérivés communs au berbère et aux plus anciens dialectes celtiques ou kimriques. Nous avons déjà eu occasion de signaler le dieu gaulois de l'Éloquence, *Ogham,* synonyme d' « écriture », en gaëlique et for-

---

(1) Voir dans l'*Annuaire archéologique de Constantine*, année 1863, lettre du capitaine Payen, sur les tombeaux circulaires ; les monuments dits celtiques de la province de Constantine, par Féraud ; la monographie des Abd-el-Nour, 1864, Féraud ; l'ouvrage déjà cité de M. le général Faidherbe, sur les tombeaux de Roknia, et de nombreux articles dans les recueils scientifiques de l'Algérie.

mant, en berbère, le primitif du mot *agamek* ⋊⊐⋊, alphabet (nom de la 24e forme).

Le vieux mot celtique *briga*, ville, demeure ; en kimrique *brig* ; en allemand *burg*, se retrouve chez les Touareg avec ce même sens de demeure :

|⋊□⊞ = *abergen* = tente,

dont l'explication analytique est : la chambre à coucher de l'émigrant ;

□⊞ = *ber* = *migrantis*,
|⋊ = *agen* = *dormitorium* ;

c'est le même mot que l'arabe برج *bordj* (prononcé *borj* en Tunisie).

Nous entrerons plus tard dans quelques détails à propos du mot *sik* déjà cité, qui signifie « établissement, demeure » en celtique, et qui avec ce même sens se rencontre dans les dénominations ethniques ou géographiques de la Berbérie, comme dans celles de la Gaule, de sorte que de *Siga, Sigus, Segnia,* etc., on peut, sans crainte, rapprocher les *Sequanais, Sikambres,* etc.

Une des dénominations *d'Alger* les plus usitées au temps de la domination berbère et conservée encore dans quelques idiomes néo-latins, est *Argel*. Or *Argel* est un mot kimrique signifiant « lieu couvert ou profond ; » et, autour d'Alger, près des lieux couverts et encaissés formés par les flancs de la Bouzaréa, nous connaissons assez de ruines berbères préhistoriques, grottes ou pierres druidiques, pour penser que ce mot a bien pu provenir des antiques Kimri établis là avant la fondation d'Ikosium. Remarquons que Argel peut aussi se décomposer en :

□ = *Ar* = origine, tête, lieu, endroit ;
|| ⋊ = *gel* = du Gall.

La massue du Gall, ou plutôt l'épieu, était nommée *materch*, n'est-ce pas le kabyle actuel *matrak ?*

Le nom de cette antique race des Gall est encore resté en Berbérie pour désigner une sorte de construction spéciale au pays : le *guelaa (géloa, kola, kolea,* etc., selon les prononciations locales) ; c'est avant toute chose « l'édifice communal » dans lequel se concentrent les forces vives et les richesses du *kel* ou clan. Souvent c'est une forteresse isolée, dans un pays difficile, en dehors des lieux de passage, et que sa situation au centre des terres de la population met à l'abri des coups de main ennemis. Cette forteresse a surtout un rôle de refuge et de magasin, aussi est-elle établie dans des endroits presque inaccessibles ou sur des positions naturellement fortifiées.

De tous temps, et encore de nos jours, la guelaa a joué en Berbérie le même rôle que, dans l'Asie mineure ancienne, ces *gazophiles* ou trésors dont Strabon nous parle si souvent dans sa géographie et dont l'origine, selon lui, remontait aux Amazones ou aux Kimmeriens. Ce fut dans des *guelaa* de cette espèce que Jugurtha, à deux reprises différentes, cacha ses richesses ; plusieurs autres sont devenus célèbres et ont donné leur nom à des villes bâties sous leur protection : la guelaa des Beni-Abbès, où était le prince « trésor » des Mokrani, n'était pas autre chose, comme aussi la guelaa des Beni-Hammad, rois de Bougie (1).

Ce ne sont pas seulement les vocabulaires celtiques

(1) Les guelaa sont encore nombreux dans les villages berbères ; ce sont aujourd'hui des greniers publics ou magasins communaux : soit qu'ils aient été construits sur des rocs isolés, ou entre deux villages comme réduits (souvent autour du minaret de la mosquée), ils sont tous organisés de même, en une série de petites chambres. Chaque famille a sa case particulière avec sa clef propre, et quand les Berbères s'absentent isolément ou en masse ils déposent là leurs provisions et leurs effets mobiliers. Dans l'Aorès, ces constructions sont très communes.

HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE LIBYENNE

LES

PREMIÈRES LÉGENDES GRECQUES

INTÉRESSANT LA LIBYE

Les fables de la Mythologie Grecque ont embarrassé la géographie pendant toute l'antiquité; la science actuelle elle-même n'en est pas encore aussi complètement délivrée qu'on le pense communément. Bien des noms, en effet, persistent encore dans le langage usuel, qui n'ont d'autre origine que de vieilles fictions poétiques antérieures à la guerre de Troie.

Cela tient à ce que les éléments de l'ancienne géographie grecque furent de deux sortes : les uns provenaient d'observations positives dues aux habitants ou aux navigateurs de l'Hellade; les autres, au contraire, avaient leur origine dans l'exégèse. Les premiers Aèdes de la Grèce avaient, dans leurs chants et dans leurs odes, exprimé leurs opinions sur la nature du monde, du ciel, de la terre et des mers, sur la forme et la division du plateau terrestre, sur les causes des phénomènes physiques et sur les effets de ces phénomènes. A leur suite, une école se forma, qui posa en principe que les poètes avaient été inspirés par les Dieux et qui en conclut que, les Dieux ne pouvant se tromper, c'était dans les vers des poètes qu'il fallait chercher toute vérité

scientifique. On devine d'avance les fruits qu'a pu produire un pareil système.

Il y eut donc chez les Grecs deux géographies distinctes par leur origine : l'une réelle, qui n'eut d'abord pour domaine que la Grèce et les pays limitrophes, l'autre imaginaire, embrassant le reste du monde. Ce fut sur cette dernière que vinrent se greffer les notions plus modernes apportées par les voyageurs plus récents. Ces deux géographies finirent par se confondre si complètement l'une dans l'autre, que jamais les Grecs et les Romains ne purent les démêler, et que la science moderne elle-même n'a pas toujours deviné qu'elle avait devant elle une œuvre complexe, où l'erreur tenait la plus grande part.

Mon but est d'indiquer, pour la *Libye ancienne,* quelles sont les légendes menteuses qu'il faut bannir de son histoire et de sa géographie, et, dans ce premier article, je m'attacherai d'abord aux plus anciennes, qui se trouvent, d'ailleurs, les plus faciles à découvrir. Je veux parler, en effet, des mythes qui figuraient déjà dans les poèmes avant l'époque où les Grecs se créèrent des établissements en Libye. Il est hors de toute critique que, puisque ces traditions existaient en Grèce avant que les Grecs eussent connu l'Afrique, ce n'a pu être en Afrique que les Grecs les ont trouvées à leur origine.

Ce premier travail est très facile à accomplir : il suffit de parcourir, du début à la fin, chacune des œuvres fort rares, dont la date est incontestablement antérieure à l'arrivée des Grecs en Libye, et d'y relever les noms et les faits que les écrivains des temps postérieurs ont mentionnés à propos de ce continent. Cette simple énumération prouvera qu'il faut, sans hésitation aucune, expulser ces noms et ces faits de l'histoire et de la géographie africaines.

Nous n'aurons pas à rechercher dans ce mémoire, quelle a été, par rapport à la Grèce, l'origine primitive de ces noms et de ces faits. Il importe fort peu

en effet au but de notre travail que ces légendes aient eu dans l'Hellade, à une époque antérieure, un certain fonds de vérité. Il nous suffit qu'elles soient fausses en ce qui concerne l'Afrique. Nous prendrons donc ces traditions pour la plupart sous les formes secondes que leur ont données les poètes de l'Odyssée, de l'Iliade, des Travaux et des Jours, et de la Théogonie, attendu que ce fut sous ces formes secondes qu'elles apparurent aux commentateurs, quand ils prétendirent en tirer des déductions géographiques.

I

Il n'est resté dans la mémoire des Grecs aucun souvenir des émigrations maritimes qu'ils ont pu tenter avant le XIII[e] siècle en dehors de l'Hellade. S'il est vrai, ce que je ne crois pas (1), qu'ils aient à deux reprises envahi le Delta d'Égypte, sous les Pharaons Rhamessides, il est plus sûr encore que le souvenir du départ de ces émigrés disparut de bonne heure de la mémoire des Grecs restés dans le pays. Le plus ancien voyage sur mer en effet, dont les Aèdes aient gardé souvenance, est celui des Argonautes, et, bien loin qu'il s'y agisse d'une grosse flotte, comme celle qui a porté les Machouach, les Sarda, les Tursa et les autres en Égypte, il n'y est

(1) Il m'est bien difficile d'admettre, comme on l'a fait, que des peuples déjà établis en Tyrrhénie, en Sardaigne et en Achaïe, aient pu se concerter avec assez de précision pour se réunir sur un point donné et tomber le même jour sur l'Égypte. Je crois plus probable que les Sarda, les Tursa, les Achaïa des Hiéroglyphes formaient une bande retardataire de ces tribus, laquelle fut entraînée plus tard par les Machouach quand ceux-ci se mirent en marche. Cette masse de peuples arriva sur la Méditerranée (en Asie-Mineure, sans doute), y acquit des connaissances maritimes, et de là, sous la pression des peuples qui la suivaient, se jeta sur des navires avec ses femmes et ses enfants et tomba ainsi sur les embouchures du Nil.

question que d'une simple barque montée par 50 guerriers : Vers l'année 1300, paraît-il, des pirates Thessaliens, commandés par Jason, traversèrent sur la barque Argo les détroits qui s'ouvrent sur le Pont-Euxin, pénétrèrent jusqu'au Phase (1), en pillèrent les bords, et revinrent, chargés d'or, dans leur patrie, par le chemin qui les avait amenés (2). L'un d'eux consacra le souvenir de cette course dans un de ces chants guerriers que les Aèdes psalmodiaient dans les festins des chefs, en s'accompagnant sur la lyre. On a raconté, plus tard, que ce poète-héros n'était autre qu'Orphée.

Ce fut une génération après, si l'on en croit les poètes, que les tribus helléniques se confédérèrent contre celles de l'Hellespont. Elles assiégèrent Troie, et, pendant les dix ans que dura cette expédition, promenèrent dans les pays voisins le carnage et la ruine. Après ces dix ans, une ruse leur livra la ville ennemie; mais à leur retour (1270), une tempête horrible dispersa leur flotte, et Ulysse, l'un des chefs de leur armée, resta encore dix ans sans revoir sa patrie.

Ce fut sur cette absence de dix ans qu'un poète Dorien, venu une vingtaine d'années après (1250), basa un récit où s'emparant du nom et de la gloire d'Ulysse, il exprima, dans une épopée gigantesque, ses propres opinions sur l'étendue, la forme et les divisions du plateau terrestre. J'ai dit ailleurs (3) que l'Odyssée de ce poète était le récit d'un voyage imaginaire fait autour du monde, en suivant

(1) Encore est-il douteux que Jason soit allé jusqu'au Phase. Les premiers poètes ne le disaient pas.

(2) L'Odyssée fait mention de cette expédition (Oδ. μ. 59) : « Un » seul navire, dit Circé, a pu jusqu'ici traverser le passage des » Roches-Errantes : c'est Argo, si connue de tous, quand elle revint » de chez Aétès ; elle se glissa rapidement entre ces grands rochers ; » mais elle n'y réussit que grâce à Junon dont Jason était le » protégé. »

(3) *Hypothèse sur l'existence d'un poème Dorien, antérieur de 300 ans à Homère* (Saint-Lô, 1879, chez Élie fils).

la mer extérieure qui, dans l'opinion de l'auteur, entourait l'ensemble des continents. Je n'en releverai ici qu'un élément : c'est que les connaissances positives de l'époque étaient encore fort bornées et grandement défigurées par les fables. A l'Ouest, elles s'arrêtaient au détroit de Skylla, au Sud au cap Malée, à l'Est à la Troade. Vers le Nord pourtant, on avait des notions un peu plus éloignées, l'expédition de Jason peut-être avait révélé l'existence d'un grand fleuve que les Grecs nommaient Océan (1) et qui se jetait dans le Pont-Euxin; et l'on savait aussi qu'au nord de son embouchure, dans les plaines humides, basses et nuageuses baignées par cet immense courant, vivait une triste bourgade de Kimmériens.

Dans le même récit, le poète Dorien avait placé au

---

(1) Voici ce que ce poète Dorien, et d'après lui, Homère, ont dit de l'Océan : Homère nous montre Ulysse racontant à Circé son voyage dans l'Adès, ou prairie de l'Asphodèle, demeure des ombres des héros (οδ. λ. 11) : « Pendant tout un jour de traversée maritime » nos voiles restèrent déployées, puis le soleil tomba et l'obscurité » nous cacha notre route. Le vaisseau arriva aux extrémités (πείρατα) » de l'Océan au courant profond. Là se trouvent un peuple et une » ville de Kimmériens enveloppés d'obscurité et de brouillards. » Jamais le soleil brillant ne les éclaire de ses rayons, ni quand il » monte vers le ciel étoilé, ni quand il redescend sur la terre; mais » une nuit funeste s'étend sur ces misérables mortels En arrivant » en ces lieux, nous tirâmes le vaisseau sur le rivage, nous en » fîmes sortir les brebis et nous longeâmes encore le cours de » l'Océan jusqu'à ce que nous eûmes atteint l'endroit indiqué par » Circé. (οδ. λ. 624). Je regagnai mon vaisseau : le flot l'emporta » sur l'Océan (οδ μ. 1). Quand le navire, continue Ulysse, eut quitté » le courant du fleuve Océan, il parvint aux flots de la vaste mer, » puis à l'île d'Æra. »

Le poète Dorien, qui mettait l'Adès au Nord de la terre, croyait que, pour y venir de la Grèce, il fallait traverser le fleuve Océan; indication qui se rapporte encore pleinement à l'Ister. C'est ce qu'il fait dire par l'ombre d'Anticlée que son fils était venu visiter dans l'Adès (οδ. λ. 156). « Il est impossible aux vivants de parvenir jusqu'à » ces lieux; car, dans l'intervalle coulent de grands fleuves, des » courants terribles et surtout l'Océan qu'il est impossible à un piéton » de traverser, s'il ne possède un solide navire. »

Sud de la terre plusieurs peuples merveilleux, les Phéaciens, les Kyclopes, les Géants, les Lotophages; nous ne parlerons ici que de deux d'entre eux, les seuls que l'érudition grecque ait plus tard voulu fixer en Libye.

Au dire de l'auteur, les Phéaciens tiraient leur origine des Dieux, ainsi que leurs monstrueux voisins, les Géants et les Kyclopes. Ils habitaient jadis, auprès de ces derniers, le pays d'Hypérie; mais les violences des Kyclopes les décidèrent à émigrer. Ils franchirent un détroit et allèrent habiter la fertile Schérie sous la conduite de Nausithoos, fils de Neptune et de la fille du Roi des Géants. Alcinoos, fils de Nausithoos, régnait encore sur eux, quand Ulysse vint échouer sur ces rivages. Le poète a fait des jardins d'Alcinoos un tableau délicieux. La demeure de ces peuples était fort éloignée, disait-il, de celle des hommes. Bien qu'habiles navigateurs et pourvus de navires qui se dirigeaient d'eux-mêmes à travers les mers, les Phéaciens n'avaient aucun commerce avec les humains; mais les Dieux venaient souvent leur rendre visite. Près d'eux se trouvait le Canton Réservé (Champ-Élysée), demeure de certains hommes auxquels les Dieux avaient accordé l'immortalité (Rhadamanthe, Ménélas, etc.) (1).

---

(1) οδ ε 278. — « Le dix-huitième jour apparurent à Ulysse les montagnes ombreuses du pays des Phéaciens. »

οδ ζ 2. — « Minerve se rendit au pays et à la ville des Phéaciens : ils avaient jadis habité les vastes plaines d'Hypérie, près des Cyclopes, hommes violents qui les maltraitaient et leur étaient supérieurs en force. Nausithoos, semblable aux Dieux, les fit émigrer hors de ces lieux et les conduisit à Schérie, où ils se fixèrent loin des hommes industrieux. »

οδ η 56. — « Nausithoos était né de Neptune, le Dieu qui ébranle la terre, et de Péribée, la plus belle des femmes. Celle-ci était la plus jeune fille du magnanime Eurymédon, qui régna jadis sur les superbes Géants; mais celui-ci fit périr son peuple coupable et périt aussi lui-même. Neptune s'unit alors à sa fille Péribée, dont il eut Nausithoos qui régna sur les Phéaciens. »

οδ η 205. — « Souvent les Dieux nous apparaissent, dit Alcinoos

Quant aux *Lotophages*, il est aisé de remarquer qu'au moment où le poète fait entrer ce mythe dans son récit, il n'en sait plus la véritable signification. Il n'y voit plus qu'un peuple mangeant un fruit donnant l'oubli ; la visite que lui fait Ulysse n'est plus qu'une simple aventure de voyages. Mais, dans l'origine, cette légende a dû avoir une physionomie funéraire. Le mot λωτοσ a une ressemblance visible avec les mots *lethum*, mort, *latere*, se cacher, disparaître, Λατω, déesse des ténèbres inférieures, λαθειν, se dérober, λαθεσται, oublier, ληθη, oubli. On ne peut douter que le λωτοσ ne fût une nourriture qui donnait l'*oubli* au même titre que l'eau du Ληθη, le fleuve infernal. Cette nourriture et cette boisson procuraient la mort *(lethum)*, en opposition avec l'ambroisie et le nectar, nourriture, boisson et lotion qui éloignaient la corruption des chairs.

Quoi qu'il en soit, notre poète n'y a vu qu'un fruit doux comme le miel (1), et ses commentateurs, par la suite, n'y ont pas cherché autre chose.

à Ulysse, car nous les touchons de près, aussi bien que les Kyclopes et les tribus farouches des Géants. »

οδ ζ 204. — « Nous demeurons à part, les plus éloignés qui soient sur la mer fluctueuse, et aucun autre des vivants n'a commerce avec nous. »

οδ η 321. — « On t'y conduira, dusses-tu aller bien au delà d'Eubée. Or, c'est un pays fort éloigné, à ce que rapportent certains de nos Phéaciens qui l'ont visité, en y conduisant le blond Rhadamanthe allant voir Tityos, le fils de la terre. Ils accomplirent sans peine ce trajet en un jour et le ramenèrent ensuite en sa demeure. Toi même tu reconnaîtras combien nos vaisseaux sont rapides. »

οδ θ 557. — « Nos vaisseaux n'ont pas besoin de pilotes ; ils savent les pensées et les désirs des hommes. »

(1) οδ. ι. 90. — (Ulysse débarque sur une terre inconnue et envoie deux des siens à la découverte) : « Ceux-ci arrivèrent chez les Loto- » phages et se mêlèrent à eux. Ces étrangers ne méditaient pas la » mort de nos compagnons, mais ils leur donnèrent à manger du » *lotos*. Or, celui qui a goûté du fruit du *lotos*, doux comme le miel, » ne veut plus revenir sur ses pas pour rapporter des nouvelles et

II

Une génération environ après la composition de cette Odyssée primitive (1200), les Doriens de l'Olympe se portèrent sur le Péloponnèse, sous la conduite des Héraclides, et expulsèrent de ce pays les Achéens et les Ioniens. Ceux-ci émigrèrent en masse sur les côtes d'Asie. Ce fut là que, deux siècles après, naquit Homère, et qu'il composa une nouvelle Odyssée. Il s'empara, d'ailleurs des aventures attribuées par le poète Dorien à Ulysse ; mais il n'hésita pas à en remanier la géographie, d'après les notions nouvelles qu'on possédait de son temps. La principale de ces altérations consista à rejeter dans les mers Occidentales les courses d'Ulysse, qui, dans l'épopée originale, représentaient une circumnavigation de la mer extérieure. Ce nouvel itinéraire, le seul qui ait été connu des commentateurs des temps plus modernes, a eu pour résultat de faire assimiler, à divers points de la Sicile et de l'Italie, les demeures imaginaires des Lestrygons, des Phéaciens et des Kyclopes, en même temps que les îles aussi peu réelles d'Æa, d'Ogygie et des Sirènes.

Dans le nouveau poème, les Lotophages restèrent seuls au Midi, non pas, il est vrai, qu'Homère les y ait placés avec précision, mais parce qu'au début de la tempête de dix jours qui fit perdre à la flotte d'Ulysse tout sentiment de sa position réelle, le poète avait mis en scène le vent Borée, éloignant le héros du cap Malée (1) ; cela

---

» reprendre la mer. Mes compagnons avaient résolu de rester avec » les Lotophages à y savourer le *lotos* et à oublier le retour (νοστου » τε λαθεσται). Je les ramenai par force aux vaisseaux malgré leurs » cris. »

(1) οδ. ι. 80. — « Comme je doublais le cap Malée, les flots, le courant et le Borée me repoussèrent et m'emportèrent loin de Cythère. De là, nous fûmes, pendant neuf jours, ballotés par des vents per-

a suffi aux exégètes pour en conclure arbitrairement qu'à la fin de la tempête, Ulysse avait été jeté sur une côte du Midi.

La Libye était, d'ailleurs, connue d'Homère : il savait que c'était un canton voisin de l'Égypte et qu'elle s'étendait à l'Ouest au delà du méridien de la Crète. Il y voyait un pays de pasteurs, et n'ignorait pas que les Phéniciens de Tyr y faisaient le commerce. « Nous sommes allés » en Libye, fait-il dire à Ménélas; les agneaux y naissent » avec des cornes; les brebis y mettent bas trois fois » l'an. Là ni le maître, ni le berger ne manquent de fro- » mage, ni de chair, ni de lait délectable; car, les brebis » y fournissent sans cesse du lait à traire (1). » Ailleurs, mettant en scène Ulysse, le même poète nous montre ce héros menteur contant un voyage imaginaire, qu'il prétendait avoir fait dans cette direction : « J'étais en Égypte, » disait-il, quand un Phénicien habile en tromperies, » fourbe insigne, qui avait déjà causé aux hommes bien » des maux, me décida à partir avec lui pour la Phénicie, » sa demeure....; là, il me fit monter sur un vaisseau » traversant la mer pour aller en Libye; il me disait » faussement que c'était pour y conduire ensemble une » cargaison; mais, en réalité, il voulait m'y vendre et » tirer de moi un prix considérable. J'avais des soup- » çons; je le suivis cependant : la nécessité m'y forçait.... » Quand nous eûmes dépassé la Crète, une tempête » éclata.... (2). »

C'est à ces renseignements exacts à la fois et vagues que se bornent les connaissances d'Homère. On voit qu'il ne les tient que de troisième ou de quatrième main; car, dès qu'il veut préciser, il perd son exactitude. C'est ainsi qu'il place à une journée maritime de l'Égypte l'île

---

nicieux sur la mer poissonneuse. Le dixième jour seulement nous abordâmes à la terre des Lotophages. »

(1) οδ. δ. 8.

(2) οδ. ξ. 285.

de Pharos, qui n'en est réellement qu'à un petit nombre d'encablures (1).

Homère parle aussi des Éthiopiens; mais l'on aurait tort d'y reconnaître les nègres africains. Il ne met pas du tout les Éthiopiens en Libye; tout montre, au contraire (la place géographique qu'il leur attribue et le nom qu'il leur applique), que la Grèce ne connaissait pas réellement, à cette époque, de peuples noirs, et que leur existence présumée était une simple hypothèse seulement basée sur certaines déductions scientifiques. Homère, en effet, croyait que la Terre était un disque de peu d'étendue sur les bords duquel s'ouvraient deux lacs, l'un dans l'Est, l'autre dans l'Ouest. Le soleil, d'après lui, s'élançait du lac d'Orient (2), s'élevait en courbe jusqu'au-dessus de Syros, l'une des Cyclades (3), et de là, changeant de direction, redescendait vers l'autre bord de la terre pour s'y plonger dans le lac d'Occident (4).

Le résultat naturel de ce système scientifique, c'était que les deux groupes d'hommes, qui touchaient à ces deux lacs, devaient forcément avoir le visage brûlé par les feux du soleil, au moment où celui-ci passait à leur proximité. Sur cette supposition, on donna à ces peuples un nom grec qui indiquait cette circonstance. Ce nom fut celui d'*Αἰθιοψ* (visage brûlé), formé de *Αἴθειν* et de *ὤψ*, aspect, visage (5).

---

(1) οδ. δ. 354.

(2) οδ. γ. 1. — « Le soleil, ayant quitté son lac d'une admirable beauté, s'élança vers le ciel tout d'airain pour éclairer les Immortels et les mortels répandus sur la terre féconde. »

(3) οδ. ο. 403. — « Il est une île nommée Syros où se produisent les changements de direction du soleil. » (*ὅθι τροπαὶ Ἠελίοιο*).

(4) Eschyle. (Prométhée délivré) « Voici le bassin sacré, à la surface pourprée, de la mer Érythrée. Voici le lac aux ondes fulgurantes, nourricier de mille êtres, le lac des Éthiopiens, où le soleil qui voit tout, baigne chaque fois son corps immortel et délasse, dans les chauds bas-fonds d'une eau douce, ses coursiers fatigués. »

(5) οδ. α. 22. — « Cependant Neptune se rendait chez les Éthio-

Il ne semble pas que cette donnée fût nouvelle à l'époque d'Homère; car tout semble prouver que ce poète croyait personnellement à l'existence des Éthiopiens d'Orient et d'Occident. En effet, il mentionnait ceux de l'Est à proximité des peuples de la Phénicie. « J'ai » visité, faisait-il dire à Ménélas, Cypre et la Phénicie; » nous sommes allés chez les Éthiopiens, les Sidoniens, » les Érembes et dans la Libye (1). »

Je viens de dire que ces peuples au visage brûlé étaient purement imaginaires : je n'ignore pas cependant qu'une école toute moderne a voulu voir dans les Éthiopiens de l'Odyssée les peuples Kouchites de la Susiane qui avaient, en effet, le teint bronzé; mais cette concordance est due simplement au hasard, lequel, en géographie, a donné assez souvent aux hypothèses les plus hasardées des confirmations inattendues. Cette école n'a pas suffisamment réfléchi que, puisque l'auteur de l'Iliade ne connaissait rien au delà de la côte occidentale de l'Asie-Mineure, et puisqu'au delà du fleuve Saggarios, si voisin de Troie pourtant, il ne pouvait nommer que les légendaires Amazones, et n'avait aucune notion des Arméniens, des Chaldéens, des Assyriens et des Babyloniens, à plus forte raison Homère, son prédécesseur, ne pouvait rien savoir des peuples du pays de Suze.

Parmi les personnages qu'Homère fait figurer dans son poème, nous devons citer Atlas dont il a probablement pris la notion au poème Dorien dont nous avons parlé plus haut. Voici d'ailleurs ce qu'il en dit : « Calypso est la fille d'Atlas aux projets malveillants, qui voit les fonds de toute la mer et supporte les Grandes Colonnes soutenant des deux parts et la Terre et le Ciel (2). » (On

---

piens qui demeurent au loin. Ces Éthiopiens sont divisés en deux peuples qui sont les plus reculés de tous, les uns demeurant là où se couche Hypérion, les autres là où il se lève. Le Dieu y allait recevoir une hécatombe de bœufs et de brebis. »

(1) οδ. δ. 38.

(2) οδ. α. 52.

voit par l'épithète ὀλοοφρων (aux projets malveillants), qu'Homère avait déjà connaissance de la légende que nous racontera plus tard l'auteur hésiodique de la Théogonie.)

Un autre mythe, dont Homère a bien probablement pris aussi la donnée dans l'œuvre de son prédécesseur, c'est celui de la Gorgone qu'il place dans l'Adès (le pays de l'obscurité), région située au Nord extrême de la terre et servant de demeure aux Ombres des mortels. Il ne donne, d'ailleurs, sur cette Gorgone, aucun renseignement, sinon que c'était un monstre terrible (1).

Quant à l'Océan, Homère ne semble pas avoir eu une idée bien nette de ce qu'il fallait y voir. Tantôt, ce qu'il en dit se rapporte à la donnée de l'auteur Dorien qui en faisait le fleuve bornant l'Adès au Sud (2); mais, dans d'autres endroits, c'est la mer d'Ithaque ou bien la haute mer (3), ou, enfin, comme plus tard dans l'Iliade, un courant d'eau marine tournant autour des limites extérieures de la terre (4).

Homère parle aussi des *Bienheureux ;* mais, pour lui,

---

(1) Οδ. λ. 634. — « J'eus peur que la noble Proserpine n'envoyât de l'Adès la tête gorgonienne d'un monstre cruel. » (Γοργειην κεφαλην δεινοιο πελωρου.)

(2) « Ulysse vient de tuer les prétendants d'Ithaque, dit alors le » poète (Οδ. ω. 9), Mercure conduisit leurs âmes par des voies téné» breuses. Ils franchirent les *courants* de l'Océan et le rocher de » Leucade. Ils dépassèrent les portes du Soleil et le pays des Songes » et arrivèrent aussitôt après au pays de l'Asphodèle où demeurent » les Ombres. »

(3) Οδ. ε. 268. — « Le Charriot, constellation qui tourne sans » cesse en guettant Orion, et qui seule ne se plonge pas dans les » eaux de l'Océan. »

(4) Οδ. δ. 563. — « Le Champ-Élysée, où l'Océan, pour rafraîchir les hommes, envoie sans cesse les haleines du Zéphyre au souffle bruyant. »

Οδ. — « Autour de moi, dit Ulysse, en parlant de son séjour de neuf ans chez Calypso, roulait en murmurant le courant immense de l'Océan écumeux. »

c'est aux *Dieux* qu'appartient exclusivement ce surnom (1). Ce ne sera que plus tard qu'on l'attribuera aussi à ces héros auxquels les Dieux avaient épargné la mort, et qu'ils avaient envoyés aux extrémités de la terre dans le Champ-Élysée. Le poète Dorien, qui, avant Homère, avait mentionné ces héros et leur demeure, ne leur avait pas appliqué non plus le titre de Bienheureux (2).

Un autre nom, qui jouera plus tard un grand rôle en Libye, est celui de *Tritogénie*, épithète appliquée à la déesse *Athéné* par Homère, qui du reste n'en donne pas la signification (3).

Il faut aussi noter Phorcys, souverain de la mer stérile, dont la fille Thoossa eut de Neptune le géant Polyphème (4) Φορκυς est en grec le nom du *phoque*.

III

Longtemps après Homère, les différents peuples grecs restèrent confinés dans l'Hellade et dans l'Asie. Les uns, les Doriens, étaient de leur nature peu navigateurs; quant aux autres, Ioniens et Achéens, mieux disposés pour la vie maritime, ils avaient assez à faire de conquérir sur les marchands Phéniciens les îles méridio-

(1) οδ. δ. 184. — « Les Dieux Bienheureux. » (Θεοι μακαρες).

(2) οδ. δ. 563. — « Pour toi, dit Protée à Ménélas, les immortels t'enverront au Champ Réservé (Ἠλυσιον πεδιον), extrémité de la terre et demeure du blond Rhadamanthe, région où la vie est très facile, où l'on ne connait ni la neige, ni le long hiver, ni la pluie, où l'Océan, pour rafraichir les hommes, envoie sans cesse les haleines du Zéphyre au souffle bruyant. »

(3) οδ. γ. 375. — « La fille de Jupiter, la très glorieuse Tritogénie. » (Διος θυγατηρ κυδιστη Τριτογενεια).

(4) οδ. α. 72. — « Phorcys, souverain de la mer stérile. » Le même poème mentionne aussi à deux reprises (οδ. ν. 96 et 345), un port d'Ithaque consacré « à Phorcys, le vieillard de la mer. »

nales de la mer Égée. Cette tâche difficile suffit longtemps à leur activité guerrière et colonisatrice.

Cette période, qui dura deux siècles (de 900 à 700), fut pour les poètes des Deux Grèces une époque de production féconde. Inspirés par les vieux souvenirs aryens de leur berceau javanique, par leur piété envers les Dieux, par l'ivresse des fêtes sacrées, par les haines mutuelles des tribus ou par les scènes d'une civilisation naissante, les aèdes de la Grèce composaient à l'envi des odes, des épopées, des chants sur l'origine des choses ou les merveilles de la terre. Les noms de ces poètes ont presque tous péri. Peut-être eux-mêmes ne les avaient-ils pas attachés à leurs œuvres; peut-être les rhapsodes qui ont répété leurs vers ont-ils négligé d'en rapporter la gloire à leurs auteurs; plus tard, la Grèce se contenta d'attribuer leurs poèmes, selon le genre de chacun, à certains personnages antiques dont les noms avaient seuls survécu parmi les autres. Grâce à ce procédé, Homère, auteur de l'Odyssée, devint aussi le poète : 1° de l'*Iliade*, œuvre admirable due au génie de son plus brillant imitateur; 2° des Épigones, récit de la prise de Thèbes par les enfants des Sept-Chefs; 3° et des vers Cypriens qui racontaient l'enlèvement d'Hélène par le Troyen Paris.

De même Hésiode, aède fameux, avait célébré les *Travaux* des labours et les *Jours* des semailles. On lui attribua : 1° la Théogonie, histoire généalogique des Dieux de la Grèce; 2° le Catalogue des Femmes; 3° les Grandes Orientales; 4° les Travaux d'Hercule; 5° et une quantité de petits poèmes dont les derniers étaient si peu de lui qu'ils ne sont pas même antérieurs aux guerres médiques.

Linus, Musée, Orphée eurent dans leur lot les chants religieux, les odes sacrées, les prières aux Dieux immortels de l'Olympe et aux sombres divinités de l'Enfer.

Tous ces poèmes, tous ces récits intéressent plus ou moins la géographie libyenne; car, c'est dans leurs vers,

œuvres souvent de pure imagination, que les exégètes prirent les éléments de leurs récits sur l'ensemble, les divisions et les limites des continents et des îles de la terre. A force de se répéter les uns les autres (car les Anciens n'ont guère fait que se copier successivement), les commentateurs finirent par se former un corps de doctrine qui fit loi pour l'opinion publique, et qui s'imposa, dès lors, impérieusement à leurs successeurs. La science actuelle, comme je l'ai dit plus haut, est encore, sans qu'elle s'en doute, sous l'influence, en bien des points, de ces antiques données de la mythologie hellénique.

IV

Parmi toutes ces œuvres de poètes inconnus, il en est une qui brille au premier rang d'un éternel éclat et d'une éternelle jeunesse : c'est l'Iliade, poème qui fut composé quelques générations après l'Odyssée, à une époque déjà plus avancée de la civilisation. Aussi trouve-t-on dans les idées du poète d'Achille une différence sensible avec celles du poète d'Ulysse. Les notions géographiques, entre autres, se sont modifiées et en beaucoup d'endroits agrandies.

L'Océan, par exemple, n'y est plus le fleuve septentrional du poète Dorien. Ce n'est plus non plus la haute mer du poète de l'Odyssée; il est devenu très clairement un courant circulaire enveloppant le disque terrestre. Il prend sa source à l'occident de ce plateau et roule tout autour de la terre ses flots impétueux (1). Néanmoins,

(1) Iλ. σ. 607. — (Vulcain forge le bouclier d'Achille et y représente les scènes de la vie terrestre). « Enfin, sur le rebord du très solide bouclier, il représente la force puissante du fleuve Océan. » Ici l'Océan entoure le bouclier, comme dans l'opinion du temps il entourait la terre (ποταμοιο μεγα σθενοσ Ὠκεανοιο).

Iλ. σ. 399. — « Eurynomé est la fille de l'Océan dont le cou-

l'auteur ne rompt pas tout à fait avec la donnée de l'Odyssée qui fait de l'Océan le large bassin de la haute mer, et il reproduit même, en un certain moment, les vers d'Homère relatifs à la grande Ourse (1).

Quant aux lacs de pourpre de l'Odyssée, d'où le soleil s'élançait et où il se replongeait à la fin de sa course, ils ont disparu de l'Iliade. C'est de l'Océan que le soleil s'élève et c'est dans l'Océan qu'il redescend ensuite (2). Ce grand fleuve a, d'ailleurs, pris dans la Théogonie grecque un rôle fort important; il est à la fois un Dieu puissant et l'origine (le premier ancêtre) des Dieux eux-mêmes (Θεων γενεσις) (3).

rant revient sur lui-même (ἀψορροου Ὠκεανοιο). » Le mot αψορροου a trait à ce fait que, d'après l'opinion antique, l'Océan coulant en cercle de l'Ouest au Sud, du Sud à l'Est, et en second lieu de l'Est au Nord, puis à l'Ouest, revenait ainsi à son point de départ.

Iλ. π. 150. — « La harpye Podarghé avait conçu ces coursiers du Zéphyre, alors qu'elle paissait dans une prairie près du courant de l'Océan.

Iλ. ξ. 247. — « J'endormirais jusqu'aux courants de l'Océan lui-même. »

Çà et là, l'auteur nomme l'Océan, « l'Océan au courant profond » (βαθυῤῥοοσ). Partout domine la pensée que l'Océan est un fleuve.

(1) Iλ. σ. 486. — « L'Ourse appelée aussi Charriot qui guette le vigoureux Orion et seule ne se baigne pas dans les ondes de l'Océan. » (λοετρων Ὠκεανοιο).

(2) Iλ. η. 421. — « Ensuite le Soleil, s'élançant de l'Océan au cours silencieux et au courant profond, s'élève vers le ciel en éclairant aussitôt les campagnes. »

Iλ. τ. 1. — « L'aurore au voile couleur de safran sortait des courants de l'Océan pour porter la lumière aux immortels et aux humains. »

Iλ θ. 485. — « La brillante lumière du soleil se précipita dans l'Océan, amenant la nuit sur la campagne nourricière. »

Iλ. ε. 5. — « Pareil à l'astre d'automne qui brille d'un très vif éclat, quand il s'est baigné dans l'Océan. »

(3) Iλ. ξ. 20 et 301. — « L'Océan fils du Ciel, époux de Tethys. »

Iλ. ξ. 200. — « Je vais aux extrémités de la terre féconde visiter l'Océan, origine des Dieux, et Téthys leur mère, qui m'ont bien nourrie et bien choyée quand ils me reçurent de Rhéa. »

Il n'est plus question dans le nouveau poème de ces Phéaciens, dont Homère parlait, comme recevant la visite des Dieux. Ce rôle est dévolu dans l'Iliade aux Éthiopiens, hommes pieux offrant des festins aux Immortels (1). Il n'est plus parlé des Géants, des Kyclopes, ni des Lestrygons, auxquels, d'ailleurs, les guerriers rassemblés sous les murs de Troie n'avaient pas affaire; mais, en échange, il y est question de ces peuples nains, les Pygmées, hauts seulement d'une coudée, auxquels les Grues faisaient la guerre (2).

Comme Homère, l'auteur de l'Iliade a quelquefois parlé d'Athéné (Minerve) sous son nom antique de Τριτογενεια (3), qu'il n'explique pas plus que son prédécesseur.

Iλ. ξ. 247. — « J'endormirais jusqu'aux courants du fleuve Océan, bien qu'il soit l'origine de tous les êtres. »

Iλ. υ. 7. — « Tous les fleuves se présentèrent, hormis l'Océan. »

Iλ. φ. 195. — « La grande force de l'Océan aux courants profonds, bien que de lui découlent tous les fleuves, toutes les mers, toutes les fontaines et les grandes sources, n'en craint pas moins elle-même la foudre du grand Jupiter. » — J'ai traduit ici mot à mot : μεγα σθενος ωκεανοιο; mais je dois remarquer que, dans les poètes du temps, cette formule doit se rendre par : « l'*Océan* à la force puissante. » Nous en verrons par la suite d'autres exemples : Βιη Ηρακλειη (la force d'Hercule) pour le vigoureux Hercule, Μεγα σθενος Ὠριωνος (la grande vigueur d'Orion) pour le vigoureux Orion, etc.

(1) Iλ. α. 423. — « Jupiter est allé hier soir, vers l'Océan, chez les vertueux Éthiopiens pour y recevoir des festins. Tous les Dieux s'y sont rendus avec lui; dans douze jours, il reviendra dans l'Olympe. »

Iλ. ψ. 205. — « Je retourne vers les courants de l'Océan, dans la terre des Éthiopiens, où l'on offre des hécatombes aux Immortels; car, moi aussi, je veux avoir ma part des viandes consacrées. » (ἱρων).

(2) Iλ. γ. 3. — « Ainsi retentit du haut du ciel la voix des Grues, quand elles fuirent l'hiver et les pluies sans fin, et qu'elles volent à grands cris au-dessus des courants de l'Océan pour porter à la race humaine des Pygmées, le carnage et la mort, et les provoquer, dès l'aube du matin, à un terrible combat. »

(3) Iλ. δ. 515. — « La fille de Jupiter, la très glorieuse Tritogénie. »

Il parle aussi des Amazones comme d'une nation de femmes, ennemies des hommes, qui, campées derrière le Saggarios, fleuve de la Haute-Bithynie, y faisaient la guerre aux Phrygiens et aux Lyciens (1). Nous sommes encore loin du temps, où je ne sais quel collecteur de fables les amènera en Afrique.

La Gorgone figure aussi dans l'Iliade. Il semble que l'auteur y ait vu un long serpent au regard fascinateur (2).

Dans le même poème, il est encore parlé d'une plante nommée le *lotos;* mais ce *lotos* n'est plus le fruit doux comme le miel d'Homère. Ce n'est plus qu'une herbe croissant sur les bords du Simoïs et servant de fourrage aux chevaux de l'armée grecque (3).

Quant aux Bienheureux, cette épithète n'est donnée dans l'Iliade qu'aux Dieux immortels (4).

Iλ. θ. 39. — « Tritogénie, ma chère fille, » (dit Jupiter).

(1) Iλ. γ. — « Je suis allé, dans ma jeunesse, aider les Phrygiens quand ils campaient sur les bords du Saggarios pour combattre les Amazones, ennemies des hommes. »

Iλ. ζ. 185. — « Le troisième exploit de Bellérophon fut quand il immola les Amazones, ennemies des hommes. »

(2) Iλ. θ. 349. — « Hector avait les yeux de la Gorgone et de Mars, fléau des humains. » (Γοργους ομματ' ἐχων).

Iλ. λ. 36. — « Autour de ce bouclier s'enroulait la Gorgone à l'œil farouche, lançant un cruel regard. » (Γοργω βλοσυρωπις).

Iλ. ε. 741. — « On voit sur ce bouclier la tête gorgonienne d'un monstre cruel, tête horrible, effrayante, prodige de Jupiter qui porte l'Égide. »

(3) Iλ. β. 776. — « Les chevaux d'Achille paissent le *lotos* et l'ache qui croît dans les marais. »

Iλ. φ. 351. — « Tout brûlait, les ormes, les saules, les tamaris. Le *lotos* brûlait aussi, ainsi que le jonc et le souchet, qui poussaient sur les rives charmantes du fleuve (Simoïs). »

Iλ. 347. — « Sous Jupiter et Junon pousse une herbe nouvelle, le *lotos* humide de rosée, le safran et l'hyacinthe délicate qui les soulève mollement. »

(4) Iλ. ζ. 141. — « Aux Dieux Bienheureux. »

V

Presqu'à la même époque où paraissait l'Iliade, Hésiode composait en Béotie le poème des Travaux et des Jours. C'est le premier qui ait appliqué à des hommes le nom de *Bienheureux* jusque-là réservé aux Dieux et que, du reste, le poète accorde encore à ceux-ci (1). Ces Bienheureux, dont l'histoire a été composée d'éléments pris dans Homère et réunis ensemble, sont les héros ou demi-Dieux qui tombèrent sous les murs de Thèbes et de Troie. Jupiter, après leur mort, leur donna une existence nouvelle dans une demeure située aux confins de la terre, loin des Dieux à la fois et des hommes. Ce domaine était sous la domination de Saturne; il portait le nom d'Iles des Bienheureux et était voisin de l'Océan (2).

Quant à cet Océan, l'auteur lui donne un courant tout en lui appliquant un détail qui se rapproche plutôt de la haute mer de la deuxième Odyssée (3).

---

(1) Hésiode. — (Les Travaux et les Jours). Ἀθανατων μακαρων.

(2) Hésiode : Les Travaux et les Jours. — « Ce fut la race divine de ces héros qu'à la première génération on appela demi-Dieux sur la terre nourricière. Ils trouvèrent le trépas dans la guerre cruelle et le combat acharné; les uns tombèrent près de Thèbes aux Sept-Portes..., les autres quand la beauté d'Hélène à la belle chevelure les conduisit vers Troie. Le trépas de la mort les couvrit, mais Jupiter leur donna une existence et une demeure aux confins de la terre, à l'écart des hommes et loin des Immortels. Maintenant, ayant l'esprit tranquille, ces heureux héros habitent les Iles des Bienheureux près de l'Océan aux gouffres profonds (a). La terre féconde leur fournit un fruit doux comme le miel et qui fleurit trois fois par an. »

(a) Ἐν Μακαρων Νησοισι παρ Ὠκεανον βαθυδινην.

(3) Hésiode : Les Travaux et les Jours. — « Déjà l'étoile Arcture abandonne le courant sacré de l'Océan. »

VI

Vers la fin de la période qui nous occupe, au moment presque où les Grecs allaient faire passer en Libye une première colonie Théréenne, parut un dernier poème dont l'auteur est resté inconnu. L'antiquité toute entière croyait qu'il était d'Hésiode; la critique moderne a prouvé qu'au contraire, il était bien postérieur à ce poète.

L'auteur de la Théogonie s'est avisé d'un travail qui indique généralement une période de décadence. Il a imaginé d'établir une histoire généalogique de toutes les divinités que la Grèce adorait de son temps. Dans ce cadre nécessairement arbitraire, l'auteur fit entrer du mieux qu'il put une quantité de notions d'origines tout à fait disparates, souvent contradictoires, et d'époques absolument différentes. On y rencontre des détails provenant d'un ancien culte naturaliste, antérieur probablement à l'arrivée des Jaoûnes dans l'Hellade, mêlés aux débris de certains souvenirs historiques datant de la période passée en Bactriane, ou des diverses époques de l'émigration aryenne. On sent que le vieil auteur a été souvent fort embarrassé pour concilier toutes ces données; mais où il a complètement échoué, c'est quand il a voulu ménager à la fois les deux tendances de l'esprit grec concernant la nature des Dieux.

Les Hellènes, en effet, furent toujours en grand désaccord à ce sujet; les uns ne voyaient guère dans les Dieux que des hommes d'une puissance supérieure, les autres, au contraire, y reconnaissaient les Immortels, souverains des forces de la nature. Tantôt le poète penche d'un côté, tantôt il incline de l'autre; le plus souvent, il se maintient dans un milieu indécis, qui blesse l'esprit de nos jours, mais qui jadis paraissait moins étrange.

Bien qu'il ne faille accorder aucune confiance sérieuse aux arrangements du poète de la Théogonie et aux filia-

tions qu'il lui a plu d'attribuer aux divers Dieux de la Grèce, et qui ne sont pas toujours d'accord avec celles de l'Odyssée et de l'Iliade, son ouvrage n'en est pas moins fort important à consulter; car, c'est lui qui a surtout fourni aux exégètes des temps suivants les éléments dont ils se sont servis pour échaffauder leurs différents systèmes. Il est nécessaire, en effet, pour suivre avec fruit l'histoire des mythes libyens, de bien déterminer les termes et le vrai sens des vers de cette œuvre, afin de bien les distinguer des termes et du sens qu'on a prétendu plus tard leur attribuer.

« Au commencement, dit le poète, exista tout d'abord » le Chaos, principe féminin, qui fut le plus ancien de » tous les êtres; puis la Terre, puis les Abîmes (Ταρταρα), » et, enfin, l'Amour (Ερως). » Tous ces principes étaient indépendants les uns des autres.

De Chaos, dit-il ensuite, naquirent l'Érèbe et la Nuit, et de ce couple vint une nombreuse série de divinités qui, à les bien examiner, ne sont que les représentations divinisées des divers états de l'âme et du corps humain (1). Un seul groupe se détache assez singulièrement de cet ensemble d'entités philosophiques : je veux parler « des Hespérides auxquelles au delà du bruyant » Océan, on a confié les belles pommes d'or et les arbres » qui produisent ces fruits. »

Après avoir dénommé les descendants de Chaos, l'auteur passe à ceux de la Terre. Celle-ci eut d'abord, sans le concours d'aucun principe mâle, le Ciel, les Montagnes, puis Πελαγος et Ποντος, qui représentent tous deux la mer

(1) Ce sont le Destin, la Parque, la Mort, le Sommeil, la troupe des Songes, — Momus, la Peine, les *Hespérides*, les Destinées et les Parques, Némésis, la Fraude, le Commerce amoureux, la Vieillesse, — puis la Dispute, mère à son tour de la Vengeance et de la Faim, des Douleurs, des Batailles et de plusieurs autres entités du même genre parmi lesquelles figure Ληθη, la déesse de l'Oubli. (Théogonie, vers 219).

sous deux aspects différents. La Terre s'unit plus tard au premier né et au dernier né de ces enfants.

De l'aîné, Ουρανος, le Ciel, elle eut des fils et des filles. Le premier de tous fut l'Océan (Ωκεανος). On remarque parmi les autres, Κρονος (le Temps, Saturne), Japet, les Cyclopes, Briarée aux cinquante mains et ses deux frères, les Érynnies, les Géants, etc. Ce fut de cette branche des Dieux que naquirent les divinités de l'Olympe sur lesquels l'auteur reviendra plus tard.

De la Terre et de son fils Ποντος naquirent Nérée, le vieillard de la mer, Thaumas (le Prodige), puis Phorcys et Céto (Φορκυς, le phoque, Κητω, la baleine). Ces deux derniers donnèrent naissance à divers monstres qui, dans l'origine, devaient être tous serpentiformes (1) et dont quelques-uns le sont restés, savoir : les Grées, les Gorgones, Échidna, moitié femme et moitié vipère, et aussi le « serpent qui, dans les grottes de la Terre, espaces immenses, garde des pommes entièrement d'or. » On voit que le poète fait ici une distinction entre les *pommes d'or*, *fruits* au pays des Hespérides et les *pommes d'or, pépites* dans les profondeurs de la Terre. L'auteur donne sur ces divinités étranges un certain nombre de renseignements; nous ne les relèverons ici que pour ceux de ces êtres qu'on a fait plus tard figurer en Libye.

« Les Gorgones, dit-il, demeurent au delà du bruyant » Océan, à l'extrémité de tout, près de la Nuit, là où se » trouvent les Hespérides à la voix sonore. Ce sont » Sthéno, Euryale et Méduse que le malheur a frappée. » Cette dernière, en effet, était mortelle, au lieu que les » deux autres n'avaient à craindre ni la mort, ni la » vieillesse. Le Dieu à la chevelure bleu de mer s'unit à

(1) Dans le poème, l'anthropomorphisme domine dans la nature de ces monstres : Phorcys est courageux, Céto et les Grées ont de belles joues et ces dernières des cheveux blancs, Péphrédo a un beau voile, Ényo un voile d'or; mais ces déguisements modernes ne suffisent pas à cacher que, dans leur état primitif, ces êtres étaient zoomorphes (Théog., vers 270).

» l'une d'elles dans la molle prairie et sur les fleurs du
» printemps. Puis, lorsque Persée lui eut tranché la tête,
» il naquit de son tronc le grand Chrysaor et le cheval
» Pégase. Celui-ci reçut son nom de ce fait qu'il naquit
» aux environs des sources de l'Océan (1). »

De Chrysaor, qui paraît avoir été conçu par les premiers Grecs sous la forme d'un chien ailé (2), puis sous celle de l'aigle de Jupiter, une nymphe de l'Océan eut un fils qui fut « le fameux Géryon aux trois têtes. Celui-ci
» fut dépouillé de ses armes par le vigoureux Hercule,
» auprès de ses bœufs aux jarrets fléchissants, dans
» Érythie entourée par les flots, le jour où ce héros
» emmena ces bœufs aux larges fronts vers la Sainte
» Tirynthe, en traversant un bras de l'Océan, après avoir
» mis à mort le chien Orthros et le bouvier Eurytion
» dans leur étable obscure, au delà du bruyant
» Océan (3). »

Échidna eut de l'Ouragan (Τυφαων) différents êtres monstrueux, tels que le chien Orthros qui fut donné à Géryon (4), Cerbère, le chien des enfers, l'hydre de Lerne, la Chimère et le Sphinx. Elle eut aussi de son fils Orthros le lion de Némée.

Après en avoir fini avec cette postérité étrange de la Terre et de Pontos, le poète passe à celle que l'Océan, leur fils aîné, eut de sa sœur Téthys. Cette postérité est formée par les fleuves au nombre de vingt-cinq; l'auteur nous donne leurs noms, et il résulte de ce renseignement éminemment géographique, qu'à l'époque de la Théogonie, les Grecs ne connaissaient, en dehors de la Grèce et de l'Asie-Mineure, que le Nil, l'Ister, le Phase et l'Éridan, grand cours d'eau qui paraît avoir été un affluent de l'Ister. Il n'y est question d'aucun fleuve

(1) Théog., 274.
(2) Théog., 283.
(3) Théog., 287 et 882.
(4) Théog., 309.

libyen, pas même de cet imaginaire fleuve Triton dont les géographes parleront tant par la suite.

Après nous avoir détaillé la généalogie des astres, des vents et de certains Dieux célestes et infernaux, représentants des grandes forces de la nature, le poète nous montre Saturne et Rhéa donnant naissance à Jupiter et à Junon, ainsi qu'aux autres Dieux de l'Olympe : puis Japet ayant pour fils Atlas, Ménœtios, Prométhée et Épiméthée (1); après quoi il nous donne l'histoire de cette race royale des Dieux.

C'est dans ce récit surtout que se révèle la lutte de ces deux tendances dont j'ai parlé plus haut; mais on y voit qu'en somme, des deux systèmes qui avaient cours de son temps sur l'histoire des Dieux, celui que l'auteur comprend le mieux est celui qui ramène les divinités de l'Olympe à une nature presque entièrement humaine. A part certains détails, au moyen desquels il essaie, sans y réussir, de rendre à ces Dieux une physionomie plus majestueuse, le poète raconte les événements de l'Olympe, comme si les Dieux, ses habitants, n'étaient qu'une peuplade sauvage un peu plus puissante que les autres. Il suffirait d'enlever aux tribus et aux personnages en jeu les noms retentissants de Dieux, d'Hommes, de Ciel, de Temps, etc., pour que cette histoire pût s'appliquer sans difficulté à n'importe quelle population de la première antiquité.

D'après le récit du poète, les Dieux n'étaient qu'une peuplade puissante tenant en servage la misérable nation des *Hommes* habitant des cantons inférieurs environnant l'Olympe. Ces derniers en étaient encore à ce point de sauvagerie qu'ils ne connaissaient pas encore l'usage du feu. Les Dieux, au contraire (auxquels leur nom, Θεοι, assigne une origine aryenne, et qui ont dû apporter de leur berceau le culte d'*Agni*), se servaient de cet élément et en conservaient le dépôt dans le foyer

(1) Théog., 509.

sacré de leur tribu. Ils se gardaient, d'ailleurs, avec soin d'en révéler le secret aux *hommes*, de peur de procurer à des vassaux un moyen de se civiliser et de leur résister. Ce n'est pas qu'eux-mêmes vécussent dans un état social bien avancé : comme il arrive chez tous les barbares où la force corporelle est le fondement de la puissance, les chefs devenus vieux étaient renversés par leurs fils impatients de commander à leur tour. Le grand-père du chef actuel des Dieux, Οὐρανοσ craignant ce sort, avait emprisonné ses fils (1), mais leur mère Γαια avait donné la liberté à l'un d'eux, Κρονοσ, qui mutila son père, l'exila du pays et s'empara du pouvoir. A son tour Κρονοσ avait enfermé ses enfants (2). L'un d'eux, Ζευσ, échappé au sort commun, s'aida de ses frères, de ses oncles et de ses cousins, las de la domination de Κρονοσ, le renversa, le chassa dans l'Ouest, et devint à sa place le Roi des Dieux et des Hommes.

Non loin de l'Olympe, à Othrye, vivait une autre tribu apparentée aux *Dieux*, nommée lés *Titans*, qui leur enviait leur demeure. Elle essaya de les en chasser; mais aidé des fils d'*Ouranos*, ses oncles, Ζευσ, le nouveau Roi, repoussa l'attaque des Titans, les fit prisonniers et les jeta dans les cachots de la tribu (Ταρταρα) sous la garde des trois fils d'Ouranos (le Foudre, l'Éclair et le Tonnerre).

Mais bientôt, comme c'est l'usage, les vainqueurs se divisèrent; les fils de Japet devinrent mécontents de Dzeus. Tout d'abord ils montrèrent leur hostilité par une de ces grossières plaisanteries si chères aux esprits sans culture. Leur tour étant venu de fournir la part de vivres imposée aux membres de la tribu au profit de leur Roi, Atlas et ses frères tuèrent un bœuf avec les cérémonies voulues, le dépecèrent et en firent deux parts. Dans la plus forte, ils placèrent, artistement dissimulés, les ossements, les graisses, les entrailles, tous

(1) Théog., 156.
(2) Théog., 459. — La fable dit qu'il les engloutit.

les mauvais morceaux de la bête. Dans l'autre tas, bien moins volumineux, ils cachèrent les viandes les plus succulentes et les plus délicates. Cela fait, ils appelèrent le Chef et lui offrirent le choix. L'avide Dzeus choisit la plus grosse part; mais quand il l'eut découverte, un fou rire éclata dans le cercle des Dieux convoqués pour jouir de sa déconvenue.

Mais cette petite vengeance ne donnait pas le pouvoir aux fils de Japet. Désespérant de trouver un appui chez les Dieux pour renverser leur ennemi, ils complotèrent d'employer à détruire son pouvoir la race misérable et méprisée des *hommes*, ces esclaves de leur race... Pour les attirer à leur parti, et leur donner des moyens de puissance, ils résolurent tout d'abord de leur faire connaître le *feu*, cet élément que les Dieux leur cachaient avec tant de soin. Prométhée déroba donc un charbon incandescent au foyer sacré de la tribu (1) et le porta secrètement à ses nouveaux alliés.

C'était de la part des Japétides une vraie trahison envers leur famille et leur tribu. Les Dieux se jetèrent sur les coupables. Dzeus terrassa Ménœtios et le tua. Atlas fut vendu dans l'Ouest pour être employé au transport des plus lourds fardeaux. Prométhée fut lié à quelque tronc d'arbre pour y périr de faim et servir de pâture aux oiseaux de proie. Épiméthée, moins dangereux, reçut un pardon qui n'était qu'apparent; car, on lui imposa un mariage avec une femme curieuse et indiscrète.

J'ai ramené ici à des proportions humaines les faits racontés par le poète; mais, dans le texte, ces faits sont tout autres; à partir de ce moment en effet, l'auteur a cessé d'oublier qu'il s'agissait dans son récit d'êtres immortels, dominateurs du ciel et de la terre, et la peine subie par chacun des fils de Japet a pris un caractère d'éternité en rapport avec la majesté de ces Dieux.

(1) Il le cacha dans une baguette creuse (ἐν κοίλῳ ναρθηκι). Théog., 537.

« Atlas, par exemple, est exilé aux confins de la terre, » près des Hespérides à la voix sonore, et, par une dure » nécessité, est forcé de porter debout le ciel sur sa tête » et sur ses mains infatigables. C'est la peine à laquelle » le prudent Dzeus l'a condamné (1). »

La grande préoccupation du Roi des Dieux était d'échapper au sort de son aïeul et de son père. Le Destin avait décidé que la première fille qui naîtrait de Dzeus, *Athéné Tritogénie*, aux yeux vert de mer, aurait une force et une prudence égales à celles de son père, et qu'elle enfanterait un fils au cœur superbe qui deviendrait le Roi des Dieux et des Hommes. Dzeus avait épousé *Métis* (la Prudence), laquelle avait conçu *Athéné*; pour rompre les arrêts du Destin et empêcher qu'Athéné ne fût la première née de ses enfants, Dzeus, renouvelant d'une certaine façon la conduite de Χρονος, empêcha Athéné de voir le jour en l'enfermant dans *son sein*, et, plus tard, dans sa tête. Après quoi, il épousa plusieurs femmes dont il eut des enfants. Ce ne fut que plus tard, quand Tritogénie ne fut plus l'aînée, qu'il la tira de sa tête et lui permit de voir le jour (2).

Le Roi des Dieux eut encore bien d'autres dangers à courir; le premier lui vint de l'Ouragan (Τυφαων), qui tenta de le détrôner par force; mais Dzeus le foudroya et le précipita dans le Tartare.

Plus tard sa propre fille Athéné, sa femme Junon, son frère Neptune conjurèrent contre lui : ils se jetèrent sur lui et le chargèrent de liens. Sans Thétis la révolution était accomplie; mais cette déesse appela au secours du Roi le géant Briarée aux cinquante mains. Celui-ci vint se poster auprès de Jupiter et le délia. Les conjurés

(1) Théog., 507. — On lit aussi (vers 746) : « Devant les portes » du Tartare le fils de Japet, debout, porte le large ciel fermement » sur sa tête et sur ses mains infatigables.... Là, dit-il ailleurs, » sont les sources et les limites de la terre. »

(2) Théog., 924.

n'osant lutter contre ce monstrueux adversaire firent leur soumission.

Cette aventure décida pourtant le Roi des Dieux et des hommes à partager le pouvoir avec les divinités de l'Olympe; il divisa entre elles la direction des grandes forces de la nature et la domination sur les différentes parties de la terre et des enfers.

Ce long exposé que nous venons de faire ici du règne imaginaire de Dzeus a eu pour but de bien fixer les physionomies originelles du dieu Atlas et de la déesse Tritogénie, physionomies que nous retrouverons plus tard si singulièrement altérées en Libye.

Le poète, pas plus d'ailleurs que celui de l'Iliade, ne prend la peine d'expliquer le sens réel de ce nom de *Tritogénie* qu'il donne à Minerve. Rien ne permet de supposer dans ses paroles qu'il ait songé à rapprocher ce nom de celui de Triton.

Ce n'est pas qu'il ait ignoré celui-ci. Il connaît, au contraire, un dieu marin de ce nom. « D'Amphytrite et » de Neptune, nous dit-il, naquit le puissant, l'immense » Triton qui supporte le fond de la mer. C'est un dieu » cruel qui réside dans un palais d'or auprès de sa mère » chérie et de son père, le souverain des eaux (1). »

Après avoir donné la généalogie de plusieurs Dieux dont l'histoire n'intéresse pas la Libye, le poète passe aux déesses qui ont eu de leur commerce avec les hommes des enfants semblables aux Dieux. Nous n'avons à signaler parmi elles que :

1° « L'Aurore qui enfanta de Tython, Memnon aux » armes d'airain, le Roi des Éthiopiens (2).

2° Et « Circé, fille du Soleil, qui eut d'Ulysse : Agrios, » Latinus et Télégone; ceux-ci demeurent fort au loin,

(1) Théog., 930.

(2) Théog., 985.

» au fond des Iles Sacrées et y commandent à tous les
» Tyrrhéniens, peuple dont le nom est célèbre (1). »

On voit par le premier de ces deux passages que le poète a eu ici en vue ces Éthiopiens d'Orient dont avait parlé Homère. Ce peuple, en effet, sur lequel régnait un fils de l'Aurore, ne pouvait exister qu'au soleil levant. De plus, il ne pouvait se trouver bien loin dans l'Est, puisque ce Memnon, fils de l'Aurore, avait, au dire d'Homère, porté secours à Priam, et, après avoir tué Antiloque fils de Nestor (2), avait à son tour été mis à mort par Achille (3).

Le deuxième passage, s'il n'est pas une interpolation postérieure, nous révèle que le poète avait une connaissance vague du peuple latin et de la nation des Tyrrhéniens. Cette dernière notion était d'ailleurs peu précise, puisqu'elle faisait de ces peuples des insulaires. Il y a lieu de remarquer aussi la première mention de ces pays *sacrés*, dont l'imaginaire existence gênera si longtemps la géographie des pays d'Occident.

VII

Nous voici, enfin, arrivés à la limite chronologique que nous nous étions assignée. Peut-être aurions-nous pu comprendre, dans les poèmes de la première période, une quantité d'extraits provenant d'œuvres dont la haute antiquité n'est pas contestée. Mais ceux que nous avons cités suffisent à l'objet de cet article.

(1) Théog., 1015.

(2) Oδ δ 186. — « L'irréprochable Antiloque qu'immola l'illustre fils de la brillante Aurore. »

Oδ λ 522. — « Neoptolème est le plus beau des hommes que j'aie vu après le divin Memnon. »

(3) Du reste, outre Memnon, le poète donne à l'Aurore un autre fils nommé Hémathyon, qui représente évidemment les Thraces. Or, ceux-ci ne s'avançaient guère au delà du Saggarios.

Bientôt l'horizon des Grecs va s'élargir : les Phéniciens, qui jusqu'alors luttaient avec succès pour empêcher leurs rivaux de dépasser les limites de la mer Égée, sont rappelés dans leur demeure par des dangers plus sérieux et plus pressants. Les Rois d'Assyrie se sont montrés dans leur pays et menacent leurs principales villes (720). En 702, Sennachérib, Roi de Ninive (1), s'empare de Tyr et lui impose un tribut qu'elle paie pendant trois générations, jusqu'en 640.

Profitant de ces embarras, des émigrés Théréens débarquent, en 639, dans la petite île libyenne de Platée et fondent, quelques années après (632), la ville célèbre de Kyrène. En même temps le samien Colœus, emporté par une série de tempêtes venues de l'Est, est poussé jusqu'au détroit de Tartesse; il le dépasse même, et, à son retour, rapporte à la Grèce les premières notions qu'elle ait eues jamais sur ces régions éloignées. Ces notions, d'ailleurs, restent isolées : Carthage, en effet, qui ne craint rien des Assyriens, continue à défendre, avec un soin jaloux, le monopole commercial qu'elle possède sur la mer occidentale, et ses croiseurs coulent bas sans pitié tout navire étranger qu'ils rencontrent dans ces parages.

Mais les courses des Grecs dans l'Est sont plus fructueuses pour leur nation et pour la science. En 672, une bande de pillards Cariens et Ioniens apparaît en Égypte. Le Roi Psemtek I[er], qui disputait à des compétiteurs les domaines du Nil-Inférieur, prend ces pirates à son service. A l'aide de ces intrépides aventuriers, que leur

(1) Depuis 150 ans déjà les rois Ninivites s'étaient montrés en Syrie et avaient forcé de temps à autre les rois de Damas et d'Israël à se reconnaître leurs vassaux ; mais ce ne fut qu'après 720, date de la ruine de Samarie, qu'ils menacèrent bien sérieusement les villes de la côte. En 702, Tyr, Arad, Byblos, Ashad et bien d'autres durent reconnaître l'autorité de Sennachérib, dont le fils Assaréhiddin conquit, en 672, l'Égypte dont il légua la souveraineté à son fils, Assour-ban-Habal. Assour-ben-Habal perdit ce royaume à la fin de son règne, vers 650.

courage, bien plus que leurs armures de bronze, rendaient invincibles pour les guerriers dégénérés du Delta, Psemtek triomphe de ses rivaux et se maintient contre les conquérants Ninivites. Il autorise ses auxiliaires à s'établir auprès de Bubaste. Dès lors, les Rois Égyptiens auront toujours dans leurs armées des mercenaires de race grecque. Avant peu, ceux-ci auront l'occasion de rencontrer dans l'entourage des Rois, des princes et des chefs de Machouach, bon nombre d'esclaves nègres amenés des contrées du Haut-Nil, et les assimileront tout naturellement aux Éthiopiens de leurs légendes nationales.

A partir de cette expansion de la race grecque, tous les mythes, que nous avons énumérés plus haut et beaucoup d'autres, quittent successivement la Grèce, leur patrie, et, selon le caprice des poètes nés dans les colonies helléniques, vont s'établir dans les pays nouvellement connus. Mais ces immigrations ne doivent pas nous tromper. Si anciens qu'on connaisse ces mythes dans ces régions éloignées, ils n'en sont pas originaires : ils n'ont qu'une patrie, la seule et la même pour tous, c'est-à-dire la Grèce.

La conclusion de cet article se tire d'elle-même. C'est qu'il faut absolument expulser de toute carte positive de la Libye ancienne, les pays des Phéaciens, des Éthiopiens, des Lotophages, des Bienheureux, des Pygmées, des Amazones, des Gorgones et des Hespérides, l'île d'Érythie, l'Océan, ainsi que toute mention d'Hercule, de Géryon, d'Atlas, de l'Atlantide, de Persée, de Tritogénie et de Triton.

25 novembre 1885.

H. TAUXIER,
Capitaine en retraite.

Pour tous les articles non signés:
Le Président,
H.-D. de Grammont.

Alger. — Typ. A. JOURDAN.

NOS

FRONTIÈRES SAHARIENNES

AVANT-PROPOS

La mort tragique de l'infortuné Marcel Palat vient encore une fois de ramener l'opinion publique vers ce riche et mystérieux Soudan situé si près de nos frontières sahariennes et que, cependant, nous n'avons pu atteindre encore malgré tant de sang généreusement répandu.

On évoque les ombres de Dourneau-Duperré, de Joubert, de Mlle Tynne, des pères blancs, de Flatters et de ses glorieux compagnons comme aussi de tant d'autres qui ont jalonné la route en tombant martyrs de leur dévouement à la science et à la grandeur de leur pays.

Des esprits plus ardents que réfléchis s'étonnent que la France, en possession de tous ces terribles engins de force, de vitesse et de destruction dont dispose notre civilisation moderne, n'ait pas encore fait justice de ces quelques bandes de coupeurs de route, sans nationalité et sans cohésion, qui « ont mis le blocus » sur nos frontières méridionales de l'Algérie, et qui journellement rançonnent à nos portes, sans merci ni pitié, des millions de Ksouriens sympathiques et travailleurs dont l'affranchissement politique, religieux et commercial préoccupe depuis longtemps nos penseurs et nos économistes.

Il a été écrit déjà dans la presse et les revues d'excellentes choses sur ces questions délicates. Notre France algérienne commence à être mieux connue; mais, on s'est laissé aller aussi à des exagérations fâcheuses et sans souci des enseignements du passé, ni des exigences géographiques, politiques et économiques on est arrivé à proposer des mesures dont l'adoption serait inutile, et parfois même nuisible aux véritables intérêts de l'Algérie.

Rappeler les traits principaux de cette histoire, définir les exigences spéciales du pays, indiquer les moyens de tirer le meilleur parti possible de nos efforts et de notre argent, tel est le but de cette étude.

I

Nos ennemis sahariens

Tout le monde sait aujourd'hui qu'en Algérie, après *le Tell*, étroite bande montueuse et fertile qui borde la Méditerranée, on rencontre, à une altitude variant de 8 à 1,200 mètres, des steppes couvertes d'alfa, de riches pacages, et même des terres de labour d'une certaine fertilité.

C'est la zône des hauts plateaux qui se termine au sud par un bourrelet montagneux plus ou moins épais dont les points les plus remarquables sont, de l'est à l'ouest, les massifs de l'Aorès et du djebel Amour et enfin les montagnes des Ouled Sidi-Chikh qui se terminent près de Figuig.

Plus au sud, à une altitude bien moindre que celle des

hauts plateaux (car dans l'Est certaines cuvettes descendent au-dessous du niveau de la mer), s'étendent les immensités du Sahara.

Ce Sahara qui n'est ni désert ni stérile, puisqu'on y rencontre des oasis et de nombreuses populations pastorales, forme en réalité une vaste dépression orographique entre le bourrelet sud des hauts plateaux algériens et l'immense massif du djebel Hoggar dont les ramifications s'étendent de la Tripolitaine à l'oued Nsaoura, dans une direction oblique entre le 25° et 27° L. N.

Au fond de cette vaste dépression et à des distances variables des soulèvements qui la limitent, se trouve une véritable mer de sable, c'est la région des grandes dunes ou des Areg; elle s'étend du sud de la Tripolitaine et de la Tunisie jusqu'aux plages de l'Atlantique au-dessous du Sous-Marocain.

Ces Areg qui ont parfois des centaines de kilomètres d'épaisseur sont à peu près impraticables, sauf par de rares passages dont les principaux sont l'Igharгar, l'oued Mya et la vallée de l'oued Nsaoura. Hors de ces trois grandes routes dont le sol (hamada ou reg) est en nature de roc ou de gravier résistant, il n'existe à travers les sables meubles que des sentiers à peu près infranchissables aux caravanes et fréquentés seulement par les courriers, les éclaireurs, les bergers et les bandits.

Au nord de ces Areg sont nos Nomades algériens qui, avec leurs troupeaux de chameaux, s'avancent plus ou moins dans ces sables où ils ont des puits sur lesquels leurs droits traditionnels de propriété sont bien connus et hors de contestation.

Au sud des Areg, du Fezzan à l'Adrar Atlantique, gravitent les quatre grandes confédérations des Touareg, dont deux seulement nous intéressent : les Touareg Azgar, à l'Est; les Touareg Hoggar, au centre et à l'Ouest. Eux aussi s'avancent parfois dans les Areg jusqu'à la rencontre de nos Nomades sahariens, laissant bien en arrière au sud, sur les deux versants du djebel

Hoggar, leurs villages mal connus où vivent sous des tentes de cuir leurs femmes et leurs serfs pasteurs.

Pendant des siècles, ces Touareg ont été les transitaires et les convoyeurs des caravanes allant du Soudan au Sahara et alimentant d'esclaves noirs les marchés des États barbaresques. Ce ne sont pas à proprement parler des sauvages, ils ont une civilisation à eux, civilisation qui, bien que retardant de pas mal de siècles sur la nôtre, a cependant ses traditions et même certains côtés séduisants qui ont frappé des hommes comme Barth et Duveyrier. Ces deux savants voyageurs, qui ont réussi à pénétrer dans la vie intime des Touareg, ont pu apprécier les qualités de l'homme privé. D'autres aussi ont été séduits par la courtoisie de quelques individualités, comme cet Ikhnoukhen qui fut jadis notre hôte ; enfin, à Ghadamès et au Souf, des négociants arabes ont eu souvent à se louer de la sûreté de leurs relations commerciales avec les Touareg Azgar.

Malheureusement, les choses ont bien changé, depuis une vingtaine d'années. Dans le centre de l'Afrique, la propagande des Snoussia et, en Algérie, les améliorations apportées à l'état social des masses musulmanes, grâce à la destruction continue de la féodalité indigène, ont fait comprendre aux classes dirigeantes des Touareg que la France était un danger pour eux au quadruple point de vue de leur indépendance, de leurs privilèges nobiliaires, de leurs intérêts commerciaux, de leurs tendances panislamiques.

Il nous importe donc peu aujourd'hui que le targui soit bon père et bon époux, que ses relations sociales rappellent parfois « la chevalerie du moyen âge (1) » que la femme targuia, sous les yeux de son mari et en tout bien

(1) Duveyrier, *les Touareg du Nord*, p. 429. On peut ajouter ce détail recueilli par M. Féraud (Deuxième mission Flatters, p. 179). Les femmes n'ont pas voulu que le massacre (de la mission Flatters) s'accomplit près de leur campement, cela portant malheur aux femmes et aux enfants, et Ahitagel a dû leur donner satisfaction.

tout honneur, brode sur le voile ou écrive sur le bouclier de son chevalier servant des vers à sa louange. Cette société nous est fermée, nous sommes pour elle « *l'ennemi*, » et nous n'avons à nous préoccuper que de son organisation sociale et de ses mœurs politiques. — Ces mœurs, on ne les connaît pas assez et on nous saura gré de reproduire ici ce que nous disions en 1881 (1).

« Au premier plan une noblesse jalouse de ses privilèges, vivant de son épée, ne croyant qu'à sa force, n'ayant d'autre souci que la liberté ; puis, une sorte de tiers-état relativement nombreux représenté par les Amghad inféodés et absolument dévoués à leurs seigneurs ; enfin, les esclaves qui, protégés par les maîtres qui les nourrissent, ne peuvent songer à sortir de leur situation qui, d'ailleurs, est relativement assez douce. Quelques marabouts nobles ou roturiers existent aussi chez les Touareg, mais leur caractère religieux n'a de valeur que s'il s'appuie sur une puissance réelle. Les Touareg sont, en effet, mauvais musulmans et ne subissent jamais ni l'ascendant, ni les idées de leurs marabouts.

Ainsi, de ces divers éléments qui constituent la société targuia, un seul dirige et domine les autres d'une façon absolue, c'est celui des nobles dits Djouad ou Ihaggaren. Cette classe méprise tout travail et a pour principale ressource les droits de péage qu'elle perçoit sur les caravanes traversant ses terres de parcours. Moyennant cette redevance, les caravanes s'assurent la protection des chefs de clan sur les territoires desquels elles passent. Ces derniers ne se font, d'ailleurs, aucun scrupule de les attaquer et de les dévaliser dès qu'elles sont sur les terres du voisin ; et encore n'accordent-ils leur protection qu'aux caravanes de gens connus d'eux

(1) Rapport inséré dans le volume publié en 1882 par le gouvernement général de l'Algérie, sur la deuxième mission Flatters.

et conduits par des chefs indigènes qu'ils considèrent comme leurs pairs ou avec lesquels ils ont des traditions d'honneur et de loyauté qu'ils n'étendent jamais aux étrangers, qu'ils soient chrétiens, nègres ou arabes. De plus, les diverses fractions touareg n'ont guère de liaison entre elles, elles ne forment pas une nation mais une sorte de confédération peu homogène où tout en reconnaissant un chef unique, chaque élément n'obéit que suivant ses convenances personnelles.

Quant aux chefs de fractions.ils n'ont, pour la plupart, qu'un pouvoir très faible et toujours fort éphémère. Aussi, quand même il serait possible de traiter avec eux tous, on ne pourrait compter sur les conventions faites, car les chefs qui se succèdent ne se croient jamais engagés par les traités passés avec leurs devanciers. Puis, on ne doit pas oublier que la suppression de la traite des nègres nous a attiré la haine de toutes les peuplades sahariennes. Les commerçants arabes comme les Touareg voient dans toutes nos entreprises, chemins de fer ou explorations, la ruine de leurs ressources, et tant qu'ils croiront pouvoir le faire impunément, ils mettront tout en jeu pour s'opposer à notre extension dans le Sahara. Chaque explorateur, fût-il même isolé, ne sera jamais à leurs yeux qu'un espion envoyé pour reconnaitre et « écrire » le pays, afin d'y revenir plus tard en force et de s'en emparer. Il est facile de conclure de tout cela qu'il sera toujours impossible, comme on s'en était flatté un instant, de nouer des relations avec les peuplades sahariennes, et de leur persuader que nous avons des moyens de trafic leur permettant de vivre en renonçant à la traite. »

Pour ces Touareg, nous sommes donc bien l'ennemi ; et quelque mauvais musulmans que soient les nobles Ihaggaren, ils n'ont pas hésité à faire alliance avec les personnalités religieuses influentes des tribus voisines qui les couvrent contre nous, tribus imbues de ces

doctrines snoussiennes qui prêchent, avant tout, l'isolement et l'éloignement des Européens, propagateurs maudits des idées modernes et du progrès. L'accord, on le voit, était ici facile entre les intérêts islamiques des uns et les intérêts politiques et commerciaux des autres. Les Touareg, en effet, regardent le massacre de la mission Flatters comme un grand succès politique et commercial. Les marchands ghadamessiens, eux aussi l'envisagent à ce dernier point de vue, et ces négociants de mœurs ordinairement fort douces s'en réjouissent si fort, qu'un journal malto-italien, le *Risorgimento*, mettait dans leurs bouches à propos de la mort de Flatters ces cyniques paroles « *mors tua vita mea* » (1).

Quelques jours auparavant, Ahitagel avait lui-même écrit en ces termes au caïmacan de Ghadamès pour lui annoncer l'épilogue tragique de nos malheureux compatriotes et réclamer du sultan de Stamboul, chef de l'islam, une récompense et son concours militaire ou politique en cas de représailles de notre part :

« Maintenant, ô cher ami, vous nous aviez recom-
» mandé de surveiller les routes et de les préserver
» contre les gens hostiles; c'est ce que nous avons
» fait.......... Maintenant, ô cher ami, il faut absolument
» que la nouvelle de nos hauts faits parvienne à Cons-
» tantinople. Informez là-bas de ce qui est arrivé, c'est-
» à-dire que les Touareg ont fait contre les chrétiens une
» guerre sainte exemplaire......; faites parvenir mes
» paroles à Constantinople; dites-leur en haut que je
» demande à ce que les musulmans sous vos ordres
» viennent à notre aide pour soutenir la guerre sainte
» dans la voie que Dieu nous a tracée (2). »

(1) *Risorgimento* de Malte, 27 avril 1881, N. 1397.

(2) *Deuxième mission Flatters*, document XX, p. 157, d'après le texte original.

A côté de ce fanatisme de commande et tout extérieur des Touareg, nous avons vers l'Ouest le fanatisme sinon beaucoup plus convaincu, du moins bien plus actif, des nomades arabes au sud des Areg, nomades qui sont d'autant mieux les alliés ou les séïdes des Snoussya qu'ils ont les mêmes intérêts que les Touareg à nous empêcher d'occuper les ksour du Tidikelt, du Gourara et du Touat, dont ils exploitent les habitants, maintenus par eux sous une dure et pénible oppression.

Cette inimitié contre nous des nomades d'au delà de l'Areg est peut-être plus dangereuse que celle des Touareg. Ceux-ci n'ont aucune influence dirigeante sur les nomades du nord des Areg dont ils n'approchent jamais en groupes nombreux; ils n'ont, en réalité, que l'audace de leurs coups de main sur les troupeaux des Chamba qui les détestent. Nos ennemis arabes du Sud-Ouest sont plus nombreux, mieux groupés, et ils ont pour satisfaire leur haine, comme moyen autrement puissant et efficace, cette propagande panislamique faite chez nos sujets musulmans par tous les émissaires et agents des divers ordres religieux qui pullulent au Tidikelt et au Gourara. Tous ces ordres, ou à peu près, subissent l'influence des doctrines snoussiennes et les appliquent avec l'exagération du fanatisme et de l'ignorance. La vallée de l'oued Nsaoura est, en effet, la grande route de ces missionnaires infatigables, dignes successeurs de ceux qui, il y a plusieurs siècles, furent assez habiles pour faire disparaître du nord de l'Afrique cette puissante église des Tertullien et des Saint-Augustin.

II

La défense de nos frontières sahariennes à l'est du djebel Amour

Nous avons dit quel est pour nous le danger des sentiments de diverses natures qui inspirent la politique de nos ennemis sahariens.

Qu'avons-nous à opposer aux manifestations de ces inimitiés vis-à-vis notre action civilisatrice dans l'Afrique du Nord, et plus immédiatement vis-à-vis nos tribus fidèles et vis-à-vis nos savants et nos explorateurs pacifiques?

Rien, ou presque rien.

Nous sommes sans action possible sur la zaouïa de Djerboub, chef-lieu inviolable de l'empire des Snoussya.

Les hésitations de notre diplomatie ou toute autre cause qui nous échappe, nous ont empêché d'avoir jusqu'ici un agent français à Ghadamès, un des principaux centres d'excitation et d'hostilité contre nous. C'est pourtant une ville située à 20 kilomètres seulement de notre frontière orientale, ville où la Porte a un gouverneur, où d'autres puissances ont des agents attitrés. L'établissement d'une agence de ce genre a été souvent demandé par les divers gouverneurs de l'Algérie, et plusieurs fois depuis le massacre de la mission Flatters, car c'est à Ghadamès que les Touaregs ont trouvé le placement des dépouilles de nos malheureux compatriotes (1). Rien n'a pu encore être fait; par contre, les Turcs ont depuis longtemps une garnison à Ghat, autre centre snoussien et targui, tout aussi malveillant et tout aussi actif que Ghadamès.

Nous n'avons pas davantage réussi à faire quelque

(1) Voir dans la Deuxième *mission Flatters*, p. 341 et suiv.

chose à Insalah, qui cependant n'appartient à aucune puissance reconnue. La position géographique de cette confédération lui a jusqu'à présent assuré l'impunité.

Ce n'est pas qu'il nous soit impossible d'organiser contre ce groupe d'oasis soit une « harka », excursion armée, que feraient avec plaisir nos nomades du Sud, bien payés et bien commandés; — soit même une expédition française. Tant que la mission Flatters est restée groupée et en force, on n'a pas osé l'inquiéter.

Pour châtier de moins terribles griefs, l'Angleterre n'a pas hésité à faire jadis campagne en Abyssinie; et cet exemple a été souvent invoqué à l'appui des nombreux projets de ce genre, souvent proposés en Algérie et en France. Bien à tort, selon nous, car l'Angleterre agissait contre un peuple habitant à quelques milliers de lieues de ses établissements nationaux et non pas aux portes mêmes de son propre pays.

Rien, du reste, ne serait relativement plus facile que d'aller camper sur les ruines d'Insalah, de détruire quelques milliers de palmiers, de « dynamiter » quelques mosquées et plusieurs de ces 30 ou 34 ksours; de fusiller un certain nombre d'inoffensifs ksouriens, qui se seraient défendus derrière leurs murailles; mais ce que nous n'atteindrions pas ce serait les personnalités des Touaregs et des Oulad-Bahamou, car ils feraient le vide devant nous : leur tactique est la fuite, leur force est la vitesse. Et quand bien même, à ces exécutions à la Prussienne, à ces sauvages destructions indignes de la civilisation, nous aurions la chance bien improbable d'ajouter quelques centaines de cadavres touaregs, en serions-nous plus avancés? Nous aurions montré aux ksouriens du Tidikelt et aussi du Gourara et du Touat, que les chrétiens sont encore plus barbares que leurs maitres, oppresseurs ou exploiteurs, arabes, nomades et touaregs. Nous aurions dépensé des sommes fantastiques, et nous aurions ouvert une ère de représailles qui nous forcerait à encourager les instincts pilliards et guer-

riers de nos nomades, à transformer notre Sud en un immense camp et à recommencer tous les cinq ou six ans ces ruineuses et stériles expéditions.

Nous devons donc, quant à présent, rester sur la défensive et travailler à nous créer des moyens d'action plus pratiques et plus efficaces.

S'il nous faut faire de grosses dépenses de ce côté, au moins que ce soient des dépenses productives.

Avant tout, il s'agit d'être d'une façon permanente les plus forts sur notre territoire saharien et d'avoir une organisation de nos zones frontières qui les mette à l'abri des incursions et des pillages périodiques de nos ennemis.

Ici nous pouvons et nous devons agir sans hésitation : en assurant le présent nous travaillons pour l'avenir.

Nous avons vu que trois grands thalwegs qui correspondent à des lignes d'eau apparentes ou souterraines et parfois à des chapelets d'oasis offraient à nos ennemis des routes faciles à travers les Areg.

Nous ne sommes maitres d'aucune de ces routes, mais bien en arrière de leur entrée sur notre territoire nous en fermons les débouchés par la possession défectueuse du Souf, de Ouargla et du Mzab.

Le Souf couvre bien notre frontière sud-est : grâce à la situation, très haut vers le nord, de ses ksours que les Areg protègent au sud; grâce surtout au bon esprit et à l'organisation traditionnelle de cette confédération berbère des Souafa. Là, en effet, nous n'avons ni ces nomades pillards et néfastes que l'on rencontre dans presque tout le Sahara, ni ces Ksouriens malheureux et tenus dans une sorte de servage dégradant. Les éléments ethnographiques, d'ailleurs d'origines peu différentes, se sont tout à fait fondus, le Berber a absorbé le Sémite et tout le monde ou à peu près est, à tour de rôle, nomade ou ksourien. Selon l'état de sécurité des Areg algériens qui s'étendent jusqu'aux portes de Ghadamès et ont dans cette direction plus de 300 kilomètres de lar-

-geur, chaque famille ou chaque groupe doit fournir en personne ou en argent un ou plusieurs hommes de goum, gardes nomades ou pasteurs armés, chargés d'éclairer les environs des pâturages et de protéger les troupeaux.

Ces gens, ainsi mobilisés, sont encore désignés sous le nom de Troud, nom d'une ancienne tribu du pays qui vécut longtemps d'une vie distincte, exclusivement pastorale et guerrière, mais qui, peu à peu, s'est fondue en se mélangeant par des mariages et des associations agricoles ou commerciales avec les négociants et cultivateurs des divers villes et villages.

Ce service armé est très en honneur mais il ne détourne les Souafa ni du négoce ni du jardinage qui restent leurs métiers de prédilection.

Au Souf, tout le monde travaille; les moins fortunés qui ne trouvent pas à s'employer comme goumiers entretenus, caravaniers ou jardiniers, s'en vont dans nos villes du département de Constantine s'offrir comme hommes de peine, portefaix, garçons de bureau, etc. En ce pays, extrêmement curieux à tous égards, les influences religieuses ne nous sont pas hostiles : les Souafa ne sont guère affiliés qu'à des ordres religieux algériens et ils apprécient surtout cette affiliation comme un moyen facilitant, en dehors de la confédération, leur crédit commercial ou la protection de leurs voyageurs.

Là, la propagande snoussienne se brise contre le caractère jovial et expansif des habitants, contre leurs aptitudes commerciales, contre leurs habitudes de bien-être et leur désir de progrès. Certes, les Souafa ne sont pas des gens plus vertueux que d'autres ; ils ont des passions très ardentes, des soff locaux très vivaces, une ténacité qui parfois dégénère en entêtement, mais ils ont l'esprit ouvert, ils apprécient notre civilisation, et, quand il y a deux ans, le gouverneur général, M. Tirman, visita leurs oasis, ils ne lui demandèrent guère que des écoles où ils pussent apprendre le français.

Nous n'avons pas hésité à nous arrêter un instant sur cette population si intéressante, parce qu'elle nous montre ce que pourraient être ailleurs les groupes sahariens, quand nous aurons réussi à amener la fusion des nomades et des sédentaires en favorisant la prééminence de l'élément berbère et en donnant à la propriété, au commerce et aux pâturages sahariens les garanties permanentes de sécurité et de liberté d'allure qui font encore défaut sous notre autorité plus nominale qu'effective.

Immédiatement après la confédération du Souf, en marchant vers l'Ouest, notre ligne de défense s'appuie sur Ouargla et sur les ksour qui, de cette ville, se succèdent presque sans interruption jusqu'à Biskra. Au nord de Ouargla nous sommes à peu près chez nous, et si bien chez nous que la colonisation s'est installée dans l'oued Ghir sous forme de compagnies agricoles créant des puits artésiens et de grandes plantations de palmiers. Mais, de Ouargla à Metlili ou mieux à l'oued Zergoun, notre frontière est ouverte et à peu près à la merci des rezzou touaregs et arabes. A Ouargla, notre installation militaire est trop défectueuse pour nous donner l'action extérieure qui nous est nécessaire. Au M'zab, il est vrai, notre installation est parfaite, et nous avons là un vaste camp retranché, d'un accès difficile, qui couvre bien le sud de Laghouat.

Mais cette installation, toute bonne quelle est, semble n'avoir eu pour objectif que l'annexion pacifique du M'zab; elle est impuissante à protéger les populations placées en avant de la confédération. Aussi, malgré l'occupation militaire de Ouargla et de Gardaïa, toutes les vallées de l'oued Mya et de ses affluents, comme celles de l'oued Igharghar en amont de Ouargla, restent sans défense possible contre les incursions des Touareg.

Nous avons bien de ce côté la confédération des

Chamba (1), nomades, sujets de la France, et reconnaissant notre autorité. Certes, les Chamba sont de rudes guerriers sahariens et ils ont contre les Touareg une terrible haine. C'est même cette hostilité plusieurs fois séculaire et ce voisinage dangereux qui les ont toujours ramenés sous notre autorité en dépit des puissantes influences qui les avaient entraînés contre nous en 1864. Puis aussi, les Chamba, bien qu'ils soient arrivés à restreindre singulièrement leurs besoins (2), ne peuvent se passer ni de ksour, ni de pâturages à l'abri des déprédations périodiques de leurs ennemis. Ils ont fortifié El-Goléa, Metlili et Ouargla moins en construisant des murailles qu'en comblant les puits qui jalonnent leurs routes vers le Sud et dont l'espacement s'oppose, aujourd'hui, en partie, à l'enlèvement des troupeaux campés au Nord. Mais les Chamba savent ces ksours et ces pâturages à notre discrétion; ils ont de plus besoin de nos marchés et de nos denrées du Tell, aussi apprécient-ils plus qu'on ne le croit l'autorité de la France.

Leurs sympathies pour nous ne sont cependant pas sans de nombreuses réserves : nous leur avons interdit le commerce des esclaves sur notre territoire, nous les empêchons (le plus que nous pouvons) de molester les ksouriens de la banlieue de Ouargla, nous leur défendons de rançonner nos nomades de l'oued Ghir ou de l'oued Djeddi, qui sans nous seraient pour eux une proie facile. Enfin, nous ne savons ni les aider à battre les Touareg, ni même les protéger contre les incursions de ces voisins incommodes et pillards qui constamment les harcellent, les razzent et les battent.

Aussi lorsque de nombreuses incursions ont trop

(1) Cette confédération passe pour avoir été organisée à la fin du XVII[e] siècle par Sid El-Hadj bou Hafs (1654-1660), fils du grand Sidi-Chikh et ancêtre des familles des Zoua-Chéraga des Ouled-Sidi-Chikh. Cette tradition explique pourquoi les Chamba sont les serviteurs religieux de la descendance de Sid El-Hadj bou Hafs.

(2) Voir Coyne, *Une ghazzia dans le Grand Sahara.*

éprouvé les Chamba ou lorsque quelque intrigant a surexcité leurs cerveaux naturellement exaltés, ils se persuadent facilement que ce sont eux qui nous protègent et nous éclairent au Mzab ou à Ouargla et que nous sommes impuissants à les défendre efficacement : alors les Touareg sont plus craints que nous ne sommes obéis. Aussi, *nos sujets* les ménagent et ils ont avec eux d'incessants compromis. Nous en avons vu un terrible exemple lors de la mission Flatters : quand les guides chamba ont vu le colonel décidé à ne pas prendre une attitude hostile et à ne pas faire usage de sa force et de ses armes contre les Touareg dont la trahison lui était annoncée, ceux-là mêmes des Chamba qui l'avaient prévenu ont été les premiers à se ranger du côté des assassins dont le succès était, dès lors, certain.

En réalité les Chamba ne seront réellement entre nos mains et dévoués à notre cause que lorsque nous aurons les moyens de fermer aux Touareg la route de Ouargla, de Metlili et d'El-Goléa. Ce qui ne peut se faire qu'en tenant la tête de l'oued Mya, c'est-à-dire le Tademaït, près et contre les ksour d'Insalah, le pays même où vient d'être assassiné Marcel Palat.

El-Goléa est bien à nous, mais si peu ! Sur la carte il semble un bon point stratégique et il le serait en effet s'il était facilement et rapidement accessible à nos colonnes, cependant Haci Inifel vaudrait peut-être mieux. Aujourd'hui on compte le nombre de fois où des officiers et soldats français ont fait ce voyage difficile et dispendieux. Quand nous y venons, tous les 2 ou 3 ans, nous sommes parfaitement accueillis par les Ksouriens et les Chamba ; notre drapeau flotte sur la Casbah pittoresque du ksar ; on ne voit pas d'ennemi aux environs, les Touareg ont disparu.

Mais quand nous avons fait demi-tour et que quelques myriamètres, péniblement faits vers le nord avec notre lourd convoi, nous ont fait perdre de vue notre dernier ksar du sud, les Touareg se rapprochent et les

choses rentrent dans l'ordre habituel. Les Chamba ne comptent plus que sur leurs fusils et leurs éclaireurs pour déjouer les embuscades ou défendre leurs murailles et leurs palmiers. Ils font du reste payer plus ou moins cher aux ksouriens, leurs fermiers ou khammès, cette protection dont eux seuls retirent des bénéfices assurés.

Ces défectuosités de notre frontière dans le sud de la province d'Alger nous apparurent, pour la première fois, en 1864, car avant cette date, nous ne nous étions que fort peu préoccupés des Chamba, serviteurs politiques et religieux de la grande famille des Ouled-Sidi-Chikh sur laquelle nous nous reposions du soin de garder notre Sahara depuis Ouargla jusqu'à l'oued Nsaoura. Lorsque, en 1864, cette famille nous fit défaut, entraînant avec elle tous nos Chamba, nous dûmes chercher ailleurs des moyens de couvrir au moins Ouargla et l'oued Ghir; quand au M'zab (dont nous n'avions encore que le protectorat) il était en état de se défendre lui-même. Ouargla et El-Goléa servirent alors à former un grand aghalik comprenant le Souf, l'oued Ghir et allant jusqu'aux portes de Biskra. Une personnalité indigène, déjà considérable par sa naissance et dont nous augmentâmes le prestige par la situation que nous lui donnâmes, fut chargé de protéger les pays en arrière de Ouargla et El-Goléa contre les Chamba placés, pour ordre, dans son aghalik.

C'était une besogne de makhzen. Si Ali Bey ben Ferhat, aidé d'auxiliaires bien en main et convenablement rétribués sur notre budget, s'en aquitta avec cette bravoure traditionnelle qui avait fait de ses ancêtres les arbitres du Sahara Oriental, du Djerid tunisien jusqu'au sud de Bonçada.

Ce fut avec les nomades de ces régions qu'il put recruter son makhzen et ramener dans le devoir la majeure partie des Chamba y compris ceux d'El-Golea.

Mais le jour où, en 1871, le contre-coup de l'insurrection se fit sentir dans le Sahara, il surexcita les esprits et raviva les haines séculaires des soff locaux; Si Ali

Bey, nous voyant hors d'état de nous interposer, abandonna Ouargla et Tougourt pour venir surveiller aux portes de Biskra les intrigues de ses rivaux.

Pendant ce temps Ouargla fut pris, Tougourt aussi, et la garnison de tirailleurs de cette dernière place attirée dans un guet-apens, fut massacrée avec deux frères et une partie de la famille d'Ali Bey.

Ce fut à des colonnes françaises, dispendieuses et pénibles, qu'échut alors la tâche difficile de rétablir en ces régions notre autorité nominale et de relever le prestige de la France.

Quand on crut la chose faite et quand nos soldats furent rentrés d'El-Goléa, on retira de l'aghalik le Souf qui n'avait rien de commun avec le reste du pays et pour le surplus on substitua à Si Ali Bey un officier de spahis sans la moindre attache politique, mais des mieux francisés, des plus intelligents et en qui on espérait avoir un *agent* fidèle et actif. Il débuta assez bien, puis, bientôt, il voulut jouer au grand chef, ne s'occupa plus que de ses intérêts et réussit bien mieux à faire ses propres affaires que les nôtres.

On dut encore une fois remanier l'organisation de cette malheureuse région. Ouargla séparé de Tougourt et placé dans la division d'Alger eut la chance, cette fois, d'être confié à un autre officier de spahis doué de solides qualités. Celui-ci eut le bon sens et la modestie de toujours rester notre agent dévoué et attentif. Il n'en fut que plus estimé et mieux obéi des indigènes qu'il commandait. Quant à la surveillance du pays, elle fut faite dans les limites du possible, limites bien étroites — car, sauf la Casbah de Ouargla où nous pouvons nous retirer et nous retrancher — cette région est restée avec cet agha comme elle reste encore aujourd'hui avec un officier français, entièrement à la merci de nos amis les Chamba. Or, ceux-ci savent trop que nous ne pourrions ni les atteindre ni les châtier s'ils trouvaient un jour leur intérêt à se rapprocher davantage des Touareg et,

aujourd'hui encore, ils les ménagent autant que nous, bien qu'il y ait entre eux le sang de leurs convoyeurs massacrés avec Flatters.

III

Nos frontières sahariennes à l'ouest du djebel Amour et les Ouled-Sidi-Chikh avant 1864

A l'ouest du méridien de Cherchel, ou du djebel Amour, la situation de nos frontières est beaucoup moins bonne que dans l'est.

En effet, nous n'avons là ni nos limites nécessaires et logiques, ni les points stratégiques indispensables à notre sécurité, et les hauts-plateaux qui vont en s'élargissant, mettent jusqu'à 200 kilomètres d'étendue entre nos postes de la lisière du Tell et le commencement du Sahara.

Avant la création et l'occupation toute récente (1881-1882) de Mecheria et d'Aïn-Sefra, nous n'avions sur ces hauts-plateaux oranais comme place forte que le petit centre de Géryville, au pied occidental du djebel Amour, à plus de 250 kilomètres des populations marocaines.

Nous n'avions alors, et nous n'avons encore dans le Sahara oranais, aucun établissement français, comme moyen d'action.

Et cependant aussi bien du côté du Maroc que vers le Sud, nous avons devant nous les nomades les plus dangereux et d'énormes agglomératons berbères, maintenues de force par ces mêmes nomades et par des influences maraboutiques toutes puissantes, dans l'éloignement et la haine de la France.

Comment donc, depuis un demi-siècle avons-nous réussi à faire, tant bien que mal, face à ces difficultés,

comment et dans quelles conditions avons-nous pu affirmer la souveraineté de la France en ces parages ?

Tout d'abord, il convient de rappeler que de 1830 à 1845 ou 1847, tout le sud oranais est resté à peu près en dehors de notre ingérence. A cette époque le pays, de Ouargla à Figuig, appartenait en entier aux Zoua, seigneurs des Ouled-Sidi-Chikh, avec lesquels aux premiers temps de la conquête nous n'avons eu aucun rapport, et dont le nom ne parut dans un document officiel que lors du traité de 1845 avec le Maroc, traité qui classe comme français les principaux ksours des Ouled-Sidi-Chikh, et qui partage leurs nomades en deux groupes, l'un relevant de la France, l'autre relevant du Maroc.

Ce serait sortir du cadre de cette étude que de raconter l'histoire des Ouled-Sidi-Chikh, et d'expliquer comment les chefs de cette famille étaient arrivés en moins de deux siècles à cette haute situation politique et religieuse, qui faisait d'eux, avant 1830, les maitres tout-puissants et incontestés de l'extrême-sud de la Régence d'Alger. Nous nous bornerons à dire que les Turcs comptaient avec eux et que si les Ouled-Sidi-Chikh reconnaissaient cette suzeraineté nominale, c'est que ceux-là, voyant en eux des alliés précieux, les entouraient d'égards et d'honneurs exceptionnels qu'ils n'accordaient jamais à d'autres chefs arabes. Non-seulement tous les Zoua (1), c'est-à-dire les membres des deux familles dirigeantes et leurs serviteurs directs étaient exempts d'impôts ; mais, quand par hasard un de ces personnages venait à Oran, le bey envoyait au-devant de lui, hors la ville, sa musique et une escorte d'honneur ; de riches cadeaux lui étaient offerts pendant tout son séjour, sans préjudice des dons et présents adressés presque annuellement aux deux chefs des branches rivales.

(1) Zoua — gens de la zouaïa (monastère) — ne s'applique ici qu'aux membres des deux familles dirigeantes.

gada, 18,000 fr. de tribut comme preuve de ce que les Ouled-Sidi-Chikh, tant Cheraga que Gheraba, reconnaissaient l'autorité de la France. Les chefs de famille s'excusaient, par la bouche de leurs délégués, de ne pas se présenter eux-mêmes, alléguant que du temps des Turcs, musulmans comme eux, ils étaient dispensés de tout hommage personnel vis-à-vis du bey ; ces délégués ajoutaient qu'en ne compromettant pas leur prestige religieux par une démarche humiliante vis-à-vis des Chrétiens, les chefs des Ouled-Sidi-Chikh seraient mieux à même de pouvoir empêcher leurs clients de prendre part à la guerre sainte à laquelle les conviaient les prédications fanatiques d'Abdelkader et de Bou Maza.

En 1847, au sud de Géryville et dans les circonstances où se présentaient ces députations, on n'était pas en situation de songer à discuter les termes de ces soumissions volontaires qui furent considérées comme un événement très heureux. On fit grand accueil aux députés et on les renvoya avec les titres de caïd des Ouled-Sidi-Chikh-Cheraga et caïd des Ouled-Sidi-Chikh-Gheraba.

L'année suivante ils vinrent offrir le même tribut. En 1849, Si Naïmi, frère puiné de Si Hamza nous fut donné comme représentant mieux les Ouled-Sidi-Chikh-Cheraga que le caïd Djelloul dont la situation familiale était moins en relief. On nomma Si Naïmi agha; mais, peu de mois après, Si Hamza, s'étant enfin décidé à consommer ce qu'il appelait « *son apostasie*, » se présentait de sa personne aux autorités françaises et était nommé agha en remplacement de son frère retenu à Oran pour cause de suspicion légitime.

La même année, Si Chikh ben Taïeb, chef des Gheraba, ayant échoué dans des démarches tentées à Oran pour avoir le titre d'agha et la suprématie sur les deux branches des Ouled-Sidi-Chikh, entrait ouvertement en insurrection contre nous et en lutte contre son cousin Si Hamza.

Cependant ce dernier continuait à se tenir beaucoup à

l'écart ; et, dans notre entourage musulman, les plus grands efforts étaient faits pour nous le représenter comme rebelle au même titre que son cousin et rival, Chikh ben Taïeb. On alléguait entre autres choses qu'il était en relation avec le prétendu cherif Si Mohammed ben Abdallah et qu'il lui avait même envoyé des cadeaux.

Ces accusations n'étaient sans doute pas sans fondement en ce sens qu'il y avait eu échange de lettres entre le faux cherif proclamé sultan de Ouargla et Si Hamza, le seigneur religieux des Chamba, nomades des environs de cette ville.

Mais alors la soumission de Ouargla était plutôt nominale que réelle, et toutes nos relations politiques de ce côté se bornaient à une assurance de protectorat platonique donnée par nous, sur sa demande, au chikh Taïeb ben Babia, sultan de Ngouça, ville rivale de Ouargla.

En réalité, les menées hostiles signalées à la charge des Ouled-Sidi-Chikh-Cheraga, seuls influents dans l'est, étaient le fait des intrigues du soff des Zoua-Gheraba intéressés en la personne de leur chef, Chikh ben Taieb à compromettre Si Hamza vis-à-vis de nous et à envenimer les germes de désordre qui déjà existaient dans sa propre famille.

La chose, du reste, était facile : De tout temps, les oncles et quelques-uns des frères de Si Hamza avaient trouvé trop libérale et trop française la politique suivie par le khalifat et par son fils aîné Si Boubekeur. Pour faire aboutir cette désapprobation, jusqu'alors discrète, à la création d'une coterie plus active et plus compromettante, Chikh ben Taïeb avait à sa dévotion un fanatique marocain du nom de Ben Heurma, père d'une des femmes de Si Hamza, et grand-père des trois enfants qui devaient plus tard conduire contre nous l'insurrection de 1864. L'aîné de ces enfants était déjà d'âge à comprendre et à suivre les conseils de sa mère qui, avec son exaltation de fille et de femme de marabout, rêvait pour

ses fils une gloire plus pure et plus orthodoxe que celle que pouvait acquérir un Musulman transformé en agent des Chrétiens.

Nous ignorions alors complètement l'existence de toutes ces intrigues dont nous n'avons pu reconstituer les détails que beaucoup plus tard. Notre entourage arabe présentait les choses tout autrement et se montrait de plus en plus acharné contre Si Hamza. La véritable raison était que cet entourage, composé en majeure partie des anciens chefs des Makhzen turcs devenus nos agents et déjà appelés à de hautes situations en raison de leurs services contre l'Émir Abdelkader, voyaient avec un chagrin et une jalousie mal dissimulés, notre confiance, et surtout nos faveurs, se porter sur une personnalité de l'importance de Si Hamza qui les éclipsait tous par son prestige religieux et sa très haute naissance (1).

Ce sentiment a persisté jusqu'à présent chez beaucoup de nos meilleurs serviteurs; il a été cause de bien des mesures regrettables qui n'ont pas été sans influence sur les causes indirectes de la grande défection de 1864, et qui surtout, ont, de 1868 à 1884, empêché la paix de se faire et les Ouled-Sidi-Chikh de se soumettre.

C'est dans ce milieu, qui, on doit le reconnaître, est beaucoup plus franchement rallié à nous que les nomades des Ouled-Sidi-Chikh — mais qui est incapable de les remplacer dans le Sahara — qu'aujourd'hui encore bon nombre d'excellents esprits puisent des informations malveillantes ou calomnieuses contre les Ouled-Hamza.

En 1852, pour tenir compte de ce courant d'opinion, on invita Si Hamza à venir à Oran et, sous divers prétextes, on l'y retint pendant six mois dans une espèce

(1) Sidi Chikh descend en ligne directe du premier khalife Abou Beker. La tribu, avant de prendre le nom du saint, était dite : tribu des Bekria ou des Ouled-Sidi-Bou-Beker.

d'internement déguisé, entouré d'ailleurs de très grands ménagements. Mais il ne tarda pas à convaincre le général Pélissier du peu de valeur des accusations portées contre lui; celui-ci le crut et l'emmena avec lui dans son expédition de Laghouat. Si Hamza, avec un goum de six cents chevaux, battit en plusieurs rencontres et d'une façon complète les goums des Ouled-Naïl et des Larba alors contre nous, et eut ainsi une part active et brillante dans les combats qui nous rendirent maîtres de Laghouat.

En récompense, le général Pélissier le fit nommer khalifa.

Dans les premiers jours de l'année suivante, Si Hamza, sur les confins du sud marocain, enlevait et nous ramenait l'importante et insaisissable tribu des Hamyan-Chafaa que la convention de 1845 nous avait donnée comme sujets, avec l'arrière-pensée que jamais nous ne serions assez habiles ni assez agiles pour les joindre dans le Sahara et les ranger sous notre autorité.

A la fin de cette même année 1853, le khalifa Si Hamza, parti avec le colonel Durieu et une colonne légère, nous faisait, sans coup férir, traverser le Sahara, Metlili, le Mzab et planter, pour la première fois, le drapeau de la France sur les vieilles casba de Ngouça et de Ouargla.

Ce fut encore grâce à ce khalifa que deux officiers, MM. Colonieu et Burin, purent parcourir, en géographes pacifiques, le Touat, le Gourara et le Tidikelt, et que Duveyrier put impunément aller à El-Goléa et chez les Touareg.

En ce temps-là, les populations au delà de l'Areg ne nous craignaient ni ne nous haïssaient. Elles ne voyaient en nous que les successeurs et les continuateurs des deys d'Alger dont l'activité politique ne s'était jamais tourné de leur côté. Elles étaient du reste rassurées par la présence, entre elles et nous, de cette principauté héréditaire des Ouled-Sidi-Chikh que nous semblions respecter dans son intégralité et dont le prestige reli-

gieux était alors dans tout son éclat. A cette époque, les Snoussya, n'étaient pas encore devenus une puissance, les khouan Taïbya et Qadrya étaient restés inféodés aux deux soff des Ouled-Sidi-Chikh et les Tidjanya qui, cependant, représentaient un soff différent, étaient connus comme plus sympathiques aux Français qu'aux Turcs ou à l'Émir Abd El-Kader, dont ils avaient eu gravement à se plaindre avant et après 1830.

Ces sympathies furent même assez vives un instant pour que, en 1857, une députation d'un des soff d'Insala vint à Alger demander à la France un protectorat analogue à celui accordé au Mzab en 1853.

Depuis, les choses ont changé du tout au tout.

D'autres soff d'Insala s'étant inutilement adressés à l'empereur du Maroc, descendant, « vicaire » du Prophète et chef spirituel de l'islam dans l'Afrique Occidentale, tout le Tidikelt a fini par ne plus admettre qu'une seule suprématie, à la fois politique et religieuse, celle de Djerboub, c'est-à-dire des Snoussia. Quant à ces mêmes Touareg qui, si longtemps avaient favorisé les entreprises commerciales des Tidjanya dans le Soudan, ils n'ont pas hésité, en 1881, à assassiner, comme un vulgaire roumi, le moqaddem de cet ordre religieux qui accompagnait la mission Flatters. Ce fait, qui a passé presque inaperçu, a cependant, au point de vue islamique, une signification énorme. Il montre que toute influence religieuse, ouvertement à notre service, est frappée d'anathème et mise hors la loi par les Snoussya et leurs adhérents.

La fidélité du khalifa Si Hamza ne se démentit jamais jusqu'à sa mort survenue en 1861 à Alger; mort mystérieuse qui fut mise alors sur le compte du choléra, mais que les indigènes donnèrent comme le résultat d'un empoisonnement commis par les Français. Plus tard, au contraire, il fut affirmé qu'il y avait bien eu empoisonnement mais par la main d'une de ses femmes agissant à l'instigation du parti intransigeant de la famille qui

ne pardonnait pas au marabout sa soumission à la France.

Si Boubekeur ben Hamza, son fils aîné, venait de se signaler par la prise du faux chérif, Mohamed ben Abdallah, quand il fut appelé par nous à remplacer son père avec le titre de bachagha. C'était un homme remarquablement doué, franchement rallié à nos idées et des plus sympathiques.

Malheureusement, il mourut subitement en juillet 1862, et sa mort donna lieu aux mêmes commentaires calomnieux vis-à-vis des Français et peut-être fondés vis-à-vis de la femme Et Talia bent Rabah à laquelle on attribua, plus tard, à tort ou à raison, un troisième empoisonnement, celui de son second mari, le caïd Djelloul ben Hamza, homme également dévoué à notre politique.

Avec Si Boubekeur se termina cette période de calme, de sécurité et d'influence dont pendant une quinzaine d'années nous avions été redevables aux Ouled-Sidi-Chikh-Chéraga.

Est-ce dire que le régime sous lequel vécurent les Sahariens pendant ces quinze années soit celui qu'il faille recommander comme convenant le mieux à ces régions?

En aucune façon, et il était appelé avec le temps à se transformer dans un sens libéral comme s'est transformé partout en Algérie le régime des indigènes, jadis taillables et corvéables à merci, entre les mains des grands chikh héréditaires et des autres représentants de cette féodalité arabe qui pesait si lourdement sur le pays.

Mais quelles qu'aient été les défectuosités d'un système qui reposait uniquement sur le bon vouloir d'une personnalité assez forte par ses propres moyens pour pouvoir se soustraire à notre direction et nous obliger à compter avec elle, ceux qui l'inaugurèrent dans le sud oranais furent certainement des gens habiles et pra-

tiques. Sans brûler une cartouche, sans répandre le sang de nos soldats, sans nous rendre odieux ou même antipathiques aux indigènes, nous étions devenus, du jour au lendemain et dans des conditions assurément meilleures que les Turcs nos prédécesseurs, les maîtres reconnus de plus de 4,000 kilomètres carrés dans lesquels gravitaient de nombreuses tribus alors insaisissables, et qui nous donnaient plus de 55,000 contribuables.

En ne nous ingérant pas directement dans l'administration ou le gouvernement quelque peu fantaisiste et arbitraire de Si Hamza, en ne touchant ni à ses privilèges séculaires, ni aux habitudes de ses clients, nous faisions accepter sans trop de répugnance l'autorité nominale de la France sur les hauts-plateaux et dans le Sahara Algérien, au sud duquel les populations d'au delà des Areg restaient sans crainte et sans défiance.

Rien, il est vrai, n'était fait pour les attirer à nous, Sebdou, Saïda, Laghouat et Tougourt leur semblaient les dernières limites de l'expansion française vers le Sud, mais rien non plus ne les incitait à se refuser à des relations pacifiques et commerciales que le temps aurait pu développer et rendre plus étroites.

Avant 1864, nous n'avions et nous ne pouvions avoir d'autre objectif que d'assurer dans les conditions les moins coûteuses et les plus certaines, la sécurité dans un pays de plus de 700 kilomètres de frontières sahariennes. Ce résultat, les Ouled-Sidi-Chikh nous le firent obtenir sans grosses difficultés ; il était assez important pour nous faire fermer momentanément les yeux sur bien des choses contraires à nos idées humanitaires et démocratiques mais ayant leur excuse dans l'impossibilité absolue où nous étions d'employer d'autres procédés.

IV

Les expédients militaires de 1864 à 1872

La mort de Si Boubekeur Ould Hamza, en 1862, ouvrit pour nous dans le sud des territoires d'Alger et d'Oran une ère de difficultés et de dépenses qui n'est pas encore fermée.

Le sympathique agha ne laissait qu'un enfant en bas âge et la succession de l'autorité familiale mettait à la tête des Ouled-Sidi-Chikh-Cheraga, son frère consanguin Si Sliman ben Hamza, le fils aîné de cette Rekeia bent El-Heurma dont nous avons indiqué le rôle dans les intrigues qui se déroulèrent autour du vieux Si Hamza et qui accréditèrent le bruit de ce triple empoisonnement commis par une de ses co-épouses.

Sliman ben Hamza avait été élevé à l'école du fanatisme : sa mère l'avait tenu à l'écart de tout ce qui aurait pu lui faire connaître et aimer la France et elle avait développé en lui les instincts d'ambition, de mysticisme et d'orgueil qui déjà faisaient le fond de son caractère.

Dès qu'il fut investi de son titre d'agha, ses premiers actes furent marqués au coin de la réaction la plus violente contre ce qu'avait fait son frère aîné et il éloigna de lui tous les gens qui avaient appartenu à l'entourage de Si Boubekeur ainsi que ceux qui étaient connus comme ayant des sympathies pour la France.

A cette époque, notre autorité n'était contestée nulle part : nous étions les maîtres obéis du Souf, de Tougourt, et des autres ksour sahariens ; nous avions bien encore de sérieux égards pour quelques grandes personnalités qui, par leurs services passés, leurs âges ou leurs situations acquises méritaient un traitement exceptionnel, mais l'obéissance était partout, et nous brisions les résistances là où elles se montraient.

Or, en 1862, Si Sliman n'avait que vingt ans : il était peu fait pour se plier aux exigences d'une situation en sous ordre. D'autre part, ni sa jeunesse, ni son caractère, ni ses allures de sectaire, n'étaient faits pour lui attirer des sympathies ou des tolérances qui déjà n'étaient plus dans nos mœurs administratives.

Nos officiers, qui, grâce au concours loyal de Si Boubekeur, avaient déjà commencé à s'occuper plus directement des Ouled-Sidi-Chikh, à réformer quelques abus et à affirmer nos idées de justice, entendaient continuer leur œuvre de progrès.

Des froissements ne tardèrent pas à se produire. On sait le reste ; le 16 février 1864, Si Sliman entrait en insurrection entraînant avec lui tous les siens et les trois quarts des tribus sahariennes. Le 8 avril, à Aïounet-Boubekeur, il était tué dans le guet-apens qu'il avait ourdi et où succombaient avec lui le colonel Beauprêtre et ses braves compagnons.

Son frère germain, Si Mohammed Ould Hamza, qui nourrissait contre nous une haine encore plus ardente que Si Sliman, le remplaça à la tête de l'insurrection et pendant un an il lutta contre nous avec une âpreté et une vigueur remarquable : il fut tué le 4 février 1865 au combat de Garet-Sidi-Chikh.

Avec ce combat se termine la période suraiguë de l'insurrection : Si Ahmed ben Hamza a bien la haine et le fanatisme aussi violents que ses deux frères germains, Si Sliman et Si Mohamed, mais il n'a que 14 ou 15 ans et son orgueil l'empêche d'abord d'accepter complètement la direction de son oncle Si Lalla, le plus actif et le plus habile de nos adversaires.

Dès lors, au lieu de la guerre incessante et continue faite avec des tribus constituées, ce ne sont plus que des incursions, des coups de mains et des surprises. La dernière razzia de Si Ahmed a lieu en décembre 1867 sur les Hamyan de Sebdou.

A cette date il était en froid avec son oncle Si Lala,

qui, dans l'Est, entamait déjà avec nous des pourparlers qu'il devait renouveler plusieurs fois par la suite, mais sans solution possible, car il entendait traiter de puissance à puissance et nous voulions qu'il se rendit à merci.

En octobre 1868, Si Ahmed meurt du choléra au Tafilalet et avec lui tombe cet esprit de haine aveugle qui pendant quatre ans a animé les Ouled-Sidi-Chikh.

Ce que furent ces premières années de lutte contre les petits-fils de Ben-Heurma, un écrivain de talent, le colonel Trumelet, l'a raconté en détail avec autant de verve que de compétence. Il a mis en relief, comme il était juste de le faire, l'héroïsme et le dévouement de nos soldats dans cette guerre sans fin, toute de fatigues et de misères, sous un ciel de feu le jour et de glace la nuit, et où, pour tout résultat, on arrivait à la possession éphémère et inutile de quelque solitude saharienne sur laquelle un ennemi insaisissable venait le lendemain évoluer impunément entre nos lourdes colonnes.

Mais ce que le sympathique colonel n'a pas pû dire parce que nul ne le saura jamais au juste, c'est ce que nous a coûté, depuis 1864, la conquête toujours à refaire, de ces immensités *dont la possession est cependant indispensable à la sécurité de notre Tell et de nos colons.*

On s'aperçut du reste assez vite que les dépenses étaient tout à fait hors de proportion avec les résultats obtenus, et que les bons effets produits par ces lointaines expéditions cessaient presque aussitôt, dès que les colonnes n'étaient plus en mouvement.

On aurait pu ajouter que ces résultats étaient souvent néfastes, car lorsque nos colonnes expéditionnent dans le Sud, elles ne peuvent le faire qu'en empruntant au Tell ses bêtes de bât et ses hommes valides qu'elles emploient comme muletiers, chameliers, convoyeurs, courriers et goumiers. Ce sont alors des réquisitions vexatoires, sur lesquelles il faut fermer les yeux, car le temps

presse; des cultures désorganisées, des douars dégarnis de leurs meilleurs éléments et où il ne reste que des vieillards regrettant le passé et blâmant le présent, de tout jeunes gens prompts à s'exalter, et des femmes malheureuses et sans protection qui maudissent les Français. Bref, nos expéditions dans le Sud sèment derrière elle la misère, la désaffection, et trop souvent l'insurrection, car les agitateurs ont beau jeu dans ce milieu énervé et mécontent, qui sait nos garnisons du Tell absentes ou réduites à leur extrême minimum.

L'autorité militaire n'ignorait pas toutes ces difficultés et elle essaya d'y faire face par l'emploi simultané ou successif de tous les moyens dont elle pouvait disposer : colonnes d'observations, colonnes mobiles, makhzen, goum, petits postes, influences ou rivalités indigènes.

Mais tous ces moyens plus ou moins bons en théorie se heurtaient dans la pratique à des inconvénients et à des impossibilités, se résumant toutes en des difficultés, de communication, de locomotion, de ravitaillement, d'installation ou en des dépenses excessives.

On en fit la dure expérience.

Les colonnes d'observation, dans le Sahara, sont à la fois ce qu'il y a de plus dispendieux, de plus pénible, et de moins effectif; leur isolement — car en 1864 on n'avait pas encore le télégraphe optique — les condamne à ne savoir ou se porter, et les force à avoir de lourds approvisionnements qu'il faut avoir le moyen de renouveler et de transporter avec soi si l'on vient à bouger.

La mauvaise qualité des eaux et des vivres de réserve, le climat, l'inaction surtout et l'ennui affectent vite la santé et le moral du soldat. L'effet est nul ou à peu près : la colonne garde un point reputé stratégique — (et qui le serait en tout autre pays) — mais à côté duquel passe comme il le veut l'ennemi saharien dont les éclaireurs (chouaf), n'ont pas cessé un instant de la

surveiller à notre insu, pendant qu'elle même n'a pu rien voir ni rien observer, si ce n'est le vide et la solitude.

Tout le monde aujourd'hui a encore présent à la mémoire l'incident du colonel M..., gardant avec sa colonne, en 1881, le point stratégique du Kheider, qui sur les cartes, en effet, semble avoir une réelle valeur. — Bou Amama, par un siroco violent en plein midi, passait à quelques kilomètres au milieu de ce chott qui figure sur ces cartes comme un beau lac bleu. L'atmosphère obscurcie par la poussière le dérobait à notre vue, et quand on le signala, il était trop tard, on ne put le rejoindre.

Organisée d'avance et théoriquement prête à partir dans les 24 heures d'une garnison choisie à l'avance comme Sebdou, Saïda, Géryville, Laghouat, Biskra, *la colonne mobile* a été souvent employée avec succès. Elle a cependant, et elle avait surtout en 1864 quelques-uns des inconvénients des colonnes d'observation en ce qui regarde l'installation souvent défectueuse, et le prix de revient des approvisionnements. Puis, dans la pratique, la facilité de mise en mouvement de ces colonnes n'est pas aussi réelle que le voudrait la théorie. Généralement on recule devant l'entretien en permanence de l'énorme quantité de bêtes de bât nécessaires au convoi en ce pays sans ressources, sans routes et sans chemin de fer ; Laghouat seul a un équipage de chameaux toujours prêts, mais d'un effectif insuffisant et en général on n'a sous la main que les mulets de l'armée nécessaires aux ambulances, à l'artillerie et à l'état-major. Le reste doit être fourni par les tribus voisines ; il faut le temps d'aller les requérir, de les réunir, de les amener et de les organiser en convoi. Ajoutons que malgré les ordres, les plus formels en principe, il y a toujours des nécessités impérieuses qui obligent à prendre, exceptionnellement, dans la colonne mobile, des mulets, des officiers, des médecins et jusqu'à du matériel et des détachements entiers, de sorte qu'au moment du départ il faut réorga-

niser et faire rentrer souvent de fort loin des éléments trop dispersés.

Du reste alors même que la colonne mobile est en mesure de se mettre de suite en mouvement, l'allure de sa marche reste la même et comme son point de départ, quelque stratégique qu'il soit, est toujours au nord des rebelles sahariens qui, au Sud, ont l'espace libre, ces colonnes, pas plus que les autres, ne réussissent à les gagner de vitesse ou à leur couper la retraite.

« Avoir la prétention de soumettre et de pacifier le » Sahara avec des colonnes militaires péniblement ravi- » taillées par des convois de bêtes de somme sera tou- » jours une chimère irréalisable (1). »

Cette opinion qui a été formulée dans ces dernières années par un ingénieur, a été de tout temps celle des meilleurs de nos généraux d'Afrique, de ceux-là même qui ont été assez habiles pour obtenir ou l'éloignement, ou la soumission momentanée des rebelles et des agitateurs.

Il suffira pour s'en convaincre de relire attentivement l'ensemble des circulaires et instructions du maréchal Bugeaud.

Aussi ces généraux ont-ils cherché toujours à compléter l'action des colonnes par l'emploi des moyens indigènes, politiques ou religieux. Mais l'emploi de ces moyens est toujours délicat et peu sûr, car nos institutions démocratiques, notre administration régulière et notre esprit laïque répugnent à certains procédés.

Il en est un pourtant qui a souvent trouvé grâce devant le public, c'est l'emploi des makhzen et des goum. Il en a été fait souvent usage en Algérie. Voyons ce que cela vaut au juste.

Des makhzen avaient été employés déjà bien avant 1864. On avait espéré obtenir chez eux ces conditions de mobilité et de célérité que ne pouvaient avoir nos troupes régulières. Ils rendirent quelques services, mais

(1) Duponchel, *Revue des deux mondes*, 15 mai 1881, page 387.

là encore les esprits pratiques durent rabattre beaucoup des espérances qu'avaient eues les promoteurs et les partisans de ces corps irréguliers.

On a trop vécu sur le souvenir des makhzen turcs. Ces makhzen, tout d'abord, n'existaient que dans le Tell, puis s'ils constituaient de vigoureuses et terribles troupes, c'est que les Turcs leur donnaient des exemptions d'impôts, des apanages territoriaux considérables, et une immunité presque absolue pour toutes les rapines, razzia, pillages et exactions qu'ils commettaient sur les raïa, à l'occasion ou en dehors du service du beylik.

De pareilles tolérances et de telles générosités ne sont pas dans nos mœurs administratives; aussi n'avons-nous jamais réussi à conserver longtemps des makhzen énergiques, malgré nos sacrifices et nos efforts pour les organiser et les entretenir. Tant qu'ils vivent à proximité d'une tribu qu'ils ont la possibilité d'atteindre quelquefois et la permission de razzer, cela va encore; mais quand ils n'ont devant eux aucun espoir de butin, et que nous voulons les astreindre à des services de reconnaissance et de patrouilles armées, comme nous le ferions avec des soldats réguliers, nous les voyons bien vite fondre entre nos mains ou rester inactifs.

Cette dernière remarque s'applique aux goum comme aux makhzen. Nos colonnes *ont néanmoins toujours besoin de leur utile concours,* et on a réussi souvent avec eux à obtenir, de temps à autre, de très brillants succès. Bien commandés, bien organisés, bien homogènes, les goum se battent très bien, mais ces conditions de recrutement et de commandement sont des plus délicates et elles se compliquent de tant d'autres conditions accessoires qu'il faut ranger les goum parmi les expédients militaires sur lesquels on n'est jamais en droit de compter d'une façon absolue : leur emploi donnant parfois des résultats admirables, et autres fois étant une cause de désordre, d'embarras et d'insuccès relatifs.

Il est d'ailleurs un fait d'observation dont on ne tient pas assez compte à propos de l'utilisation des makhzen et des goum, dont l'objectif est moins le combat que la razzia : c'est que plus l'indigène est civilisé, plus il est disposé à se rallier à nous ou même simplement à apprécier la vie agricole et les relations commerciales, plus il fait un médiocre goumier. D'une façon plus générale encore, on peut dire que plus on s'enfonce vers le Sud, plus le nomade est redoutable par ses qualités guerrières, ses ruses, sa mobilité et ses instincts de partisan et de bandit. Ainsi avant 1830 sur le méridien d'Alger les nomades du Titery et du sud de Médéa, aujourd'hui à peu près fixés au sol, étaient ordinairement battus par les Ouled-Chaïb de Boghar. Ceux-ci, à leur tour, redoutaient les Ouled-Naïl, ces terribles marcheurs qui, à pied ou à cheval, franchissent des espaces insensés et qui cependant subissaient si souvent les exigences des brillants cavaliers des Larba et des Harzalia. Ceux-ci eux-mêmes ne se gardaient pas toujours avec succès contre les incursions des Chamba. — Et, en fin de compte, ces Chamba qui sont le type du nomade aventurier que n'arrête ni la distance, ni la fatigue, ni les privations, sont tenus en piètre estime par les Touareg qui ont une supériorité incontestable sur tous les nomades sahariens, de Tunisie, d'Algérie ou du Maroc.

On pourrait multiplier ces exemples sur tous les méridiens de l'Algérie, — avec des noms et des faits à l'appui. L'enseignement qui s'en dégage pour nous, c'est que dans nos guerres sahariennes nos auxiliaires, pris dans les tribus des hauts plateaux ou de la lisière du Tell ne valent jamais comme ruse, célérité et entrain les contingents de nos adversaires.

Nous en avons fait l'expérience dans nos luttes contre les Ouled-Sidi-Chikh, et plus récemment dans l'insurrection de Bou Amema en 1881 (1).

(1) Le seul succès de goum que nous ayons eu, en 1881, à

Puis, n'est-ce pas une véritable faute politique que cet emploi si fréquent des goum et makhzen qui conservent et entretiennent ainsi les habitudes guerrières et nomades chez des indigènes dont notre intérêt est de faire des producteurs pacifiques, pasteurs ou agriculteurs. Il est arrivé que des groupes qui avaient pris goût aux labours et à la vie sédentaire, étaient en quelque sorte ramenés par nous vers la vie vagabonde de leurs pères, car nous avons été parfois forcés d'interdire à des tribus de vendre leurs chevaux de selle ou de les troquer contre des mulets et des bœufs de labour, et cela parce que nous avions besoin de leur service de goum ou de makhzen. C'était assurer le présent au détriment de l'avenir et sortir de notre rôle de colonisateur.

Convaincus de l'insuffisance des goum et des maghzen quand ils ne sont pas appuyés, dirigés et surveillés par nos colonnes, nous avons plus tard pensé à fortifier leur action et la nôtre par la création de petits postes permanents.

Il n'y en avait cependant encore que fort peu dans l'Ouest, au début des opérations contre Sliman ben Hamza, car ce n'est que plus tard qu'on les a multipliées, mais plutôt comme moyen administratif que comme défense militaire. Ces petits postes, qui ont été souvent préconisés par des personnalités militaires d'une haute compétence, ont été aussi très vivement critiqués par d'autres militaires non moins compétents. Comme toujours la vérité est entre les opinions extrêmes. Des petits postes isolés et en l'air, très utiles en temps de paix pour l'administration et la surveillance du pays, deviennent

Madena, a été dû à une double trahison d'un chef indigène que nos ennemis croyaient à leur dévotion et qui, gêné par nos colonnes, se sentant suspecté et près d'être découvert, s'est tiré d'affaire en enlevant et en pillant une razzia faite par Bou Amema qui ne se méfiait pas de lui.

un véritable danger en temps de guerre : « parce que, dit
» le maréchal Bugeaud, non seulement ils immobilisent
» une partie des forces de l'armée, affaiblissent numériquement les colonnes agissantes, mais encore parce
» qu'ils absorbent une partie de l'action des troupes
» restées mobiles, puisque celles-ci sont chargées de les
» ravitailler, de satisfaire à leurs besoins et d'aller à leur
» secours au lieu de faire des opérations utiles contre
» l'ennemi ; parce que ces secours n'admettent pas de
» retard, qu'il faut souvent marcher par le temps le plus
» défavorable et que de là peut naitre une catastrophe.
» Les postes qui ne sont pas démontrés d'une nécessité
» absolue doivent être soigneusement évités, car ils sont
» une source d'embarras, de faiblesse et de danger (1). »

C'est une erreur, croyons-nous, de supposer qu'une ligne continue de forts échelonnés à 25, 30 ou 40 kilomètres les uns des autres peuvent couvrir une frontière saharienne contre des incursions de nomades. Ce qui est efficace et pratique en Europe, avec des armées organisées, des routes tracées, cesse de l'être dans le Sahara. Car selon l'opinion du maréchal Bugeaud — auquel il faut toujours revenir en matière de guerre algérienne — ces postes « n'assurent pas les communications, n'ont
» aucune action sur le pays et ils ne gardent réellement
» *qu'un point.* »

Or, dans le Sud, un point gardé peut empêcher de passer une caravane pesamment chargée ou une tribu en migration avec ses tentes, ses vieillards, ses femmes et surtout ses troupeaux dont l'abreuvement périodique lui fait de préférence prendre telle ou telle route. Mais la garde d'un point d'eau ou d'un défilé saharien n'empêchera jamais de « passer à côté » un djich, un rezou, ou même une harka, c'est-à-dire les trois variétés de bandes armées que nous avons à craindre : celle du vulgaire bandit coupeur de route de profession, celle de l'aventurier ou du partisan en quête de pillage, celle du chef nomade opérant en guerilla contre des douars campés en arrière du point gardé.

(1) Circulaire du 8 mai 1846.

L'établissement d'un fortin ou d'une redoute sur les hauts-plateaux comme dans le Sahara est donc logiquement *la conséquence* et non pas la préparation *de l'occupation pacifique* du pays.

C'est une station commerciale, un caravansérail, un dépôt de vivres, un logement de fonctionnaire ou d'agent français, un bureau de poste, un corps de garde de police, une construction enfin, à laquelle son isolement impose une forme *défensive* qui lui permette de repousser l'espèce de malfaiteurs spéciale au pays. Mais, à moins d'augmenter démesurément ses proportions ; ce n'est pas un ouvrage de fortification pouvant concourir à une action militaire si minime quelle soit.

Ce n'était donc pas par des créations de ce genre, pas plus que par les moyens précédemment analysés, que l'autorité française pouvait espérer arriver à la pacification du pays. Le gouverneur pensa alors à susciter contre les zoua des Ouled-Sidi-Cheikh-Chéraga de grandes personnalités indigènes dont la situation de famille et l'influence héréditaire fussent telles qu'elles pussent suppléer les anciens seigneurs d'El-Abiod dans le rôle de gardiens de nos frontières sahariennes et repousser, par les moyens indigènes, les harka et rezou qui parcouraient le pays de Ouargla à Figuig.

Dans l'Est, on trouva bien ces personnalités ; nous avons dit plus haut dans quelles conditions, dans quelles limites restreintes la combinaison d'Ali Bey ben Ferhat put momentanément réussir de 1864 à 1872. Ajoutons que la famille de ce chef indigène était depuis longtemps en relation d'amitié avec la personnalité religieuse la plus en vue du pays, et que la zaouïa de Temacin, depuis longtemps ralliée à la France par la nature même de ses doctrines Tidjaniennes, l'aida de tout son crédit qui était grand, mais qui depuis s'est usé quelque peu à notre service.

Dans l'Ouest, ce fut plus difficile et, en fin de compte, on échoua complètement. Nous avions bien à Relizane, à Frenda, à Sebdou, Saïda, Tiaret, Laghouat, Djelfa des personnalités indigènes qui semblaient à *priori* offrir une grande surface, et qui surtout avaient joué, soit sous les Turcs, soit dans nos luttes contre Abdelkader des rôles considérables. Aucun d'eux cependant n'était de taille à pouvoir nous aider : c'étaient des gens du Tell, et dès qu'on voulait les utiliser sur les hauts-plateaux, eux et leurs gens n'étaient plus que des combattants ordinaires, braves et dévoués, mais sans aucune influence politique sur les nomades. Quant aux influences religieuses, celles que nous aurions pu utiliser, étaient des influences locales dont l'action ne dépassait pas le Tell.

Les choses en étaient encore là à la fin de 1867, et notre embarras était grand quand, dans les premiers jours de janvier 1868, une des individualités les plus en vue des Zoua-Gheraba, Si Sliman ben Kaddour, qui depuis deux mois nous combattait comme allié de Si Ahmed ben Hamza, vint nous annoncer sa rupture avec son cousin, nous offrir ses services et nous ramener quelques fractions des Ouled-Abdelkerim et des Rezaïna en défection depuis 1864.

Nous crûmes avoir mis la main sur un personnage à la fois politique et religieux, et nous acceptâmes ses services avec empressement. En réalité, nous n'avions en Sliman ben Kaddour qu'un chef de partisans, plein de bravoure, d'entrain, d'énergie et d'audace, et ayant avec lui des goums tout formés et aussi vaillants, sinon plus, que ceux des Zoua-Cheraga. C'était déjà beaucoup.

Pendant un an, Si Sliman, opérant, il est vrai, bien plus pour son compte que pour le nôtre, se livra sur les Chéraga à toute une série de razzia plus fructueuses pour lui que profitables à notre influence. En récompense, on le nomma, en avril 1869, agha de Geryville.

Ces razzia et cette nomination donnèrent à réfléchir à

ceux que la mort de Si Ahmed ben Hamza venait de placer à la tête des Cheraga.

Ces nouveaux chefs étaient fort différents des précédents : tout d'abord, ils n'étaient pas de la même race ; Si Kaddour ben Hamza et Si Eddin ben Hamza, issus de lits différents, avaient en effet pour mères deux négresses : une Soudanienne et une Abyssine. Grâce à cette origine, qui leur avait fait prendre rang après leurs frères consanguins plus jeunes qu'eux, ils n'avaient pas puisé dans le sang maternel ce fanatisme sauvage qui animait les trois petits-fils de Ben Heurma. Tenus par ce seul fait un peu au second plan, ils s'étaient tout naturellement trouvés rapprochés, depuis 1864, du soff de feu Boubeker, c'est-à-dire de ce qu'on pourrait appeler le soff français. Le fils de l'agha, le jeune Si Hamza, alors âgé de cinq ans, se trouvait de fait et de droit sous leur tutelle.

Leur premier mouvement, quand ils furent à la tête de la famille, fut de chercher à dégager leur responsabilité d'actes qu'ils n'avaient ni conseillés ni dirigés, mais qu'ils avaient dû subir et auxquels, en raison de leur situation familiale, ils avaient dû aider, au moins comme guerriers. Ils commencèrent donc par se tenir à l'écart, cessant toute agression contre nos colonnes et restant dans une réserve calculée : ce n'était déjà plus des *rebelles*, c'était encore des *insoumis*. Au bout d'une année de cette existence, pendant laquelle ils n'eurent maille à partir qu'avec les Gheraba, ils nous firent (en octobre 1869) des ouvertures de soumission et engagèrent des pourparlers avec le général de Wimpfen commandant la division d'Oran.

Il eût été sage et politique de les accepter. On aurait pu alors, en partageant le Sahara entre les deux soffs des Ouled-Sidi-Chikh, et en conservant Si Sliman ben Kaddour, comme chef effectif des Gheraba, réparer la faute commise en 1849, quand nous avions rejeté dans l'insurrection Chikh ben Taïeb, le chef légitime des dits

Gheraba, par suite de notre refus de lui donner une situation égale à celle du chef des Cheraga.

On ne le fit pas, et, de même qu'en 1849, on avait sacrifié les Zoua-Gheraba aux Zoua-Cheraga, de même, en 1868, on repoussa durement les ouvertures des Zoua-Cheraga au profit unique de Si Sliman ben Kaddour, chef des Gheraba.

Les récents succès du nouvel agha de Géryville, obtenus sans dépenses pour notre budget, sans fatigue ni déplacement pour nos troupes, et aussi les quelques tentes que son influence avait réussi à ramener dans le devoir, nous avait tout à fait éblouis et trompés sur la valeur de cet étrange personnage dont le caractère énergique et les allures si franches, en apparence du moins, plaisaient à nos officiers.

Aussi, pendant que d'un côté on rejetait dans l'insoumission Si Kaddour et Si Eddin, on se laissait entraîner par les conseils de Si Sliman et, à son instigation, on organisait cette grosse colonne de l'oued Guir qui, dans la pensée du général de Wimpfen, devait rallier à nous tous les Gheraba encore hésitants, assurer le calme sur notre frontière et donner à Si Sliman une popularité et un relief dont on ne doutait pas un seul instant que tout le profit ne fût pour l'influence française.

Grâce à l'énergie de nos troupes et à l'infernal entrain de Si Sliman, l'expédition de l'Oued-Guir et d'Aïn-Chaïr fut brillante et porta, en effet, un coup terrible à la fortune de Si Kaddour ben Hamza, qui fut battu en diverses rencontres.

En juillet 1870, Si Sliman ben Kaddour passa du poste d'agha de Géryville à celui d'agha des Hamyan; établi à El-Aricha, avec ses nombreux nomades belliqueux, il semblait devoir mieux couvrir notre frontière.

Si Kaddour, en effet, sentit qu'il ne pouvait lutter et à la fin de l'année, en décembre 1870, il entama de nouveaux pourparlers.

Ces négociations, malgré les terribles évènements qui

se déroulaient en France, firent quelque bruit; elles furent connues et approuvées du Gouvernement de Bordeaux (1).

Cependant elles ne devaient pas plus aboutir que les précédentes; car, sans même parler des prétentions excessives de Si Kaddour, elles avaient contre elles : 1° l'ingérence de ce brouillon de Sliman ben Kaddour, peu soucieux d'avoir son rival comme collègue et surveillant; 2° les intrigues des chefs indigènes du Tell oranais qui, restés toujours hostiles aux Ouled-Sidi-Cheikh, tant Cheraga que Gheraba, parvinrent bientôt à nous persuader que ces négociations n'étaient que ruses de guerre.

Avaient-ils tort, avaient-ils raison? *Chi lo sa?*

Toujours est-il que les défiances réciproques s'accusèrent de plus en plus des deux côtés, et qu'après avoir traîné quatre mois, les pourparlers se terminaient brusquement le 17 avril 1871, par un sanglant combat à El-Magoura, chez les Ouled-En-Nhar.

Cette rupture, à laquelle il n'était probablement pas étranger, combla d'aise Si Sliman qui restait seul au pouvoir. Malheureusement, il manquait de sens politique, et il abusa de cette situation pour mettre en coupe réglée les Hamyan, ses administrés, et les Marocains, ses voisins. Ce régime d'intimidation provoqua de nombreuses défections de gens qui allèrent rejoindre Si Kaddour; mais il assura pendant toute l'année 1871 un calme absolu dans la division d'Oran, alors qu'une formidable insurrection désolait les provinces de Constantine et d'Alger.

Cependant, les mécontents affluant de tous côtés autour de Si Kaddour, on lança sur lui les goums, commandés par Si Sliman, et soutenus par les petites colonnes d'El-Aricha, de Saïda et de Géryville; le 23 décem-

(1) Trumelet, *Notes pour servir à l'histoire de l'insurrection*, 2e partie, chap. XVI; *Revue africaine*, janvier 1883.

bre, à El-Mengoub, à 40 kilomètres au sud de Benoud, ces goums écrasaient de nouveau les contingents de Si Kaddour, qui était légèrement blessé, ainsi que Si Lala; le colonel Gand arrivait sur ce point le 25 avec ses troupes et recevait la soumission de nombreuses tribus.

Le jour même du combat de Mengoub, arrivait à Oran une décision de l'amiral de Gueydon retirant à Si Sliman son commandement des Hamyan, mais lui conservant son titre, son traitement, et l'invitant à vivre en simple particulier dans la plaine de la Mleta.

Cette décision était nécessaire; les faits d'exaction, d'arbitraire et de gestion fantaisiste, relevés à la charge de Si Sliman, étaient trop nombreux et ils mettaient trop en relief l'impossibilité de son maintien comme chef régulier. Le vide s'était fait autour de lui; ses administrés étaient, ou au Maroc avec les dissidents, ou nous assiégeaient de réclamations malheureusement très fondées; il n'avait plus autour de lui que quelques zoua et le gros de ses goum était fourni par des contingents des tribus de la limite du Tell; en réalité, il ne pouvait plus opérer ses razzia qu'avec l'appui de nos colonnes.

Continuer un pareil système, entretenir les habitudes de pillage et de guerre chez nos tribus fidèles, fatiguer nos troupes pour aider à ces coups de force que rien ne provoquait et qui ne profitaient qu'à un chef indigène, ne pouvaient convenir à la politique de paix, d'apaisement, de justice et de régularité administrative que l'amiral entendait suivre en Algérie.

V

La politique d'effacement (1872 à 1881)

Si Sliman disparu de la scène politique, nous nous retrouvions exactement dans la même situation qu'en 1867 au point de vue de la défense de nos frontières du sud oranais et de la protection des hauts-plateaux; il nous restait la responsabilité et la garde de 95,000 kilomètres carrés, sur lesquels se trouvaient, à 200 kilomètres en moyenne, au sud de nos postes les plus avancés, une ligne de ksour situés d'autre part à plus de 150 kilomètres au nord des Areg. Pour défense, nous ne pouvions compter que sur nos moyens militaires — et on a vu plus haut que s'ils étaient pénibles et dispendieux, ils étaient loin d'être efficaces.

En réalité, à partir de 1872, nous en sommes réduits à une politique d'effacement et d'expédients dont le résultat final a été l'insurrection de 1881.

La France avait alors ses finances obérées par suite des dépenses de l'année terrible, et la plus stricte économie s'imposait dans l'emploi de nos moyens de gouvernement en Algérie. Nous dûmes donc nous abstenir de toute action militaire n'ayant pas pour objectif la protection tangible et immédiate de nos colons. Nous commençâmes par abandonner d'une façon absolue tout le Sahara et tout le pays au sud de la ligne des ksour, et nous laissâmes les hauts-plateaux à la discrétion de nos nomades fidèles. Mais comme ce Sahara et ces hauts-plateaux sont, à partir d'El-Aricha jusqu'à Igli, c'est-à-dire sur 420 kilomètres, absolument ouverts par l'Ouest aux incursions de nos dissidents comme à celles des tribus indépendantes, en droit ou en fait, de l'empereur du Maroc, ce fut, en réalité, aux nomades insoumis ou ennemis que nous laissâmes le pays.

Les nôtres étant les moins nombreux et les moins guerriers, ne s'aventuraient guère au sud des Chott avec leurs troupeaux car lorsque le besoin de pâturage les entraînait plus au Sud, ils étaient à peu près sûrs de subir quelque razzia. S'ils venaient se plaindre à nous, nous leur répondions qu'ils auraient dû mieux se garder ; et s'ils nous demandaient à organiser eux-mêmes des rezzou pour se venger et surtout se récupérer de leurs pertes, nous les en empêchions pour ne pas les voir s'engager dans des affaires qui auraient pu, soit ressembler à des agissements hostiles vis-à-vis du Maroc, soit nous forcer à des démonstrations armées dont nous cherchions à éviter la répétition trop fréquente.

Quant aux ksouriens ils restaient libres de fermer les portes de leurs villages et ils devenaient ce qu'ils pouvaient : en fait, ils étaient à la discrétion des dissidents avec lesquels ils avaient des compromis incessants.

Le M'zab, qui couvrait en partie notre Sahara à l'Est, et qui, placé sous le regime du protectorat nominal de 1853, échappait en fait à la surveillance et à l'action des agents français, devenait chaque jour de plus en plus gênant : ce n'était certes pas un centre de propagande insurrectionnelle : ses intérêts sont dans nos villes du littoral et il a toujours été, en somme, sympathique à la France ; mais les Beni-M'zab sont des marchands : ils approvisionnaient de poudre et de grains ceux de nos dissidents à qui nous fermions nos marchés, et ils donnaient, de gré ou de force, un refuge temporaire aux agitateurs, aux agents de désordre, et à ceux de nos ennemis qui, sans cet appui, n'auraient pas osé s'aventurer chez nous.

Nos officiers qui parcouraient incessamment ces pays, y dépensaient en pure perte leur intelligence et leur activité : leur rôle était fort restreint, car ils n'étaient pas toujours en mesure d'imposer leur volonté et le plus souvent ils devaient se borner à rendre compte de ce qu'ils voyaient et à signaler les causes de trouble qu'ils ne pouvaient supprimer.

Nous n'exagérons rien. Quand en 1875, Bou Amama simple petit marabout, quelque peu prestidigitateur et passant pour fou, rentra à Moghar qu'il avait quitté depuis plusieurs années et que les habitants lui bâtirent une maison ou plutôt une zaouïa, on fut frappé de ses allures extravagantes et on le surveilla : en 1878, on trouva un prétexte plausible pour l'arrêter ; mais il n'était plus à Moghar quand on y arriva. Quand on en repartit il y rentra, puis plus tard, sans paraître se cacher, en affectant même soit de prévenir l'autorité de ses pèlerinages à El-Abiod, soit de s'excuser de ne pouvoir se rendre là où il était demandé, il sut se soustraire pendant 4 ans à toutes les tentatives faites pour s'emparer de sa personne. Il n'avait cependant alors commis aucun fait précis le plaçant sous le coup de la loi, et s'il avait été pris de 1878 à 1880, on l'aurait simplement interné en Corse par mesure politique.

Cet exemple montre bien quelles étaient notre influence et notre autorité, en pleine paix, dans un de nos ksours et fait deviner ce qu'elle pouvait bien être sur des nomades qui avaient la ressource de filer avec leurs tentes et leurs troupeaux du côté des insoumis toujours disposés à les accueillir.

Cependant, dès qu'on avait pu le faire, c'est-à-dire dès 1874, quand le maigre impôt des ksours ne rentrait plus, parce que les exigences des nomades, tant des amis que des ennemis, les avaient épuisées ; quand nos tribus avaient des tendances trop marquées à se désagréger au profit des insoumis, une ou deux colonnes partaient de Sebdou, Saïda, Boghar, Djelfa ou Laghouat, parcouraient une portion des hauts-plateaux dans l'Ouest, et un peu du Sahara dans l'Est, sans cependant pousser jamais jusqu'aux Areg. Nous perdions quelques hommes, soit de fatigue en route, soit dans les hôpitaux au retour, nous faisions rentrer 10 ou 20 p. 0/0 de l'argent que nous coûtaient ces manifestations dispendieuses, mais nécessaires ; les ksouriens avaient peur et

mettaient, pendant quelque temps, plus de réserve dans leurs compromis avec les insoumis qui, — quelquefois mais rarement, — recevaient de nos goums, encouragés par la proximité de nos soldats, quelque correction de nature à les rendre plus circonspects ou à les obliger à aller « se refaire » plus loin.

Trop souvent aussi, il arrivait que certains chefs de colonne, pour relever le moral de leurs soldats dépités de n'avoir eu ni combat, ni razzia, faisaient couper des palmiers ou démolir des maisons appartenant aux nomades qu'on n'avait pu atteindre. Ces destructions malencontreuses se retournaient tristement contre nous. Nous faisions disparaître une partie de la matière imposable de nos contribuables : nous enlevions à nos nomades insoumis, avec leur point d'attache en Algérie, toute raison de rentrer un jour dans le devoir ; nous montrions aux nomades et aux ksouriens restés fidèles qu'ils n'avaient aucun intérêt à se fixer au sol ou à développer leurs plantations qui, un jour ou l'autre, pouvaient ainsi servir de gage à leurs ennemis. Les plus atteints étaient encore ces ksouriens qui perdaient à la fois leur travail, leur logis et leur quote-part dans les revenus des palmiers qu'ils soignaient comme fermiers.

Tel fut, en somme, notre mode d'action pendant longtemps sur les hauts-plateaux et dans le Sahara. Avec un peu plus d'humanité et moins de cruauté vis-à-vis des personnes, il ressemblait à celui des Turcs, nos prédécesseurs, et il n'était guère fait, il faut en convenir, pour démontrer aux indigènes la supériorité de cette civilisation européenne dont nous leur vantions la grandeur et les bienfaits.

Il serait cependant malséant et injuste d'incriminer ceux qui, n'ayant en main ni les crédits, ni l'*outillage* nécessaires pour pouvoir faire autre chose que des coups de force et de la répression, surent encore, avec de pareils moyens, obtenir des résultats dont il y aurait injustice et ingratitude à méconnaître l'importance.

D'un autre côté, si, nous avions eu devant nous un ennemi plus actif et voulant nous faire la guerre comme en 1864 et 1865, la situation nous aurait obligé à de bien plus grandes dépenses de force et d'argent. Mais, dès 1872, dès que Si Sliman eut cessé de surexciter le pays par ses razzia incessantes ou ses exactions continuelles, il se produisit une sorte d'accalmie générale.

Ce n'était pour nos sujets indigènes ni tout à fait la paix, et encore bien moins la sécurité ; mais nos nomades, sachant que nous n'étions plus disposés à les soutenir dans des représailles incessantes et sans résultat, restèrent sur la défensive et, en fin de compte, nos colons ne ressentirent pas les contre-coups des désordres et des rezou que subirent parfois nos douars des hauts-plateaux.

Cette attitude expectante de nos nomades, gênés dans leurs allures par les exigences de notre administration, ne fut pas, du reste, la seule cause de cette accalmie que nous signalons.

Il en est une autre qui n'a pas été appréciée comme elle aurait dû l'être.

Cette cause, c'est la ligne de conduite suivie depuis 1872 par les chefs des Zoua-Cheraga ou Ouled-Hamza dont les personnalités doivent être soigneusement dégagées de celles des Zoua-Gheraba, leurs ennemis depuis 1867 et les nôtres depuis 1872.

Cette distinction est capitale, et généralement elle n'est pas faite dans le public qui les désigne, les uns et les autres, sous le nom d'Ouled-Sidi-Chikh, et qui englobe encore dans cette même designation générale les tribus clientes de ces deux familles.

La vérité est que dans la famille de Si Hamza, même après 1864, l'idée d'une réconciliation avec la France a toujours eu des partisans. En 1867 Si Lala s'était déjà affirmé dans ce sens ; et, après la mort, en 1868, du dernier des enfants de Rekeïa bent El-Heurma, l'âme damnée du soff anti-français, cette réconciliation reste l'objectif

constant des deux autres fils de notre ancien khalifa, Si Kaddour et Si Eddin, et de son petit-fils Si Hamza Ould Si Boubekeur.

On a déjà vu comment leurs ouvertures pacifiques avaient été repoussées par nous en octobre 1869, puis en décembre 1870. La disgrâce de Si Sliman ben Kaddour leur parut une occasion favorable pour renouveler leurs démarches, et l'année 1872 se passa toute entière en pourparlers avec Si Kaddour, Si Eddin et aussi avec leurs oncles Si Lala et Si Zoubir, frères puinés de notre ancien khalifa : tous convoitaient la succession de Si Sliman ou des situations analogues.

Les négociations engagées par Si Eddin furent poursuivies par lui avec une insistance remarquable. Il demanda et obtint un sauf-conduit pour venir s'expliquer lui-même à Alger et dissiper les malentendus qui faisaient retomber sur lui et les siens la responsabilité de faits imputables à une coterie dont il n'avait jamais fait partie.

On lui donna ce sauf-conduit, et, le 4 janvier 1873, il était à Alger.

Ses explications furent habiles et elles témoignaient certainement du très grand désir qu'il avait de revenir avec nous. Il chercha à nous persuader que depuis 1868, c'est-à-dire depuis la mort de Si Ahmed ben Hamza et l'entrée à notre service de Si Sliman, l'objectif des Zoua-Cheraga avait été uniquement l'abaissement des Gheraba : qu'eux-mêmes n'avaient jamais été animés d'intentions malveillantes vis-à-vis les Français ; que Si Kaddour, Si Lala ne nous avaient combattu que parce que nous étions avec Si Sliman et les Gheraba, leurs véritables ennemis. Puis en diplomate habile il faisait ressortir que s'ils venaient à nous, ce n'était nullement sous la pression de la nécessité. Depuis un an, disait Si Eddin, les siens vivaient en paix et il ne tenait qu'à eux de prolonger cette paix en se tenant à une certaine distance de nos colonnes ; leur situation d'adversaires

des Français augmentant dans le Sahara leur prestige religieux et le produit des ziara qu'ils tiraient du Touat, du Gourara et du Tidikelt, il en résultait pour eux une très grande situation ; ils s'en remettaient donc à notre générosité pour avoir des conditions ne froissant pas leur orgueil.

Il y avait bien un certain fonds de vérité dans ces allégations ; surtout en ce qui concernait la grande popularité que leur donnait dans le Sahara méridional leur situation d'adversaires des infidèles.

Nous ne voulûmes pas en tenir assez compte et nous affirmâmes encore une fois trop nettement notre intention de ne voir en eux que des rebelles à qui nous pouvions bien pardonner dans de certaines limites, mais à qui nous ne pouvions d'ici longtemps confier aucune fonction honorifique.

Si Eddin repartit pour Metlili et El-Golea, disant qu'il allait se consulter avec son frère et son oncle, mais au fond peu satisfait de n'avoir rien obtenu.

Malgré son échec, il emportait cependant une excellente impression de la façon courtoise avec laquelle il avait été traité pendant son séjour à Alger, et il est bien certain qu'il engagea les siens à persister dans leur conduite réservée et à éviter vis-à-vis de nous toute tentative ou toute agression directe, afin d'être toujours à même de reprendre quelque jour et dans de meilleures conditions les négociations déjà entamées.

Aussi évitèrent-ils avec un soin jaloux de s'engager contre nos colonnes qui parcouraient le pays ; si celles-ci rencontrèrent souvent des zoua des Ouled-Sidi-Cheikh-*Gheraba* et même parfois des clients du soff *Cheraga*, elles ne virent jamais combattre contre elles les personnalités des Zoua-Cheraga, tels que Si Kaddour, Si Eddin, Si Hamza, Si Lala, Si Zoubir, Si Moradj et autres.

Ce qui n'empêcha pas l'opinion publique de mettre sans hésitation sur leur compte, aussi bien que sur celui de leurs ennemis indigènes et de leurs clients indis-

ciplinés, toute razzia ou tout coup de main qui atteignait ceux de nos nomades s'aventurant trop vers notre frontière méridionale.

Les rapports officiels étaient moins affirmatifs et surtout plus précis, mais ils étaient établis sur des renseignements indigènes qu'on ne pouvait contrôler d'une façon rigoureuse et qui avaient pour inspirateurs tous nos chefs indigènes intéressés à ne pas voir rentrer en grâce, à côté d'eux, ces personnalités dont le prestige les écrasait, même à distance.

Mais si l'on veut bien tenir compte du milieu ambiant et des circonstances, on est forcé de reconnaître que l'attitude personnelle des Ouled-Hamza vis-à-vis de nous, Français, est toujours restée depuis 1869 aussi correcte que le permettait leur situation de famille, leur dignité et le peu d'empressement que nous mettions à les accueillir, alors que bien souvent nous nous étions montrés plus conciliants et plus bienveillants pour des gens plus coupables et moins excusables. En somme, et nous le répétons à dessein, depuis 1869 ils n'étaient plus ni révoltés, ni insurgés, ils n'étaient qu'*insoumis*.

Sans doute, plus d'une fois leurs gens eurent maille à partir avec les nôtres, et, dans l'Extrême-Sud, plus d'un coup de main eut lieu à leur profit; mais c'était pour eux une condition d'existence; ils ne pouvaient pas, eux marabouts, que des milliers d'êtres humains vénèrent comme des fétiches, et dont nous refusions le concours, empêcher leur entourage de considérer comme de bonne et honnête prise le butin fait sur des tribus qui, fortes de notre appui et méconnaissant leurs devoirs islamiques envers leurs anciens seigneurs et maîtres, refusaient de payer des ghefara, hadia et autres tributs religieux, qu'une tradition trois fois séculaire impose aux musulmans établis dans ce que nous-mêmes nous appelons « le pays des Ouled-Sidi-Chikh (1). »

(1) Le nombre des tribus algériennes qui, avant 1864, payaient la

Il ne faut pas, du reste, juger ces faits avec nos idées européennes. Entre indigènes sahariens (comme jadis entre souverains barbaresques) les razzia n'ont jamais eu la portée que leur donnent nos habitudes civilisées.

Les Ouled-Hamza pouvaient être de bonne foi et ne se croyaient nullement engagés par les quelques méfaits de serviteurs trop zélés ou simplement poussés par ce besoin irrésistible de mouvement et de pillage que nous avons tant de peine à contenir chez nos nomades. Ils conservaient toujours leurs espérances de réconciliation et, en attendant, ils vivaient de leur métier de marabouts et de nomades. Aussi ne fûmes-nous que médiocrement étonnés quand, le 15 février 1878, le jeune Si Hamza Ould Si Boubekeur arriva de sa personne chez le commandant supérieur de Géryville suivi seulement de trois ou quatre serviteurs, et se présenta en disant qu'il venait « se mettre à notre disposition. »

Reçu avec les égards que commandaient à la fois la noblesse et la spontanéité de cette démarche et le souvenir de son père, Si Hamza fut invité à se rendre à Alger.

Le général Chanzy, alors gouverneur, possédait à fond cette question si délicate des Ouled-Sidi-Chikh : il avait personnellement connu tous les personnages de cette famille et il fit bon accueil au fils de notre sympathique agha Boubekeur.

Le jeune Si Hamza, dans ses conversations, fit valoir qu'en 1864, à l'époque de l'insurrection de son oncle Sliman ben Hamza, il n'avait que trois ans et que, par suite, il était resté absolument étranger à tout ce qui avait été fait pendant quatorze ans contre nous par ses oncles et grands-oncles; il nous demanda d'avoir pour lui

ghefara et les autres impôts religieux au profit des Ouled-Sidi-Chikh, tant Chéraga que Gheraba, est considérable. On en trouvera la liste détaillée (mais encore incomplète) dans notre livre *Marabouts et Khouans*.

la même bienveillance que nous avions eu pour son père, se disant prêt à continuer vis-à-vis de nous les traditions de dévouement et de bons services qu'il tenait et de son père et de son grand-père, le khalifa Si Hamza.

Mais Si Hamza arrivé seul, ne cachant pas qu'il n'était en rien le fondé de pouvoir de ses oncles, demeurés les chefs effectifs des dissidents, ne nous apportait, en somme, qu'un drapeau sans soldat; d'un autre côté, le Sahara était tranquille et l'opinion publique, en Algérie, n'était nullement préparée à la reconstitution des Ouled-Sidi-Chikh. Aussi le général Chanzy, tout en promettant au jeune Si Hamza de lui donner un jour une position en rapport avec son âge et sa naissance, crut prudent d'attendre et de laisser les événements se dessiner: en attendant, il lui accorda un subside et lui assigna comme résidence les environs de Mascara.

Cette situation n'était pas faite pour satisfaire le fils de Boubekeur; il patienta toutefois pendant huit mois, puis, voyant qu'on ne faisait rien pour lui, il se découragea et repartit, comme il était venu, sans prévenir personne.

Ce départ qui ressemblait à une fuite et que nos indigènes, amis et ennemis, présentèrent comme tel, contraria le général Chanzy. C'était, en effet, un fait grave, car il montrait à tous que nous étions décidés à nous passer du concours des Ouled-Hamza pour tenir le Sud oranais.

Il nous imposait donc l'obligation étroite d'affirmer notre autorité dans ces régions par quelque autre moyen susceptible de mettre fin à la fois aux interprétations malveillantes, aux intrigues de Bou Amema dont on commençait à se préoccuper, et, enfin, aux incursions de plus en plus fréquentes des coupeurs de route marocains ou des Ouled-Sidi-Chikh-Gheraba, dont l'audace croissait chaque jour. A défaut d'autre moyen, une colonne était indiquée, le général commandant la division d'Oran insista pour sa mise en mouvement.

Mais, par suite de diverses considérations tenant surtout à la crise politique dans laquelle se débattait le gouvernement métropolitain à la fin de 1878, cette colonne n'eut pas lieu. Le général Chanzy quitta Alger et fut remplacé par M. Albert Grévy qui, en 1879, eut d'abord à s'occuper de l'insurrection de l'Aores. Puis, dès que le nouveau gouverneur se fut rendu un compte exact de la situation du Sud-Ouest, et eut compris la nécessité de faire une démonstration militaire de ce côté, les pourparlers engagés à Paris avec des ambassadeurs marocains qui se firent fort de faire cesser ces incursions, empêchèrent encore la colonne d'avoir lieu en 1880.

Pendant ce temps, le mouvement panislamique qui, depuis tant d'années travaillait le monde musulman, continuait son œuvre dans l'Afrique centrale et sur nos frontières méridionales: en janvier 1881, dans notre ksar de Tiout, un marabout, qui avait résisté au courant et représentait le parti français, était assassiné en plein jour et comme châtiment de son attitude; le 18 février, on égorgeait à Bir-el-Ghorama les membres de la mission Flatters; dans le sud de Sebdou et de Géryville, où les émigrations individuelles ou collectives augmentaient chaque jour au profit des dissidents, notre action administrative allait s'amoindrissant.

Aussi, quand malgré les protestations du Gouverneur et de toute la population algérienne, le général Farre vint dégarnir la province d'Oran de ses meilleures troupes pour les envoyer en Tunisie, l'insurrection éclata sous la direction d'un intrigant de bas étage, de ce Bou Amema dont nous racontions plus haut l'habileté à se soustraire, pendant trois ans, à l'arrestation dont il s'était senti menacé.

Cette insurrection avait été rendue possible par tout un ensemble de faits de détails résultant de notre inertie et de notre politique d'effacement dans le Sud-Ouest depuis 1872. Elle débuta, le 22 avril 1881, par l'assassinat du sous-lieutenant Weinbrenner chargé, lui aussi, d'ar-

rêter un obscur agent religieux, émissaire de ce même Bou Amema; elle se continua par la défection de nos tribus des hauts-plateaux et par toute une série de pillages, de meurtres et de dévastations que la défectuosité de nos moyens d'action ne nous permit ni d'empêcher, ni de réprimer en temps utile et comme il l'aurait fallu. — En effet, Bou Amema nous a échappé et aujourd'hui encore il vit tranquille et honoré, chez nos voisins, à quelques kilomètres de nos ksour.

VI

Les premières mesures pratiques

C'est au gouvernement civil et à la députation algérienne que revient l'honneur d'avoir obtenu du Parlement les crédits nécessaires pour l'application, dans le Sahara, des premières mesures pratiques et rationnelles. L'œuvre est loin d'être terminée, mais les premiers jalons sont posés et c'est le principal, car les premières réformes sont toujours les plus difficiles à obtenir et chaque progrès réalisé en appelle de nouveaux.

Dès 1879 et 1880, et en même temps que se réalisait dans le Tell l'extension des institutions civiles et de droit commun, les questions indigènes étaient l'objet d'études incessantes, et à l'ouverture du Conseil supérieur, le 6 décembre 1880, M. Albert Grévy annonçait en ces termes la nécessité de faire figurer dans les propositions budgétaires des prévisions de crédits pour le fonctionnement de nouveaux postes dans le Sud :

« La suppression des bureaux arabes dans toute la
» région tellienne comporte une nouvelle organisation

» dans nos possessions sahariennes. Pour mieux cou-
» vrir le Tell devenu le pacifique champ clos de la colo-
» nisation, pour assurer à nos habitants des ksours la
» protection efficace qu'ils nous demandent, pour mettre
» nos tribus lointaines, quelquefois hésitantes, à l'abri
» des séductions ou des excursions des dissidents, pour
» asseoir notre domination dans les régions d'où parti-
» ront sans doute un jour les lignes trans-sahariennes,
» il est nécessaire de régulariser, d'affirmer dans le Sud
» l'action directe des agents français. Au delà de notre
» ligne actuelle de Géryville, Laghouat, Biskra, une ligne
» nouvelle plus reculée peut être constituée par la créa-
» tion à Tiout, à Metlili, à Tougourt, de cercles ou d'an-
» nexes fortement organisés. Ce projet, en tous points
» conforme aux propositions des généraux chargés de
» l'administration du Sahara, devait trouver place dans
» nos propositions budgétaires. »

Au mois de mars suivant, le projet des arrêtés de création était soumis au Conseil de gouvernement (1) et adressé aux différents ministres pour obtenir leur assentiment et leur concours financier.

L'insurrection de Bou Amema survenue sur ces entrefaites retarda la promulgation des arrêtés préparés, mais, par contre, elle contribua singulièrement à améliorer les conditions matérielles des installation proposées.

En 1881, en effet, la colonisation industrielle avait, depuis plusieurs années, débordé du Tell sur les hauts-plateaux par suite de l'extension donnée à l'exploitation de l'alfa. Là, dans une région où nous étions habitués, jusqu'alors, à ne voir engager que des intérêts indigènes pour la défense desquels nous nous en étions toujours remis aux tribus intéressées, nous avions à sauvegarder

(1) Le rapport a été publié dans une brochure : *Insurrection du Sud-Oranais*, réponse à Sahraoui, par le citoyen Bézy. Oran, 1884.

des chantiers de travailleurs européens, des magasins et du matériel de toute espèce.

On sait comment nos premières colonnes échouèrent dans cette protection impossible avec les moyens dont elles disposaient : nos soldats furent exténués, leurs chefs calomniés, nos goum du Tell suspectés, et on ne protégea pas grand'chose. Nous avons déjà dit pourquoi.

Aussi, lorsque les généraux Saussier et Delebecque vinrent, en juillet 1881, prendre possession de leurs commandements, le premier à la tête du XIX[e] corps, le second à la division d'Oran, ils rompirent net avec les vieux errements condamnés par l'expérience. Ils demandèrent et obtinrent, en partie, des moyens d'actions mieux appropriés au pays, c'est-à-dire *l'occupation française directe et permanente* de points stratégiques, situés plus au Sud, aménagés de façon à y rendre la vie supportable à nos soldats, et surtout reliés par une voie ferrée aux centres du Tell et aux ports du littoral.

Sur place, les généraux avaient eu la bonne fortune de rencontrer les ingénieurs et administrateurs de la C[ie] Franco-Algérienne qui, « dans un élan d'enthousiasme patriotique » (1), s'étaient engagés à faire en 100 jours jusqu'au Kheider 34 kilomètres de voie exploitable, et, en 250 jours, 115 kilomètres jusqu'à Mecheria.

Le 4 août 1881, les chambres votaient l'établissement d'urgence de cette ligne. Le 6 un télégramme du général Saussier adressé à M. Fousset, l'ingénieur en chef de la Compagnie, donnait l'ordre d'exécution.

Le 7, huit cents ouvriers étaient à l'œuvre.

Le 27 septembre, après 52 jours, la locomotive entrait en gare du Kheider.

Le 13 décembre la gare mobile de l'avancée, à Bir-Senia, assurait, à 313 kilomètres d'Arzew les ravitaillements de trois colonnes.

(1) *Le Génie civil*, n° 14, du 15 mai 1882. *Les chemins de fer en Algérie*, par E. Chabrier.

Soixante-treize kilomètres avaient été construits en 128 jours, soit moins de 2 jours par kilomètre.

Malheureusement les désastres accumulés par les ouragans, neiges et inondations de décembre interrompirent pendant 70 jours, non les travaux, mais les apports de matériel.

Malgré ce contre-temps, le 2 avril 1882, c'est-à-dire le 239[e] jour après l'ordre d'exécution, la locomotive sifflait à Mecheria à 115 kilomètres du point de départ, ce qui établit une moyenne de 2 à 3 jours par kilomètre en tenant compte des retards, et de l'imprévu inhérents à toute entreprise.

En même temps on aménageait les postes du Kheider et de Mecheria, dans les conditions voulues; on commençait l'installation d'Aïn-Sefra, dont l'arrêté de création parut le 22 mars 1882; on installait des télégraphes optiques là où le fil électrique eût été ou trop exposé ou trop long à établir.

Ce qui se faisait alors à l'ouest du pays des Ouled-Sidi-Chikh était non moins nécessaire à l'Est, mais de ce côté on était moins avancé; au Sud d'Alger il n'y avait pas et il n'y a pas encore la moindre ligne de pénétration (1). La colonne formée en vue de la prise de possession du M'zab devait attendre la bonne saison pour se mettre en route; elle partit de Laghouat le 10 novembre 1882 emmenant avec elle tout un personnel militaire de maçons, carriers, plâtriers, charpentiers, etc. Le 17 novembre elle était à Ghardaïa, à la grande joie du parti laïque auquel elle apportait, par sa seule présence, l'affranchissement de cette lourde tutelle du clergé Ibadite dont l'absolutisme avait provoqué tant de sanglants conflits dans ces villes industrieuses et commerçantes.

On se mit de suite à bâtir le fort et les casernes, et à construire des routes. Ce fut une simple piste dans la

(1) La route de Laghouat, en 1885, comptait 220 kilomètres seulement faits et 229 kilomètres en lacune.

direction de Laghouat, mais elle nécessita des terrassements et recoupements à certains passages. Enfin on entailla le roc pendant une trentaine de kilomètres, à travers les escarpements et les ravins du plateau de Noumerat que traversent les deux routes de Ouargla et de Metlili. Dès 1884 toutes ces voies étaient parcourues en voiture par M. Tirman, le premier qui, en qualité de gouverneur, ait visité les ksour du Sud.

La difficulté de l'établissement de ces routes n'était pas tant de les rendre carrossables que de les doter de points d'eau permanents assez rapprochés pour permettre, en toute saison, d'aller de Laghouat au M'zab et à Ouargla sans avoir à s'embarrasser d'un lourd équipage, sans être forcé de réduire la force des détachements en raison de la pénurie des sources et puits, et sans avoir à faire faire des étapes trop longues par des chaleurs variant de 35° à 40° en été. Le problème est aujourd'hui résolu.

Un télégraphe électrique relie Ghardaïa à Alger. — Ouargla attend encore le sien.

Le chemin de fer de Mecheria, l'occupation permanente de ce point, du Kheider, d'Aïn-Sefra et du M'zab devenu accessible en toute saison, constituaient un progrès énorme sur ce qui avait existé jusque-là ; mais ce n'était pas suffisant.

A l'Est, les points de résistance, c'est-à-dire les villes fortes qui jalonnent la route Alger-Ghardaïa à partir de Boghar, sont beaucoup trop éloignés les uns des autres pour ne pas être bloqués par des insurgés. Ouargla est en l'air, il ne peut avoir qu'un rôle de surveillance administrative, surveillance qu'un simple mécontentement des Chamba peut toujours annihiler dans ses effets utiles. En temps de troubles, Ouargla serait un embarras grave ; nous resterions assiégés dans la Casbah et privés de toute communication.

Nous ne pouvons non plus, avec nos trois garnisons de Ghardaïa, Laghouat et Géryville, avoir la prétention

de garder, contre les incursions du Sud, le vaste pays borné au Nord par une ligne hypothétique allant de Ouargla au Kheider, et ayant plus de 600 kilomètres. Nous ne tenons à peu près que la région située au nord de cette ligne, et cela, grâce à l'aide de nos nomades des hauts-plateaux qui ne peuvent se passer du Tell ; nous ne pouvons, par contre, garantir à ces mêmes nomades la libre jouissance des pâturages nécessaires à leurs troupeaux. Quant à nos contribuables sahariens, nous les laissons garder comme ils le peuvent, des rezzou touareg, leurs pâturages, leurs points d'eau et leurs ksour d'El-Goléa et Metlili.

Notre ligne de défense effective est certainement plus forte et plus au Sud qu'avant 1881, mais elle est encore à deux ou trois cents kilomètres en arrière de nos frontières qui, au Sud et à l'Ouest, sont bordées par nos pires ennemis : Touaregs, Snoussiens, Nomades indépendants ou Marocains insoumis. Et ces frontières seront d'autant plus exposées aux coups de main des rezzou et des coupeurs de routes de profession, que ceux-ci trouveront en arrière un pays moins peuplé.

Avec nos nouveaux postes et notre chemin de fer brusquement arrêté à Mecheria, nous avions bien réussi à *défendre* notre Tell et une partie des hauts-plateaux et à rendre notre autorité plus effective dans les ksour sud-ouest, mais nous n'avions pas encore regagné aux yeux du monde musulman et de nos plus proches voisins la situation que nous avions eue *vis-à-vis d'eux* pendant dix ans, depuis la prise de Laghouat en 1853 jusqu'à l'insurrection de 1864.

Dès que le décret du 6 avril 1882 eut remis aux mains du Gouverneur la haute administration des territoires sahariens, M. Tirman fut frappé de ce que cette situation avait encore d'insuffisant et de préjudiciable à la légitime influence que la France doit exercer dans le nord de l'Afrique, et il s'appliqua de suite à rechercher les amé-

liorations qui pouvaient être immédiatement réalisées sans entraîner de nouvelles dépenses.

Le général Thomassin, qui alors commandait la division d'Oran, avait, en raison de ses services en Algérie, une compétence toute spéciale en matière de politique saharienne. Il ne vit pas d'autre solution pratique que la réinstallation au sud de Géryville des Ouled-Sidi-Chikh-Chéraga, c'est-à-dire l'acceptation du concours qui n'a pas cessé de nous être offert depuis 1869 — et même depuis 1867 — par les proches parents de notre ancien khalifa Si Hamza.

La possibilité d'une entente avec les Ouled-Sidi-Chikh pour la pacification du Sud-Oranais avait, du reste, toujours été soutenue par d'excellents esprits très au courant des questions indigènes. C'était, somme toute, la pensée qui avait présidé à la nomination de Sliman ben Kaddour en 1868, qui avait inspiré, en 1869 au général de brigade Chanzy, sa réorganisation des Hamyan et qui avait toujours maintenu un caractère si courtois aux nombreuses négociations engagées depuis cette époque avec les diverses personnalités des Zoua des Ouled-Sidi-Chikh.

Le général Thomassin reprit cette idée et exposa, dans un rapport détaillé, les diverses raisons qui rendaient son application opportune et nécessaire.

L'objectif d'ailleurs n'était pas la *reconstitution* de l'ancien fief héréditaire des Ouled-Sidi-Chikh ; le temps avait marché et une mesure qui n'aurait profité qu'à quelques personnalités des Zoua-Chéraga n'était plus admissible. Le but visé était le repeuplement du Sud-Oranais par des contribuables tranquilles et bien soumis dans la main de leur chef naturel et héréditaire devenu agent de la France avec le titre d'agha. Le rappel des Ouled-Sidi-Chikh n'était que le moyen d'obtenir ce résultat.

Une fois le Sud-Oranais repeuplé, et vivant d'une vie normale, nous avions toute liberté pour procéder sans à coup à l'organisation de nos frontières sahariennes

par les procédés pacifiques et économiques qui seraient reconnus les meilleurs. En faisant garder ces frontières sahariennes en avant de nos postes militaires extrêmes, nous allégions les charges de guerre qui pèsent parfois si lourdement sur les fellah du Tell, et qui entretiennent chez eux des habitudes belliqueuses inconciliables avec les tendances agricoles et productives que nous cherchons à développer chez ceux qui vivent en contact avec nos colons du versant méditerranéen.

Ce fut sur ces bases, dans ces conditions pratiques et raisonnables, qu'au mois d'août 1882, M. Tirman, après avoir consulté le général Saussier, accepta les propositions qui lui étaient soumises et autorisa le général Thomassin à donner une réponse favorable aux nouvelles ouvertures faites par les chefs des Chéraga.

Les pourparlers engagés aboutirent, cette fois, sans trop de difficultés malgré les limites restreintes dans lesquelles on enferma, en avril 1883, l'aghalik de Si Eddin ben Hamza dont l'autorité officielle ne s'étend, aujourd'hui, qu'à une partie du cercle de Géryville.

Évidemment, les procédés à appliquer à ces Ouled-Sidi-Chikh, étrangers depuis 20 ans à notre action gouvernementale et administrative et ne connaissant guère de notre civilisation que la portée de nos armes à feu, ne pouvaient être les mêmes que ceux en vigueur aujourd'hui vis-à-vis les populations du Tell, des hauts-plateaux et du Sahara oriental, habituées déjà depuis 40 ou 50 ans à subir notre autorité et ayant, quoiqu'en disent les détracteurs de l'Algérie, fait pendant ces quinze ou vingt dernières années des progrès indéniables au point de vue de leur sociabilité et de leurs mœurs politiques.

Or, la première des conditions pour que ces progrès puissent plus tard pénétrer chez ces Ouled-Sidi-Chikh, rentrés sur notre territoire, c'est évidemment d'avoir d'abord leurs gens dans notre camp, et nous ne les aurons pas si nous nous adressons uniquement à ces nomades inconscients et fanatiques, inféodés, volon-

tairement de père en fils, à leurs maîtres et seigneurs. les Ouled-Hamza. C'est donc ceux-ci qu'il faut nous attacher par tous les moyens à notre disposition; car, nous le répétons, s'ils ne sont pas personnellement pour nous, ils seront contre nous, eux et leurs nombreux clients.

Ceci a, du reste, généralement été compris en Algérie et les critiques qui ont été faites à cette œuvre éminemment sage et politique, ont eu leur point de départ soit dans le désir de l'application, trop absolue et inopportune, de principes d'ailleurs aussi justes que respectables et généreux, ou dans une appréciation inexacte des principaux faits de l'histoire de nos relations avec les Ouled-Sidi-Chikh. Ce qui est le cas de ceux qui persistent à confondre les Chéraga et les Gheraba et à répéter que ce sont les Ouled-Sidi-Chikh qui ont fait l'insurrection de 1881, et qui ont encouragé ou toléré le massacre de nos explorateurs.

En ce qui concerne les personnalités des Zoua-Cheraga, aujourd'hui rentrées en grâce, ceci est de la calomnie; ni dans les documents relatifs à la mission Flatters, ni dans ceux concernant l'insurrection de 1881, il n'a été relevé aucun fait pouvant être articulé d'une façon précise à la charge des Ouled-Hamza.

On a vu plus haut quels étaient les mobiles politiques, les influences snoussiennes et les intérêts ghadamésiens, qui avaient inspiré les Touaregs en février 1881.

On a vu aussi quelle a été l'attitude des Ouled-Hamza depuis 1867 et 1869, et à quelle source étaient puisées les insinuations malveillantes contre ces personnalités, dont le prestige a toujours écrasé les chefs indigènes du Tell oranais.

Nous ne pouvons pas nier cette influence immense qu'ont, dans le Sud, les héritiers du grand Sidi Chikh; si cette influence n'est pas ostensiblement au service de la France, elle est *ipso facto* réputée comme nous étant hostile, alors même que les chefs de cette famille n'ont aucun rôle actif.

Ceci n'est pas seulement notre opinion personnelle, c'est celle de la plupart des indigènes, tant Algériens que Marocains.

Mouley Hacene et les gens de Fez ont pour les Zoua des deux branches dirigeantes une très grande considération. Un officier, du service des affaires indigènes, qui accompagnait en 1882 le ministre de France à la cour du Chérif, rendait compte en ces termes de l'impression résultant pour lui de ses conversations privées avec les personnalités marocaines, vues en dehors des présentations officielles :

« Dans toute la partie septentrionale du Maroc qui, à quelques exceptions près, reconnait l'autorité impériale, les Ouled-Sidi-Chikh sont considérés non-seulement comme un ordre religieux, mais surtout comme un parti puissant pouvant à un moment donné réunir assez de contingents pour faire échec au souverain............
On croit même que de proches parents de l'Empereur, qui ont été relégués dans les villes du Tafilalet pour des motifs politiques, ne seraient pas éloignés, si l'occasion se présentait de se ranger ouvertement sous le drapeau de Si Kaddour ben Hamza. Cette situation étant connue et admise, il n'est pas étonnant que la cour du Maroc cherche à être tenue constamment au courant des faits et gestes des Ouled-Si-Chikh. Aussi ne se passe-t-il presque pas de jour où le sultan ne reçoive des nouvelles des mouvements accomplis sur notre frontière.........
« et remarquez, nous disait-on à ce sujet, avec quelle
» facilité le sultan fait généralement droit à vos reven-
» dications..... préférant toujours payer, plutôt qu'es-
» sayer d'une intervention armée..... C'est qu'il a tout
» intérêt à ce que la lutte dure le plus longtemps possi-
» ble, car tant que ceux-ci resteront occupés de votre
» frontière, ils ne tourneront pas leur regard d'un autre
» côté. »

Ceci explique les égards et les ménagements qui ont toujours entouré Si Sliman ben Kaddour, chef effectif des Zoua-Gheraba, pendant son séjour forcé à la cour de Mouley Hacene, de 1876 à juin 1881.

Par contre, ces appréciations, puisées dans ce milieu lettré et intelligent de la capitale du Maroc, ne ressemblent guère à celles qu'on recueille parfois dans l'extrême Sud Oranais. La raison en est bien simple : elles ne portent pas sur les mêmes gens.

A Fez, on ne s'occupe que des Zoua, c'est-à-dire des personnalités, chefs des soff d'El-Abiod.

Dans notre Sud-Ouest, on parle surtout de ces tribus des Ouled-Sidi-Chikh occidentaux ou Gheraba qui, fixées au Maroc avant 1830, ont été déclarées marocaines de par le traité de 1845.

Ces tribus issues des 12 ou 13 frères des deux ancêtres des Zoua d'El-Abiod n'ont pas, en général, de situation prépondérante. Nous en avons dans notre Tell, à Lamoricière, Aïn-Temouchent ; il y en a dans l'Est, à Tozeur, Nefta, en Tunisie, etc. Nous n'avons jamais eu à nous préoccuper de ces gens-là ; il y en a aussi beaucoup d'autres dans le Sud-Ouest, au Maroc, chez les Douï-Menia et ailleurs.

C'est précisément à l'existence de ces petites tribus collatérales d'Ouled-Sidi-Chikh privés de ressources et de prestige, comme les *Ouled-Sidi-Aïssa* (des Douï-Menia et des Beni-Guill), les Ouled-Sid-El-Hadj-Brahim (des Beni-Guill), Ouled-Sidi-Tadj (de Figuig), etc., qu'il faut attribuer les confusions que nous relevions plus haut, les divergences d'appréciation et les affirmations contradictoires et cependant faites de bonne foi.

Ainsi, ceux qui voient des Ouled-Sidi-Chikh dans cette insurrection de 1881, croient dire une chose vraie : Bou Amema et les siens sont bien d'une tribu d'Ouled-Sidi-Chikh, mais ils sont des Ouled-Sidi-Tadj (de Figuig), insignifiants par eux-mêmes et ralliés au soff des Zoua-Gheraba, les éternels ennemis des Zoua-Cheraga.

Si Sliman ben Kaddour, le chef du soff des Gheraba, par son attitude, en 1881, est venu à son tour augmenter les confusions : celui-ci était bien Ouled-Sidi-Chikh d'El-Abiod, mais il était avant tout l'ennemi des Ouled-Hamza. Et pendant que le 17 novembre 1881, 800 cavaliers des Beni-Guill, Douï-Menia, Mehaïa (Marocains) et Rezaïna (de Saïda), en défection, commandés par le dit Sliman ben Kaddour, razzaient nos Hamyan-Châfaa à Fekarin, les Ouled-Hamza, au grand complet, étaient bien tranquilles au Gourara.

Là ils continuaient à vivre des rentes que leur faisaient leurs serviteurs religieux du Gourara, du Tidikelt et du Touat. Ils constataient, il est vrai, avec chagrin, que le nombre de ces serviteurs n'augmentait pas. Ils en connaissaient les causes : ils savaient qu'on leur reprochait précisément leur inaction contre les Chrétiens, alors que d'autres Musulmans n'hésitaient pas à faire la guerre sainte, et ils n'ignoraient pas que la propagande des Snoussia, sans être agressive à leur égard, enlevait tous les jours à leur influence politique des groupes de populations.

Ils n'avaient plus d'action dirigeante : de nouveaux soff s'étaient formés : l'un belliqueux, fanatique et prépondérant, celui des Ouled-Ba-Hamou, sous les ordres de El-Hadj Abdelkader ben Badjouda ; l'autre riche, plus nombreux, plus pacifique et par suite plus faible, celui des Ouled-Moktar, dirigé par une sorte de djemaâ, présidée par El-Hadj Mohammed Ould El-Mokhtar (1). Les Zoua, formant le troisième groupe, étaient plus sympathiques au soff des Ouled-Mokhtar, mais ils se sentaient aussi impuissants à le dominer qu'à le faire sortir de son effacement politique. Des deux côtés d'ailleurs les Zoua percevaient des ziara — car les doctrines snoussiennes n'admettent pas d'exclusivisme

---

(1) Voir *Bulletin de la Correspondance africaine*, 1885, Insalah, par M. Le Chatelier.

envers les personnalités religieuses non soumises aux Chrétiens.

Dans ce milieu où on ne leur refusait ni la considération ni les offrandes religieuses dues aux héritiers directs d'un des plus grands saints de l'Islam, les Ouled-Hamza étaient souvent gênés. Les services que nous avait rendus le vieux khalifat et Si Boubekeur, leurs aspirations vers la France, leur attitude pacifique les rendaient moins populaires que la masse des autres Zoua fixés dans ces parages depuis plusieurs générations et sans esprit de retour en Algérie.

Cette situation, dont il faut tenir compte sans cependant en exagérer les côtés délicats, explique l'insistance des Ouled-Hamza à se réconcilier avec nous pour reprendre à El-Abiod, vis-à-vis des musulmans d'Algérie, un rôle prépondérant qui ailleurs leur échappe de plus en plus. Cette situation explique aussi la réserve de ces mêmes Ouled-Hamza dans leurs relations avec les gens du Tidikelt et du Gourara, et elle montre enfin le peu de valeur de l'opinion de ceux qui à propos de l'assassinat de M. Palat font intervenir la question des Ouled-Sidi-Chikh.

L'assassinat de M. Palat n'est que l'épilogue de la mission Flatters.

Il a été implicitement prédit et annoncé, non pas seulement en 1881 après le sombre drame de Bir-el-Ghorama, mais avant même le départ de la première mission, en 1879 et 1880, quand la minorité de la Commission supérieure transsaharienne niait « *la possibilité* » *de nouer des relations diplomatiques avec les Touareg* » et de nous assurer, coûte que coûte, leurs concours » par des moyens pacifiques. »

En 1880, M. Duponchel écrivait : « Si l'insuccès pouvait » être douteux l'an dernier, il est parfaitement certain » aujourd'hui. Du moment où les coupeurs de route, » qui ont dévalisé M. Soleillet et arrêté M. Flatters, » ont pu constater que toute impunité leur était acquise, ils n'auraient garde de renoncer à un genre » d'opération aussi fructueux que peu dangereux pour » eux. *Dans tout nouvel explorateur qu'on leur en*» *verra sans un appareil militaire suffisant pour garan*» *tir sa sécurité et lui ouvrir un passage à main* » *armée, les indigènes du Sahara ne verrons qu'une* » *proie facile à emporter*... les procédés de spoliation » pourront différer..., mais le résultat sera toujours le » même (1). »

Tous ceux qui, depuis 1881, ont eu à étudier ou à raconter la deuxième mission Flatters ont exprimé cette même opinion qu'un indigène ami avait formulé en ces termes à Tripoli à notre consul général M. Féraud : « *Si* » *vous ne faites rien, qu'aucun des vôtres n'essaye plus* » *à l'avenir de s'avancer dans le Sud, le Targui con*» *vaincu de votre faiblesse, tuera et tuera toujours les* » *vôtres* (2). »

L'assassinat de Palat, comme tous les crimes précédents, a été commis uniquement par ceux et pour ceux qui, au sud des Areg, croyaient avoir un intérêt à le commettre, et il rentre dans la catégorie ordinaire de ces actes de sauvage indépendance et de fanatique mépris dont nos voisins sont prodigues à l'adresse des gens du nord des Areg qu'ils soient Français d'origine ou simple sujets de la France.

Les Ouled-Hamza sont peut-être visés autant que nous, car ce crime vient affirmer à nouveau la politique intransigeante et belliqueuse du soff des Ouled-Bahamou d'Insalah au moment où la rentrée à notre service des chefs héréditaires des Ouled-Sidi-Chikh-Chéraga trouvait une indulgence trop grande et une approbation

(1) Duponchel. — *Lettre à la Commission supérieure du transsaharien*, p. 12 et 20, Montpellier, 1880.

(2) *Deuxième mission Flatters*, p. 164.

tacite dans le soff rival et plus pacifique des Ouled-Moktar et des Zoua du Tidikelt.

Laissons donc de côté les Ouled-Hamza, qui, depuis leur réinstallation en 1883 et dans les intérêts même de leur orgueil et de leur ambition, ne se préoccupent que de se créer des titres à la bienveillance de la France. Évitons les paroles blessantes et imprudentes vis-à-vis des gens dont le concours effectif nous est encore nécessaire.

Que nos sentiments humanitaires nous entraînent plutôt vers les ksouriens que vers les nomades; que nos sympathies démocratiques soient plutôt pour la masse que pour les chefs; que nos idées laïques nous poussent à réagir contre cette exploitation religieuse que nos sujets subissent cependant sans se plaindre; rien de mieux; mais laissons le temps faire son œuvre et n'arrachons pas violemment les pierres d'un édifice vermoulu pour la reconstruction duquel nous n'avons pas encore les matériaux préparés.

Une expérience de vingt années nous a prouvé que nous ne pouvons pas couvrir nos colons du nord des chott sans repeupler au moins les hauts-plateaux; que ce peuplement ne pouvait se faire sans le concours des tribus des Ouled-Sidi-Chikh; que ces tribus ne voulaient pas et ne pouvaient pas se séparer des Zoua, leurs seigneurs politiques et religieux depuis des siècles. Agissons donc en conséquence et profitons au moins de cette expérience qui nous a coûté assez cher!

VII

Les mesures nécessaires

Nous avons vu quels étaient les difficultés de la garde de nos frontières sahariennes, quels étaient nos ennemis et nos auxiliaires possibles dans le Sud. Nous avons examiné les procédés employés depuis 1830; nous avons dit l'insuffisance et les inconvénients de ceux antérieurs à 1881, et nous avons fait ressortir la supériorité des moyens pratiques et politiques qui ont commencé à être employés depuis 1881.

De cet exposé, ressort cette double constatation: que de 1864 à 1881, nous avons perdu notre temps, notre sang, notre argent et notre prestige trans-saharien, et que, si l'œuvre accomplie depuis six ans est vraiment pratique, cette œuvre est encore bien incomplète.

Or, tant qu'elle restera incomplète, nous serons exposés à des éventualités se traduisant par des dépenses improductives, et nous ne retirerons de nos efforts et de notre argent, ni les bénéfices matériels, ni les satisfactions politiques indispensables à la grandeur de la France et à sa mission pacifique et civilisatrice dans l'Afrique du Nord.

Nos objectifs sont nombreux et multiples, mais il en est un qui s'impose avant tous les autres, qui les domine tous, et sur lequel tout le monde est d'accord: c'est la nécessité d'assurer sur tout notre territoire algérien la sécurité la plus absolue à la colonisation française ou indigène, tant agricole qu'industrielle, partout où ses intérêts peuvent la conduire.

Cette colonisation existe non-seulement sur les hauts-plateaux des trois départements, mais aussi dans le Sahara Oriental où il nous a été donné de constater de visu, dans l'oued Ghir, au nord de Ouargla, l'étendue et l'importance des plantations de palmiers dues à l'initiative privée de plusieurs compagnies françaises, et au concours empressé des ksouriens associés ou employés. Or, pour que notre protection soit efficace, la première des conditions est que nous soyons assez forts pour faire nos affaires nous-mêmes et par des moyens français, sans être obligé de recourir à chaque instant, comme aujourd'hui, au concours compromettant soit de ces

grandes personnalités dont les idées retardent de quatre ou cinq siècles sur les nôtres, soit de ces nomades plus guerriers que pasteurs et ennemis nés de tout ce qui est travail ou production. Les uns et les autres réclament des ménagements ou des tolérances en contradiction avec les exigences de notre société moderne, et que, cependant, nous ne pourrons leur refuser que le jour où la puissance de notre outillage d'occupation dans le Sahara leur aura fait comprendre qu'ils sont à notre discrétion, et que leur véritable intérêt est de marcher avec nous dans la voie du progrès, sans récrimination ni regrets inutiles.

Le moyen d'obtenir ce résultat nous l'avons indiqué dans le courant de cette étude. Sa formule est bien nette : *Défendre notre Sud en portant notre ligne de postes militaires en avant des terrains à protéger*, c'est-*à-dire sur la frontière même, tout contre les Areg, et à l'entrée des grandes voies naturelles ouvrant de larges chemins aux incursions de nos ennemis trans-sahariens.*

Puis pour donner à ces postes militaires indispensables au sud de notre Sahara une existence normale et une action toujours réelle, les relier par des lignes ferrées (à voie étroite) à notre réseau du Tell.

Car nous croyons l'avoir démontré et d'autres l'ont dit avant nous : « Une lutte contre des hordes barbares » n'est périlleuse pour un peuple civilisé que lorsqu'il » veut s'attaquer à elles à armes égales, dans toutes les » conditions d'infériorité que le pays et le climat peuvent » créer pour lui; elle est des plus aisées et des moins » dangereuses quand celui qui l'entreprend sait user à » propos de l'écrasante supériorité d'armement militaire » que les progrès de notre industrie moderne mettent à » sa disposition.

» Avoir la prétention de soumettre et de pacifier le » Sahara avec des colonnes militaires péniblement ravi- » taillées par des bêtes de somme, sera toujours une

» chimère irréalisable, *obtenir ce résultat par la cons-* » *truction progressive d'une voie de fer ouvrant et ex-* » *plorant le pays à l'avant, en même temps qu'elle en* » *garantit la soumission à l'arrière est au contraire* » *une opération des plus simples* et qui..... ne livre rien » au hasard. »

Dans l'Est la situation des villes du Souf au pied nord des Areg et l'excellente organisation de cette confédération berbère au point de vue de la défense de son territoire, ne nous impose aucune charge.

Au centre il n'en est pas de même, la double trouée de l'Igharghar et de l'oued Mya nous impose l'obligation d'être à même d'exercer une action effective dans le pays des Chamba dont les ksour sont à Ouargla, Metlili et El-Goléa, et dont les postes avancés sont à *El-Biod, Haci-Messequem, Haci-Insoki, Haci-Inifel* et à *Aïn-Taïba*. Haci-Inifel, dit aussi Haci-Abd-el-Hakem (1), serait, s'il était accessible, un excellent point stratégique pour tenir la route de l'oued Mya, et les trois routes qui, passant à El-Goléa remontent ensuite, l'une, l'oued Loua, en évitant le plateau du Mzab et les Areg, la seconde et la troisième, l'oued Zergoun et l'oued Seggueur; (ces deux dernières routes à peu près négligeables comme passant à travers l'Areg).

Mais malgré la possibilité d'avoir dans l'oued Mya des points d'eau à volonté, et par suite, des pâturages et des cultures, malgré la possession de la petite forteresse d'El-Goléa par nos Chamba et l'utilité pour nous d'être à même de faire sentir notre action sans difficulté dans ces parages, nous pensons qu'on peut, sans grand inconvénient, laisser encore Haci-Inifel en dehors du programme immédiat de nos voies ferrées, mais à la condition que l'occupation de Ouargla et du Mzab sera, à

(1) Du nom d'un marabout des Ouled-Sidi-Chikh qui y a son tombeau devenu un lieu de pèlerinage.

bref délai, rendue efficace par la construction des railway nécessaires à leur accès pratique et facile.

Ouargla est à 380 kilomètres seulement de la gare de Biskra, entre ces deux villes on ne perd guère les palmiers de vue; la nappe artésienne est sur tout le parcours à une faible profondeur, et la ligne ferrée pourrait, en peu d'années, être bordée de palmiers sur tout son parcours, sans aucune solution de continuité. Sauf la traversée de l'oued Djeddi, dont le lit de plus d'un kilomètre de large et ordinairement à sec, a presque chaque année une crue torrentueuse, il n'y a qu'à poser les rails. Deux ans suffiraient à la construction et alors on pourrait, sans des frais exagérés, doter Ouargla des installations militaires en rapport avec son climat et avec l'importance stratégique politique et commerciale que peut et doit avoir cette ville, quand elle sera réellement la place de guere qu'il nous faut de ce côté.

Au M'zab, l'installation est bonne, mais la ligne ferrée est à faire sur plus de 400 kilomètres, c'est-à-dire de la Mitidja ou banlieue d'Alger à Ghardaïa. Des discussions de tracé pour la traversée de l'Atlas et des hauts-plateaux, ont retardé d'une façon bien regrettable l'établissement de cette ligne, dont la garantie d'intérêt serait en partie couverte par les économies réalisées sur les ravitaillements des garnisons de Médéa, Boghar, Djelfa, Laghouat et Ghardaïa, ou sur les transports des colonnes.

D'autre part, il ne faut pas se dissimuler que si le M'zab est un excellent camp retranché pour la défensive, un lieu de refuge et un grand marché pour le Sud, cette confédération démocratique et schismatique n'a aucune influence politique sur les nomades environnants qui n'y ont ni propriétés, ni serviteurs, ni fermiers, et qui n'interviennent jamais que comme des étrangers mercenaires, à la solde des deux partis mozabites. La France en occupant le chef-lieu de cette confédération, n'y fait guère qu'une œuvre de police intérieure; elle

rend définitif l'affranchissement du parti laïque libéral et commerçant, vis-à-vis le parti sacerdotal, puritain et réactionnaire.

Or, notre rôle ne saurait se borner là, nous avons à tenir le pays des Chamba et à montrer à ces nomades que nous sommes en mesure de les protéger contre les Touaregs, leurs ennemis comme les nôtres. Si nous ne pouvons encore envisager, comme tout à fait urgent et pratique, le rattachement d'El-Goléa à notre réseau de railway, il n'en est pas de même de Metlili, qui n'est qu'à 40 kilomètres de Gardaïa. Avec Ouargla et Metlili, places de guerre françaises, soudées à nos lignes de pénétration, bien aménagées, ayant leur télégraphe, etc., nous sommes les maîtres de deux des trois tribus des Chamba, et la troisième est par suite presque à notre discrétion. Nous pouvons alors espérer soustraire les Chamba aux compromissions forcées avec les Touaregs et aussi aux redevances religieuses qu'ils n'osent pas refuser à leurs anciens seigneurs et maîtres.

Ce n'est que du jour où ils sentiront protégés par nous que les Chamba consentiront à mettre franchement à notre service leurs aptitudes guerrières et aussi leurs aptitudes commerciales qui sont très développées.

Metlili, dans les avant-projets de création des postes sahariens du Sud, avait été signalé comme bien préférable — au point de vue de notre action dans le Sud — à Ghardaïa. Si Ghardaïa l'a emporté, c'est à cause de la sécurité que donne dès aujourd'hui à cette garnison isolée l'agglomération mozabite, que ses intérêts commerciaux, disséminés dans toutes nos villes du Tell et du littoral, rapprochent plus des Français que des indigènes.

Metlili n'en reste pas moins, au double point de vue politique et militaire, le ksar qui appuie à l'est la défense des grandes dunes d'Iguiden, et qui commande le cours de l'oued Loua : nous disons Metlili, mais le point précis de l'installation pourrait être dans les environs, à quelques kilomètres vers Haci-Djedid ou Haci-Temed.

De l'oued Loua à l'oued Nsaoura les areg couvrent suffisamment notre sud; sans doute Géryville et la partie méridionale du djebel Amour ne sont pas dans les conditions d'accessibilité convenables, mais ces points ne sont pas des postes frontières.

Aïn-Sefra n'est pas non plus un poste du sud, puisqu'il est situé sur les hauts-plateaux et au nord de notre Sahara; c'est une excellente position vers notre frontière ouest vis-à-vis des populations pseudo-marocaines. Il a déjà commencé à annihiler le rôle néfaste de Figuig, en train, aujourd'hui, de se dégager des influences religieuses nomades et arabes qui, en ces derniers temps, avaient fait de ce groupe d'oasis le centre de la propagande anti-française. Ce résultat est dû à la résistance d'un parti berbère qui, si nous sommes habiles et si nous ne menaçons ni son indépendance politique, ni ses franchises municipales, arrivera certainement à imposer sa politique pacifique, commerciale et même sympathique pour nous.

Nous aiderons ce mouvement et nous le verrons aboutir le jour où, notre ligne ferrée passant en vue de Figuig, nous serons, dans cette région, plus puissants et plus forts que les Nomades et Arabes qui dominent et tiennent le pays. Ce jour-là, nous trouverons aussi, dans le pays, des marabouts locaux qui seront les premiers à s'incliner devant notre force et à la présenter à tous comme « une manifestation éclatante de la volonté de Dieu. »

Malheureusement, Aïn-Sefra n'a pas encore son chemin de fer et tout retard dans notre marche vers le Sud encourage les intrigues de Bou Amema et seconde les derniers efforts des nomades sahariens indépendants. Il n'y a cependant que 110 kilomètres d'Aïn-Sefra à Mecheria, le projet ferme est terminé depuis plus de deux ans : il réaliserait à l'État une économie annuelle de 630,000 fr. sur le prix des transports par charrettes ou chameaux. — En sept mois il peut être construit.

Puis, Aïn-Sefra a été reconnu insuffisant pour la défense de nos ksour ; — on voit qu'il ne s'agit même pas encore du Sahara ; — il a été reconnu nécessaire de construire un fort à Djenan-bou-Rezg, à peu près à la latitude des oasis de Figuig, mais à 80 kilomètres à l'ouest de ce groupe ; Djenan-bou-Rezg qui est à 20 kilomètres seulement des derniers palmiers de Moghar-Fouquani, n'est ni une menace, ni un moyen d'action possible contre Figuig, il a pour objectif bien visible et bien simple de défendre, contre les incursions des nomades de l'Ouest, nos deux ksour de Moghar-Fouquani et de Moghar-Tahtani, le pays de Bou Amêma, — et aussi de garder l'entrée de la magnifique route construite par nos soldats dans le défilé de Founassa, route dont déjà les caravanes de Figuig apprécient la sécurité et la commodité pour leurs chameaux.

Djenen-bou-Rezg ne saurait, du reste, être considéré ni comme un terminus de notre ligne, ni comme une future place de guerre ; c'est ou plutôt ce sera un simple bordj, gîte d'étape, refuge, poste de police plutôt que poste militaire. Placé à la tête de l'oued Aouedj (Oued-Dermel), il ne défend que l'entrée des hauts-plateaux ; or, c'est l'entrée de notre Sahara qu'il faut défendre, et la place militaire qui, seule, peut appuyer cette défense et la rendre efficace contre les confédérations nomades indépendantes du Maroc, c'est Igli situé à deux cents et quelques kilomètres plus bas sur l'oued N'saoura, au confluent de l'oued Guir.

Igli occupe, à l'Ouest des Areg, la position similaire à celle du M'zab et de Metlili. Mais Igli présente cet avantage considérable que n'a pas le M'zab, c'est que sur sa route s'échelonnent de nombreux ksour, de grandes forêts de palmiers, et la possibilité certaine, tant en raison des aptitudes des ksouriens qu'en raison de l'eau qu'on trouve dans le lit de la rivière, d'augmenter ses richesses déjà considérables.

Après le ksar-ruiné d'El-Azoudj, situé à 80 kilomètres

de Djenan-bou-Rezg, on rencontre, plus loin, échelonnés sur une longueur de 15 kilomètres environ, les cinq ksour de la confédération indépendante des Beni-Goumi, comptant de 200 à 300,000 palmiers. Ces ksour sont aujourd'hui absolument à la merci des nomades Doui-Menia, qui y ont leurs magasins.

A soixante kilomètres plus au Sud, on rencontre Igli qui compte à lui seul 80,000 palmiers. Il est sous le méridien de Rachgoun; situé à une altitude d'environ 320 mètres, il jouit d'une salubrité parfaite.

Igli subit entièrement l'influence des Doui-Menia, les chefs de ce Zegdou indépendant oppresseur de tous les ksours de la région — y compris ceux de Figuig, les seuls qui aient réussi à conserver à leur djemâa une autonomie réelle.

L'occupation d'Igli ne saurait se faire immédiatement par une conquête militaire, mais cette occupation marque l'objectif pratique qu'il nous faut obtenir à bref délai par la prolongation continue et active de la ligne Mecheria, Aïn-Sefra. — Nous n'avons qu'à imiter de ce côté la conduite prudente des Russes qui, sur leur frontière d'Asie, construisent sans désemparer les lignes ferrées nécessaires à l'occupation des solitudes caspiennes et sibériennes.

Dans notre sud-ouest algérien le pays est facile, la route est libre, nous n'avons pas de difficultés à prévoir avec le Maroc, qui ne possède pas ce pays; la pose des rails peut se faire dans les mêmes conditions que sur la section de Mosba à Mecheria en 1880.

Le traité de 1845 que nous avons toujours respecté avec une bonne foi méritoire, nous rend très forts, au point de vue des susceptibilités diplomatiques, car ce document, après avoir nommé les ksours des deux États et les nomades qui doivent dépendre du Maroc ou de l'Algérie, ajoute : Article 6. — « Quant au pays au sud » des ksour des deux gouvernements (Figuig et Ich pour » le Maroc), comme il n'y a pas d'eau, qu'il est inhabita-

» ble et que c'est le désert proprement dit, la délimitation » en est superflue. »

L'article 4 dit la même chose en d'autres termes et il nomme les nomades des deux États :

« Dans le Sahara il n'y a pas de limites territoriales à » établir entre les deux pays puisque la terre ne se » laboure pas et qu'elle sert de pacages aux Arabes des » deux empires qui viennent y camper pour y trouver les » pâturages et les eaux qui leur sont nécessaires. Les » deux souverains exerceront de la manière qu'ils l'en- » tendront toute la plénitude de leurs droits sur leurs » sujets respectifs dans le Sahara.... Ceux des Arabes » qui dépendent de l'empire du Maroc sont les Mehaïa, » Beni-Guill, Hamyan-Djamba, Eumeur-Sahara (1) et les » Ouled-Sidi-Chikh occidentaux (Gheraba). »

Ceci est formel, l'indépendance des Doui-Menia et autres coupeurs de route sahariens ressort clairement.

L'occupation de la vallée de l'oued Nsaoura n'est pas d'ailleurs une idée nouvelle, elle a été, dès 1864, indiquée comme nécessaire par un de nos ennemis, Gerard Rholfs, qui s'exprime ainsi dans un recueil géographique (Mittheilungen de Petermann) : « Avant tout, les » Français devraient transporter leurs frontières jusqu'à » l'oued Messaoura; c'est de là, en effet, que partent » toutes les difficultés, tous les désordres, et, tant qu'ils » n'occuperont pas ces frontières naturelles, il n'y aura » aucun calme durable dans le Sud-Oranais. »

Depuis, ceci a été répété dans toutes les études faites sur cette région. Dans une brochure publiée à Alger,

(1) Les Eumeur sahariens (on écrit aujourd'hui Amour) vivant dans le Sahara, c'est-à-dire nomades, sont par cette épithète mis en opposition avec les Amour des hauts plateaux vivant dans les ksour des deux empires et suivant la nationalité de ces ksour; nous avons de ces Amour français à Aïn-Sefra, Moghar, Thiout, Sfissifa, etc.

en 1881, M. Sabatier, aujourd'hui député du département d'Oran, et bien connu par la valeur de ses travaux ethnographiques, citait ces paroles en exposant, avec une rare sagacité, le rôle politique et commercial d'Igli ; nous-même nous citions ce passage, en 1882, dans un rapport inséré au volume publié par le Gouvernement général sur la Deuxième mission Flatters, et nous indiquions Igli comme étape première de notre action contre Insalah ; enfin, en 1884, dans une carte indiquant la marche des influences religieuses en Algérie, nous faisions ressortir la vallée de l'oued Nsaoura comme la route la plus encombrée par les khouan de tous les ordres hostiles à la France.

C'est qu'en effet nous ne pourrons ni donner partout une sécurité absolue à la colonisation, ni défendre notre Sud-Oranais, ni nous opposer aux conséquences néfastes de la propagande panislamique ou snoussienne, ni châtier surement les assasins de nos explorateurs, ni faire de nouvelles explorations pacifiques, ni songer à une extension vers le Sud, ni tenter l'affranchissement des ksouriens du Touat, ni rallier à nous les populations riveraines de notre Sahara, ni avoir un transit réellement rémunérateur pour notre ligne de Mecheria, ni inaugurer dans le Sahara une politique conforme à nos aspirations et à nos principes démocratiques, ni cesser les expéditions militaires improductives et ruineuses, si nous ne sommes pas à Igli, les maîtres absolus, par une ligne ferrée assurant nos derrières.

Cette ligne est-elle donc si difficile à établir au point de vue technique et financier ?

De difficultés techniques, les spécialistes n'en redoutent aucune : M. Fousset, l'habile ingénieur qui a fait la ligne de Mosba à Mecheria nous a montré comment, pris à l'improviste, avec des ouvriers marocains et en pleine insurrection, on établissait 1 kilomètre de ligne en 48 ou 36 heures ; il a montré par une expérience concluante la vérité de cette affirmation faite par un autre

ingénieur, M. Chabrier (1), que *dans le Sahara on pouvait faire des chemins de fer sans études préalables et en posant les rails devant soi.*

Nous renvoyons aux exposés techniques insérés dans le « *Génie civil.* »

Nous n'ajouterons qu'un mot : Nous avons en Algérie un nombre considérable de détenus, disciplinaires, condamnés militaires qui se prélassent dans d'excellents casernements situés dans nos villes du littoral. Ces immeubles qu'ils occupent pourraient recevoir des affectations plus utiles aux intérêts de l'Algérie et plus en rapport avec cette situation sous un climat salubre et au milieu de nos colons. Quant aux détenus, ils ne font rien ou sont employés à des travaux que la main-d'œuvre civile pourrait effectuer. Ils coûtent cher à l'État et aux contribuables qui les nourrissent sans profit pour le bien public. Ne seraient-ils pas mieux à leur place campés dans le Sahara et organisés en chantiers pour la construction économique et permanente de nos lignes stratégiques ? Ils n'auraient là ni l'envie, ni les moyens de s'échapper et quelques wagons cellulaires auraient vite raison des incorrigibles. Leur garde assurée par les moyens ordinaires serait (comme eux-mêmes) toujours convenablement ravitaillée ; elle serait relevée facilement de sa mission pénible grâce à la voie ferrée. Les philanthropes à outrance ne seraient même pas en droit de protester contre l'emploi militaire de ces hommes à la disposition absolue du département de la guerre.

Enfin, pour que ces constructions de lignes sahariennes marchent toujours sans difficulté, on devrait avoir prévu, dans les cadres de l'armée coloniale, une *compagnie technique d'ouvriers de chemin de fer.* Ce

(1) A Alger en 1881, dans le congrès tenu par l'Association pour l'avancement des sciences.

serait une véritable *école d'application*, travaillant en permanence ; son casernement serait dans des wagons aménagés, *ad hoc*, l'état-major devrait pouvoir être réparti au besoin en trois ou quatre sections dans le Sahara de nos trois départements algériens et en Tunisie. La marine aurait la faculté d'y envoyer des officiers et sous-officiers mécaniciens se former pour la construction de lignes dans nos colonies d'outre mer.

Cette création nous paraît s'imposer comme la conséquence logique des conclusions de cette étude :

Ni progrès, ni extension, ni sécurité intérieure ou extérieure sans l'occupation pacifique de la totalité du Sahara algérien.

Pas d'occupation pacifique et productive du Sahara sans des chemins de fer, nous éclairant en avant et nous gardant en arrière.

Louis RINN.

Pour tous les articles non signés:

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.

Alger. — Typ. A. JOURDAN.

LES MEDAGANAT

(Suite. — Voir les Nos 175 et 176)

Sans l'attendre, les autres indigènes du rezzou se dirigèrent rapidement vers les puits : ils n'avaient, en effet, plus d'eau, et souffraient assez cruellement de la soif. Cheikh ben Tahar et les siens avaient pris position à la crête d'un petit mamelon. En arrivant à portée, les assaillants leur crièrent qu'ils n'en voulaient qu'aux Saïd-Otteba et aux Mekhadema, qu'ils désiraient seulement aller boire ; mais les Berezza, qui avaient vu ce qui venait de se passer, ne s'y laissèrent pas prendre : ils firent une décharge générale. Un Targui, dont le mehari avait été blessé, et Salem ben Chraïr tombèrent aux premiers coups de feu, ce dernier la poitrine traversée par une balle, qui, entrée au-dessus du sein gauche, sortit au-dessous de l'épaule.

Le rezzou s'arrêta et riposta, mais sans succès ; puis, profitant de ce que les Berezza s'étaient reculés pour charger leurs armes, il se décida à battre en retraite.

Salem ben Chraïr fut solidement attaché sur son mehari et la petite troupe partit aussitôt ; le manque d'eau rendait indispensable d'atteindre un puits le plus tôt possible.

Un des Zoua (1), qui connaissait bien le pays, se chargea d'indiquer la direction ; mais, en proie à une très

(1) Cheikh ben Mohammed ben El-Hadj.

vive surexcitation, causée par la fatigue, il se trompa bientôt, et, après s'être dirigé vers le Sud, fit un grand crochet vers l'Ouest.

Il réussit cependant à s'orienter après quelques tâtonnements, et reprit enfin la bonne route; mais quand, vers 8 heures du soir, le rezzou arriva près du puits d'El-Anzab, dans le bas de l'oued Serseb, qui était son objectif, il se trouva tout à coup en présence d'une troupe plus nombreuse, qui l'accueillit par une fusillade nourrie.

C'était Cheikh ben Tahar avec tous les gens de son douar, qui, prévenus d'assez bonne heure à El-Ateuf, étaient arrivés en toute hâte à Noumerat. Après avoir pris l'eau et les vivres nécessaires, ils étaient partis en nombre de vingt, dont dix mehara, sur les traces de l'ennemi, et l'avaient facilement devancé à l'Oued Serseb, en suivant la route directe.

Leur première décharge renversa un Targui (1), dont le mehari, grièvement blessé, s'abattit, et l'un des Zoua (2), qui, atteint à la tête, fut tué sur le coup. Les autres Touareg s'enfuirent aussitôt avec le Ba-Hammaoui; quant aux Chaàmba et au frère du Zoui tué, ils se rendirent, ne pouvant sauver Salem ben Chraïr, que sa blessure mettait dans l'impossibilité de supporter une allure rapide. Ils étaient, d'ailleurs, harassés, et leurs mehara se trouvaient hors d'état de fournir une nouvelle course sans avoir bu et mangé.

Indépendamment de ces quatre prisonniers, le Targui dont le mehari avait été blessé resta sur place; mais on ne le retrouva que le lendemain matin, à moitié mort de soif et encore étourdi de sa chute.

Cheikh ben Tahar et quelques-uns de ses compagnons se mirent d'abord à la poursuite des fuyards, dès qu'ils se furent rendu compte de leur disparition. Mais, médiocrement montés, ils ne purent les rejoindre, et revinrent au puits. Quelques instants après, trente mehara de Metlili et quinze chevaux, qui étaient partis aussitôt que l'alarme fut donnée au ksar, y arrivèrent sous la conduite de deux des caïds des Berezga, Hamoua ben Messaoud et Ahmed ben Ahmed.

(1) Idda Ag Guemmam.
(2) Cheikh ben Mohammed ben el-Hadj.

Celui-ci, qui jouissait dans le Sahara d'une réputation méritée de hardi et vigoureux cavalier, fit immédiatement donner un peu d'orge aux dix meilleurs chevaux, en attendant que la lune fût levée. Puis, dès qu'il fit assez clair, il releva les traces des Touareg, et reprit la poursuite avec cette petite troupe. Il était alors un peu plus de dix heures du soir. Pendant la première partie de la nuit, les Berezga, marchant, tantôt au trot, tantôt au pas allongé, gagnèrent rapidement du terrain. Mais aux abords de l'Oued Thouil, ils perdirent la piste, et ne purent la retrouver que de l'autre côté de la rivière.

Ce retard les empêcha de rejoindre les Touareg aussi tôt que Ahmed ben Ahmed l'espérait, et, en arrivant au puits d'Elgâa, à deux fortes journées de caravane de Metlili, ils constatèrent que le rezzou avait encore une grande avance sur eux.

Les Touareg, en effet, avaient réussi à découvrir le puits, grâce aux traces d'un troupeau de chameaux. Mais ils en étaient repartis aussitôt, après avoir bu eux-mêmes, sans abreuver leurs mehara, quelque besoin qu'en eussent ces animaux.

Leur approche avait été signalée par un berger à un douar de Berezga campé près de là, qui, sans savoir ce qui s'était passé, leur avait cependant tiré de loin quelques coups de fusil, et la crainte d'une nouvelle attaque les avait empêchés de s'arrêter davantage.

Au bout de quelque temps, le Ba-Hammaoui (1), qui avait reconnu l'un des Berezga, et avait obtenu de celui-ci la promesse de quelques vivres s'il revenait seul,

(1) Bou Hafs ben Rabah.

laissa les Touareg poursuivre leur route, se prétendant hors d'état de les suivre; mais à peu de distance d'H.-Elgaâ, il tomba sur les gens d'Ahmed ben Ahmed, qui venaient de quitter le puits, et le firent aussitôt prisonnier.

Cinq des dix chevaux de cette petite troupe étaient à peu près fourbus : ils venaient, en effet, de fournir une course de plus de vingt-quatre heures sans s'arrêter. Les autres pouvaient encore marcher. Ahmed ben Ahmed, auquel les indications fournies par le prisonnier permettaient de croire qu'il rejoindrait bientôt les fuyards, repartit à une allure plus vive et bientôt l'état de la piste lui prouva qu'il ne s'était pas trompé.

Presque aussitôt après avoir laissé leurs compagnons en arrière, les Touareg avaient mis successivement pied à terre pour faire manger leurs bêtes qui n'en pouvaient plus, et, bien qu'ils continuassent à marcher, les Berezga gagnèrent rapidement sur eux.

Enfin, un peu avant la tombée de la nuit, Ahmed ben Ahmed, prenant les devants, les aperçut dans l'Oued Tehal, petit ravin affluent de l'Oued Teguir, où ils avaient pris le parti de s'arrêter. Bien qu'ils se sussent poursuivis, leur surprise fut telle, en voyant arriver un parti de cavaliers, qu'ils ne songèrent même pas à se défendre et se rendirent aussitôt.

Trois jours après, tous les survivants du rezzou étaient réunis à Metlili, et les caïds des Berezga envoyèrent tout de suite un exprès à Laghouat pour prendre les ordres du commandant supérieur du cercle. Pendant les quelques semaines qui suivirent, on les laissa, comme c'est l'usage au Sahara, dans une liberté relative; puis, ils furent dirigés vers la fin d'août sur le Mzab, où un détachement de spahis était venu les chercher, et, de là, conduits à Laghouat.

Après une assez courte détention, Salem ben Chraïr, qui s'était rapidement guéri de sa blessure, et les Mouadhi furent remis en liberté et rapatriés sur El-Goléa, où restèrent les deux derniers, pendant que le

premier se rendait au Tidikelt pour aller retrouver les Medaganat.

Les Touareg, au contraire, avaient été envoyés à Alger où on voulait les voir, et le Zoui, ainsi que le Ba-Hammaoui, les attendirent à Laghouat.

Trois missionnaires des Pères du désert, MM. Paulmier, Menoret et Boujaud se trouvaient alors dans cette ville. Ils avaient déjà fait un long séjour à Metlili, et pensaient depuis quelque temps à se rendre au Touat.

L'occasion leur parut bonne, et, après s'être entendus avec le Zoui Ahmed ben Mohammed ben El-Hadj, qui devait leur servir de guide, ils se décidèrent, dans les derniers jours de l'année, à partir aussitôt après le retour des Touareg.

IV

1876

Massacre des Missionnaires d'El-Goléa. — Razzia sur Ouargla, sur le Souf, sur R'hadamès. — Départ pour le Gourara.

Lorsque le colonel Flatters, alors commandant supérieur du cercle de Laghouat, apprit le projet des missionnaires, il fit tout ce qu'il put pour les en dissuader, et s'exprima même en termes assez vifs sur leur imprudence. D'autre part, les indigènes de la ville, qui affectionnaient particulièrement le père Paulmier, connu sous le nom de Taleb Abdallah, lui représentèrent à plusieurs reprises que, s'engager dans le Sahara avec les compagnons qu'il avait choisis, c'était courir au-devant d'une mort certaine. Mais leurs conseils restèrent aussi sans effet.

Dès que les Touareg furent revenus à Laghouat, les

missionnaires s'entendirent avec eux, comme ils l'avaient fait avec Mohamed ben El-Hadj Brahim, et se mirent en route quelques jours après eux, pour aller les rejoindre à El-Goléa, où ils leur avaient donné rendez-vous. En passant à Metili, ils engagèrent comme chamelier un Châambi des Berezga, Ben Hafs ben Boubeker, et repartirent presque aussitôt pour le ksar des Mouadhi.

Mohamed ben El-Hadj Brahim, auquel la mort de son frère imposait l'obligation d'une vengeance sanglante, suivant les coutumes sahariennes, avait été agréablement surpris des ouvertures que lui faisaient les missionnaires, et s'était empressé de leur prodiguer les plus vives assurances d'un entier dévouement, pour ne point laisser échapper une occasion aussi favorable. Il n'eut pas de peine à faire partager son projet aux Touareg et au Ba-Hammaoui, qui avait accompagné ces derniers à Alger; d'accord avec lui, ceux-ci résolurent de massacrer les Français dès qu'ils seraient assez loin pour n'avoir plus à redouter le châtiment de leur crime.

Le caïd d'El-Goléa eut vent de ce complot, et, sans oser s'en expliquer ouvertement avec nos compatriotes, il refusa tout d'abord de les laisser partir, sous prétexte qu'il n'avait reçu à leur sujet aucune instruction du commandant du cercle.

Mais le père Paulmier prit son intervention en mauvaise part, et le menaça de s'en plaindre. Comme, en fin de compte ce chef indigène était assez indifférent au sort des voyageurs, il se contenta d'une lettre conçue en termes propres à mettre sa responsabilité personnelle à couvert, et cessa de s'opposer à leur départ.

La caravane des missionnaires s'engagea ainsi définitivement sur la route d'In-Salah vers le 8 ou 10 février, avec leur chamelier, les Touareg, le Ba-Hammaoui, et Mohamed ben El-Hadj Brahim, tous les prisonniers faits par les Berezga pendant l'été précédent, sauf Salem ben Chraïr et les deux Mouadhi qui avaient quitté Laghouat avec lui dès leur mise en liberté.

Pendant les premiers jours, tout se passa bien : les campements des gens d'El-Goléa étaient assez nombreux dans le voisinage, et la prudence la plus élémentaire exigeait que Mohammed ben El-Hadj Brahim et ses compagnons dissimulassent leurs desseins sous les dehors d'un empressement affecté. Les missionnaires purent donc se féliciter tout d'abord d'avoir persévéré dans leurs intentions, malgré tous les avis qu'ils avaient reçus. Chaque jour, en arrivant à l'étape, les Touareg s'empressaient de les aider à décharger leurs bagages. Ils leur prodiguaient, ainsi que le Zoui et le Hammaoui, les assurances d'une réception cordiale partout où ils voudraient aller, et leur attitude resta telle à tous égards, que la méfiance la plus obstinée n'eût rien trouvée à y reprendre.

Huit jours après avoir quitté El-Goléa, en arrivant à Dhor-Lecheb, près de l'oued Chebbaba, le moment de mettre leur projet à exécution leur parut enfin venu. Comme d'habitude, ils aidèrent nos compatriotes à installer leur campement, et, à la nuit, allèrent se coucher près des mehara.

Les Pères et Bou Hafs Boubeker ne tardèrent pas à s'endormir de leur côté. Après s'être assurés qu'ils étaient plongés dans un profond sommeil, en les surveillant de loin, Mohamed ben El-Hadj Brahim et ses complices se rapprochèrent peu à peu en rampant, de façon à les entourer, puis, arrivés assez près, se jetèrent sur eux. Le Berezga réveillé le premier par le bruit qu'ils firent alors, essaya de se mettre sur la défensive, mais il fut bientôt abattu à coups de sabre. Quant aux missionnaires, deux d'entre eux avaient été égorgés presque immédiatement. Le troisième seul ne fut pas achevé sur le coup; quoique blessé mortellement, il n'expira qu'au bout de quelques heures.

Au petit jour, les assassins se partagèrent les dépouilles de leurs victimes, et, ensuite, n'ayant pas à craindre d'être poursuivis, continuèrent leur route sans se presser jusqu'à In-Salah, d'où Mohammed ben El-Hadj

Brahim alla rejoindre les Medaganat, pendant que les Touareg retournaient au Ahaggar.

La nouvelle de cet événement eut un grand retentissement au Tidikelt; mais, aucune suite ne paraissant lui être donnée, il ne tarda pas à être oublié peu à peu, malgré la surexcitation causée chez les Berezga par la mort de Bou Hafs ben Boubeker.

La fin de l'hiver et le printemps s'achevèrent sans autre incident.

Quand l'été fut arrivé, les Medaganat se décidèrent à aller razzer sur Ouargla. Ahmed El-Ahouar prit le commandement de l'expédition, forte de vingt-cinq mehara environ, dont quelques-uns ne comptaient pas habituellement dans leur groupe (1).

La harka partit par l'oued Massin, puis du Maader gagna H.-Ghourd-Oulad-Yaïche, où des chasseurs des Chaâmba lui donnèrent quelques renseignements sur la position des campements. Il n'y avait plus dans le Sud que des tentes isolées de leur tribu. Les Beni-Thour et les Mekhadema avaient commencé de leur côté à se rapprocher d'Ouargla. Seuls, les Oulad-Arrima de la première tribu et les Oulad-en-Nessire de la seconde étaient encore dans les parages de H.-Tarfaya et de H.-Bou-Khenissa. Il fut décidé qu'on se dirigerait de leur côté.

Toutes les tentes de ces fractions étaient groupées entre Kouif-el-Laham et Sif-Arif, les Oulad-Arrima à El-Harf, les Oulad-en-Nessire un peu plus au Nord.

Quand les Medaganat arrivèrent en vue des campements, vers deux heures de l'après-midi, quatre jours après avoir quitté H.-Ghourd-Oulad-Yaïche, il ne s'y trouvait guère que des femmes et des enfants; presque tous les hommes étaient déjà à Ouargla, où les tentes devaient être transférées le lendemain.

(1) Un fils de Ahmed ben Lakhal des Mouadhi, Saïah ben Bou Saïd et Seghir ben Cheikh des Oulad-Bou-Saïd d'Ouargla, Mohammed ben Bou Adda de Metlili, et deux ou trois autres.

Les vêtements des Medaganat, qui s'étaient habillés en Touareg, les firent prendre pour un rezzou du Ahaggar, et leur arrivée détermina une panique générale.

Ils eussent donc pu piller complètement les tentes sans avoir à tirer un coup de fusil; mais, craignant, en raison de la proximité d'Ouargla, une poursuite qui pouvait être chaude, s'ils s'attardaient, ils se contentèrent de réunir une cinquantaine de chameaux des Oulad-Arrima et battirent aussitôt en retraite.

L'agha Saïd ben Driss, qui avait remplacé son frère, prévenu trois heures après, monta de suite à cheval avec son makhzen, et, à la tombée de la nuit, arriva à El-Harf. Avant de partir, il avait donné l'ordre aux Mekhadama, déjà campés à Ouargla, de former un convoi pour porter l'orge et l'eau nécessaires aux chevaux, ainsi que les vivres de ses cavaliers. Mais cette tribu était alors en fort mauvais termes avec les Beni-Thour et avec l'Agha lui-même; elle ne tint pas compte de ses instructions. Quant aux Beni-Thour, dont quelques-uns venaient aussi d'arriver, leurs chameaux se trouvaient encore assez loin, et ils n'étaient, d'ailleurs, guère plus soucieux d'exécuter cette réquisition. Il en résulta, qu'après avoir attendu inutilement le convoi une partie de la nuit, Saïd ben Driss dut se mettre en route au matin, sans eau ni vivres. Arrivé à H.-Bou-Khenissa, il apprit, par un exprès envoyé d'Ouargla, que quelques chameaux seulement avaient pu être réunis à grande peine; encore n'avaient-ils ni bât, ni cordes. Exaspéré de cette nouvelle, et de l'attitude des tribus, l'agha n'essaya pas de continuer la poursuite et revint sur ses pas. Il eût été facile, il est vrai, de rejoindre la harka, s'il avait marché rapidement dès le début, mais la chaleur était excessive, et, après avoir perdu une partie de la nuit à El-Harf, il avait trop de retard pour pouvoir s'avancer sans convoi.

Pendant que le makhzen retournait ainsi sur ses pas, les Medaganat arrivaient à H.-El-Gara, où ils trouvèrent

Mohammed ben Haoued des Oulad-Feredj, le frère de Bou Checheba. Comme tous les Chaâmba, Mohammed ben Haoued était de cœur avec les Medaganat. Il les accueillit avec empressement et leur fit préparer une diffa, pendant que ses esclaves abreuvaient les chameaux. De là, et sans tarder davantage, le rezzou continua sa route, et arriva sans encombre à la Koudiya d'Aïn-Kachela, où ses campements étaient venus l'attendre.

Quelques jours après, des Oulad-Messaoud, des Kêl-Ahamellel, les Oulad-Chikkat et les Oulad-Khatrat, qui n'avaient pas pris part aux querelles des Medaganat avec leur tribu, vinrent leur proposer d'aller razzer au Souf. Les Medaganat ne balancèrent pas à accepter ces ouvertures, et conduisirent aussitôt leurs tentes à Foggarat-ez-Zoua, où ils rencontrèrent des Oulad-Sidi-Cheikh, les Oulad-Sid-El-Arbi, qui arrivaient du Gourara et se joignirent à eux. Ils allèrent ensuite retrouver les Touareg à El-Biodh, d'où la harka, forte de 35 mehara, se mit en route vers le milieu d'août. Elle se rendit directement à H.-El-Bottine, sur le medjebed d'Ouargla à R'hadamès par le gassi de Mokhanza, et gagna ensuite H.-Bou-Keloua, Oum-er-Rouss, H.-El-Metteki, sans rencontrer d'abord ni chasseurs, ni bergers. Le pays paraissant ainsi absolument désert, les Medaganat en profitèrent pour passer quelques jours à chasser la gazelle; puis, après avoir fait une ample provision de viande, ils reprirent leur marche, et se rendirent à Aouinat-Embarka, où ils relevèrent de nombreuses pistes.

Les troupeaux ne pouvaient plus être éloignés, et, en effet, les Chouafs envoyés à la découverte aperçurent bientôt des chameaux. Ils appartenaient à Souissi ben Haïoua, des Châamba-Guebala, dont le beau-frère, Kaddour ben Mekouchen, était avec le rezzou, et à deux indigènes des Oulad-Saïah.

Les bergers s'étaient sauvés. On razza donc rapidement les animaux des Oulad-Saïah au nombre d'une centaine, sans toucher à ceux des Châamba, et la harka reprit la route qu'elle avait suivi à l'aller. Une partie seulement des chameaux put suivre jusqu'à El-Beiodh l'expédition, qui ne s'arrêta en route que pour remplir les guerba. Les autres, épuisés de soif, restèrent en arrière, et, en arrivant à ce point d'eau, les Medaganat durent se décider à faire séjour pour les rassembler. Mais, le lendemain, une centaine de mehara des Chambâa, conduits par Ben Ahmed ben Cheikh, apparurent tout à coup au-dessus des Siouf qui, à trois kilomètres d'El-Beïodh, dominent le Gassi dans la direction d'Aïn-Taïba. Un coup de fusil, tiré sans doute à dessein, donna l'éveil au rezzou, et ne sachant au juste à qui ils avaient affaire, se voyant en tous cas inférieurs en nombre, les Medaganat prirent aussitôt la fuite avec leurs seuls mehara, sans emmener aucun des chameaux qu'ils avaient razzés.

Les gens de Ben Ahmed purent donc rassembler, sans difficulté, tous les animaux des Oulad-Saïah, et, après les avoir largement abreuvés à la tilmass d'El-Beïodh, cuvette remplie de sable qui recouvre, à 0m50 de profondeur seulement, une nappe d'eau abondante, ils rentrèrent à Ouargla.

On a vu qu'à l'affaire de Hafert-ben-Zengour, c'est un Châamba qui avait indiqué aux Medaganat les chameaux de Rabah ben Haïme. Il en avait été de même pour la razzia d'El-Harf. D'autre part, les animaux des Châamba avaient toujours été respectés ou rendus plus tard. En effet, les Medaganat n'ont cessé de conserver, avec leur tribu d'origine, des relations très suivies, et c'est autant grâce aux renseignements qu'ils se procuraient ainsi, qu'à la complicité tacite dont ils étaient assurés, qu'ils ont dû le succès de la plupart de leurs expéditions. Les Châamba eussent pu les atteindre facilement, soit au Ahaggar, soit à In-Salah, mais ils ne consentirent à les poursuivre que dans des conditions particulières : dans

le cas actuel, Ben Ahmed, qui cherchait à se faire nommer caïd, n'avait pas été fâché de profiter de l'occasion pour se faire remarquer. D'autre part, les Oulad-Saïah avaient promis vingt-cinq francs par chameau qui leur serait rendu; enfin, cette tribu ne venant jamais dans les campements d'Ouargla, il était facile aux Chàamba de garder une partie des animaux repris, ce qu'ils n'eussent pas pu faire s'il s'était agi des Mekhadema ou des Beni-Thour. Ils avaient donc tout bénéfice, sans grand mérite, à poursuivre le rezzou, et cette poursuite valut d'ailleurs, à quelques-uns, d'autres avantages. C'est peu après, dit-on, que les Medaganat leur donnèrent les mehara des Oulad-Silla, afin d'éviter à l'avenir un nouveau mécompte comme celui qu'ils venaient de subir.

D'El-Beïodh, les Medaganat s'étaient rendus directement à Foggarat-ez-Zoua. En arrivant, les Touareg les quittèrent, sauf El-Hadj Ali Ag Gagga des Imanghassaten. Ce targui leur proposa d'aller tenter de nouveau la fortune du côté de R'hadamès, et treize mehara (1) partirent presque aussitôt dans cette direction. Ils avaient d'abord l'intention d'aller razzer dans les environs mêmes de R'hadamès; mais, ayant appris par un guefla d'Ifôghas qu'une caravane venant du Soudan y était attendue, ils allèrent s'installer au puits Massin, à la bifurcation des routes de R'hadamès sur R'hât et In-Salah.

Deux jours après, les Chouaf placés sur le Medjebed de R'hât signalèrent la caravane attendue. Elle ne comprenait que seize chameaux, conduits par un R'hadamsi et deux indigènes des Sinaoun. Mais son chargement, tout entier destiné à l'un des plus riches marchands de R'hadamès, avait une valeur considérable. Il se composait de quatre charges d'ivoire, huit charges de plumes d'autruche, une de riz du Soudan, quatre de peaux

(1) Ahmed ben Miloud et ses frères, les Oulad-Telmoucha, Messaoud ben Chraïr, Mohamed ben El-Hadj et, avec eux, Bou Saïd.

tannées, et trois de marchandises diverses, vivres, etc.... Les Sinaoun et leurs compagnons se rendirent sans lutte, et le rezzou reprit aussitôt la route d'In-Salah. Au bout de deux jours, les prisonniers furent remis en liberté et on leur laissa des vivres avec des guerba. Puis, continuant leur route, les Medaganat arrivèrent à H.-Ieresmellil, où ils firent le partage du butin. L'ivoire, qui ne pouvait s'écouler ni à In-Salah, ni au Touat, avait été laissé sur place; mais la proie était encore belle. Chaque mehari eut pour sa part les plumes de dix dépouilles d'autruche sans peau, 65 petites peaux tannées en rouge, 8 grandes peaux de tentes, 9 guerba du Soudan, 86 boîtes en cuir, des tissus de R'hât, des coussins de cuir jaune et rouge, du riz, etc..., représentant une valeur de 2 ou 3,000 fr.

Le retour du rezzou à Foggarat-ez-Zoua fut donc triomphal, mais la joie de ce succès ne dura pas longtemps. Pendant que les Medaganat, après avoir vendu quelques dépouilles d'autruche, se demandaient s'ils n'allaient pas profiter de cette aubaine pour essayer d'obtenir l'aman et revenir à Ouargla, un mehari arriva de R'hadamès apportant à El-Hadj Abd-el-Kader ben Badjouda une lettre, dans laquelle le propriétaire de la caravane lui promettait une partie du butin qu'il réussirait à reprendre. D'autre part, cet heureux coup de main avait surexcité la jalousie des gens d'In-Salah, qui, comme tous les Sahariens, sont trop avides pour pardonner des succès semblables, s'ils ne peuvent en profiter. Enfin, les Oulad-El-Mokhtar, çof opposé aux Oulad-Ba-Hammou, avaient tout intérêt à éviter une rupture avec R'hadamès, en raison des relations commerciales suivies qu'ils ont avec eux.

El-Hadj Abd-el-Kader n'eut donc pas de peine à décider ses gens, et même ceux de l'autre çof, à faire rendre gorge aux Medaganat. Il partit de Ksar-el-Kebir avec tous les goum des Oulad-Ba-Hammou et des Oulad-el-Mokhetar, une forte fezzâa des deux tribus, les contingents des Oulad-Sokna, des Oulad-Belgacem, des Oulad-Baba-Ais-

sa, des Oulad-el-Hadj-Belgacem, et en route fut rejoint par ceux d'H.-el-Hadjer et d'Iguesten. Les Medaganat, prévenus de ce mouvement, s'étaient groupés et préparés à la résistance. Mais ils avaient à faire à plus de cinq cents fusils, dont vingt cavaliers au moins, alors qu'ils ne pouvaient eux-mêmes mettre en ligne que 30 ou 35 combattants. Ils refusèrent néanmoins de rien entendre. Les gens d'In-Salah se jetèrent alors sur eux, Messaoud ben Chraïr reçut un coup de poignard dans la cuisse; trois de ses compagnons (1) des coups de sabre assez graves aussi, et le combat, dont l'issue ne pouvait être douteuse, allait s'engager définitivement, lorsque les Zoua intervinrent. Ils dégagèrent les Medaganat, mais ne réussirent pas à empêcher le pillage de leur campement. Tout leur butin fut enlevé, et, exaspérés par leur résistance, les assaillants en dépouillèrent un certain nombre : ils leur prirent leurs armes et leurs burnous, puis en se retirant razzèrent une partie de leurs chameaux. Toutefois il n'y avait pas mort d'hommes, ou, du moins, personne n'avait été tué sur le moment même. Mais la femme de Messaoud ben Chraïr, qui venait d'accoucher, mourut quelques jours après des suites de la frayeur que lui causa le pillage de sa tente.

Le Rhadamsi, à la demande duquel El-Hadj Abd-el-Kader avait provoqué ce mouvement, recouvra seulement le tiers de ses marchandises. El-Hadj Abd-el-Kader en garda la plus grande part, et ceux qui le purent dissimulèrent de leur côté une partie de ce qu'ils avaient pris.

Cette intervention des gens d'In-Salah excita naturellement un vif mécontentement chez les Medaganat. De Ksar-el-Kebir, où ils se rendirent pour réclamer leurs chameaux, de nouvelles discussions les obligèrent à partir pour Ingher; mais là, encore, ils eurent quelques difficultés avec les Oulad-Ba-Hammou.

(1) Belkheir ben Miloud, Ahmed ben Miloud et Hadir ben Zighem.

Sur ces entrefaites, un des fils d'Ahmed El-Ahouar, qui était allé à El-Goléa, en ramena un rezzou d'une dizaine de mehara, des Mouadhi, tous de son âge (1). Ils tombèrent à l'improviste sur les chameaux des Oulad-Yahia, petite tribu qui compte aux Oulad-Ba-Hammou, entre El-Milok et Aouinat-Sissa, puis se sauvèrent à l'Oued Mguiden. Les Mouadhi firent restituer les animaux enlevés au nombre de quarante, mais cette affaire acheva de rendre très difficile la situation des Medaganat.

Quelques-uns des Chäamba qui n'avaient pas encore fait leur soumission s'étaient réfugiés au Gourara, pendant que les autres, Bou Khecheba, les Haouaouda, etc..., restaient à In-Salah. Parmi les premiers, se trouvait Mouley Belkheir, des Deboub, l'un des indigènes les plus influents de la tribu. D'El-Goléa, qu'il avait dû quitter au moment de l'expédition du général de Gallifet, il s'était rendu chez les Khenafsa, et avait épousé une femme du pays, avec laquelle il s'était fixé à El-Hadj-Guelman, ksar d'une centaine de maisons, qu'habitent avec leurs harratin les Oulad-Hassein, fraction des Khenafsa du Gourara. Il se trouvait à In-Salah au moment de la razzia sur les Oulad-Yahia, et, sur ses conseils, tous les Medaganat se décidèrent à le suivre à El-Hadj-Guelma, où ils arrivèrent au commencement de 1877. Les Cheheub, de leur côté, rentrèrent à El-Goléa. Quant à Bou Saïd, Bel Ghaouti, Diab et leurs compagnons, ils s'étaient déjà fixés au Ahaggar, ainsi qu'on l'a vu. Il ne resta donc plus à In-Salah que les Haouaouda.

Tous les Laghouat-el-Ksel avaient suivi les Medaganat, qui pouvaient alors compter, en y comprenant quelques Chäamba d'Ouargla momentanément dissidents, quarante tentes environ. A leur arrivée dans l'Oued Mguiden, ils retrouvèrent les Oulad-Sid-el-Arbi, qui les y avaient précédés. Les Oulad-Sid-el-Arbi étaient tous proches

(1) Ould Belkheir, Ould Boussina, Ould El-Alia, Ould ben Diaf, Ould Belabri, Ould ben Debran et quelques autres.

parents des chefs mêmes de la famille des Oulad-Sidi-Cheikh. Mais, sans héritage, jeunes, aventureux comme tous les membres de cette race, ambitieux et n'ayant rien à ménager, ni rien à craindre, ils étaient faits pour s'entendre avec les Medaganat, dont ils ne se séparèrent plus jusqu'à 1882, quelques-uns du moins. Leur petit groupe (1) porta l'effectif de la bande à cinquante fusils. Deux d'entre eux ayant des chevaux, l'appoint qu'ils fournissaient était d'autant plus précieux.

A l'arrivée des Medaganat à H.-El-Fersig, dans l'Oued Mguiden, Salem ben Chraïr et son frère partirent avec El-Akhedar ben Horrouba pour aller tenter un coup de main contre les Oulad-Ba-Hammou, afin de venger la mort de la femme du second. Après avoir attendu inutilement, sur le Medjebed d'Aïn-Souf, que quelque caravane vînt à passer, les trois Châamba se rapprochèrent des ksour, et finirent par trouver quatre chameaux des Oulad-Yahia, près de Sahela-Tahtania. C'était une prise assez maigre, mais leur entreprise était un peu hasardée, et ils jugèrent plus prudent de se sauver aussitôt.

Dès qu'ils furent de retour, les Medaganat se remirent tous en route et se rendirent à El-Hadj-Guelman, où ils séjournèrent jusqu'à la fin de l'année, pour emmagasiner les provisions qui ne leur étaient pas nécessaires et assurer leurs relations avec les Khenafsa, qui les accueillaient avec d'autant plus d'empressement, que la présence de cette bande sur leur territoire leur garantissait une sécurité à laquelle ils n'étaient point accoutumés.

LE CHATELIER.

(A suivre).

(1) Les Oulad-Sid-el-Arbi étaient Sidi Mohamed ben El-Ala, Sidi Cheikh ben Abderrahman, Sidi Mohamed ben Zoubeir, Sidi Boubeker ben El-Moradj, Sidi Bou Hafs ben Djelloul, Sidi El-Arbi ben Naïmi, Sidi Mohamed ben Sidi Cheikh ben Bou Hammama, Si Ahmed ben Zidour, Sidi El-Cheikh et Sidi El-Arbi ben Bou Hafs ben Tahar.

LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 173, 174 et 176.)

OUARGLA

De Tougourt à Ouargla, distants d'environ quarante lieues, les stations principales sont Temacin, Blidet-Amar, El-Hadjira et Negouça, auxquelles on arrive en traversant tantôt des plateaux pierreux, tantôt des petites dunes de sable. Nous avons déjà parlé des trois premières localités que l'on trouve sur la route, quant à Negouça il en sera question plus loin. Il convient tout d'abord de nous occuper de Ouargla même, appelée par les Arabes la *Sultane des Oasis*, qui fut, dès la plus haute antiquité, le centre d'action, ou, si l'on veut, la capitale de toute cette région saharienne comprise dans une longue dépression de terrain ouverte dans la direction Nord-Sud, renfermant les divers centres de population et leurs jardins. A cinq kilomètres environ

d'Ouargla, entre cette ville et Negouça, les deux berges latérales de cette dépression jettent chacune en avant d'elles un petit contrefort qui forme un col peu élevé, près de l'Areg-Mostâ. Ce petit renflement du sol partage la dépression en deux cuvettes allongées : celle du Nord qui renferme Negouça et son oasis, c'est le receptacle des eaux qui viennent du Mzab par l'oued Mzab, l'oued Nsa et leurs affluents, celle du Sud, qui renferme Ouargla et les villages environnants, semble être le déversoir des eaux venant du Sud par l'oued Mia (1). Tous les lits de rivières que je viens de mentionner sont maintenant à sec. Cependant, il reste des vestiges du passage des eaux dans l'oued Mzab et l'oued Nsa. Les indigènes disent même qu'autrefois ces deux rivières réunies arrosaient d'habitude, au moins deux fois par an, les jardins de Negouça et que, si aujourd'hui ces crues ne se reproduisent plus, cela tient à ce que le nombre et la force des barrages a beaucoup augmenté dans les villages du Mzab. Mais à défaut d'eaux courantes la double cuvettte de Ouargla et de Negouça est largement pourvue d'eaux souterraines ascendantes et jaillissantes, les puits artésiens et autres y sont nombreux et donnent en abondance une eau partout de bonne qualité, sur quelques points même excellente.

En dehors de la dépression qui renferme les villages et les oasis, s'étendent au Nord, au Sud et à l'Est de vastes espaces incultes, couverts de dunes de sable qui atteignent, surtout dans la direction Sud-Est, une grande hauteur. C'est au milieu de ces dunes, dans l'inextricable réseau qu'elles forment, qu'apparaissent çà et là, au fond de petites cuvettes, les puits plus ou moins profonds, plus ou moins abondants qui abreuvent les nomades de la région de Ouargla et leurs nombreux troupeaux; c'est la zone des pâturages. Vers l'Ouest, au contraire, les sables sont plus rares, le sol plus caillouteux, l'eau fait défaut, le parcours des troupeaux est difficile. Enfin, à six journées de marche au Sud-Ouest de Ouargla, sur la route de Touat, se trouve le centre annexe d'El-Goléa dont il sera question. Des considérations topographiques qui précèdent, il résulte que la population actuelle de cette contrée présente deux groupes bien distincts :

(1) Ce nom de oued Mia viendrait de ce que le cours d'eau était alimenté par cent *mia*, sources ou affluents.

1° La population nomade formée des pasteurs qui parcourent avec leurs troupeaux la zone des pâturages;

2° La population sédentaire, c'est-à-dire les habitants des villages adonnés à la culture des palmiers. La première, d'origine arabe, est blanche et a conservé, par suite de la vie errante, des habitudes belliqueuses et une grande suprématie sur la population des villages qu'elle enserre de toutes parts et à laquelle elle peut au besoin couper toutes les communications extérieures. La seconde, provenant généralement de croisements avec la race noire, est la même que dans l'Oued-Rir', à part les familles originaires de la race du Mzab, elle est vouée au travail ou à un petit négoce et elle a depuis longtemps accepté la lourde tutelle du nomade.

La population nomade comprend les tribus suivantes :

Saïd-Mekhadma;
Saïd-Ateba;
Chaâmba d'Ouargla ou Bou-Rouba;
Chaâmba d'El-Goléa.

La population sédentaire occupe les centres de :

Ouargla;
Rouïssat;
Aïn-Adjadja;
Aïn-Ahmar dit aussi Chott;
Sidi-Khouïled;
Ba-Mendil;
Negouça.

A l'exception de Ouargla et Negouça, tous les villages que nous venons d'énumérer sont de création relativement récente. D'après la tradition sept grands centres de population, connus sous le nom collectif de Issedraten, existaient jadis au nord du djebel Krima, vaste table gypseuse d'une centaine de mètres de hauteur qui s'élève au milieu de la plaine sablonneuse comme un témoin du terrain saharien. Toute la contrée était alors

verdoyante; des bandes d'autruches couraient la plaine qui leur offrait des herbages abondants arrosés par les cours d'eau aujourd'hui à sec ou morts selon l'expression locale, et par des pluies périodiques. C'est désert maintenant; rien n'y vit presque plus; la température se serait considérablement modifiée et aurait produit, par ses conséquences, un bouleversement complet dans la nature du pays. La population la plus ancienne que me signalait la tradition locale, lorsque, en 1871 et 1872, je fis un assez long séjour à Ouargla, s'appelait donc les *Issedraten* — nom berbère arabisé en *Sedrata* — et cette tradition était confirmée, me disait-on, par un manuscrit déposé à la mosquée de Negouça. Après beaucoup de démarches j'obtenais communication de ce document, bien moins complet qu'on me l'avait annoncé. Il consiste en deux feuillets précédant un exemplaire du Koran, à demi rongé par l'action du temps, sur lesquels le copiste du livre sacré, avant d'entreprendre son travail capital, a fait ce que les tolba nomment تجريب الملم, l'*essai de la plume*. Cet exercice calligraphique, qui ordinairement ne consiste qu'en quelques phrases décousues, a eu ici pour but de transcrire une tradition offrant un certain intérêt historique. En voici la copie textuelle même avec les fautes dont elle fourmille. Je me suis borné à supprimer dans le texte arabe les premiers passages sans importance, relatifs aux miracles des marabouts que j'ai cependant conservés dans la traduction pour en garder le souvenir :

هذا التريخ جملة مشايخ سدرة من ورجلان الى ڢران

. . . . واجتمعوا على الشيخ صالح بن موسى اهل تلى
ازدوس و اهل مكيد الوسط و اهل تلى مماس و اهل حيمة و اهل ڢران
و اهل تمزوغت كلهم مجتمعون عند الشيخ صالح ڢ بلاده تلى
ازدوس وتلى موسى و ترمنت و فالوا له نحن اتينك مدهشين

خايڢين من اوفب الزمان انصرالينا ڢ علم الشيوخ تدوم لنا
بلدانـنا ام تذهب من يدينا ڢفال لهم الشيخ صالح بن موسى والله
والله والله ثم والله ما رايت اليكم ڢ دوامها فليلا ولا كثيرا و العكازة
ڢ يديه يعنى الذكرة وضربها ڢ الارض بغيظ ڢفال لهم والله والله
والله ثم والله ما بفيت البركة الا هنا الا هنا الا هنا انا لله و انا اليه
رجعون دهبت حيمة. . . . .

(manque, le bas de la feuille usé par le temps...)

و تمزغت و ملوش و اهل تاى مماس و بفيت انفوصة نفصـــــت
و ذهبت نوايحها سمها الشيخ انفوصة و اما هى فبل الشيخ ليس
انفوصة حتى نفصت نواحيها ڢسمها الشيخ صالح انفوصة و هى فبل
ذلك اسمها تلى ازدوس فال الشيخ صالح بن موسى من فرية
محروز الى فرية عين البغل و من جبل العيباد الى ڢران ثلاثة ماية
و خمسة و عشرون بلاد بسط الله عليهم رزف و واد من المياة الجرية
و العيون ڢ تلك الحوزة الى عينا و واحد و خمسون عينا و بسط
عليهم العدل و يامرون المعروف و ينهون المنكر و يعطون كل ذي
حق حقه ڢلما اراد الله باهلكهم سلط الله عليهم الهلك ڢوفعت
الڢتنة بين اهل حيمة واهل ڢران اهل حيمة معهم اهل تمزوغت
و اهل ملوش و اهل تاى فبلية و معهم كثيرا من البلدان واما اهل ڢران
معهم تلى اماس و اهل تلى ازدوس و غيرهم تسبب الڢتنة بينهما
رجل اراد ان يسفى ابله وهو من ڢران و اتت مراة من اهل حيمة
ارادت تسفى الزف و ڢي يديها اناء ڢدڢع صاحب الابل ابله

ڢالتمطت المراة ڢانكسر اناءيها ڢوڧع الكلام بين الرجل و المراة
ڢرڢعت المراة زڢها ڢلما وصلت لاهل حيمة ڢاخبرت بالرجل واتى
الرجل الى صاحب الابل و ڧال له كيڢ خبرك اكسرت اناء المراة
حتى وڧع بينهما الكلام و ڧتل رجل ڢران رجل حيمة و ارتڢع الخبر
الى اهل حيمة و ڢزعوا و ڧتلوا اصاحب الابل و ارتڢع الخبر الى اهل
ڢران و ڢزعوا هم و من معهم و ڢزعوا اهل حيمة و من معهم و اكبرت
الڢتنة بينهم و اكسرت اهل ڢران ڢڧامت الامة و اخذت الطبل من
يد سيدها و العجب كل العجب دخلت ڢى كدية الرمل ڢصار ينڢخ
الطبل ڢى وسط الرمل الى ان بڧدرة الله سلط عليهم الجبابر ڢاذهبت
من يد اهلها ڢصارت ڢرڧة منهم رحلت الى المشرڧ و ڢرڧة رحلت
الى واد مزاب و ڢرڧة الى المهلل و الباڧى اجتمعوا الى ورجلان و ڢى
انڧوصة و اڢترڧت العروش و خبيت العيون و ذهبت العلوم ما
بڧى الا الحى القيوم

TRADUCTION

« Ceci est la chronique de la totalité des cheïkhs des Sedrata, » à partir de Ourdjelan (1) jusqu'à Feran, que Dieu soit satisfait » d'eux tous : le cheïkh Salah ben Mouça, — le cheïkh Abou » Nâh ben Saïd ben Zenr'il, — le cheïkh Abou Mohammed ben » Abd-Allah ben Mohammed El-Mokhfi, — le cheïkh Abou » Seliman ben Zegoum, — le cheïkh Beker ben bou Beker, — » le cheïkh Abaz ben Ouassim, — le cheïkh Abou Yakoub ben

(1) Ourdjelan-Ouargla.

» Seliman ben Brahim, — le cheïkh Sidi Salah Tabarki, — » Abou Omar ben Abd-El-Kafi, — Abou Isahac, — Abou Sekal, » — Abou Mouça ben Amor et le cheïkh Abou Khezer.

» Chacun de ces hommes saints a accompli des miracles et » voici ce qu'a fait le cheïkh Salah ben Mouça : Un certain jour, » après avoir récité à l'oratoire la dernière prière du soir, il » s'en retournait à sa demeure, quand, arrivé devant la porte, » il aperçut au milieu de sa maison dite Dar Sidi Salah ben » Mouça une colonne lumineuse qui du sol s'élevait jusqu'au » ciel. Il pénétra dans chaque chambre et s'écria : O grand » Dieu, ô mon seigneur, ô mon maître! Que ne m'as-tu réservé » la vue de ce miracle dans le séjour de l'éternité! — Il se pros- » terna et pria à deux reprises à la glorification de Dieu et » lorsque le matin fut venu, la nouvelle de ce fait miraculeux » parvint aux cheïkhs de Feran, de Tala-Memas, de Haïma, aux » habitants de Mekied-el-Ouest; — le bruit s'en répandit aussi » à Tala-Azdous et dans chaque village. Les cheïkhs accoururent » auprès du saint homme dans l'après-midi, et aussitôt que » celui-ci connut leur arrivée, il se rendit parmi eux et leur » dit : cette nuit vous serez mes hôtes! Et ils quittèrent la » chapelle (où ils s'étaient rassemblés) pour aller avec lui à sa » maison. Le cheïkh Salah appelant sa femme lui dit : ô ma » dame, prends la gueçaâ (1) et apporte-nous des dattes de telle » jarre. Sa femme lui répondit : Par Dieu, je t'assure que » depuis dix jours, il n'y a plus une seule datte dans cette jarre. » En entendant cette réponse, le cheïkh Salah saisit brusque- » ment la gueçaâ des mains de sa femme, pénétra dans la » chambre où se trouvait la jarre et y enfonçant sa main bénie » en retira des dattes et du miel en telle quantité qu'il en » remplit deux gueçaâ, en laissant encore en abondance dans la » jarre et, enfin, posa devant ses hôtes ce qu'il avait pris.

» Les habitants de Tala-Azdous, les gens de Mekied el-Ouest, » ceux de Tala-Memas, de Haïma, Feran, Tamezour't, se rassem- » blèrent tous autour du cheïkh Salah dont le pays était Tala-

(1) Gueçaâ, grand plat en bois qui peut contenir de la nourriture pour dix personnes.

» Azdous, Tala-Mouça et Tarmount (1). Ils lui dirent : nous » sommes venus vers vous épouvantés, terrifiés par la perspective des calamités de ce bas monde. Examinez donc dans la » science prophétique des cheïkhs si notre pays est destiné à se » perpétuer entre nos mains ou bien si nous devons le perdre.

» Le cheïkh Salah leur répondit par trois fois : Par Dieu! » Par Dieu! oui par Dieu! je ne prévois pas si votre jouissance » du pays durera peu ou beaucoup de temps. Prenant ensuite à » la main son bâton, c'est-à-dire la crosse de l'invocation divine, » il en frappa le sol avec colère et dit par trois fois à ses auditeurs : Par Dieu, oui par Dieu, la bénédiction divine ne » restera qu'ici, qu'ici, qu'ici! Nous appartenons à Dieu et nous » retournerons à lui...........

» Haïma disparut.............. *(bas de feuillet usé par la vétusté.)*

» ... et Tamezour'et, Melouch (2), les habitants de Tala-Memas » et il resta Negouça qui s'amoindrit et dont les environs » disparurent. Le cheïkh la nomma Negouça (la *diminuée*), car » avant lui cette ville n'avait pas diminué d'importance et on » ne la nomma ainsi que lorsque ses alentours s'amoindrirent. » Voilà pourquoi le cheïkh l'appela Negouça; avant cette » époque on la nommait Tala-Azdous. Le cheïkh Salah rapporte » que du village de Maharouz (3) à celui d'Aïn-el-Beghel et » depuis la montagne dite Djebel-Eïbad jusqu'à Feran, il » existait *trois cent vingt-cinq* villages auxquels Dieu avait » généreusement ouvert ses mains pour les combler de tous les

(1) Voici la situation de ces divers centres :

Tala-Azdous. — Negouça.
Mekied-el-Ouest. — Ruines à côté de Negouça, près la fontaine dite Tala-Meguert et de la tombe du marabout Sidi Ali El-Bahloul.
Tala-Memas. — A l'est de Negouça.
Haïma. — Près de la fontaine dite Tala-Izgaren, du côté sud de Negouça.
Tamezour'et. — Entre Ouargla et le Djebel-Krima.
Tarmount. Id. aux ruines des Issedraten.

(2) Melouch du côté de Chott.

(3) Maharouz au nord de Negouça.

» biens de ce monde, ainsi que d'une rivière d'eau courante. » Les fontaines qui coulaient dans cette contrée s'élevaient au » nombre de *mille cinquante et une*. Dieu avait gratifié cette » population de sentiments d'équité; il y avait parmi eux » lutte de zèle à qui ferait le bien; ils prohibaient les actions » blâmables, accordaient légalement à chacun ce qui lui revenait. Lorsque, par la volonté divine, leur perte fut résolue, » la colère de Dieu s'appesantit sur eux et la guerre éclata entre » les gens de Haïma et ceux de Feran. Les Haïma avaient de leur » côté ceux de Tamezour'et, de Melouch, de Tala-Guebbia et de » beaucoup d'autres villages. Du parti de Feran étaient les gens » de Tala-Memas, Tala-Azdous et autres. Voici quelles furent » les causes qui provoquèrent les hostilités : Un homme de » Feran voulait abreuver ses chameaux; une femme de Haïma » survint pour remplir son outre, tenant à la main un vase en » terre pour puiser l'eau. Les chameaux, poussés par leurs » maîtres, renversèrent la femme et cassèrent son vase. Après » un échange de propos entre l'homme et la femme, celle ci » emporta son outre vide, et, arrivée au milieu des habitants de » Haïma, elle leur raconta le fait. Le mari de la femme alla » auprès de l'homme aux chameaux lui demander pour quelle » raison il avait brisé le vase. Nouvel échange de propos, et en » résumé l'homme de Feran tua celui de Haïma. — Quand les » gens de Haïma connurent ce meurtre, ils prirent les armes et » à leur tour tuèrent l'homme aux chameaux. Les Feran et leurs » partisans couraient aux armes, pendant que leurs adversaires » en faisaient autant. La guerre prit, dès lors, des proportions » considérables. Le parti de Feran fut vaincu. La femme au vase » brisé prenant alors un tambour, et, chose des plus extraordinaires, s'enfonça dans la grande dune de sable dite Koudiat-» er-Remel où le tambour se mit à retentir dans les sables (1), » jusqu'à ce que, par la puissance de Dieu, ils furent opprimés

(1) Les gens du pays croient que cette femme vit toujours miraculeusement dans l'intérieur de cette montagne de sable, et ils prétendent qu'en allant se coucher sur la dune de Mellala l'oreille perçoit encore le battement du tambour

» par des tyrans et ils perdirent la jouissance du pays. Une de
» leurs fractions émigra vers l'Orient, une autre s'en alla vers
» l'oued Mzab, une troisième s'éloigna vers Mahalel, et ce qui
» restait de cette population se groupa à Ourdjelan (Ouargla) et
» à Negouça. — Les tribus se dispersèrent, les sources tarirent,
» les sciences s'évanouirent et il ne resta que Dieu, le vivant et
» l'immeuble. »

Les Sedrata dont il est parlé dans le manuscrit que nous venons de lire était une branche de la grande famille berbère des Zenata — synonyme de Djana — que certains généalogistes s'accordent à dire originaires de la Syrie, bien que cette prétention ait été contestée par d'autres écrivains.

Quant à Ourdjelan, en arabe Ouargla, c'était le nom de l'un des enfants de Ferini lequel était lui-même fils de Djana.

« Les Beni-Ouargla, peuple Zenatien, nous dit l'historien Ibn
» Khaldoun, descendent de Ferini fils de Djana. De toutes les
» tribus de cette race, celle de Ouargla est maintenant la mieux
» connue. Ils n'étaient qu'une faible peuplade, habitant la
» contrée du midi du Zab quand ils fondèrent la ville qui porte
» encore leur nom et qui est située à huit journées au sud de
» Biskra. Elle se compose d'abord de quelques bourgades voisines
» les unes des autres, mais sa population ayant augmenté, ces
» villages finirent par se réunir et former une ville consi-
» dérable. »

Le nom de Feran, que nous avons vu dans la notice ci-dessus, donné à l'une des bourgades des Issedraten rappelait le souvenir de Ferini ou plus vulgairement Ferani père d'Ouargla. — Le village de Feran était situé à environ 20 kilomètres au nord de la ville actuelle de Ouargla, sur un point situé entre Khelif et Arifdji, où l'on ne voit plus aujourd'hui que deux ou trois palmiers isolés mourant de soif et laissés là par le temps comme pour indiquer l'emplacement de cet ancien centre de population.

Ourdjelan, qui a donné son nom à la ville, a son tombeau sur

la place du marché de Ouargla contre la mosquée des Mozabites, sous une petite coupole dont le sommet se termine en goulot de bouteille; c'est du moins ce qu'on m'a assuré sur place.

La notice du cheïkh Salah nous dit assez l'importance qui avait dû acquérir ce vaste centre de population ombragé par des forêts de palmiers s'étendant à perte de vue. On constate, en effet, en rejettant les yeux sur une carte du Sahara, que depuis le djebel Eïbad, point indiqué comme limite méridionale du groupe de peuplement jusqu'à Feran où était vers le Nord le dernier village des Beni-Ouargla, il n'y a pas moins de 45 kilomètres d'étendue. En parcourant ces lieux, aujourd'hui solitaires et envahis par les sables, surtout la zone appelée Issedraten, on retrouve encore une telle quantité de ruines d'habitations, de débris de poterie et d'ustensiles de ménage; des conduites et des aqueducs encore très apparents qui menaient les eaux d'une grande fontaine à ciel ouvert dite Aïn-Sfâh, qu'on peut se faire une idée de l'importance de cette population disparue. Des pieds et des racines de palmiers et autres arbres fruitiers, que l'on dirait carbonisés à l'action du soleil, indiquent l'étendue des cultures. Enfin, dans le lit de la rivière morte, où l'on dirait que les eaux coulaient encore la veille et fournissaient des irrigations faciles et abondantes, j'ai trouvé une infinité de coquilles d'eau bivalves ressemblant à la clovisse ou à la praire de nos côtes de Provence.

Une tradition locale affirme que jadis les habitations étaient si nombreuses dans tout ce pays que lorsque des cris d'alarme étaient poussés des maisons voisines du djebel Eïbad, la voix répétée de village en village était transmise en quelques instants à travers les quarante lieues séparant Ouargla de Tagourt. Sur le plateau du djebel Krima, on trouve encore des vestiges d'habitations; c'était assurément un lieu de refuge imprenable, puisque inaccessible de tous côtés par la raideur de ses escarpements, on ne pouvait y parvenir que par un sentier taillé à corniche et facile à défendre. Le puits de cette citadelle naturelle creusé au centre du plateau n'a pas moins de quatre à cinq mètres de diamètre et environ cent mètres de profondeur. Il est également à sec aujourd'hui.

Quant au djebel Eïbad, qui est d'une formation analogue à celle du Krima, ce devait être le lieu consacré au culte par la population des Sedrata professant la religion ibadite. On m'a assuré qu'il y existe encore plus de cinquante niches servant d'oratoires où les Mozabites de Ouargla et d'ailleurs vont tous les ans au printemps en pèlerinage y faire leurs dévotions mystérieuses.

Revenons à Ouargla. Son oasis ne contient pas moins de quatre cent mille palmiers, sans compter les arbres fruitiers de toute espèce, arrosés par près de deux cents puits artésiens dont la profondeur varie entre 30 et 50 mètres. Leur eau est bien supérieure comme goût à celle de l'oued R'ir. L'eau jaillissante coule dans des sagnia ou rigoles qui circulent autour des palmiers et autres arbres fruitiers. Elle apporte de la nappe artésienne souterraine une quantité de petits poissons zébrés de brun que l'on pêche dans les sagnia. La ville de Ouargla est située à l'extrémité sud de l'oasis, mais, quand je l'ai vue en 1871, elle était bien déchue de son ancienne importance; un grand nombre de maisons tombaient en ruines et des îlots entiers de bâtisses étaient abandonnés. Elle se divise en trois quartiers bien distincts, ayant chacun son enceinte et ses portes, habités par une des trois fractions des Beni-Brahim, des Beni-Ouagguin et Beni-Sissin composant la population sédentaire, ayant dans son sein plus de mulâtres et de nègres que de blancs. Les rues sont longues et étroites et offrent un certain nombre de passages voûtés où règne pendant l'été une fraîcheur relative. Sur les murs de beaucoup de maisons bâties en pisé ou en pierres à plâtre, on voit des inscriptions arabes ou bien encore des dessins ou moulures appliqués en relief au-dessus du tympan de la porte. Ces figures ressemblent à cet emblème de la divinité qui sert de frontispice aux pierres funéraires numidiques du nord de la province de Constantine, et souvent décrites par le général Faidherbe et le docteur Reboud. Serait-ce un vague souvenir des croyances des premiers peuples puniques qui, par l'effet de l'habitude, se serait transmis de génération en génération jusqu'à nos jours chez ces habitants de l'ancienne Gétulie? La ville est entourée d'une enceinte fortifiée en pisé de quatre mètres de

hauteur environ. Cette enceinte est percée de six portes dont deux affectées à chaque quartier :

Bab-Ammar et Bab-Azzi aux Beni-Brahim ;
Bab-Rebiâ et Bab-Rabah aux Beni-Ouagguin ;
Bab-Ahmed et Bab-Soultan aux Beni-Sissin.

Ces portes sont pour la plupart précédées d'un passage voûté d'un accès dangereux et difficile en temps de guerre. La plupart d'entre elles sont également ornées d'inscriptions arabes en plâtre. On lit sur les unes la profession de foi musulmane : *Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète*, — ou bien encore : *Avec l'aide de Dieu la victoire est certaine.* J'ai beaucoup regretté la démolition, pour cause de travaux de défense, en 1872, de l'ancienne porte dite Bab-Soultan dont la forme rappelait celle des monuments égyptiens, et que surmontait une série d'œufs d'autruche enfoncés dans le plâtre. Bab-Soultane donnait accès à la kasba, vaste construction contenant un fouillis de compartiments et de cours intérieures où résidaient jadis les sultans éphémères de Ouargla. Un fossé large de douze mètres environ enveloppe entièrement le mur d'enceinte et sert d'exutoire à toutes les immondices qui en font en été un foyer d'émanations pestilentielles. A une certaine distance du fossé sont encore en avant des tours carrées dans lesquelles on pénètre à l'aide d'échelles, comme autant de blockaus, fournissant à l'occasion trois ou quatre étages de feux à ceux qui occupaient ces postes de guetteurs défendant les approches de la ville. Tout cela est construit en briques séchées au soleil, et les deux hauts minarets qui se profilent sur l'azur du ciel ne font pas exception à la règle (1).

La population sédentaire de Ouargla s'élève à environ deux mille âmes, chiffre bien faible si on le compare avec le nombre des maisons dont beaucoup sont inhabitées. La cause de la dépo-

---

(1) Ces deux mosquées sont :

Djama-Azza construite par les Mozabites d'Ouargla et Djama-el-Kebir dite aussi Djama-el-Malkia.

pulation tient au départ d'un grand nombre d'habitants qui sont allés se fixer pour travailler dans les villes algériennes ou tunisiennes.

La banlieue de Ouargla se compose, avons-nous dit, d'une série de petites oasis déjà dénommées et sur lesquelles il convient de donner les renseignements que nous avons recueillis.

Rouissat Si Mohammed-ben-Sari des Beni-Tour, fraction des Mekhadma, en est le fondateur. Il s'y installa le premier avec trois de ses frères, y bâtit et planta des palmiers. Après lui ses descendants suivirent son exemple et abandonnèrent la vie nomade. Ce village est encore aujourd'hui le grand magasin des Beni-Tour. Aïn-Adjadja fut fondée par Si Salem, marabout, originaire de l'Ouest qui vint s'installer près d'un puits jaillissant creusé autrefois par les Sedrata. Un autre marabout, Si Atta-Allah, originaire des Dreïd tunisiens, fuyant les troubles qui avaient éclaté dans son pays, vint se fixer à côté de Si Salem et ce sont les descendants de ces saints personnages qui forment la population actuelle.

La tradition rapporte que, dans une attaque suivie de pillage, les gens de Aïn-Adjadja perdirent le *Livre des puits*. Ce livre indiquait si bien l'emplacement des puits dont les révolutions du pays avaient fait disparaître les traces que les habitants n'avaient qu'à le consulter pour retrouver les points où l'eau jaillissait autrefois sous les Sedrata.

Ils n'avaient qu'à se rendre sur les lieux, les dégager des sables qui les couvraient et la source recommençait à jaillir sans plus de travail.

Aïn-Adjadja est peuplé presque entièrement de marabouts; il tire son nom d'une source artésienne encore très abondante située dans le village même et qui, d'après les récits indigènes, avait autrefois une force ascentionnelle tellement grande qu'elle formait avec fracas un tourbillon semblable à celui que produit une tempête (adjadj). L'oasis compte encore deux autres puits artésiens.

Aïn-Ahmar, que l'on nomme aussi *Chott* à cause de sa position au milieu du chott de Ouargla, fut fondé par les Beni-Tour

Ce village eut beaucoup à souffrir des nomades jusqu'à ce qu'il fut protégé par Sidi-Aïça, marabout, originaire de l'Ouest qui vint s'y installer. Ce personnage rétablit l'ordre et s'acquit promptement une grande influence; mais cette influence ne tarda pas à être effacée par celle de Si Belkheïr, autre marabout venant du Gharian de Tripoli. L'autorité de celui-ci excita vite la jalousie des nomades qui résolurent de le chasser. C'est en leur résistant et au moment où l'un d'eux venait de le frapper que Si Belkheir, plantant tout à coup dans le sol la lance dont il était armé, fit jaillir subitement la source à laquelle il donna le nom de Aïn-Ahmar. Devant ce miraculeux pouvoir, Si Aïça céda la place et retourna dans l'Ouest. Il laissa à Aïn-Ahmar ses quatre fils et prédit en s'en allant qu'il aurait toujours dans le village quatre descendants mâles, ni plus ni moins. Quoiqu'il en soit de ces récits légendaires, la population d'Aïn-Ahmar, très unie cependant avec celle d'Aïn-Adjadja, n'a pas une nature aussi pacifique. Elle a toujours été mêlée aux troubles éclatant dans le pays.

Aïn-Ahmar est une ravissante oasis où la végétation est remarquable en raison de l'humidité du sol, mais par cela même excessivement malsaine en été.

Sidi-Khouiled eut pour fondateur Sidi-Khouiled, marabout, originaire des Dreïd, cousin germain de Si Atta-Allah avec lequel il se fixa d'abord à Aïn-Adjadja. A la suite de difficultés entre les habitants de ce village, Sidi-Khouiled mit les dunes entre lui et les gens avec lesquels il ne pouvait s'entendre et fonda le ksar isolé qui porte son nom.

Ba-Mendil est aujourd'hui presque ruiné. Ce village est situé dans l'endroit le plus salubre des environs de Ouargla. L'eau y est excellente et il forme sur une crête isolée une bonne position défensive. Ces conditions réunies avaient décidé les Saïd-Ateba à s'y installer et s'y retrancher dans une bonne enceinte en pierre, mais les Makhadma et Chaâmba pillèrent et détruisirent ce petit ksar après s'en être emparés il y a environ un demi siècle.

Negouça. — D'après la tradition locale transcrite plus haut, nous avons vu l'origine de *Mengouça* — la diminuée — nom que lui donna le marabout Si Sala-ben-Mouça, d'où est venu, par corruption, le nom actuel de *Negouça*. Cependant Negouça n'avait qu'une population tout à fait inoffensive composée de gens de kasseria, c'est-à dire sédentaire constamment pressurée par les nomades. Ils firent appel à un homme énergique des Saïd-Ateba, nommé Ahmed-ben-Babia, réclamèrent la protection de son bras et se le donnèrent pour cheïkh. Grâce à lui, grâce à ses successeurs, qui tous furent pris dans sa famille, la population de Negouça s'accrut de tous les gens qui redoutaient les nomades et qui trouvaient dans cette ville un lieu d'asile efficacement protégé par les Beni-Rabia.

El-Goléa. — Point extrême dans le Sud; est un ksar construit sur un rocher isolé au milieu des plaines sahariennes, à une hauteur d'une soixantaine de mètres. Sa population est peu considérable aujourd'hui, mais, d'après la légende, là fut autrefois un centre important où gouvernait un prince marocain, maître de toute cette région. La malédiction d'un marabout fit tarir les sources et amena la ruine de la ville. Nous reverrons plus loin, dans la partie historique, des détails sur toutes ces localités, de même qu'il sera question des tribus nomades et des circonstances qui ont amené leur installation dans le pays.

L.-Charles Féraud.

(*A suivre.*)

ESSAI
D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES
SUR LES
ORIGINES BERBÈRES

(Suite. — Voir les nos 175 et 176.)

CHAPITRE IV

Peuplement Nord (suite). — Kimri gheraba, Scytho saxons, Chelouha, Selloua, Slaves scytho lettiques.

« Les langues usent peu à peu leurs aspérités (1), » et de même que le *K* de l'ancien saxon gothique est devenu le *CH* allemand ou même l'*H* simple dans d'autres dialectes (2), de même aussi les *Kel-Loua (les peuples gaël)* sont devenus les *Chel-Loua* et les *Ahl-Loua* ou *Halloua*, selon les prononciations particulières des races hyperboréennes saxonnes ou scythiques dont ces mots marquent l'introduction en Afrique.

(1) Renan, *Histoire des langues sémitiques.*

(2) Les anciens Norvégiens prononçaient *H* comme un *K;* quelquefois encore, au commencement des mots, *H* correspond au *ga* sanscrit. — En celtique, le mot « bouclier » se dit *caïl*, avec un *C* aspiré, se rapprochant du *CH* allemand, soit *chail.* (*Chailoua,* ceux du bouclier ?)

Les quelques affinités grammaticales que l'on peut relever entre le berbère et les différentes langues anglo-saxonnes, comme aussi l'étroite parenté des Runes skandinaves avec les Tifinar, et, surtout les similitudes si fréquentes des radicaux primitifs, montrent suffisamment que les idiomes africains, comme ceux du Nord, ont eu, à une certaine époque, des procédés communs pour l'expression des idées. Les lois phonétiques, l'obscurcissement des voyelles, les gradations et les variations des consonnes dans les divers dialectes méditerranéens ou sahariens se retrouvent en principe dans les langues skandinaves ou anglo-saxonnes. Nous avons déjà cité, au début de ce travail, l'impression produite sur les Européens par l'audition de ces dentales sifflantes et harmoniques emprisonnant des sons-voyelles que modifient à chaque instant des accents toniques, prosodiques ou musicaux comme dans les langues du Nord de l'Europe. Et, chose remarquable, dans l'Aorès, où les différents dialectes chaouïa vivent côte à côte, quelquefois dans le même village, ce sont toujours les gens qui prétendent avoir l'origine la plus septentrionale qui parlent le dialecte le plus adouci (1) : la tamzira ; cette langue est souvent celle de ces tribus de blonds aux yeux bleus, dont la peau fine, parfois couverte de taches de rousseur a, chez les femmes et les enfants surtout, cette carnation rosée spéciale aux races septentrionales.

Dans les légendes de la montagne comme dans les coutumes locales, les ressemblances et les analogies se continuent. Dans leurs belles études sur le Droit civil ou criminel des Kbaïl du Djurdjura, MM. Hanoteau et Letourneux citent, presque à chaque page, en regard des *canoun* berbères, les vieilles coutumes saxonnes et

(1) Voir dans la *Revue africaine*, les articles déjà cités de M. le professeur Masqueray qui a fait une étude particulière de ces dialectes chaouïa de l'Aurès.

germaniques ainsi que les capitulaires de Charlemagne.

L'histoire des Goths de Jornandes, comme aussi les récits d'Hérodote sur ces Scythes (dont on a fait les plus anciens peuples du monde), pourraient être utilement complétés et expliqués par des rapprochements avec ce qui se dit et ce qui se voit encore de nos jours de la Méditerranée au Niger. Presque tous les ethniques cités par ces deux auteurs, et aussi par Strabon, comme appartenant aux grandes familles des nomades Scythes, Goths, Huns ou *Sakœ* (1), ont une forme tout à fait berbère et il semble, en les voyant, qu'on est en présence d'une liste de tribus kabyles écrite par quelque scribe négligent ou connaissant mal la langue du pays.

C'est ainsi que l'on a :

Goth	= Gète = *Ag-Aït.*
Itamares	= *Aït-Amar.*
Alipzure	= *Ahl-Ibzouren.*
Alidzure	= *Ahl-Idzouren.*
Aguzire	= *Ag-Azir* = *Ag-Ouzir.*
Agathyrse	= *Ag-Aït-Tiès.*
Vuinides	= *Ouï-N'idh.*
Itemestes	= *Aït-Imesten, Imsata.*
Aorsi	= *Aores* = *Aorasiens.*
Avares	= *Aou-Ares.*
Norse	= *N'aorse, N'aores.*
Hamaxeque	= *Amachek.*
Ammal	= *Ammal.*
Alazone	= *Ahl-Azoun.*
Tamesvar	= *At-Amezouar, Aït-Amezouar.*
Tamazites	= *Tamzit,* etc., etc.

(1) Grimm a établi, il y a plus d'un demi-siècle, que les noms de scythe, géte, goth, sacœ, sakœ, etc., étaient les diverses appellations de peuplades ne constituant, en réalité, qu'une seule et même race.

Nous reviendrons, plus tard, en détail, sur la plupart de ces noms dont l'aspect est si caractéristique, mais nous allons montrer, dès à présent, que plusieurs d'entre eux nous permettent de penser qu'une grande invasion de nomades venus des plaines voisines de l'Oural à une époque antérieure à la scission des ancêtres communs des races skandinaves et anglo-saxonnes a certainement traversé l'Europe pour aborder en Afrique par le détroit ou l'isthme de Gibraltar, et peut-être aussi sur d'autres points du littoral.

Parmi les affluents rive droite de l'Ister (Danube), Hérodote cite (1): l'*Atlas*, l'*Auras*, le *Tibisis* qui descendent des cimes de l'Hernus.

Ailleurs (2), le même historien nous dit: « Les Scythes » royaux sont appelés Parallates; tous s'appellent *Skolo-* » *tes*, du nom de leur roi, mais les Grecs leur donnent » celui de Skytes (Scythes), et, un peu plus loin, Héro- » dote nous dit que *Skythe* (3) (ou Scythe) était le nom d'un fils d'Hercule, ancêtre éponyme de la race royale.

Nous expliquerons tout à l'heure le mot scythe, qu'il convient d'écrire *skyte* pour rendre l'aspect et la prononciation du *kappa* grec κ qui est le *K* français; voyons d'abord ce que signifie ce mot *skolote*.

Hérodote nous dit qu'il est « tiré du nom de leur roi, » et, en effet, *skolote* est en berbère :

⊡ = *S* = en, de, d'entre, parmi les;
+ || ⋈ = *kolot* = kelte, celte.

Or, la décomposition du mot *kelte (kolot)* nous donne un mot composé ainsi :

|| ⋈ = *kel* = *populi;*
+ = *at* = *pater, dominus, homo.*

(1) Melpomène, XLIX.
(2) Melpomène, VI.
(3) Melpomène, X.

« Le père, le seigneur, l'homme du peuple, » c'est-à dire le roi, le chef. Les Celtes étaient une race noble, une race de rois, de chefs. Les Skolotes en étaient une branche, une tribu; c'étaient ceux « *d'entre les rois,* » « *les royaux,* » « *les descendants des rois.* »

Il est à remarquer que *KeLTe* est le même mot absolument que *goliat*, et sensiblement aussi que *agellid* qui, encore de nos jours, signifie *roi* dans la plupart des dialectes méditerranéens : soit que le *D* final, soit une altération ou modification euphonique du *T*, soit qu'il faille analyser ce mot :

|| ⋈ = *AKel* = *populi ;*
Λ = *id* = *socius, homo.*

Quant au mot *parallate*, c'est un vocable grec traduisant le mot scythe *ammal* que Jornandes donne comme étant la dénomination d'une famille royale. Or, *ammal* || ⊐ est berbère, c'est le verbe usuel *mel*, indiquer, montrer, et à la 9e forme || ⊐ *amel*, « indicateur, éclaireur, guide, » puis chef (l'*amel* d'Oudjda). Les Ammal sont donc bien « ceux qui marchent en avant » comme le dit la traduction grecque : parallate (de l'attique παραλλατω dépasser, surpasser). C'est du reste ce que nous indique implicitement Jornandes quand il nous cite, sur les bords du pont Euxin et non loin des rives du *Tanaïs*, « parmi » les tribus nobles, les *Antes*, « les plus braves des Goths, » et les *Ammales* » qui étaient ceux parmi lesquels se » choisissaient les rois ou chefs. »

Au mot *amel*, chef, passé à l'arabe (عمالة); *amalat*, province, gouvernement, il convient de rattacher les ethniques : *imoula* (du Djurdjura), *ammel* (de Palestro), etc.

Reprenons maintenant les autres noms cités plus haut :

L'*Atlas*, d'après la mythologie grecque, était un Titan

qui supportait le ciel en face les Hespérides, et qui fut vaincu par Hercule. Hésiode en fait un fils de Japet, roi de Mauritanie et dit qu'il fut changé en montagne. Diodore le dit fils du ciel. Pour Hérodote, c'est simplement, en Lybie, une montagne, dont les cimes toujours enveloppées de nuages, semblent aux indigènes être les colonnes du ciel.

La première version tend à faire des peuples de l'Atlas des Ariens de race japhétique, la seconde en fait des *Oudjana* (fils du ciel) :

: = *ou* = fils
I⋈ = *ajenna* = du ciel.

Quant à l'explication plus prosaïque d'Hérodote, elle correspond exactement au sens berbère du mot *atlas,* qui, si on supprime l'*S* désinentielle qui ne fait pas partie du radical et disparaît dans les composés, devient *atla* II +.

II + = *atla* = *tell* = { + = *ta* = celle de, / II = *el* = l'élevé, Dieu, } nom de la 12ᵉ forme.

Le mot *tel, tell* signifie, en effet, montagne dans divers dialectes berbères d'où il est passé à l'arabe et ici, la preuve de la priorité du berbère est bien nette, puisque le mot *tell (Tellus)* désignait chez les Romains la partie montueuse et cultivable de la Berbérie bien avant l'invasion arabe.

Ce radical reparaît avec ce sens dans divers noms berbéro-romains qu'il explique logiquement et simplement comme *muthul* et *suthul :*

II + ⊐ = *muthul,* nom de la 15ᵉ forme — la montagnarde, la montagneuse ;

II + ⊡ = *sutul,* nom de la 17ᵉ forme — celle de la montagne, ceux venus de la montagne. (C'est aujourd'hui

sbitla qui, mieux que la *suffetula* des Romains, a conservé le vieux nom berbère *SVTVL.)*

Mais revenons à l'Atlas :

Cette montagne était, pour les anciens, située à l'extrémité occidentale de la charpente géologique de l'île de Berbérie, et dès le temps de Strabon, son nom n'était plus en usage chez les indigènes qui l'appelaient *Dyr,* autre nom berbère signifiant également montagne :

□ Λ = *dyr* = *adar* = montagne, nom de la 20ᵉ forme dérivée de la racine □ *ar* = *oriri,* faire saillie, sortir. C'est le nom qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui au Maroc.

Les peuples qui, dans l'Antiquité, habitaient les versants méridionaux de l'Atlas, étaient les *Atlantes,* mot qui, privé de sa désinence grecque *NTE,* indice des ethniques, revient à *Atla, At-tela* ou *Ait-tela,* les gens du Tell, de la montagne.

Si on voulait tenir compte de cette désinence, ce serait :

+ = *ait* = les gens de (la descendance de) ;
II = *el* = le peuple = (la divinité) ;
+I = *ante* = des Antes = (Antes),

ce qui nous ramènerait soit vers le demi-dieu *Antée,* ou vers la race des *Antes,* « les plus braves des Goths. »

Quoi qu'il en soit, le lien qui rattache l'Atlas, montagne berbère, avec l'Atlas, rivière de Scythie, affluent de l'Ister, est double et facile à voir comme à expliquer.

Presque toutes les traditions grecques disent que *Heraclé* (Hercule), parti de Mycène, traversa la Macédoine, la Scythie et les contrées hyperboréennes p[illegible] aller au jardin des Hespérides se rencontrer avec [illegible] ; ce voyage est regardé par les mythographes [illegible] ne la légende des grandes migrations de peuples [illegible]

versent l'Europe de l'Est à l'Ouest, or *Heraclé* ou *Hercule* s'explique bien par le berbère :

□ = *our, er* = les fils, les hommes.
‖ ⁖ = *kel* = peuples *(Gaël)* ;

ou

□ = *our, er, arou* = l'homme, l'ancien, { le roi, le chef
‖ ⁖ = *kel* = peuple, { du peuple.

(C'est le sens donné par les racines sanscrites qui font traduire *Hercule* par « Conducteur du peuple.) »

Quant à ce fait du nom d'une rivière d'Europe, devenu, en Afrique, celui d'une montagne, il s'explique fort bien si l'on remonte au sens analytique du mot *atlas* donné plus haut : « celle de l'élévation ; » la chose de l'élévation est aussi bien la montagne que la rivière qui en découle, et en effet, le berbère nous donne :

‖ + = *tell* = montagne ;
‖ + = *tala* = fontaine, source.

D'ailleurs, dans toutes les langues, il y a corrélation étroite et souvent similitude de radicaux entre les mots signifiant *montagne, source, élévation* (1), *collis, colline, couler, colère, colon*, etc.

Ce fut aussi au pied des dernières pentes sud de l'Atlas, sur le rivage de l'Atlantique, aux environs de l'oued Noun actuel et de *Seki-Tazougart* (Sequiat-el-Hamra), que les traditions païennes placent la défaite du géant *Antée* et de sa postérité par Hercule. Il se peut que l'idée qui a fait de l'Antée lybien un fils de Neptune, ne soit que l'écho d'une tradition rappelant soit le Sahara occidental émergeant de la mer, soit plutôt une invasion de

(1) Voir cette théorie exposée et développée par M. Olivier, *Bulletin de l'Académie d'Hippone (loco citato)*.

gens venus par mer, et en effet, les Antes que leur bravoure fit élever, par les Goths, au rang des dieux ou des êtres surnaturels, avaient été, dès la plus haute antiquité, sur les bords du Pont-Euxin, de hardis pirates ainsi que tous les *Kimmériens* riverains de cette « mer dangereuse. » Comme plus tard, les Normands, ils équipaient de véritables escadres ou flotilles de pirogues légères nommées *kamara* et portant chacune 25 ou 30 hommes, allant faire des excursions lointaines (1).

C'est ainsi que ces Skythes, Antes, Kimri ou Tamahou (gens des brouillards), vinrent, à une certaine époque, sur la côte occidentale de la Berbérie, créer, vers l'embouchure de l'oued Draa, cette grande agglomération de ces tribus berbères connues plus tard sous le nom de *Gommera* et qui, dès le Moyen-Age, passaient pour autochtones.

Ces mêmes marins kimri donnèrent leur nom de race à l'île de *Gomer* (des Canaries), alors que d'autres peuplades de même souche, venues du Riphée ouralien ou caucasien, imposèrent, d'une façon définitive, aux falaises escarpées de la Méditerranée Sud-Ouest, le nom de *Riff* qui est passé dans la langue usuelle des Berbères, soit pour désigner un escarpement, un rivage *(ripua)*, soit pour désigner les habitants de la côte nord marocaine qui portent communément l'épithète de *Riffen* (Riffains), comme les Franks des bords du Rhin portaient celle de *Ripuaires*.

Et, de même qu'en Europe, à côté des Franks ripuaires, il y avait les Franks saliens, c'est-à-dire les Franks des forêts :

‖ □ = *sila* = forêt = { ⊡ = *S* = *(en)*, de,
{ ‖ = *ila* = feuille, feuillée

(1) V. Jornandes, *loco citato* ; Strabon, liv. XI, chap. 1.

de même, à côté des Riffen, il y avait, en Berbérie, les *Massessyliens* :

⊡ ⊐ = *mes* = *mater ejus* = mère de lui ou fils } gens
⊡ = *es* = *en* = venu de } des
|| ⊡ = *sila* = *silva* = la forêt } forêts,

proches parents comme origine de ceux de la Numidie et des Massyliens de l'Ifrika.

Plus tard, cette puissante et prolifique famille tourano-berbère des Guemmara s'étendit presque sans discontinuité sur la majeure partie de la Berbérie. Le pays des *Tghaza* se nommait encore *Kammouria* au Moyen-Age ; il y a, depuis le Maroc jusqu'au Souf algérien, des villages kabyles de *Genemour, Aguemmour, Guemar* (1) ; d'autres groupes de tribus, aujourd'hui plus ou moins arabisées, jalonnent le pays : les *Ghomerian* (d'Orléansville), les *Beni-Goumri* (de Bouçada), les *Ghamra* (du Hodna et du Sahara), et jusque dans l'Aurès, le canton de *Koumaria*. Nous pourrions en citer d'autres : le sens analytique de ce radical semble être l'expression d'une idée de permanence, d'ancienneté, de durée, de confédération, □ ⊐ ⋈ = *gemer,* est un dérivé de la 19e forme du mot □ ⊐ = *mer,* qui signifie époque, *durée, temps,* saison, *espace,* série, ensemble.

⋈ = *ague* = les fils, les choses ;
□ ⊐ = *mer* = de l'espace, du temps, de l'ensemble, de la série.

Aguemmour, signifie usuellement aujourd'hui : ville, village, agglomération ; *guemir,* sur certains points : *limite,* borne ou ligne de démarcation.

(1) Ce mot *guemar,* en arabe قمر signifie lune ; mais la ville de Guemar, au Souf (comme les villages d'*Aguemmour*), sont berbères et c'est en berbère qu'il faut chercher l'explication de ces noms. En sanscrit, *Koumara* signifie « jeune prince ; » c'était le nom donné à Sakya Mouni (Boudda), avant son départ de la maison paternelle.

L'hypothèse de l'établissement des races scythiques au sud-ouest de l'Atlas ou Dyr et le long de l'Atlantique repose encore sur d'autres données linguistiques.

Tout le pays, du cap Noun à la baie d'Arguin, porte le nom de *Tires* ou *Tiris,* mot berbère signifiant aujourd'hui « Marnes de sédiment ; » il est en effet assis sur des formations géologiques analogues à celle des plaines arrosées en Europe par le *Tiras* des Sarmates (Dniester).

Ce fut vers cette région des *Tiras* atlantiques que s'éleva le berceau de la grande nation berbère des *Lemta* dont le centre était une montagne d'un accès difficile, défendue au sommet par une ville nommée *Azki* ou *Aseki.* Ce mot est la forme masculine du féminin *Tazkaï, Touzkaï* qui, selon Edrici et Ibn Khaldoun (cités par Carette) (1), est le nom de la femme zénatienne, mère des races des Senhadja, Lemtouna-Haouara, Gamra, etc.

Plus au Nord, une autre branche des Lemta, les Lemtouna, occupaient les riches oasis du pays de *Tazkaret* ou *Tazoukaret,* que M. Carette a identifié avec la contrée Saquiet-el-Hamra « nom arabe qui, vers le XVe siècle, a » remplacé le mot berbère, à l'époque où le pays lui-» même échappait aux mains berbères pour tomber entre » les mains des Arabes. »

En effet, *Tazougaret* signifie, en berbère, « la rouge » et est traduit en arabe par *el-hamra* (2) ; quant au mot *seguia* qui le précède, il est susceptible de diverses interprétations qui, toutes, nous ramènent vers des origines ariennes ou touraniennes.

La première idée qui vient à l'esprit est que le mot *seguia* est la traduction du mot berbère correspondant *terga,* « ruisseau, canal d'irrigation ; » ce serait donc « le ruisseau rouge. » Et comme les Arabes disent « bled Seguiet-el-Hamra, ou Oued-Seguiet-el-Hamra, » il faudrait

(1) Carette, *Origines et migrations des Berbères,* p. 221 et 223.

(2) Le pays aujourd'hui dit « El-Hamra » est le Πυρρὸν πεδίον « Campagne rouge » de Ptolémée.

traduire « le pays, ou la vallée du Ruisseau rouge. » Cette dénomination se comprendrait pour un cours d'eau empruntant son nom à une particularité toute locale, mais elle ne convient guère à l'appellation d'un fleuve de plus de 250 kilomètres de long, et d'un pays grand comme le tiers de la France, embrassant de nombreuses villes et des agglomérations humaines considérables.

On est ainsi conduit à penser que le mot *terga* a eu une signification plus étendue : celle de rivière ; mais la forme *terga* ne permet guère cette hypothèse, car le + *T* initial est aussi le plus souvent le signe des noms *dérivés* exprimant des diminutifs, des noms obstraits, des ethniques (12e forme), et *terga* est bien plutôt la petite rivière, le ruisseau que le grand fleuve. C'est aussi « la chose de la rivière, l'habitant ou la contrée, de la rivière, le *riverain*, le *ripuaire*. »

(Signalons, en passant, l'origine indo-européenne bien nette de ce mot *terga* qui a pour radical *RIG*, comme *rigare* et *rigole* dont il est synonyme.)

L'ethnique *Terga* (Touareg), qui est le nom d'une des grandes branches des Lemta, est précisément là pour nous indiquer ce sens de *riverain* ou *ripuaire*. Et, comme nous montrerons plus loin que d'autres données linguistiques nous permettent d'assigner, à cette nation des *Terga*, une origine kimrique, l'épithète de rouge ou roux se justifierait d'autant mieux que déjà, sur ce point, les Romains nous ont signalé les Éthiopiens rouges vers le Sud du Guir. Ce mot éthiopien n'ayant ici d'autre sens que celui de « gens du Midi, » car nous savons que, dans une haute antiquité, ce mot était l'antithèse de scythe qui, alors, signifiait « peuple du Nord. »

Cependant, s'il y avait eu là des « *Touareg roux,* » nous aurions eu en arabe « *Terga ahamera,* » car il est bien difficile d'admettre qu'en plein pays berbère on ait pu confondre l'ethnique si connu des *Terga* avec la dénomination non moins usuelle d'une rigole *(terga)*.

Il est donc probable que ces riverains roux n'étaient pas seulement des Touareg, et que le mot *saguia* au lieu d'être la « traduction » d'un vocable berbère, n'est que la « reproduction » ou la « transcription » plus ou moins altérée du nom même de ces riverains; ou tout au moins celle d'un terme très ancien dont la signification déjà perdue à l'époque de l'introduction de la langue arabe dans ce pays n'a pu être correctement traduite.

Quel était ce mot ?

Nous avons dit plus haut que le centre de dépôt et d'approvisionnement des Lemta était une ville nommée *Asaki*. Ce vocable reproduit l'ethnique d'un peuple scythe : les *Sakæ, Sacæ, Saki, Saces,* peuple qui précisément habitait en Europe un pays qui a gardé, jusqu'à nos jours, cette épithète de *rouge :* la *Russie rouge*. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que des groupes de ces Saki roux, *Saki azougar,* soient venus avec les autres Scythes du Pont-Euxin.

Ce mot *saki, sakoe,* se traduit habituellement par « les *agiles*, les *rapides*, les *nomades*. » C'est, en effet, un des sens que permet la décomposition analytique du mot en berbère; ⁚⊙ = *sak* (1) étant la 1re forme dérivée de la racine ⁚ *ek*, aller, aller vers, être en mouvement, la 22e forme de ⊡ *as*, aller, ou ⊡ *si* = père ; mais il est possible aussi que cette désignation n'ait été que le surnom ou l'ethnique des gens nomades habitant les *Sik*, mot celtique et berbère signifiant « établissement-de-

(1) En sanscrit, *SAK, ÇAK* signifie « être puissant, fort ; » c'est la 1re forme de ⋈ = *ag, agere*. — En summérien, *sak* et *sakri* signifient fils : la 1re est la forme ⋈ = *ag* = fils ; le second est un composé s'analysant :

⋈⊡ = *sak* = *oppidi* ⎫ ⎧ ⊡ = *S* = *ex* = de,
⊡ = *or* = *homo* ⎭ ou ⎨ ⋈ = *ak* = *filiis* = les fils,
⎩ □ = *or* = *natis* = nés.

C'est aujourd'hui un nom propre berbère très usuel : *Sakri*.

meure, » et correspondant tantôt à l'habitation taillée dans le roc *(secara)* des Troglodytes, tantôt au gourbi de pierre *(tsaka)* des Berbères du Dyr, tantôt à l'oppidum gaulois, identique lui-même, soit avec les enceintes pélasgiques des Grecs, soit avec les enceintes sacrées des Indiens.

C'était surtout ces « immenses refuges, dont parle » César, où des populations entières pouvaient se retirer » avec leurs femmes et leurs troupeaux ; vastes espaces » entourés de rochers abrupts et ne présentant d'accès » que d'un seul côté. » Là où la disposition naturelle des lieux n'était pas suffisamment défensive, des murailles construites avec de gros blocs *cyclopéens* ou d'énormes quartiers de roc fermaient l'enceinte et garantissaient, par des fortifications accessoires, les points les plus faibles ou les passages réservés. Au centre était le temple ou sanctuaire représenté soit par une seconde enceinte réservée aux sacrifices, soit par une construction pouvant souvent servir de réduit.

Ce sens dérivé serait, au besoin, confirmé par la 22[e] forme de ⊡ *as,* soleil, pris comme divinité.

Nous rencontrons encore aujourd'hui de ces *Sik* en Afrique partout où il y a eu de grandes agglomérations berbères ; nous en avons vu de presque conservés dans la province de Constantine, dans le Bellezma, la Mestaoua, dans l'Aurès, le Djafaâ, le Samer, etc., chez les Abd-el-Nour, à Aïn-Mechira ; dans le pays des *Segnia (Sigus* ou *Sigon)* (1) qui était la capitale du roi numide Syphax, alors que Massinissa avait pour centre *Sikka*-Veneria (le Kef) qui est également un de ces anciens *Sik* des temps préhistoriques.

Le djebel Rechiga, au sud-ouest de Boghar, c'est *Our-Siga,* la montagne des *Sik (Isiken* au pluriel) ; il est couvert de ruines berbères (notamment à Ghosni). Dans

---

(1) Voir *Revue africaine,* 1885, *les premiers royaumes berbères et la guerre* [illegible] *rta.*

les Amraoua, de Tizi-Ouzou, nous rencontrons le Sik-ou-Meddour ; près d'Orléansville, le Sig-Aout et, non loin d'Aumale, Souaki et le djebel Sikaq, etc., etc.

L'*asaki* des Lemta nomades était une ville de ce genre ; l'emplacement voisin de Fez et appelé *Sakouma* (1) en était un autre. Au dire d'Ibn Khaldoun, lorsque les Arabes musulmans conquérant l'Afrique s'emparèrent de cette « installation, » l'an 87 de l'hégire, ils y firent 300,000 prisonniers.

Les noms ayant pour radical ⋈⊡ abondent partout en Berbérie, nous en trouvons jusque sur le Niger ; *Sego, Sokoto,* etc. Les Touareg ont une tradition qui fait venir les plus anciens et les plus nobles de leurs ancêtres d'un *sik* plus ou moins légendaire dont ils indiquent la position repérée sur les cartes sous le nom d'*Es-Souk.* Ce n'est pas ici le mot arabe سوق *souq,* emplacement de marché, puisqu'il s'agit, en pays berbère, d'une vieille ville, berceau d'une race berbère établie dans la contrée antérieurement aux invasions sunnites. Une des tribus sorties de ce *sik* ou *souk,* et établie entre Insalah et Seguiet-el-Hamra, se nommé *Isakkamaren :*

⋈⊡ = *Isak* = *Oppidi,*
I□⊐⋈ = *Kamaren* = *Kemara, Kimri ;*
« les Kimri ou Gomara des Sik. »

Le mot ⊡⋈ *sik,* en tourano-berbère c'est, nous l'avons dit, réunir, grouper, faire aller :

1[re] forme de ⋈ ou ⁚ *ek,* aller, totalité, etc. ; causatif ethnique ou nom de provenance, de l'idée de *aller,* ou totalisation ;

22[e] forme de ⊡ *as, movere* (nom d'agents ou de patients, de l'idée de mouvement), d'où le sens d'agile ;

---

(1) *Ibn Khaldoun,* t. I, p. 206.

22[e] forme de ⊡ *as*, soleil, Dieu, d'où le sens d'enceinte sacrée ;

22[e] forme de ⊡ *si*, père, homme.

Dans le berbère moderne, chez les Touareg du Nord, et ailleurs, ce vocable est encore usité sous les formes suivantes :

⋊⊡ = *sek* = marcher précipitamment en foule et en troupeau *(invadere)*, envahir, assiéger, faire irruption ;

⋊⊡+ = تسكة = *tsaka*, maison, maisonnette, demeure ;

⋊⊡ = *asakou* = sac, réceptable ;

⋊#⊐ et ⋊O⊏ = *amazag* et *amasak* = réunion de tentes, campement (mot qui se rapproche beaucoup d'*amachek*) ;

⋊#⊐+ et ⋊⊡⊐+ = *temazek* et *temasek* = place pour camper, lieu de campement ;

|⋊⊡ = *asgin* ou *asagin* (23[e] forme) = enclos pour les bestiaux, sens propre : *enclavant, réunissant ;*

•:⊡ = *sik* (pluriel *isiken)* = escarpement (kabyle de Tizi-Ouzou) ;

•:⊡ et •:# = *sik* et *zik* = vite ;

•:⊡ et •:# = *azekka* et *aseka* = tombeau, soit avec le sens de demeure, soit parce qu'ils étaient dans l'enceinte ou *sik ;*

•:⊡+ = *tessaga* = compartiment (kab.) ;

.+•:⊡+ = *tasouket* = petit champ, meule (kab.).

Il y avait, certainement, chez les anciens Berbères de ces « installations » ou *sik* situés en forêt, et cela nous est révélé par les sens accidentels des mots *tizgui, tisagua,* signifiant aujourd'hui forêt dans certains dialectes du Djurjura (Dra-el-Mizan).

En résumé, dans le berbère moderne on voit tous les sens des mots ayant ce radical ⋊⊡ *sek,* rappeler une idée des demeures primitives des anciens nomades berbères ; on pourrait pousser plus loin cette étude en signalant le latin *sequi,* mieux encore le grec *sekel* σχηλ qui, chez les Hellènes, est le nom de ces longs murs protecteurs, cyclopéens, pélasgiques ou celtiques dont nous avons déjà parlé ; les nombreux noms antiques de *sig-ie, sik-ani, sik-uli, sik-ambres, seg-ovie, sequanes, sigobrigii,* etc., etc. On pourrait aussi montrer ⋊⊡, le *sik* berbère comme le radical primitif de l'arabe سكن *seken,* demeurer سوق *souq,* emplacement de marché ; سق *soq,* conduire les troupeaux en les poussant devant soi etc., etc. ; et, enfin, comme un des éléments du mot *kosak* (cosaque) (1) qui, écrit ⋊⊡⋊ . *akosak,* a pour sens « fils des *sik* ou nomades, » etc.

Mais nous en avons dit assez pour montrer que l'on peut, sans crainte, donner comme sens à peu près certain à *seguiat-el-hamera,* celui de *sik (le rouge)*, le château rouge, refuge, forteresse ou citadelle rouge, ou encore *celui des nomades roux, gens des sik roux : sikanes* ou *sequanes* roux, et par suite, pays, rivière, du ou des forteresses rouges ; pays, rivière des *sequanes* ou *sikanes* roux.

Il était important de bien établir la valeur de cette désignation géographique, car plus du tiers des tribus berbères de la province de Constantine et même de la Tunisie ont des traditions très vivaces qui les font venir de Seguiet-el-Hamra, les unes avant l'Islamisme, les autres postérieurement à cette époque : et, nulle part, ces traditions ne sont aussi affirmatives que dans le djebel Aorès.

(1) Le chef de la tribu cosaque est le *ataman* ; c'est le même mot que l'amin kabyle, mais à la 6[e] forme, *at-amin.*

Or, si nous consultons les géographes anciens, nous voyons le pays même de Seguiet-el-Hamra habité par les *Perorsi*, tantôt voisins des Éthiopiens rouges, tantôt confondus avec eux.

Perorsi est la même chose que *Berorsi*, et ce dernier mot se traduit par « émigrés, aorsi. »

□ ◫ = *bar* = émigrés ;
□ ⊡ : = *aoursi* = aorsi.

Les *Aorsi*, ou *Ahl-Orsi*, ou *Ahl-N'orsi* (*Alanorsi*) sont eux-mêmes une grande tribu scythe, une de ces peuplades rousses ou blondes errant depuis les sources du Tanaïs, au Nord, jusqu'aux rives de l'*Auras* (1) (affluent de l'Ister), à l'Ouest, et jusqu'aux marais du fleuve *Rha* ou *Oarus* (Volga), vers l'Est ; dans ce pays qui fut plus tard la Russie rouge et où avaient vécu les ancêtres des *Norses* skandinaves et des *Avares*.

Il y a donc là déjà une liaison bien claire entre l'*Auras*, rivière de l'Europe orientale, le *Sakia-Tazougart* et le djebel *Aorès* de la Berbérie.

Ce n'est pas tout.

Si on décompose ce nom d'*Aorsi*, *Aoras*, *Oarus*, en ses éléments constitutifs, on trouve pour sens analytique :

□ = *Aour* = *luna* = lune ;
⊡ = *es* { = *solis* = du soleil ; = *ejus* = de lui.

Or, dans une très haute antiquité, le mot *lune* a longtemps signifié, non seulement l'astre des nuits, mais un *reflet*, une *manifestation* : c'est le sens *our* conservé en breton par le mot *lun*, qui est *image* ; *our*, en chaldée,

(1) Citons encore parmi les nombreux Aorès que l'on peut retrouver sur divers points, la montagne d'*Arausis*, sur laquelle a été bâti le théâtre romain d'Orange (Vaucluse).

était la manifestation de *Eun* (*Anou*, le dieu qui veille sur la lune) ; chacune des plus anciennes divinités de l'Asie mineure avait son *men* qui était à la fois « une manifestation » et un sanctuaire, bois sacré ou temple (1).

□ □ *aorès*, peut donc se traduire par « *manifestation* ou *sanctuaire de Ess*, le dieu solaire, l'*Æsus* des Celtes, comme aussi par « manifestation ou sanctuaire de (tout autre) dieu, » car la racine ⊡ *es*, signifie aussi « de lui. » *Aorès* peut donc bien avoir eu le sens général de « sanctuaire » (sous-entendu de lui, du dieu), et s'être appliqué chez les Scythes aux sanctuaires de la déesse de la guerre *Enyo*, ou du dieu des eaux *Enn*, le Neptune des Skolotes, de la race royale, etc.

Cet *aorès* ou sanctuaire était l'espace réservé pour le sacrifice au milieu du *sik* ou *oppidum*. Il consistait en un tertre inaccessible sur trois de ses faces et ayant son quatrième côté formé par une rampe servant d'accès aux prêtres sacrificateurs et aux chevaux ou bœufs sacrifiés (2). Au milieu du tertre on plantait la lame sacrée, l'épieu ou le glaive qui se dressait seul comme le symbole de l'unité du dieu *Enn* ou de la déesse *Anyo*, *Ennyo*, reflet de *Eun* et manifestation du dieu suprême *Ilou* qui ne pouvait être vu des mortels.

L. Rinn.

(*A suivre.*)

(1) Voir Strabon, *Géographie*.

(2) Le sacrifice du cheval remonte aux temps anté-védiques, bien avant la formation des peuples scythes que nous connaissons, mais il était resté chez ceux-ci aussi bien que chez les Indiens de l'époque védique.

NOTICE

SUR LA

KALAA DES BENI-HAMMAD

Étude tirée des récits des auteurs français et de Ibn-Khaldoun, écrivain arabe

En l'an 398 de l'hégire (1007-8 de J.-C.), Hammad Ibn Bologguin Ibn Ziri gouvernait au nom de son neveu, Badis, toute la partie occidentale des provinces que les Fatimides, en partant pour l'Égypte, avaient placées sous le commandement des émirs sanhadjiens. — Hammad, dont le pouvoir s'étendait, entre autres villes, sur Msila, Tidjist, Constantine, Hamza, Alger, Achir et Tehert, résolut de faire construire, sur le flanc du djebel Kiâna, une forteresse qui lui servit de résidence et qui remplaçât Msila, trop accessible aux irruptions des nomades zénatiens. — Cette forteresse garda le nom de son fondateur, et fut appelée Kalaât Hammad, et souvent la Kalaâ des Beni-Hammad.

Il transporta dans la Kalaâ les habitants de Msila, ville qu'il détruisit de fond en comble, et y fit venir aussi une peuplade mélangée de Juifs et de Chrétiens venus de l'Aurès.

Vers la fin du IVe siècle de l'hégire, Hammad acheva de bâtir et de peupler la Kalaâ, qu'il entoura de murs après y avoir construit plusieurs mosquées, caravansérails et autres édifices publics. La Kalaâ atteignit bientôt une haute prospérité ; sa population s'accrut rapidement,

et les artisans s'y rendirent en foule des pays les plus éloignés de l'Afrique septentrionale.

Le royaume hammadite comprenait la province de Constantine et celle d'Alger (les 3/4 de l'Algérie actuelle). Les papes, conservant les anciennes dénominations de l'époque romaine, donnaient aux princes hammadites le titre de roi de la Mauritanie sétifienne.

En 405 (1014-15 de J.-C.), Hammad fut invité par son neveu et suzerain Badis à remettre au fils de ce dernier, El-Moërz, le gouvernement de Tidjist et de Constantine. Il se refusa à cet amoindrissement de pouvoir, méconnut l'autorité de Badis, rompit avec la dynastie fatimide d'Égypte dont celui-ci était le lieutenant en Ifrikia, laissa massacrer les Chiîtes et proclama la souveraineté des khalifs abassides de Bagdad.

En l'an 1062 de J.-C. (453 de l'hégire), En-Nacer, fils d'Alennar, 4e successeur de Hammad, son aïeul, arrivait au pouvoir. Ce fut sous son gouvernement que la dynastie Hammadite atteignit au faite de sa puissance. Ce monarque éleva des bâtiments magnifiques, fonda plusieurs grandes villes, Bougie entre autres, qu'il releva de ses ruines et fit de nombreuses expéditions.

Les princes Hammadites comptaient un certain nombre d'anciennes familles chrétiennes parmi leurs sujets. Une opinion généralement répandue, c'est que les princes musulmans, dans un but de prosélytisme, prescrivaient la conversion immédiate ou l'extermination des peuplades vaincues par l'invasion arabe. Les Juifs et les Chrétiens, ces derniers surtout, pour lesquels les Musulmans eurent toujours moins de répulsion, n'eurent qu'à se soumettre à l'impôt. A ces conditions, ils gardèrent leurs biens, leur culte, etc.; leur commerce fut longtemps encore toléré. Ce n'est qu'exceptionnellement, et à la suite de luttes violentes, que la force fut employée pour les contraindre à abandonner leur croyance ou à s'expatrier.

Jusqu'au XIIIe siècle, plusieurs évêchés, et, entre au-

tres, ceux de Carthage et d'Hippone, subsistèrent encore ; le Christianisme n'était pas éteint dans plusieurs villes et parmi les tribus berbères.

Les princes Hammadites reçurent, à une époque vraisemblablement assez voisine de la fondation de la Kalaâ, une colonie nombreuse de Chrétiens berbères parmi les tribus qui vinrent peupler leur capitale, et qui continuèrent à l'habiter encore longtemps après la fondation de Bougie, ville dans laquelle les princes Hammadites établirent plus tard le siège de leur gouvernement. La bonne entente existant entre ces princes et le Saint-Siège donnait une entière sécurité à leurs sujets chrétiens. Il y eut même pendant longtemps, et jusqu'au XIIIe siècle, des chrétiens servant dans les armées des princes africains. Des facilités leur étaient données pour la libre pratique de leur culte au milieu des troupes et des populations musulmanes : l'Église et les gouvernements chrétiens en permettaient le recrutement en Europe (1).

Nous avons dit plus haut que Hammad avait, dès l'an 405, renoncé à l'obéissance des Fatimides, rétabli dans ses États la doctrine orthodoxe des Sonnites et reconnu la souveraineté des Abbassides. Cet exemple fut suivi trente-cinq ans plus tard par son petit-neveu, El-Moëzz Ibn Badis, l'émir Ziride qui gouvernait l'Ifrikia au nom des sultans d'Égypte. Cette défection eut des conséquences désastreuses pour les dynasties et pour les populations de l'Afrique septentrionale ; elle amena l'entrée, dans ce pays, d'une nouvelle invasion arabe.

A cette époque, les tribus nomades des Hilal étaient cantonnées dans la Haute-Égypte, où elles répandaient la dévastation, attaquant même les pèlerins de la Mecque, aux jours où l'on remplissait les grands devoirs de la religion. Afin de se débarrasser de leur présence d'une manière utile, le khalife résolut de les faire passer en Afrique, et de les opposer aux princes sanhadjiens. En

(1) M. de Mas-Latrie *(Documents de)*.

conséquence de la décision que l'on venait de prendre, le khalif El-Mostancer, en 1049 de J.-C. (441 de l'hégire) envoya son vizir auprès de ces Arabes. Ce ministre commença par faire des dons peu considérables aux chefs, et ensuite il les autorisa à passer le Nil en leur disant : « Je vous donne le Moghreb, qui s'est soustrait à l'autorité de son maître. Ainsi, dorénavant, vous ne serez plus dans le besoin ! »

Ces nomades, animés par l'espoir du butin, franchirent le Nil et allèrent occuper la province de Barka. Ayant pris et saccagé les villes de cette région, ils adressèrent à leurs frères restés sur la rive droite du Nil une description attrayante du pays envahi par eux. Les retardataires s'empressèrent d'acheter la permission de passer le fleuve. Ces envahisseurs se partagèrent alors le pays, et toutes les familles hilaliennes se précipitèrent sur l'Ifrikia comme une nuée de sauterelles, abîmant et détruisant tout sur leur passage. Ces évènements et les guerres acharnées qu'il fallut soutenir, ébranlèrent profondément la prospérité de l'Ifrikia ; la dévastation s'étendit partout ; plusieurs grandes villes furent détruites, et une foule de brigands interceptaient les routes et dépouillaient les voyageurs.

Les Arabes ayant enlevé au peuple sanhadjien toutes ses villes, établirent leur autorité sur les lieux que le khalife leur avait assigné. Le prince En-Nacer, réfugié dans sa Kalaâ, se vit bientôt bloqué par l'ennemi. Les assiégeants, après avoir dévasté les jardins et coupé tous les bois qui entouraient la place, allèrent insulter les autres villes de la province. Ayant mis en ruines celles de Tobna (Barika, actuellement à 4 kilomètres des ruines) et de Msila, dont ils avaient chassé les habitants, ils se jetèrent sur les caravansérails, les villages, les fermes et les villes, abattant tout à ras de terre, et changeant ces lieux en une vaste solitude, après en avoir comblé les puits et coupé les arbres.

De cette dernière, ils répandirent la désolation partout,

obligèrent les princes sanhadjiens à s'enfermer dans les grandes villes, leur enlevant peu à peu le territoire qui leur restait. Toujours guettant le moment favorable pour les surprendre, ils leur firent acheter, par un tribut, la permission de se servir de leurs propres terres. La peuplade berbère des Adjica, qui, depuis un temps immémorial, habitait la montagne voisine de la Kalaâ, fut chassée de ce pays. Le territoire qu'elle possédait devint l'héritage des Ayades, Arabes hilaliens, qui y habitent encore aujourd'hui (1883).

A la suite de ces brigandages, la Kalaâ fut abandonnée, et En-Nacer transporta sa capitale à Bougie.

Nous avons vu plus haut que, lors de la fondation de la Kalaâ des Beni-Hammad en 1007 de notre ère, une colonne de Chrétiens était venue s'y fixer. Sous le règne d'El-Aziz, d'En-Naceur, en 1114 (1) ces Chrétiens, tous Africains et Berbères, avaient encore à la Kalaâ une église dédiée à la Vierge-Marie. Leur évêque habitait une maison voisine de l'Église. C'est le dernier prélat indigène dont nous puissions constater l'existence, et déjà la population, peut-être ses propres fidèles, qu'envahissait, d'année en année, l'influence du langage et des habitudes le désignèrent sous le nom musulman de Khalif.

En 547 (1152 de J.-C.), la Kalaâ fut détruite par les Almohades.

Légende du pays sur la Kalaâ des Beni-Hammad

Le récit qui va suivre est le résumé de plusieurs entretiens que j'ai eus avec des gens des Ayads et des Mâadids en 1879. Je me suis trouvé depuis à même de faire raconter ces faits par des indigènes du Hodna, et leurs récits concordaient à peu près avec ceux des précédents.

(1) M. de Mas-Latrie.

Je les donne donc tels que je les ai recueillis. J'ajouterai que les indigènes que j'ai entretenus de ces faits passent ici pour des lettrés parmi les Arabes. — 1883, L. M.

Légendes sur les Hammadites, souverains du pays des Maâdids

Le premier Hammadite fut Ali Hammad ben Ali ben Rali En-Nas, de la descendance *d'Haroun Er-Rachid* (sultan). Il quitta la ville du Caire et vint sur les montagnes des Maâdids en l'an 123 de l'hégire (740 de J.-C.), vers la première invasion arabe (1).

Voici les causes de la création de cet empire :

Ali Hammad, ayant quitté le Caire avec son armée, fut atteint d'une ophtalmie douloureuse, qui disparut lorsqu'il parvint à l'endroit nommé Siad, situé entre les Maâdid et les Ouled-Ali; alors il conçut le projet d'habiter la localité qui avait vu sa guérison. A cet effet, il donna l'ordre à ses serviteurs de chercher un endroit convenable à la construction d'une ville, et le destin le poussa à l'endroit où se trouvent actuellement les vestiges de la Kalaâ des Beni-Hammad. Il s'y établit avec son armée.

(1) Il est inutile de relever, dans une légende, un anachronisme tel que celui que nous constatons ici. Haroun El-Rachid figure dans toutes les légendes musulmanes, quelle que soit leur date, comme chez nous, Charlemagne, dans presque toutes les légendes de notre Moyen-Age.

Nous ferons remarquer que le nom Rali En-Nas ou Ghali En-Nas qui figure ici a été réellement porté par un fils de Hammad ; ce nom que M. de Slane, après hésitation, a fini par écrire Alennas (par un aïn) dans son histoire des Berbères, a été transcrit par M. Dozy, en son Baian el-Mogrib, Ghalennas (par un ghaïn). La tradition populaire, en conservant, quoique un peu défigurée, cette dernière forme, semble donner raison à M. Dozy. (N. de la R.)

C'est à ce moment qu'il dit à ses soldats : « Écoutez ce que je dis pendant mon sommeil. » L'on raconte que lorsqu'il fut endormi, il dit : « La Kalaâ sera une ville importante, qui sera anéantie et rebâtie ensuite. » Ce songe fut écrit par les personnes qui surveillaient le sommeil d'Ali Hammad.

Il donna des ordres pour la continuation de la place forte ; mais il défendit instamment de commencer les travaux avant la manifestation d'un présage favorable.

Sur ces entrefaites, il entendit un homme qui se trouvait à l'endroit nommé Kribissa (1) dire : « O El-Alia » (le mot alia veut dire : élevé, illustre, c'était un nom de personne probablement) ; et immédiatement il ordonna de commencer les travaux et d'élever les remparts. Chaque jour, pendant qu'ils construisaient, ils entendaient l'homme appeler « O El-Alia » jusqu'à ce qu'ils eussent construit dix-sept mamelons dont chacun renfermait 999 maisons. Chaque maison se composait de neuf chambres. La ville avait trois portes. La porte du Sud était désignée sous le nom de porte de Adjeraoua ; la porte occidentale, sous le nom de porte d'Azouz ou d'El-Kouas ; Léon raconte que c'est cette porte qui a été transportée à Alger où elle existe encore (2).

Le nombre des fantassins et des cavaliers était égal au nombre des chambres. Ce prince fut juste et ennemi de la tyrannie. En voici un exemple :

Une femme d'une beauté parfaite et d'une pureté de lignes remarquable, possédait une vache qui, chaque fois qu'elle revenait du pâturage, laissait couler d'elle-même son lait dans le vase qu'on lui présentait, et immédiatement ce lait se changeait en beurre. Tous les jours le même prodige se renouvelait et la femme se nourrissait de beurre ainsi que son jeune enfant. Le sultan ayant appris ce fait, se rendit chez elle incognito, soit pour voir la femme, soit pour lui acheter sa bête.

(1) *Kribissa*, diminutif arabe de Kerbous, répond au mot berbère Takerboust, nom par lequel on désignait le point dominant de tout le système de la Kalaâ. (N. de la R.).

(2) Léon raconte que c'est cette porte d'El-Kaouas qui a été transportée à Alger, où elle existe encore sous le nom de Bab-Azoun. (N. de la R.).

Lorsque la vache revint du pâturage, la femme se leva avec le vase pour recueillir le lait comme d'habitude, mais il ne coula rien. La femme prit la mamelle et voulut en exprimer le lait, mais la bête se fâcha et lui donna un coup de pied, ce dont la femme fut chagrine. Elle verse un torrent de larmes. Le sultan lui dit : « Qu'avez-vous à pleurer ainsi ? » Ne sachant pas qu'elle répondait à son prince, elle lui dit : « Il se peut bien que la fâcheuse aventure qui m'arrive provienne de ce que la justice n'a pas été observée aujourd'hui soit par le cadi, soit par le sultan. » Le sultan demanda pardon à Dieu, et revint à de meilleurs sentiments. Il fit un cadeau à la femme et prit congé d'elle. Aussitôt après son départ, la vache laissa couler son lait, qui se changea en beurre.

Le frère de ce prince, qui habitait au Caire, ayant entendu parler des merveilles faites par son frère, le possesseur de la Kalaâ, de ses constructions considérables, de son équité, etc., lui envoya 100 bêtes de somme, en disant aux convoyeurs : « Allez à la Kalaâ des Beni-Hammad et achetez-moi 100 charges de soie de la même couleur. » Son intention était de s'assurer de l'importance de la ville. Lorsque la caravane arriva à la Kalaâ, elle y pénétra par la porte d'El-Adjeraoua, où elle rencontra une femme du même nom, à qui ils demandèrent où se trouvait le palais du souverain. Elle leur demanda d'où ils étaient et ce qu'ils voulaient au sultan. Ils lui répondirent : « Nous sommes envoyés par le sultan un tel du Caire, au prince de cette ville, pour qu'il nous fasse la faveur de nous donner cent charges de soie de la même couleur. » Elle leur dit : « Avez-vous 100 bêtes de somme seulement ? » « Nous n'avons que ce chiffre. »

Alors elle ordonna à ses serviteurs de peser la quantité suffisante. Les convoyeurs chargèrent leurs bêtes, et, cela fait, il se trouvait qu'il en restait encore le double dans les magasins d'Adjeraoua.

De retour au Caire, ils racontèrent au frère du Sultan qu'ils n'avaient pas vu le souverain de la Kalaâ ; qu'ils avaient rencontré une femme à l'une des portes de la ville, et que cette femme leur avait donné ce qu'ils voulaient de soie, et qu'il en restait encore le double de la même espèce. Le Sultan, émerveillé, dit : « Quelle ville est plus grande que cette Kalaâ ? »

On raconte qu'une caravane y était venue pour y acheter de l'huile. Arrivée à la porte d'El-Adjeraoua, cette même Adjeraoua dit aux gens qui la composaient : Que voulez-vous ? — Il lui répondirent : Nous désirons acheter de l'huile. — Combien en voulez-vous ? — Cent charges ! dirent-ils. — Elle donna des ordres à ses serviteurs, qui leur vendirent de l'huile jusqu'à concurrence de la quantité demandée, après quoi il en resta une quantité considérable. La caravane emporta l'huile et parvint à un endroit près de Ras-el-Oued, dans le Riras-Dahras. Mais Adjeraoua, qui avait vendu l'huile, trouve une souris morte dans l'huile qui restait ; elle leur envoya un messager pour leur dire que l'huile qu'ils emportaient était corrompue, de revenir en prendre d'autre et de jeter celle qu'ils avaient, à l'endroit où ils se trouvaient, à Ras-el-Oued. Ils revinrent et elle leur mesura la même quantité d'une autre huile. — C'est pourquoi le lieu où ils ont jeté l'huile, nommé Ras-el-Oued, a été appelé Merdj-ez-Zit (pré de l'huile), nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Un jour, le Sultan se promenait du côté de la Kalaâ, incognito, avec ses cavaliers. Vers la fin du jour, lorsqu'il revenait de sa promenade, Dieu envoya une pluie, qui l'obligea à se réfugier chez le syndic des maraîchers.

Un des serviteurs du syndic le reçut avec joie et attacha les chevaux. Il ne manqua rien à la réception. Le Sultan s'étonna de cette réception splendide et, ce qu'il y avait de surprenant, c'est que le syndic ignorait qu'il recevait le Sultan. L'un des cavaliers lui demanda comment il trouvait l'administration du prince régnant ; si c'était un prince ami de la justice. Il leur dit : « Que Dieu nous le conserve encore longtemps ; nous sommes très heureux sous son règne et vous en avez la preuve ostensible devant vous : voyez, moi qui ne suis que le syndic des maraichers, j'ai pu suffire à tout ce qui parait vous convenir et pourvoir tous vos chevaux d'une attache séparée et d'un djilal.» (Il y avait cent chevaux dans l'escorte).

Le sultan prit la parole en ces termes : « Demande-moi tout ce que tu voudras. » Je ne vous demande rien qu'un peu d'eau pour irriguer mes jardins. — Je te l'accorde.

A ces mots, le jardinier comprit qu'il avait reçu le Sultan. Dans la suite il fut toujours l'objet des faveurs de ce prince.

Ce prince avait fait une grande fosse sur la limite des Maàdids et des Ouled-Adi, pour compter ses soldats ; voici comment : chaque homme, en partant en campagne, jetait une balle dans la fosse ; s'il avait survécu au hasard des batailles, il reprenait sa balle, de sorte que les balles qui restaient indiquaient le nombre des morts. On avait été obligé d'employer ce moyen, parce que le grand nombre d'hommes qui composaient son armée ne permettait pas de les compter. La fosse existe encore aujourd'hui.

L'on raconte qu'un boucher partait le matin à Bougie pour vendre sa viande, la vendait, se mettait en route vers la fin du jour, revenait avec de la viande, la faisait cuire pour le diner, et prenait son repas du soir à la Kalaâ, tellement les jours étaient longs à cette époque, si longs, qu'un seul égalait huit des nôtres.

A cette époque, une femme allait faire paître ses veaux à l'oued Msila et revenait à 10 heures du matin. Des bergers allaient faire paître leurs chevaux aux grottes situées dans la fraction de Zobeïr aux Ayads, et revenaient à 10 heures à la Kalaâ.

Voici les différentes versions sur la destruction de la Kalaâ :

On a vu plus haut comment le sultan avait donné l'ordre de ne construire avant la manifestation d'un présage favorable, comment ce présage s'était manifesté. Pendant la construction de la Kalaâ, on entendit une personne dire : O El-Kralia (ô la ruinée) ! Ce présage était aussi funeste que le premier avait été propice ; alors le sultan fit interrompre les travaux.

Un jour, un religieux, le Cheikh Abou El-Fadel En-Noui, vint de Nefta et de Touzer, à la Kalaâ ; arrivé à la rivière, au pont de la ville, il rencontra les habitants qui lavaient leurs vêtements et qui lui dirent : « O vieillard, il faut ou que vous dansiez devant nous, ou que vous laviez avec nous ! » Ils ignoraient le caractère religieux du voyageur. Il leur répondit : — Laissez-moi continuer mon chemin, je suis un vieillard, je ne peux ni danser, ni laver. — Par Dieu, lui répondirent-ils, nous ne te laisserons qu'autant que tu auras accompli une de ces deux choses. — Alors le vieillard se mit à laver et à dire : « Je suis occupé de Dieu et eux sont occupés à transgresser les lois divines ! Abandonne-les, ô mon Dieu ! et fais que leur cité soit détruite trois fois. » Il se rendit ensuite en face de la ville, sur le Djebel Rahma, ainsi nommé parce que dès qu'on y faisait des prières pour demander de la pluie au Seigneur, les habitants étaient inondés par une pluie bienfaisante. — Un vieillard vénérable avait vu mettre le religieux en demeure de danser ou de laver, et à la suite de l'invocation de ce pieux personnage, de grands troubles avaient éclaté dans la ville. Le sultan soupçonna qu'une action inique avait été perpétrée dans la localité et fit crier par la ville que l'action devait lui être rapportée. Le vieillard qui avait vu le mauvais traitement infligé au saint homme à la rivière en informa le sultan, qui fit chercher le religieux. On le trouva sur une énorme pierre et on l'amena au sultan. Sur sa route, le religieux voyant quarante esclaves qui étudiaient le Moudaouanet, se repentit d'avoir demandé que la ville soit dépeuplée. Le sultan le reçut avec joie.

— Quel est votre nom ? lui dit-il.

— Oudaï ben Mousafer (1).

— Quel est votre nom (2) ?

— Abou el-Fadel En-Noui, pauvre sur la terre et riche chez les habitants du Ciel !

— Asseyez-vous là, lui dit le monarque, en lui cédant son trône.

— Je ne m'assoierai pas, cet honneur ne m'est pas dû.

— O Saint, lui dit ce prince, demandez-moi ce que vous voudrez et sauvez-nous de vos imprécations.

---

(1) Oudaï ben Mousafer. — Oudaï est ici le diminutif de Adi, l'ancêtre éponyme des Oulad-Ali, tribu qui habite encore aujourd'hui la région qui domine le djebel Aïad (ancien djebel Kiana).

Nous croyons, sans pouvoir l'affirmer, n'ayant pas le livre à notre disposition, que Oudaï ou Adi Ibn Mosafer figure dans une sorte d'épopée populaire imprimée à Beirouth dans ces dernières années sous le titre de *Tegherbia Beni-Hilal*, c'est-à-dire Émigration dans l'ouest des Beni-Hilal. Ce recueil est un cycle de légendes et de récits relatifs à l'invasion de l'Afrique du Nord par les Arabes de la haute Égypte. Il n'est pas de Meddah, ni de Guellal dans nos tribus du Sud qui ne soit en état de réciter des fragments plus ou moins considérables de la Tegherbia. (N. de la R.).

(2) — Quel est votre nom, lui dit-il ?

— Oudaï ben Mousafer, et vous, quel est le vôtre ?

— Abou El-Fadel En-Noui, pauvre sur la terre, etc., etc. (N. de la R.).

Le pieux personnage se mit à cracher et lui dit :

— Est-ce que la salive revient à la bouche de l'homme?
— Non, dit le prince.
— Eh bien, il en est de même de la prière que j'ai adressée à Dieu contre vous.

— Que Dieu me garde des invocations d'Abou el-Fadel-En-Naoui !

— Que Dieu fasse que ma demande soit exaucée très tard ! la ville ne sera pas détruite pendant votre vie, en considération de ce que vous êtes ami des sciences.

Le souverain vécut encore quarante années.

Un habitant de la Kalaâ avait un jardin à la source de l'oued El-Djenane (dans les environs d'Aumale), il possédait un âne qu'il envoyait à son coassocié à la Kalaâ ; l'âne se rendait seul à l'habitation de son maître sans que personne l'eût jamais arrêté, si grande était la justice, si observé était le devoir !... Or, un jour que l'âne allait seul sur la route, un Samaï (des Souamas) monté sur un mehari, rencontra l'animal, lui prit un fruit et le mangea. La charge perdant l'équilibre, l'âne s'arrêta, et son propriétaire ne le voyant pas venir à l'heure habituelle en fut attristé, se mit à sa recherche et le trouva arrêté sur le chemin, parce que sa charge avait perdu l'équilibre (un raisin était fort gros à cette époque); il regarda à terre et vit la trace d'un mehari. « Nous sommes à Dieu ! le mehari est arrivé jusqu'à nous, et dans nos histoires, il est dit que la Kalaâ sera détruite par des ennemis montés sur des meharis ! » Il enleva un fruit de l'autre côté pour rétablir l'équilibre, et l'âne se remit en marche.

A son arrivée à la Kalaâ, il raconta le fait à son fils : « Le mehari est parvenu jusqu'à nous, lui dit-il, j'ai trouvé la trace de ses pas, que devons-nous faire? Si nous partons, nous abandonnons nos biens ; si nous restons, le mehari est arrivé, et l'on dit qu'il sera la

cause de la ruine de la Kalaâ ! Mais, ô mon fils, je vais te faire une recommandation qui nous sera très utile et dont il ne faut causer à personne. Voici : lorsque tu me verras au milieu de la foule, viens à moi et donne-moi un soufflet. Je dirai immédiatement : « Par Dieu ! si quelqu'un me donne le prix de mes propriétés, je ne reste pas ici, du moment où le fils soufflette le père. »

Le père se rendit à la djemaâ, son fils vint le trouver, le père lui adressa la parole, le fils lui répondit une insolence et souffleta son père. Ce dernier se leva et dit : « Je vous prends à témoins, ô Musulmans, que si quelqu'un m'achète mes propriétés, je ne resterai pas dans un pays où le fils frappe le père. »

Un homme de la djemaâ se leva et lui dit : « Je vous donne tant de vos biens. » Le père accepta, en exceptant une chambre, et reçut la somme. Cette nuit-là, le père prit deux colombes, pluma l'une d'elles et laissa les plumes à l'autre ; ensuite il écrivit une lettre qu'il lia sous l'aile de celle qui était plumée.

Voici le billet :

« Quiconque a pris son vol dans les jours de bonheur s'élèvera et vivra, et quiconque restera dans les limites de sa demeure perdra sa santé et ses plumes (sa fortune et sa vie). »

Il plaça les colombes sous un récipient en bois et ne laissa rien autre chose en partant. Il quitta la ville avec ses enfants pendant la nuit.

Au matin, les membres de la djemaâ, ne le voyant pas venir, se rendirent à sa maison, qu'ils trouvèrent vide. Le récipient frappa leurs regards ; l'un des membres le leva ; la colombe pourvue de plumes prit son essor, et l'autre demeura, en faisant des efforts inutiles pour suivre sa compagne. Ils la regardèrent et aperçurent le billet attaché sous son aile. Ils le prirent et le lurent et s'étonnèrent de son contenu. Cependant l'un d'eux comprit le but

du billet. Les gens prudents émigrèrent; les sots demeurèrent jusqu'à l'invasion des hommes montés sur les meharis, qui eut lieu le soir même de ce jour.

Voici comment les envahisseurs pénétrèrent dans la Kalaâ.

Des soldats furent mis dans des sacs, quatre par sac, plus celui qui conduisait le mehari et qui était déguisé en chamelier. Les chameliers prétextèrent qu'ils transportaient de l'huile et entrèrent dans la ville, ensuite ils se dispersèrent et s'arrangèrent de manière à être cinq par maison. Leur maître avait dit aux chameliers de délivrer leurs compagnons à minuit. Ils se couchèrent et attendirent minuit. Mais une négresse qui était occupée à moudre du grain cette nuit-là, se décida à voler de l'huile pour s'en mettre sur la tête: elle piqua le sac avec une aiguille et l'homme remua dans le sac. La négresse continua à moudre en chantant: « Ces sacs n'ont pas de pieds, mais ils marchent. » Personne n'y fit attention, jusqu'au moment où les habitants de la Kalaâ furent égorgés. Les envahisseurs emportèrent un butin considérable.

Depuis sa destruction, la Kalaâ est dépeuplée. Cependant, à une certaine époque, un sultan nommé Lâlam Medkour, a construit une ville au-dessous de la Kalaâ, à l'endroit nommé Gribissa. Ce sultan acheva de détruire la Kalaâ, par crainte qu'un autre souverain ne s'en emparât; il habita Gribissa, jusqu'à l'arrivée du sultan M'hammed Amokrani (aïeul des Mokranis) avec son armée. Ce Mokrani établit des batteries au-dessus de Gribissa, à Drâ-el-Meksem et fit canonner inutilement la place. Il revint ensuite à la Kalaâ, en face du Minaret, au lieu nommé El-Graïr. De là, il vit que Gribissa était élevée et qu'il ne pouvait la prendre.

M'hammed Amokrani leva le siège et se retira à Djebine, au sud de Gribissa, où il se mit à réfléchir sur les moyens de prendre la ville, objet de ses convoitises.

Il avait vainement demandé au souverein de Gribissa une entrevue. Celui-ci demeurait inébranlable dans sa résolution de ne pas quitter ses remparts. Alors M'hammed Amokrani pensa à se servir de la reine de Gribissa, pour avoir une entrevue avec son mari, grâce à son entremise. Il lui expédia un exprès chargé de lui parler ainsi: « Si vous m'envoyez le roi, qu'il m'accorde une entrevue, je vous donnerai tout ce que vous voudrez, parce que je désire avoir un entretien avec lui et signer un traité de paix, afin que nos relations diplomatiques soient fraternelles. » La reine prévint le roi du message en lui disant de se rendre sans crainte au rendez-vous.

Le sultan de Gribissa se rendit donc auprès d'Amokrani accompagné de 50 cavaliers. Or, Amokrani avait recommandé à ses serviteurs d'attacher les chevaux de leurs adversaires isolément et de désarmer les cavaliers. Ensuite, après le festin qu'il allait leur donner, lorsqu'il leur dirait « apportez les fruits » de les égorger sans pitié. — Amokrani se rendit donc à la rencontre du sultan de Gribissa, qu'il reçut avec toute l'apparence d'une grande joie et avec une munificence royale. Les chevaux furent isolément attachés, et les armes des cavaliers enlevées en cachette. Le repas fut apporté, et, lorsqu'il approchait de sa fin, Amokrani fit le signal convenu, et les convives furent égorgés jusqu'au dernier. Ensuite, les bourreaux se revêtirent des effets des victimes, montèrent leurs chevaux et se dirigèrent vers Gribissa, où ils entrèrent sans obstacles, grâce à leurs déguisements.

Amokrani se rendit chez la reine et lui dit:

« — Je vais vous épouser.

» — Soyez le bienvenu, répondit-elle à ce prince. — Et il l'épousa. »

Les habitants furent en partie passés au fil de l'épée; les soldats firent un butin considérable des biens des vaincus.

Quant à la reine, son nouvel époux la conserva pendant un certain temps et lui dit un jour : « Vous ne me plaisez pas, ô femme, parce que je crains que vous ne fassiez pour moi ce que vous avez fait pour votre premier époux ! » Et il la tua !

Description des ruines de la Kalaâ des Beni-Hammad

Les ruines de la Kalaâ sont situées au pied méridional des Mâadids, sur la route de Msila aux Ouled-Hannech et Sétif. Elles occupent un emplacement qui a l'aspect d'un amphithéâtre, d'où l'on découvre un vaste horizon. Ces ruines ont été fort maltraitées par le temps. Elles n'offrent plus guère qu'une série de terrasses superposées, faisant face au Sud, qui laissent à supposer que la poussée des terres a renversé ou recouvert tout ce qui pouvait encore rester debout. A l'Ouest de la partie recouverte de ruines, on voit encore debout une tour carrée assez bien conservée. Elle a 5 mètres de côté sur 20 mètres d'élévation. Au milieu, un pilier carré, de 2 mètres de côté, environ ; entre les parois et ce pilier tourne un escalier, qui conduit jusque sur le sommet, en formant un palier, chaque fois qu'il longe la façade sud. Sur tout le parcours de l'escalier, des créneaux donnent vue dans toutes les directions.

La voûte de l'escalier est faite d'une couche épaisse d'un beau plâtre. Le dessus de chaque pilier affecte la forme d'un carré composé de quatre triangles concaves réunis par le sommet et ayant deux côtés adjacents ; le troisième côté de chaque triangle formant côté du carré.

La tour est construite en gros moëllons.

Devant cette tour, on trouve encore les bases d'un monument de forte construction, et plusieurs rangées de colonnes. Aucune inscription n'a pu être trouvée, et, le temps nous ayant manqué pour effectuer des fouilles, nous n'avons pu compléter nos investigations.

On trouve aussi, près des ruines, les restes de tombeaux immenses, recouverts de larges dalles. Ces tombeaux étaient construits en torchis, comme celui des Arabes, mais avec cette différence qu'alors à la paille se joignaient des roseaux, et même du bois. Ces débris sont pétrifiés et parfaitement conservés.

Les portions de murs de la ville restées debout sont construites de pierre en bout, d'au moins un mètre, taillées et superposées.

Comme nous l'avons dit plus haut, aucune inscription, aucune médaille n'a pu encore être trouvée.

MÉQUESSE.



Quelques notes sur les entreprises des Espagnols, pendant la première occupation d'Oran

—

X[e] siècle de l'Hégire

Les Espagnols, on le sait, ont occupé Oran deux fois.

Durant leur première occupation de 915 (1509) à 1119 (1708), ils firent de ce coin de terre, battu par le flot et dominé par de hautes falaises, une place de premier ordre, tandis que leurs soldats parcouraient le pays arabe pour y asseoir leur autorité au loin. L'Espagne, qui alors était une nation puissante, aurait voulu, peut-on croire, asservir le monde entier. Ne voyait-on point, en effet, ses vaisseaux sillonner toutes les mers et ses armées combattre sur tous les continents! C'est à cette époque que, se sentant grande et forte, elle songea à prendre pied dans cette partie du Maghreb, et, pendant des années ensuite, rien ne sembla lui coûter pour affermir la possession du peu qu'elle avait arraché aux musulmans.

Des murs de cette place, commandée par des citadelles, sortaient des troupes qui traversaient sans crainte des régions d'un accès difficile, où elles ne comptaient cependant que des ennemis. Chaque soldat était plein de confiance, et, en foulant la terre de l'Islam, il avait en vue — le doute n'est point possible, — les récompenses infinies de la vie future; son âme, soutenue par cette vision, ne faisait cas ni des souffrances, ni des dangers.

Dans chaque rencontre, il cherchait des adversaires dignes de lui; c'était alors un assaut de vaillance; il savait faire face à son ennemi et il savait mourir. Le

sang des chrétiens et des musulmans, de ces hommes qui disaient chacun combattre au nom de la vraie religion, coulait à flots épais et rougissait par places le sol de cette contrée, contrée si souvent disputée. Ce liquide de vie ne s'était pas plus tôt échappé des veines des uns et des autres, qui venaient s'entr'égorger sans pitié, que, tout chaud encore, il se mêlait et se confondait dans un même sillon, tandis que la mort s'appesantissait lentement sur le front de ces nouvelles victimes de la guerre. Et la meule impitoyable qui broie tout sur son passage, couchait côte à côte dans la tombe les ennemis les plus irréconciliables. Telle est la volonté du Maître des mondes! Loué soit-il!

Les événements qui se produisirent presque dès le début de cette occupation, au cours de la moitié du dixième siècle de l'hégire, purent faire concevoir bien des espérances aux Espagnols. Leurs armes avaient contraint les populations arabes des environs d'Oran à reconnaître leur autorité et, ensuite, à leur fournir des auxiliaires. Et ils comptèrent durant cette période, et après encore, nombre de cavaliers de cette contrée à leur service et aussi bien des alliés. En énumérant les résultats qu'ils avaient atteints, il semblerait certain que, sans l'apparition des Turcs, ils auraient réussi à se tailler un royaume de ce côté de la mer.

Dès que les fondateurs de la Régence eurent pris possession d'Alger et de son territoire, ils jetèrent des regards chargés de convoitise sur le Maghreb, et, sans plus attendre, ils mirent tout en œuvre pour s'emparer de cette région qui leur parut une proie facile.

Les Benou-Zian, dynastie régnante de Tlemcen, se sentirent promptement menacés. Entamés bientôt, détrônés ensuite, ils réclamèrent à diverses reprises l'appui des Espagnols. Ceux-ci en vinrent aux mains avec ces Turcs audacieux dont ils voyaient avec [illegible] inquiétude, — cela se comprend, — l'action s'ét[illegible] rapide dans tout le pays de l'Ouest. Dès lors, ils [illegible]

devant eux de redoutables ennemis, ennemis auxquels ils se heurtèrent souvent, mais point toujours avec égal succès.

Attaqués dans Oran même, ils durent à la fin — à bout de moyens — se borner à la défensive. Et, en dernier lieu, des châteaux de cette place ayant été enlevés coup sur coup, ne pouvant plus tenir, écrasés qu'ils étaient par le nombre, ils se virent contraints de capituler. Dieu donne la puissance à qui il veut!

La deuxième occupation, qui commence en 1144-1732 et prit fin en 1206-1791, ne saurait être comparée à la précédente. Les Espagnols semblaient avoir perdu leur énergie première : c'était à croire même qu'ils avaient renoncé à faire respecter leurs armes par les populations voisines. Il est vrai de dire que les Turcs, lesquels s'étaient fortement installés à Tlemcen depuis des années, étaient parvenus, à ce moment-là, à réduire à l'obéissance tout le territoire d'Oran. Leur action s'était accrue dans cette contrée et elle y avait pris du poids; d'une façon presque générale, leur volonté y était acceptée et leurs ordres exécutés.

Si, la première fois, les Espagnols avaient résolument tenu la campagne dans le début, et n'avaient point compté avec les sacrifices pour asseoir leur domination sur cette terre musulmane, la deuxième, les temps ayant changés, ils restaient inactifs en quelque sorte derrière leurs remparts, remparts solidement établis qui semblaient défier toute attaque.

∴

Parmi les entreprises de la première occupation, il en est que l'on peut qualifier de considérables. Ainsi, leurs opérations sur Mostaganem et Tlemcen — quelle qu'en ait été l'issue — de l'avis de toute personne experte des choses de la guerre, ne sauraient être appelées autre-

ment. Ces opérations, en effet, étaient préparées de longue main et exécutées selon un plan déterminé : on traversait dans un ordre donné des contrées hostiles et en arrivant devant la place il fallait être prêt à l'enlever ou encore à l'assiéger. Chaque fois, les Espagnols mettaient sur pied une armée nombreuse, une armée qui traînait de l'artillerie et que suivait tout un matériel, et ils en confiaient le sort aux mains de chefs expérimentés.

En dehors de ces coûteuses entreprises, il en était d'autres — plus fréquentes celles-là — qui avaient un autre caractère et tendaient vers un autre but. Il ne s'agissait plus d'un déploiement de forces importantes en vue d'enlever des citadelles, et d'y planter, avec plus ou moins de gloire, les bannières chrétiennes, mais bien de quelques poignées de soldats appelés à agir sur les populations éparses du pays arabe. C'étaient quelques troupes, équipées à la légère, que l'on lançait, avec toute liberté de marche, dans telle ou telle direction; elles devaient atteindre et soumettre les Arabes, et, autant que possible, ramener du butin.

Il y avait témérité, sans doute, à courir le pays de la sorte, — à corps perdu, peut-on dire, — et à de grandes distances d'Oran parfois; mais, je le répète, aucun soldat, alors, ne faisait cas des souffrances, ni des dangers. Et c'est ainsi que quelques centaines d'hommes énergiques, faisant sentir le poids de leurs armes, amenèrent à composition les habitants de la Melata, du territoire actuel d'Arzew, et de la région du Tassala, lesquels furent longtemps ensuite les auxiliaires dévoués des Espagnols, et encore tentèrent au loin de hardis coups de main.

De petites troupes, nous apprend l'histoire du pays, eurent raison à ce moment d'entreprises fort difficiles. Elles parvinrent, soit par leurs attaques réitérées, soit par des actions combinées, ajoute-t-on, à ruiner des tribus guerrières ou à émietter des gros de caval[illegible] renommés. L'on attribue, en grande partie ain[illegible] efforts répétés de petites troupes la disparition de [illegible]

tribu des Habra, tribu toute prépondérante de la plaine des Sirat. Et Dieu est le plus savant!

* * *

Je ne cherche pas, en traçant d'une main rapide cette suite de lignes, à énumérer une à une les prises d'armes des Espagnols; ce serait là une tâche bien lourde pour mes épaules. Je me bornerai simplement, après avoir imploré l'assistance du Maître des mondes, à faire appel à mes souvenirs et à donner, à cette place, quelques notes sur le commencement de la première occupation d'Oran au Xe siècle de l'hégire, et cela d'après ce que j'ai lu dans les ouvrages du fécond historien du Maghreb algérien, j'ai nommé le Hafed (1) Mohammed bou Ras ben en-Nacer, l'esprit supérieur du siècle passé (2), l'homme éminemment doué, qui sut approfondir les différentes branches des connaissances humaines.

Au fruit de mes lectures et de mes recherches, j'ajouterai au courant de la plume, quand je le croirai utile, quelques renseignements sur les contrées et les hommes qui seront indiqués.

* * *

Après avoir enlevé le château de Mers-el-Kebir, cette clef de la mer, et avoir ensuite occupé la ville d'Oran, les Espagnols rivalisèrent d'activité et firent appel à toutes leurs ressources pour mettre ces places à l'abri d'un coup de main ou d'une surprise. Ils armèrent les

(1) Qui possède de mémoire le texte du Coran et aussi les traditions prophétiques.

(2) Du XIIIe siècle de l'hégire. Mohammed bou Ras est mort en 1238 (1823).

travaux de défense qui existaient et en commencèrent de nouveaux. Bientôt ensuite, ils cherchèrent à nouer des relations avec les Arabes; ils les trouvèrent également mal disposés.

En 919 (1513), ils se lancèrent sur les campements des R'omra qui, de distance en distance, s'étendaient bien à l'ouest du château de Mers-el-Kebir, dans une contrée couverte entre la montagne et la mer. Ils culbutèrent, dans cette sortie, tous les guerriers qui s'étaient assemblés pour combattre, et ils revinrent avec du butin.

En 920 (1514), des troupes légères parcourent les abords de la Sebkra d'Oran et atteignent les El-Ounazera, du groupe des Zemala, lesquels ne tardèrent pas à faire acte de soumission. Une branche des El-Ounazera a embrassé le christianisme; ses descendants résident ou résidaient à Ceuta.

En 923 (1517), une colonne tombe sur les douars de Guizza, qui étaient campés du côté de Tamzour'a, et elle revient dans la place, poussant devant elle des prises importantes.

En 927 (1520), répondant à l'appel de Bou K'elmous, le Zianite, leurs troupes s'enfoncent dans les terres, et vont notamment attaquer la K'ela'a des Beni-Rached où se trouvait Isschak, le frère de Kreir-ed-Din. Leurs canons tonnent, placés à l'ouest, sur la position dominante d'El-Berrak' et leur feu cause de grands ravages parmi les défenseurs de la K'ela'a. Toute résistance étant jugée inutile, ceux-ci se rendent à condition d'avoir la vie sauve, ce qui leur est accordé. Peu après, les Espagnols, oubliant leur parole, égorgent tous ceux qu'ils peuvent atteindre.

Kreir-ed-Din, en apprenant ces événements, se hâte d'organiser une nouvelle armée et se dirige sur Tlemcen, etc.

En 930 (1523), les Espagnols pèsent lourdement sur les Oulad-Ali, lesquels bientôt font acte de soumission. Ils trouvèrent, plus tard, parmi ces populations, des cavaliers qui furent tout dévoués à leur cause Les Oulad-Ali habitent aujourd'hui la même contrée qu'autrefois; ils dépendent de la commune mixte de Saint-Lucien.

En 935 (1528), ils razzèrent les Chaf'a, campés dans la plaine de Melata, plaine où ils résident encore. Ils relèvent actuellement de la commune d'Aïn-el-Arba.

A la fin du mois de d'ou el-k'aàda 949 (mars 1543), l'armée qu'ils avaient organisée en vue d'une grande entreprise atteint aisément Tlemcen. Cette armée, qui ne comptait pas moins de 14,000 combattants et qui était guidée par Hamida El-Euldj (1) ben Red'ouan, un chef Zianite, et aussi par Grab, le chef des Oulad-Kralfa (2), occupe cette place pendant treize jours — deux mois, selon une autre version — puis, elle s'en éloigne librement.

Un peu avant cette opération, il convient de placer le coup de main que quelques-unes de leurs troupes, équipées à la légère, suivies de contingents des Beni-Amer, tentèrent avec succès dans la plaine de R'eris, au sud de l'endroit où, plus tard, les Turcs devaient fonder Mascara.

Les Espagnols, qui comptaient des alliés parmi les Arabes, alors, étaient pleins d'audace; ils s'aventuraient au loin pesant sur les populations qu'ils rencontraient, et, chaque fois, ils ramenaient du butin ou des prisonniers.

C'est à ce moment qu'ils s'avancèrent jusqu'à Nesmout (3) où habitaient des Zouata (4), et qu'ils furent

(1) Chrétien d'origine.
(2) Les Oulad-Kralfa dépendent aujourd'hui d'Aïn-Temouchent.
(3) Aussi Mesmout, forêt au sud des Hachem.
(4) D'origine Zénète.

ensuite jusqu'à Et-Tar'ia, près de l'endroit qui occupe aujourd'hui un village européen (1).

A Et-Tar'ia se tenaient des campements nombreux et sûrement ils n'auraient point échappé aux coups des chrétiens, s'il ne s'était trouvé parmi les familles groupées en ce lieu un marabout du nom de Bou Mehdi Aïssa ben Moussa et-Tedjani, lequel avait la faculté — c'est chose certaine — de comprendre le langage des oiseaux. Peu avant l'apparition des Espagnols, ce saint personnage, si remarquablement doué, eut connaissance du péril en écoutant une alouette qui chantait au-dessus de sa tète.

Aussitôt il fit savoir à ceux qui l'entouraient qu'il était prudent de décamper au plus vite. Chacun s'empressa de fuir dans la direction d'une forêt épaisse, sise dans une contrée des plus tourmentées. Leurs campements se reformèrent à l'endroit dit Dra-el-Heurra (le lieu de la sécurité), endroit où ils étaient hors d'atteinte.

Les Feroha de la plaine de R'eris, parmi lesquels résidait Mohammed ben Yahya (ce savant enseignait aux humains et aux esprits), — on le sait, lesquels se pressaient également autour de lui furent atteints par les chrétiens. Les Beni-Abbad se mirent en selle, et en appelèrent au sort des armes avec plus de valeur que de succès. El-A'roussi, l'ancêtre des El-Araïssia, culbuté dans cette affaire, eut son cheval enlevé, et, rejoint bientôt lui-même par ses ennemis, il eut la tète tranchée; ils emportèrent ce sanglant trophée à Oran.

En 950 (1543-4), les Espagnols surprirent El-Kert' et ils y firent, ajoute-t-on, bien des prisonniers. El-Kert', qui est situé au nord de la plaine de A'ouadja (2), est une ancienne ville arabe dont la fondation remonte à l'année

(1) Ce village est généralement appelé Traria, c'est là une altération de Et-Trar'ia.
(2) A six kilomètres environ à l'ouest de Mascara.

(220 835). On y voit encore, au-dessus de la mosquée et des quelques habitations groupées sur ce point, trace des anciens murs.

Guidés par Rabah ben Soula, l'ancêtre des Souala, que l'on retrouve dans la commune mixte de Saint-Lucien, les chrétiens passèrent par les Beni-Tala, remontèrent l'oued El-Hammam (1) et vinrent inopinément assaillir les gens d'El-Kert'.

Suivant une croyance, les Espagnols se seraient arrêtés au point dit Kermet-el-Ihoudi, point à quelque distance de là, et ils auraient creusé le sol. Un souterrain leur aurait donné accès au milieu d'El-Kert' même.

Encouragés par le succès de leur entreprise, ils revinrent deux fois à El-Kert', qu'ils ruinèrent de fond en comble. Ses habitants terrifiés se dispersèrent bien vite. On retrouve aujourd'hui des Kerat'a, des gens d'El-Kert', dans les Douaïer; je citerai parmi ceux-là la famille d'El-Habib ben ech Chérif.

En 951 (1544), des troupes légères poussèrent une pointe hardie jusqu'à Aïn-el-Fers, près de l'endroit où l'on a bâti un village européen (2) sur la route de Mascara à l'Illil, dans le territoire des Beni-Chougran.

En 952 (1545), une petite colonne fut opérer dans la vallée de la basse Makerra, en passant par l'oued Tafe-raoui. Arrivée au confluent de la Makerra et de l'oued Sarno — là où l'on a élevé un autre village européen (3) — elle descendit le long de la rivière, et, au lieu dit El-Kreloufia, elle razza une zaouïa bien connue dans la contrée. Cette zaouïa, qui avait été élevée par Sidi Belaha

(1) Qui porte ses eaux au barrage de l'oued Fergoug, au-dessus de Perrégaux.

(2) Le village d'Aïn-Farès.

(3) Le village des Trembles.

Amehadji, était très fréquentée; des personnes de tout rang venaient s'y instruire.

Les chrétiens firent de nombreuses prises dans cette sortie, et ils revinrent sur leurs pas, ramenant prisonnières les trois filles de Sidi Belaha lui-même.

Cet homme de bien — Dieu en avait décidé ainsi — devait bientôt partager le sort de ses enfants. Il fut enlevé peu après par un groupe d'Espagnols, qui poussaient une pointe dans la région du Tassala.

Il gémissait dans les prisons d'Oran, ainsi que ses filles, quand il fut racheté, avec l'une d'elles, par Bou Azza ould Hamida, le chef des Oulad-Slimane. Une autre de ses filles fut aussi rachetée, et épousée ensuite par Ech Chaht, fils de Demmouch, le chef des Oulad-Ali.

La troisième, sa fille cadette, languissait dans un étroit cachot au désespoir de ses parents. Son père ne cessait de prier Dieu, lui demandant la liberté de sa benjamine. Un jour qu'il venait d'adresser une fervente prière, il fut bien surpris en voyant sa chère enfant accourir dans ses bras toute souriante.

Questionnée sur sa délivrance, elle répondit : « Un » oiseau tout blanc est venu me becqueter dans ma » prison. Puis, comme il voltigeait devant moi, en pous- » sant des petits cris, je l'ai suivi, et toutes les portes se » sont ouvertes d'elles-mêmes. »

D'après une autre version, ce serait une chienne, une chienne toute dévouée à sa maîtresse prisonnière, qui serait allée la chercher à Oran, et qui lui aurait fait recouvrer sa liberté ensuite d'une façon vraiment miraculeuse.

Je ne citerai que pour mémoire, avant de clore ces quelques notes, les coups de main que les Espagnols tentèrent à cette époque sur les Rabt'a de l'oued El-Hammam, sur les Mekahlia, etc. « Et la terre est à Dieu

et il la donne à celui de ses serviteurs qu'il veut. La vie future sera la récompense de ceux qui craignent (1). »

Écrit par celui qui attend les effets de la miséricorde de son Maître, Mohammed ben Youssef ez-Ziani (2).

L. GUIN.

(1) Coran, sourate VII, verset 125.

(2) M. Guin eût peut-être complété avantageusement son intéressante communication en critiquant le texte de l'auteur arabe, qui donne parfois des dates évidemment fausses, entre autres celle de la prise de la Kalaâ des Beni-Rachid. (N. de la R.)

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.



Alger. — Typ. A. JOURDAN.

LES MEDAGANAT

(Suite. — Voir les Nos 175, 176 et 178)

V

1877

Séjour au Gourara. — Razzia sur les Azdjer. — Départ pour Hahea.

A la fin de janvier, les Medaganat se dispersèrent dans les dunes du Tinerkouk et de l'oued Mguiden où ils passèrent tout le printemps, chassant çà et là ou se rendant en caravanes au Touat, au Gourara, à El-Goléa pour vendre le produit de leur chasse et faire quelques transports au compte des gens du pays. Puis, vint la récolte du *loul* qui est particulièrement abondant dans la région de l'oued Mguiden.

Sans constituer une nourriture très saine, le loul', graine du drine, n'en est pas moins fort recherché des nomades sahariens. Il arrive à point pour remplacer les dattes d'automne, qui commencent à manquer vers la fin du printemps dans toutes les tentes trop pauvres pour en avoir de grands approvisionnements. L'assida, sorte de bouillie qu'on obtient en faisant cuire le loul écrasé dans un peu d'eau avec du beurre, du piment rouge et une ou deux dattes, est, d'ailleurs, en quelque

sorte, un met national et les plus riches eux-mêmes ne le dédaignent pas.

Tout le monde, hommes, femmes, enfants, travaille en même temps à la récolte, et une famille comprenant quatre ou cinq personnes arrive facilement à réunir 10 à 12 charges, assurant sa nourriture pour deux mois, si ce n'est plus. Les Medaganat employèrent ainsi tout le mois de juin, et, au mois de juillet, ils se réunirent peu à peu dans les environs d'El-Hadj-Guelman, où ils prirent bientôt leurs campements d'été, sous les murs mêmes du ksar.

Presque aussitôt, au nombre de 30 mehara, parmi lesquels quatre des Oulad-Sid-El-Arbi, ils partirent pour aller razzer les caravanes d'In-Salah, sur le Medjebed de R'hadamès. Mouley Belkheir et Ahmed El-Ahouar conduisaient le rezzou comme khébir.

D'El-Hadj-Guelman, les Medaganat se dirigèrent vers le puits de Mouley Guendouze, puis, coupant l'oued Mguiden, prirent les gorges de l'Afflissaz pour gagner l'oued Shrouna et Ifinel. Traversant ensuite le Maâder par Thionghi, Msyet, El-Fouda, Aoullegui et Mecharat-ben-Abbou, ils allèrent jusqu'à El-Beïodh. Revenant alors au Sud-Est par El-Mouilah, point d'eau sur le Medjebed de R'hadamès à In-Salah, ils descendirent dans l'Igharghar, et, remontant bientôt l'autre berge, arrivèrent à Tabenkourt. Le lendemain soir la harka, redescendant au Sud, s'arrêta dans l'Erg de la Zaouya de Temassinin et quatre mehara de Chouaf partirent en reconnaissance. La Zaouya, composée de quelques huttes en terre qui entourent la koubba de Sidi Moussa, est un point d'arrêt pour toutes les caravanes d'In-Salah à R'hadamès. Le hartani, qui la garde et cultive un petit jardin de palmiers arrosés par un puits artésien dont on attribue le forage à Sidi Moussa, ne put donner aucun renseignement aux Medaganat; il n'avait vu personne depuis assez longtemps. Mais en poussant au delà de la Zaouiya, les Chouaf découvrirent des traces récentes.

Ils vinrent aussitôt prévenir le rezzou, qui, au point du jour, se remit en marche. Ces traces paraissaient être celles de troupeaux dont les propriétaires ne devaient pas être campés très loin. A défaut de caravane, c'était un butin assuré.

A 9 heures du matin, les premiers chameaux furent aperçus dans une plaine sablonneuse assez accidentée. Les Medaganat partirent alors au grand trot de leurs mehara et se précipitèrent pour les rassembler. Deux esclaves les gardaient : l'un d'eux réussit à s'enfuir; l'autre, fait prisonnier, apprit au rezzou que ces troupeaux appartenaient à des Ifoghas, dont les tentes étaient à un jour de marche avec celles de quelques Châamba (1). Le voisinage des campements rendait une poursuite probable : les Medaganat battirent donc rapidement en retraite avec les chameaux razzés, au nombre de 150 environ.

Trois jours plus tard, un peu après leur arrivée à Tinemghad dans le Mâader, une troupe de mehara les rejoignit vers le coucher du soleil. C'était Terezok, l'un des propriétaires des chameaux enlevés, avec une trentaine de mehara des Ifoghas et quatre Châamba (2). Les chameaux, que les Medaganat étaient en train de faire boire, se trouvaient groupés autour du puits dans un bas-fonds qu'entoure une crête de petites dunes. Les assaillants arrivèrent sans être vus jusqu'au sommet et sautèrent aussitôt à bas de leurs mehara pour se jeter sur leurs animaux, sauf les Châamba qui restèrent à l'écart. Les Medaganat, dont les fusils étaient un peu plus loin sur leurs selles, se débandèrent un instant;

(1) Cheikh ben Lekhal, des Koheul d'El-Goléa, ses deux fils Mohammed et Bou Hafse, Mohammed ben Belkacem, des Ouled-Feredj, Mohammed ben El-Hadj, Mabrouk ben Bou Hafse et son frère, enfin, Mohammed ben Hérouin, des Châamba-Mouadhi.

(2) Mohammed ben Hakoum, Mohammed ben El-Arbi, Bou Hafse, Mabrouk ben Lekhal.

mais, revenant aussitôt, ils engagèrent contre les Ifoghas une fusillade nourrie, qui força ceux-ci à s'enfuir à leur tour, laissant cinq des leurs sur le terrain (1).

Les Touareg se rallièrent à un kilomètre du puits et envoyèrent pour parlementer avec le rezzou les Châamba, qui insistèrent pour obtenir la restitution d'une partie des chameaux razzés. Leurs tentes étaient au milieu des campements des Ifoghas, et ils firent valoir qu'un refus les exposait à de grands dangers. Mais les Medaganat ne voulurent rien entendre; ils avaient rechargé leurs armes, pris leurs sabres, jeté leurs burnous par terre, et, serrant leurs ceintures autour des gandouras relevées sur la taille, s'étaient préparés à soutenir un nouvel assaut dont ils étaient sûrs de sortir victorieux. Ils finirent par menacer les Châamba de tirer sur eux, et ceux-ci durent rejoindre les Touareg sans avoir réussi dans leur mission.

La nuit était tombée sur ces entrefaites, et toutes les dispositions étaient prises par le rezzou pour repousser une attaque qui semblait probable. Toutefois, le jour parut sans qu'aucun nouvel incident se fut produit. Les Touareg de leur côté craignaient une surprise et avaient jugé plus prudent de revenir sur leurs pas. La harka rentra donc sans encombre à El-Hadj-Guelman.

Le partage du butin se fait dans le Sahara de deux manières : tantôt chacun garde ce qu'il a pris lui-même, tantôt, au contraire, tout est mis en commun, et le partage a lieu au prorata du nombre des combattants. Mais, dans l'un et l'autre cas, les tribus qui subissent l'influence religieuse des Oulad-Sidi-Cheikh prélèvent deux

(1) Jedda, un vieillard avait été tué et son fils Hesemou, en cherchant à enlever le cadavre de son père, avait reçu une balle au talon. Les autres, Ahokhafag Chaoui, le premier Targui qu'ait rencontré la mission Flatters en 1880, Moussa-ag-Tirez-Okh et son frère Abd-En-Nebi-ag-Tirez-Okh, étaient aussi grièvement atteints. Du côté des Medaganat, Ali ben Brahim avait reçu une balle dans son pantalon, mais personne n'était blessé.

parts : l'une, au nom de Sidi-Cheikh ; l'autre, au nom de Sid El-Hadj Bou Hafse. Ces parts sont données chez les Châamba aux Abid des Oulad-Sidi-Cheikh de Metlili, descendants d'esclaves affranchis auxquels les fondateurs de la famille ont abandonné une partie des redevances qu'ils prélevaient eux-mêmes auparavant. Le khebir de la harka, son chef et en même temps son guide, qu'on choisit parmi les plus braves et les plus entreprenants de ceux qui connaissent bien le pays où on opère, a, de son côté, double part : une première, égale à celle de ses compagnons, et une seconde de valeur variable, la reziza qui est aussi parfois donnée aux membres du rezzou qui jouissent d'une certaine notoriété. Le partage du butin pris sur les Ifoghas fut fait dans ces conditions sur le pied de trois à quatre chameaux par mehari, suivant la valeur des bêtes, non compris les parts de Sidi Cheikh et de Sidi El-Hadj Bou Hafse qu'on envoya aux Abid de Metlili, et les parts de reziza. Mouley Belkheir et Ahmed ben Miloud en eurent chacun une comme khebir, ainsi que les Oulad-Sid-El-Arbi qui avaient accompagné la harka. Les Medaganat ne s'étaient, d'ailleurs, jamais écartés de l'observation de ces règles, et, par la suite, ils continuèrent à les respecter scrupuleusement.

L'été se termina sans autre incursion des Medaganat ; mais, dans la région même d'Ouargla, deux razzia, qui jetèrent un moment l'alarme, leur furent d'abord imputées, bien qu'ils y fussent étrangers. La première avait été exécutée par Mohammed ben El-Ghademsi, des Châamba d'Ouargla, qui se réfugia ensuite à In-Salah et deux indigènes des Saïd-Oulad-Amar. Ils enlevèrent à Mezare, près El-Hadjira, 24 chameaux aux Oulad-Naïl, mais poursuivis vigoureusement par le makhzen d'Ouargla, ils se sauvèrent dans l'Erg de Ghourd-Oulad-Yaïche, en abandonnant tout leur butin sauf deux bêtes. La seconde razzia avait pour auteurs un Targui et son nègre, qui prirent sept chameaux des Mekhadema, à

Oum-el-Kebbache. L'agha, Abd El-Kader ben Amar, nommé au commencement de l'année en remplacement de Saïd ben Driss, était d'abord monté à cheval avec tout son makhzen ; puis, apprenant ce qui s'était passé, il rentra à Ouargla, laissant huit mehara continuer la poursuite. Le Targui réussit à leur échapper ; mais le nègre et les chameaux volés tombèrent entre leurs mains.

A In-Salah, un incident plus grave se produisit à peu près vers ce moment. Les Ifoghas razzés par les Medaganat tombèrent sur les troupeaux des Zoua-Sïd-El-Hadj-Mohammed et en enlevèrent une grande partie, suivant en cela les habitudes invariables des Touareg, qui, lorsqu'ils ont à se venger d'un ennemi et ne peuvent l'atteindre ou n'osent pas l'attaquer, s'en prennent à des voisins plus faibles qu'eux. Leur coup de main sur In-Salah s'expliquait, d'ailleurs, aussi par la présence continuelle de quelques-uns des Medaganat dans ces parages, et par l'accueil qu'ils y recevaient encore individuellement en leur qualité de Châamba, malgré les démêlés antérieurs avec les tribus du pays. Mais, non contents d'avoir razzés les Zoua, les Ifoghas crurent pouvoir s'aventurer plus loin dans la direction du ksar El-Kebir. Leur marche avait été signalée : les contingents des Oulad-Ba-Hammou et des ksour voisins de ksar El-Kebir, très supérieurs en nombre, les surprirent et les cernèrent. Forcés de se rendre, ils furent démontés et désarmés, puis remis en liberté avec quelques chameaux seulement pour retourner chez eux. Aussitôt rentrés, les Ifoghas reformèrent un second rezzou et marchèrent de nouveau vers In-Salah.

A deux journées de marche du Tidikelt, ils rencontrèrent Diab ben Lakhedar et trois autres des Châamba refugiés au Ahaggar, qui allaient chercher des dattes avec un certain nombre de chameaux. Quelque temps auparavant précisément, la paix avait été rompue entre les Touareg Azdjer et ceux du Ahaggar qui avaient razzés les premiers dans le Sud. Ces Châamba étaient donc

pour les Ifoghas doublement ennemis. Diab et ses compagnons, attaqués à l'improviste, furent bientôt faits prisonniers, et ce résultat paraissant suffisant, la harka rentra dans ses campements. A la suite de cette affaire, on crut, pendant quelque temps, que les quatre Châamba avaient été tués. Mais les Ifoghas, auxquels El-Hadj Abd El-Kader Ibn Badjouda avait fait rendre leurs armes et leurs chameaux sur la demande d'El-Hadj Ikhenoukhen, ne tardèrent pas à les mettre en liberté en leur restituant aussi le butin fait sur eux.

Terezokh et les autres victimes du coup de main exécuté par les Medaganat près de Temassinin durent ainsi renoncer à tout espoir de recouvrer leurs troupeaux.

Vers cette époque, les Medaganat, qui avaient obtenu de l'hospitalité des Oulad-Hassein d'El-Hadj-Guelman tout ce qu'ils pouvaient en attendre, partirent pour Hahea, à la suite de quelques discussions avec les Khenafsa qui demandèrent à être remboursés de diverses avances faites par eux.

Hahea, situé un peu au nord d'El-Hadj-Guelman, fait aussi partie du Gourara. C'est un ksar d'une centaine de maisons habitées par les Oulad-Daoud, fraction de la tribu des Oulad-Saïd, qui occupent quelques autres villages dans le district du même nom et sont en général hostiles aux Khenafsa. Les Medaganat furent donc particulièrement bien reçus, quoique leurs relations avec les El-Hadj-Guelman et les Khenafsa ne fussent pas complètement rompues. Ils rentrèrent, d'ailleurs, bientôt sur le territoire des parcours de cette tribu. La récolte des dattes terminée, leurs tentes se dispersèrent peu à peu, mais moins au Sud que l'année précédente, à cause des craintes que faisait encore concevoir l'attitude des Ifoghas. Elles étaient encore réunies en partie à Hassi-Mansour, lorsque arriva vers la fin de janvier une députation des Châamba d'Ouargla (1).

(1) La députation comprenait une dizaine de mehara des Oulad-

VI

1878

Méâd des Oulad-bou-Saïd. — Attaque de la caravane d'esclaves du Gourara. — Razzia sur l'oued Zergoun et à Zebbacha. — Razzia sur le Ahaggar.

La députation, le méâd, suivant l'expression consacrée, avait été envoyée par l'agha Abd El-Kader ben Amar, pour apporter aux dissidents une promesse d'aman général, s'ils rentraient de suite à Ouargla. Il était parti à la fin de novembre et, après un court séjour chez les Zoua, à Frenta, avait pris la route du Gourara où il resta pour régler différentes affaires jusqu'au commencement de 1878. Vers la fin de janvier seulement, il arriva dans les campements des Medaganat. Tous ceux dont les tentes étaient plus loin, vinrent aussitôt à H.-Mansour où fut fixé le rendez-vous général.

Malgré les instances des Châamba, Mouley Belkheir et Boubeker ben Abd El-Hakem profitèrent seuls de l'aman qui leur était offert. Mariés à la fois dans leur tribu d'origine et chez les Khenafsa, ils préféraient ne pas conserver autour d'eux une famille trop nombreuse, et tenaient d'ailleurs à ramener chez les Châamba les fils de leurs premières femmes pour les faire élever selon les traditions de la tribu. Ils se décidèrent donc à revenir momentanément à Ouargla avec l'intention bien arrêtée d'abord de retourner un peu plus tard au Gourara où restaient les autres enfants et partirent avec le méâd à la fin de mars.

ben-Saïd, parmi lesquels Mohammed ben Ahmed ben Brahim, Mohammed ben Mabrouk, Belkheir ben Salem, Lakhedar ben Bou Rahela, Ahmed ben Aïssa, tous des Deboub et des Oulad-Sidi-Abdallah.

Quant aux autres Medaganat, la vie aventureuse qu'ils menaient leur convenait, et ils ne se souciaient pas d'y renoncer : elle tenta, d'ailleurs, l'un des Châamba venus pour les ramener, Ahmed ben Aïssa, qui resta avec eux.

Avant le départ du méâd, il s'était produit un incident qui causa une certaine émotion chez les Khenafsa.

Parmi les chameaux razzés sur les Ifoghas dans le courant de l'été se trouvaient quelques bêtes volées en Tunisie par des Châamba-Guebala d'Ouargla et du Souf qui les avaient confiées à Terezokh. Ces indigènes demandèrent aux Medaganat de les leur rendre, et, n'ayant pu l'obtenir, partirent au nombre de six (1) pour se faire justice eux-mêmes.

Leur projet primitif était de razzer les Medaganat mêmes. Mais en arrivant au medjebed d'In-Salah à El-Goléa, ils apprirent, par une guelfa de Mouadhi, que le kabbar d'hiver, la grande caravane d'esclaves était partie quelques jours auparavant pour le Gourara et ne devait pas être loin.

Les gens du Touât envoient tous les ans à Timbouctou deux caravanes, dont l'une revient à la fin d'été, l'autre en hiver. Elles ramènent plusieurs centaines d'esclaves, des femmes et des enfants surtout. Ceux qui sont achetés par les ksour de Reggan, de Bonda, de Timmi-Tamentit et les tribus de l'Ouest quittent le medjebed d'In-Salah à la sortie du Bâten d'Ahent et sont dirigés sur Sali. Les autres arrivent à In-Salah, d'où l'on envoie au Gourara tout ce qui ne reste pas dans le pays même. La route étant en général assez sûre entre les deux points, l'escorte de la caravane ainsi formée est peu nombreuse, d'autant plus que pour éviter les frais de transport, les esclaves portent eux-mêmes une partie de leurs vivres,

(1) Mohamed ben Younès des Oulad-Feredj du Souf; Hamoua ben Mohamed ben Lessoued, Bou-Hafs ben Rahila des Oulad-bou-Saïd; Bidoun ben Abd El-Kader ben Sliman des Doui; Mansour ben Ahmed ben Lekhal et Souah ben Maatallah des Oulad-Zid.

et que le convoi est ainsi restreint au strict nécessaire. Les tourbillons de poussière qui signalent l'approche de cette caravane, qui comprend jusqu'à 300 ou 400 nègres, lui ont fait donner au Gourara le nom de kabbar.

Celle qui avait été indiquée à Mohamed ben Younès, le khebir du rezzou et à ses compagnons, était composée presque exclusivement de négresses au nombre de 300 environ. Elle offrait aux Châamba une proie facile. Ils se décidèrent donc à la poursuivre et la rejoignirent dans l'oued Mguiden, à une forte journée de marche d'El-Aggaïa, au moment où elle venait de s'arrêter pour camper. Ne sachant au juste à quelle force ils pourraient avoir affaire, ils arrivèrent paisiblement et cherchèrent à donner le change sur leurs projets, en proposant leur service comme escorte. Mais, sans compter les Khenafsa et les marchands de Timimoun qui n'eussent pas été en état d'opposer une résistance sérieuse, l'escorte comprenait deux Oulad-Ba-Hammou qui ne se laissèrent pas prendre à cette ruse. Sur leur conseil, un mehari des Khenafsa partit à toute allure pour chercher des secours, et, en même temps, on promit aux Châamba, afin de les faire patienter, quelques négresses pour reconnaître l'offre qu'ils avaient faite de conduire le kabbar juqu'à destination, sous prétexte de le protéger contre toute agression. Le mehari ne tarda pas à rencontrer quelques campements, et, de proche en proche, la nouvelle que la caravane se trouvait sous le coup d'une attaque imminente se répandit, grossie par la distance jusqu'aux derniers ksour du Gourara.

Les Medaganat, avec les chevaux des Oulad-el-Arbi et une cinquantaine de mehara des Khenafsa, partirent les premiers. Ils arrivèrent un peu avant le lever du jour. Réveillés par le tumulte de leur course, Mohamed ben Younès et les siens essayèrent de s'enfuir, mais ils ne réussirent à s'échapper qu'en abandonnant quatre de leurs mehara, et après avoir vu tomber l'un d'entre eux, El-Bidour ben Abd El-Kader, tué d'un coup de fusil pen-

dant qu'on les poursuivait. La caravane, qu'une nombreuse fezzâa des ksour du Gourara et tous les goum de Timimoun venait aussi secourir, se mit en marche aussitôt et arriva le lendemain à destination sans autre incident.

Pendant ce temps, les cinq Châamba survivants avaient été se réfugier dans le mâader d'El-Aggaïa. La falaise de la Hamada du Tademaït qui domine tout l'oued Mguiden forme, au débouché de l'oued Afflissaz, de l'oued Adreg et de quelques ravins moins importants, un vaste demi-cercle que ferme en partie, vers l'Ouest, la haute gara d'El-Aggaïa. Les Châamba espéraient pouvoir y surprendre quelque caravane des Khenafsa se rendant au Tidikelt. Mais, après quelques jours d'attente, deux d'entre eux, Mohamed ben Younès et Bou Hafs ben Rahiba, se décidèrent à aller razzer près des ksour. L'un des mehara avait été abattu faute de vivres. Ils emmenèrent l'autre et arrivèrent ainsi près de Berrian, petit ksar situé à l'est de Timimoun, presque dans l'Erg, où ils se cachèrent d'abord. A la tombée de la nuit, ils se rapprochèrent de l'oasis, et découvrirent presque aussitôt un certain nombre de chameaux que cinq Khenafsa rassemblaient pour les ramener aux tentes. A la vue des Châamba, trois de ceux-ci se sauvèrent; les deux autres leur firent face, mais l'un d'eux reçut, au premier coup de fusil, une balle dans la tête, et le second prit à son tour la fuite. Mohamed ben Younès et Bou Hafs se dépêchèrent alors de réunir les chameaux les plus rapprochés et de battre en retraite. Ils en emmenaient trente-cinq, dont quatre aux Medaganat. Ceux-ci, qui étaient campés dans le voisinage, partirent à leur poursuite quelques heures après, et les rejoignirent à Hassi-el-Botmaïa. Mohamed ben Younès se sauva d'un côté, Bou Hafs ben Abd El-Kader de l'autre, laissant là tous les chameaux, et, le lendemain soir, vinrent rejoindre leurs compagnons à El-Aggaïa. La nuit même, les Medaganat, qui n'avaient pas abandonné la poursuite, y arri-

vèrent à leur tour, et, en se réveillant au point du jour, les Châamba purent constater qu'ils étaient cernés par une force dix fois plus nombreuse. Ils se rendirent aussitôt.

La mort du khanfousi importait peu, somme toute, aux Medaganat, et ils avaient intérêt à ne pas s'aliéner les Châambas d'Ouargla et du Souf. Ils se contentèrent donc d'exiger de Mohamed ben Younès et de Bou Hafs, qui eussent pu être l'objet de mauvais traitements au Gourara, la promesse qu'ils retourneraient chez eux, et les remirent en liberté, en leur rendant leur mehara avec quelques vivres. Quant aux trois autres, ils les emmenèrent à leurs campements, et, après les avoir largement hébergés pendant quatre jours, les renvoyèrent à leur tour, en leur donnant un chameau de choix.

A part ces incidents, les Medaganat passèrent l'hiver et le printemps comme l'année précédente. Ils se dispersèrent pour la récolte du lloul, sans toutefois se rapprocher de l'oued Mguiden, et, à l'été, revinrent au Gourara.

A la fin de juillet, ils se décidèrent à aller razzer du côté de l'oued Zergoun. Tous prirent part à l'expédition, qui partit de Beni-Abbès, ksar situé au nord d'El-Hadj-Guelman. Elle comprenait, avec les Oulad-Sid-el-Arbi, quarante-cinq mehara, dont les derniers rejoignirent à H.-Ali, à trois journées de marche de Beni-Abbès, où, suivant l'habitude en pareil cas, le rezzou fit séjour pour attendre les retardataires. De là, suivant la ligne d'eau qui conduit au Djebel Amour, les Medaganat arrivèrent à l'oued Zergoun en cinq jours, par El-Mengoub, El-Kert, Rourta, Aïn-Teta, El-Gossa et El-Menia.

Il avait plu peu de temps auparavant, et de nombreux redir s'étaient formés dans l'oued Zergoun. Quelques tentes des Laghouat-el-Ksel en avaient profité pour séjourner plus longtemps dans ces parages. Aussi de nombreuses traces de chameaux furent-elles bientôt relevées, et, en les suivant, le rezzou arriva près de la gara d'Oum-Negtâa, au pied de laquelle se trouvait une

petite nezla. Les chouaf la découvrirent vers trois heures de l'après-midi, et le gros du rezzou les rejoignit bientôt. Les tentes ne paraissaient être occupées que par des femmes, et quelques chameaux, gardés par un berger, paissaient tout près de là. Les Medaganat les enlevèrent d'abord sans s'occuper de celui-ci, puis revinrent à la nezla qui comprenait en tout cinq tentes. Outre les femmes, ils y trouvèrent un vieillard, et un homme, que Abd El-Kader ben Nasseur, l'un des Laghouat-el-Ksel du rezzou, reconnut pour son neveu. Les tentes furent quand même pillées ; du moins chacun prit ce qu'il voulut en fait de vivres, d'armes, etc., puis la harka se remit en marche vers le Nord. Le lendemain au soir, au moment où elle allait camper, ses chouaf signalèrent tout à coup un cheval sur une haute gara. C'était, à n'en pouvoir douter, un éclaireur du poste de Tadjerouna qui n'était pas très loin. Les Medaganat jugèrent donc prudent de ne pas s'aventurer au delà. Déjà, la veille au soir, ils avaient aperçu de nombreux feux sur les pentes méridionales qui limitent les hauts-plateaux, assez près par conséquent, et de fort contingents pouvaient être rapidement réunis pour les poursuivre, une fois l'alarme donnée.

Du point où ils s'étaient arrêtés, ils revinrent sur leurs pas jusqu'à Oum-en-Negtâa. Les tentes razzées l'avant-veille s'y trouvaient encore ; on acheva de les piller : tous les tapis, les vêtements, les grains qu'elles renfermaient furent chargés sur les chameaux ainsi que les meilleurs flidj.

Enfin, les Oulad-Sid-el-Arbi capturèrent une négresse qui avait réussi à se cacher la première fois. Elle est encore actuellement chez les enfants de Sidi Zoubeir.

D'Oum-en-Negtâa, le rezzou suivit sa première route jusqu'à El-Menia, où le neveu d'Abd El-Kader ben Nasseur, gardé jusque-là comme prisonnier, fut remis en liberté. Puis, cinq mehara continuèrent leur marche sur le Gourara avec la prise, pendant que les quarante autres

obliquaient à l'Est pour aller couper le medjebed du Mzab.

Toute cette partie du Sahara sert de parcours aux Larbâa de Laghouat et aux Oulad-Yacoub du djebel Amour, pendant l'hiver. Ils s'y dispersent avec leurs innombrables troupeaux, et, si les vols sont alors fréquents de ce côté, un rezzou ne pourrait s'y risquer sans s'exposer à être bientôt poursuivi par 300 ou 400 cavaliers. Mais, dès qu'arrive la fin du printemps, tous ces nomades remontent vers le Nord, et cette région devient l'une des plus désertes de l'Algérie.

Les Medaganat n'avaient donc rien à craindre et pouvaient marcher lentement, d'autant plus que de nombreux rhedir leur permettaient de ne pas s'inquiéter du manque d'eau. L'immense plaine qu'ils suivaient s'étend de l'oued Zergoun jusqu'au bas-fond de l'oued Rhir. Elle est parsemée de daïat, couvertes de bethoum séculaires, qui y maintiennent une certaine fraicheur, et dont les ombrages touffus servent de refuge pendant l'été à des troupeaux de gazelles, qui comptent parfois plus de cent têtes. Aussi le rezzou mit-il à profit la tranquillité du pays pour chasser, toutes les fois que l'occasion s'en présentait. En quelques jours, les Medaganat tuèrent ainsi plus de soixante gazelles, dont vingt en une seule après-midi. La journée, il est vrai, avait été étouffante, et ces animaux, tapis sous des buissons de jujubiers au pied des bethoum, se laissaient facilement approcher. Le soir même, un orage d'une violence extrême se déclara tout à coup, et, pendant deux jours, une pluie torrentielle força le rezzou de s'arrêter dans une daïat de grands arbres, en attendant que le terrain fût assez sec pour que les mehara pussent marcher. Il repartit alors, et, environ quinze jours après son départ d'Oum-en-Negtâa, arriva au puits de Zebbacha, sur la route du Mzab au Djebel Amour.

Ces puits sont situés dans une vaste dépression, où les eaux viennent s'accumuler par un grand nombre de ravins. Tout le bas-fond était alors transformé en un immense lac, près duquel campa la harka.

Le lendemain matin, au lever du soleil, les chouaf aperçurent deux fortes caravanes, qui arrivaient du Sud par la route du Mzab. Sautant aussitôt à mehara, les Medaganat se dirigèrent de ce côté en deux bandes, dont l'une marcha directement sur les guefla, pendant que l'autre allait les prendre à revers.

Toutes deux étaient de la tribu des Oulad-Yacoub. Elles revenaient au Djebel Amour avec quelques tissus de laine et des dattes. L'une d'elles comprenait environ cinquante chameaux, avec dix hommes et deux femmes; l'autre quarante chameaux, avec huit hommes et une femme. Elles se réunirent rapidement en voyant les Medaganat, dont le premier groupe arrivait au grand trot, et, arrètant leurs chameaux sur place, se mirent sur la défensive. Mais les Oulad-Yacoub se trouvaient dans une dépression qui les empèchaient de voir en arrière d'eux : surpris par l'attaque de la bande qui les avait tournés, ils s'enfuirent sans résister. Cette panique leur fut doublement funeste. Ils passèrent à portée des premiers assaillants, qui leur tuèrent trois hommes et en blessèrent trois autres. Parmi ceux-ci se trouvait un enfant, qui n'avait pour toute arme qu'un couteau. Serré de près par Abd El-Kader ben Nasseur, des Laghouat-el-Ksêl, il le renversa d'un coup dans la poitrine et allait l'achever, quand il tomba à son tour frappé d'une balle.

Les femmes s'étaient enfuies en même temps que les hommes : l'une d'elles, assez jeune, était restée sur un chameau qui l'emporta dans une course furibonde. Elle s'était cramponnée après les montants du bât, et se trouvait déjà assez loin, quand les Medaganat s'en aperçurent. L'un d'eux, Mohamed ben El-Hadj, se mit à sa poursuite. Il finit par la rejoindre, et, après l'avoir dépouillée de ses bijoux et d'une partie de ses vêtements, ramena son chameau. Quelques-uns des Oulad-Yacoub tombèrent de même entre les mains des

assaillants, qui leur enlevèrent leurs armes et leurs burnous, puis les relâchèrent.

A 9 heures du matin, tout était terminé, et la harka battit aussitôt en retraite, emmenant quatre-vingt-six chameaux avec leurs charges.

Les Oulad-Sid-el-Arbi avaient, en outre, trouvé dans un tellis un sac de peau contenant 8 ou 900 francs, sur les indications d'un prisonnier, et s'en étaient emparés. Ils le nièrent cependant, et, leur rang ne permettant pas aux Medaganat de trop insister, les choses en restèrent là pour le moment.

Deux jours après avoir quitté Zebbacha, le rezzou rencontra un campement de six à sept tentes. C'étaient des Berezga, qui revenaient à Metlili après un long séjour dans le sud de la province d'Oran. Le chef de ce groupe, Cheikh ben Souilem, s'était écarté à la recherche d'un chameau. Il se trouvait, d'ailleurs, momentanément presque seul à la nezla, les autres hommes ayant été chercher du grain dans le Djebel Amour.

Les Medaganat se jetèrent donc sur les tentes, et les pillèrent rapidement : tapis, grains, bijoux de femmes, argent; ils enlevèrent tout ce qui leur parut valoir la peine d'être pris, puis se sauvèrent aussitôt, sans chercher les chameaux, craignant qu'il y eût d'autres campements dans les environs. Le surlendemain, quelques mehara du rezzou, qui marchaient en avant, aperçurent sur leur droite une forte caravane qui venait du Nord-Ouest, obliquement à leur propre route.

Tout le monde se précipita pour l'entourer; mais l'arrivée de deux cavaliers à cheval, qui se préparaient à charger, pendant que de nombreux indigènes à pied, tous armés, réunissaient les chameaux à l'abri d'une gorge escarpée, ralentit un moment l'attaque, et, presqu'au même moment, on se reconnut de part et d'autre.

Les deux cavaliers étaient Brike ben Cheikh des Mouadhi et Cheikh ben Abd El-Hakem des Châamba d'Ouargla, qui n'avait pas encore fait sa soumission

depuis 1871, et campait au Gourara. Ils revenaient, l'un et l'autre, des ksour du sud oranais avec un certain nombre de Mouadhi. Les Medaganat avaient donc affaire à des amis, et, se joignant à la caravane, ils continuèrent leur route avec elle.

Ils apprirent alors par Cheikh ben Abd El-Hakem que les goum des Oulad-Yacoub et de Tadjerouna les avaient vivement poursuivis après la razzia d'Oum-en-Negtâa. Le cavalier qu'ils avaient vu sur une gara faisait bien partie d'un poste de chouaf et avait donné l'alarme. Près de 200 chevaux étaient aussitôt partis dans cette direction, et, suivant les traces du rezzou, les mieux montés étaient rapidement arrivés à la nezla des Laghouat-el-Ksêl, le soir même du second pillage. Mais, n'ayant pas de convoi, ils ne purent pas pousser plus loin, faute d'eau et de vivres.

Le lendemain de leur rencontre avec les Mouadhi, les Medaganat furent rejoints par Cheik ben Souilem, qui venait réclamer ce qu'on lui avait pris. Après une discussion assez vive, et sur les instances de Brike ben Cheikh et de Cheikh ben Abd El-Hakem, ce qui lui appartenait personnellement lui fut rendu. Mais il ne put obtenir la restitution du butin fait sur les autres tentes de sa nezla.

Trois jours après ce dernier incident, le rezzou rentra dans ses campements à Hahea. Il se produisit à ce moment quelques difficultés pour le partage du butin.

Les Oulad-Sid-el-Arbi niaient toujours avoir pris un sac d'argent à Zebbacha. Néanmoins, le plus grand nombre des Medaganat n'ajoutaient qu'une médiocre confiance à leur parole, et, pour les punir, on leur refusa la reziza qui leur était habituellement donnée. Ils menacèrent alors de se retirer, et, comme leurs chevaux pouvaient, à un moment donné, fournir un appoint précieux, Ahmed El-Ahouar et Salem ben Chraïr finirent par décider leurs compagnons à exiger simplement le serment de ceux des Oulad-Sidi-Cheikh sur lesquels

pesaient plus particulièrement les soupçons, et à se contenter de cette preuve de conviction. Tous ayant juré, on leur donna la reziza. Les Oulad-Sid-el-Arbi eussent pu se formaliser de cette marque de défiance, si elle n'avait été fondée en réalité ; car le fait qu'on leur reprochait était exact ; aussi, ces difficultés n'eurent-elles aucune suite.

L'été approchait de sa fin au moment du retour de la harka, et la récolte des dattes commença presque aussitôt : les mois suivants s'écoulèrent donc sans nouvelle expédition jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Un certain nombre de tentes des Oulad-Sidi-Cheikh étaient venues pendant l'automne se grouper autour des Oulad-Sid-el-Arbi, à la suite de dissentiments avec les Doui-Menia, chez lesquels elles se trouvaient avec Si Kaddour : c'étaient surtout des Laghouat-el-Ksel, et, avec eux, quelques Zoua, ainsi que des Oulad-Sidi-Lezgheur et des Oulad-Ziad.

Prenant pour prétexte la mort d'un Abid de Metlili, Mohammed ben Tabeb Belgacem, tué assez longtemps auparavant dans le Sud-Ouest par les Oulad-Mouleit ou les Touareg, les nouveaux venus proposèrent d'organiser une harka dans cette direction. Les Medaganat, toujours disposés à partir en expédition, accueillirent cette ouverture avec empressement, et le rezzou se mit en route vers la fin de novembre.

Il comprenait seize chevaux des Oulad-Sid-el-Arbi et de leurs gens, une dizaine de mehara fournis par ceux-ci, et vingt-cinq des Medaganat avec quarante-cinq chameaux de bât, sur le pied de deux par cheval et de un par deux mehara.

De Hahea, il se dirigea vers le ksour de l'Aouguerout jusqu'à Bel-Ghasi, et, gagnant ensuite Bouda, suivit la ligne des oasis du Touat jusqu'aux environs de Sali.

Le projet primitif était de s'engager dans l'Erg, à l'ouest de Bouda, pour aller razzer les Oulad-Mouleit. Mais, d'après des renseignements fournis par une caravane de Beraber, ceux-ci se trouvaient près des ksour de l'oued Messaoura, dont la proximité eût rendu une attaque dangereuse. Les Medaganat prirent donc la route du Ahaggar par le Touat : elle était peut-être trop fréquentée, mais avait cet avantage que le rezzou pouvait compter chaque jour sur l'hospitalité intéressée des ksour près desquels il s'arrêtait. A Sali seulement, district très populeux, dont les habitants, Chorfa d'origine marocaine, sont d'humeur belliqueuse et jouissent dans le Sahara d'une certaine réputation de bravoure, les dispositions de la population forcèrent la harka à s'écarter assez loin.

Laissant à l'Ouest les oasis qui sont situées dans un bas-fond dominé par de hautes berges, le rezzou vint passer le long des dunes élevées, qui s'étendent vers le Sud, et où paissent parfois les chameaux des ksour. En s'y engageant, la harka en trouva quatre, qui furent pris avec le berger. Mais, pendant la nuit, le frère de cet indigène s'introduisit dans le camp pour le délivrer, et la hardiesse dont il avait fait preuve causa un certain étonnement aux Medaganat, qui, en partant, le matin, se décidèrent à les mettre tous les deux en liberté, en leur rendant trois des chameaux enlevés. Le quatrième avait été mangé le soir même.

Les gens de Sali, prévenus par un autre berger, qui avait vu de loin passer le rezzou, s'étaient mis à sa poursuite avec un goum d'une vingtaine de chevaux et un grand nombre de fantassins ; mais, les traces leur ayant permis de voir qu'ils avaient affaire à forte partie, ils s'arrêtèrent en rencontrant les deux prisonniers.

La harka était, d'ailleurs, partie de bonne heure, et se trouvait déjà loin. A la nuit, elle vint camper au sud d'Akabli, au débouché de l'oued Arak, qu'elle suivit ensuite jusqu'au Tanezrouft d'Ahent.

Tournant alors au Sud-Est, elle longea le Bâten, et s'engagea dans la grande plaine déserte qui le sépare du Mouydir, en se dirigeant vers les puits du Tirhedjert.

Quand elle arriva à ceux de Tifezort, près de la koubba de Mouley El-Hassan, les traces de chameaux, rares jusque-là, devinrent assez nombreuses. Elles étaient fraîches; les campements, par suite, ne devaient plus se trouver loin.

On fit donc ferrer tous les chevaux qui en avaient besoin, et, après une halte de quelques heures, le rezzou reprit sa marche, précédé par le chouaf. A la nuit, aucun nouvel indice n'avait encore été découvert.

Les Touareg, dont les tentes de peau ont à peu près la couleur du sol, campent en général au pied des plateaux rocheux qui longent les grandes vallées de leur pays. Ils laissent leurs chameaux dans les oued, qui sillonnent ces massifs tubulaires de failles étroites et profondes, sans s'aventurer jamais en pays découvert. Leurs campements sont donc assez difficiles à découvrir.

Aussi, la harka résolut d'explorer complètement la région où elle se trouvait avant de s'engager plus loin, et onze mehara furent détachés avec trois chevaux à cet effet, pendant que leurs compagnons se préparaient à les rejoindre au premier signal.

Quelques heures après le départ des éclaireurs, une masse noire, qu'on pouvait prendre de loin pour une troupe de mehara en marche, parut à l'horizon.

L'air, extrêmement sec dans cette partie du Sahara, conserve toujours une transparence qui donne aux objets lointains une netteté de contours souvent trompeuse. Tout le monde dans le rezzou crut à l'arrivée d'une harka du Ahaggar, et, craignant que leur propre expédition ne fût son objectif, beaucoup étaient d'avis de battre en retraite; mais les Oulad-Sidi-Lezghem, moins prudents parce qu'ils connaissaient moins le pays, partirent, sans vouloir rien entendre, au devant de l'ennemi supposé. Les Oulad-Sidi-el-Arbi avec tous leurs gens les suivirent, et entraînèrent ainsi les Medaganat.

Après trois heures d'une course rapide, tout le rezzou, qui avait bientôt rallié les chouaf, arriva assez près des

Touareg pour que, de part et d'autre, on pût se reconnaître. La masse, qui de loin avait été prise pour des mehara, était une très forte caravane des Isakhamaren, qui allaient vendre à In-Salah du riz du Soudan et un troupeau de 5 à 600 moutons, avec quelques ânes.

En voyant arriver les assaillants, les gens de la caravane, qui ne savaient pas à combien d'ennemis ils avaient affaire, s'engagèrent dans les éboulis rocheux qui dominent au Sud la plaine de Tirhedjert. Ils étaient une vingtaine, et la supériorité que leur donne l'habitude de la montagne pouvait leur permettre de résister à des forces assez importantes. Mais, avant que leur convoi n'eût pu pénétrer dans l'étroit sentier qu'ils lui faisaient prendre, les seize cavaliers des Oulad-Sidi-Cheikh, devançant les mehara, tombèrent sur la queue du troupeau de moutons et le coupèrent en deux.

Quatre ou cinq Touareg, qui chassaient devant eux ces animaux, essayèrent de gagner les rochers, puis, voyant qu'ils n'y réussiraient pas assez tôt, se sauvèrent dans la plaine. Deux d'entre eux, rejoints presque immédiatement, furent tués sur place. En même temps, les Medaganat, qui avaient mis pied à terre, gravissaient la montagne par un chemin plus facile que celui qu'avaient pris les Isakhamaren. Ils avaient, d'ailleurs, jeté leurs burnous, et n'avaient que leurs fusils à la main et leurs sabres sous le bras. Libres de leurs mouvements, alors que les gens de la caravane ne pouvaient faire avancer leurs bêtes qu'assez lentement, ils eurent bientôt pris une position dominante, et, pendant que les cavaliers des Oulad-Sidi-Cheikh avec quelques autres combattants montaient par le bas, ils commencèrent d'en haut une fusillade nourrie.

Très braves, lorsqu'ils sont attaqués d'assez près pour ne pouvoir prendre la fuite, les Touareg se précipitèrent sur les assaillants et engagèrent une lutte presque corps à corps; mais ils avaient le désavantage des armes, du nombre et de la position, et, quelques instants après,

quatre autres des leurs tombaient grièvement blessés ou morts. Messaoud ben Chraïr en avait abattu un, au moment où il allait lui décocher sa lance, et un fils de Kaddour ben Ali ben Lechcheb, qui s'était joint au rezzou, en tua, d'un coup de fusil à bout portant dans la figure, un second qui levait déjà son sabre pour le frapper.

Les Medaganat auraient tout massacré sur place, sans leur passion du pillage, toute puissante sur eux. Dès qu'ils furent maîtres du terrain, ils se précipitèrent sur le convoi, chacun cherchant à s'emparer du plus grand nombre de chameaux possible, éventrant les charges pour les fouiller. Profitant alors du désordre, des rixes bruyantes qui se produisirent entre les pillards, les Touareg s'enfuirent, sans qu'on songeât à les poursuivre. Seul, un vieux Targui était resté là, appuyé sur sa lance à l'écart, pendant tout le combat, auquel il n'avait pas pris part. Il attendit impassible que le pillage fût fini, puis vint demander aux vainqueurs de quoi panser les blessés. On lui donna un couteau pour débrider les plaies, du linge, du beurre et de l'eau.

Mais cinq des Isakhamaren mis hors de combat étaient mortellement atteints, et ne tardèrent pas à expirer; les soins furent inutiles pour ceux-ci, et ne profitèrent qu'à un seul blessé, pour lequel il réussit encore à obtenir un chameau, et qu'il emmena aussitôt.

D'après les renseignements fournis par ce Targui, les campements les plus rapprochés se trouvaient fort loin dans le Sud.

La harka passa sur le théâtre de la lutte le reste de la journée, puis, le lendemain matin, continua à s'avancer vers le Ahaggar, pendant qu'une quinzaine de mehara prenaient la route du Nord avec le butin.

Au bout de trois jours de marche forcée, presque sans halte, elle atteignit les puits d'Inghebire : toutes les tentes, fort nombreuses dans les environs, venaient de décamper à la nouvelle de l'affaire de Tirhedjert, et pousser plus loin eût été dangereux, puisque les Touareg

étaient maintenant sur leurs gardes. Il n'y avait plus qu'à battre en retraite, ce qui fut fait.

Cette marche rapide n'avait été signalée que par un seul incident : la jument d'un des Oulad-Sid-el-Arbi, pleine et presque à terme au moment du départ d'Hahea, fut prise de douleurs. Son propriétaire s'arrêta, juste le temps nécessaire pour la laisser mettre bas; puis, abandonnant là le poulain, il rejoignit ses compagnons.

Cinq jours après avoir quitté Inghebire, le rezzou retrouva son convoi dans l'oued Arak au débouché du Mouydir. De là par Aïne-Milok, il arriva sans encombre à Aouinat-Sissa sur la route d'In-Salah à Aoulef, et se rendit ensuite à petites journées au Gourara par Kseirat, le puits d'Oukert sur l'oued Maoua et l'Aouguerout, où ils rencontrèrent les Khenefsa, qui, ayant appris le succès de la razzia, venaient au-devant des Oulad-Sidi-Cheikh et des Medaganat.

Le partage du butin fut fait alors, sur le pied de deux chameaux et dix moutons par cheval, un chameau et cinq moutons par mehari, sans compter les chargements de la caravane et les ânes. Les moutons étaient beaucoup plus nombreux au départ, mais il en avait été mangé une grande partie en route.

Bien que la retraite de la harka n'eût pas été inquiétée, les Touareg l'avaient cependant poursuivie. Tous les campements des Taïtok, des Kêl-Rhêla, des Kêl-Ahamellel et une partie des Iboguelan se trouvaient dans un rayon de un à deux jours au sud d'Inghebire. Quatre ou cinq cents mehara se réunirent rapidement, et se dirigèrent vers le théâtre du combat de Tirhedjert. Là seulement, ils retrouvèrent les traces de la harka, celle du parti qui s'était avancé jusqu'à Inghebire ayant été effacée par un violent coup de vent. Ils n'avaient, d'ailleurs, pas suivi cette piste, qui était restée à leur droite et assez loin.

Les traces de Tirhedjert étaient déjà vieilles de six à sept jours au moment de leur arrivée; les Touareg

supposèrent naturellement que la harka s'était enfuie rapidement, et conclurent qu'ils pourraient difficilement les rejoindre. D'autre part, ils ne savaient pas au juste à qui ils auraient à faire, la présence de seize chevaux ne leur permettant pas de croire que les Medaganat étaient les auteurs du coup de main. Ils admirent donc assez facilement l'hypothèse émise à ce sujet par un Chambi, El-Madani, qui, campé avec eux, les avait accompagnés.

Cet indigène avait reconnu les traces de plusieurs mehara du rezzou qu'il connaissait. Il entreprit donc, pour soustraire ses compatriotes à la vengeance des Touareg, de démontrer à ceux-ci qu'ils avaient affaire à une avant-garde, aux chouaf de Si Kaddour ben Hamza, auquel on prêtait depuis longtemps l'intention de venir razzer au Ahaggar avec ses Zoua et les goums des Béraber, des Doui-Ménia et des autres tribus de l'oued Guir. Comme, somme toute, il n'y avait là rien d'impossible, les Touareg n'allèrent pas plus loin, et revinrent à leurs campements, où le vieux Targui, qui avait emmené son compagnon blessé, venait d'arriver. Ils apprirent alors ce qui en était réellement, mais trop tard pour reprendre la poursuite.

LE CHATELIER.

(A suivre.)

AFRICA ANTIQUA

LEXIQUE DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE DE L'ANCIENNE AFRIQUE

A la mémoire de MORCELLI,
AUTEUR DE L'AFRICA CHRISTIANA

ALGERIA ANTIQUA

Numidie, Maurétanie Sitifienne, Césarienne et Maurétanie Tingitane

(Suite. — Voir le N° 175)

B

Babba. — Ville de la Mauritanie Tingitane, dont l'empereur Auguste (29 avant l'ère chrétienne, 14 après) fit une colonie sous le nouveau nom de *Colonia Julia Campestris Babba ;* elle était, d'après Pline, dans l'intérieur des terres, à 40,000 pas (59 kilomètres) de l'embouchure du Lixus, l'*Oued El-Kous* (la rivière de l'Arc) des Arabes. Cette indication de Pline est un peu vague ; car elle permet difficilement de retrouver le site de Babba, et en effet, je ne crois pas qu'on l'ait encore déterminé. Dans le lexique géographique qui accompagne la carte de M. Nau de Champlouis, on indique comme son synonyme un lieu appelé *Narouja* (Marok), avec un point

d'interrogation et cette indication : qu'elle est dans le bassin du Lixus. Cela m'engagerait à placer Babba sur la route de Tingi (Tanger) à Fès ou vers l'Atlas central, à 59 kilomètres de l'embouchure de l'Oued El-Kous, à droite ou à gauche de cette rivière, et à 23 kilomètres en ligne droite de K's'ar El-Kebir. Mais tout ceci ne peut guère servir qu'à guider les investigations.

Babiba ou *Babiga.* — Ville de le Libye maritime, au delà des limites australes de la Tingitane, par 13° de latitude et 10° 30' de longitude d'après Ptolémée, ce qui la place entre le *Magnus Portus* ou la Mar Pequeña et l'*Arsinarium Promontorium* ou le cap Bojador de nos jours. On ignore complètement et son site précis et ses destinées.

Babila. — Ville maritime de la Gétulie, d'après Polybe, sur la rive méridionale de ce port, auquel son étendue avait fait donner le nom de Grand Port, *Portus Magnus.* C'est Polybe qui nous donne ce renseignement, mais je n'ai pas pu retrouver l'endroit de son ouvrage où il se trouve. Avis aux lecteurs des *Histoires.* Il y avait une ville d'Arménie portant aussi ce nom de *Babila.*

Babra. — On ne trouve aucun vestige de ce nom dans les géographes ou les écrivains anciens, mais nous savons par la Notice que cette localité appartenait à la Numidie. Où était-elle ? C'est ce que nous ignorons encore. Seulement l'histoire ecclésiastique nous apprend qu'elle fut la résidence de deux évêques, dont l'un assista à la Réunion de Carthage, en 484, et comme il n'en est plus question ensuite, on peut croire qu'il mourut en exil. Le second, Leporius, y fut envoyé par Hunérik, en 484.

Bacanaria. — Ville de la Mauritanie Césarienne, d'après la Notice et siège épiscopal dont le titulaire Pal-

ladius, se rendit, en 484, à Carthage sur la demande du roi Hunérik qui, ensuite, l'envoya en exil ainsi que beaucoup d'autres. — On ignore où était Bacanaria. Morcelli a cru en découvrir un indice dans le cap *Cannarum* (le Cap des Roseaux) qui, d'après lui, fut d'abord appelé *Promontorium Vacanarum,* entre Rusaddir et les Sex Insulæ (les Six îles), sur les côtes Nord de la Mauritanie Tingitane. Mais d'abord, il eût fallu montrer qu'il y avait là les ruines d'une ancienne ville, et autre difficulté, cette ville ne se serait pas trouvée dans la Mauritanie Césarienne. Il est vrai que l'ingénieux écrivain fait remarquer que la Tingitane n'était pour ainsi dire qu'une partie de la Césarienne ; c'est là une de ces subtilités qui ne font que trahir avec plus de force la faiblesse du raisonnement : la Tingitane a toujours été regardée comme parfaitement distincte de la Césarienne.

Bacuatæ, en grec *Bakouatai,* en français *les Bacouates ;* tous mots que l'on peut écrire avec un V, ainsi que le fait Ptolémée, qui du reste donne les deux orthographes, *Ouakouatai* pour *Vakouatai ;* grande tribu de la Mauritanie Tingitane, qui habitait au Nord et au Midi de la rivière Ftout (*l'Oued Tensift* actuel), les côtes et l'intérieur du versant atlantique, la partie la plus considérable étant celle du Nord ; son territoire représentait ce que l'on appelle aujourd'hui le Doukkala, le Chaouïa et l'Abda ; la fraction Sud occupait une partie du Chiadma et de l'Haha. — Pline ne parle pas des Bacouates placés, sans aucun doute, par lui, au nombre des tribus gétuliennes qu'il met de ce côté et dont il cite quelques noms ; celle-ci était probablement alors sans importance. Mais environ un demi-siècle après (l'an 125 de notre ère), Ptolémée la cite deux fois, en lui donnant la place que j'ai indiquée. Elle semble s'y être immobilisée car, plusieurs centaines d'années après, lorsque les Arabes envahirent le Couchant, à la fin du VIIIe siècle, ils les y trouvèrent et entamèrent contre eux une lutte qui se

termina au Xe par leur destruction complète. Ibn Khaldoun, l'historien des Berbères, en raconte tous les incidents, en leur appliquant seulement leur véritable nom, *Berghouata* ou *Berghaouata*. Ce qui prouve que ce sont bien les mêmes que les *Bacouates*, c'est qu'il leur assigne exactement le même emplacement donné par Ptolémée à ces derniers, les plaines du Temsna et cette partie du littoral qui s'étend de Salé et Azemmour jusqu'à Anfa et Asfi. Cette synonymie, que M. Vivien a bien reconnue, nous permet d'expliquer une inscription découverte à Ténès où il est mention des *Baquates*; une fraction des Berghouata se trouvait donc de ce côté. (Voyez L. Renier, *Inscriptions*, n° 3851). On peut lire dans Ibn Khaldoun un chapitre intitulé: *Histoire des Berghouata et de leur empire*, auquel je renvoie. Il appartient au tome IIe de l'*Histoire des Berbers*, p. 125-133, de la traduction de M. de Slane.

Badea, Bâdea, Badia ou *Badel*. — Formes légèrement dissemblables données par les différents manuscrits de Ptolémée, au nom d'une ville de la Mauritanie Césarienne. Le dernier est le seul exact puisqu'on le retrouve deux cents ans après, dans l'*Itinéraire* ainsi orthographié: *Bidil*, les voyelles ayant seules variées. La ville *(polis)* de Ptolémée était devenue un *municipe* lequel se trouvait sur la route de Rusuccurus à Saldæ, à 27 milles (40 kilomètres) de Tigisis et à 40 (59 kilomètres) de Tubusuptus *(Tiklat)*, ce qui le fait correspondre aux ruines situées au-dessous du sommet de Tirecht (301^m), sur la rive droite de l'Ouêd Sebao, près du confluent du Tasîft Boughnî.

Badias pour *Ad Badias*. — Aux Terres brunes (coloriées par l'oxyde de fer foncé) ou aux Palmes, soit que le mot vienne de l'adjectif *Badius, a, um*, ou qu'il ait pour racine le mot grec *Baïs* (branche de palmier), était le nom d'une station de la route de Lambæse à Theveste

par les Aquæ Herculis, à 23 milles (32 kilomètres) de Thabudeos et à 25 (37 kilomètres) de Mediac. Ces deux distances appuyées sur les points qui représentent les localités anciennes, conduisent en un lieu appelé encore aujourd'hui *Badès*, forme arabe du mot *Badias*. Seulement, comme il y a sur la côte du Rîf, au Marok, un autre *Badès*, le premier est souvent appelé *Badès du Zab*, parce qu'en effet il appartient à ce pays. M. de Champlouis avait déjà proposé cette synonymie, mais avec un point d'interrogation. Or, elle ne souffre aucun doute.

Badiath. — Ville de la Gétulie (Sahara Marokain), d'après Ptolémée, qui la place par 17° de latitude et 40° de longitude dans le bassin de Guir, et immédiatement au Nord de sa Métropole, Gira. — On ignore ce qu'est devenu Badiath, la partie du Marok où elle était située n'ayant été, jusqu'à présent, l'objet que d'une grande exploration, celle de M. de Foucauld et M. de Foucauld n'a pu tout voir. — ?

Bagaï. — Ville de la Numidie méridionale, citée par Procope dans la *Guerre Vandalique* (livre II, § 19), à l'endroit où, faisant le récit des opérations de Salomon contre les Maures de l'Aourès, il décrit l'Abigas, sur les bords de laquelle se trouvait Bagaï. A cette époque, c'est-à-dire en 533, elle était en ruines, mais par la suite elle se releva, puisqu'en 255 elle était la résidence d'un évêque, qui eut sept successeurs jusqu'en 484, le dernier ayant été envoyé en exil par le roi Hunerik. Qu'est devenue ensuite Bagaï, c'est ce que nous ignorons; peut-être a-t-elle péri lors de l'invasion arabe? Les débris en existent encore et les Arabes ont élevé, au voisinage, un château-fort auquel ils ont laissé le nom de la ville, en le déformant légèrement; en effet, ils l'appellent *K's'ar Baghghraï*. Cette forme représente peut-être plus exactement le vocable indigène que celle donnée par les

Grecs. J'ai donné la situation de Bagaï au mot *Anatis ;* elle était à 12 kilomètres au Nord-Est de Krenchela. Holstenius et plusieurs autres écrivains l'ont confondu avec *Vaga,* qui appartenait à la Proconsulaire. Cela vient de ce que l'adjectif *Bagaiensis* a quelquefois été écrit *Vagadensis.*

Bagaze. — Localité que Mannert, dans sa *Description de l'Afrique* (2e partie, p. 527), met au nombre de celles qui, en Gétulie, jalonnaient la côte de l'Océan Atlantique, mais je ne sache pas qu'aucun écrivain ancien en ait parlé ; c'est là une de ces erreurs qu'il est si facile de commettre dans les énumérations géographiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mot n'était pas inconnu dans l'antiquité puisque nous connaissons une ville de *Bagaza* dans la grande Arménie ; toutefois il y a loin de là aux rivages Nord-Ouest de l'Afrique.

Bagrada flumen. — Rivière de la Zengitanie que je mentionne ici parce qu'elle a sa source et son cours supérieur en Numidie, 75 kilomètres sur les 300 qui en représentent l'entier développement ; son embouchure est auprès d'Utique. C'est le principal courant de la Tunisie, dont elle traverse la partie septentrionale sous le nom de *Medjerda.* (Voyez la *Tunisia Antiqua*).

Baïanæ (les Baïanes). — C'est sous cette forme plurielle que ce nom apparaît dans la *Notice des Évêchés d'Afrique,* sans que l'on sache s'il s'applique à un groupe particulier de population, une sorte de tribu, ou à une localité formée de deux parties distinctes, circonstance qui faisait donner au mot la forme plurielle, ainsi qu'on en a un exemple remarquable dans *Saldae,* la moderne Bougie. Baïanae a eu trois évêques : un en 349, un second qui assista au concile de Bagaï, en 394, un troisième qui figura à l'assemblée de Carthage, en 411. Qu'est devenu ensuite Baïanae ? C'est ce que nous ignorons, et

son site nous est également inconnu. — Morcelli, au mot Baïanae, se demande s'il ne viendrait pas du grec *Baïs* ou *Baïone,* par lequel on désigne les *palmes* dans cette langue.

Bajurae (les Baïoures). — Ammien Marcellin, racontant dans son *Histoire* (livre XIX, 5), les opérations du comte Théodose contre Firmus, s'exprime ainsi : « Au mois de février suivant (en 373), il était sous les murs de Tipasa. Il occupa longtemps cette position, où il mit en œuvre une tactique qui rappelle celle de Fabius le Temporiseur ; éludant sans cesse tout engagement sérieux avec un ennemi terrible par son acharnement et son adresse aux armes de trait, et attendant le moment de tomber dessus avec avantage. D'habiles émissaires, pendant ce temps, parcouraient en son nom le pays des Bajures *(Bajurae),* des Cantauriens *(Cantaurii),* des Avastomathes *(Avastomates),* des Cataves *(Cataves),* des Davares *(Davares)* et autres tribus circonvoisines, employant, pour obtenir leur concours, tantôt l'argent, tantôt les menaces et tantôt la promesse du pardon des excès précédemment commis............ » — Je crois qu'il faut lire ici *Baniurae* (les Baniures), car déjà, en 125 de notre ère, Ptolémée place de ce côté, au Sud d'Alger et à une trentaine de kilomètres de Tipasa, dans l'Est, ses *Baniuri* ou Baniures.

Ballene Præsidium. — Poste militaire de la Mauritanie Césarienne, situé, d'après l'*Itinéraire d'Antonin,* sur la route de Calama à Rusuccurus (Dellîs), à 20 milles (30 kilomètres) de Castra-Nova (Maskâra) et à 16 milles (23 kilomètres) de Mina (Relizane). Ces distances sont à peu près les mêmes que celles qui séparent *El-Kala'a,* localité indigène de la même route de Maskara (28 kilomètres) et de Relizane (28 kilomètres). Y aurait-il trop de présomption à croire que nous sommes ici devant une synonymie, d'autant plus vraisemblable que la

somme des deux distances données par l'*Itinéraire* est parfaitement exacte, car il y a bien de Maskara à Relizane 36 milles romains ou 56 kilomètres et qu'il n'en est peut-être pas tout à fait de même des deux nombres qui la forment, bien que je n'aie aucun motif d'en infirmer la valeur. — Il y a, à 8 kilomètres au Sud-Ouest de Kala'a, sur une route de cette ville à Relizane, plus directe que la première, un lieu appelé *El-Bordj* (le Fort), en arabe, dans lequel on serait tenté de chercher l'ancien site du Ballene Praesidium, la question des distances de détail ne s'y opposant pas d'une manière plus formelle que pour El-Kala'a. C'est à un examen sérieux des localités à décider la question. — ?

Bambotus flumen.— Le Bambote, d'après Pline (livre V, chap. I), est une rivière du rivage des Æthiopiens Daratites, remplie de crocodiles et d'hippopotames. Cette dernière circonstance, jointe à la place que le Bambote tient dans l'énumération du géographe romain, l'ont fait assimiler avec le *Sénégal* par Bochart, et M. Vivien *(Le Nord de l'Afrique,* p. 386) qui fait remarquer l'heureuse idée qu'a eue l'illustre orientaliste de chercher l'origine du nom du fleuve dans le mot *Behemoth* ou *Bahamoth,* par lequel les Hébreux et les Carthaginois (premiers explorateurs des côtes Nord-Ouest de l'Afrique) désignaient l'hippopotame.

Le Bambote n'appartient pas à la région qui fait l'objet de mes recherches, mais il s'y rapporte indirectement. En effet, l'association des deux mots : *Æthiopiens Daratites*, indique que ces nègres occupaient jadis les bords du Dara, l'Ouèd Dra de nos jours, avant de passer sur ceux du Sénégal inférieur. C'est un renseignement ethnographique intéressant.

Banasa. — Ville de la Mauritanie Césarienne, sur le Subur, fleuve magnifique et navigable dit Pline (livre V, 1), qui la met à 75 milles romains (111 kilomètres) de l'embouchure du Lixus, dans l'Océan, et à 35 milles (52 kilomètres de Volubilis. L'empereur Auguste l'éleva au rang de Colonie, et lui donna le surnom de *Valentia.* La distance de 111 kilomètres donnée par Pline comme étant celle qui sépare Banasa de l'embouchure du Lixus, amène à la bifurcation des deux routes qui conduisent à Fès et à 55 kilomètres en ligne droite, au Nord-Ouest de cette ville, sur la rive droite de l'Ouèd Ouerghât. Là, doivent être les ruines de l'ancienne Banasa.

Baniubae (les Banioubes). — Tribu de la Mauritanie Césarienne, citée par Ptolémée (livre IV, chap. I), qui la place au-dessous, c'est-à-dire au Midi de la région Pyrrhique avec les Negrinsii et les Bakouatae. En tenant compte de toutes les indications qu'imposent les données du géographe d'Alexandrie, on voit que les Banioubes se trouvaient entre l'extrémité Sud-Ouest de l'Atlas et le cours moyen de la Tensift, peut-être aussi un peu sur la rive droite de cette rivière, dans le pays occupé aujourd'hui par les Mtouga et les Rîhamma, et que traverse l'Ouèd Chichaoua, à peu de distance vers le couchant de la ville de Marok. M. Vivien, dans son *Afrique du Nord* (p. 409), regarde le mot *Baniubae* comme une erreur pour *Baniurae,* mais je ne puis accepter cette hypothèse, parce que Ptolémée connaissait parfaitement les Baniures et qu'il se serait aussitôt aperçu de la confusion. Elle eût été très possible si le nom avait toujours été écrit en lettres capitales grecques, parce qu'il y a peu de différence entre le B *(Béta)* et l'R *(Rho),* mais il n'en est plus de même si on emploie les petites lettres de l'écriture courante où le B et l'R sont ainsi figurées (β, ρ), et c'est ce qui a lieu dans la grande majorité des manuscrits. L'opinion de M. Vivien était du reste appuyée sur ce fait qu'à une époque encore récente, du temps de Pline, comme on va le voir, les Baniures occupaient une très grande partie du Marok, où se trouvaient, ainsi que je viens de l'établir, les Baniubae.

M. Félix Amart, l'éditeur du *Pline* de la collection Lemaire, remarque, dans une note (tome II, p. 408, 23), que le mot *Baniurae,* donné pour *Baniubae* dans Ptolémée, lui avait paru quelque peu suspect.

Baniurœ et *Baniuri* (les Baniures), peuple de la Mauritanie Tingitane et de la Mauritanie Césarienne. — Pline, en tête de son livre V, chap. 2, fait remarquer que l'ancienne population de la Tingitane, composée de Maures et de Massæsyles, avait presque disparue à la suite de guerres désastreuses et qu'elle avait fait place à des tribus gétuliennes, aux Baniures et surtout aux valeureux Autololes. Mais, un demi-siècle après, Ptolémée ne connait plus de Baniures ni d'Autololes de ce côté et couvre tout l'espace du nom de tribus, qui n'étaient sans doute que des divisions de celles-ci. — C'est sans aucun doute par mégarde que M. Vivien, dans son *Afrique du Nord,* avance qu'une fraction au moins des Baniures était allée depuis longtemps déjà s'établir sur la Mulucha inférieure *(la Mlouia)* et il renvoie à Pline (livre V, chap. I) et à Ammien Marcellin (livre XXIX, chap. V). Mais j'ai lu avec la plus grande attention le récit des deux historiens latins et je n'y ai rien trouvé qui puisse justifier l'assertion de l'écrivain français. Cependant, le fait en lui-même est très possible, car Ptolémée place ses Baniuri dans les parties Nord du département actuel d'Alger, au Sud de cette ville, dans la Mtidjà. Or, pour arriver là, en venant de la Mauritanie Tingitane, il a fallu nécessairement qu'ils traversassent la Mlouia inférieure, sur les rives de laquelle ils ont pu s'établir quelque temps.

Banturarii (les Bantourares). — Tribu de la Mauritanie Césarienne, une de celles qu'énumère Ptolémée (livre IV, chap. II), et dont ne parlent pas les autres écrivains anciens. En suivant scrupuleusement les indications du géographe grec, on voit que les Bantourares s'étendaient sur la rive gauche du Chélif, depuis l'endroit où il va décrire un coude pour se diriger vers l'Ouest ou vers la mer, jusqu'à la vallée de l'Ouêd Isly, un de ses affluents méridionaux, c'est-à-dire sur tout ce qui représente l'ancien Bach-Aghalik des Djendel et une partie de l'Aghalik de l'Esnam, canton d'Orléansville. Les manuscrits de Ptolémée donnent les deux orthographes : *Bantouraroï* et *Bantourarioï.*

Barbari Promontorium. — Cap de la côte Nord de la Mauritanie Tingitane, sur la Méditerranée, entre l'embouchure de la Taluda et la ville d'Akrath. Il est plus connu sous le nom d'*Oleastrum Promontorium* (le Promontoire des Oliviers sauvages), mot auquel nous renvoyons (Ptolémée, IV, chap. I).

Barce Mons (le mont Barcé). — Pline, en son livre V, 8, énumérant, d'après Polybe, les différents points des côtes Atlantiques de la Mauritanie Tingitane et de la Libye, après avoir mentionné les Scelatites et les Masates, et la rivière Masatat, puis le fleuve Darat, où vivent des crocodiles, ajoute immédiatement après : « Puis un golfe de 616,000 pas (912,757 mètres), formé » par un cap du mont Barcé, cap qui se prolonge à l'Occident, et qu'il (Polybe) appelle *Surrentium;* puis la » rivière Palsus, etc... » — Quand on étudie les localités correspondantes à celles que mentionne ici l'écrivain latin, on reconnaît dans le chiffre 616 milles romains une exagération telle, qu'il ne peut être que le résultat d'une erreur capitale. C'est ce qu'avait très bien vu Gosselin *(Recherches sur la Géographie des anciens,* liv. Ier, p. 115), qui, sans le modifier, le réduit à 96 milles ou 144 kilomètres. Cette distance nous conduit au cap Djouby ; mais j'ai de la peine à croire que ce promontoire effacé représente le cap Surrentium, qui serait bien mieux placé au cap Bojador, un des points les plus re-

marquables des côtes Nord-Ouest de l'Afrique, lequel n'est du reste qu'à 225 kilomètres du cap Djouby.

Basilica Diadumene ou *Diadumeniana* (la Basilique Diaduménienne). — Dénomination qui rappelle la fin malheureuse de Marcien et de son fils, Diadumenianus ou Diadumenus, ce jeune empereur de dix ans, tué en même temps que son père, en 218, et dont Lampride fait un si beau portrait. Cette basilique était dans la partie Nord-Est de la Mauritanie Sitifienne d'après l'*Itinéraire*, sur la route de Saldæ à Igilgilis, à 16 milles (23,708 mètres) de Satafi et à 15 mille (22,226 mètres) de Ficus ; d'après la *Table Peutingérienne* (sect. E) sur la route de Cuiculum à Igilgilis, 27 milles (40 kilomètres de Ficus et à 15 (22 kilomètres) de Choba. Ces différentes distances combinées conduisent à des ruines situées dans la vallée d'un des petits affluents de gauche de l'Ouèd El-Beurd, partie supérieure de l'Ouèd Aguerioun, à l'Ouest du Babor, chez les Beni-Drasen, à 40 kilomètres droit au Nord de Sétif, routes et chemins. Leur exploration nous dira peut être que la basilique fut élevée à la mémoire de l'infortuné Diadumenianus.

Bendena ou *Bendina*. — Ville de l'extrême partie Nord-Est de la Numidie, une de celles qui s'élevaient entre Trabaka (Tabarka) et la rivière Bagrada, la Medjerda. Ptolémée la met par 29° 20 de latitude et 34° 30 de longitude Est, ce qui la place, toutes réductions faites, à 72 kilomètres environ au N.-N.-O. de Zama, la seule position connue à laquelle je puisse facilement la rapporter, dans le Nord-Est de Chemtou *(Simittu Colonia)*.

Beni-Snouss (Bordj-Roumi). — Les populations indigènes de la subdivision de Tlemsên, ont, comme celles de l'Algérie, une idée précise du caractère distinctif des constructions romaines, et elles se trompent rarement à cet égard. Chez les Beni-Snouss, lesquels occupent sur-

tout la vallée de l'Ouêd Khremîs, à l'Ouest de Tlemsên, le souvenir des Romains est encore assez présent, mais leur nom se mêle peut-être un peu trop à celui par lequel on désigne les chrétiens, les Nazaréens, *en Ns'ara*. Ainsi la colline qui, au pied du piton appelé *Corne de Zara*, porte l'ancienne construction du *Bordj-Roumi* (le Fort des Romains), est appelée *K'diat en Ns'ara* (le Morne des Chrétiens). Le 3 novembre [illegible], du Khremîs on me montrait le village des Ouled-Mousa, situé sur de grands escarpements que forme le flanc Sud de la vallée et où l'on voit les restes d'une K'as'ba des Romains, appelée *Dar en Ns'ara* (la Maison des Chrétiens). Je donnerai quelques autres détails à ce sujet aux articles *Tefesra* et *Villa*.

Bida. — Ville de la Mauritanie Césarienne, un des centres les plus importants de l'occupation romaine dans cette partie de l'Afrique. Aussi Ptolémée (livre IV, chap. II, 28), lui donne-t-il le titre de *Colonie* (Bida Colonia). Il la place par 32° 10' de latitude et 18° 30' de longitude. Mais cette notation a peu de valeur ; ce qu'il y a de très positif, c'est quelle était sur la plus directe des deux routes qui, d'après la *Table Théodosienne* et l'*Itinéraire d'Antonin*, conduisaient de Rusuccurus (Dellis) à Saldæ (Bougie), 44 milles (64 kilomètres) de la première et à 50 (74 kilomètres) de la seconde ; la *Table*, par erreur, ne donne que 45 milles au lieu de 50. Bida correspond ainsi à *Djema Saharîdj*, localité indigène située à 8 kilom. N.-E. de Fort-National, où M. le général Wolf a recueilli ce renseignement très intéressant qu'un de ses quartiers s'appelle encore *Bida*. Ainsi, ce nom, d'une forme très simple il est vrai, a traversé les siècles sans altération, car il ne faut pas tenir compte de l'erreur commise par les copistes de la *Table* qui, confondant le *B* des [illegible] du moyen-âge avec l'*S*, ont écrit *Syda*, et de plus avec un *y*, au lieu de *Bida*. Ce qui le prouve, c'est qu'au V[e] siècle, en 484, la Liste des évêchés

d'Afrique désigne son évêque sous le nom d'*Episcopus Bidensis* et la Liste des dignités de l'Empire d'Occident en fait le siège d'un commandant de frontière qu'elle appelle *Præpositus Limitis Vidensis* ou *Bidensis.*

Biliani, en grec *Bilianoï* (les Bilianes). — Tribu de la Mauritanie Césarienne, que Ptolémée (livre IV, chap. I) place au-dessous, c'est-à-dire au Sud de Makanitæ, à l'Ouest des Voli et à l'Est des Angaucani (voyez ce mot), entre le cours supérieur de l'Oum-er-Rebia' et de l'Ouêd Bou-Regrègue, au Nord-Ouest de Tadla, leur pays étant représenté aujourd'hui par celui qu'on appelle *Temsena.* — D'après l'édition de Ptolémée, donnée par M. Nobbe, les Biliani et les Voli ne seraient qu'une même tribu sous le double nom de *Voli Biliani,* écrit aussi *Volibiliani,* mais, malgré tout l'estime que j'ai pour le travail du savant Allemand, je ne puis accepter cette version et, jusqu'à nouvel ordre, je considérerai les deux tribus comme distinctes.

Biskra. — Ville du Sahara Constantinien, à 240 kilomètres au Sud de Constantine par Bâtna; chef-lieu ou tête de ce vaste ensemble d'oasis connu sous le nom de *Zâb,* au pluriel *Zîbân.* — Le mot de *Biskra* est aussi vieux que la ville elle-même, qui est un des centres les plus anciens du Nord de l'Afrique ; ce sont les Arabes qui lui ont donné sa forme actuelle, car dans l'origine on disait *Vesker,* ainsi que le montre l'adjectif *Vesceritanus* employé au IV[e] siècle par la Liste des évêchés d'Afrique pour désigner celui de cette localité, et les lectures *Beskera, Biskara,* dont se sont servis depuis différents écrivains indigènes; vulgairement le mot se prononçait, sans aucun doute, *Besker.* Ptolémée, en l'an 125, dit *Oueskether,* sans que rien soit venu depuis justifier cette orthographe.

Blida, diminutif du mot arabe *Bled,* ville, *Blida,* petite ville. — Elle ne paraît représenter aucune localité antique; la route de Calama à Rusuccurus (Dellîs) passait à quelque distance au Nord, par Haouch Serkadji *(Tamaricetum)* et *Tanaramusa* (Mouzaïaville). Mais elle pourraît bien n'être qu'une des deux villes, Kazrouna et Metîdja, que le Bekri, au XII[e] siècle, place de ce côté. Dans tous les cas, Blida est un exemple remarquable des erreurs auxquelles peut conduire une vague ressemblance de noms, quand on veut essayer de déterminer des synonymies sans les appuyer sur d'autres arguments. Ce système a mis en défaut jusqu'à la profonde sagacité du docteur Shaw; c'est la seule raison qui lui a fait croire que Blida pouvait être l'ancienne *Bida Colonia,* mais celle-ci se trouvait à 125 kilomètres de là, dans l'Est-Nord-Est, à Djema Sah'arîdje. (Voyez plus haut, au mot *Bida*). Et puisqu'il est question de Blida, rappelons ici, pour faire plaisir aux Blidéens, le jeu de mots gracieux du fameux marabout Si Ahmed ben Iousef, qui en imagina beaucoup, mais qui n'en a jamais prononcé d'aussi aimable: « On t'appelle *Petite Ville,* dit-il un jour en regardant Blida, moi je t'appelle *Petite Rose, Ourîda.* »

Bocanum Hemerum. — Ville de la Mauritanie Tingitane d'après Ptolémée qui la place par 29° 30' de latitude et 9° 20' de longitude Est, ce qui la met, dans le Marok méridional, à 135 kilomètres (lesquels rectifiés n'en donnent que 67) des points les plus rapprochés de la côte, Tamousiga au Nord, Souriga au Midi, en dehors du bassin du Tensift et loin de Marok, avec laquelle Bertius et quelques autres écrivains, après lui, l'ont identifiée peut-être un peu à la légère. Mais la plupart des différentes parties du Marok sont si peu connues que nous ne saurions dire qu'elle est la localité à laquelle elle peut correspondre aujourd'hui. Je ne puis donner, à ce sujet, qu'une indication assez vague. Les *Tables Ptoléméennes* placent Bocanum Hemerum (Bokanon Hemeron) sous la

même latitude que le cap Roussadion, qui me paraît correspondre au cap Sîm ou Tagrivelt, et à environ 70 kilomètres dans l'Est, ce qui nous porte sur le cours supérieur de la rivière séparant les Chiadma des Haha. Attendons les explorations. — Morcelli, dans l'appendice de son premier volume, ajoute à ce qu'il avait dit de Bocanum Hemerum : « On rapporte que ce fut sur ses » ruines que s'éleva la ville de Marok, qui eut dix évê- » ques depuis Lupus, en 1246, jusqu'à Alphonse Pernas, » en 1448. » — Mais je crains bien que le savant historien n'ait puisé cette tradition que dans son vif désir de donner un nom antique à la résidence que se donna, en 1052, le premier prince des Almoravides.

Boncaria. — Ce nom est à peine connu des écrivains anciens, mais nous savons par la *Notice* qu'il appartenait à une localité de la Mauritanie Césarienne, qui avait un évêché dont on connaît deux dignitaires. L'un assista, avec d'autres évêques donatistes, à la conférence de Carthage, en 411 ; le second est inscrit parmi ceux que le roi Hunérik manda, à Carthage, en 484 et qu'il envoya en exil. C'est là tout ce que nous savons de Boncaria, dont l'emplacement est une des découvertes réservées à l'avenir.

Buchambari. — Une forme, d'après Ptolémée, du nom de *Succabar*, ville de la Mauritanie Césarienne, située dans le bas de Miliana. (Voyez *Succabar*).

Buduxis. — Ville de la Numidie orientale, à 5 milles (7 kilomètres 1/2) de Sigus (Bordj Ben-Zekri) et à 8 milles (12 kilomètres) de Visalta *(Table Théodosienne*), sect. I), sur la route de Sétif, distances qui nous portent dans le voisinage et au Nord de Sidi El-Abassi, à 7 kilomètres au S.-S.-E. d'Ouled Rahmoun. Il doit y avoir là des ruines qui sont celles de Buduxis ; ce mot ramené à sa prononciation vraie donne *Boudouks*.

Bulla Regia. — Ville de la Numidie orientale qui devrait bien évidemment son adjectif qualificatif à ce qu'elle fut, à une certaine époque, la résidence de rois indigènes et qui la conserva dans l'usage vulgaire, pour la distinguer d'une autre Bulla, dite Bullaminsa, située plus à l'Est, dans la nouvelle Numidie de Ptolémée. D'après l'*Itinéraire*, Bulla Regia était sur la grande route d'Hippo Regius à Carthage, à 7 milles (10 kilomètres) de Simittu et à 24 milles (36 kilomètres) des Novis Aquilianis, position que lui donne aussi la *Table Théodosienne*. Sa position est parfaitement indiquée sur la carte de Tunisie du Dépôt de la guerre (1857), mais elle ne nous a pas donné le nom sous lequel ses ruines sont ordinairement indiquées, nom tiré de ses sources thermales appelées H'ammam Daradji. Au IV[e] et au V[e] siècle, Bulla Regia était le chef-lieu d'un évêché dont on connaît deux titulaires.

Bullaria forme vulgaire des mots *Bulla Regia*, ainsi qu'on le voit par les *Tables Ptoléméennes*, qui semblent ne pas connaître cette dernière dénomination, ou du moins qui l'ont jugée moins applicable que l'autre.

Bulturium ou *Vulturium*, d'où l'adjectif *Vulturiensis*. — Localité au sujet de laquelle les anciens géographes ne disent absolument rien, mais que l'on sait, par la Notice, avoir appartenu à la Mauritanie Césarienne. En 484, elle avait un évêché, dont le titulaire fut envoyé en exil par le roi Hunérik avec beaucoup d'autres. Mais où était Bulturium ? C'est ce que les explorations nous diront peut-être un jour. Remarquons en passant que Vulturium, qui signifie *pillard*, semble désigner un repaire de bandits ou un lieu particulièrement fréquenté par les vautours.

Bunobora. — Ville de la Mauritanie Césarienne, d'après Ptolémée, qui la met par 31° 38' de latitude et 14° 30' de

longitude orientale, ce qui la place sous la même latitude qu'Oppidoneum (dans le bas de Miliana), mais à 148 kilomètres (lisez 70, la projection de Ptolémée doublant les distances dans le sens des longitudes), vers l'Ouest, près et au delà d'Orléansville. C'est là tout ce que nous pouvons extraire de plus positif du texte de Ptolémée, au sujet de Bunobora. — A l'époque où je rédigeais mes recherches sur l'occupation romaine dans la subdivision de Tlemsèn, ne trouvant plus aucune mention de Bunobora dans les écrivains postérieurs au géographe grec, je l'avais, assez légèrement, il faut l'avouer, identifiée avec la *Tasaccora* de l'*Itinéraire d'Antonin*, sans réfléchir que les deux documents étant séparés par un espace de plus de deux cents années (125-337) Bunobora avait fort bien pu disparaître d'un côté, alors que de l'autre s'était élevé Tasaccora. Dans tous les cas, je ne crois pas que Bunobora reparaisse, à moins qu'une inscription ne vienne nous dire quel en était le site.

Burca. — Ville de la Mauritanie Césarienne, d'après Ptolémée, qui la met par 33° 0' de latitude et 16° 10' de longitude orientale. Morcelli assure que du temps de Saint-Cyprien, au IIIe siècle (248-258) on disait : *Burug*, et ensuite *Buruga* et *Burugia*, d'après une habitude des Grecs d'adoucir les noms indigènes. Où était Burca et qu'est-elle devenue, c'est ce que nous ignorons. — ?

Burgus centenarius (le Fort de la Centaine). — Nom que les Romains donnaient à un établissement militaire dans lequel on ne mettait jamais, en garnison, plus d'une centaine d'hommes et que par cette raison on appelait aussi un *Centenarium*.

Buronia (principe de l'adjectif *Buronitanus*). — Ville de la Mauritanie Césarienne, siège d'un évêché dont un seul des titulaires est connu, Faustus, qui vivait à la fin du Ve siècle. D'après un passage de Victor de Vite,

Buronia semble avoir été peu éloignée de Tabraca *(Tabarca)*, mais c'est tout ce que l'on en sait. — ?

Burugia (voyez *Burca*).

Buthurus (Bouthour). — Nom que Ptolémée écrit *Bouthouris* et *Bouthouros*, comme étant celui d'une ville de l'intérieur de la Libye intérieure (Numidie orientale), qu'il place vers les sources du Bagradas (la *Medjerda* actuelle), par 24° de latitude et 31° de longitude, d'où il faut la chercher entre Khemissa et Souk-Harras, intervalle qui représente le cours supérieur de la rivière, c'est-à-dire vers 35° 20' Nord et 5° 30' Est. On n'en sait pas plus long pour le moment.

Buzara Mons (le mont Bouzara). — Un des points les plus remarquables de la partie de l'Atlas qui couvre les parties méridionales de la Numidie. Ptolémée, le seul écrivain qui en parle sous ce nom, en place la partie orientale par 27° de latitude et 28° de longitude (livre IV, chap. III, 16), ce qui, toute rectification faite, la met par 35° 20' et 5° 30' et identifie le mont Bouzara aux montagnes de l'Aurès oriental. — « Orose, dit M. Vivien dans son ouvrage sur le *Nord de l'Afrique* (section VIII, p. 440), donne pour limites à la Numidie, du côté du Midi, les monts Usarae, mot qui, dans le cosmographe Ethicus, copiste d'Orose, se lit *Suggaris* et qui rappelle tout à la fois l'Usargala et le Buzara de Ptolémée. Tous ces noms se rattachent au radical berbère *ader* (montagne), dont la prononciation se modifie, selon les dialectes, en *Azour*, *Azar*, etc. » — Ne pourrait-on pas aussi chercher l'origine du mot Buzara dans l'hébreu *Bazar*, assurer, fortifier, ce qui en ferait *la forte, la puissante montagne.* — ?

Byntha ou *Bintha.* — Ville de la Libye intérieure, sur le versant austral de l'Atlas, dans ce qu'on appelle le

Sahara marokain et en dehors de la vallée du Nigir ou Guir, vers l'Ouest, d'après Ptolémée qui la met par 21° de latitude et 24° de longitude. Cette notation n'a de valeur que si on la fait entrer dans un système complet de transformation de la projection ptoléméenne, transformation que je n'ai pas encore achevée, ce qui m'empêche, quant à présent, d'offrir ici, au lecteur, la vraie situation astronomique de Byntha ; je la donnerai plus tard. — M. Vivien, dans son *Afrique du Nord* (p. 432-433), pense que *Byntha* répond à la *Bouda* d'Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbers,* tome I, p. 191-196), ce qui est admissible, si l'on remarque que les deux localités ont à très près la même position dans les deux écrivains. Bouda, il est vrai, représente un groupe d'oasis, mais rien ne s'oppose à ce que l'expression *ville*, du géographe grec, ait le même sens. Une remarque qui aidera beaucoup au rapprochement, c'est celle que j'ai faite il y a déjà longtemps, que l'*upsilone* des Grecs représentait le *ouaou* (ou) des langues orientales, de sorte que *Byntha* reviendrait d'après cela à *Bountha.*

O. MAC CARTHY.

(A suivre.)

LES

BEN-DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 173, 174, 176 et 178.)

Nous ne rechercherons pas maintenant si Ouargla correspond réellement, ainsi que l'ont supposé nos géographes modernes, à la *grande ville de la plus haute antiquité, entourée d'arbres et habitée par des nègres de petite taille* qui, d'après Hérodote, fut visitée par les cinq Nasamons. Le général Faidherbe a réfuté cette opinion d'une manière qui paraît concluante. N'ayant découvert jusqu'ici aucun vestige de l'époque romaine, on a admis aussi que le peuple-roi n'avait pas pénétré jusques-là. On a même assuré, je ne sais d'après quel document, que les Romains n'ont pas dépassé l'oued Djedi, un peu au Sud de Biskra. Serait-ce parce que les constructions séculaires du type bien connu font défaut ? Cela n'aurait rien de concluant, car, au milieu de cette mer de sables, la pierre n'existant point, les postes militaires et autres établissements romains pouvaient n'avoir été construits, comme on le fait aujourd'hui encore, qu'avec les ressources et les matériaux locaux, c'est-à-dire des

blocs gypseux fondant en quelque sorte sous l'action du temps, du soleil et de la pluie, et ne laissant d'autres vestiges que des monticules de plâtras informes, ne révélant rien. Les gens du pays m'ont affirmé cependant qu'il existe à Aïn-Mouça et à Bou-Hadjer, près de Negouça, ainsi que sur un autre point, entre cette dernière ville et Ouargla, de longues murailles encore intactes, mais couvertes de sable (ce qui les aurait conservées), près desquelles on a déterré des poteries et des jarres antiques. Je signale cette particularité à nos touristes désireux d'entreprendre des fouilles et vérifier si la main-d'œuvre de ces vestiges peut être attribuée aux Romains. En expédition, on n'est guère libre de ses mouvements, et cette raison m'a empêché de me livrer moi-même à ces intéressantes recherches, qui nous auraient peut-être éclairé sur la pénétration de la domination romaine dans le Sahara. A d'autres donc le soin d'élucider la question. Qu'ils sachent, en outre, à titre de renseignement, que la médaille romaine n'est pas introuvable dans le pays de Ouargla. J'ai pu m'en procurer sur place près d'une douzaine (Constantins et Maximiens). Plusieurs de mes camarades, officiers de la colonne de 1871, en ont emporté aussi. Nous en avons vu également chez les gens du Souf. Les Romains ayant occupé solidement Ghadamès — l'antique Cydamus — pourquoi n'auraient-ils pas poussé jusqu'à Ouargla, moins avancée dans le Sud ? Il convient de s'en assurer, et pour clore ce sujet, j'ajouterai qu'à Negouça existe un groupe, nommé les Oulad-Anter, qui se dit descendre des Romains convertis à l'Islamisme. Ils assurent que le petit oratoire dit Djamâ Tamesguida-el-Aoun est bâti sur les fondations d'une antique église romaine, ayant appartenue à leurs ancêtres.

D'après les généalogistes indigènes, la contrée de Ouargla portait jadis le nom de pays des Sedrata. Or, l'historien Ibn Khaldoun nous apprend que ces Sedrata étaient une branche de la grande famille berbère autochtone des Loua, ou Lioua. Lors de la fondation de Cyrène, c'est-à-dire 630 ans avant J.-C., les Grecs trouvèrent sur les bords du golfe de la Syrte la population indigène des Lioua portant le nom patronymique de Lioua, son ancêtre, qui devint Libue dans la bouche des Grecs

et plus tard des Romains, et dont nous avons fait Lybie. Des Sedrata, il ne reste que le souvenir — Issedraten — et de nombreux vestiges de centres populeux. C'est le nom de Ouargla, ou Ourdjelan en berbère, qui est resté jusqu'à nos jours. Ouargla, descendant de Ferini, fils de Djana, était de la tribu des Zenata, par conséquent de la même race que les Sedrata-Loua ou Louata, comme les ont appelés les Arabes. Du temps de l'historien Ibn Khaldoun, la tribu des Ouargla était déjà la mieux connue. « Ils n'étaient, dit-il, qu'une faible peuplade habitant la contrée du Midi du Zab, quand ils fondèrent la ville qui porte leur nom. » Elle se composa d'abord de quelques bourgades voisines les unes des autres ; mais sa population ayant augmenté, ces villages finirent par se réunir et former une ville considérable. La première invasion arabe n'avait pas atteint directement Ouargla ; mais les soulèvements que les envahisseurs provoquèrent au sein de la race berbère refoulèrent, de ce côté, une foule d'émigrants. Pendant longtemps la population ouarglienne obéit à la famille des Beni-Toudjin, dont l'habile et pacifique administration développa au plus haut point la prospérité de la contrée ; le pays qui comprend aujourd'hui les six oasis distinctes de Ouargla, Chott, Adjadja, Ba-Mendil, Rouissat et Negouça, ne formait alors qu'une forêt continue de palmiers, sous les ombrages de laquelle étaient assises un grand nombre de bourgades. Nous avons dit déjà que beaucoup de vestiges confirment cette tradition populaire. Les Beni-Ouargla étaient assez forts, en 937 de notre ère, pour donner asile au sectaire kharedjite Abou-Yezid, surnommé l'*homme à l'âne*, ne prêchant rien moins que la révolte contre le pouvoir temporel. Abou-Yezid passa une année à Ouargla et s'y fit de nombreux partisans, surtout parmi les groupes Ouahabites-Ibadites résidant dans cette localité. On sait que la formation de ces sectaires remonte à l'époque du fameux arbitrage entre Ali, gendre du Prophète, et Moaouïa se disputant le trône du khalifat, et que des guerres d'extermination ensanglantèrent, dans cette lutte, le monde musulman. Les Ouahabites ou schismatiques, qui ne partageaient pas la règle orthodoxe établie par les Khalifas, ayant été assassinés en majeure partie, les survivants se dispersèrent et pénétrèrent jusqu'en Afrique, où

ils propageaient les croyances de leur secte, désormais surnommée Kharedjite ou *sortie de la bonne voie* (1). Ces doctrines trouvèrent de nombreux partisans chez les Berbères, qui, exaspérés de voir un peuple étranger s'établir chez eux en maître, accueillirent avec empressement une croyance religieuse qui leur permettait l'insurrection contre leurs conquérants, et la leur recommandait même comme article de foi.

Aussi, lorsqu'en 360 de l'hégire (971-2) se manifesta Eïoub-ben-Abbas, guerrier nekkarien, beaucoup plus connu par les chroniqueurs sous le nom d'Imam Yagoub, les sectaires kharedjites devinrent, en quelque sorte, les maîtres absolus du pays. Certaines traditions affirment que les Beni-Ouargla, ainsi que les tribus nomades de cette région, déclarèrent alors la guerre aux Ouahabites-Ibadites qui leur portaient ombrage et les expulsèrent non-seulement de leur ville mais encore du Djebel-Ibad et de Krima leurs principaux centres d'habitation (2). Selon certaines traditions, c'est à la suite de cette guerre de persécution, à cause de leurs croyances hétérodoxes, que les Ibadites, obligés de chercher un autre refuge, allèrent fonder les établissements qu'ils occupent encore actuellement et portant le nom collectif de Beni-Mzab. D'autres annalistes croient que leur départ n'eut lieu que plus tard, dans les circonstances que nous allons exposer.

(1) On retrouve les sectaires Ouahabites dans l'Arabie centrale, dans l'Oman, à Zanzibar, dans le Djebel-Nefous, en Tripolitaine. L'ouvrage le plus instructif que nous possédions sur les Ouahabites-Ibadites africains est la *Chronique d'Abou-Zakaria*, que M. E. Masqueray a eu la bonne fortune de découvrir et de publier, avec des notes pleines d'érudition et d'éclaircissements pour l'intelligence du lecteur.

(2) Dans la ville de Ouargla, les Ibadites habitaient le quartier actuel des Beni-Ouagguin où se voit encore le minaret de leur mosquée, dite djamâ Azza.

Le nom de Djebel-Ibad est assez caractéristique et n'a besoin d'aucun commentaire; c'est là que serait enterré l'Imam Yagoub, objet de pèlerinages annuels des sectaires Ouahabites de tous pays.

Quant à Krima, nom donné à la montagne, il rappelle celui d'une femme célèbre des Sedrata.

La prospérité de Ouargla dura jusqu'en 1052 de notre ère, époque de l'anarchie et des troubles produits en Afrique par la deuxième invasion arabe. Profitant de ces bouleversements, le chef zenatien El-Mostancer Ibn Khazroum s'était jeté sur les états de Nacer, sultan hammadite de la Kalâ des Beni-Hammad et aussi de Bougie, qui régnait alors. Le Zenatien avait forcé ce prince à traiter et à lui abandonner le Zab et l'Oued-Rir', quand le jour même de son entrée à Biskra il fut tué, au milieu d'un festin, par les serviteurs d'Arous-ben-Sindi, gouverneur du Zab et tout dévoué au sultan de la Kalâ. Résolus de se venger, les Zenatiens appelèrent à leur secours la grande tribu arabe des Atbedj, mais le sultan Nacer envoya contre eux son fils Mansour qui, après avoir détruit Ourlal, à huit lieues au Sud de Biskra, dont Ibn Khazroum avait voulu faire sa place d'armes, marcha contre les Zenatiens de l'Oued-Rir' puis contre ceux de Ouargla. L'approche de Mansour coïncidait avec une conflagration générale qui venait d'éclater à Ouargla, ainsi que nous l'avons dit, à la suite d'un meurtre commis par un habitant de Feran sur un homme de Bou-Hadjer. Aussi, quand Mansour apparut à la tête de forces considérables, la population, divisée par la discorde, ne put résister. L'ennemi ne quitta le pays qu'après avoir détruit les villages, massacré la plupart des habitants et surtout les Ouahabites-Ibadites, coupé les palmiers, comblé les sources et renversé la domination des Beni-Toudjin.

Le pays fut lent à se repeupler et ne se releva jamais complètement du coup terrible qui venait de lui être porté. Ouargla fut rebâtie, au Nord-Est des ruines de l'ancienne ville, par les survivants et par une population hétérogène composée de Berbères refoulés par l'invasion arabe, des juifs, des nègres et aussi des Ouahabites-Ibadites. De nouvelles émigrations amenèrent, plus tard, la création ou la restauration des oasis et des centres de population disséminés autour de cette ville. Le plus important de ces centres fut Negouça, qui devait devenir, un jour, la rivale d'Ouargla.

La grande révolte d'Ibn Ghania, qui ne dura pas moins de trente-trois ans et s'étendit du Maroc à la Tripolitaine, causa également de violentes commotions dans les régions sahariennes

de Ouargla et de Ghadamès. C'était du reste de ce côté que l'audacieux révolutionnaire se retirait après chaque échec et allait chercher de nouvelles forces pour recommencer la lutte. Blessé, battu, épuisé par la vie errante, il mourrait misérablement en 1233. Ibn Khaldoun nous apprend « que le souverain Hafsite » Abou-Zakaria avait chassé le rebelle de la province de Tripoli » et du Zab. Toujours acharné à sa poursuite, il s'avança jus- » qu'à Ouargla et ce fut alors qu'émerveillé, et voulant ajouter » à l'importance de cette ville, il y fit bâtir l'ancienne mosquée » dont le haut minaret porte encore inscrit sur une pierre le » nom du fondateur et la date de sa construction (1). »

Ibn Khaldoun qui terminait son grand ouvrage historique, vers la fin du XIII[e] siècle, disait encore :

« De nos jours, la ville de Ouargla est la porte du désert par » laquelle les voyageurs qui viennent du Zab doivent passer » quand ils veulent se rendre en Soudan avec leurs marchan- » dises. Les habitants actuels descendent, les uns des anciens » Beni-Ouargla et les autres des Beni-Ifren et des Maghraoua, » frères des Beni-Ouargla. Leur chef porte le titre de sultan, » sans encourir pour cela l'animadversion publique. La maison » régnante est celle des Beni-Abi-Ghaboul, branche, disent-ils, » d'une illustre famille des Ouargla, nommée les Beni-Ouagguin. » Le sultan actuel s'appelle Abou-Beker-iben-Mouça-ibn- » Soleiman. Il descend d'Abou-Ghaboul, personnage dont la » postérité en ligne directe y a toujours exercé la souveraineté. »

C'est sans doute de cette période de reconstitution que paraît dater la division de la ville en trois fractions ou quartiers : les Beni-Ouagguin, les Beni-Brahim et les Beni-Sissin. Bien que Ouargla eût ses particuliers, ses sultans, elle dépendait néanmoins du gouvernement de Biskra et elle en partagea, jusqu'à l'avènement des Turcs, les vicissitudes politiques ; elle passa ainsi de l'autorité des Beni-Sindi, représentants des sultans Hamadites dans le Zab, à celle des Beni-Mozni, délégués des sultans Hafsites. Cette dernière famille chercha à se soulever contre les sultans en s'unissant à la dynastie Mérinite. Mais, en 1347, Iousef-ben-Mozni se rangea définitivement du côté des Hafsites qui lui confirmèrent, par une nouvelle investiture, le commandement de l'Oued-Rir' et de Ouargla. L'importance de cette dernière ville était toujours allé croissant. Au XVI[e] siècle, Léon l'Africain parle des marchands étrangers de Tunis et de Constantine qui faisaient arriver en la cité la marchandise des côtes de Barbarie, laquelle ils troquaient avec les produits de la terre des noirs.

(1) Ibn Khaldoun, 3[e] v., p. 286.

Nous voici arrivés à l'époque où les frères Aroudj et Keir-Eddin Barberousse fondèrent la régence d'Alger.

Nous avons déjà relaté plus haut l'expédition dans le Sahara entreprise, en 1552, par Salah-Raïs, pacha d'Alger. Haëdo, qui a fait le récit de cette campagne, s'exprime ainsi :

« Après avoir pris et pillé Tougourt, Salah-Raïs alla à quatre » journées de là pour prendre et tuer le roi de Huerguela » (Ouargla), pays très abondant en dattiers, car celui-là refusait » également de payer le tribut aux Turcs ; en arrivant, il trouva » que le roi s'était enfui avec quatre mille cavaliers, ses vas- » seaux, et qu'il ne restait dans la ville que quarante marchands » nègres, venus du Soudan, comme d'habitude, pour vendre » des noirs. Ceux-ci n'avaient pu s'enfuir avec le roi avant l'ar- » rivée des Turcs. Comme c'étaient des gens riches, Salah-Raïs » les fit venir à composition et parvint à en tirer *deux cent mille* » *écus d'or*, moyennant quoi il les laissa aller en paix.

» Le pacha et son armée se reposa dix jours à Huerguela. Il » apprit que le roi de ce pays s'était retiré à sept journées de là » environ cinquante lieues), dans une contrée qu'on appelle » Acala (El-Goléa), contrée qui est très près de la terre des » nègres. Il lui fit dire de revenir, qu'il lui donnait sa parole » qu'aucun mal ne lui serait fait, à condition que dorénavant il » paierait le tribut à Alger, qu'autrement il reviendrait le cher- » cher et qu'il pouvait être certain de ne pas lui échapper.

» Le roi de Huerguela ne rentra pas avant le départ des Turcs ; » mais sa crainte avait été telle qu'il paya le tribut de *trente*

» *nègres par an*. Salah-Raïs reprit ensuite la route d'Alger en » repassant par Tougourt. »

Cette expédition, probablement la seule que les Turcs aient dirigé sur Ouargla, ne paraît pas avoir eu des résultats bien efficaces pour l'établissement de leur domination, car à partir de cette époque les documents historiques se taisent sur Ouargla et les traditions locales, seules guides désormais dans cette histoire inédite des guerres du désert, nous montrent le pays sans souverains, vivant dans un état complet d'anarchie jusqu'à l'année de la peste et du tremblement de terre, sous Kheder, pacha d'Alger, en 1602.

Fatigués de cette anarchie, les gens de Ouargla résolurent alors de rétablir le pouvoir monarchique et s'adressèrent, à cet effet, à la famille du chérif-souverain de Fez dont le chef avait quatre fils. Allahoum, le plus jeune, fut proclamé sultan de Ouargla, en 1602, et reçut, comme don de joyeux avènement, quarante esclaves et un grand nombre de palmiers, en même temps qu'on lui bâtit une kasba (1).

Le règne d'Allahoum inaugura une ère nouvelle dans l'existence de Ouargla devenue état indépendant. Nous allons voir apparaître les tribus nomades Chaâmba (2) : Beni-Tour, Saïd-Ateba, Mekhadma. Appelés d'abord comme auxiliaires, ces étrangers s'installèrent bientôt en maîtres dans le pays qu'ils allaient remplir de leurs luttes sanglantes. Les sultans qui se succèderont et ne seront que des instruments entre leurs mains et la population sédentaire, Beni-Sissin, Beni-Brahim et Beni-Ouagguin, privée de toute initiative, n'aura plus d'autre rôle que d'épouser

(1) Je recommande vivement la lecture de l'excellent livre de mon ami le colonel Trumelet, *Les Français dans le Désert*, où les récits de ces épisodes sont racontés avec autant de verve que d'esprit.

(2) Voici ce que l'on rapporte sur l'origine du nom de Chaâmba : Un des premiers Oulad-Mâdi, émigré de son pays, le Hodna, du côté de Metlili, avait une levrette qu'il aimait beaucoup et appelait *Amba*. Il chassait souvent la gazelle avec elle et avait l'habitude de l'exciter, en criant : *Ech Amba*, ce qui signifie : *En avant, Amba !* Les gens du pays lui donnèrent alors le nom de Chaâmba, qui resta à tous ses congénères.

leurs querelles et d'être à la remorque des partis qui se disputent le pouvoir.

Peu après son avènement, Allahoum accepta les services d'une tribu nomade, les Chaâmba Ahl-Zeriba, qui depuis quelque temps déjà étaient venus chercher des pâturages aux environs de Ouargla et les prit comme Mezarguia, ou gardes armés de lances. Plus tard, il accepta également la soumission d'une autre tribu nomade, les Beni-Tour, que la sécheresse avait chassée du Djerid et poussée vers Ouargla. Il accueillit d'autant mieux ces derniers qu'il comptait s'appuyer sur eux pour reprendre l'autorité que les Chaâmba commençaient à exercer en son nom. Mais ceux-ci devinant ses intentions enjoignirent aux Beni-Tour d'évacuer le pays. Un combat s'engagea entre les deux tribus. Les Chaâmba, complètement défaits, appelèrent à leur secours les Chaâmba d'El-Goléa et ceux de Metlili. Les Beni-Tour, vaincus à leur tour, durent se replier sur Tougourt pour réparer leurs pertes.

Leur retour à Ouargla fut le signal d'une nouvelle défaite pour les Chaâmba qui, pris à l'improviste, furent taillés en pièces. Les hommes échappés au massacre se réfugièrent à Metlili et y réclamèrent vengeance ; mais les Beni-Tour, qui comptaient alors plus de 500 chevaux, étaient trop puissants pour qu'on osât les attaquer ouvertement. Les Chaâmba de Metlili attendirent donc une occasion favorable pour venger la mort de leurs frères, et un jour, ayant surpris quarante cavaliers des Beni-Tour qui se rendaient au Mzab, ils les massacraient tous jusqu'au dernier. A cette nouvelle, les Beni-Tour prirent les armes et marchèrent sur Metlili.

Un pieux pèlerin, Sid El-Hadj-bou-Hafes, fils aîné de Sidi-Cheikh, le célèbre marabout d'El-Abiod du Sud oranais, en route pour La Mecque, rencontra la colonne et s'interposa comme conciliateur. Ses supplications amenèrent une réconciliation et la paix fut consentie de part et d'autre. Grâce à cette paix, deux émigrations de Chaâmba purent partir de Metlili pour Ouargla, la première sous les ordres d'un nommé Bou-Rouba, qui a donné son nom à toute la tribu des Chaâmba Bou-Rouba, la deuxième sous celui de Bou-Saïd qui a donné aussi son nom à une fraction.

L'apaisement des partis et le gouvernement sage et ferme

d'Allahoum commençait déjà à ramener la prospérité dans le pays, lorsqu'un nouveau péril vint le menacer. Des Arabes, appartenant à la puissante tribu oranaise des Hamyan, achetèrent des palmiers à Ouargla. La tribu tout entière apparut dès lors, chaque année dans l'oasis, au moment de la récolte des dattes, se livrant aux plus grands désordres. Trop faible pour repousser par les armes ces terribles visiteurs, Allahoum eut recours à la ruse, et lorsque à l'automne les Hamyan revinrent à Ouargla, les Beni-Tour se portèrent au-devant d'eux, et leur offrirent, au nom du sultan, l'hospitalité et la diffa. Les Hamyan acceptèrent sans défiance et se laissèrent répartir dans les différentes maisons de Ouargla. Au moment de la prière et à la voix de l'imam, qui se fit entendre du haut de la mosquée, les hôtes se jetèrent tout à coup sur leurs invités et en firent un horrible carnage. Toutefois, un grand nombre de Hamyan parvinrent à échapper à ces nouvelles Vêpres Siciliennes. Pendant longtemps, on craignit de les voir revenir avec des tribus alliées, mais ils ne reparurent jamais.

Sur ces entrefaites, les nomades du pays de Ouargla s'augmentèrent de deux nouvelles tribus, les Saïd-Ateba et les Mekhadma, fractions de la grande tribu des Saïd. Cette tribu, qui habitait aux environs d'El-Hadjira, se composait de quatre fractions divisées en deux camps : d'un côté, les Oulad-Moulet et les Saïd-Ateba ; de l'autre, les Saïd-Oulad-Amor et les Saïd proprement dits, appelés plus tard Mekhadma. A la suite de discussions intestines, provoquées par cette division, la désorganisation de la tribu eut lieu. Les Oulad-Moulet se fixèrent à Tougourt, les Saïd-Oulad-Amor à Temacin et à El-Hadjera, tandis que, se rejetant vers le Sud, les Saïd-Ateba et les Mekhadma venaient s'établir, les premiers à Negouça et les derniers à Ouargla même et à Rouissat. Ceux-ci furent accueillis à bras ouverts par les Beni-Tour, qui virent en eux des auxiliaires contre l'attaque des Hamyan qu'ils ne cessaient de redouter.

Lorsque le voyageur El-Aïachi se rendait en pèlerinage à La Mecque, en 1663, il passa par Ouargla où régnait encore le sultan Allahoum, qui lui fit un gracieux accueil. « Mais, étant dans la » mosquée, à la prière publique du vendredi, il constata que

» le prédicateur s'acquittait d'une manière étrange de son minis- » tère. Dans un autre oratoire, il vit que les fidèles, au lieu de » faire leurs ablutions régulières, se bornaient à se frotter les » mains contre les murs de la mosquée. « Il me vint alors à » l'esprit, dit-il, que ce pouvaient bien être des hérétiques. Je » questionnai quelques voisins à ce sujet et j'appris que cet » oratoire était en effet à des *Khouamès* (1), qui seuls y viennent » prier et que le fait est notoire. Ces gens forment une fraction » de la secte dite Ibadia.

» La majeure partie des habitants de la ville est infectée de » cette opinion erronée, qui tire son origine des montagnes du » Mzab, où tous sont hérétiques, y compris les Oulema, s'imaginant dans leur ignorance que cette hérésie est la voie véri- » table. Je demandai à quelques personnes pourquoi l'émir, qui » ne partageait pas l'hérésie, ne sévissait pas contre la portion » de ses sujets qui en était infectée. On me répondit que ces » gens étaient ses meilleurs soutiens dans la guerre que lui » faisaient ses oncles maternels ou les Arabes qui dépendaient » de ceux-ci, et que, par ce motif, il ne peut entreprendre de » détruire leur hérésie. »

Ainsi donc, à cette époque déjà, malgré les récentes persécutions qu'ils avaient subies, les Ouahabites-Ibadites avaient pu se faire encore accepter à Ouargla, et aujourd'hui, du reste, les Mozabites y sont encore nombreux et y vivent paisiblement.

El-Aïachi ajoute « qu'à cette époque la majeure partie de la » ville était inhabitée, à cause d'une catastrophe qui était sur- » venue deux mois avant son arrivée. L'émir Allahoum, soup- » çonnant une partie des habitants d'avoir l'intention de l'as- » sassiner, avait chargé les gens du dehors de tuer tous ces » suspects, sans en épargner un seul, jeunes ou vieux. Pour » cela, il fit fermer les portes de Ouargla, après avoir averti les » Arabes que, s'ils voyaient quelqu'un en sortir, ils eussent à lui

---

(1) *Khouamès*, les cinquièmes. On sait que les doctrines musulmanes reconnues sont au nombre de quatre. La cinquième est traitée d'hérétique.

» couper immédiatement la tête. Toutes ces précautions étant » prises, il tomba sur ses ennemis à l'improviste et en fit un » grand massacre, dans lequel périrent environ deux cents per- » sonnes. Cette détestable action, suggérée à l'émir par son » mauvais jugement, ternit sa réputation et même diminua sa » puissance. Ses oncles maternels, fiers du cheïkh Ahmed-ben- » Djellab (de Tougourt) qui le protégeaient jadis et à qui il devait » d'être sultan de Ouargla, devinrent ses ennemis à cause de ce » massacre (1). »

Le 8 janvier 1663, le pèlerin El-Aïachi quittait Ouargla se rendant à Tougourt et couchait à *Meguersa* (Negouça) (2), dont les habitants témoignaient beaucoup d'irritation contre ceux de Ouargla. Ils n'attendaient, disaient-ils, que leur émir de l'Oued-Rir', lequel se trouvait *en expédition*, pour marcher sur Ouargla, prétendant qu'il leur était licite de prendre les biens et de couper les têtes de pareils hérétiques.

L'émir de l'Oued-Rir', alors cheïkh Brahim, n'était pas en expédition mais en pèlerinage à La Mecque et ce sont les deux jeunes princes, ses fils Abd-el-Kader et Ahmed, que le voyageur El-Aïachi trouva à Tougourt à son passage.

Nous avons raconté plus haut ce qui advint de ces deux jeunes gens, que leur oncle Khaled réussit à chasser du pouvoir à l'aide de partisans auxquels il avait promis richesses et pillage. Après leur avoir livré tout ce qui se trouvait à leur portée, il allait à leur tête mettre à sac la ville de Temacin, puis les conduisait à Ouargla dont les splendeurs sahariennes pourraient mieux satisfaire leurs appétits, en même temps qu'assouvir leur haine religieuse contre les Ouahabites ; mais ils trouvaient la résistance énergique dont nous avons parlé, amenant la déroute dans laquelle l'usurpateur Khaled-ben-Djellab, après avoir abandonné son camp et assisté au massacre de ses partisans, perdait en

(1) Voyage d'El-Aïachi, p. 48.

(2) مڤرسة — ou plutôt مڤوسة — Les Arabes disent aussi souvent *Negouça* que *Megouça*, de là l'erreur du voyageur.

même temps la vie. Le poème commémoratif de cet événement démontre que les puritains Ibadites-Ouahabites, protégés du sultan Allahoum, contribuèrent puissamment à la défense de Ouargla dans cette guerre autant politique que religieuse :

بسم الله الرحمن الرحيم وصلى الله على سيدنا محمد وءاله
وصحبه امين

الحمد لله العظيم الشان
وبالعباد المالك الديان
سبحانه من وحده في ملكه
ليس له في ملكه مرثان
ثم الصلاة والسلام سرمدا
على النبي الهاشمي العدنان
وءاله وصحبه اهل الوفا
والتابعين بعده بالاحسان
محمد العربي المصطفى
ايده الرحمن بالسلطان
وبعد بالمقصود من هذا النظم
الحمد ثم الشكر دايما
لله لا لغيره سبحانه
من نصر مذهب الايمان

لما سمعنا مستغيثا بالنداء
يا من يغيث اهل ورچلان
يفولوا يا لا لله يا لا المسلمين
لنصر دين ربنا الرحمن
فلنا الا لبيك يا نعم الفتى
نحن بياض الوجه للخوان
ففام اهل مصعب كلهم
لدفع اهل البغى والطغيان
فصد نصر الدين لا لغيره
اكرم به من افضل الاديان
غرداية بنورة ومليكة
تخلفوا عن جهاد اللعان
بل بعضهم فد خرجوا مع العدا
يحاربون مع ملة الاحسان
والمسلمين منهم فد تخلفوا
خوفا من اهل الفسف والعصيان
فد نكروا عنهم فلم يلتفتوا
لفولهم وصمة الاذنان
لاكن لومهم على مفصدهم
بين ذو العناد والطغيان

حف عليهم واجب ان يخرجوا
يلتمسوا وطنا من الاوطان
لاكن الرب يعفوا عن من لم يكن
في فلبه ارادة الخذلان
للمسلمين مع نصرة العدا
فالله ذو عفو وذو غفران
واضربت غرداية باهلها
واجتمعوا للراى والديوان
كذاك اهل يزچن واجتنت
تاهبوا لنصرة السلطان
واجتمع الفراء في مسجدنا
وغيرهم في الحوش حلفتان
واتفف الراى على نشر اللواء
مرتفعا في صمعة الاذان
لما راى الناس اللواء مرتفعا
وهو فطعة من الكتان
يشاكل الضياء في بياضه
وفيه اية من الفران
مكتوبة وفيه ايضا رفعة
من كسوة الكعبة يا ندمان

تاهب الناس جميعا للخروج
و اقسم بينهم قسمان
فبعضهم خرج قصدا للجهاد
و بعضهم قام بالمكان
لشغله ثم شغل غيره
فخارج و قاعد سيان
بل كل من خرج من وطنه
اولم من القاعد بالاحسان
فخرج القوم بسبعماية
او نحوها بالجهر والاعلان
اتاهم العدو حين بلغوا
البلاد مسرعا و لم يوان
يعني ابن جلاب اتى بجيشه
لقتل عزبة ورجلان
يظن ان مراده يبلغه
فخاب ظن الفاسق الحيران
جنوده مثل الجراد او الدبيا
والنصل في العدا كالامزان
اذا رايتهم تقول كانهم
زنيج اكحل من السودان

لم يبرح ونزلوا حرم البلاد
جل جهد الله يا اخوان
فهجمت الفحول على حزب العدا
ما احسن الجهاد للصبيان
فجاء وبين ملجمة وسابق
لمهرة وتراءتا الفيتان
فنكص الشيطان عن عقبه
واثبت الفرسان في الميدان
والتحم القتال ثم اشتعلت
نيرانه حين التقت الجمعان
من الفجر والغبار صاعدا
بين السماء والارض كالامزان
فرجع النهار ليلا مظلما
مرتكما بكثرة الدخان
والتقت الابطال من بينهم
نادى مناد يا ربنا الرحمن
بالظفر والنصر لاهل مذهبنا
وانهزمت عساكر الشيطان
فرجعوا منهزمين كانهم
سربا اذا طلع من الغربان

كانهم حمر مستنفرة
فرت كما ذكر في الفرءان
تبعهم فحول اهل مذهب
اكرم باهل الخير والشبان
تركوا بينـنا فساطيطهم
في موضع القتال مبنيان
كذا خزنة البارود والرصاص
فد تركت خلف ذو الخسران
وطففت مسحابا هنا والعندا
سيوف مذهب اهل الايمان
فد جفلوا جفل النعام وانهم
مثل غزال البريا يا انسان
فاتبعهم اهل منهج الهدى
فتلا وسلبا لذو الطغيان
فسلب منهم سلاحا حملة
وفتلوا من حلّ للنيران
فرجعوا مستبشرين سالمين
كل يفول الحمد للرحمان
الحمد لله الذى فد نصر
على الرواغ اهل ورجلان

الحمد لله الذى ايدكم
بنصره والعون يا اخوان
الحمد لله على تبريفه
شمل ابن جلاب اخ الشيطان
الحمد لله الذى فد شتت
جمعه بشدة الخذلان
الحمد لله على مذهبنا
ظهر بعد الخوف والكتمان
الحمد لله على مذهبنا
فد عز بعد الذل والهوان
الحمد لله على مذهبنا
ثبته الله بورجلان
حمدا كثيرا دايما مؤبّدا
ما سبح الطير على الاغصان
مذهبنا بين المذاهب كلهم
وفضله عن ساير الاديان
كفضله على الكواكب كلها
اذا بدت لم ترها العيان
هو طريف المصطفى محمد
من شك فيه باب الخسران

من شك فيه شك في نبيه

وشك في البار العظيم الشان

والحمد لله الذي جعلنا

من اهله فضلا من الرحمن

يا معشر الاخوان انى سايل

بالله ان تعفوعن الهذيان

نسئله الموت و نبعث عليه

و البعث يوم يلتقى الخصمان

فان هذا النظم قد احوجنى

لنظمه بعض الاخوان

لم يقبلوا عذري بعد الاعتذار

وقالوا لى لا بد من الامكان

سعفتهم راجيا من فضله

عونا وتوفيقا من المنان

اعانني الله عن هذا النظم

نظمته مع قلة العرفان

والحمد لله على تمامه

ثم صلاتنا على العدنان

واله وصحبه اهل الوفا

بالدين و العقل والايمان

والحمد لله الذي

هدانا الى سبيل الحق والاحسان

بحمد الله قد تم هذا النظم

عددها بلا نقصان

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Que Dieu répande ses grâces sur notre Seigneur Mahomet, sur sa famille et sur ses compagnons.

Amen.

Gloire à Dieu, à sa sublime magnificence,
Souverain du genre humain et de la religion ;
Qu'il soit loué celui qui est unique dans sa puissance,
Puissance à laquelle nul n'est son compagnon !
Que la prière et le salut soient éternellement
Sur le Prophète des Hachem de Adnan !
Sur sa famille et ses amis, fidèles aux engagements.
Et sur ceux qui ont suivi dans la voie de la piété,
Mahomet, l'Arabe, le purifié !
Que Dieu clément l'assiste et lui donne la royauté.
Ce poème a pour objet
De toujours louer et glorifier
Dieu, seul digne de glorification
Qui protège la secte à la sincère conviction.
Entendant une voix en détresse appelant :
« Oh ! qui donc de Ouargla viendra secourir les enfants,
« Hé ! pour l'amour de Dieu, ô Musulmans, [clément ! »
« Au secours ! pour défendre la religion de notre Dieu
Nous avons répondu : « O jeune homme, à ton aide nous accourons !
Blancs de figure nous sommes, au secours de nos frères nous allons ;
Tous les habitants du Mzab se sont levés,
Pour repousser les partisans de la tyrannie et de l'iniquité.
Nous n'avons d'autre but que la défense de la religion,
Quoi de préférable que le défenseur de la meilleure des religions ? »

R'erdaïa, Benoura et Melika,
Se sont abstenus d'aller à la guerre sainte contre le maudit ;
Quelques-uns seulement ont suivi ceux faisant le sacrifice de leur vie.
Dans les rangs de la communauté vertueuse, ils vont au combat,
Parmi les musulmans, certains en arrière sont restés,
Par peur de suppôts de la rébellion et de l'Impiété.
Désapprouvant l'élan des autres, mais ceux-ci ne tiennent compte de
Et à faire sourde oreille se sont mis. [leurs avis.
Ceux-là critiquent leur projet
De se lever contre le fauteur de tyrannie et de perversité.
Mais ceux-ci ont raison et il est de leur devoir de marcher,
Et une part du pays énergiquement revendiquer.
Dieu le pardon a donné
A celui qui de trahir les musulmans n'a point dans le cœur la pensée,
Pas plus que la victoire aux ennemis souhaiter.
Oui, Dieu est dispensateur du pardon et absout les pêchés,
R'erdaïa et ses habitants se sont agités,
Pour délibérer en conseil ils se sont assemblés ;
De même d'Izguen et de Djenanet les habitants
Tressaillent de voler au secours du Sultan.
Les lecteurs du livre sacré, se réunissent dans notre mosquée,
Tandis que dans les jardins, les autres en double cercle sont rangés.
L'accord est unanime pour hisser le drapeau
A la cîme du minaret d'où part l'appel de la prière au Très-Haut.
Dès que la foule voit l'étendard arboré
Étendard d'une bande d'étoffe de lin fabriqué
Par sa blancheur à une lumière ressemblant,
Et sur lequel est inscrit un verset du Çoran ;
Accompagné d'un linge flottant,
Qui provient du temple de La Mecque, ô gens repentants !
La foule pour voler au combat s'élance,
En deux corps elle se distance ;
L'un à la guerre sainte marchant,
L'autre sur place, en position restant,
Pour sauvegarder nos biens et celui des absents.
Qui avance et qui reste en égal courage rivalisant
C'est-à-dire que marchant ou restant,
Les uns et les autres se dévouent au salut des habitants.
Au nombre d'environ sept cents s'avance la troupe des combattants,
De grands éclats de voix et des cris de guerre poussant.

A leur rencontre l'ennemi accourt, dès que de la ville il les voit
Luttant de vitesse et sans hésiter. [s'avancer,
Voici : « Ben-Djellab avait amené ses soldats
Pour massacrer de Ouargla les Azzaba (1).
Sur la réussite de ses desseins il comptait ;
Mais l'espoir de ce scélérat des oasis est trompé.
En nombre, ses troupes sont comparables aux moucherons, aux sau-
Les coups de lance pleuvent sur l'ennemi comme grêle, [terelles ;
Si vous les voyiez, vous les diriez ressemblant
A des Ethiopiens plus noirs que nègres du Soudan (2).
Mais rien, par leur fait, n'a été atteint de calamité,
Et par ses défenseurs l'honneur de la ville est sauvé. »
Oh ! combien sublime, ô frères, est la puissance de la Divinité !
Les braves sur les bandes ennemies se ruent avec prestessse,
Oh ! combien la guerre sainte enthousiasme la jeunesse !
Entre Meldja et Safâ arrivant,
A Mahara les deux troupes se voyant,
L'endiablé Ben-Djellab se replie en arrière ;
Les cavaliers tiennent ferme dans la carrière.
La lutte chair contre chair et le feu de la guerre éclatant,
Dès que se rencontrent, de part et d'autre, les combattants.
Depuis le point du jour, la poussière entre ciel et terre montant,
On dirait d'un nuage versant l'eau à torrents,
En nuit obscure le jour est transformé,
En tourbillons compactes de fumée.
D'ici, de là, les guerriers se prenant ;
L'un crie : « O Dieu, notre Dieu clément !
Accorde assistance et victoire à nos croyants ! »
La déroute se met parmi les troupes de Satan,
Elles battent en retraite en fuyant.
Comme disparaît le mirage qui se montre au couchant (3).

---

(1) *Azzaba*, nom collectif donné aux Ouahabites-Ibadites autrement dits Beni-Mzab.

(2) Les Rouar'a sont généralement noirs, tandis que les Mozabites ont généralement la peau très blanche.

(3) Les Sahariens prétendent que l'effet de mirage qui se produit à l'Ouest s'éteint presque instantanément. Il ne persiste que lorsqu'il se montre d'un autre côté.

Ils sont : *les ânes épouvantés fuyant*
Devant un lion, comme dit le Coran (1).
A leurs trousses s'acharnent les braves de notre secte fervents,
Oh ! vantez-donc la gloire de nos jeunes vaillants !
L'ennemi en nos mains ses tentes a laissées
Sur le champ de bataille, toutes encore dressées ;
De la poudre et des balles, le coffre à provisions
Est abandonné aussi par celui frappé de déception.
Par les traces restées sur les lieux de l'action
Se juge la valeur des sabres des gens de notre religion.
A la fuite rapide de l'autruche, celle de l'ennemi est l'image ;
Ou bien, ô genre humain, à la course effrenée des gazelles sauvages,
Pourchassés par ceux suivant la voie tracée par le guide sacré,
Les suppôts du tyran sont dépouillés, massacrés.
Toutes leurs armes leur sont capturées
Et ceux qui de la guerre ont allumé les feux tués,
Dans la joie, sains et saufs, les vainqueurs revenant,
Chacun d'eux de crier : « Louange au Dieu clément ! »
Gloire à Dieu, qui aux gens de Ouargla
A donné la victoire contre les Rouar'a.
Gloire à Dieu, qui nous a raffermis,
Par son secours et sa protection, ô mes amis.
Gloire à Dieu, la dispersion mettant,
Dans la troupe de Ben-Djellab, ce frère de Satan.
Gloire à Dieu, qui aux siens la confusion jettant
Son assistance leur a refusé entièrement.
Que la gloire de Dieu soit sur la foi de notre culte,
Se manifestant, après des pratiques timides et occultes (2).
Que la gloire de Dieu soit sur notre religion,
Grandissant en estime après le mépris et l'humiliation ;
Que la gloire de Dieu soit sur notre foi,
Que Dieu a raffermie à Ouargla.
Gloire immense, constante, éternelle au Très-Haut,
Tant qu'au matin sur les branches percheront les oiseaux.

---

(1) Citation du Coran, chap. LXXIV, verset 51e.

(2) Les Ibadites ou Mozabites se livrent toujours en secret, ou plutôt hors de la vue des étrangers, à leurs moindres pratiques religieuses. Et les Arabes des autres sectes musulmanes les méprisent presque autant que les juifs.

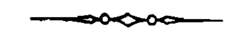
Notre culte avec les autres cultes assemblés,
En mérite les a tous surpassés.
La faveur céleste dont jouit notre secte est comparée
A un astre éclipsant tout dès qu'il apparaît.
Notre dogme c'est la voie tracée par Mahomet le purifié ;
Qui le met en doute est un homme égaré.
Celui qui en doute douterait du Prophète,
Il douterait de Dieu charitable, à l'omnipotence complète.
Rendons grâce à Dieu qui nous a placés,
Par sa miséricorde parmi ses préférés.
Ce que je vous demande, par Dieu, ô frères, ô compagnons,
C'est à mon radotage d'accorder le pardon.
A Dieu je demande la mort puis la résurrection,
Au jugement dernier, quand les deux partis en présence seront.

Quant à ce poème, j'ai été obligé,
Par divers de mes frères de le composer.

Sur la difficulté de l'œuvre, mes excuses ils n'ont point accepté.
Ici même, à l'instant, m'ont-ils dit, il faut s'exécuter !
J'ai donc entrepris ma tâche avec l'espérance,
De réussir par l'aide de Dieu, le bon par excellence.
Dans ce travail, en effet, de Dieu j'ai eu l'assistance,
Et j'ai fait des vers, malgré mon ignorance.
Gloire à Dieu sur leur achèvement
Nos prières adressons au Prophète d'Adnan ;
Qu'elles soient sur sa famille et ses amis fidèles aux serments ;
Sur la religion, la sagesse et la foi des croyants,
Gloire à Dieu qui nous a maintenus
Dans le chemin du vrai et des saines vertus.
En rendant grâce à Dieu, de ce poème a lieu l'achèvement
En entier et sans retranchement.

L.-Charles FÉRAUD.

(*A suivre.*)



ESSAI

D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES

SUR LES

ORIGINES BERBÈRES

—

(Suite. — Voir les nos 175, 176 et 178.)

Hérodote nous a laissé la description de ces sanctuaires en Scythie et à son époque ; on peut voir les pareils encore aujourd'hui en Afrique, soit dans presque toutes les ruines mégalithiques des antiques villes berbères si nombreuses en Algérie, soit même chez les Touareg, où certains tombeaux des *Iabbaren,* dans l'ouadi Alloun (1), ne sont que d'anciens édifices religieux des temps préhistoriques.

Le mot *aorès* eut d'abord le sens précis de « sanctuaire, » et il se distinguait nettement du *sik* ou « enceinte » dans laquelle il était construit. On disait : *sik-aorès,* l'enceinte, le camp retranché du sanctuaire, et cette dénomination est restée à l'emplacement de la ville algérienne de *Souk-Ahras.*

Plus tard l'Aorès et le Sik furent confondus, nous en avons la preuve dans le récit des faits relatifs à l'invasion en Égypte des pasteurs scythes ou tourano-berbères

(1) Duveyrier, *loco citato,* p. 57 et 279.

nommés *Hiksos*, *Mena* ou *Schasou :* trois noms dont le sens est bien net :

Le premier, resté inexpliqué par l'égyptien ou le grec, a été indiqué déjà par M. le général Hanoteau (1), c'est ⊡ ·: = *ekes,* paître, pasteur ; en kabyle اكس.

Le second, *mena*, qui signifie *pasteur* en égyptien, se retrouve comme nom de ville dans le *djebel Aorès ;* et il se peut que ce soit celui d'un ancien sanctuaire, *men,* en grec μην, lune et sanctuaire ; en latin *menere, mœnia,* remparts de ville ; en gaulois *men*, esprit (2) ; en breton *men*, pierre. C'est ⵏ⊐, la 3e forme de ⵏ *enn*, tente, famille.

⊐ = *M* = *matrix* } la chose de *Enn* (peuple ou
ⵏ = *EN* = *enni* } sanctuaire),

sens que le berbère admet, puisque ⵏ⊐ = *iman,* est : âme, esprit.

Le troisième nom, *schasou* = *sasou,* est connu comme sémitique, mais il est d'origine et de forme berbère, c'est la 1re (11e ou 24e) forme de ⊡ *as,* aller ; ⊡⊡ *sas*, faire aller, faire marcher, ce qui est le rôle du pasteur.

Au dire de Manethon, ces *Hiksos (Iksan, Mena* ou *Sassou)* « s'étaient renfermés dans une ville qu'ils nom- » mèrent *Aouaris, Avaris,* d'après une *ancienne tradi-* » *tion religieuse....* et dans laquelle 240,000 hommes » étaient enfermés avec leurs familles et leurs troupeaux » à l'abri de fortes murailles. » Cette ville était appelée *Tanis* par les Grecs, *Tani* par les Hébreux, et *Soan* ou

(1) Hanoteau, *Chants populaires de la Grande-Kabylie*, p. 182, note 2.

(2) D'où le *dolmen*, et en gallois *tymen,* maison de l'esprit ; ce dernier est à rapprocher du grec τεμενος, temple, qui n'est que la 6e forme de μην.

Zoan par les Égyptiens : ces trois noms reviennent à l'idée de « celle d'*Enn*, celle du dieu *Enn*, » (ce sont les 6e et 1re formes de | *Enn*).

Le grec, qui a pris une grande partie de ses radicaux primitifs aux mêmes sources que le berbère, nous confirme ce sens mystique du mot *aorès* ; les Grecs appelaient en effet *Aorasia* ἀορασία « l'apparition d'un dieu qui » se manifestait à un mortel sous une forme humaine, » mais n'était reconnu qu'après son départ. » On donne à ce mot comme étymologie classique : α privatif, ὁράω je vois, ce qui est au moins singulier pour exprimer « *une apparition* ; » le mot identique des Barbares ou Berbères, *aorès*, s'explique plus logiquement.

En cette même langue grecque, l'Orient, le côté où *apparait* le soleil, se dit ἑωρος, mot de la même famille et se rattachant aux formatives :

□ = *our* = *oriri* = apparaître, apparition ;
⊡ = *es* { = *sol* = du soleil ; = *ejus* = de lui (du dieu).

Enfin, la bête par excellence du sacrifice, le taureau, se dit Τωρος, ce qui est la 6e forme de *aorès* : le taureau, c'est la (bête) *habituée du sacrifice*, celle de l'*aorès*.

Le mont *Taurus* se rattache sans doute aussi à la même idée, c'est la montagne de l'Aorès, du sanctuaire (1).

D'autre part, M. le professeur Masqueray (2), à propos du mot *aourassen* signifiant aujourd'hui *fumée* dans le berbère des Aït-Aouabau (Mozabites), s'exprime ainsi :

« Ce mot *aourassen* est particulièrement remarquable.

(1) En Provence, au fond du golfe de la Ciotat, les ruines de Τωροις, devenu en latin *Tauroentum* sont celles d'une ville ayant emprunté sa dénomination à un sanctuaire dominant la ville, devenu plus tard un acropole et situé sur le rocher de Baumelles.

(2) Comparaison d'un dialecte des Zenaga avec les dialectes des Chaouïa et des Beni-Mzab, page 41, note 8.

» Il sert à désigner toutes les choses prohibées dont ne » peuvent se servir les Mozabites, telles que la fumée du » tabac et le vin. Il est trop voisin du mot *aouras*, *aorès* » dont il semble être le pluriel pour ne pas donner lieu » à des conjectures. Peut-on admettre que *aoures* dont » le sens est aujourd'hui perdu ait été une sorte d'équi- » valent du latin *sacer* qui signifie à la fois « *prohibé*, » » « *maudit*, » et « *consacré*. » On trouve plusieurs colli- » nes désignées par le nom de *ighil Aoures* (colline » Aorès) ; ces collines avaient-elles servi dans les temps » reculés à des sacrifices ? »

Pour nous, la chose est certaine, et nous voyons dans le mot usuel *aourassen* « fumée, » une dérivation du sens mystique antique de *aorès*, « sanctuaire, lieu du sacrifice, » peut être même un mot composé plus explicite :

□⊡ : *aoures* = sanctuaire ;
| *en* = du (dieu) ***Enn***.

Ce sens explique bien la cause de l'existence de ces nombreux *iril aorès* signalés plus haut, et aussi des *arrhes*, *errhes*, *arez*, *ahras*, *arhas* (1), etc., qu'on rencontre fréquemment en Berbérie : tous ces noms indi-

(1) Ces mots reproduisent de très près le nom grec de Mars, *Erres*. Voici comment on pourrait expliquer l'origine du dieu de la guerre chez les Hellènes : les inscriptions cunéiformes nous ont appris que le grand dieu national et guerrier des Touraniens se nommait, au temps des Accadiens et Soumir, c'est-à-dire bien avant la fondation des premiers royaumes d'Assyrie, *Anou*. Il était adoré sous la forme d'une lance fichée en terre, sur un tertre ou espace réservé. *Aores*, le nom du sanctuaire, a pu devenir celui du dieu ; ou un dieu solaire □ = *Aour* = astre, manifestation ;
⊡ = *As* = soleil,
a pu succéder au dieu lunaire, *Anou*.

Ce ne sont pas là des suppositions absolument gratuites, puisqu'il est bien établi par les mythographes et les hellénistes que *Arres*, dieu solaire, est postérieur à *Ennyo* (Bellone, déesse). Or, *Ennyo* est la

quent les emplacements d'anciens « lieux consacrés, » d'anciens « refuges ou camps retranchés » naturels ou artificiels.

Les monts *Ares* ou *Arée*, en Bretagne, sont aussi à rapprocher.

D'autres mots modernes viennent confirmer cette interprétation; ainsi *égorger* se dit ⊡ ⊠ ⁝ *aghares*, c'est :

⁝ = ⋈ = *ag* = *agere* = faire, agir sur
⊡ = *er* = *caput, collum* = la tête, le cou
⊡ = *s* = *ejus* = de lui ;

Et c'est aussi :

⁝ = ⋈ = *ag* = faire
⊡ □ = *eres* = (*aoures*), chose sacrée } *sacrifier*.

On trouve encore le mot *arez*, talon, c'est-à-dire *attache* du pied, du radical *arez*, attacher, employé dans plusieurs dialectes et comme primitif des mots tamachek cités par Newman.

⊡ □ : = *ioures* (ou iourez), chaîne,
⊡ □ + = *attares* }
\# □ + = *attarez* } enchaîner, attacher ;

la liaison de ces acceptions modernes avec le sens ancien d'*aores* s'explique par le même procédé intellectuel qui, dans les langues indo-européennes, a fait prendre à un seul radical les mots *religio* et *ligare*.

---

reproduction presque sans altération du radical tourano-berbère *Anou* ou *Enn*.

Le *Mars* latin se rattache aux mêmes idées, c'est le grec Arres ou le berbère Aores à la 15e forme avec *M* ⊐ préfixe. *Mars*, c'est, par excellence, le dieu de l'aores, le dieu du vieux sanctuaire des antiques races barbares ou berbères.

Le nom berbère *Areski*, si commun en Algérie, et qui reproduit le grec *αρεσκω* « apaiser, rendre propice, » appartient au même radical aores et au même ordre d'idées mystiques. C'est le mot *AoReS* à la 22e forme (noms d'agents).

L'usage de ces sortes de camps retranchés, *sik*, et de ces emplacements sacrés ou *aorès* qui convenaient admirablement aux peuples primitifs nomades se conserva longtemps, mais avec des modifications successives et ces installations ou sanctuaires changèrent de nom suivant les conditions particulières du mode d'existence et des idiomes de ceux qui les habitaient. En Berbérie, les *Sik* et *Aorès* firent place aux *Ksantina*, aux *Kirta* et aux *Gueloa* qui existent encore.

Nous avons déjà expliqué ce dernier mot, nous parlerons plus loin des *Ksantina* et des *Kirta* que leurs étymologies rattachent bien aux origines celto-scythes, mais qui nous paraissent devoir être rangées dans les provenances du peuplement Sud-Est ou Cheraga asiatique.

Revenons à nos Scythes d'Europe et à notre côte marocaine dont nous ne nous sommes que déjà trop écartés.

Le nom de l'ancêtre éponyme de ces *Skytes* se rattache directement à ce radical *sik*, c'est :

⋈ ⊡ = *sik* = *sik*, enceinte, tribu = *gentis, oppidi ;*
\+ = *at* = père, maitre, protecteur = *dominus.*

Gentis dominus, oppidi dominus ; le seigneur, l'homme de la tribu, de l'enceinte, c'est-à-dire *le roi*.

C'est encore comme nom de peuple :

⋈ ⊡ = *sik* = *oppidi*,
\+ ⵉ = *ait* = *populus ;*

« les peuples des *Sik* » = *Sikit* = *Skit* = *Skythe.*

Ces deux sens expliquent pourquoi *scythe* était synonyme de *skoloti* dont nous avons vu plus haut l'interprétation.

Le mot *skythe* fut aussi le vocable qui resta affecté chez les Grecs et les Latins à l'arme défensive natio-

nale inventée par ces nomades, le *scutum* ou bouclier carré.

« Sacas gentes scito quorum scutum inventum
» Quorum etiam mulieres pugnant cum viris (Ctesias 28). »

« Je connais les Saces qui inventèrent le *scutum* (bou-
» clier) et dont les femmes vont au combat avec les
» hommes. »

Les Grecs et les Latins disaient un « scutum » comme nous disons une « *baïonnette* » un « damas ».

Le bouclier carré *skythe, scutum*, est resté en usage chez les Touareg, mais le nom s'est perdu (on dit aujourd'hui *arar*).

L. RINN.

(A suivre.)

DOCUMENTS ALGÉRIENS

(Suite. — Voir le n° 174.)

Les Gazettes Françaises du XVIIe siècle ne dédaignaient pas de s'occuper des affaires d'Alger, et le dépouillement de la collection de la Gazette de France et du Mercure Francois permet de trouver bien des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Un de ces recueils offre un intérêt tout particulier : c'est la Gazette rimée, connue sous le nom de la *Muze Historique ;* elle paraissait le samedi de chaque semaine, et avait pour auteur Jean Loret, homme d'esprit, mais poète des plus médiocres. Il mourut au mois de mai 1665, et son œuvre fut continuée par plusieurs imitateurs, qui ne semblent pas avoir hérité de la vogue de leur prédécesseur. La *Muze Historique* a été rééditée à Paris, en 4 volumes grand in-8° (1857-1878), et les *Continuateurs de Loret,* en 2 volumes grand in-8° (1881-1883). De ces publications, nous avons extrait les passages relatifs à l'expédition de Djigelli, en 1664, et nous leur donnons place dans nos *Documents Algériens*, tant à titre de curiosité littéraire que parce qu'on peut y remarquer des faits peu connus jusqu'ici.

LA MUZE HISTORIQUE

DE J. LORET

(1664, — t. IV, 1re partie.)

LETTRE SIXIÈME *(du samedy, neuf Février)*

Beaufort, ce duc plein de courage
Qui vient d'un si noble lignage,
Qui pour l'État est si zélé,
Est, dit-on, en Provence allé

Pour, entr'autres grandes affaires,
Déclarer la guerre aux corsaires
De Tunis, de Maroc, d'Alger,
Qui font les marchands enrager,
Sur cette mer un peu bornée
Qu'on nomme Méditerranée.

Lettre trentième *(du samedy, deuxième Aoust)*

A propos de la Barbarie,
Très experte en piraterie,
On dit que le duc de Beaufort
A pris Bugie, un certain fort (1)
Ayant parapets et tenailles,
Assez bien enceint de murailles,
Et flanqué de trois grosses tours.
Il s'y présenta du secours
D'habitans des cotes prochaines;
Mais ils y perdirent leurs peines.
On en tua un cent ou deux
Des plus mauvais et hazardeux ;
Les autres firent la retraite ;
Enfin, après cette défaite
Ils s'enfuirent, de-ca, de-la,
Et la place capitula.

Lettre trente-deux *(du samedy seizième Aoust)*

De Monsieur de Beaufort l'armée
Sans être du bruit alarmée
Des gros canons de Gigery,
Devant qui maint homme a péry,

(1) Ce bruit était faux ; Beaufort n'avait pas pris Bougie, ce qui eut été très facile, la place étant démunie de défenseurs ; M. de Gadagne offrait de *s'en emparer en huit heures ;* le chevalier de Clerville, qui fut le mauvais génie de l'expédition, s'opposa à la descente, en interprétant à sa façon les ordres royaux.

Ataqua cette forte place
Avec tant d'ardeur et d'audace,
Que ce duc brave, belliqueur,
S'en rendit enfin le vainqueur,
Cette ville, qu'ici j'indique,
Est un bon port de mer d'Afrique
Qui nous rend plusieurs Turcs sujets,
Et nécessaire à nos projets ;
Elle est donc aujourd'huy régie
Par ce prince, et non pas Bugie,
Rezervé pour d'autres travaux
Car sa prise était un bruit faux.

Lettre trente-six *(du samedy treizième Septembre)*

Ayant mis un pié dans l'Afrique,
Monsesgneur de Beaufort s'applique
A faire en sorte, à l'avenir,
Qu'il s'y puisse bien maintenir,
Le ciel, qui les bons favorise,
Veuille bénir son entreprise
Il a bezoin d'être, en ce lieu
Assisté du prince et de Dieu.

Lettre trente-sept *(du samedy vingtième Septembre)*

Samedy, j'oubliay de dire
Que les gens du Roy, nôtre Sire,
Qui sont dans l'Afrique à prézent
(Et je l'avois sceu d'un exempt)
Allans à la petite guerre
Mirent bien des Mores par terre ;
Mais, par un sort mal-encontreux
Cinquante, ou soixante d'entr'eux
Avoient en icelle journée
Finy leur noble destinée,
En combatans avec ardeur
Pour l'intéret et la grandeur

Du plus illustre et digne maitre
Que la France ait jamais fait naitre
Mais le plus regrété de tous
Pour son esprit prudent et doux,
Pour sa naissance et son lignage,
Pour sa valeur, pour son courage,
Pour ses vertus, pour ses bontez,
Bref, pour ses générositez,
Las ! ce fut Monsieur de la Châtre (1),
Qui, de cette gloire idolatre
Qu'on aquiert au métier de Mars
Ne craignoit, ni boulet, ni dards.

—

Ce brave prince, à teste blonde,
Vaillant sur la terre et sur l'onde,
Sçavoir Monseigneur de Beaufort
Digne d'un favorable sort
Se fortifie et s'autorize
Dans la ville qu'il a conquise ;
Et, pour remuër le terrain,
On dit que nôtre Souverain,
Sans épargner or, ni monoye
A ce généreux duc envoye
Outre, encor, plusieurs mariniers
Quinze ou seize cent pionniers (2)
Qui, par des pics pointus et croches
Y creuseront terres et roches,
Pour mètre la place en état
De ne craindre aucun atentat.

(A suivre.) H.-D. DE GRAMMONT.

(1) Louis de la Chatre, comte de Nancay.

(2) Ils furent victimes du naufrage du vaisseau *le Tigre*, et firent cruellement défaut à l'attaque, qui en avait grand besoin.

Pour tous les articles non signés :
Le Président,
H.-D. DE GRAMMONT.

Alger. — Typ. A. JOURDAN.

LES MEDAGANAT

(Suite. — Voir les Nos 175, 176, 178 et 179)

VII

1879

Départ pour l'oued Guir. — Razzia sur Ouargla, Guerrara, Metlili, et mort de Mouley Belkheir. — Fuite d'une partie des Medaganat. — Razzia sur les Trafi. — Départ pour l'oued Drâa.

Les Medaganat s'installèrent d'abord à leur retour, vers la fin de janvier 1879, près de H.-Djedida. Mais bientôt le bruit se répandit que les Touareg se préparaient à venir les attaquer à leur tour et le Gourara ne leur parut pas une retraite assez sûre. Les Oulad-Sid-el-Arbi partirent les premiers avec tous leurs gens pour aller à l'oued Guir rejoindre Si Kaddour ben Hamza, qui avait déjà fait dire à tout le groupe des Medaganat de venir s'installer près de lui.

L'un de ceux-ci, Ahmed ben Miloud, était allé à l'oued Guir pendant l'automne. Il avait été fort bien reçu par le marabout, qui n'a jamais laissé échapper une occasion de réunir autour de lui tous les coupeurs de route du Sahara, et, sur ses conseils, tous ses compagnons, sauf cinq, se décidèrent à partir définitivement au com-

mencement de mars. Seuls, Mouley Belkheir et Bou Beher ben Abd El-Hakem, récemment revenus de Ouargla, restèrent chez les Khenafsa, et Ahmed ben Aïssa avec un ou deux autres, allèrent s'installer à Tabelkoza.

D'H.-Djedida, les Medaganat s'arrêtèrent d'abord à Hassi-bou-Ali, où ils passèrent quelques semaines. Ils continuèrent ensuite leur mouvement en se rapprochant de l'oued Zousfana, puis le traversèrent un peu au-dessus de son confluent avec l'oued Guir, sur la rive droite duquel ils vinrent enfin camper, à deux kilomètres d'Igli, à côté de Sidi-Kaddour.

Depuis quelques années déjà les Oulad-Sidi-Cheikh-Cheraga s'étaient fixés chez les Doui-Menia. Taleb ben Ghazi, l'un des chefs les plus influents de cette puissante tribu, n'avait pas été fâché de les attirer près de lui, autant pour mettre fin aux brigandages perpétuels de cette horde, que pour s'assurer par son concours la suprématie sur les fractions des Doui-Menia, hostiles à son influence. Il avait donné à Si Kaddour ben Hamza, autour duquel s'était groupées toutes les forces du parti, d'importantes terres de labour, près d'Igli, où lui-même résidait presque toujours, et mettant ainsi à profit l'ascendant du marabout sur les Laghouat du Nord et les Châamba de l'Est.

Si Kaddour était d'ailleurs le chef tout-puissant d'une bande de deux cents Zoua et de trois à quatre cents réfugiés de toute l'Algérie, les uns serviteurs religieux de sa famille ou insurgés non soumis, les autres, en plus grand nombre, condamnés par contumace, ou en rupture de ban. Bien que les Doui-Menia comptassent quatre mille fusils et huit cents chevaux, ce n'était pas un appoint à dédaigner : tous, en effet, jouissaient d'une réputation méritée de bravoure et d'audace.

Si l'accueil fait aux Oulad-Sidi-Cheikh par leurs hôtes avait eu ainsi pour cause l'intérêt politique que présentait une alliance avec eux, l'influence religieuse de cette famille n'y était pas non plus étrangère. Quoiqu'appar-

tenant presque tous à l'ordre de Sidi Abd El-Kader El-Djilali ou à celui de Si Ahmed ben Moussa de Kerzaz, les Doui-Menia ne contestent pas la baraka attribuée aux Oulad-Sidi-Cheikh par leur clientèle, et autant pour s'assurer par leur intermédiaire la bénédiction céleste sous forme de pluies et d'abondantes récoltes, que par respect pour leur illustre origine, ils les avaient reçus avec empressement et les comblaient chaque année d'offrandes de toute sorte.

Néanmoins Si Kaddour se sentait tenu en tutelle et son caractère indépendant ne pouvait se plier à cette sujétion. Il ne perdait donc aucune occasion de grossir le nombre de ses partisans pour rendre sa situation plus solide, et c'est dans ce but qu'il avait appelé les Medaganat.

Leur arrivée passa à peu près inaperçue. Elle fut néanmoins d'autant plus opportune que Si Kaddour commençait à organiser une grande harka contre Ouargla. Il avait déjà l'intention de faire razzer nos tribus depuis l'année précédente et, à plusieurs reprises, le bruit du départ de l'expédition avait été répandu à El-Goléa et à Metlili.

Elle se mit en marche vers la fin de juin, sous les ordres de Sidi Cheikh ben Abderrahman. Son effectif comprenait environ 350 mehara, dont 200 des contingents de Si Kaddour, Zoua, Oulad-Sidi-Cheikh, Laghouat, El-Ksel, Oulad-Aïssa, Oulad-Sidi-Lezghem, et réfugiés d'origines diverses. Les autres étaient des Doui-Menia, Beraber, Oulad-Mouleit, Oulad-Ba-Hammou, Ghenamna, Khenafsa, et enfin les Medaganat, au nombre de trente, y compris Mouley Belkheir et ceux de ses compagnons qui étaient restés au Gourara.

Outre les mehara, le rezzou emmena un chameau de bât pour deux combattants pour porter les vivres et l'eau ; mais point de chevaux, la saison ne permettant plus de s'en servir.

D'Igli, où s'était effectuée la concentration, la harka se

dirigea d'abord au Sud par la vallée de l'Oued-Mes-saoura, autant en raison de l'abondance des points d'eau sur cette ligne que pour se faire donner l'hospitalité par les ksour. Elle s'arrêta successivement à Beni-Abbes, Sid-El-Madani et Kerzaz, puis, tournant à l'Est, traversa l'Erg qui sépare ces oasis du Gourara et atteignit enfin El-Hadj-Guelman, en passant par Ksar-Oulad-Ghedir, Hassi-Djedea et Hahea.

A El-Hadj-Guelman, quelques Khenafsa et des Châamba du Gourara, ainsi que quelques Mouadhi des Cheheub, vinrent rejoindre le rezzou pendant le séjour qu'il y fit.

Au bout de deux jours l'expédition se remit en marche; elle remonta d'abord l'oued Mguiden par El-Hazema, Jekna et H.-El-Ahmar, avant de s'engager dans la Hamada d'El-Goléa qu'elle traversa par El-Meksa en se dirigeant sur H.-El-Malah.

Après un nouveau séjour sur ce point, elle suivit l'oued Mya et arriva enfin à H.-El-Hadjer, à 70 kilomètres d'Ouargla, le 27 juillet.

Les Mouadhi avaient eu connaissance de son passage et auraient pu prévenir Ouargla; mais, pour un motif facile à comprendre, ils s'abstinrent d'en rien faire. L'agha Abd El-Kader ben Amar fut néanmoins prévenu en temps opportun.

Le makhzen d'Ouargla fournit toute l'année des postes de surveillance placés sur les routes du Sud. L'un d'eux se trouvait à Hassi-El-Hadjer depuis le commencement de juillet. Les deux mehara qui la formaient venaient de rentrer le jour de l'arrivée de la harka, pour se faire relever, mais leurs remplaçants, en passant à Gour-Bou-Chareb, le 30 au matin, aperçurent l'ennemi dans le Sebbakh de Zemoul-Djouad, peu après son départ pour H.-Bou-Khenissa. H.-El-Hadjer est un puits assez profond et quoi qu'il soit abondant il n'avait pas fallu moins de trois jours pour abreuver les 500 chameaux du rezzou, bien que l'opération se fut continuée même de nuit.

Mais en route, le 29 au soir, les deux cavaliers du makhzen étaient arrivés au Gour-Bou-Châreb au lever du soleil. En montant sur un de ces gour, l'un des cavaliers, Mohamed, nègre du caïd des Mekhadema, aperçut une masse sombre qu'il reconnut pour une troupe nombreuse de mehara. Il resta caché à son poste d'observation pendant que son compagnon retournait prévenir l'agha. Puis au bout de quelque temps, quand le rezzou se fut éloigné, il vint au puits où les traces lui permirent de compter à peu près exactement son effectif. Une vieille chamelle avait été abandonnée là; il l'emmena et rentra rapidement à Ourgla, où toutes les dispositions purent ainsi être prises le 31 au matin.

L'agha Abd El-Kader ben Amar réunit à la hâte les chevaux qu'il avait sous la main, vingt du makhzen et à peu près autant des Mekhadema et des Beni-Thour qui seuls se trouvaient campés dans l'oasis, les Châamba étant restés dans le Sahara et les Saïd-Otteba n'étant point revenus du Tell, où ils vont tous les étés. Les contingents à mehara des deux premières tribus reçurent d'autre part l'ordre de se réunir immédiatement et la petite troupe, sans les attendre, se dirigea vers H.-Terfaïa.

Presque tout le makhzen, le caïd des Mekhadema et quelques autres cavaliers étaient d'avis d'aller à H.-Bou-Khenissa pour y relever les traces du rezzou et le poursuivre ensuite. Mais cheikh Brahim ben El-Hadj Abd El-Kader, caïd des Beni-Thour, et El-Hadj Guenan, des Mekhadema, dont les fils étaient en chouaf à H.-El-Medjira, insistèrent vivement pour marcher sur ce point par H.-Tarfaïa, et leurs conseils l'emportèrent. L'agha s'engagea donc rapidement vers le Sud.

Pendant ce temps, la harka qui était venue camper à H.-Bou-Khenissa, le 30 au soir, se dirigeait sur Gour El-Mekhadema, au Nord-Est de Tarfaïa. Elle trouva d'assez bonne heure les traces du goum d'Ouargla, qu'il fut un moment question de poursuivre, puis continua sa route, précédée de 25 mehara de chouaf.

Par le travers de Tarfaïa, ces mehara tombèrent sur une troupe d'une trentaine de Beni-Thour, partis pour rejoindre l'agha. Ceux-ci les avaient vus de loin, mais les prenant pour des gens d'Ouargla en train de ramasser du sefar, plante fourragère qui se vend sur le marché de Ouargla pour la nourriture des chevaux, ils s'étaient arrêtés pour déjeuner. Le rezzou prévenu aussitôt arriva à toute vitesse et se précipita sur eux, avant qu'ils eussent pu se mettre sur la défensive.

La plupart s'enfuirent et, sauf quelques-uns qui ne purent être rejoints, ne tardèrent pas à être repris ; les autres se rendirent sans résistance, à l'exception d'un nègre (1), qui se défendit bravement et fit feu deux fois, sans d'ailleurs toucher personne. Les Oulad-Sidi-Cheikh leur avaient crié au reste de ne rien craindre, qu'ils auraient la vie sauve.

Néanmoins un fils de Kaddour ben Ali ben Lechcheb, dont le frère avait été tué à l'affaire d'El-Botha, voyant l'un des prisonniers, El-Bachir ben El-Aïd, des Oulad-Arrima, chercher à se dissimuler derrière une touffe de drîne, l'abattit d'un coup de fusil et en blessa un autre, Bouzid ben Salah, en tirant sur leur groupe. Tous les autres furent épargnés, malgré les Oulad-Mouleit, les Guenamna, les Doui-Menia et les Cheheub qui voulaient les exterminer. Les Oulad-Sidi-Cheikh et les Zoua s'y opposèrent, ainsi que les Medaganat, et finirent par l'emporter, après une vive discussion. On se contenta de les dépouiller, en ne leur laissant qu'une simple gandoura, puis, leurs burnous et leurs armes ayant été chargés sur les quelques chameaux qu'ils avaient amenés pour porter leurs vivres, le rezzou se remit en marche.

Quelques-uns des Beni-Thour furent alors relâchés par des Zoua et des Châamba qui les connaissaient. Les autres s'enfuirent, ou furent mis en liberté pendant l'après-midi.

(1) Esclave d'El-Hadj Khameloul.

Deux heures après le rezzou, auquel les indications données par les Beni-Thour sur l'emplacement des troupeaux, avait fait prendre une direction plus au Nord, arrivait en vue des Gour-Bakrat. Une douzaine de mehara des Beni-Hassem, des Mekhadema en débouchèrent au même moment à la recherche des traces du goum de Ouargla qu'ils allaient rejoindre.

Ils crurent d'abord, en voyant la harka, que c'était l'agha avec les contingents des tribus qui revenait de ce côté, et, faisant coucher leurs chameaux, ils s'assirent eux-mêmes pour l'attendre. Mais leur erreur ne fut pas de longue durée. L'ennemi qui les avait vus de son côté se précipita sur eux et les atteignit avant qu'ils eussent le temps de s'enfuir.

Les Mekhadema, malgré l'infériorité de leur nombre, se défendirent bravement. Un seul, Mohamed ben El-Arbi, prit la fuite : il parvint à gagner les petites dunes qui longent les gour et se sauva en courant sans s'arrêter jusqu'à l'Aïne-Beïda, près l'oasis d'Adjaja, où, épuisé, hors d'haleine, il s'abattit comme une masse. Un second, Zergoun ben Ameur, se rendit ; tous les autres (1) furent tués sur place ou grièvement blessés. Du côté du rezzou, un seul chameau avait été atteint.

Les mehara des Mekhadema réunis en convoi, la harka continua sa marche dans la direction de H.-Bou Khezana où, d'après les Beni-Thour, devaient se trouver un assez grand nombre de chameaux. Vers 3 heures elle arrivait à la hauteur de Meksem-El-Tine, où Zergoun et un Touri furent relâchés. On ne remit en liberté qu'un peu plus tard les autres prisonniers.

A peu près au même moment une guelfa d'Oued-En-

(1) Belkacem ben Mohamed ben Belkacem, Ben Timmoûde ben Abd-el-Kader, Mohamed ben Ahmed, Mohamed ben Embarek furent tués, Bou Hafse ben Yakoub et Embarek ben Cheikh, dangereusement blessés.

Les blessures des quatre autres, quoique graves, ne mirent pas leur vie en danger.

Nessire, des Mekhadema, arrivait sur la route du rezzou. Les Oued-Sidi-Lezghem qui l'aperçurent les premiers et un certain nombre de mehara des Zoua l'entourèrent. Des quatre indigènes qui la composaient, trois s'enfuirent, quoique blessés, et le quatrième reçut une balle dans le cou et mourut peu après (1). Les chameaux, au nombre d'une quinzaine, furent rapidement enlevés et la harka poursuivit sa route jusqu'à Siouf-Bou-Khezana, où elle s'arrêta à la tombée du jour.

Pendant toute la nuit, le camp resta gardé par quatre postes de chouaf ; aucun incident ne se produisit d'ailleurs. Puis, au lever du jour, le rezzou traversant les siouf s'arrêta un instant au puits et se dirigea ensuite vers le Nord-Est.

Vers 7 heures un des Arabes de Sidi Kaddour, thouri d'origine, Miloud ben Amar, qui marchait un peu à l'écart, se trouva tout à coup en présence d'une dizaine de Mekhadema des Oulad-En-Nessire. Ils étaient partis la veille au soir pour tâcher de ramener leurs chameaux au pâturage, près de là, et, ayant aperçu la harka quand elle traversa les siouf de Bou-Khezana, s'étaient tapis par terre, espérant n'être point vus.

Miloud ben Amar essaya de les faire prisonniers ; il leur demanda de lui donner leurs armes en promettant qu'il les laisserait se sauver. Mais la ruse était grossière, et les Mekhadema lui répondirent d'attendre avec eux que l'ennemi se fût éloigné. Il se jeta alors brusquement de côté et courut vers le rezzou, en criant de venir le rejoindre.

Les Medaganat qui se trouvaient les plus rapprochés partirent au grand trot, et, une fois à portée, sautèrent à terre. Mouley Belkheir les avait précédés. Il arriva le premier près des Mekhadema et leur cria : « Jetez vos fusils, vous aurez l'aman ! » Mais un Mekhademi lui répondit : « Si vous aviez ménagé les Beni-Hassem,

(1) Belkacem ben El-Khatir.

hier, je croirais à ton aman ; » puis fit feu et le renversa d'une balle dans l'estomac ; les autres Medaganat arrivaient au même instant et de nombreux mehara derrière eux. Une lutte acharnée s'engagea aussitôt, et, au bout de quelques instants tous les Mekhadema tombèrent morts ou blessés (1).

Du côté des assaillants il n'y avait que deux nouveaux blessés : El-Akhedar ben Horrouba, frappé d'abord à la main par une balle qui brisa son fusil et lui enleva le pouce, puis d'une seconde à l'épaule ; et Mohamed ben Zoukh, atteint au côté par une charge de petit plomb, qui avait d'abord frappé sur la crosse de son fusil et en ricochant lui enleva quelques centimètres de peau.

Mouley Belkheir avait sur les Châamba une assez grande influence, et sa blessure produisit une vive émotion parmi les Medaganat. Les Mekhadema massacrés, tous se réunirent autour de lui pour l'enlever, mais il se sentait perdu, et refusa tout secours, en insistant aussi vivement que le lui permettait son état, pour qu'on l'abandonnât là et que le rezzou se remît en marche sans plus tarder. Il n'y avait en effet aucun doute sur la gravité de sa blessure : il avait l'estomac troué et ne pouvait survivre que quelques heures. Tout le monde le quitta donc peu à peu, et bientôt il ne resta plus auprès de lui que son fils, Mouley ben Mouley, qu'il avait amené du Gourara, et Ahmed ben Aïssa.

Mouley Belkheir leur dit de le dépouiller pour que l'ennemi ne pût rien lui prendre ; puis, quand ils eurent enlevé sa chéchia, son burnous, son haouli, sa ceinture et pris ses armes, il demanda un peu d'eau et exigea qu'ils partissent à leur tour. Son fils s'y refusant, Ahmed ben Aïssa le prit par l'épaule, et, tirant de l'autre

(1) Les Mekhadema étaient au nombre de neuf. Sept furent tués : Ahmed, Messaoud, Taïeb ben El-Khatir, Bou Hafs, Abd-el-Kader ben Messaoud, El-Hadj Mohamed ben Kaddour et Mohamed ben El-Kheir. Les deux autres, Mohamed ben Belkacem et El-Bachir ben El-Hadj Ahmed, furent seulement blessés.

main le chameau du blessé, l'emmena rapidement sur les traces de la harka qui s'était déjà éloignée.

Quelques Mekhadema arrivèrent au même moment attirés par le bruit des coups de feu et s'arrêtèrent à quelque distance du théâtre de la lutte sans songer à poursuivre les deux Châamba. Puis, lorsque le rezzou eut disparu, ils allèrent relever leurs blessés et les emmenèrent après avoir rapidement enterré les morts, sauf Mouley Belkheir, qu'ils laissèrent agonisant, et que des bergers ensevelirent quelques jours plus tard.

Presque au début de l'engagement un troupeau de chameaux avait été signalé sur la droite de la harka vers le Nord-Est et une centaine de mehara s'étaient précipités de ce côté. Il n'y avait là que trois bergers, des enfants. Ils gardaient en tout soixante chameaux qu'ils avaient fait cacher dans les replis d'un banc de dunes, espérant qu'on ne les verrait pas. Aperçus de très près, ils furent vite rejoints et faits prisonniers, après avoir essuyé deux coups de feu qui ne les atteignirent pas. Quelques instants après un Châambi, Mohamed Ould Bou Debbous, en frappa un d'un coup de sabre, sans d'ailleurs le blesser grièvement. Enfin, un peu plus tard, quand le fils de Mouley Belkheir rejoignit ses compagnons, il voulut les tuer tous les trois, mais les Oulad-Sidi-Lezghem s'y opposèrent et les firent évader presque aussitôt.

Après avoir réuni les soixante chameaux ainsi razzés, l'ennemi se dirigea vers le Nord-Ouest, pensant rencontrer d'autres troupeaux dans cette direction. Il s'engagea dans le lit de l'Oued-Mya, et, passant à 15 kilomètres au sud de Negouça, alla camper le soir aux puits de Khefif, sans avoir rencontré quoi que ce soit. Tous les chameaux, assez nombreux de ce côté, avaient été ramenés près des ksour dans la matinée, et cette pointe audacieuse n'eut ainsi aucun résultat.

Pendant ce temps l'agha et les quarante chevaux qu'il avait emmenés étaient revenus à Ouargla, après avoir

poussé jusqu'à El-Medjira ; ils arrivaient dans le ksar au moment même où la nouvelle de l'affaire de Bou-Khenissa y parvint. L'agha, exaspéré de voir qu'aucun de ses ordres n'avait été exécuté, que plus de la moitié des chevaux des tribus ne l'avait pas suivi, que les mehara ne s'étaient pas réunis, déclara d'abord aux Mekhadama et aux Beni-Thour que leur indiscipline et leur lâcheté ne méritaient pas qu'il exposât un seul cavalier du makhezen, qu'il les laisserait piller et razzer sans s'occuper d'eux.

Néanmoins, quelques heures après, dès que les chevaux qui venaient de faire une course de 150 kilomètres en deux jours, par une chaleur excessive, eurent pris un peu de repos, il repartit avec tout le makhezen et quelques autres cavaliers pour Negouça, comptant rejoindre facilement le rezzou.

Cette fois encore les Beni-Thour et les Mekhadema avaient reçu l'ordre de se réunir au plus vite. Mais la situation politique de l'aghalik était alors des plus fâcheuses. Une vive inimitié existait entre les Beni-Thour et les Mekhadema, qui, eux-mêmes, se trouvaient divisés par plusieurs rivalités intérieures en deux partis.

Aussi les Beni-Thour, sans refuser de marcher, s'en souciaient-ils peu, n'ayant perdu qu'un homme et quelques chameaux seulement. Ils traînèrent donc en longueur leurs préparatifs et c'est à peine si quinze à vingt mehara de cette tribu rejoignirent l'agha à Negouça.

Quant aux Mekhadama, les Beni-Hassen et les Oulad En-Nessire, qui avaient supporté tout le poids de l'attaque, marchèrent tous ; mais les Fouarès et les Beni-Khelifat, les deux principales fractions de la tribu, objectèrent qu'elles ne pouvaient pas lutter contre les Oulad-Sidi-Cheikh, leurs seigneurs et leurs maîtres, que d'ailleurs il y avait bien peu de chances d'atteindre la harka, et que l'agha ne tenait pas à les rencontrer, puisqu'il était allé les chercher à El-Medjira. Bref, presque tous s'abstinrent.

Des Châamba, il n'y avait encore à Ouargla que la tente

de Ben Ahmed ben Cheikh qui se joignit au premier signal au goum et au makhezen.

Néanmoins après le départ définitif du rezzou il s'en fallut de peu que les Mekhadema les razzassent. Ils savaient, en effet, qu'il y avait entre les Medaganat et les Oulad-Sidi-Cheikh d'une part, les Châamba de l'autre, une complicité, sinon effective, du moins morale; ceux-ci connaissaient à l'avance les projets de Si Kaddour et certainement quelques-uns avaient rencontré le rezzou à El-Goléa ou sur la route. Peut-être même certains l'avaient-ils accompagné.

Les Mekhadema voulurent donc tomber sur les campements dispersés de la tribu et commencer par Ben Ahmed, qu'il fut un moment question de tuer à Negouça. Mais la présence de l'agha empêcha les désordres qui étaient à craindre et en fin de compte les autres nomades les abandonnant à eux-mêmes, les Mekhadema ne donnèrent aucune suite à leurs projets.

Le makhzen et les goums étaient arrivés à Negouça le soir, à peu près en même temps que la harka campait à Refif. Il eût était facile de la rejoindre, mais ainsi qu'on vient de le voir, sauf les Beni-Hassen et les Oulad-En-Nessire, aucun contingent des tribus n'avait rallié cette petite troupe qui ne comprenait, outre les chevaux du makhezen, que ceux du caïd et de quelques kebar.

Dans ces conditions, il n'y avait rien à faire et lorsque les chouaf, envoyés par l'agha, lui signalèrent le lendemain le départ de l'ennemi, il revint à Ouargla.

De Refif, la harka prit la route de Guerara jusqu'à l'Oued-En-Nessa, pendant que quarante-cinq mehara choisis se détachaient pour pousser une pointe jusqu'aux puits de Dzioua. Ils n'y trouvèrent qu'une seule tente des Oulad-Saïah avec quelques chameaux malades et fatigués, qui n'auraient pas pu suivre. On les laissa donc là. Un fusil pris dans la tente constitua le seul butin de l'expédition, qui rejoignit le surlendemain à Mirien, près de En-Nfila, le gros de la harka.

Peu à près les Chouaf signalèrent des moutons: c'étaient les troupeaux des Attacha et des Mekhalif qui pâturaient entre En-Nfila et Mirienn sous la garde de quelques bergers.

Le rezzou se précipita sur les moutons, sans pouvoir toutefois faire prisonniers tous les bergers, dont deux seulement furent capturés; les autres s'enfuirent.

Guerara n'était plus très loin, et, bien que l'alarme ne pût tarder à y être donnée, la harka continua sa marche en avant pendant deux heures, puis, au moment du repos du soir et peu après la tombée de la nuit, s'arrêta enfin à quelques kilomètres du ksar.

Les provisions emportées du Gourara étaient épuisées en partie : tout le monde se mit donc à abattre des moutons et à les dépecer pour en charger la viande le lendemain en aussi grande quantité que les chameaux de bât pourraient en porter; 1,500 bêtes furent ainsi égorgées y compris celles qu'on mangea le soir même.

Pendant que la harka, gardée d'ailleurs par des chouaf, se livrait à ces occupations, Kacy ben Bou Houm, le chef de la djemâa de Guerara, avait réuni tous les chevaux du ksar et des Hattata, Mekhalif ou Atatcha au nombre d'une quarantaine, ainsi qu'une centaine de fantassins. Dès que sa troupe lui parut assez forte, il se dirigea vers le camp de l'ennemi qu'il espérait surprendre. Il arriva bientôt en vue des feux. Mais le hennissement d'un cheval donne l'éveil au rezzou qui prit aussitôt ses dispositions pour repousser l'ennemi, et les gens du Guerara jugèrent plus prudent de s'arrêter à deux kilomètres environ pour attendre le lever du jour. Dès qu'il fit clair, ils reprirent leur marche en avant. La harka, de son côté, craignant que des forces plus considérables suivissent ces premiers assaillants, se disposa rapidement à battre en retraite.

La vallée de l'Oued-Zeguerir, où elle s'était engagée, a, dans cette région, plusieurs kilomètres de largeur; son thalweg plat et découvert, à peine coupé çà et là par

quelques ravins et quelques buttes de sable, est très favorable à l'action de la cavalerie. Néanmoins les Mozabites n'osèrent pas engager franchement la lutte.

Beaucoup mieux armés que les Oulad-Sidi-Cheik, ils pouvaient les atteindre tout en restant eux-mêmes hors de portée, et en profitèrent pour ne pas s'exposer en se rapprochant.

Cet avantage, dont la harka se rendit vite compte, accéléra sa fuite. Dès que tous les chameaux furent chargés, elle battit en retraite, protégée par une forte ligne de tirailleurs. Les balles des gens de Guerara portaient au milieu d'eux presque à chaque décharge ; mais ceux-ci étaient de médiocres tireurs et ne touchèrent personne malgré l'intensité du feu. De leur côté une seule jument fut blessée.

Enfin, vers onze heures du matin, les chevaux commençant à donner des signes de fatigue, par suite du manque d'eau et de la chaleur, les Mozabites se décidèrent à cesser leur poursuite, et tout le rezzou put continuer sa route sans être inquiété.

La hamada qui s'étend entre la chebka du M'zab de l'Oued-Mya ne présente qu'un petit nombre de points d'eau ; au Sud des puits de l'Oued-Zeguerir, qui sont situés aux abords de Guerara, il n'y en a plus en dehors de la chebka jusqu'à ceux de Zelfana et dè Noumerat, sur la route d'Ouargla à Ghardaïa.

S'aventurer dans ces parages pouvait être dangereux ; la nouvelle de l'incursion faite contre Guerara devant être arrivée au M'zab même ; le rezzou se dirigea donc directement sur les puits de l'Oued-Serseb, plus au Sud, laissant à droite Zelfana et Noumerat. Toutefois un parti de dix cavaliers se détacha vers ce dernier point d'eau. Il y trouva 12 chameaux qui furent razzés, puis rejoignit le gros du rezzou.

Les puits de Serseb sont assez rapprochés de Metlili et de nombreux troupeaux restent dans les environs pendant l'été, lorsque les tentes vont camper près du

ksar pour la récolte des dattes. La harka en vit en effet plusieurs, mais les mehara étaient fatigués par la longue course qu'ils venaient de fournir. Une attaque sur les Berezga pouvait par suite devenir d'autant plus dangereuse que leurs trois tribus possèdent quelques chevaux et un nombre assez important de mehara ou de chameaux du Sud, qui, pour une poursuite, valent à peu près ceux-ci.

Ces troupeaux furent donc respectés. Néanmoins la nuit même tous les contingents de Metlili arrivèrent à peu de distance des campements pris par le rezzou. Mais d'une part les trois tribus des Berezga avaient comme caïd des caïds Abd-el-Kader ben Taïeb, frère de l'Agha des Larbaà, dont la nomination avait suscité d'assez graves difficultés et qui ne pouvait pas compter sur un seul partisan dans tout son commandement ; d'autre part les bergers de Serseb firent connaître aussitôt que pas un de leurs chameaux n'avait été enlevé.

C'était Abd-el-Kader ben Taïeb qui prévenu par le M'zab, du passage du rezzou, avait fait réunir les contingents nécessaires pour le poursuivre. Par ce seul motif les Berezga étaient peu disposés à s'engager ; aussi en apprenant que leurs troupeaux étaient intacts se décidèrent-ils à une abstention complète.

Toutefois, pour éviter des ennemis ultérieurs, ils envoyèrent pendant la nuit même Abd-el-Kader ben Mohamed ben Embarek et Messaoud ben Hasseimi, des Oulad-Allouch aux camps de la harka pour faire connaître leurs intentions. Conduits à Sidi Cheikh Abderrahman, qui était l'un de ses chefs, ces deux indigènes lui dirent en substance : Vous ne nous avez rien fait, nous ne vous ferons rien ; nous étions amis, nous le sommes encore ; d'ailleurs nous sommes les serviteurs des Oulad-Sidi Cheikh. Mais pour que l'autorité ne s'en prenne point à nous, partez de bonne heure, nous ne nous mettrons en route que plus tard ; vous ne nous avez pas vus, nous ne vous aurons point trouvés.

C'était tout ce que demandait le rezzou. Sidi Cheikh ben Abderrahman envoya donc à la djemaâ des Berezga une lettre conçue dans le même sens que le message qu'il venait de recevoir, et fit lever le camp avant le jour.

Quand Abd-el-Kader ben Taïeb, qui s'était arrêté à quelques kilomètres seulement, voulut de son côté reprendre la poursuite, il se heurta à un refus mal déguisé; les Berezga déclaraient impossible d'atteindre l'ennemi, manifestaient la crainte qu'il ne fît un crochet sur la chebka et, enfin, ne cachaient pas leur répugnance à s'attaquer aux Oulad-Sidi-Cheikh.

LE CHATELIER.

(A suivre.)

LES

BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 173, 174, 176, 178 et 179.)

Le sultan de Ouargla, Allahoum, mourut peu de temps après laissant quatre fils : Mouley-Seliman, Mouley-Mouça, Mouley-Ali et Mouley-Hassen. L'aîné, Mouley-Seliman, lui succéda, mais il fut assassiné et remplacé par son frère Mouley-Mouça qui était parvenu à soulever contre lui les Chaâmba, les Mekhadma et les Beni-Tour appuyés par la fraction sédentaire des Beni-Sissin. Son fils, Mouley-Allahoum II, réfugié dans le quartier des Beni-Ouagguin qui avaient barricadé leurs rues et ouvert des créneaux dans leurs maisons, essaya de lutter contre son oncle et de ressaisir le pouvoir. A son appel les Saïd-Ateba accourent de Negouça, mais après un combat qui dura quatre jours, l'avantage resta aux partisans de Mouça.

Cette lutte venait de créer dans Ouargla deux partis qui furent longtemps acharnés. D'un côté se trouvaient les Chaâmba, les Mekhadma et les Beni-Tour appuyés des Beni-Sissin. De l'autre les Saïd-Ateba appuyés sur les Beni-Ouagguin. Quant aux Beni-

Brahim qui formaient la plus puissante des tribus sédentaires, ils embrassèrent tour à tour l'un ou l'autre sof, suivant les circonstances. Pendant plus d'un siècle les querelles sanglantes de ces deux partis entretinrent l'anarchie dans le pays. Le récit de toutes ces luttes serait fastidieux et la longue nomenclature des sultans descendants et successeurs du marocain Allahoum ne présenterait pas un grand intérêt. Qu'il nous suffise de dire que peu de ces malheureux sultans sahariens moururent au pouvoir et que beaucoup d'entre eux n'eurent qu'un règne de quelques jours.

Le parti des Chaâmba, Mekhadma, Beni-Tour, Beni-Sissin, fut longtemps le plus fort. Il succomba cependant sous les efforts des Saïd-Ateba qui s'étaient alliés aux deux tribus étrangères des Larbâa et des Harazlia, et sa défaite fut le point de départ d'une révolution dans la situation politique du pays, qui donna la prééminence à Negouça, la rivale de Ouargla.

La ville de Negouça, quartier général des Saïd-Ateba, avait depuis sa fondation obéi à Ouargla sa métropole; les rôles changèrent lorsque, ayant triomphé de leurs adversaires, les Saïd-Ateba devinrent les arbitres de la contrée. Ouargla fut forcée de reconnaître la suprématie de Negouça qui à son tour eut ses sultans pris dans la famille des Ben-Babia, lesquels exerçaient déjà le commandement à titre de cheïkhs héréditaires. Ces derniers devinrent en quelque sorte les suzerains des sultans d'Ouargla (1).

Une autre conséquence du triomphe des Saïd-Ateba fut le rétablissement de l'influence turque dans le pays. En effet, cette tribu, pour consolider sa puissance, fit appel au gouvernement d'Alger dont elle se constitua la tribu Makhzen. — Dispensée elle-même d'impôts, elle accompagnait et soutenait les agents du fisc turc qui venaient de Biskra percevoir les contributions imposées à Ouargla et aux villages environnants. C'est à cette mesure financière que se bornait du reste l'immixtion du Beylik

(1) Les Ben-Babia sont de la fraction des Beni-Mansour des Saïd-Ateba. Leur titre de chérif a été fabriqué et acheté depuis qu'ils sont au pouvoir. Avant eux les chefs de Negouça étaient les membres de la famille Ben-Daha des Oulad-Attia.

dans les affaires du pays. Mais vers 1829 le bruit se répandit dans le Sahara que le pacha d'Alger était en guerre avec la France et quand le chaouch percepteur vint réclamer les vingt-cinq négresses constituant le tribut annuel, on les lui refusa. De là vive discussion qui dégénéra en révolte ouverte et les Chaâmba-Bou-Rouba, moins patients que leurs congénères, massacraient le chaouch et son escorte de janissaires. On les ensevelit dans la dune de sable qui a porté depuis le nom de Haffert-Chaouch, — *la fosse du chaouch*. Cet incident et un autre plus grave faillirent changer encore une fois la situation politique du pays. Les cheïkhs de Negouça reconnaissant la suprématie des Ben-Djellab de Tougourt avaient contracté l'habitude d'envoyer tous les ans à ces derniers un cheval de gada et en retour on lui expédiait un burnous d'investiture. Or, en 1829, le cheïkh Ben-Babia possédait un cheval noir d'une rare beauté. Ibrahim ben Djellab lui faisait notifier qu'il exigeait comme marque de vasselage le cheval en question et, sans autre prétexte que le refus de satisfaire la fantaisie du sultan tougourtin, celui-ci rassemblait toutes ses forces et marchait contre Negouça où, pendant vingt-cinq jours, on se battit de part et d'autre avec acharnement. Les Ouargliens enchantés de voir leurs dominateurs negouciens engagés dans une lutte qui pourrait leur faire recouvrer leur indépendance, allaient offrir aux Tougourtins le concours de leurs contingents et venaient en effet camper devant Negouça. L'attaque combinée était fixée pour le lendemain. Dans la nuit, Ben-Babia, conduisant lui-même en main le cheval noir cause de cette guerre, se présentait devant la tente de Ben-Djellab. Les témoignages de repentir de Babia, les exhortations pacifiques des marabouts desquels il s'était fait accompagner, produisaient une telle impression sur Ben-Djellab que celui-ci brisait la tête du cheval d'un coup de pistolet, et, embrassant affectueusement Ben-Babia, lui disait : « La cause de notre brouille n'existant plus, je te rends toute mon amitié ! »

Ben-Babia obtenait une faveur non moins éclatante : celle de châtier lui-même les Ouargliens qui comptaient l'écraser. En effet, à l'heure indiquée pour l'attaque, ceux-ci s'avançaient hardiment, on les laissa s'engager dans l'oasis et alors les Negou-

ciens fondant sur eux de tous côtés en firent un massacre épouvantable.

Pendant plusieurs années encore Negouça conserva la suprématie sur Ouargla et ce ne fut que vers 1841 que cette dernière ville reprit son importance politique à la faveur de discordes survenues chez les Saïd-Ateba et l'intervention des autres tribus dans les nouveaux partis qui se créèrent.

La tribu des Saïd-Ateba était à cette époque divisée en trois grandes fractions : les Fetnassa, les Rahbat et les Oulad-Yousef. A la suite d'une querelle la tribu entière prit les armes et se divisa en deux camps qui en vinrent aux mains. Le premier effet de cette lutte fut une révolution au sein de Ouargla. Malgré les efforts des Beni-Ouagguin, le sultan Mouley-Mesaoud, créature de Ben-Babia, fut renversé et remplacé par Mouley-Teïeb. Cet exploit accompli, les Fetnassa, Rahbat, Beni-Tour, Mekhadma et Chaâmba marchèrent sur Negouça et y répétèrent l'acte de Ouargla en replaçant au pouvoir un autre Ben-Babia qui peu de temps auparavant avait été dépossédé pendant son pèlerinage à Tolga par son fils aîné. Ce dernier prit la fuite accompagné des Oulad-Yousef, ses partisans vaincus; il revint avec eux en 1842 et son pardon fut une des clauses de leur soumission, mais à peine les Oulad-Yousef se furent-ils éloignés de Negouça que le malheureux fut, sur l'ordre de son père, mis à mort par son propre frère. On voit que le meurtre en famille était également en usage de ce côté comme à Tougourt.

Durant l'hiver de 1842-43, une scission eut lieu entre les Beni-Tour et les Mekhadma, amis depuis plusieurs siècles. Mettant à profit cette division, les Oulad-Yousef achetèrent l'alliance des Mekhadma qui, au printemps 1843, les rejoignirent sous les murs de Ouargla, campement ordinaire des Saïd-Ateba. Ils y étaient depuis quatre jours, lorsque le matin ils furent surpris, attaqués et mis en déroute par les Chaâmba, Beni-Tour, Rahbat et Fetnassa. Il se réfugièrent alors entre Chot et Hadjadja, mais le parti vainqueur les suivit et vint camper le soir à peu de distance. Trop faibles pour accepter le combat, les Oulad-Yousef et les Mekhadma levèrent le camp pendant la nuit. Déjà ils étaient arrivés à Gour-Chouf, au Sud-Est du Djebel-Krima, lorsque l'ennemi les atteignit, leur tua trois cavaliers et enleva leurs bagages. Fiers de ce coup de main les vainqueurs rejoignaient leur camp, lorsque par un retour offensif et inattendu les Oulad-Youcef et les Mekhadma fondirent sur les groupes restés en arrière et les écrasèrent. Les principaux chefs des Beni-Tour périrent dans cette affaire. Le lendemain la paix était faite mais elle fut de courte durée. Quinze jours après les Mekhadma se détachaient des Oulad-Yousef pour marcher contre eux dans les rangs des Beni-Tour et des Chaâmba. Deux combats eurent lieu dans la même journée, le premier sous les murs de Ouargla et le deuxième près de Negouça.

Les Mekhadma et les Beni-Tour réconciliés ne restèrent pas longtemps unis; une nouvelle rupture s'opéra entre eux l'année suivante. Elle avait pour cause la mort d'un homme des Beni-Tour tué dans une querelle par un individu des Mekhadma et elle eut pour résultat de faire passer les premiers dans le camp des Oulad-Yousef lorsque ceux-ci revinrent quelques jours plus tard à Negouça. Joints aux Beni-Tour, les Oulad-Yousef marchèrent alors sur les Fetnassa, Rahbat et Mekhadma, les attaquèrent à Mandiz, près de Ouargla, et leur tuèrent 16 hommes et 35 chevaux. Après cette affaire la paix fut conclue.

Nous eussions pu abréger le récit de ces petites guerres locales, mais nous avons eu à cœur de mettre en évidence et l'état d'anarchie qui régnait avant la domination française dans ces régions lointaines, livrées par leur indépendance même à la fureur des partis et l'esprit mobile des populations qui ressort de la fragilité de leurs alliances et le rôle omnipotent joué par les tribus nomades annihilant presque complètement l'action des fractions sédentaires. Nous ajouterons que chaque péripétie de ces luttes de partis fut dans l'intérieur de Ouargla le signal d'une sorte de révolution de palais. De 1841 à 1852, le petit coin de Ouargla fut successivement occupé par les sultans Mouley-Teïeb, Mouley-Debbi, Mouley-Ali, Mouley-Ahmed, Mouley-Mesaoud et Mouley-Abd-el-Kader.

Grâce aux notes et documents qu'a bien voulu mettre à ma disposition M. le général Desvaux, nous venons de résumer l'histoire d'Ouargla avant l'arrivée des Français; il nous reste à puiser

à la même source d'informations pour présenter l'historique de la conquête de ce pays due aussi bien à notre politique qu'à nos armes.

Les populations d'Ouargla restèrent pendant longtemps indifférentes aux progrès de nos armes en Algérie. Les Saïd-Ateba figurèrent toutefois parmi les contingents d'Abd-el-Kader au siège d'Aïn-Mahdi en 1838, mais ce n'était là qu'une lutte entre indigènes et plusieurs années se passent encore avant que les circonstances nous appellent dans ces régions lointaines. Nous nous rapprochions cependant et l'occupation de Boghar, de Tiaret (1843), celle de Biskra (4 mars 1844) et l'expédition de Laghouat qui se termina par l'investiture d'Ahmed ben Salem comme khalifa de cette région, amenèrent forcément notre intervention dans les affaires sahariennes. Ce ne fut toutefois qu'en 1848 que les événements commencèrent à attirer nos regards vers Ouargla.

Les Ben-Djellab, cheïkhs héréditaires de Tougourt, avaient autrefois échangé avec les Ben-Babia, cheïkhs de Negouça, de riches présents qui dans l'intention des premiers étaient des jalons pour l'établissement de leur suzeraineté. Nous avons vu ce qui advint vingt ans avant à propos d'un cheval. En 1848, Abd-er-Rahman-ben-Djellab, après son succès contre Temacin, essaya de faire revivre ces vieilles prétentions. Comptant sur notre appui et aidé par les Selmia et les Oulad-Moulat, il tenta une démonstration sur Ouargla dans le but spécieux de rétablir Mouley-Debbi qui venait d'être renversé par Mouley-Teïeb. Malgré la connivence des Beni-Ouagguin, il ne put rien contre cette ville et dut se replier sur l'Oued-Rir', après avoir pillé pour tout exploit les troupeaux des Beni-Ouagguin fauteurs de ses projets avortés. On comprend qu'une pareille conduite enleva à Ben-Djellab le peu de partisans qu'il avait pu se créer à Ouargla. Ce n'était donc pas par lui que nous devions espérer désormais d'arriver à la conquête de ce pays. L'ambition du cheïkh de Negouça allait, du reste, avant peu nous valoir des ouvertures de soumission et nous fournir une occasion plus légitime d'intervention.

En effet l'année suivante, 1849, le cheïkh El-Hadj-Ahmed-ben-Babia désirant s'appuyer sur notre influence, envoya son fils Bou-Hafès à Tiaret et de là à Alger pour offrir le paiement

annuel d'un impôt et la reconnaissance de l'autorité française. Bou-Hafès arriva à Alger le 6 juillet, accompagné d'Adda-ben-Saâd, chef des Saïd-Ateba. Leurs propositions appuyées par le commandant supérieur de Tiaret furent agréées et quelques jours plus tard El-Hadj-Ahmed-ben-Babia fut nommé khalifa de Negouça et d'Ouargla et Adda-ben-Saâd kaïd des Saïd-Ateba. Le nouveau khalifa chercha vainement à imposer son autorité et la nôtre à Ouargla. Les Saïd-Ateba sur lesquels il comptait, loin de lui prêter leur concours se laissèrent entraîner à la révolte par les Larbâa et les Harazlia et commencèrent avec eux, à la fin de 1850, des courses contre les tribus du cercle de Biskra. Telle était la situation lorsqu'en juillet 1851 l'arrivée à Ouargla du chérif Mohammed-ben-Abd-Allah, venant de Tripoli parfaitement stylé par le marabout Senoussi et par les Turks pour nous faire la guerre sainte, donna dans tout le Sahara le signal d'une conflagration dont le pays de Ouargla fut le foyer. A la voix du chérif toutes les tribus : Chaâmba, Mekhadma, Beni-Tour, Saïd-Ateba se soulevaient. Dans l'historique des Ben-Djellab, nous avons déjà exposé les débuts du chérif et ses tentatives dans l'Oued-Rir'. Ayant échoué dans ses projets contre Tougourt, Mohammed-ben-Abd-Allah sentit qu'il ne dominerait le Sahara qu'avec le concours d'une tribu puissante par sa cavalerie, aussi retourna-t-il ses intrigues contre la riche et belliqueuse tribu des Larbâa, commandée par le cheïkh Nacer-ben-Chohra et tiraillée à ce moment par les prétentions contraires de Si Chérif-bel-Harech notre bach-agha de Djelfa, et d'Ahmed-ben-Salem notre khalifa de Laghouat. Ennemi juré de ce dernier, Nacer-ben-Chohra accepta les avances qui lui furent faites et entra ainsi contre nous dans une voie d'hostilités qu'il ne devait plus abandonner. Comptant sur son concours, le chérif partait d'Ouargla dans les premiers jours de décembre 1851 avec les Saïd-Ateba, les Chaâmba-bou-Rouba, les Chaâmba-el-Mouadi qui étaient venus le rejoindre de Goléa (1) et il marcha contre les Oulad-

(1) Le véritable nom des Chaâmba de Golea est El-Madi, du nom de la tribu des Oulad-Madi de Bou-Saâda dont tous les Chaâmba sont originaires. C'est par habitude et corruption du nom primitif qu'on les nomme Mouadi.

Saâd-ben-Salem. Il parvint à surprendre cette tribu sur les bords de l'Oued-el-Ahmar, lui enleva 500 chameaux, 400 bœufs et plus de 4,000 moutons, et après ce coup de main il gagna Berryan où il fut bientôt rejoint par Nacer-ben-Chôhra et une partie des Larbâa. Le bach-agha Si Chérif-bel-Harech, le khalifa Ben-Salem et l'agha du Djebel-Amour furent lancés contre lui avec de nombreux contingents indigènes. Dans l'engagement qui eut lieu Si Chérif avec ses goums fut le seul qui fit son devoir; déjà il prenait le dessus, lorsque les Larbâa de Ben-Salem faisant défection sur le champ de bataille passèrent du côté de leurs frères et de Ben-Chôhra et se jetèrent sur les derrières de Si Chérif-bel-Harech qui dut prendre la fuite avec des pertes énormes. Cette malheureuse affaire et la désertion des Larbâa était de nature à entraîner de nouvelles défections. Pour les prévenir et reconstituer l'autorité de Si Chérif-bel-Harech, le général Ladmirault, commandant la subdivision de Médéa, reçut l'ordre de se mettre en campagne, en même temps que le commandant Deligny, directeur des affaires arabes de la province d'Oran, marchait sur les Oulad-Sidi-Cheïkh dont l'hostilité venait de s'accentuer. Le mois de mars et d'avril 1852 se passèrent pour Mohammed-ben-Abd-Allah à observer les mouvements de la colonne Ladmirault qui malheureusement dut rentrer à Médéa vers la fin d'avril. Cette rentrée produisit un effet fâcheux dans le Sud. Tenu en échec par la présence de nos troupes sur le haut de l'Oued-Djedi, le chérif put après leur départ reprendre ses projets, agiter les populations et recruter de nouveaux contingents. Fort de notre éloignement, il annonça hautement son intention de se ravitailler dans l'Oued-Rir' et de marcher ensuite sur les Ziban. La première partie de son programme était pour lui d'une exécution facile. Une révolution favorable aux desseins du chérif venait en effet de s'accomplir dans l'oued Rir' : le sultan tougourtin Abd-er-Rahman-ben-Djellab après une tentative d'assassinat dirigée contre lui par son cousin et compétiteur Selman était mort des suites de ses blessures. Nous avons déjà dit comment Selman s'empara de Tougourt où son ami le chérif put se ravitailler tout à son aise et partir de là pour les Ziban où le commandant Collineau le mettait en complète déroute au brillant combat de Melili.

Les contingents d'Ouargla éprouvèrent de graves pertes dans ce combat, laissant en notre pouvoir leurs vivres et leurs munitions; ils se dispersèrent et rentrèrent chez eux. Quant à Mohammed-ben-Abd-Allah, il regagna précipitamment l'Oued-Itel. Sa présence sur ce point où il semblait vouloir établir son quartier général étant une menace pour la sûreté du Sahara, deux colonnes se formèrent pour l'en chasser, l'une à Biskra sous le commandement du colonel Desvaux, l'autre à Bousaâda sous les ordres du capitaine Pein. Le colonel Dervaux allait se mettre en mouvement lorsque les événements des Haracta l'appelèrent brusquement dans d'autres régions et le forcèrent de se porter au secours de Aïn-Beïda, contretemps fâcheux que l'ennemi sut mettre à profit. En effet, le 18 juin, conduit par les Oulad-Saci, fraction des Oulad-Zekri, le chérif avec 400 fantassins surprit les Oulad-Harkat et les Oulad-Zeïan et les razia complètement. Il venait de repasser le Bou-Kahil, lorsque l'approche du capitaine Pein le força de rétrograder. Cet officier razia les Oulad-Saci, mais ne put atteindre l'agitateur qui, repassant l'Oued-Itel, gagna Dzioua et de là les Beni-Mzab où il séjourna le reste de l'été.

Au mois d'octobre, il se remit en mouvement et fit une démonstration sur Laghouat, ville qui nous était soumise mais que nous n'avions pas encore occupée militairement. Le général Yousouf, alors en observation à Djelfa, se porta aussitôt sur ce point menacé, fit prendre quelques dispositions aux habitants et retourna à Djelfa le 17 octobre.

Le chérif paraissait s'être éloigné, mais vers le milieu de novembre, conduit par le vindicatif Nacer-ben-Chôhra, son lieutenant, il reparut devant Laghouat qu'il rallia à sa cause et se jeta dans cette ville avec l'intention de s'y bien défendre. Nos colonnes s'y portèrent sous le commandement en chef du général Pélissier. Laghouat fut prise le 4 décembre 1852 après un assaut meurtrier qui est un des faits d'armes les plus mémorables de nos annales algériennes (1).

Le chérif parvint à se sauver et se réfugia chez les Chaâmba à

(1) C'est là en marchant en tête d'une colonne d'attaque que succomba le général Bouscaren, officier d'un grand avenir, ainsi que le commandant Morand.

Haci-en-Naga près d'Ouargla. Ces derniers avaient déjà oublié la leçon qui leur avait été infligée sept mois auparavant à Melili, car à peine le chérif apparut-il que tous les groupes épars dans le Sahara se rallièrent à lui et l'aidèrent à reprendre les hostilités. Le 13 janvier 1853, accompagné de Nacer-ben-Chôhra, il part de Haci-en-Naga avec 200 cavaliers et 300 fantassins composés de Larbâa, Harazlia et Chaâmba, passe à Dzioua et Daïa-Terfaïa près de Tamerna, arrive près d'El-Bâdj et tombe sur les troupeaux des Souama puis sur les tentes des Rahman qu'il razie complètement malgré la présence sur l'Oued-Retem de Si Ahmed-bel-Hadj-ben-Gana, kaïd des Arabes Gharaba, à la tête de 300 cavaliers.

Après ce coup de main, le chérif se rapprocha du Mzab où il cherche à entraîner quelques tribus en intelligence secrète avec lui. Le bach-agha de Djelfa, Si Chérif-bel-Harech, reçoit immédiatement l'ordre de se mettre en mouvement et soutenu par le commandant du Barrail à la tête des troupes composant la garnison de Laghouat, il fait une course chez les Beni-Mzab qui se soumettent aussitôt et chez les Larbâa et les Harazlia dont quelques fractions rentrent également dans le devoir. Devant cette démonstration le chérif est obligé de se replier sur Rouissat où, après quelques pointes vers El-Okkaz, Oulad-Besbès et El-Hadjira, il se décide à passer l'été. — Dans le mois de septembre, il se met de nouveau en route, accompagné de deux membres de la famille des Oulad-Sidi-Cheikh : Si Naïmi et Si Zoubir, frères de Si Hamza, qui étaient venus le rejoindre précédemment avec des contingents. Diverses razias sont opérées par eux entre Laghouat et Géryville, mais ils échouent du côté d'Oum-Saâd ; ils parviennent enfin à surprendre les Oulad-Sâad-ben-Salem et leur enlèvent 400 chameaux et onze troupeaux de moutons. Cette guerre de partisans et l'offensive prise par le chérif à l'égard de nos tribus soumises, compromettaient le prestige de notre autorité et avaient déjà trop duré. Il était temps de frapper un grand coup qui rétablît notre supériorité vis-à-vis de nos ennemis du Sud et raffermît les tribus hésitantes dans le sentiment du devoir. Dans ce but le Gouverneur général décida que des pointes profondes seraient poussées simultanément dans le Sud par des goums tirés de Bis-

kra, Bousaâda, Laghouat et Géryville. Si Hamza fut chargé du principal rôle dans cette expédition dirigée contre le chérif et ses adhérents.

Les Oulad-Sidi-Cheïkh, cette puissante famille dont l'influence s'étend dans tout le Sahara et à laquelle appartenait le chérif Mohammed-ben-Abd-Allah lui-même, avaient, sur les suggestions de ce dernier, manifesté dès le début de la guerre des tendances qui nous étaient hostiles. Au commencement de 1852 le commandant Deligny avait dû marcher sur eux pour arrêter leur révolte et avait enlevé leur chef Si Hamza qui, plus tard, fut remis en liberté après nous avoir offert ses services. Tout récemment deux des frères de ce dernier, Si Zoubir et Si Naïmi avaient rejoint le chérif. Loin de les imiter, Si Hamza avait cherché, mais en vain, à les retenir. Nommé khalifa du Sahara occidental, il avait pris avec nous des engagements auxquels nous crûmes pouvoir nous fier et dont l'événement justifia la sincérité. Au mois de novembre toutes les colonnes étaient en mouvement. Nous n'avons pas à revenir sur les phases de cette campagne déjà relatée plus haut et qui se termina par l'entrée triomphale de Si Hamza dans les villes de Negouça et d'Ouargla après la défaite du chérif dans les dunes dites Areg-bou-Seroual, à quatre journées de marche au sud d'Ouargla.

Les pertes de l'ennemi furent très considérables; le chérif parvint à s'échapper avec Nacer-ben-Chôhra qui avait reçu une balle au bas ventre et qui fut emporté sur un chameau. La presque totalité des discidents Larbâa, Chaâmba, Mekhadma, Saïd-Ateba, ainsi que les deux frères du khalifa, Si Zoubir et Si Naïmi, firent leur soumission sur le champ de bataille même. Après cette brillante affaire Si Hamza allait s'installer à Rouissat dans la propre maison du chérif.

Les rapides résultats que l'on venait d'obtenir démontraient l'influence immense des Oulad-Sidi-Cheïkh dans ces régions lointaines, où au nom de la France, en résumé pour le compte des chrétiens, il avait fait marcher au combat musulmans contre musulmans. La belle conduite de Si Hamza le désignait naturellement comme l'homme le plus capable de nous conserver le pays dont nous lui devions la conquête. L'hostilité des autres mem-

bres de sa famille était d'autant plus excusable que jusqu'alors ils ne nous avaient jamais rien promis. Leur attitude au combat d'Areg-bou-Seroual n'avait pas été étrangère au résultat de la journée et à la soumission immédiate des populations insurgées. Tout nous commandait donc de nous appuyer sur les Oulad-Sidi-Cheïkh pour tenir désormais le pays et nous autorisait à nous fier à eux. Nous n'avions pas d'autre politique à suivre à ce moment, quoiqu'en aient pu dire ceux qui, après les événements de 1864, ont vivement attaqué l'autorité militaire et lui ont reproché d'avoir préparé ces événements en faisant sortir cette famille de son rôle purement religieux.

Pouvions-nous nous passer alors des grandes influences indigènes pour maintenir notre domination dans ces vastes et lointaines régions jusque-là indépendantes et où l'établissement de garnisons permanentes était matériellement impossible? Non évidemment; si donc le concours de chefs influents nous était indispensable, quelle famille pouvions-nous choisir outre que celle qui venait d'être l'instrument de notre conquête? Du reste, pour apprécier avec impartialité les questions de ce genre, il faut d'abord connaître le pays, puis se reporter au temps et au milieu où les événements se produisaient et ne point les juger avec les idées d'aujourd'hui. Si Hamza fut maintenu comme khalifa du Sahara occidental, c'est-à-dire de toute la zone saharienne qui s'étend entre Ouargla et Géryville. A ce commandement furent rattachées toutes les tribus d'Ouargla constituées en aghalik sous les ordres de Si Zoubir, frère de Si Hamza. Les années qui suivirent démontrent que l'on avait été bien inspiré dans cette organisation. Pendant huit ans, de 1853 à 1861, l'aghalik d'Ouargla jouit d'une paix profonde. Le 1er janvier 1857 trois colonnes parties de Biskra, Bousaâda et Laghouat faisaient jonction à Ouargla, sous les ordres du général Desvaux et revenaient après avoir trouvé le pays dans le calme le plus parfait.

Pendant cette période de paix pour Ouargla le chérif Mohammed-ben-Abd-Allah n'était pas resté inactif; ses efforts avaient été impuissants pour soulever les tribus soumises au commandement des Ouled-Sidi-Cheïk. Après sa défaite d'Areg-Seroual il avait d'abord fui au Djerid avec Nacer-ben-Chôhra, mais reprenant presque aussitôt les hostilités à la tête de contingents de Larbâa, Harazlia, qui l'avaient suivi, il s'était jeté sur quelques tribus du cercle de Biskra et y avait fait plusieurs razzias. N'ayant pu prendre pied dans le groupe d'Ouargla, il s'était porté vers le Souf, appelé par Selman-ben-Djellab soulevé contre nous. Il était venu le rejoindre, avait pris part au combat mémorable de Megarin (1er décembre 1854) qui nous ouvrit les portes de Tougourt. Obligé de fuir avec Selman, il s'était retiré de nouveau au Djerid tunisien; puis n'ayant pu s'entendre avec Nacer-ben-Chôhra, il avait gagné le territoire tripolitain et plus tard les campements des Touareg, aux environs d'In-Salah où il resta jusqu'en 1861.

Le 15 août de cette année, il reparut dans l'aghalik d'Ouargla avec une bande de Touareg et recommença contre nous une campagne qui devait être aussi courte que malheureuse pour lui. Il débute par enlever, près des puits de Khefif, entre El-Hadjera et Negouça, neuf troupeaux de chameaux aux Mekhadma; il gagne ensuite Matenat, s'y repose les 17 et 18, et le 19 il prend position à El-Hadeb entre Ouargla et Rouissat. Les Chaâmba, ses amis de longue main, furent les premiers à lui faire leur soumission. Seul, le cheïk El-Bessati resta dans le devoir. Une députation des Mekhadma arriva bientôt après demandant la reddition des chameaux enlevés à Khefif, lesquels avaient déjà pris la route d'In-Salah. Le chérif répondit aux émissaires que le seul moyen de réparer leurs pertes était de marcher avec lui. L'hésitation des Mekhadma détermine le chérif à une démonstration insignifiante vers leurs tentes. Après une lutte factice, les Mekhadma et Beni-Tour se soumettent et offrent au chérif le cheval de gada. Restait le point capital, la soumission de la ville. Pendant que l'agitateur usait de tous ses moyens de séduction pour l'obtenir, Si Ali-Bey, kaïd de l'Oued-Rir' et du Souf depuis la prise de Tougourt, réunissait à El-Hadjira un goum de 170 cavaliers et 1,500 fantassins presque tous Souafa et était rejoint par El-Bessati cheïkh des Chaâmba et El-Hadj-Guenan cheïkh des Mekhadma. Ces deux hommes lui déclarèrent qu'Ouargla n'attendait que son arrivée pour se prononcer contre le chérif et même pour le lui livrer. La défense de cette ville eût incombé naturellement à

l'agha Si Zoubir, mais ce chef toujours malade était à ce moment loin d'Ouargla. Si Ali-Bey se mit immédiatement en mouvement et arrivait le 1er octobre à Negouça où il était très bien accueilli. Se dirigeant ensuite sur Ouargla, il campait le même jour à Ba-Mendil où vinrent le rejoindre les notables des Chaâmba, des Mekhadma et des Beni-Tour. Aux sollicitations et aux conseils de Si Ali-Bey ces gens répondaient qu'au lieu de lui livrer le chérif, ils préféraient l'abandonner et garder la neutralité pour ne pas se parjurer trop ouvertement vis-à-vis de lui. La nuit se passa sans événement. Le lendemain matin le chérif s'étant replié avec tout son monde sous les palmiers de Rouissat, Si Ali-Bey eut la preuve que les Chaâmba, Mekhadma et Beni-Tour n'étaient nullement décidés à abandonner l'agitateur. Devant la position retranchée de ce dernier, un combat eût été dangereux pour nos goums, aussi Ali-Bey n'y songeait point, lorsque quelques-uns de ses cavaliers qui avaient mené boire leurs chevaux aux puits entre son camp et Rouissat, furent attaqués tout à coup par les Chaâmba et les Touareg. La fusillade commença; le goum du kaïd s'engagea sans en avoir reçu l'ordre et quand il fallut soutenir ce mouvement, les fantassins souafa, soit peur, soit trahison, restèrent sourds au commandement et ne donnèrent pas de l'avant. Désespérant de les faire marcher, Ali-Bey s'élança à la tête de ses cavaliers; mais que faire contre un ennemi embusqué dans des jardins ou retranché derrière des murs de clôture infranchissables? Après une courte lutte Ali-Bey, aussi prudent que brave, était forcé de rallier ses cavaliers et voyant qu'il ne pouvait compter sur le reste de son monde, reprenait la route de Tougourt. Sa retraite livrait au chérif la ville d'Ouargla qui lui faisait sa soumission quelques heures après, le 2 octobre 1861.

Aussitôt un grand déploiement de goums s'organisait à Géryville et à Laghouat. Ceux de Géryville se portaient immédiatement sur Ouargla sous le commandement du bach-agha Si Bou-Beker, fils et successeur de Si Hamza. Ce dernier, appelé à Alger pour répondre à de graves accusations portées contre lui par les gens d'Ouargla et de Negouça, était mort dans cette ville deux mois auparavant (21 août). Ses fonctions de khalifa avaient passé à son fils aîné avec le titre plus modeste de bach-agha.

Cependant le chérif continuait ses incursions. Le 10 octobre il enlevait les troupeaux des Oulad-Saïah, mais ce fut son dernier exploit. Le 13 il était repoussé de Ksar-el-Haïran et il était forcé de se replier sur Negouça où il campa le 18 et le 19. C'est là qu'il fut surpris par les goums de Géryville à la tête desquels se trouvait Si Bou-Beker et Si El-Alâ, frère de Si Hamza. Le chérif prit aussitôt la fuite. Les Chaâmba, Mekhadma et Beni-Tour agirent avec les Oulad-Sidi-Cheïk tout autrement qu'avec Ali-Bey. Ils n'hésitèrent pas à se tourner contre l'agitateur et à se lancer à sa poursuite avec nos goums. Mohammed-ben-Abd-Allah abandonné de tout son monde était atteint, entouré et fait prisonnier sans coup férir dans les dunes entre Bou-Seroual et Guern-el-Hadj. Quelques jours après il était interné en Corse et plus tard à Bône (1).

Les derniers événements ayant fait ressortir d'une manière manifeste l'incapacité de l'agha d'Ouargla Si Zoubir, toujours malade, du reste, ce chef indigène fut remplacé dans son commandement, le 4 janvier 1862, par Si El-Alâ, son frère, homme aussi intelligent qu'énergique. Si Bou-Beker survécut moins d'un an à son père; il succomba à une courte maladie le 23 juillet 1862 et fut remplacé comme bach-agha par son frère Si Seliman-ben-Hamza, le promoteur de cette vaste insurrection qui éclata dix-huit mois plus tard et dura si longtemps. Diverses versions ont circulé relativement aux causes réelles de cette insurrection. Voici les renseignements fournis à ce sujet par plusieurs individus des Chaâmba et des Mekhadma, amis intimes de Si Seliman et de Si El-Alâ. Je laisse bien entendre à leurs auteurs la responsabilité de ces renseignements difficiles à contrôler. Deux partis divisaient alors et diviseront longtemps encore la population du Mzab, le sof chergui et le sof gherbi. Au commencement de 1863 une querelle très vive ayant éclaté à Guerara dont les habitants sont partagés entre les deux fractions; Brahim-ben-Bouhoun, chef du sof gherbi, acheta l'appui de Si Seliman et soudoya les

(1) Pendant son séjour à Bône il touchait 200 francs par mois pour subvenir à son entretien. Il épousa dans cette ville la fille d'un citadin. En 1870 il s'enfuyait à Tripoli et retournait auprès de son vieil ami le marabout Senoussi, chez qui il est mort en 1876.

Chaâmba de Metlili et les Mekhadma d'Ouargla. A la tête de ces deux tribus il pénétra de nuit à Guerara et fit main basse sur les gens du sof opposé qui pour se venger des meurtres et des actes de pillage commis par leurs adversaires portèrent plainte à l'autorité française. Les principaux coupables furent signalés à Si Seliman avec ordre de les arrêter. Après maints atermoiements Si Seliman mandé à Géryville refusa de s'y rendre. Levant dès ce moment l'étendard de la révolte, il faisait appel aux Ouled-Sidi-Cheïkh, prétendait que les Français avaient empoisonné son père et son frère et que ses propres jours étaient en péril et qu'il n'y avait plus d'autre parti à prendre que de se révolter en masse. Cet appel fut entendu. Dès le lendemain les contingents des Zoua, ceux des autres tribus des Ouled-Sidi-Cheïkh, les Laghouat-Ksel et les Harar accouraient se ranger sous la bannière de Si Seliman qui partait aussitôt à leur tête pour aller camper à Hassi, près de Metlili. Là il rallia à lui les Chaâmba-Brezga et envoie des émissaires à l'agha d'Ouargla, Si El-Alâ, son oncle, dans le but de soulever les tribus de cette région.

Prompt à obéir à cette excitation à la révolte, Si El-Alâ et la plupart des nomades d'Ouargla prirent aussitôt les armes. Les Ouled-Smaïn, fraction des Chaâmba, et les Saïd-Ateba restèrent seuls fidèles et se retirèrent, les premiers à Negouça et les derniers chez les Larbâa leurs alliés qui n'avaient pas encore fait défection. Les Mekhadma commencèrent les hostilités en enlevant aux environs d'Ouargla les chameaux d'une caravane de Biskra. Quelques jours plus tard, vers le milieu de mars, ils partaient avec les Chaâmba sous la conduite de Si El-Alâ et rejoignaient Si Seliman à Oum-Damran, à trois journées de Metlili, après avoir razié sur leur route deux caravanes des Larbâa et des Harazlia qui se rendaient au marché d'Ouargla. D'autres défections s'étant produites, Si Seliman, se jugeant assez fort pour prendre l'offensive, se mettait en mouvement vers Géryville et attaquait le 8 avril, à Ghassoul, la petite colonne du colonel Beauprêtre, commandant supérieur de Tiaret. Le retentissement qu'eut le combat de Ghassoul nous dispense d'insister sur les détails de cette malheureuse affaire. Qu'il nous suffise de rappeler que surpris pendant la nuit, cerné par des forces supérieures, trahi par ses spahis originaires des Harar, le colonel Beauprêtre succomba avec ses cent zouaves, c'est-à-dire avec tout son monde; mais nos soldats vendirent chèrement leur vie, Si Seliman fut tué et avec lui beaucoup de ses cavaliers. Comme on pouvait s'y attendre, ce succès des rebelles au début de l'insurrection eut malgré la mort de leur chef, remplacé immédiatement par son frère Si Mohammed, l'influence la plus fâcheuse sur les dispositions des tribus à notre égard. De nouvelles défection se produisirent aussitôt. Le 18 avril la tribu des Oulad-Chaïb se souleva à son tour avec son agha Naïmi-ben-Djedid et les frères de celui-ci. Ce soulèvement fut pour nous le signal d'un second désastre. Un peloton de spahis envoyé en reconnaissance vers Taguin fut presque entièrement détruit par les Oulad-Chaïb et le sous-lieutenant Ben-Rouïla, qui le commandait, mourait bravement à la tête de sa troupe (1).

Cependant les colonnes Deligny, Yousouf, Liébert, Seroka étaient déjà en mouvement le 26 avril. Le général Martineau livrait un combat aux dissidents à Aïn-El-Guetâ, à une journée de Géryville, combat terrible où de part et d'autre les pertes furent très considérables. Nous-mêmes de notre côté : 72 tués et 31 blessés. Les Chaâmba d'Ouargla, les Mekhadma et les Beni-Tour, présents à cette affaire, perdirent quelques hommes. Soit découragement, soit tactique, un grand nombre d'entre eux se séparaient du gros de la colonne ennemie pour rentrer à Ouargla et nous porter des coups inattendus. Arrivés dans leur oasis le 10 mai, ils tentaient après quelques jours de repos une razia sur les Mekhalif du Mzab, mais ils étaient repoussés avec pertes et ils laissaient entre les mains de ceux-ci 51 maharis et 60 fusils. Après cet échec, ils se présentaient devant Negouça où s'étaient retirés les Ouled-Smaïn-Chaâmba restés fidèles et ils demandaient à s'y ravitailler. Le cheïkh Bou-Hafès ayant refusé de les recevoir, ils ravageaient les jardins puis regagnaient le Mzab, aux environs de Ghardaïa. Là, par un coup de tête, ils proclament comme sultan d'Ouargla un aventurier nommé El-Hadj-Moham-

(1) Voir la remarquable étude sur cette insurrection due à la plume du colonel Trumelet.

med Gherbi, ivrogne et fumeur de kif, venu quelque temps avant du Djerid. Après avoir habillé et équipé ce sultan improvisé ou plutôt ce mannequin, ils le dirigent sur Ouargla où il arrive le 29 juillet, les précédant de quelques jours. Le 15 juillet, c'est-à-dire quelques jours auparavant, était arrivé à Chot, aux environs d'Ouargla, un autre aventurier de la même espèce se disant chérif et prétendant avoir été chargé par le sultan de Constantinople de prêcher la guerre sainte et de jeter les infidèles à la mer. Cet imposteur qui avait pris le nom de Mouley-Mohammed-ben-Mouley-Abd-er-Rahman (1), était simplement un savetier marocain qui avait exercé pendant quelque temps sa profession à Biskra et y avait subi un emprisonnement pour vol. Parti plus tard pour le Djerid, il était revenu sur notre territoire avec un nom et des titres empruntés et il venait d'être accueilli par les gens du Chot, lorsque l'homme des Chaâmba et des Mekhadma, El-Hadj-Mohammed-Gherbi, se présenta à Ouargla décoré du titre de sultan. Les deux aventuriers firent alliance et ils eurent l'un et l'autre pour soutiens les Mekhadma, Beni-Tour et Chaâmba. Les sédentaires d'Ouargla s'unirent aux gens de Chot pour les reconnaître à leur tour et tout ce parti, après avoir ramené à lui les Ouled-Smaïn restés fidèles jusque-là, mais trop faibles pour résister, se porte sur Negouça pour y faire accepter également l'autorité des deux intrus. Le cheïkh de cette ville, Bou-Hafès, notre fidèle allié, venait d'être forcé de prendre la fuite, impuissant après la défection des Ouled-Smaïn et en l'absence des Saïd-Ateba, à résister à son ennemi et cousin Saïah-ben-Babia qui cherchait à le supplanter. Son départ enleva tout obstacle à l'entrée dans Negouça des Chaâmba, Mekhadma et Beni-Tour, ayant à leur tête les deux imposteurs. Saïah fut investi cheïkh en remplacement de Bou-Hafès, réfugié à El-Hadjira et plus tard à Tougourt avec trente personnes de sa famille. La kasba de ce dernier fut pillée, ainsi que les maisons de ses partisans dont plusieurs furent arrêtés, puis relâchés après avoir payé chacun une amende de cent francs. Quand vint le moment de partager le butin le nouveau sultan et le soi-disant chérif eurent une querelle dont

(1) Fils de feu Mouley-Abd-er-Rahman, sultan du Maroc.

le caractère grotesque compromit leur prestige aux yeux des croyants qui les entouraient. Pendant que ces faits se passaient dans l'aghalik d'Ouargla, le succès de nos colonnes dans l'Ouest avait forcé Mohammed-ben-Hamza et ses adhérents à s'éloigner et nos troupes rappelées dans leurs garnisons respectives comptaient s'y reposer pendant la période des chaleurs des fatigues de la campagne. Mais à peine eurent-elles tourné le dos que Si El-Alâ, à la tête de 2,000 cavaliers, attaqua Frenda, se porta sur le Djebel-Amour et rallia à lui (7 août) les Larbâa envoyés pour le combattre. Cette défection entraîna celle d'un grand nombre d'autres tribus. La conflagration devint générale. Toutes les colonnes durent se remettre aussitôt en mouvement. Le colonel Seroka qui avait été d'abord dirigé sur El-Baâdj avec 4 escadrons et 6 compagnies d'infanterie reçut l'ordre (4 septembre) de marcher vers le Hodna occidental à la nouvelle que l'insurrection avait gagné le cercle de Bousâada.

Ouargla ne tarda pas à être instruit du mouvement rétrograde de la colonne Seroka. Le 10 septembre les Chaâmba, Mekhadma et Beni-Tour, ayant à leur tête les deux imposteurs, marchent sur Berryan et y font une razia. Poursuivis par les habitants, ils perdent quelques hommes dans un petit combat. Cette affaire eut des résultats bien inattendus. Le sultan et le chérif peu familiarisés avec le bruit de la poudre, donnèrent des signes non équivoques de leur lâcheté. Le premier prit la fuite furtivement et ne reparut plus. Quant au second, il fut chassé ignominieusement après avoir reçu un chameau pour toute part de butin que les tribus d'Ouargla étaient parvenues à conserver. Ainsi se termina honteusement le rôle éphémère de ces deux hommes que les nomades avaient tirés un moment de leur obscurité pour en faire les instruments et le prête-nom de leur potitique à l'instar des anciens sultans d'Ouargla, mais qui ne surent pas même être à la hauteur de cette position effacée.

Les Mekhadma, Beni-Tour et Chaâmba rentrèrent à Ouargla, puis se remettant en campagne pour tenter un coup de main sur les tribus de Biskra, ils franchirent l'Oued-Itel. Arrivés à Sebâ-Botmat, ils enlevèrent, le 2 octobre à la pointe du jour, 1,764 chameaux et 750 moutons aux Ouled-Zekri et aux gens de Sidi

Khaled. Cette razia opérée, ils revinrent à Ouargla pour mettre leur butin en sûreté. A peine de retour, ils furent rejoints par les Saïd-Ateba qui, à leur tour, venaient de se rallier à l'insurrection. Il n'était guère possible, du reste, aux Saïd-Ateba de rester dans le devoir après la défection de leurs alliés les Larbâa et d'un autre côté leur fidélité à notre cause a été certainement un obstacle à leur rentrée à Ouargla où les appelait la récolte des dattes. Le premier acte de leur insoumission avait été, avant de quitter le Tell, de tuer leur kaïd El-Hadj-Saïd, étranger à la tribu et de le remplacer par un des leurs, Si Kaddour-ben-Embarek que deux fois déjà nous avions nommé kaïd et deux fois révoqué. Ce dernier soulèvement nous laissait sans alliés à Ouargla où nous ne comptions désormais que des ennemis. Cette situation qui menaçait de se traduire par de nouvelles incursions contre nos tribus soumises était de nature à ébranler la fidélité de celles-ci et nous créer les plus grands embarras. Il était temps de prendre des mesures pour parer à ces éventualités.

Le 29 octobre, le colonel Seroka qui avait quitté le cercle de Bou-Saâda après le combat de Dermel arriva à Mengoub. Il passa les mois de novembre et décembre à couvrir nos tribus soumises et à faire des démonstrations contre les Ouled-Naïl de Djelfa qui ne tardèrent pas à venir implorer l'aman. Pendant ces deux mois, les tribus d'Ouargla avaient suspendu les hostilités, occupées qu'elles étaient à la récolte des dattes. Elles se remirent en campagne dans les derniers jours de l'année et dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, pendant que la colonne Seroka était à Dzioua, elles surprirent les petits villages d'El-Alia et de Taïbin, y enlevèrent quelques chameaux et des grains, ravagèrent les jardins et reprirent ensuite le chemin d'Ouargla où elles avaient été convoquées par Si El-Alâ. En attendant ce dernier dont l'arrivée prochaine leur avait été annoncée, elles repartent quelques jours après, poussent jusqu'à Oum-el-Adam et reviennent à Ouargla où Si El-Alâ arrive le 23 janvier avec un goum composé de Chaâmba de Metlili et de quelques cavaliers des Mekhadma et Chaâmba-bou-Rouba qui étaient restés avec lui depuis le début de l'insurrection. Le rendez-vous général de toutes les tribus est fixé à Hafert-Chaouch, où Si El-Alâ est rejoint par Nacer-ben-

Chôhra accouru du fond du Nefzaoua avec une vingtaine de cavaliers. Les Mekhadma, Beni-Tour et Chaâmba sont fidèles à l'appel; mais les Saïd-Ateba qui savaient notre colonne à peu de distance refusent d'y répondre, se réfugient à Negouça et envoient un émissaire au colonel Seroka arrivé à ce moment à El-Hadjira. Dès le 7 janvier, en effet, le colonel Seroka, campé à Dzioua, avait été informé des desseins et de la marche de Si El-Alâ sur Ouargla. Prenant ses dispostions, il levait le camp le 12 et était arrivé le 15 à El-Hadjira où Si Ali-Bey était depuis quelques temps en observation avec son goum. Ce goum joint à ceux amenés par la colonne fut immédiatement utilisé pour des reconnaissances. Plusieurs convois de grain et de poudre destinés aux rebelles avaient déjà été capturés de cette manière, lorsque le 28 janvier arriva l'émissaire des Saïd-Ateba avec des renseignements exacts sur les projets de Si El-Alâ.

L.-Charles Féraud.

(*A suivre.*)

ESSAI
D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES
SUR LES
ORIGINES BERBÈRES

(Suite. — Voir les nos 175, 176, 178 et 179.)

Ce qui semble certain, c'est que ce ne fut pas le *scutum* qui fit donner aux Scythes leur dénomination ; nous venons de dire l'origine de cet ethnique, et d'autre part, les Scythes désignaient le bouclier soit par le mot *çaïl* avec un *c* aspiré se rapprochant du *ch* allemand ou du *c* dur des Celtes, et se prononçant, selon les tribus : *chaïl* ou *kaïl ;* certains même employaient une forme dérivée (la 5e), *chilt,* devenu en anglo-saxon *schild.*

Le mot *chaïl, chil* parait être le primitif (inusité aujourd'hui) de *chellouh,* tente, c'est-à-dire *abri, couverture, protection (chose défensive).* Il est passé à l'hébreu lors de l'invasion des Scytes en Palestine (1), sous la forme : « *cheliat,* » et les Berbères l'ont aussi retenu sous cette même forme. C'était, en effet, dans l'antiquité, et c'est encore aujourd'hui, le nom du point de l'Algérie le plus élevé au-dessus du niveau de la mer, le djebel *Cheliat,* point culminant du massif de l'Aourès. Ce fut d'abord un nom commun et très usuel sans nul doute, car Procope, dans son récit de la guerre des Vandales, cite cette montagne en traduisant en grec son appellation locale : « *mons aspis* ὄρος ἀσπίς, le mont du bouclier. »

(1) Renan, *Histoire des langues scientifiques*, p. 204.

Cette dénomination se retrouve également dans le Djurdjura sous une forme qui se rapproche davantage du vocable anglo-saxon : le col et la fraction que les Arabes nomment *chellata* est dit par les Berbères *Ichelladhen, Tizi-N-Ichelladhen.* A ce radical se rattachent aussi les *Ichellihen* (Oulad-Cheleh), près Batna, les *chellala,* les *chellog* de Frenda, les *chellouk* berbères du Nil blanc, etc.

Dans d'autres tribus scythes, le mot *caïl* signifiait bien encore une arme, mais une arme offensive, la *lance,* l'arme par excellence, l'arme des nobles, interdite aux *vassaux,* comme cela se pratique encore, au dire de Barth, dans certaines tribus touareg, où les imrad (serfs) peuvent avoir toute espèce d'armes, excepté la lance et l'épée, réservées aux seules classes nobles, — qui leur abandonnent le fusil, l'arme traîtresse analogue aux flèches, avec lesquelles, à distance, le poltron a raison de l'homme de cœur.

Plusieurs autres détails historiques ou linguistiques confirment cette noblesse de la lance, arme qui, dans le dialecte berbère des îles Canaries, se dit encore *tamachek, tamacheg*, c'est-à-dire celle de l'*Amachek*, de l'homme libre.

Les rapprochements géographiques étymologiques et ethnologiques peuvent être multipliés à l'infini quand on compare les Berbères aux races skythiques et gothiques qui peuplèrent l'Europe centrale et occidentale. Nous en citerons encore quelques-uns.

Les défilés du *Taba* et du *Bounta,* qui fermaient l'antique Dacie, ont leurs noms reproduits en Berbérie comme appellations de plusieurs montagnes ou défilés. Le djebel *Bounta*, près la Medjana, est devenu célèbre, en 1871, à la suite d'un beau succès remporté par le général Saussier sur le chef de l'insurrection Bou Mezrag El-Mokraiii (1).

(1) Bou Mezrag signifie « l'homme à la lance. » C'est un nom propre assez usuel en Algérie.

Le *Tanaïs* scythe a vu longtemps son nom, dans l'antiquité, porté par une rivière qui se jette dans la petite Syrte, l'oued *Tana*, cité par Salluste.

Les *Bructères* de la confédération des *Istevones* correspondent bien aux ethniques berbères *Brakta*, et *Aït-Aouana ;* les saxons *Ingevones* ont le même nom que les *Igaouaen* du Djurdjura.

Le roi goth *Belimer* ou *Filimer* a son nom, en Berbérie, appliqué à de nombreuses localités : *Adrar Belimer* (près Bougie), *Enchir Filimer* (Belezma), *Bellimour*, villages des régions de Bordj-bou-Arréridj et du Djurdjura.

Le roi *Fervir*, des Goths, rappelle le village de *Farfar*, dans les Zibans (si toutefois cette appellation ne vient pas de la Perse, où les *Ferver* étaient « de bons génies protégeant les hommes. »)

Dans toute la Berbérie, les Allemands sont, aujourd'hui encore, désignés assez souvent sous le nom de *Nemza, Niemza, Nemcha*, qui est resté l'ethnique d'une grande tribu de l'Aurès oriental, les *Nemcha* ou *Nememcha*, tribu à laquelle précisément plusieurs traditions locales attribuent une origine germanique. Ce mot *Nemza, Niemza*, étant encore usité chez les Slaves modernes comme désignation méprisante de leurs ennemis héréditaires, les Allemands, il semble logique d'admettre qu'il fut dans le principe le nom d'une tribu saxonne hostile aux Slaves, qui étendirent cette appellation à tous les gens dont ils ne comprenaient pas le langage (1).

Chose remarquable, dans ce même djebel Aores qui, si longtemps, fut le palladium de l'indépendance et de la liberté des Berbères, nous trouvons une tribu de l'oued Abdi presque exclusivement composée de roux et de blonds réputés autochtones, et qui disent descendre d'un homme du Nord nommé *Bourk*. Ce mot a le même radical que *Berig*, le fameux et légendaire ancêtre des Goths, qui, dans Jornandes (1), sortit de l'île de Skanzia pour aller par mer porter partout la race des Goths. Et, non loin de là, on rencontre une grande rivière, l'oued *Baga* ou *Bagaï*, qui se jette dans un lac et rappelle le *flumen Baga*, que le même auteur donne comme sortant d'un grand lac de cette même Skanzia « qu'on peut appeler la fabrique des nations *(Vagina nationum).* » Jornandes cite encore une autre rivière de *Baga*, en Scythie. Ce nom rappelle également le *Bagas* ou Jupiter phrygien, le *Baga*, dieu des Perses, et enfin le *Bog* des Slaves, tous mots qui d'ailleurs ont une commune origine.

(1) Voir dans la *Revue africaine*, n° 19, octobre 1859, une note de M. Berbrugger sur ce mot *Nemza*, auquel il attribue une origine byzantine.

Le nom de *Bourk*, comme ancêtre éponyme, se retrouve aussi chez les Abdelnour de Constantine sous la forme Ouled *Bergoug :* Berg — ag = Bergi filii, les fils de Berg, mot composé où l'on retrouve l'inversion gothique du déterminatif.

Le nom de *Baga*, *Bagaï*, *Vaga*, *Vacca*, appartenait, en outre, dans l'antiquité, à diverses localités de l'Africa romana ; preuve qu'il n'est pas d'origine vandale.

Nous nous arrêtons ici, pensant en avoir assez dit pour montrer combien est fondée l'hypothèse d'un apport considérable de Scythes ou Goths, dans le peuplement primitif de la Berbérie, par le détroit de Gibraltar et le littoral méditerranéen ou atlantique. Peut-être pourrait-on même distinguer dans ce peuplement un rameau lettique ou slave ; mais, personnellement, nous sommes trop ignorant des origines premières de ces peuples et aussi de leurs idiomes, pour essayer de justifier même sommairement la distinction que nous indiquons ici comme possible.

Disons cependant un mot des quelques indices sur lesquels nous basons nos conjectures.

(1) Jornandes, chap. IV et V. — Lire aussi dans la *Revue africaine* la légende de Bourk, reproduite par M. le professeur Masqueray dans ses notes sur le Djebel Aores.

S'il est vrai que les Scythes sarmates soient bien les ancêtres des Slaves, on est frappé de l'importance primordiale de la femme chez ces nomades que les Grecs, pour cette raison, faisaient descendre des *Amazones ;* nous expliquerons plus loin comment ce mythe des Amazones peut cacher un côté historique touchant aux origines berbères ; mais, dès à présent, nous ferons remarquer que le mot *Amazone*, pour les Slaves, s'explique par

Am = femme ;
Azzon = forte et vaillante,

étymologie qui est, au fond, identique avec celle que nous donne le berbère, car :

I # = I ⊙

et, I⊙ = *ason*, c'est :

⊙ = *S*, factitif ou indice de la 1ʳᵉ forme
I = *enn*, frapper, tonner.
« Ceux qui frappent, les Tonnants. »

De plus, il est à remarquer que, si on prend le sens plus ordinaire de I qui est *dire*, on a pour ces Amazones, ancêtres des Slaves, dont le nom signifie les *parlants*, un terme reproduisant également la même idée de *parler*.

⊡ = *S*, factitif, indice de la 1ʳᵉ forme } les parleurs.
I = *enn*, parler, dire.

Parmi les ancêtres ordinairement donnés à ces Slaves, nous avons aussi un peuple Scythe dont nous avons déjà parlé, les *Antes*. Or, ces Antes, qui disparurent au IVᵉ siècle, peuvent bien avoir donné leur nom aux Slaves *Vendes* que l'on voit surgir peu après. *Vende* équivaut à *Ou-ende*, et le changement du T en D est fréquent dans les idiomes gothiques. Ces Slaves, *Ou-ende* ou *Vendes*,

se servaient primitivement de *Runes ;* comme les *Skandinaves*, ils eurent d'abord seize lettres auxquelles plus tard ils ajoutèrent des lettres ponctuées pour compléter l'alphabet primitif ; fait analogue à ce que nous avons vu à propos de l'agamek ou alphabet berbère.

D'un autre côté, si le mot *niemza*, retenu par les Slaves et d'origine germanique, ne peut pas plus impliquer un élément slave en Berberie que le mot *moskoff*, employé par les Kabyles pour désigner les Russes (1), l'existence ancienne de procédés linguistiques jadis communs aux Berbères et aux Slaves, est mise en relief par l'emploi fréquent que font ces derniers de diminutifs. La forme *Tçaritsa* donnée en Russie à la souveraine, que nous appelons à tort la czarine, est un féminin berbère de la 12ᵉ forme dérivée.

Tilsit est aussi un mot berbère bien connu, dont la racine est ⊡ || = L S = *iles*, langue, parler ; et précisément l'ethnique des Slaves a pour sens, en langue slave, « *les parlants ;* » c'est aussi la signification qu'ont divers noms de tribus berbères, tels que les *Imeselin de* Guelma, les *Msala* de Philippeville, les *Aksilen* de Bougie, les *Souhalia*, les *Saoula*, etc., tous mots qui ont pour radicaux || : ⊡ *Saoual*, parler ou ⊡ *iles*, langue.

Brezina du sud de Géryville ramène aussi nos souvenirs vers la Moskovie, et il n'est pas impossible que les races Letes ou Lettiques aient apporté leur nom générique aux *Illiten* du Djurjura.

Peut-être, enfin, trouverait-on des rapprochements curieux à faire dans le caractère de plusieurs tribus berbères présentant à un haut degré le type des peuples septentrionaux, et chez lesquelles on retrouve ce singulier mélange d'exquise délicatesse et de grossièreté, ces spontanéités irréfléchies, généreuses et chevaleresques qui sont des signes distinctifs des peuples de races slave, russe ou polonaise, et qui les séparent nettement

(1) Ce mot a pu être importé par les Turcs de Stamboul.

de leurs voisins et ennemis séculaires, les Anglo-Saxons, toujours si positifs et si pratiques.

Mais ce sont là des indications bien vagues et bien délicates à apprécier, qui ne peuvent avoir de valeur réelle que si elles sont corroborées par des données scientifiques autres que celles que nous sommes en mesure de fournir.

CHAPITRE V

Peuplement Sud. — § 1er

Peuples de Enn ou Ibères-Cheraga : leur importance et leur extension. — Les Anou en Égypte : limites de leurs migrations occidentales. — Peuplement par Aden et Berbera. — Routes de la mer Rouge à l'Atlantique et à la Méditerranée.

La race à demi-sauvage, de taille moyenne, aux cheveux bruns et aux yeux noirs, que la science moderne a démontré avoir précédé presque partout en Europe l'arrivée des races nobles des Keltes (Celtes) et des Kimri, a été constatée également en Asie où on lui a donné divers noms pouvant tous se résumer en celui de *Dravidiens* ou *Touraniens méridionaux*.

Nous avons déjà dit que ce mot de *touran,* dont le sens dans les inscriptions cunéiformes était « fils du ciel, fils du dieu Anou », signifiait en berbère « le peuple ou le pays des fils de Enn » ; expression évidemment équivalente. Nous désignerons donc ici ces groupes touraniens par le nom de « Peuples de Enn », dénomination qui leur convient et qu'il est facile de justifier sans entrer dans de grands détails.

En effet, la plupart des races encore voisines du berceau primitif de l'humanité semblent avoir eu de très bonne heure une notion confuse d'un être suprême,

principe créateur et directeur des phénomènes naturels qu'elles adoraient comme les manifestations visibles de la divinité. Chaque tribu, chaque clan se voua d'ailleurs plus spécialement au culte de celui de ces phénomènes qui le frappait le plus selon son tempérament, ses goûts, ses habitudes, son mode d'habitation et mille autres circonstances particulières qu'il serait aujourd'hui impossible de dégager ou de préciser. Le raisonnement conduit cependant à penser que les manifestations naturelles qui étaient alors le plus en évidence et devaient, par suite, le plus frapper ces âmes naïves, furent sans aucun doute : le soleil, la lune, les étoiles, les aurores boréales, la lumière, les ténèbres et le bruit, sous ses mille formes harmoniques ou effrayantes. Ce furent là les premiers dieux adorés.

Le mot qui, en tamachek, signifie « *nord* » est ⵍ ⴼ *afel*.
Il se décompose en ⴼ = *af* = lumière ;
ⵍ = *el* = (*ila*) de l'Être-Suprême.

C'est, en effet, un spectacle toujours extraordinaire que celui de ces aurores boréales si fréquentes vers le pôle Nord dont elles indiquent la direction : or, c'est précisément vers le Nord que sont orientés la majeure partie des anciens tombeaux mégalythiques berbères, ainsi que ceux des Sabéens.

Les autres phénomènes sidéraux ont leur mythologie bien connue, il n'y a pas lieu de les étudier ici plus en détail. Nous nous bornerons seulement à rappeler que, comme il est naturel aux enfants et aux êtres faibles de se prosterner devant ce qu'ils craignent, ce fut le tonnerre, ce grand *verbe,* ou *voix de Dieu* qui reçut d'abord le culte le plus général. Ce fut à lui aussi que l'on commença à adresser des sacrifices propitiatoires pour conjurer sa colère, et il devint bientôt le dieu ou la déesse par excellence des plus anciens Touraniens, sous les

noms de *Enn, An, Anou, Ana, Ennyo,* etc., selon les localités.

ⵏ = *Enn* = dire, parler *(verbum, verberare)* (1), etc.

Aussi ce vocable est-il d'une façon très nette l'élément constitutif et souvent unique du nom du Dieu ou de l'ancêtre éponyme légendaire d'un très grand nombre de races mères, comme aussi de ces peuplades sauvages, réputées Autochtones, et que ces races mères durent soumettre ou exterminer pour vivre et fonder des sociétés plus ou moins bien organisées.

C'est ainsi que nous retrouvons ce radical *Enn,* de l'Atlantique au détroit de Bhering. Dans l'antique Écosse, ce sont les *Calédoniens (Kal-ed-Oun* = peuple, compagnon de Enn); à côté du *Brittan (Ber-ait-Enn* = émigrés de la descendance de Enn) et du pays de l'*Erin (Er-Inn = Our-in* = fils de Enn). Chez les Gaulois : les *Sequanes (Sik-Enn* = demeure de Enn) ; les *Aquitains (Ag-ait-Enn* = fils de la descendance de Enn) ; les *Anani (EN'Anni,* ceux de Enn). Chez les Italiotes : les *Tyrheniens pélagiques (Tour-Enn* = peuple de Enn), originaire de l'Asie Mineure où les traditions les plus accréditées leur donnent pour ancêtre : *Atys,* fils de *Manes (EMa'Enn, Matrix Enni),* roi de Lybie. Chez les Scythes : les *Gelon (Kel-Oun) ;* les *Alani (Ahl-Ani) ;* les *Huns (Hunni = ou-Enn* = fils de Enn). Chez les Grecs : les *Hellenes (Ahl-Enn* = clan de Enn) ; les *Ioniens, Iaones (Iaou-Enni* = les mâles, fils de Enn) ; les *Méoniens (EN'oun).*

Les Mandchoux se nommaient eux-mêmes *Oven (Aou-Enni),* et *Dagouriens (Dag-our-IEnn* = fils des hommes de Enn). — Les Japonais et Kourilliens sont issus des *Aino.* — Les Cochinchinois, des *Annam (An-Am* = Enn, auteur, mère).

(1) Voir livre Ier, chap. Ier, les divers sens de ⵏ et les commentaires sur ces sens.

Aux Indes, nous voyons les Ghouds ou *Avana (Aou-Ana)* et les *Anous* du Mohabharata. — En Perse et Médie, nous trouvons les *Iraniens (Our-An).* — En Chaldée, c'est *Chalanée (Kal-An).* — Dans la Bible, c'est *Caïn (Ka-in)* (dérivé de la 19e forme), dont le fils *Henok (En-ok,* 22e forme), donnera son nom à la race des *Henakim ;* c'est encore *Noé,* l'ancêtre du monde sémite, Noé, dont le nom, d'après M. Renan, n'est pas hébreu, et qui n'est sans doute qu'une personnification légendaire du dieu *Anou* ou *Enn* (1).

En Égypte, à peine le Delta est-il formé que l'empire naissant personnifié en *Menæ* ou *Menes* originaire de *Teni (M'Ennou* = 3e forme ; *T'enni* = 6e forme de ⵏ), repousse les *Anou* ou *Ananim* nomades qui, si longtemps disputèrent la suprématie à la « race des hommes », c'est-à-dire aux « *Rout* » ou classes dirigeantes guerrières et sacerdotales.

Ces peuples d'Enn ou *Anou* sont assez importants dans l'ethnologie égyptienne pour faire admettre leur dieu *Noun* (le souffle divin) *(Chnoupis* des traductions grecques) et pour fournir encore des noms de villes comme *Oun, An-res, Anoun,* etc., ainsi que bon nombre de radicaux monossyllabiques ou primordiaux sur lesquels on s'est appuyé plus tard pour rattacher le berbère au copte (alors que c'était le contraire qu'il eût fallu faire).

Nous pourrions multiplier les exemples à l'appui de

(1) On pourrait, sans doute, pousser la démonstration jusqu'en Amérique : de Humbold a signalé les rapports très sensibles existant entre la race américaine et celle des peuples mongols, non seulement chez les habitants de *Unalaska* (en berbère, *N'ahl-Asaka,* du clan des *Sik*), mais même chez plusieurs peuplades de l'Amérique Méridionale.

Dans le Nouveau-Monde beaucoup d'Ethniques commencent par les syllabes caractéristiques berbères : *At, ken, al, S', N'.* — Le langage, en mexicain, est dit *Nahouall ;* ce serait, en berbère, un nom d'agent, de la 4e forme dérivée de ⵍ ⵓ *aoual,* parler : (ⵍ ⁝ ⵓ *ahoual* parler habituellement).

notre démonstration, mais nous sortirions du cadre de cette étude qui ne doit embrasser que les origines berbères, et nous pensons avoir assez montré que le culte du dieu Enn avait dû être chez les peuples anté-historiques l'un des plus anciens dogmes religieux, et que la dénomination de *Touran (Tour-Ann*, peuples de *Ann)*, pour désigner ces races est à la fois logique et rationnelle, malgré les objections faites par bon nombre de savants contre cette appellation de *touraniennes* donnée aux races primitives.

Ces Touraniens étaient sans doute bruns ; ils représentent, en effet, le grand groupe des émigrants orientaux ou Ibères-Cheraga *(Iabaren)*, dont le nom se prolonge aussi du sud du Caucase au détroit de *Behring*, à travers la *Sibérie* (deux noms de formes berbères, 22e et 1re de ⵔⴱ = *ber)*. Or, nous avons rappelé plus haut que *noir* ou *brun* se dit en berbère *berik* ou *aberkan*, 22e forme de *ber ;* une démonstration analogue peut se faire pour les Touran, puisque en berbère le radical ǀ *Enn*, signifie « *couleur, coloré, foncé*, et que, en grec, ce même mot αινα, αινον a le sens de « *brun, sombre, foncé*. »

C'est, en effet, « la teinte » que les recherches des savants modernes donnent aux plus anciens habitants s'étendant du Caucase aux extrémités de l'Asie Mineure bien avant qu'il ne fût question des colonies grecques ou des migrations akaddiennes venues de Babylone. Les partisans de l'extension à outrance des données historiques et ethnographiques fournies par le texte de la Bible, ont même vu là une première couche chamitique antérieure au peuplement par *Haïg*, l'ancêtre éponyme de l'*Arménie* et le fils de *Thogorma*, petit-fils de Noé. Nous ne saurions être ni aussi précis ni aussi affirmatif, mais nous retenons cependant de cette assertion qu'il y a eu réellement en ce pays, avant le peuplement par les races blondes du Caucase, une première couche d'individus bruns ou chatains foncés.

Ces derniers constituèrent cette race d'où sortirent ces nombreux et petits peuples, sans cohésion et sans lien commun, qui occupèrent d'abord l'Asie Mineure et dont la plupart furent, par des invasions successives, ou rejetés en Grèce, ou refoulés dans les montagnes escarpées et sauvages, laissant ainsi aux envahisseurs japhétiques ou scythes de race blonde, les hauts plateaux et les plaines fertiles de l'Arménie, de la Cappadoce et de la Haute Syrie.

Dans cette région, sur un espace relativement restreint, il y eut toujours plusieurs sortes de pays, de climats, de productions et de races rivales ou ennemies, si bien que l'on ne s'est jamais mis d'accord sur le point précis où finissait l'*Arménie* japhétique et où commençait l'*Aramée* couchique : ni l'une ni l'autre n'offrant pas en réalité un peuple distinct, mais bien des groupes hétérogènes comme races et comme provenance. De même aussi, on a souvent confondu l'araméen sémitique avec la langue arménienne, une des plus anciennes du monde et qui se rattache très nettement au groupe arien comme le zend et le sanscrit avec lesquelles elle a des rapports étroits sans cependant en être dérivée.

L. Rinn.

(A suivre.)

LE MÉTAGONIUM & L'ACRA MÉGALÈ

Je veux dans cet article prouver les faits suivants :

1° Il n'a jamais existé, dans la Libye antique, ni région, ni ville, ni cap, ni peuple, que *les indigènes* aient jamais nommé Μεταγωνιον ;

2° Ce nom a été forgé, dans l'origine, par un géographe grec fort ancien, probablement par Éphore, pour désigner cette partie de la côte africaine qui s'étend du pays de Carthage au détroit des colonnes d'Hercule ;

3° En même temps que le nom Μεταγωνιον, ce géographe a créé aussi le nom 'Ακρα Μεγαλη, pour désigner la région qui s'étend du détroit des Colonnes au cap occidental de Libye, région qui, dans les cartes du temps, avait en effet la forme d'une grande pointe ;

4° C'est pour n'avoir pas su reconnaître le véritable sens de ces deux noms que les géographes postérieurs les ont appliqués, mal à propos, l'un à l'autre, et en ont tiré la mention erronée d'un *cap Métagonion ;*

5° En somme, il faut retrancher de toutes les cartes libyennes où l'on ne voudrait porter que des noms indigènes, toute mention quelconque d'un Μεταγωνιον, d'une 'Ακρα Μεγαλη, et aussi des noms que les Grecs en ont fait dériver, tels que : ἡ Μεταγωνια, τα Μεταγωνια, ἡ Μεταγωνιτης γη, χωρα, ἀκρα, αἱ Μεταγωνιται καλουμεναι πολεις, το Μεγα Ακρωτηριον, etc.

I. Auteurs grecs qui ont parlé du Métagonium

Les auteurs anciens qui ont parlé du Métagonium sont loin d'être d'accord sur la forme de son nom, sur sa nature, sur son emplacement.

Mais tous ces auteurs n'ont pas la même autorité. Les uns sont plus voisins de l'époque où le nom a paru pour la première fois, et doivent être consultés préférablement sur le vrai sens du nom. D'autres sont venus dans le pays, et leurs indications ou leur silence ont aussi une véritable portée. Certains, au contraire, sont d'âge plus récent et ne sont que des géographes de cabinet. Ces derniers n'ayant parlé que d'après les notes de leurs prédécesseurs, qu'ils peuvent fort bien n'avoir pas comprises, n'ont, par conséquent, qu'une valeur secondaire.

Il n'est donc pas hors de propos, pour bien peser l'importance des témoignages qui nous sont parvenus, de bien préciser à quelle époque et dans quels pays ont vécu les auteurs que nous avons à interroger.

Le premier en date est Timosthènes, *qui fut pilote* général du roi d'Égypte Ptolémée-Philadelphe (283-247 avant Jésus-Christ). Il composa un portulan en dix livres, qu'il resserra dans un abrégé d'un seul livre; ces deux documents ont disparu. On sait cependant que leur auteur ne savait que peu de chose sur les côtes de la Libye occidentale, dont les Carthaginois défendaient cruellement les approches.

Le faux Hécatée parait avoir été son contemporain, car il a été connu de Callimaque, qui fut directeur de la bibliothèque d'Alexandrie sous Ptolémée-Évergète (247-240); mais ce dernier ne nous a pas donné son nom; il n'en a parlé que sous l'épithète dédaigneuse de « un certain insulaire. » Ce faussaire a publié, sous le nom

d'Hécatée de Milet (1), une œuvre apocryphe où se trouvent quelques renseignements curieux sur l'Europe et l'Asie. Quant à la Libye, qu'il comprenait, comme l'avait fait le véritable Hécatée, dans l'Asie, il l'a remplie de noms absolument fantaisistes (2).

Vient ensuite Ératosthènes, qui fleurit une génération après ces deux personnages. Il brilla à la fois comme poète, comme historien, comme philosophe, et aussi comme mathématicien, géomètre, géographe et astronome. Il naquit en 276 et fut appelé en 240 par le roi Ptolémée-Évergète à la direction de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, laissée vacante par Callimaque. Il essaya de mesurer l'étendue du globe terrestre à l'aide du gnomon, et arriva à un résultat approximatif fort honnête. Il voulut donner la mesure de l'Écumène à l'aide des renseignements fournis par les savants ses prédécesseurs. Il avait consigné dans un grand ouvrage le résultat de ses calculs. Cet ouvrage a disparu; heureusement, Hipparque l'a soumis à une revision que Strabon a connue. Ce travail d'Hipparque, il est vrai, s'est perdu aussi; mais Strabon nous en a donné une large analyse qui a permis aux savants modernes de reconstituer la carte d'Ératosthènes. Cet auteur s'est beaucoup servi, dans ses travaux géographiques, du portulan de

(1) Le véritable Hécatée vivait à l'époque des guerres Médiques, et joua dans sa patrie le rôle d'un homme d'État prudent et sagace. Il voyagea hors de sa patrie, pénétra principalement en Égypte jusqu'à Thèbes, et, à son retour, publia une *périégèse* en deux livres : Europe et Asie. Hérodote a cité cet ouvrage, qui paraît avoir été fort estimable, mais qui s'est perdu de bonne heure. Les Anciens n'ont connu sous le nom d'Hécatée que l'œuvre apocryphe du contemporain de Timosthènes.

(2) J'en ai déjà fait la remarque dans les *Mémoires de l'Académie d'Hippone*, où j'ai montré qu'il avait donné à ces villes ceux des éléments d'un dîner sur l'herbe ..., sans y oublier la bonne chère, la gaîté et l'appétit.

Timosthènes ; un ancien géographe (1) l'accuse même de l'avoir partout copié mot pour mot; il y a cependant quelque exagération dans cette assertion méchante.

Le quatrième de nos auteurs est beaucoup plus illustre que ses devanciers. C'est le célèbre Hannibal de Carthage. Étant général en chef des forces carthaginoises d'Occident, il se trouva en Espagne et y prépara la lutte contre Rome ; il a rendu compte des opérations et des mesures prises par lui, à cette occasion, dans une inscription bilingue qu'il fit graver plus tard en Italie et qu'il consacra dans le temple de Junon à Lacinium, en 205 ; il y a parlé du Métagonion et des villes Métagonites.

Vers l'année (205) où Hannibal dédiait cette inscription, Polybe naissait à Mégalopolis, en Achaïe. Son père était ami de Philopœmen et d'Aratus. Lui-même joua dans sa patrie un rôle important, prudent et sage. Il essaya d'empêcher les Achéens de lutter contre la puissance trop écrasante de Rome. Quand Corinthe tomba sous les coups de Memmius (146), il était otage des Romains et sous la surveillance de Scipion Émilien, dont il était l'ami. Il assista à la prise de Carthage. Il reçut ensuite de ce général l'autorisation d'accompagner sur la flotte romaine l'officier chargé de soumettre les petites villes de la mer Intérieure et de l'Océan Libyen. Il alla de sa personne jusqu'à Sala, sur l'Océan Atlantique, et y prit des renseignements s'étendant jusqu'au Grand Désert. Plus tard, Polybe assista à la prise de Numance par le même Scipion (133). Il mourut peu après. Il avait composé une histoire générale des cent dernières années qui avaient précédé sa naissance. Son manuscrit, qui paraît être resté longtemps à Rome dans la maison des Scipion, semble avoir été inconnu des géographes grecs restés dans leur pays ; mais Tite-Live y a emprunté de

(1) Marcien d'Héraclée.

nombreux renseignements sur les guerres de son temps. Polybe avait vu sur place l'inscription bilingue d'Hannibal et en avait analysé la partie grecque... C'est à ce sujet qu'il a parlé du Métagonium et des villes Métagonites.

Le deuxième Skylax de Caryande (1) vivait peu après Polybe. Il était grand ami de Panætius, philosophe grec, familier de Scipion Émilien, et se procura, sans doute par son intermédiaire, un extrait de l'Histoire Générale de Polybe relatif aux petites guerres qui éclatèrent en Carie et en Lycie après la défaite de Persée. Skylax en composa la réfutation. Il eut aussi la connaissance, d'ailleurs incomplète, d'un petit périple de la mer Extérieure, qui avait été apporté de cette région même par l'indigène Asarubas. Il le combina de son mieux avec certains renseignements empruntés à Timosthènes, ou peut-être même à Éphore, et fit du tout un opuscule. Cet opuscule, à son tour, fut cousu par lui, ou par quelque autre auteur postérieur, à un périple de la mer Intérieure dû à un écrivain anonyme du temps de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand. Cette adjonction amena même cette confusion singulière, qu'elle fit donner à l'ouvrage anonyme lui-même le nom de Skylax de Caryande, et cette autre, plus grave encore, qu'on attribua cet ouvrage anonyme à un premier Skylax de Caryande, celui qui avait vécu du temps de Darius fils d'Hystaspe.

L'ouvrage anonyme dont je viens de parler, et la suite qu'on y a cousue, nous sont parvenus avec le titre de

(1) Il y a eu deux vrais Skylax et un faux. Le premier a vécu sous Darius fils d'Hystaspe, et l'on a même dit à Hérodote qu'il avait conduit la flotte de ce roi dans l'Indus et dans la mer des Indes, pour revenir ensuite dans la mer Rouge. Ce voyage, s'il a eu réellement lieu (ce dont je doute), ne s'est certainement pas fait dans les conditions qu'on a indiquées à Hérodote. — Le faux Skylax est l'anonyme du temps de Philippe de Macédoine. Ce n'est pas lui qui a pris le nom de Skylax. — Le 2e vrai Skylax est l'ami de Panætius, dont il est parlé dans le texte ci-dessus.

Périple de Skylax. Il y est parlé de l'Ἄκρα Μεγάλη, dans la partie due au deuxième Skylax de Caryande, contemporain de Panætius.

Artémidore d'Éphèse florissait vers l'année 104, à l'époque de la première guerre civile entre Marius et Sylla. Sa patrie l'envoya en ambassade auprès du Sénat romain. Après avoir accompli sa mission au mieux des intérêts d'Éphèse, il poussa jusqu'à Gadès et y fit, a-t-il dit, des observations sur la régularité du flux et sur le coucher des astres de l'Océan. Du moins l'a-t-il avancé, bien que certaines raisons soient de nature à faire craindre qu'il n'ait menti en quelque point. Il voulut aussi vérifier les données de Timosthènes et d'Ératosthènes sur la géographie de ces pays éloignés, et y releva des erreurs, moins cependant qu'il ne l'a cru. Il avait auparavant visité la mer Rouge et le cours du Nil, et a tenté aussi une mesure de l'Écumène. Ses ouvrages se sont perdus et il n'en est resté que des extraits, dont le plus complet, qui nous a été conservé en analyse par Strabon, concerne le Nil et la mer Rouge. Quelques-unes des réflexions que l'œuvre d'Ératosthènes lui avait suggérées à propos de l'Afrique occidentale, ont été aussi reproduites par le géographe d'Amasée.

Posidonius de Rhodes naquit vers 126 à Apamée, en Syrie. Il mourut fort âgé, vers l'an 46. Il avait suivi à Athènes les cours de Panætius, et ce fut probablement sur cette recommandation qu'il lui fut permis d'entrer dans la bibliothèque des Scipion, d'y consulter l'ouvrage de Polybe et d'y puiser à loisir une quantité de détails historiques et géographiques. De Rome, il alla par terre à Gadès. Il y resta trente jours, pendant lesquels il fit des excursions sur la côte environnante. Il recueillit dans ces courses des observations sur l'Océan, et en fit l'objet d'un livre qui portait le titre : περὶ Ὠκεανοῦ, et dans lequel il soumettait à une critique prudente les opinions de

Polybe sur le même sujet. Ce livre, qui a disparu, a été analysé avec soin par Strabon. Il avait aussi composé des Λιβυκά, dont il ne reste que des passages reproduits par Strabon sans nom d'auteur.

Tite-Live assista aux deux dernières guerres civiles, celle du premier César contre Pompée et celle de César-Auguste contre Antoine. Il était, comme le lui reprochait Auguste, partisan de Pompée, et par conséquent dans la familiarité du dernier Scipion, celui qui fut vaincu par César à Thapsus. Cette liaison, en lui ouvrant la bibliothèque des Scipion, lui permit de prendre copie des parties de l'œuvre de Polybe qui avaient trait à l'histoire romaine. Il s'en est servi avec beaucoup de liberté dans son propre ouvrage, à ce point qu'en beaucoup d'endroits, son texte n'est qu'une traduction littérale du texte grec. Son histoire romaine était une œuvre admirable. Il ne nous en reste que la première et la troisième décade. Tite-Live mourut sous Tibère.

Strabon naquit vers l'an 54 avant Jésus-Christ. Il était d'Amasée, en Asie Mineure. Il fit un voyage en Égypte et un autre à Rome; dans cette dernière direction, il ne dépassa pas l'Étrurie et, par conséquent, ne visita ni la Gaule, ni l'Espagne, ni la Libye. Il a écrit des mémoires historiques et une géographie universelle. Le premier de ces ouvrages a péri; le second est l'une des œuvres les plus parfaites en son genre que l'antiquité nous ait léguées. Malheureusement pour le sujet qui nous occupe, il a singulièrement écourté la fin du XVII[e] livre qui a trait à l'Afrique, et n'a même pas donné à ce travail sa rédaction définitive. L'étude de ce document m'a même convaincu qu'après avoir composé d'un premier jet et sans ordre bien régulier ces derniers chapitres, Strabon les a annotés en marge de détails souvent contradictoires avec le texte primitif, dans le but de les faire servir à une refonte de cette fin de l'ouvrage; mais que la fatigue,

l'âge, la mort peut-être ne lui ont pas laissé le loisir de mettre la dernière main à cette dernière partie de son œuvre. Plus tard, ces notes marginales ont été interpolées par quelque copiste dans le texte du premier travail, qu'elles ont rendu souvent inintelligible. J'ai dit ailleurs, dans la *Revue Africaine*, quels étaient, selon moi, les auteurs dont Strabon a eu sous les yeux les ouvrages originaux, et j'ai montré comment il n'a connu d'Ératosthènes que ce qu'en avait dit Hipparque, et de Polybe que le peu qu'en avait dit Posidonius dans son Περὶ Ὠκεανοῦ et dans un autre ouvrage où il était traité incidemment de la Libye. N'étant pas venu dans le pays, Strabon n'a pu, d'ailleurs, parler du Métagonium que d'après ses prédécesseurs. Il finissait son 17[e] livre au moment où Juba II venait de mourir à Cæsarea. Lui-même a dû mourir peu après (22 de notre ère).

Pomponius Méla naquit à Tiggentera, petite ville de Bétique, c'est-à-dire dans une province qui, de Siga au détroit, faisait face à la côte africaine. Il était donc en très bonne position d'en bien connaître les villes, les estuaires et les caps. Il a écrit son résumé géographique (*De situ Orbis*) au moment où l'empereur Claude, en l'an 42 après Jésus-Christ, triomphait des victoires remportées par ses lieutenants.

Pline dit l'Ancien naquit en l'an 23 de notre ère. Il remplit d'assez bonne heure à Rome et dans les provinces des charges considérables. Il fut, notamment en Espagne, *procurator Augusti*, intendant chargé par l'empereur de percevoir les impôts spéciaux dus au fisc impérial pour les besoins de la défense de l'empire. En dernier lieu, il était *préfet de cette flotte de Misène* dont les escadres surveillaient entre autres la côte occidentale de Libye. Il était donc bien placé pour la connaître. Il avait fait paraître une biographie de Pomponius Secundus et une histoire des Germains. Ces deux ouvrages ont disparu;

mais nous avons encore son *Histoire de la Nature*, œuvre pour laquelle il avait recueilli tant de documents, que l'énumération seule des auteurs qu'il a consultés pour chaque livre de son histoire forme un livre tout entier. Plusieurs autres de ces livres sont consacrés tout entiers à la géographie. Pline périt en 81, sous Titus, lors de l'éruption du Vésuve, dont les exhalaisons l'empoisonnèrent.

Ptolémée vivait à Alexandrie, à l'époque d'Hadrien. Il recueillit une quantité de renseignements de tout âge et de toute sorte sur la géographie, et essaya de les combiner dans une carte générale du globe terrestre. Mais comme il n'avait vu aucun des pays d'Occident, on ne doit pas s'étonner qu'il ait commis, dans cette tentative, des erreurs de tout genre sur la position relative des villes, des fleuves et des montagnes. Il lui est même arrivé souvent de ne pas reconnaître la même localité sous les noms un peu différents que leur avaient donnés des auteurs divers, et d'en faire deux ou trois localités distinctes. On verra que cela lui est arrivé pour le Métagonium et pour ses dérivés.

Il faut maintenant sauter au VIe siècle, et au grammairien Étienne de Byzance, qui vivait très probablement sous Justinien Ier. Il publia un lexique géographique intitulé Ἐθνικα, dont il ne nous reste qu'un court extrait et un abrégé fait par un certain Hermolaüs. Encore n'est-il pas sûr que l'œuvre que nous possédons ne soit pas elle-même un abrégé de cet Hermolaüs. Étienne, dans son ouvrage, donnait des extraits des auteurs qui avaient parlé de telle ou telle ville, de tel ou tel pays, indiquait dans quel livre chacun de ces auteurs avait donné ce renseignement, et, finalement, marquait quelles étaient les formes grammaticales adjectives et ethniques à donner à chacun de ces noms. Dans son abrégé, Hermolaüs a supprimé le plus souvent l'extrait, et n'a gardé

que les autres renseignements. On voit que pour lui le vrai sens du nom avait peu d'importance, et que le seul détail qui l'intéressât était la formation grammaticale de l'adjectif et de l'ethnique à faire dériver de chaque nom.

II. Diverses formes données au nom Μεταγωνιον par les Anciens

Le premier auteur connu qui ait nommé cette localité, Timosthènes, écrivait ce nom Μεταγωνιον, au neutre (1). Le faux Hécatée faisait de même (2), aussi bien qu'Ératosthènes (3). Hannibal écrivait τα Μεταγωνια, au pluriel neutre (4). Strabon, qui a plusieurs fois reproduit ce nom, lui donne toujours la forme Μεταγωνιον (5). Il en est

---

(1) Strabon (XVII, 3, 6) : « Le Métagonion est en quelque sorte en face de Carthagène, sur la côte opposée. C'est à tort que Timosthènes dit qu'il est en face de Marseille (Ἐστι δε το Μεταγωνιον κατα Νεαν πον Καρχηδονα ἐν τῃ περαιᾳ· Τιμοσθενης δ'ούκ εὐ κατα Μασσαλιαν φησιν). »

(2) Étienne de Byzance (au mot Μεταγωνιον) : « Métagonion, ville de Libye. » Hécatée, dans son livre sur l'Asie : « Μεταγωνιον πολις Λιβυης. Ἐκ Ἀσιᾳ. »

(3) Strabon (III, 5, 5) : « Il y en a qui supposent que les Colonnes sont Calpé et Abilyx, montagne de Libye située à l'opposite, et qu'Ératosthènes dit se trouver dans le Métagonion, peuple de Numidie. (Ἐνιοι δε Στηλας ὑπελαβον την Καλπην και την Ἀβιλυκα το ἀντικειμενον ὀρος ἐκ της Λιβυης ὁ φησιν Ἐρατοσθενης ἐν τῳ Μεταγωνιῳ Νομαδικῳ ἐθνει ἱδρυσθαι.) »

(4) Polybe (III, 33) : « τα Μεταγωνια. » Nous donnerons tout à l'heure le texte entier de ce passage.

(5) Strabon. — 1° (III, 5, 5). Voir note 3 ci-dessus.

2° (XVII, 3, 6) : « En naviguant de la mer Extérieure dans la mer Intérieure, on rencontre beaucoup de villes et de fleuves jusqu'au fleuve Molochath, qui sépare le territoire des Maurès et celui des Massésyliens. L'on nomme aussi (de ce côté) une Acra Mégalè

de même de Méla, qui écrit en latin *Metagonium* (1). Quant à Pline, il se sert des mots *Metagonitis terra* (2). Ptolémée emploie l'expression Μεταγωνιτης dans deux cas différents (3). Étienne de Byzance, après avoir mentionné qu'Hécatée disait Μεταγωνιον, faisait cette remarque que le mot se disait aussi au féminin (4).

Quant à l'ethnique et à l'adjectif, Polybe (5), Ptolé-

---

près du fleuve, et un Métagonion, localité aride et stérile. Le Métagonion est en face de Carthagène, sur la côte opposée ; c'est à tort que Timosthènes le place en face de Marseille : la traversée de Carthagène au Métagonion n'est, en effet, que de 3,000 stades, au lieu qu'en suivant la côte jusqu'à Marseille, il y en a plus de 6,000. C'est aussi, en quelque sorte, jusque-là que s'étend la montagne qui vient des montagnes des Kòtès. La distance des Kòtès aux limites des Massésyliens est de 5,000 stades.

» (Είσπλευσαντι δ'ἑξης πολεις τε και ποταμοι πλειους μεχρι Μολοχαθ ποταμου ὁς ὁριζει την Μαυρουσιων και την Μασαισυλιων γην · καλειται δε και Ακρα Μεγαλη πλησιον τοῦ ποταμου και Μεταγωνιον τοπος ἀνυδρος και λυπρος. Σχεδον δε τι και το ὀρος το ἀπο των Κωταιων ἐπι τους ὀρους τους των Μασαισυλιων σταδιοι πεντακισχιλιοι · ἐστι δε το Μεταγωνιον κατα Νεαν που Καρχηδονα ἐν τῃ περαιᾳ · Τιμοσθενης δ'οὐκ εὐ κατα Μασσαλιαν φησιν · ἐστι δ'ἐκ Καρχηδονος Νεας διαρμα εἰς Μεταγωνιον σταδιοι τρισχιλιοι, παραπλους δε εἰς Μασσαλιαν ὑπερ ἑξακισχιλιων.) »

3° (XVII, 3, 9) : « Il y a 6,000 stades du Métagonion au cap Tréton. Certains en comptent moins. (Σταδιοι δ'εἰσιν ἀπο του Μεταγωνιου μεχρι του Τρητοῦ ἑξακισχιλιοι · οἱ δ'ἐλαττους φασιν.) »

(1) Méla (I, 7) : « Regio quæ sequitur a promontorio Metagonio ad Aras Philænorum propriè nomen Africæ usurpat. »

(2) Pline (V, 3) : « Ab Ampsaga Numidia est Metagonitis terra Græcis appellata. »

(3) Ptolémée (IV, 1) : « ...Le cap Métagonitès (Μετάγωνιτης ἀκρον). ...La région Métagonite (την Μεταγωνιτην χωραν). »

(4) Étienne de Byzance (au mot Μεταγωνιον) : « ...Ce mot se dit aussi au féminin (...θηλυκος δε φησι). ».

(5) Polybe (III, 33) : « ...Il tira des villes appelées Métagonites (ἀπο δε των πολεων των Μεταγωνιτων πολεων ἀπεστειλεν...) »

mée (1) et Étienne de Byzance (2) s'accordent à les lire Μεταγωνιτης au masculin singulier, Μεταγωνιται au pluriel des deux genres.

III. Nature du Métagonium

On ne sait pas ce que Timosthènes en disait (3). Si l'on en croyait Étienne de Byzance, le faux Hécatée y aurait vu une ville de Libye, ou aurait cru que ce mot signifiait : ville de Libye (4). Ératosthènes en faisait un peuple ou, pour mieux dire, une région du pays numide (5). Quant à Hannibal, les Μεταγωνια, qu'il appelait aussi du nom de των πολεων των Μεταγωνιτων καλουμενων, étaient pour lui un pays et des villes où, en sa qualité de général d'armée, il avait envoyé des garnisons, et dont il avait tiré 4,000 fantassins pour les envoyer à Carthage (6).

---

(1) Ptolémée (IV, 1) : « Les habitants de cette province (Mauritanie Tingitane) sont : d'abord, près du détroit, les Métagonites... (Κατεχουσι δε της Ἐπαρχιας τα μεν προς τῳ πορθμῳ Μεταγωνιται.) »

(2) Étienne de Byzance (au mot Μεταγωνιον) : « ...L'ethnique de ce mot est Métagonitès (...το ἐθνικον Μεταγωνιτης). »

(3) Strabon (XVII, 3, 6). Voir p. 10, n. 5, § 2.

(4) Étienne de Byzance (au mot Μεταγωνιον). Voir p. 11, n. 4.

(5) Strabon (III, 5, 5). Voir p. 10, n. 3.

(6) Polybe (III, 33) : « Quand Hannibal prépara son expédition..., il fit, par une adroite et intelligente combinaison, passer les soldats d'Afrique en Espagne, et ceux d'Espagne en Libye... Les contingents envoyés en Afrique... furent, pour la plupart, envoyés dans les Métagonion de Libye ; le reste fut dirigé sur Carthage. Des villes appelées Métagonites, il fit partir pour Carthage 4,000 fantassins à la fois comme otages et comme auxiliaires de l'armée. (των δε προειρημενων, τους μεν πλειους εἰς τα Μεταγωνια της Λιβυης · τινας δ'εἰς αὐτην Καρχηδονα κατεταξεν · ἀπο δε των πολεων των Μεταγωνιτων καλου-

Polybe a reproduit les termes d'Hannibal d'une façon telle, qu'on voit qu'il comprenait fort bien ce que voulait dire le héros carthaginois. Mais quand lui-même a plus tard donné une description de l'Afrique, il n'a parlé ni des Métagonia ni des villes Métagonites. Artémidore niait l'existence du Métagonion d'Ératosthènes (1). Tite-Live montre, sans le dire, qu'il ne savait ce que c'était que ces Métagonia et ces villes Métagonites d'Hannibal et de Polybe, car, en racontant la 2e guerre Punique d'après Polybe, il supprime ces deux mentions, bien qu'il ait copié Polybe dans tout le reste du passage (2). Strabon ignore aussi ce que c'était que le Métagonion. Il sait seulement qu'on mentionne près du fleuve Molochath une Grande Pointe et un Métagonion, localité aride et stérile ; mais il ne se prononce pas, et s'en tire

---

μενων ἀπεστειλεν ἀλλους εἰς Καρχηδονα πεζους τετρακισχιλιους ὁμηρειας ἐχοντας και βοηθειας ἀμα ταξιν.)

» Tous ces détails, ajoute à ce propos Polybe, je les ai trouvés à Lacinium, sur une table rédigée par les ordres d'Hannibal, quand il était en Italie. » Un renseignement que Polybe a donné plus tard dans un livre qui s'est perdu, nous a été conservé par Tite-Live, son copiste en ce qui concerne la 2e guerre Punique, c'est que cette inscription était bilingue :

« Tite-Live (XXVIII, 46) : Propter Junonis Laciniæ templum, » Hannibal æstatem egit, ibique aram condidit dedicavitque cum » ingenti rerum ab se gestarum titulo, Punicis Græcisque litteris » insculpto. »

(1) Voir plus loin.

(2) Tite-Live (XXI, 21) : « Hannibal... ne nuda apertaque Romanis Africa ab Siciliâ esset... pro eo supplementum ipse ex Africâ maximè jaculatorum, levium armis, petiit ut Afri in Hispaniâ, Hispani in Africâ... stipendia fecerint. 13,850 pedites cetratos misit in Africam et funditores Baleares 870... Has copias partim Carthagini præsidio esse, partim distribui *per Africam* jubet. Simul conquisitoribus in *civitates* missis, quatuor millia conscripta delectæ juventutis præsidium eosdem et obsides duci Carthaginem jubet. »

On voit que, des deux mots sans précision géographique soulignés

par une phrase aussi confuse que sa pensée (1). Méla, au lieu de parler d'une Grande Pointe et du Métagonion, nomme nettement un *promontorium Metagonium* (2). Quant à Pline, loin de suivre sur ce point Méla, dont il connait cependant l'ouvrage, il identifie la terre Métagonite à la Numidie (3). Quant à Ptolémée, il accepte sans les discuter ces données différentes, et les reproduit sans chercher autrement à en discuter l'exactitude (4).

IV. Emplacement du Métagonium

Même désaccord sur l'emplacement du Métagonion. Timosthènes le plaçait en face de Marseille (5). Ératosthènes y englobait la montagne Abilyka de Libye, qui était l'une des deux Colonnes d'Hercule (6). Hannibal et

---

par nous dans le texte de Tite-Live, le premier, *per Africam*, remplace sans le traduire le *τα Μεταγωνια της Λιβυης* de Polybe, et le second, *civitates*, le *των πολεων των Μεταγωνιτων καλουμενων* du même auteur.

(1) Strabon (XVII, 3, 6) : « Καλειται δε και Ἀκρα Μεγαλη πλησιον του ποταμου και Μεταγωνιον τοπος ἀνυδρος και λυπρος. » Cette phrase peut se traduire de deux façons : On peut y voir, soit : « On donne » aussi le nom de *Grand Cap* près du fleuve, et de *Métagonion* à une » localité sans eau et stérile. » soit : « L'on mentionne aussi une » *Grande Pointe* près de ce fleuve, ainsi qu'un *Metagonium*, localité » sans eau et stérile. »

(2) Méla (I, 7) : « A promontorio Metagonio... »

(3) Pline (V, 3) : « Numidia... Metagonitis terra Græcis appellata. »

(4) Ptolémée (IV, 1) : Μεταγωνιτης ἀκρον.
Κατεχουσι... Μεταγωνιται.
Ὑπο την Μεταγωνιτων χωραν.

(5) Strabon (XVII, 3, 6). Voir p. 40, n. 5, § 2.

(6) Strabon (III, 5, 5). Voir p. 40, n. 3.

Polybe disaient seulement que ce pays était en Libye, sous la domination de Carthage et sous le gouvernement militaire de son général en chef (1). Quant à Artémidore, il soutient que, venu dans le pays et ayant demandé des renseignements sur le Métagonion, on lui avait répondu qu'il n'existait pas près des Colonnes d'Hercule de montagne Abilyka (2), ni de peuple Métagonion. Strabon admet cependant son existence, et le place près du Molochath, en face de Carthagène (3). Quant à Méla, né près du détroit, il ne le connait pas dans cette partie de l'Afrique, et le place bien plus à l'est, sous la forme d'un cap, sur les confins de la Numidie et de l'Afrique propre (4). Pline l'assimile à la Numidie, sans nous dire s'il y voit la Numidie des premiers géographes grecs, qui s'étendait des Colonnes d'Hercule jusqu'au delà de la Cyrénaïque, ou la région qu'il appelle lui-même Numidie, et qui ne commençait, à l'ouest, qu'au fleuve Ampsaga (5). Quant à Ptolémée, il a admis, comme Ératosthènes, un peuple des Métagonites habitant près du détroit un canton dit Métagonite, et,

(1) Polybe (III, 33). Voir p. 12, n. 6.

(2) Strabon (III, 5, 5). Strabon mentionne certaines opinions d'Ératosthènes sur le détroit, et notamment celle-ci que : « la montagne *Abilyka*, l'une des Colonnes d'Hercule, était dans le Métagonion, peuple de Numidie ; mais, ajoute-t-il aussitôt, Artémidore dit qu'il y a bien dans cette région (près de Gadès) une île de Junon, avec un temple de cette déesse, mais qu'il ne s'y trouve ni autre île, ni montagne nommée Abilyka, ni aucun peuple nommé Métagonion. (*Ἀρτεμίδωρος δε την μεν της Ἥρας νησος και ἱερον λεγει αὐτης · ἀλλην δε φησιν τινα οὐδ' Ἀβιλυκα ὀρος οὐδε Μεταγωνιον ἐθνος.*) »

(3) Strabon (XVII, 3, 6). Voir p. 10, n. 5, § 2.

(4) Méla (I, 7) : « Regio quæ sequitur (Numidiam) a promontorio Metagonio ad Aras Philænorum propriè nomen Africæ usurpat. »

(5) Pline (V, 3). Voir p. 14, n. 3.

comme il a cru le voir dans Strabon, un cap *Métagonite* près du Molochath (1).

Henri TAUXIER,
Capitaine en retraite.

(A suivre.)

---

(1) Ptolémée (IV, 1, *Mauritanie Tingitane*) :

				E.	N.
...Ῥυσσαδειρον.....	ι	λδ ϵ' δ'	Russadir.............	10°00'	34°45'
Μεταγωνιτης ἀκρον..	ι ϵ'	λδ ϵ' γ' ιϵ'	Le cap Métagonite.	10°30'	34°55'
Μολοχαθ ποταμου εκϐ.	ι ϵ' δ'	λδ ϵ' δ'	Embre fl. Molochath.	10°45'	34°45'
Μαλουα ποταμου εκϐ.	ια γ'	λδ ϵ' γ'	Embre du fl. Maloua.	11°20'	34°50'

Κατεχουσι δε της Ἐπαρχιας τα μεν προς τῳ πορθμῳ Μεταγωνιται, ταδε προς τῳ Ἰϐερικῳ πελαγει Σοκοσσιοι και ὑπ' αὐτους Οὐερουεις και ὑπο μεν την Μεταγωνιτην χωραν Μασικες.

Ceux qui habitent la partie de la province qui est voisine du détroit sont les Métagonites, et ceux qui en habitent la partie voisine de la mer Ibérique sont les Socossiens; au-dessous d'eux les Oueroues, et au-dessous du canton Métagonite, les Masikes.

(IV, 2, *Mauritanie Césarienne*) :

Μετα της του Μαλουα ποταμου ἐκϐολας.

Après l'embouchure du fleuve Maloua.

				E.	N.
Ακρα Μεγα Ἀκρωτηριον.	ια ϵ'	λε	Le cap Gd Promontre.	11° 30'	35° 00'

DOCUMENTS ALGÉRIENS

(Suite. — Voir le nº 179.)

Lettre trente-huit *(du samedy vingt-huitième Septembre)*

De Gigery, l'on nous indique
Que quatre cens Mores d'Afrique
Faizans un merveilleux éfort
Pour ataquer un petit fort
Que trente Francois défendirent ;
Vingt d'iceux Francois ils occirent,
Dont fut, par un funeste échet
Le sieur chevalier du Tronchet (1)
Commandant dans ladite place,
Et dont on plaint fort la disgrace,
Car, pour ses bonnes qualitez
On l'honorait de tous cotez
C'étoit un guerrier plein de zèle,
A son prince toujours fidelle.
Il fut en tout temps, en tout lieu
Grand ennemy de ceux de Dieu.
Ce n'étoit que feu, que courage.
Toutefois, il était fort sage,
Sincère, conscientieux
Et toujours dévot et pieux.
D'un mousquet le boulet barbare
Nous enleva cet homme rare.
Mais, après un si triste sort,
On vangea hautement sa mort.
Car le brave et hardy Gadagne
Se métant soudain en campagne

(1) Du régiment de Picardie.

Les susdits Mores atrapa
De ses gens les enveloppa,
Et l'on tient pour choses certaines
Qu'il en tua vingt-deux douzaines.

Lettre quarante-quatrième *(du samedy vingt-huitième Novembre)*

Depuis que les troupes du Roy
Ont pour exalter notre foy,
Et faire à Mahomet la nique
Plante le piquet en Afrique,
Les Mores embrelicoquez
Et démezurément piquez
De voir les Francois sur leur terre
Font contr'eux maint dessein de guerre.
Ils sont fougueux, ils sont mutins,
Ils ataquent forts et fortins,
Postes avancés et redoutes,
Mais toujours fuites et déroutes,
Épouvantes, blessures, morts,
Sont les fruits de leurs vains efforts.
Quand ils s'avancent par secousses,
Nos gens sont soudain à leurs trousses.
Ils assaillent ; on les combat,
Et bien souvent on les abat.
Et cèdent soudain à l'orage ;
Ils ont toutefois du courage,
Ils sont vigoureux et hardys
Mais plus avisez qu'étourdis.
Nos soldats reçoivent des playes
De leurs dards et de leurs zagayes ;
Et non seulement les soldats
Mais des gens montés sur dadas ;
Et Monseigneur de Beaufort, même
Doué d'une vaillance extrême,
Fut l'autre jour blessé, dit-on (1),
D'un pistolet ou mousqueton,

(1) Il fut blessé à la jambe, lors du combat qu'engagèrent les Turcs dans la matinée du 5 octobre.

Mais sans nul péril de sa vie.
C'est ce qu'on dit de Gigery
Et, certes, je suis bien marry
De n'en scavoir pas davantage
Pour en remplir toute une page.

LETTRE QUARANTE-CINQUIÈME *(du samedy quinzième Novembre)*

Parlons de Gigery d'Afrique,
Sujet martial et bellique,
Le grand chapitre maintenant
Tant du Midy que du Ponant;
Je devrois, toutefois, m'en taire;
Car il court un extr'ordinaire
Qui fait tout du long mention
De ce que notre nation,
Pleine d'une audace guerrière,
A fait dans l'ataque dernière
Des Turcs et des Mahométans
Contre nos braves combatans,
Dont cinq-cens, par un trait habile,
En ont défait plus de neuf mille,
Desquels sept cens furent percez,
Les autres blessez ou chassez.
Bref, dans des ardeurs nonpareilles,
Les notres firent des merveilles.
Monseigneur le duc de Beaufort,
Que Dieu garde d'un mauvais sort,
Agit avec tant de courage
Qu'il ne se peut pas davântage,
Gadagne, un de nos bons guerriers,
Y mérita mille lauriers.
Monsieur le comte de Vivonne (1)
Qui d'aucun danger ne s'étonne,
Y fit paraître, avec vigueur,
Sa conduite et son noble cœur.

(1) M. de Castellan, dans son rapport, en fait le même éloge.

N'ayant aucune connaissance
Des autres qui par leur vaillance
Rendirent tous, a qui mieux mieux
Notre party victorieux,
Si je ne remplis mon histoire,
De ce qu'on doit à leur mémoire;
On ne sçait pas tout de si loin;
Et, quelques puisse etre mon soin,
Je ne puis, en mon art d'écrire,
Dire que ce que j'entens dire.
Mais, entre tant de gens-de-bien,
Dont on m'a dit tres-bien du bien,
On raconte d'un galant homme,
(C'est M. de Roux qu'il se nomme) (1),
Qui commandait dans une tour
Qu'on assaillit avant le jour
Et (comme la plus avancée)
Toute preste d'etre forcée.
Déjà le chef ou gouverneur
Etait mort en homme d'honneur (2);
Les ennemis etoient dix mille
Qui, pleins d'une fureur hostile,
Faizoient du feu terriblement
Qui cauzoit un grand détriment.
Deja mesme un de leurs plus braves,
Dont l'haleine sentoit les raves,
Avoit blessé ledit de Roux
D'un coup de sabre, ou de deux coups,
Lorsqu'avec une pertuizane
Il pertuiza ce grand marane,
Qui tomba roide mort, à bas,
Dont les Turcs crièrent : Hélas !
Puis il renversa leurs échelles
Et fit des actions si belles

(1) Lieutenant au régiment de Normandie; prit le commandement de la tour, après la mort de M. de Cadillan, et la défendit énergiquement.

(2) M. de Cadillan, capitaine au régiment de Normandie, tué d'un coup de mousquet à la défense de la tour, le 5 octobre.

Que les Turcs, comblez de douleurs,
Ayans perdu huit cens des leurs,
En cette attaque assez hardie
Qui pour eux devint tragedie
Par l'ardeur et noble courroux
Du brave et genereux de Roux,
Maudirent leur folle surprize
Et leur temeraire entreprize
Qui ne servit de rien, sinon
Que d'etre, à grands coups de canon,
Rechassez jusque dans leurs hutes
Non sans faire bien des culbutes.

LETTRE QUARANTE-SIX *(du samedy vingt-deuxième Novembre)*

Ma Musette n'a pas trop ry
De la prize de Gigery.
....
....
On avoit déja commencé
Cet ouvrage était avancé,
Un port de guerre, place guerrière,
Fut notre conquete première,
Mais soit que messieurs les Destins,
Pires souvent que les Lutins,
N'eussent pas signé l'ordonnance
Du brave projet de la France,
Nos avanturiers généreux
Voyans venir fondre sur eux
Des tourbillons épouvantables
De mécréans innumérables,
(C'est à dire, vingt contre deux).
Quoy qu'ils fussent gens hazardeux,
Préférans contre cet orage
La prudence à leur grand courage
Concevans quelque espoir alors
D'y retourner un jour plus forts
Abandonnèrent cette ville,
Dont le terroir sec et stérile

Ne produit jamais vin, ni pain,
Ny pour la soif, ny pour la faim.
Dieux ! que le sort, dans ses caprices,
Rempli d'effroyables malices,
Cauze au monde de grands méchefs !
Six cens soldatz, avec leurs chefs
Du régiment de Picardie
(O traitre sort, Dieu te maudie !)
Cherchans un lieu de sureté
Pour fuir la captivité
Qu'ils eussent souffert chez les Mores,
Et pluzieurs maux pires encores,
Assavoir la honte et la mort,
Sont péris presque dans le port ;
Car le large vaisseau de guerre (1)
Qui les transportoit vers la terre
S'étant ouvert dans un moment,
Fit choir épouventablement
Ce brave et misérable monde
Dans les creux abimes de l'onde.
Ce fut près le port de Toulon
Que le sort bizarre et félon,
Par une soudaine ouverture,
Cauza cette triste avanture.

LETTRE QUARANTE-SEPTIÈME *(du samedy, vingt-neufième Novembre)*

On dit que le duc de Beaufort,
Que les Mores redoutent fort,
Leur a pris, assez loin de terre,
Un notable vaisseau de guerre
Plein de richesses et de biens,
Qu'ils avoient pris sur les Chrétiens ;
Lequel vaisseau, considérable
Et de grandeur presque admirable

(1) Le vaisseau *la Lune ;* il sombra à pic, et très peu de passagers échappèrent à la mort. Une des victimes fut M. de Villedieu, dont la femme eut un moment de célébrité comme poète et bel esprit.

(A ce que j'en puis coliger),
Se nommoit *l'Amiral d'Alger*.
Et, s'il est vray ce qu'on en conte,
Armé de cent canons de fonte.

CONTINUATEURS DE LORET

LETTRE DU 27 JUIN 1665 (*Mayolas*) (1)

Monseigneur le duc de Beaufort,
Prince très brave et d'esprit fort,
Dont la valeur et le courage
Ne craint ny trépas ny naufrage,
S'alla poster devant Alger,
Sans appréhender le danger,
Voulant dix vaisseaux reconnaitre.
Son abord les fit disparaitre
Et n'ozèrent plus aprocher
Ce duc, ferme comme un rocher.
Voyant sa bonne contenance
Prest a se batre d'importance,
Ils firent promptement ramer
Tous les vaisseaux en pleine mer.
Cet amiral vaillant et sage
Fut faciliter le passage
De tous nos navires marchans,
Surpris souvent par ces méchans.
Après quoy, conduizant sa flote
Le long de la prochaine côte,
Il revint visiter nos ports,
Et de Toulon touche les bords
Pour faire bâtir maint navire,
Par l'ordre de notre Grand Sire.

(1) La *Muze Historique* se termine par la lettre hebdomadaire du samedi, 28 mars 1665 ; elle durait depuis le mercredi, 4 mai 1650. — Loret étant mort au mois de mai 1665, son œuvre fut continuée par Gravette de Mayolas et Robinet.

LETTRE DU 16 SEPTEMBRE 1665 (*Mayolas*)

Le duc de Beaufort, qui, sans cesse,
Par sa valeur et son adresse,
Vogue, cingle et règne sur mer,
Avoit l'œil au guet près d'Alger
Pour épouvanter ces Barbares,
Plus dangereux que les Tartares.
Mais, ayant ouï tout de bon
Le terrible bruit du canon,
Remply de courage et de zèle,
Il se rendit près de Sarcelle
Pour rejoindre maint gros vaisseau
Qui, près de terre, étoit sur l'eau.
Prenant *Sainte-Anne* et *la Royale*,
D'une vitesse sans égale,
Il courut du côté des lieux
D'où venait le bruit furieux.
Il apercut avec liesse
Aupres de cette forteresse
Cinq navires des ennemis
Qui là, par hazard, s'étoient mis,
Accompagnè de tout son monde
Qui dans le peril le seconde
Du commandeur Pol, courageux,
Du marquis de Martel, très preux,
Il les ataque, il les canonne,
N'epargne vaisseau ny personne,
Les charge vigoureusement,
Les blesse dangereuzement,
Rompt les mats et perce les toiles
De leurs plus favorables voiles,
Emporte la teste et les bras
Des capitaines et soldats ;
De sorte que tous ces corsaires,
Quoy qu'ils soient béaucoup temeraires,
Furent contraints de reculer
Et de promptement s'en aller.
Alors ce prince avec ses troupes,
Dans des barques et des chaloupes,

Les poursuivant, prit l'amiral,
Le Croissant, le vice-amiral
Et remporta toute la gloire
De cette celebre victoire.

LETTRE DU 25 OCTOBRE 1665 *(Mayolas)*

Du Louvre, on porta dix drapeaux
Illustres, riches, grands et beaux,
Que le duc de Beaufort nagueres
A remporté sur les corsaires
Au son des trompettes, tambours,
Plus éclatans que les discours
Dans l'église de Notre Dame
Ou tous les jours on la reclame.

H.-D. DE GRAMMONT.

(A suivre).

NOTES

SUR LA

BASILIQUE DE THEVESTE [1]

Les ruines de la basilique sont situées à environ 600 mètres au N.-E. de la ville actuelle de Tébessa. Elles consistent en un vaste édifice de 66 mètres de longueur, sur 22 de largeur, renfermé dans un mur d'enceinte de 180 mètres de longueur, sur 100 de largeur en moyenne. Des tours carrées, dont deux seulement sont encore en partie debout, sont distribuées autour de cette enceinte.

L'entrée principale est tournée vers le S.-O., dans la direction de la ville ; elle donne accès dans une cour, de chaque côté de laquelle se trouvaient des constructions aujourd'hui rasées au niveau du sol. En face de cette porte est un vaste escalier, qui sépare cette cour de la basilique proprement dite.

La basilique de Theveste était bâtie sur un plan rectangulaire, trois fois plus long que large. La façade principale était ornée de colonnes, et se prolongeait à droite et à gauche de l'escalier par un portique. Trois portes conduisaient dans le bâtiment, dont la capacité intérieure était divisée, dans le sens de sa longueur, en trois parties, par une double rangée de colonnes ados-

(1) A ces notes était joint un fort beau plan de la basilique ; à notre grand regret, nous avons dû renoncer à le publier, l'exiguïté de nos ressources ne nous permettant pas d'affronter les frais de la gravure. (N. de la R.)

sées à des pieds-droits supportant des arcades dirigées dans le sens longitudinal de l'édifice. La partie centrale était plus large et plus haute que les deux ailes ; elle se terminait par un hémicycle ; à droite et à gauche de l'hémicycle, deux salles rectangulaires correspondaient aux bas côtés. Elle offrait, à l'intérieur, deux ordres superposés.

Les colonnes du premier étage supportaient le plafond des galeries supérieures et les demi-pilastres soutenant la toiture au-dessus de la nef centrale, excepté du côté de l'hémicycle.

Le second ordre était séparé du premier par un mur peu élevé qui formait la balustrade et servait de stylobate continu aux colonnes supérieures.

Entre la porte principale du monument et celle de la nef, un espace carré, de 20 mètres de côté, garni intérieurement de 4 portiques, avec une vasque au centre, formait l'atrium. Cette partie était à ciel ouvert.

Dans l'aile droite du bâtiment, en face de la 3e rangée de colonnes en partant de l'atrium, il existe une porte de communication donnant accès, au moyen de *onze* marches, dans une partie annexée en contre-bas au corps principal. Cette annexe présentait l'aspect d'un trèfle régulier. Les branches du trèfle étaient formées par trois hémicycles de même diamètre que celui de l'abside de la nef centrale.

Le tout était construit en grand appareil, avec des assises régulières de 0m51 d'épaisseur.

Comme architecture, ce monument est du style corinthien, *et ses proportions sont de l'époque de la Rome impériale.*

D'un examen attentif des ruines, en laissant de côté les débris qui proviennent des restaurations, on peut tirer les conclusions suivantes :

1° Les colonnes de l'étage inférieur étaient en granit. Les fûts, à double socle, l'un circulaire, l'autre carré,

sont des monolithes. Le diamètre inférieur des colonnes est de 0m50, ce qui donnait pour module : R 0,25. La hauteur de ces colonnes est de 4 mètres. Elle est donc exprimée en modules par le chiffre 16. Cette proportion s'écarte un peu de celle de Vitruve, qui est de 19.

L'espacement d'axe en axe des colonnes est de 3m25, ce qui donne un écartement ordinaire, puisqu'il est généralement de 6 modules pour les colonnes corinthiennes. Une architrave monolithe courait d'un chapiteau à l'autre.

A chacune de ces colonnes, dans la nef, était adossé un pied-droit, monolithe de 2m42 de hauteur et de 0m45 d'épaisseur. Ces pieds-droits supportaient directement des arcades en plein cintre, de la plus grande simplicité, car l'archivolte même n'y figurait pas. Ces arcades nous donnent la hauteur des galeries latérales : 5m30.

Il n'y avait pas de pieds-droits derrière les colonnes de l'atrium.

2° Les colonnes de l'étage supérieur étaient en marbre rose, et n'avaient que 3m20 de hauteur. Leur diamètre inférieur était de 0m40, ce qui donnait un module de 0,20, soit, pour leur hauteur : $0{,}20 \times 16 = 3^m20$. — Selon Vitruve, les colonnes de l'étage supérieur devaient être d'une hauteur égale aux 3/4 de celles de l'étage inférieur ; les proportions étaient donc bien observées ici.

3° La toiture à deux pentes était en charpente.

4° Les chapiteaux étaient tous de l'ordre corinthien le plus pur, tant par leur hauteur (2 modules 1/3) que par la forme des feuilles d'acanthe, des volutes et du tailloir.

Le Testament de Caïus Cornelius Egrilianus, dont une partie est gravée sur l'arc de triomphe de Tébessa, présente malheureusement des lacunes assez nombreuses. La construction d'un autre édifice y était peut-être prévue en même temps que celle de l'arc de triomphe. Nous

reproduisons cette inscription, *qui n'est pas inédite*, mais qui est nécessaire pour l'intelligence de la présente note sur la basilique :

. . . . AMENTO C CORNELI EGRILIANI
PRÆF LEG XIIII GEMINÆ QVO TESTAMEN
T EX IIS CCL MIL N ARCVM CVM STATVIS
. . . . EN TETRASTYLIS DVOBVS CVM STATVIS
. . . . . . T MINERVÆ QVÆ IN FORO FIERI PRÆ
. . . . . . ETERALIA IIS CCL MIL· N· QVÆ· REI· P· ITA VT
. . . . MNASIA POPVLO PVBLICE IN THERMIS PRÆ
. . . . . . D KAPITOL· ARG· LIB· CL XXI DEST LANCES IIII
. . . . . . RI LIB XIIII ID EST PHIAL· III SCYPHOS II
. . . OM . . . M SECVNDVM VOLVNTATEM EIVS IN CON
. . . . . . CORNELI FORTVNATVS ET QVINTA FRATRES ET
. . . . . . O SIGNAVERVNT ET OPVS PERFECERVNT

Ex testamento Caii Cornelii Egriliani, præfecti legionis XIIII Geminæ, quo testamento, ex sestertium ducentis et quinquagenta millibus nummum, arcum cum statuis Augustorum in tetrastylis duobus cum statuis Severi et Minervæ, quæ in foro, fieri præcepit præter alia sestertium ducenta et quinquagenta millia nummum, quæ......... gymnasia populo publicè in thermis......... ad Kapitolum argenti libras centum et septuagenta id es lances quatuor...... et aeri libras quatordecim id es pihalas *(sic)* tres scyphos duo secundum voluntatem ejus in con........ Cornelii fortunatus et quinta fratres et heredes ejus........ signaverunt et opus perfecerunt.

Nous pensons que les ruines de la basilique sont celles d'un monument qui aurait été construit en exécution des volontés d'Egrilianus. Voici sur quelles raisons nous avons lieu de nous appuyer :

En examinant soigneusement et en détail les ruines de l'édifice, il est facile de voir qu'il a été construit sur un plan qui offre beaucoup de ressemblance avec celui de la basilique de Pompéi. La grande nef est terminée par une abside renfermant l'emplacement où siégeaient les juges ; cette partie de l'édifice était évidemment le *prætorium*. Les basiliques profanes étaient, à la fois,

cours de justice et bourses pour les marchands : la cour située en avant de la façade principale servait, pour la basilique de Theveste, de *forum ;* c'était en même temps gymnase, forum et prétoire.

La construction en forme de trèfle appuyée au flanc droit du bâtiment comportait une piscine et un vaste réservoir, alimentés par une conduite d'eau dont les ruines sont encore visibles. Cette partie de l'édifice était probablement réservée aux bains.

Nul doute qu'après l'établissement du christianisme, et lorsque Constantin eut transformé les basiliques profanes en édifices destinés au culte, la basilique de Theveste n'ait alors changé d'affectation. L'aire intérieure du prétoire est devenue la nef de la basilique chrétienne ; un autel a été placé dans cette nef *en avant de l'abside*, en face de la 4e rangée de colonnes, et entouré de cancels, pour isoler les prêtres du public qui envahissait la nef et les deux ailes latérales. Les emplacements de l'autel et des cancels sont visibles. L'étage supérieur a dû continuer à servir de tribunes. La partie tréflée a subi aussi une transformation : la piscine a été comblée, et a cédé la place à un baptistère d'abord, très probablement, et ensuite à un autel. Le sol du réservoir a été également ramené au même niveau que celui des pièces adjacentes, et a servi de resserrer pour les trésors de la basilique chrétienne et, plus tard, de lieu de sépulture pour les personnes de distinction.

L'atrium était muni d'une vasque en granit, encore assez bien conservée, ayant un diamètre de 2m12.

Pour compléter ce qui concerne nos recherches sur la basilique, nous ajouterons — et ceci viendrait, en quelque sorte, prouver que nous sommes en présence d'un monument dont la construction était prévue par le testament d'Egrilianus ; — nous devons ajouter, avons-nous dit, que plusieurs fragments d'architraves portent des traces d'inscriptions qui permettent de penser que l'édi-

fice avait été dédié à Julia Domna, épouse de Septime-Sévère et mère des deux empereurs Géta et Caracalla, et que, par conséquent, il avait été construit en même temps que l'arc de triomphe, c'est-à-dire entre 211 et 214.

Les fragments d'inscriptions recueillis sur les architraves nous donnent les éléments ci-dessous, que nous avons complétés en lignes pointillées, afin de restituer la dédicace d'une manière suffisamment certaine pour lever le moindre doute.

IVLIÆ DUMNÆ AVG MATRIS A

C'est évidemment la même dédicace que celle de l'arc de Caracalla, façade N.-O. (1)

La construction de la basilique daterait donc bien de la période romaine proprement dite, et non de la période byzantine, comme l'ont pensé plusieurs archéologues jusqu'à présent.

Quant à l'époque de sa destruction, il est probable qu'elle remonte à peu près à l'an 543, lorsque Salomon fut tué sous les murs de Theveste et la contrée saccagée ensuite par les Maures.

---

(1) IVLIÆ DOMNÆ AVG. MATRI.......
CASTRORVM...... *etc.*

(Inscription déjà publiée et qui est reproduite dans le mémoire sur Tébessa, par M. Moll. — *Voir recueil de la Société archéologique de Constantine, année* 1858-59.)

BULLETIN

M. le commandant Rinn nous adresse une intéressante communication, que nous nous empressons de reproduire, sûrs d'être ainsi agréables à tous les amis de l'histoire de l'Algérie :

Dans le numéro 170 (mars-avril 1885) de la *Revue africaine,* notre collègue M. Féraud, relatant le massacre de la garnison de Biskra en 1844, dit que le sergent-major Pelisse réussit à s'échapper par une fenêtre. C'est la version officielle ; mais elle n'est pas rigoureusement exacte. S'il avait été au milieu de ses hommes, le sergent-major Pelisse, qui était un brave et digne sous-officier, se serait fait tuer comme ses chefs et comme ses soldats, et, l'eût-il voulu, il n'aurait pas pu s'échapper ainsi.

Les faits se seraient passés autrement, au dire des indigènes de Biskra et des officiers qui ont habité cette ville il y a une vingtaine d'années. Étant lieutenant, en 1866, je les ai entendus raconter de la façon suivante par plusieurs officiers supérieurs et par l'héroïne même de cet épisode.

« Le 12 mai 1844, le sergent-major Pelisse, sollicité avec une insistance inouïe, depuis plusieurs jours, par une fille des Oulad-Naïl, avait découché. Quand il entendit les coups de feu et les cris, il voulut rejoindre la caserne. Mais cette fille lui montra alors qu'il en était coupé par la foule des assiégeants, et elle lui déclara que c'était parce qu'elle connaissait l'existence de ce complot qu'elle avait tant insisté pour qu'il passât la nuit chez elle, estimant que c'était là le seul moyen de le soustraire au massacre projeté. Elle lui fit alors revêtir une gandoura arabe, et le conduisit à 30 kilomètres de Biskra, à Tolga, où elle le fit remettre aux mains du marabout Si Ali ben Amer, chef des Rahmania,

homme d'une grande bonté, qui accueillit fort bien le fugitif et le garda jusqu'au jour où il put le faire reconduire sans danger à Batna. »

Ce marabout est toujours resté, depuis, grand ami des Français.

Quant à la fille, dont j'ai oublié le nom réel, c'était, en 1866, une très vieille femme, à laquelle on donnait familièrement l'appellation de « Chikha (1). » Elle était « l'amin (2) » des filles libres des Oulad-Naïl, et leur intermédiaire avec la police ou les autorités locales.

Richement vêtue, couverte de bijoux, elle présidait aux « Nbita (3) » auxquelles les officiers et fonctionnaires faisaient assister les touristes de distinction. On lui avait donné la jouissance d'une petite maisonnette domaniale ou communale et elle était traitée par tous avec une grande bienveillance, ce dont elle était très fière.



(1) *Chikha*, féminin de *chikh*, vénérable, ancienne, etc.
(2) *Amin*, syndic, représentant, etc.
(3) *Nbita*, danse de femmes.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.

TABLE DES MATIÈRES

DU TRENTIÈME VOLUME

DE

LA REVUE AFRICAINE

— 1886 —